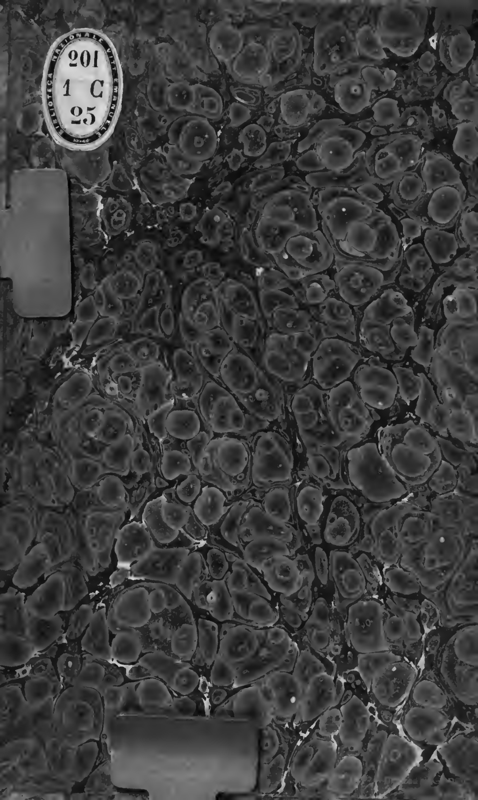
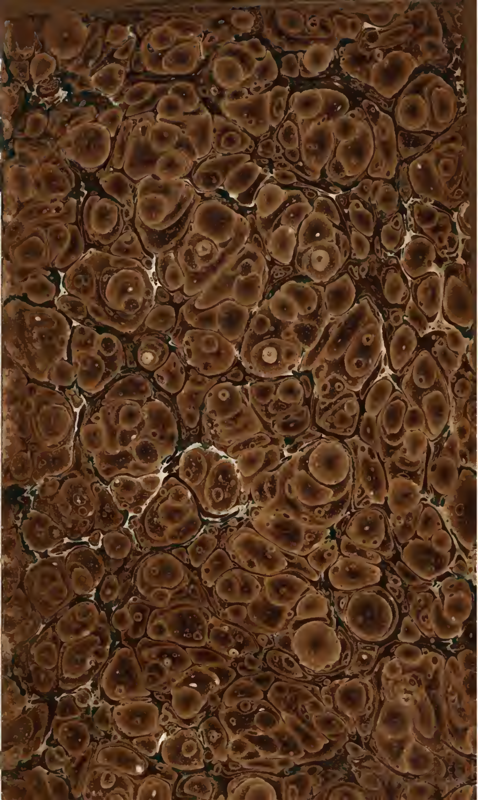



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
201
1 C
25





HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

TOME XII.



DE L'IMPRIMERIE DE AMB. FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

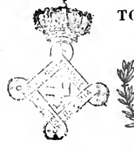
NOUVELLE ÉDITION

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.)



TOME XII.





PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXXI.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE LXII.

I. Premier succès de Justinien. II. Mardaïtes transportés hors de leur pays. III. Affaires de l'Église. IV. Guerre contre les Bulgares. V. Quatrième expédition des Sarrasins en Afrique. VI. Défaite des Sarrasins. VII. Abandon de l'île de Cypre. VIII. Première monnaie des Sarrasins. IX. Guerre contre les Sarrasins. X. Établissement du Kharadj. XI. Concile *in Trullo*. XII. Vains efforts de l'empereur pour engager le pape à souscrire au concile. XIII. Les Sarrasins s'emparent de l'Arménie. XIV. Cruautés de Justinien et de ses ministres. XV. Révolution à Constantinople. XVI. Justinien détrôné. XVII. Massacre à Ravenne. XVIII. Premier doge de Venise. XIX. Cinquième expédition des Sarrasins en Afrique. XX. Succès de Hasan. XXI. Carthage reprise par les Romains. XXII. Les Sarrasins la reprennent et en demeurent les maîtres. XXIII. Tradition romanesque des auteurs arabes. XXIV. Léonce détrôné par Absimare. XXV. Irruption des Romains en Syrie. XXVI. Expédition des Sarrasins. XXVII. Bardane exilé. XXVIII. Affaires d'Italie. XXIX. Succès divers des Sarrasins et d'Héraclius. XXX. Aventures de Justinien dans son exil. XXXI. Il se réfugie chez les Bulgares. XXXII. Justinien rétabli. XXXIII. Cruelle vengeance de Justinien. XXXIV. Suite des cruautés de Justinien. XXXV. Justinien défait par les Bulgares. XXXVI. Prise de Tyanes par les Sarrasins. XXXVII. Cruauté exercée sur Ravenne. XXXVIII. Voyage du pape à Constantinople. XXXIX. Hardiesse des Sar-

rasins. XL. Vengeance de Justinien contre les Chersonites. XLI. Révolte de Ravenne. XLII. Bardane nommé empereur à Cherson. XLIII. Seconde entreprise contre cette ville. XLIV. Justinien massacré. XLV. Philippique protége les Monothélites. XLVI. L'Occident rejette l'hérésie. XLVII. Félix renvoyé à Ravenne. XLVIII. Irruption des Bulgares et des Sarrasins. XLIX. Philippique détrôné.

JUSTINIEN II, LÉONCE, TIBÈRE II, JUSTINIEN II, *une seconde fois, dit alors* RHINOTMÈTE, PHILIPPIQUE.

AN 686.

I. Premiers succès de Justinien.

Theoph. p. 303. Niceph. p. 24. Cedr. t. 1, p. 440, 441. Hist. Misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 139. Zon. l. 14, t. 2, p. 91, 92.

UN prince de seize ans se jouant de la puissance souveraine va replonger l'empire dans les malheurs dont la prudence de son père avait suspendu le cours. Justinien II joignait à l'inexpérience et aux autres défauts de la jeunesse les vices d'un mauvais naturel. Dur, cruel, présomptueux, ne prenant conseil que de ses caprices, il se rendit odieux à ses sujets, méprisable à ses ennemis. Cependant son règne s'annonça par des succès assez heureux. Les Sarrasins se déchiraient par des guerres civiles. Mokhtar en Perse[1], Abd-allah[2] en Arabie,

[1] Théophane, p. 303, rapporte qu'en cette année le khalife Abd-almélik envoya contre Mokhtar, Ziand frère de Moawiah. Πέμπει Ἀβιμέλεχ Ζίανδον τὸν ἀδελφὸν Μαυΐου εἰς Περσίδα κατὰ Μουχὰρ τοῦ ψεύςου καὶ τυράννου. Il ajoute que ce général fut tué, ἀνῃρέθη Ζίανδος ὑπὸ Μουχάρ. En l'an 67 de l'hégire, 686 de J.-C., le khalife envoya en effet contre Mokhtar, Obaïd-allah, fils de Zëiad, qui périt en combattant ce rebelle. On voit que Théophane a pris le fils pour le père, car il est évident que le *Ziand* dont il parle, est bien *Zëiad* général célèbre chez les Arabes, qui passait pour être le fils naturel d'Abou-Sofian, et qui était reconnu pour un membre de la race des Ommiades. Ce n'est point en Perse qu'Obaïd-allah fit la guerre à Mokhtar; ce dernier était maître de Koufah et il battit son adversaire dans la Mésopotamie. — S.-M.

[2] Abd-allah fils de Zobaïr, reconnu khalife dans l'Arabie et dans l'Orient. Il en a été question, t. 11, p. 458, not. 1, liv. LXI, § 31. — S.-M.

Saïd[1] révolté en Syrie, partageaient les forces du khalife Abd-almélik. En même temps Jean, chef des Maronites et successeur de Salem, ne donnait point de repos aux Sarrasins. S'étant avancé jusqu'au Mont Carmel, dans le dessein d'aller attaquer Jérusalem, il fut surpris par les Sarrasins de Gaza, qui lui tuèrent trois mille hommes. Pour se venger de cet échec, il marcha vers Gaza, pilla les terres des environs, défit neuf mille hommes, enleva quantité d'habitants et de troupeaux, et retourna au Liban[2]. L'empereur crut la conjoncture favorable pour attaquer les Sarrasins. Il rompit la paix que son père avait faite pour trente ans; mais au lieu de tomber sur la Syrie, dont les guerres civiles et les ravages des Mardaïtes lui ouvraient l'entrée, il porta ses forces sur les provinces septentrionales. Elles étaient dégarnies; toutes les troupes des Musulmans, partagées entre Abd-almélik et ses rivaux, s'étant réunies en Mésopotamie et en Syrie. — [L'empereur voulut profiter de cette situation désavantageuse pour rétablir la domination ou au moins la suprématie des Romains dans l'Arménie, qui continuait à payer un tribut aux Arabes. On a vu[3] comment Hamazasp le Mamigonien était devenu, en 654, le chef suprême de l'Arménie. Il avait su depuis profiter des dissensions qui armèrent les Arabes pour les prétentions au khalifat d'Ali et de Moawiah. Il avait refusé

Glycas, p. 279 Manass. p. 79.

[1] Ce personnage, qui était de la race des Ommiades, ne s'appelait pas Saïd, mais Amrou fils de Saïd; il était lieutenant du khalife à Damas où il se révolta en l'an 68 de l'hégire, 687 de J.-C., mais il fut bientôt soumis. — S.-M.

[2] Ce fait, dont rien ne garantit la certitude, est tiré, comme tous ceux qui se rapportent ici aux Maronites, de la chronique syrienne écrite au commencement du 14e siècle et dont il a été question, tom. 11, p. 431, not. 3, liv. LXI, § 16.—S.-M.

[3] Voyez t. 11, p. 354, liv. LX, § 6.— S.-M.

le tribut et s'était mis sous la protection de l'empereur, qui l'avait récompensé par le titre de curopalate [1]. Il donna en même temps à Schahpour le commandement de l'Arménie occidentale [2]. Ce changement causa la perte des nombreux otages que les Arméniens avaient livrés aux Arabes, comme garantie de leur fidélité. Ils furent tous mis à mort [3] à l'exception de Grégoire, le frère de Hamazasp. Lorsque Moawiah eut obtenu la supériorité sur son rival, il manifesta l'intention d'envoyer des troupes en Arménie pour y rétablir son autorité. Les Arméniens déja dégoûtés des Grecs, qui ne cessaient de fomenter parmi eux des troubles religieux, et qui les secouraient mal, songèrent à rentrer dans l'alliance des Arabes; Vard, prince des Reschdouniens, ennemi des Romains, les excitait à prendre ce parti. L'alliance fut bientôt conclue; Hamazasp mourut huit mois après en l'an 658, et le khalife lui donna son frère Grégoire pour successeur, sur la demande du patriarche et des grands du pays. Sous le gouvernement de Grégoire l'Arménie jouit d'une grande tranquillité, les tributs furent acquittés régulièrement, et les seigneurs arméniens joignirent leurs contingents aux troupes arabes dans les guerres que les khalifes eurent à soutenir contre l'empereur. Grégoire était, comme son frère, un homme pieux et instruit. En l'an 683, les Khazars devenus très-puissants [4] franchirent le Caucase et firent une irruption en Arménie. Grégoire essaya d'arrêter leurs progrès, il fut

[1] A cette époque et dans les siècles suivants jusqu'au 12e, les empereurs étaient dans l'usage de donner ce titre, et d'autres moins relevés, aux princes de l'Arménie et de l'Ibérie. Voyez t. 11, p. 332, liv. LIX, § 35. — S.-M.

[2] Il a été question de la révolte de ce personnage, tom. 11, p. 400-403, liv. LX, § 39. — S.-M.

[3] Au nombre de mille sept cent soixante-quinze. — S.-M.

[4] Voy. t. 11, p. 115, not. 2, liv. LVII, § 17 et p. 443, liv. LXI, § 24. — S.-M.

vaincu en les combattant. Sa mort livra le pays à l'anarchie; pendant deux ans, il n'eut pas de chef; les Khazars le ravagèrent et les seigneurs s'y firent la guerre. Enfin, en l'an 685, le prince des Bagratides Aschot, fils de Byrat, parvint à chasser les ennemis et à se faire reconnaître pour Patrice; il donna le commandement des troupes à son frère Sembath, et se soumit à payer aux Arabes le tribut accoutumé[1]. C'est dans ces circonstances que Justinien II, à peine monté sur le trône, voulut rétablir l'autorité impériale dans les régions orientales autrefois soumises à la suprématie des rois de Perse[2].] — Le patrice Léonce[3], à la tête d'une nombreuse armée[4], traversa sans obstacle l'Arménie[5], l'Ibérie, l'Albanie, [le pays de Moukan[6] et] la Médie[7]; il pénétra jus-

[1] Tous ces détails sont tirés des historiens arméniens, Jean Catholicos et Asolik, qui sont encore inédits. — S.-.M.

[2] Toute la Persarménie, l'Albanie, l'Ibérie et les pays Caucasiens feudataires de la Perse, s'étaient trouvés, par la chute de la dynastie des Sassanides, dans la nécessité de recourir à l'assistance des empereurs contre la puissance toujours croissante des Arabes. — S.-M.

[3] Il se fit quelques années après proclamer empereur. — S.-M.

[4] Les auteurs arméniens en portent la force à quarante mille hommes. — S.-M.

[5] Ἀποςέλλει Λεόντιον τὸν ςρατηγὸν κατὰ τὴν Ἀρμενίαν μετὰ Ῥωμαϊκῆς δυνάμεως. Theoph. p. 303. — S.-M.

[6] On lit dans le texte imprimé de Théophane, p. 303, Βουλκακίαν ou selon une variante Βουκανίαν. Il est évident qu'il s'agit dans ce passage du pays de *Moukan*, dont le nom a été mal lu à cause de la perpétuelle confusion du β et du μ dans les manuscrits. Βουκανίαν pour Μουκανίαν. On donnait alors et on donne encore actuellement le nom de *Moukan* ou *Mougan*, au vaste territoire, plat et marécageux, qui s'étend au midi de l'Araxe, vers l'embouchure du Kour dans la mer Caspienne, entre l'Arménie et d'Aderbaïdjan. Ce pays est couvert de magnifiques paturages, qui furent toujours très-enviés par les tribus nomades de l'Asie. — S.-M.

[7] Ὑποτάσσει Ῥωμαίοις Ἰβηρίαν καὶ Ἀλβανίαν, Βουλκακίαν (*leg.* Μουκανίαν) καὶ Μηδίαν. Theoph. p. 303. La Médie, dont il s'agit ici, doit être l'Aderbaïdjan, ou la partie de l'Arménie limitrophe de cette province, qui était appelée par les Arméniens *Vaspourakan*, mais qui fut souvent nommée Médie par les Grecs du Bas-Empire. — S.-M.

qu'en Hyrcanie[1], faisant partout un horrible carnage. —[Il dévasta entièrement vingt-cinq provinces de l'Arménie, et y enleva une multitude de captifs, qu'il fit vendre dans les pays lointains[2]. Il fit aussi passer au fil de l'épée tous les Arabes qu'il trouva en Arménie[3].] —Chargé de riches dépouilles qu'il fit passer à l'empereur, il prit la route de Syrie, où les divisions des Sarrasins semblaient l'assurer du succès.

II. Mardaïtes transportés hors de leur pays.

Le khalife, vainqueur de Saïd qu'il avait mis à mort[4], était rentré dans Damas.—[Bientôt après il était passé dans la Mésopotamie pour soumettre les rebelles[5], qui

[1] Ce nom vient de la traduction latine de Théophane, connue sous le nom d'*Histoire mêlée*, faite par Paul Diacre. Le passage grec cité ci-dessus, p.5, not.7, y est rendu ainsi. *Subjicit hanc* (*Armeniam*) *Romanis, similiter et Iberiam et Albaniam, Hircaniam quoque, atque Mediam, etc.* Il est évident que le mot *Hircaniam* répond au nom du pays de Moukan qui est dans le texte grec. — S.-M.

[2] On dit qu'il emmena ainsi en captivité huit mille familles.—S.-M.

[3] Τοὺς ἐκεῖσε Σαρακηνοὺς κτείνας. Theoph. p. 303.—S.-M.

[4] Amrou fils de Saïd fut assassiné par Abd-almélik lui-même, comme le dit Théophane, p. 303, δολοφονεῖ αὐτόν. On peut voir dans Oekley, *hist. des Sarr*, t. 2, p. 379-389, l'intéressant récit de la mort de ce général.—S.-M.

[5] Dans Lebeau on lit seulement *le calife.... était rentré dans Damas et avait repris Antioche.* Les détails que les auteurs arabes donnent sur la révolte d'Amrou fils de Saïd ne permettent pas de croire qu'il se soit rendu maître d'Antioche; il est difficile de comprendre comment le khalife aurait été obligé de reprendre cette ville, qui se serait en effet soustraite à sa domination, selon Théophane, p. 303. Cet auteur dit bien que le khalife se rendit à Circésium, et il ajoute qu'il prit Théopolis, καταλαμβάνει τὸ Κερκίσιον, καὶ τὴν Θεούπολιν ὑπέταξεν. Dans l'Histoire mêlée on lit *Eupolis*. On sait que *Théopolis* (ville de Dieu) fut effectivement le nom d'Antioche, mais Théophane ne s'en sert pas habituellement, et on ne voit pas pourquoi le khalife se serait dirigé vers Circésium en Mésopotamie, pour aller de là à Antioche. Je pense qu'il y a erreur dans le texte de Théophane, et qu'au lieu de Θεούπολιν il faut y lire Θεοδοσιούπολιν, écrit sans doute en abrégé dans le manuscrit original, ce qui aura trompé les copistes. *Théodosiopolis*, appelée par les orientaux *Rasaïn* ou *Aïn-varda*, était, comme on le sait, dans la Mésopotamie. Il en a déja été question plusieurs fois dans ces notes. On apprend des Arabes que la Mésopotamie était, à l'époque dont il s'agit, soulevée contre le kha-

s'y étaient levés comme dans les autres provinces de l'empire; il s'y rendit maître de Circésium ou Karkisiah[1] et de Théodosiopolis ou Rasaïn[2]. Cependant Abdalmélik] — affaibli par tant d'agitations, proposa [à l'empereur de faire] une suspension d'armes, qui fut acceptée. Paul, agent de l'empereur[3], conclut avec lui un nouveau traité de paix à des conditions plus avantageuses que celles dont on était convenu avec Moawiah huit ans auparavant. Le khalife consentait à donner chaque jour à l'empereur mille pièces d'or, un cheval de race et un esclave[4]. Du côté des Romains, on cédait au khalife la moitié des revenus de l'île de Cypre, de l'Arménie et de l'Ibérie[5]. Cette paix devait durer dix ans. Par un article secret l'empereur s'engageait à délivrer les Sarrasins des incursions continuelles des Mardaïtes[6]. Pour l'exécution de ce dernier article, Léonce suivi d'un détachement de son armée entra en

Theoph. p. 302, 303. Cedr. t. 1, p. 440, 441. Hist. Misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 139. Zon. l. 14, t. 2, p. 91, 92. Const. Porp. de adm. imp. c. 22, 50. Anast. in Joan. v. Baronius. Pagi ad Bar. Faustus Naironus, p. 64. Ockley, hist. des Sarr. t. 2, p. 379 et suiv. Or. Christ. t. 3, p. 14 et seqq. Assem. bibl. or. t. 1, p. 502. Hist. Univ. t. 15, p. 534.

life. On voit par ce passage de Théophane qu'il y porta ses armes. Il est donc naturel de croire qu'après avoir pris Circésium (en arabe Karkisiah), il pût marcher contre Théodosiopolis, qui en était peu éloignée, tandis qu'on ne comprendrait pas le motif qui l'aurait conduit contre Antioche. Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 117, nomme les chefs des rebelles qui étaient à Karkisiah et à Rasaïn ou Théodosiopolis, la ville dont il s'agit. — S.-M.

[1] Voyez t. 3, p. 67, not. 1, 2 et 3, liv. XIV, § 8. — S.-M.

[2] Abou'lfaradj donne quelques détails sur cette guerre dans sa chronique syriaque, p. 117. — S.-M.

[3] Théophane, p. 302, lui donne le titre de *Magistrianus*, ὁ Μαγιςριανός. — S.-M.

[4] Ἀβιμέλεχ δώσῃ τοῖς Ῥωμαίοις καθ' ἑκάςην ἡμέραν νομίσματα χίλια, καὶ ἵππον καὶ δοῦλον. Theoph. p. 302. — S.-M.

[5] On partageait par égale portion les tributs de l'île de Cypre, de l'Arménie et de l'Ibérie. Κατὰ τὸ ἴσον τοὺς φόρους τῆς Κύπρου καὶ Ἀρμενίας, καὶ Ἰϐηρίας. Theoph. p. 302. Grégoire Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 117 et 118, ajoute qu'à cette même époque, le pays de *Gourzan*, c'est-à-dire la Géorgie ou l'Ibérie, l'Arzanène et l'Aderbaïdjan, furent soumis aux Romains. Je crois qu'il a voulu par là faire confusément allusion à la transaction qui soumettait par le tribut aux deux empires tous les pays compris entre l'Euphrate, la mer Caspienne et le Caucase. — S.-M.

[6] Τὸ τῶν Μαρδαϊτῶν τάγμα. Theoph. p. 302. — S.-M.

Syrie de concert avec les Sarrasins, et marcha au mont Liban. Les Mardaïtes n'étant pas instruits de la négociation de l'empereur, il fut aisé de leur faire accroire que les troupes romaines venaient pour chasser les Musulmans de la Syrie. Léonce était chargé de présents et d'une lettre affectueuse pour le chef des Mardaïtes; mais il avait ordre de le tuer. Ce général, aussi fourbe que son maître, va trouver Jean dans la ville de Cabbélias [1], et lui met entre les mains la lettre et les présents de l'empereur. Jean lui fit le meilleur accueil. Charmé de n'être plus regardé comme un rebelle, protestant à Léonce que jamais les Maronites ne s'étaient écartés de la fidélité qu'ils devaient à l'empereur, et qu'en combattant sans cesse les Sarrasins ils avaient cru servir l'empire autant que se défendre eux-mêmes, il l'invite à un repas. Tandis qu'ils étaient à table, et qu'ils s'entretenaient des mesures qu'il fallait prendre pour réussir dans la guerre qu'on allait commencer, les soldats de Léonce, au signal qu'il leur donne, se jettent sur Jean et le percent de coups. Les Maronites qui étaient présents fondent sur les assassins et sont eux-mêmes hâchés en pièces. Une action si atroce révolte tout le pays. Mais Léonce, moitié par argent, moitié par menaces, vient à bout de calmer l'orage. Il fait prêter aux Mardaïtes le serment de fidélité. Il leur donne pour chef Simon, neveu du défunt [2]. S'étant ainsi rendu maître des esprits et des forteresses, il

[1] La situation de cette ville est inconnue.— S.-M.

[2] Ou plutôt Siméon, le fils de sa sœur. Voyez Assémani, *bibl. orient.* t. I, p. 502. Toute cette histoire, que Lebeau a cherché à combiner avec les détails donnés par Théophane et ses copistes, est tirée de l'historien syrien du 14[e] siècle, dont il a déjà été souvent question, et principalement, t. II, p. 431, not. 3, liv. LXI, § 16. Je pense qu'il faudrait une meilleure autorité pour garantir tous ces faits.—S.-M.

choisit douze mille des plus braves, et sous prétexte que l'empire a besoin de leur secours, il les fait sortir du pays. Les uns sont transportés dans la petite Arménie, d'autres en Thrace. La plupart sont établis en Pamphylie, où ils eurent dans la suite un chef sous le nom de capitaine[1], qui résidait dans Attalée[2]. Ceux qui restèrent dans le Liban, affaiblis par cette division, se tinrent cantonnés dans leurs montagnes, où il était difficile de les forcer, comme ils étaient eux-mêmes hors d'état d'inquiéter les Sarrasins. Tous les écrivains de ces temps-là parlent de cette dispersion des Maronites[3] comme d'une faute capitale de Justinien et d'une plaie mortelle faite à l'empire[4]. Ces peuples guerriers tenaient à l'abri d'insulte les frontières du côté de la Syrie. Les Musulmans étaient maîtres de toutes les villes depuis Mopsueste en Cilicie jusqu'à la [quatrième Arménie][5] : mais fatigués par les courses des Maronites, ils les avaient abandonnées, et ce pays ré-

[1] Τὸ κατεπάνω Μαρδαϊτῶν Ἀτταλίας. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 50. Il était d'usage depuis long-temps, παλαιὸς, au temps de Constantin Porphyrogénète, que le chef des Mardaïtes de cette partie de l'Asie-Mineure fût nommé par l'empereur. Constantin Porphyrogénète donne de curieux détails sur ces chefs militaires. — S.-M.

[2] Cette ville est la Satalie des modernes. — S.-M.

[3] Ou plutôt des Mardaïtes. — S.-M.

[4] Théophane, p. 303, les appelle *un mur d'airain*, χάλκεον τεῖχος. Il dit que leur déplacement mutila la puissance de l'empire, τὴν ῥωμαϊκὴν δυναστείαν ἀκρωτηριάσας. — S.-M.

[5] Et non *la petite Arménie*, comme on lit dans Lebeau. Le texte de Théophane, p. 303, est formel. Πᾶσαι γὰρ νῦν οἰκούμεναι παρὰ τῶν Ἀράβων εἰς τὰ ἄκρα πόλεις ἀπὸ Μόψου ἑστίας καὶ ἕως δὲ τῆς δ' Ἀρμενίας, κ.τ.λ. On donnait le nom de quatrième Arménie à une province de la Mésopotamie septentrionale, formée aux dépens de la grande Arménie. Elle comprenait toute la région montueuse qui s'étend au nord d'Édesse et de Nisibe. Sa métropole était Martyropolis, nommée par les Arabes Miafarékin. Voyez mes *Mémoires histor. et géogr. sur l'Arménie*, t. 1, p. 91-98. On trouve les mêmes détails dans Constantin Porphyrogénète, *de admin. imp.* c. 22. — S.-M.

duit en désert servait de barrière à l'empire. Dès que les Maronites eurent perdu leurs forces, les Sarrasins se rétablirent dans cette contrée; les hauteurs du mont Amanus et du mont Taurus leur servirent de forteresses pour foudroyer l'Asie mineure et désoler les provinces romaines. Outre les Maronites qui habitent encore aujourd'hui dans le Liban, on en voit plusieurs familles établies sur les confins de la Cilicie et de l'Arménie, et surtout dans Halep[1]. Une famine dont la Syrie fut affligée l'année suivante, en fit encore sortir grand nombre d'habitants, qui allèrent s'établir sur les terres de l'empire.

An 687.

III. Affaires de l'Église.

Anast. in Conone et in Sergio. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. Eccles. l. 40, art. 37, 39. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 172. Abr. chr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 259.

Le jeune empereur, déja déshonoré par la plus noire perfidie, ne tarda pas à donner des marques de son penchant à la cruauté. Un assez grand nombre de Manichéens avaient vécu tranquillement en Arménie sous l'empire des Musulmans; il eût été trop long de travailler à les convertir; Justinien jugea plus court et plus facile de les faire brûler vifs. Il témoignait un grand zèle pour la religion, dont il ignorait le véritable esprit. Il recueillit les actes du sixième concile, qui étaient restés entre les mains de quelques officiers; il les fit lire dans une nombreuse assemblée, où il avait convoqué les personnages les plus respectables de l'Église et de l'État; il les fit sceller ensuite et déposer dans les archives du palais, pour les préserver de toute altération. Il accordait aux papes des exemptions et des remises d'arrérages dûs au fisc impérial. Mais ses lieutenants en Italie déshonoraient le prince par leur ava-

[1] Il y en a même dans l'île de Cypre. Leur nombre est fort considérable en Syrie. Mêlés et confondus, en plusieurs endroits, avec les Druses, ils partagent ordinairement leur indépendance. — S.-M.

rice, et prétendaient vendre jusqu'à la chaire de saint Pierre. Jean V, successeur de Benoît II, étant mort en 686, on vit s'élever deux concurrents, soutenus l'un par le clergé, l'autre par la noblesse. Les magistrats à la tête du peuple terminèrent la contestation en les excluant tous deux, et faisant choisir un prêtre vertueux et sans ambition, nommé Conon, dont l'élection réunit enfin tous les suffrages. Ce bon pape, trop facile à tromper, reçut un affront sensible dans la personne d'un de ses agents. Sur de fausses recommandations et sans consulter son clergé, il avait établi un diacre de l'église de Syracuse, nommé Constantin, directeur du patrimoine de saint Pierre en Sicile. C'était un fourbe, qui par ses chicanes et ses rapines révolta toute la province. Le pape eut le chagrin d'apprendre qu'il avait été arrêté et renfermé dans une étroite prison par sentence des magistrats. Conon ne tint le saint-siége que onze mois; à sa mort les factions se réveillèrent. Il avait légué par son testament une somme considérable aux monastères et aux églises. Paschal, archidiacre de Rome, chargé par sa dignité de la dispensation de ce legs pieux, en détourna une partie pour acheter le pontificat. Il offrit à l'exarque cent livres d'or, s'il l'aidait à monter sur le saint-siége. Jean Platys venait de succéder dans l'exarchat à Théodore II, qui avait succédé à Grégoire. Cette première occasion de s'enrichir lui parut de bon augure; il promit tout. Paschal se mit sur les rangs; il partagea les suffrages avec Théodore, l'un des contendants déja rejetés avant l'élection de Conon. Après de grands débats, le différend se termina comme auparavant; toutes les voix se réunirent en faveur d'un troisième, nommé Sergius. Platys arriva trop

tard pour servir Paschal; mais il ne voulut pas perdre sa proie: pour confirmer l'élection de Sergius, il exigea les cent livres d'or que Paschal lui avait promises. En vain le nouveau pape s'efforça de lui faire horreur d'une simonie si criminelle; il fallut, pour le satisfaire, mettre en gage les lampes et les couronnes suspendues autour du tombeau de saint Pierre. Tant d'iniquités de toute espèce que commettaient les exarques, demeuraient impunies. L'Italie, autrefois le centre de l'empire, était devenue province frontière; encore ne tenait-elle à l'empire que par de faibles attaches, la plus grande partie étant au pouvoir des Lombards. Les empereurs semblaient ne s'en occuper que pour en vendre le gouvernement, et les gouverneurs, après avoir acheté leur dignité, se dédommageaient par les rapines. Cette espèce de magistrature n'a rien laissé de remarquable, sinon que, dans le nombre de dix-huit exarques qui se sont succédé dans l'espace de cent quatre-vingts ans, il ne s'en trouve pas un seul qui mérite le souvenir de la postérité. Preuve évidente que cette place ne s'acquérait que par argent et par des intrigues de cour. L'indignité de ceux qui représentaient l'empereur détachait de l'empire le cœur des sujets et avilissait dans leur esprit la personne du prince. Cependant les papes, attentifs à leur propre agrandissement, avaient soin de recueillir la considération que perdaient les empereurs; et par une sorte de balance politique, à mesure que l'autorité impériale baissait en Occident, celle des papes s'élevait dans les affaires temporelles.

An 688.

IV. Guerre contre les Bulgares.

Justinien, plus capable de troubler le repos de l'empire que d'en réformer les abus, rompit alors la paix que son père avait faite avec les Bulgares. Plein de

confiance en ses forces, enivré des flatteries de ses jeunes courtisans, il fit passer en Thrace les corps de cavalerie qu'il avait en Asie, et se mit à leur tête pour aller exterminer les Bulgares[1], que son père, lui disait-on, par une honteuse lâcheté, avait laissés établir en-deçà du Danube[2]. Le début de cette campagne fut heureux : on battit une armée de Bulgares qui s'était avancée dans la Thrace. Les Esclavons, sujets des Bulgares, avaient inondé une partie de la Macédoine et s'étendaient jusqu'à Thessalonique. Ils s'étaient emparés de toutes les places et peuplaient les campagnes d'un prodigieux essaim d'habitants. L'armée romaine y porta le ravage; et cette irruption soudaine les trouvant sans défense, les uns furent passés au fil de l'épée, les autres en plus grand nombre se rendirent prisonniers. L'empereur en laissa une partie dans le pays, à condition qu'ils se reconnaîtraient sujets de l'empire, et qu'ils payeraient un tribut. Mais il les éloigna de Thessalonique, et les établit dans les montagnes à l'Occident du fleuve Strymon. Il en fit passer le plus grand nombre en Asie, et leur assigna des demeures sur les bords de l'Hellespont, de la Propontide et dans la Troade[3]. Il revenait avec la fierté d'un vainqueur et la sécurité d'un jeune prince sans expérience, lorsqu'aux défilés[4] du mont Rhodope il se vit assailli d'une armée de Bulgares, qui, lui fermant les passages, fondirent sur lui de toutes parts. Plus de la moitié de

Theoph. p. 303, 304. Cedr. t. I, p. 441. Niceph. p. 24. Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. I, part. I, p. 140. Zon. l. 14, t. 2, p. 92. Const. Porp. de adm. imp. c. 22. Sigeb. chron. Pagi ad Bar.

[1] *Pour faire une expédition*, dit Théophane, p. 303, *contre la Sclavinie et la Bulgarie*. Ἐπεστράτευσεν κατὰ Σκλαβινίας καὶ Βουλγαρίας. — S.-M.

[2] Voyez t. II., p. 442, liv. LXI, § 24, — S.-M.

[3] Dans le thème d'*Opsicium*. Εἰς τὰ τοῦ Ὀψικίου διὰ τῆς Ἀβύδου περάσας κατέστησε μέρη. Theoph. p. 304. — S.-M.

[4] Ἐν τῷ στενῷ τῆς κλεισούρας. Theoph. p. 304. — S.-M.

ses soldats furent tués ou blessés, il courut lui-même grand risque de la vie, et revint en très-mauvais état à Constantinople, où ses lettres quelques jours auparavant avaient porté la nouvelle des plus brillants succès.

V. Quatrième expédition des Sarrasins en Afrique. Cardonne, hist. d'Afriq. t. 1, p. 42 et suiv. Mém. Acad. inscr. t. 21, p. 120, hist.

Il semble que l'Afrique dans ce temps-là fût regardée par les empereurs et par les khalifes comme un pays détaché des deux empires, où les deux nations pouvaient se faire la guerre sans rompre la paix qui subsistait ailleurs entre elles. Le traité conclu deux ans auparavant entre Justinien et Abd-almélik ne fut pas censé violé par une nouvelle entreprise des Sarrasins sur l'Afrique. Depuis la mort d'Okbah [1], [Kouschaïlah [2]] maître de Kaïrowan avait enlevé aux Musulmans toutes leurs conquêtes dans la Byzacène. Pour réparer ces pertes, Abd-almélik rassembla les meilleures troupes de la Syrie, et les pourvut d'argent, de vivres et de munitions de guerre. Mais ce qui en faisait la principale force, ce fut le choix du général. Zohaïr [3] s'était signalé sous le commandement d'Okbah dans l'expédition précédente: il était gouverneur de Kaïrowan, lorsque [Kouschaïlah] vint s'en emparer, et il n'en était sorti qu'en frémissant de rage, prêt à s'ensevelir sous les ruines de cette place, si la garnison n'eût refusé de mourir avec lui. Zohaïr fut choisi pour commander la nouvelle armée. Il marcha aussitôt à Kaïrowan. Le trajet était long, et [Kouschaïlah] eut le temps d'armer un grand nombre de Romains et

[1] Voyez tom. 11, p. 416, liv. LXI, § 7.— S.-M.

[2] Chef des Berbères ou indigènes de l'Afrique. Voyez tom. 11, p. 414, not. 1, liv. LXI, § 7.— S.-M.

[3] *Zuheïr* dans Cardonne. Ce personnage ne m'est connu que par les extraits tirés des auteurs arabes par Otter, *Acad. des Inscr.* t. 21, p. 120, et par Cardonne, *hist. d'Afrique*, t. 1, p. 42 et suiv. — S.-M.

de Berbers[1], qui vinrent à l'envi s'enrôler sous ses étendards. Tout semblait égal dans les deux armées, le nombre des troupes, la valeur et la science militaire dans les généraux, la bravoure dans les soldats. Mais celle des Musulmans était animée par le plus violent ressort des actions humaines : c'était le fanatisme, qui change les hommes en bêtes féroces. Après un combat opiniâtre, où la victoire changea souvent de parti, [Kouschaïlah], couvert de son sang et de celui des ennemis, tomba mort, et sa chute ôta le courage à son armée; le carnage fut horrible. Le vainqueur entra dans Kaïrowan, et après y avoir fait reposer ses troupes, il songeait à pousser ses conquêtes vers l'Occident, lorsqu'il apprit qu'une flotte romaine faisait voile vers l'Afrique.

A la première nouvelle qu'avait reçue Justinien de l'entrée des Musulmans en Afrique, il avait fait embarquer les troupes de Thrace, avec ordre à la flotte de cingler vers Carthage et de prendre en passant tous les vaisseaux et toutes les garnisons de la Sicile. Les Romains abordèrent dans le temps même que Zohaïr vainqueur marchait à Carthage. Son armée, affaiblie par une victoire qui lui avait coûté beaucoup de sang, se trouvait fort inférieure à l'armée romaine. Mais les Sarrasins n'avaient pas encore appris à compter leurs ennemis; emportés par un enthousiasme impétueux, ils ignoraient l'art des retraites; ils ne savaient que mourir, lorsqu'ils étaient les plus faibles. Zohaïr livra bataille, et malgré sa valeur héroïque, il succomba sous le nombre. Nul de ses soldats ne voulut lui survivre. Les Romains, étonnés eux-mêmes de leur vic-

VI. Défaite des Sarrasins.

[1] Voyez ce que j'ai dit de cette nation, t. XI, p. 324, not. 1, liv. LIX, § 29 et ailleurs. — S.-M.

toire, n'osèrent en risquer la gloire en s'engageant dans le pays; ils se rembarquèrent aussitôt, trop contents d'aller montrer à Constantinople les dépouilles des Sarrasins. Le khalife, vivement touché de la perte de son général et de son armée, ne se trouva pas en état d'en poursuivre la vengeance. Il avait alors à soutenir deux guerres meurtrières, l'une contre Mokhtar du côté de la Perse [1], l'autre contre Abd-allah en Arabie [2]. Il ne reprit ses projets sur l'Afrique qu'après la défaite et la mort de ses deux rivaux.

An 691.
VII.
Abandon de

Tous les deux périrent les armes à la main [3]; et le cadavre d'Abd-allah [4] ayant été porté en Syrie, sa peau

[1] C'est à Koufah que Mokhtar s'était révolté. Il n'étendit jamais son pouvoir sur la Perse, qui reconnaissait le khalife Abd-allah.— S.-M.

[2] Il résidait à la Mecque. — S.-M.

[3] Mokhtar qui, comme on l'a vu, ci-dev. § 1, p. 2, not. 1, avait vaincu les troupes envoyées contre lui par Abd-almélik, déclara bientôt après la guerre à Abd-allah. Celui-ci envoya contre lui son frère Mosaab, qui était gouverneur de Basrah. Mokhtar périt en combattant Mosaab, au mois de ramadan de l'an 67 de l'hégire (21 mars — 20 avril 687). Selon Théophane, p. 304, Mokhtar s'enfuyait vers la Syrie lorsqu'il fut tué. Théophane parle de ce frère d'Abd-allah, il le nomme *Mousab*, et ailleurs par erreur *Mousar*. Ce général, l'un des principaux appuis du khalife Abd-allah, dont il était frère, fut vaincu par Abd-almélik et tué en combattant contre lui au mois de djoumadi 1er de l'an 71 de l'hégire (10 novembre — 10 décembre 690).— S.-M.

[4] Abd-allah fut vaincu par Hadjadj le Thakéfite, général arabe célèbre, dans l'histoire des Ommiades, par ses victoires, ses talents militaires et ses cruautés. Il en est question dans Théophane, p. 304, qui lui donne le nom de *Chagan*, ὁ Χαγὰν, corruption de *Hadjadj*, qui dans plusieurs pays se prononçait *Hagag*. Le même auteur, en racontant l'expédition de Hadjadj contre Abd-allah, dit qu'Abd-almélik l'envoya vers le pays d'*Acca*, εἰς τὸν Ἄκκα. C'est la Mecque qu'il a voulu désigner par ce nom, car c'est là qu'Abd-allah résidait et c'est là qu'il fut vaincu et tué après avoir soutenu un très-long siége. La victoire de Hadjadj rendit Abd-almélik souverain de la Perse, ἡ Περσίς, de la Mésopotamie et de la grande Arabie dépendante de la ville d'*Æthrib*, qui est Médine, ἡ μεγάλη Ἀραβία τοῦ Αἰθρίβου. En récompense de ce grand service, Hadjadj fut gouverneur-général de la Perse, dont il conserva très-longtemps le gouvernement, et où il eut un très-grand pouvoir.—S.-M.

remplie de paille fut attachée à un gibet aux portes de Damas. Abd-almélik, devenu en 691[1] paisible possesseur de tout l'empire musulman, voulut réparer le temple de la Mecque[2], qui avait été fort endommagé pendant le siége[3]. Il entreprit d'y faire transporter de belles colonnes de granite, qui soutenaient l'église bâtie dans la vallée de Gethsémani, près de Jérusalem. Deux chrétiens, Sergius[4] et Patrice[5], puissants en Palestine et fort considérés du khalife, l'en détournèrent à force de prières, et lui promirent d'obtenir de l'empereur d'autres colonnes propres à son dessein; ce qui fut exécuté. Mais tandis qu'Abd-almélik s'occupait à rétablir ses états après les désordres d'une longue guerre civile, Justinien plein d'imprudence et de caprices semblait ne travailler qu'à détruire les siens. Par un article du dernier traité de paix, le khalife partageait avec lui le domaine de l'île de Cypre : l'empereur, se repentant d'avoir consenti à ce partage, prit une résolution tout-à-fait insensée, ce fut d'abandonner l'île entière[6], et de transporter ailleurs les habitants de la partie qui lui

L'île de Cypre.

Theoph. p. 304, 305. Cedr. t. 1, p. 441. Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 140. Const. Porp. de adm. imp. c. 47 et 48. Idem, de Them. l. 1, c. 15. Pagi ad Bar. Oriens Chris. t. 2, p. 1042, 1050. Mem. Acad. inscr. t. 32, p. 545.

[1] Abd-allah fils de Zouhaïr, ne fut tuéqu'en 693. Voyez tom. 11, p. 458, not. 1 et p. 459, not. 1, liv. LXI, § 31. — S.-M.

[2] Τὸν τοῦ Μαχῶ ναόν. Theoph. p. 305. — S.-M.

[3] Tous les auteurs arabes parlent avec détail des ravages causés par Hadjadj et les troupes des Ommiades, dans le temple révéré de la Mecque. — S.-M.

[4] Il était intendant-général des finances ou Collecteur des impôts, selon Théophane, p. 305, et fils de Mansour. Σέργιος ἀνὴρ χριστιανικώτατος ὁ τοῦ Μανσοῦρ γενικὸς λογοθέτης. Il est probable que le Mansour dont il est question ici, est le personnage du même nom qui commandait à Damas lorsque les Musulmans en firent la conquête. Voyez tom. 11, p. 209, not. 4, liv. LVIII, § 21. — S.-M.

[5] Selon Théophane, p. 305, Patrice était surnommé *Clæsus*, et il était le plus noble des chrétiens de la Palestine. Πατρίκιος τῶν κατὰ τὴν Παλαιστίνην Χριστιανῶν προύχων, ὁ ἐπίκλην Κλαισός. — S.-M.

[6] L'histoire syrienne de Michel patriarche d'Antioche, dont il existe une traduction en arménien (Mss. Arm. de la Bibl. du Roi, n° 90, f° 113

appartenait[1]. Il les fit passer dans l'Hellespont[2] et les établit près de Cyzique, dans une ville à laquelle il donna son nom[3]. La plus grande partie des malheureux Cypriens, arrachés du sein de leur patrie, furent submergés dans le trajet par une tempête, d'autres moururent de maladies. Il n'en resta qu'un petit nombre qui revinrent en Cypre sous le règne de Léon l'Isaurien. Quelques auteurs disent que ce fut Justinien lui-même qui les ramena dans leurs anciennes demeures en 706[4]. Mais dans cet intervalle l'ancienne Salamine, nommée alors Constantia, et métropole de l'île entière, avait été détruite par les Sarrasins, et elle ne s'est jamais relevée de ses ruines.

v°), parle très-brièvement des ravages commis dans l'île de Cypre par les ordres de Justinien. — S.-M.

[1] L'archevêque Jean et tout le clergé de l'île émigrèrent. L'empereur leur donna des siéges dans le nouveau territoire qu'il leur concéda, et ils y conservèrent leurs titres épiscopaux. — S.-M.

[2] Il paraît que selon Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 47, beaucoup de Cypriens s'établirent encore dans d'autres parties de l'Asie-Mineure, dans les thèmes des Cybyrrhéotes et des Thracésiens. — S.-M.

[3] La nouvelle Justinianopolis. Elle fut le siége de l'archevêque de Cypre, à qui on soumit tous les évêques de l'éparchie ou du diocèse de l'Hellespont, τῆς τῶν Ἑλλησποντίων ἐπαρχίας. Les actes du concile *in Trullo*, dont il va bientôt être question, fixèrent les droits du nouvel archevêque, à qui par une autre décision on soumit l'évêque de Cyzique. — S.-M.

[4] C'est ce qu'assure Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 47. Il dit que Justinien envoya vers le khalife, qu'il appelle l'*Amirmoumnin* (c'est-à-dire *Amir-el-moumenin* ou *prince des fidèles*) de Bagdad, τὸν Ἀμηρμουμνὴν τοῦ Βαγδάδ, trois des plus illustres habitants de Cypre, τρεῖς τῶν ἐνδόξων Κυπρίων, nommés *Phangoumis*, τοὺς λεγομένους Φαγγουμεῖς, pour le prier de faire revenir en Cypre ceux des habitants de l'île qui avaient été transportés en Syrie par les Arabes. Au temps de Justinien II, les khalifes n'habitaient point à Bagdad, ville qui n'existait pas encore, et qui fut fondée longtemps après par les Abbassides. Cette remarque et d'autres circonstances invraisemblables qui se trouvent dans le récit de Constantin Porphyrogénète, font voir qu'il ne faut admettre qu'avec beaucoup de réserve ce qu'il dit du repeuplement de l'île de Cypre sous Justinien II. — S.-M.

VIII. Première monnaie des Sarrasins. Theoph. p. 304, 305. Cedr. t. 1, p. 441. Zon. l. 14, t. 2, p. 92. Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 140. Elmacin, hist. Sar. p. 64. Oekley, hist. des Sarr. t. 2, p. 437. Pagi ad Bar. Hist. univ. t. 15, p. 541 et suiv.

Cette émigration déplut beaucoup au khalife, qui tendait bien à se voir incessamment maître de l'île entière et de tous ses habitants. Délivré de ses ennemis domestiques il souhaitait la guerre, et regardait la redevance à laquelle la nécessité de ses affaires l'avait engagé, comme un tribut déshonorant, dont il cherchait à s'affranchir. Mais, pour mettre de son côté une apparence de justice, il voulait que la rupture fût l'ouvrage du jeune empereur, et il prévoyait qu'elle ne tarderait pas de la part d'un prince impétueux, hautain, imprudent, plus avide de guerre que capable d'y réussir. Il ne fut pas trompé dans son attente. Depuis le commencement de l'empire romain, aucune monnaie d'or n'y avait cours, qu'elle ne fût frappée au coin des empereurs. C'était avec ces espèces que les Sarrasins payaient la somme stipulée par les deux derniers traités. Ils n'avaient même jamais battu monnaie, et s'étaient toujours servis de celle des Romains et des Perses [1].

[1] Elmacin, *hist. Sarac.* p. 64 et tous les historiens musulmans attestent que ce fut en l'an 76 de l'hégire, 695 de J.-C., que les Arabes sous le khalife Abd-almélik frappèrent pour la première fois des monnaies musulmanes avec des légendes en langue arabe. Jusqu'à cette époque, ils s'étaient servis de monnaies romaines ou persanes, ou bien ils en avaient fait frapper qui leur ressemblaient. On a reconnu cependant depuis quelques années que les Arabes avaient antérieurement à cette époque fait battre des monnaies où, en conservant les types des Romains et des Perses, ils avaient ajouté des noms ou des légendes arabes. Il en existe quelques-unes dans divers cabinets. On apprend de Makrizy, auteur arabe très-instruit et très-judicieux, que dès l'an 18 de l'hégire, sous le khalifat d'Omar, les Arabes avaient fait frapper des monnaies de ce genre. Le même auteur nous apprend que le khalife Abd-almélik fit frapper des monnaies qui le représentaient l'épée au côté. Ces types si contraires aux idées des Arabes furent désapprouvés par les personnages les plus influents de l'époque, et le khalife leur substitua, postérieurement à l'an 76 de l'hégire, les monnaies musulmanes que nous connaissons. On peut sur cette question relative aux origines de la numismatique arabe lire les ouvrages d'Adler, de Fræhn, de Castiglione et de Mars-

Abd-almélik en fit frapper à son coin [1], et voici quelle fut l'occasion de ce changement. Toutes les lettres des khalifes portaient en titre cette formule: *Dites qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Mahomet est son prophète.* Quoique cette façon d'écrire eût toujours été tolérée par les empereurs, Justinien voulut s'en offenser; il manda fièrement au khalife qu'il eût à supprimer sa formule; sinon, qu'il lui enverrait une monnaie où l'apôtre des Musulmans serait caractérisé par le nom qu'il méritait. Abd-almélik, irrité d'une menace si outrageante, fit assembler le peuple dans la mosquée de Damas; il l'instruisit de l'insolence du monarque romain, maudit la monnaie de l'empire [2], et déclara qu'il en allait faire frapper d'autre. Le soin en fut confié à un Juif nommé Somior [3]. On frappa des statères d'or du poids d'une drachme et au-dessous; ils avaient pour inscription: *Dieu est le Seigneur.* Le premier coin était fort grossier; il fut perfectionné sous les règnes suivants.

An 692.

IX. Guerre contre les Sarrasins.

L'empereur refusa cette nouvelle monnaie [4], et envoya au kalife une déclaration de guerre [5]. Des Esclavons qu'il avait transplantés en Asie [6], il composa un

dèn, qui ont traité fort au long de ce point intéressant des antiquités historiques. Voyez aussi dans l'ancien *journal asiatique*, t. 2, p. 257 et suiv., une notice de M. Silvestre de Sacy, intitulée, *des monnaies des khalifes avant l'an 75 de l'hégire.* Voyez encore la traduction d'une notice allemande sur les médailles arabes des Chosroès par M. Fræhn, insérée dans le même *journal asiatique*; tom. 4, p. 331-347. — S.-M.

[1] Τὸ ϛαλὲν χάραγμα παρὰ Ἀβιμέλεχ. Theoph. p. 304. — S.-M.

[2] Ἀλλὰ δεχθῆναι τὴν αὐτοῦ μονῆταν, ὡς τῶν Ἀράβων μὴ καταδεχομένων τὴν τῶν Ῥωμαίων χαραγὴν ἐν τοῖς ἰδίοις νομίσμασιν. Theoph. p. 305. — S.-M.

[3] Ces détails sont tirés d'Ockley, *hist. des Sarrasins*, t. 2, p. 437 et 438, tr. fr. — S.-M.

[4] Ἐκ τοῦ νέα χαράσσειν Ἀράβων. Theoph. p. 305. — S.-M.

[5] Μὴ ἐμμένειν αὐτὸν τῇ ἐγγράφεως συμφωνηθείσῃ εἰρήνῃ. Theoph. p. 305. — S.-M.

[6] Ἐκ τῶν μετοικισθέντων Σκλάβων. Theoph. p. 305. — S.-M.

corps de trente mille hommes[1], dont il donna le commandement à un de leurs compatriotes nommé Nébule[2]. Ayant joint à ce corps ses troupes de cavalerie[3], il marcha en personne vers la Cilicie et campa [auprès de Sébastopolis sur la mer[4]] vis-à-vis de l'île d'Eléuse[5]. Abd-almélik, poussant la feinte jusqu'au bout, fit publier un manifeste dans lequel il protestait qu'il ne désirait que la paix[6]; que c'était la nécessité d'une juste défense qui forçait les Sarrasins à prendre les armes, et qu'il ne faudrait imputer qu'à l'empereur les suites funestes de la guerre. Il fit en même temps marcher les troupes, sous la conduite d'un chef habile et plein de valeur, nommé Mohammed[7]. Lorsque les deux armées furent en présence, le général sarrasin, pour se confor-

Theoph. p. 305, 306. Cedr. t. 1, p. 441. Nicepb. p. 24. Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 140. Zon. l. 14, t. 2, p. 92. Ockley, hist. des Sarr. t. 2, p. 417. Hist. Univ. t. 15, p. 542.

[1] Justinien lui donna le nom de *corps supplémentaire*, ἐπωνόμασεν αὐτοὺς λαὸν περιούσιον. Theoph. p. 305.— S.-M.

[2] Ἄρχοντά τε αὐτῶν Νέβουλον τοὔνομα. Theoph. p. 305. Il est appelé *Géboule* par Nicéphore, p. 24, qui dit qu'il était un des plus illustres de sa nation. Ἄρχοντα αὐτοῖς ἐκ τῶν εὐγενεστέρων ἐπιστήσας Γεβοῦλον τοὔνομα.— S.-M.

[3] Πάντα τὰ καβαλλαρικὰ θέματα. Theoph. p. 305.—S.-M.

[4] Ἐν Σεβαστοπόλει τῇ παρὰ θάλασσαν, Theoph. p. 305. Il n'est fait mention nulle part ailleurs de cette *Sébastopolis* sur la mer. Il paraît qu'elle est la même que l'antique Sébaste de Cilicie, située vis-à-vis de l'île Éléusa.— S.-M.

[5] Selon Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 118, le théâtre de la guerre était en Cappadoce et les Romains auraient été battus auprès de Césarée capitale de la province. — S.-M.

[6] Μὴ αἱρούμενον τὴν εἰρήνην. Theoph. p. 305. Selon Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 118, le motif de la guerre aurait été l'enlèvement des colons arabes de Cypre fait par ordre de l'empereur.—S.-M.

[7] Μουαμὲδ ou Μώαμεδ. Lebeau dit *Mahomet*. Ce Mohammed était, selon Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 118, émir de l'île des Curdes, c'est-à-dire de l'antique *Bezabde*, appelée actuellement *Djezirat-ibn-Omar*, ou *l'île du fils d'Omar*, dans la Mésopotamie. Ce personnage était l'Ommiade Mohammed, fils de Marwan, frère du khalife Abd-almélik. Depuis l'an 73 de l'hégire, 692 de J.-C., il fut gouverneur de la Mésopotamie, de l'Arménie et de l'Aderbaïdjan, et conserva cette dignité jusqu'en l'an 90 (708 de J.-C.). Il fut l'un des plus habiles guerriers de la race des Ommiades.—S.-M.



mer à la politique de son maître, envoya représenter à l'empereur *qu'il se rendait criminel en violant un traité confirmé par son propre serment; et que le bras du Tout-Puissant suspendu sur les deux nations allait foudroyer le parjure et combattre en faveur du peuple fidèle.* L'effet de ces paroles fut d'irriter davantage l'empereur: il chasse le député de sa présence, et range son armée en bataille. Les Sarrasins, ayant attaché au haut d'une pique l'original du traité [1], marchent sous cet étendard et en viennent aux mains. Ils étaient fort inférieurs en nombre; et après un choc furieux, ils commençaient à reculer, lorsque Mohammed soutenant par sa valeur le courage des siens trouve le moyen de faire passer à Nébule un carquois rempli de pièces d'or [2], avec promesse d'une plus grande récompense s'il se séparait des Romains. Jamais la force de ce métal dangereux n'eut un effet plus prompt: Nébule passe du côté des Sarrasins avec vingt mille Esclavons [3], et leur porte la victoire; il laisse dans l'armée romaine l'épouvante et le désordre. L'empereur prend la fuite, abandonnant ses troupes à la fureur de l'ennemi. Arrivé au bord de la Propontide, ce prince plein de rage se venge de la trahison des Esclavons par une cruauté encore plus criminelle: il fait rassembler ce qui reste de cette malheureuse nation, vieillards, femmes, enfants, et les fait tous précipiter du haut d'un rocher [4] dans le golfe de Nicomédie. — [Les Arabes

[1] Τὸν τῆς εἰρήνης ἔγγραφον λόγον λύσαντες, καὶ ἐπὶ ὑψηλῆς ἄστας ἀντὶ φλαμούλου προάγειν κρεμάσαντες. Theoph. p. 305. — S.-M.

[2] Στρατηγῷ τῶν Σκλάβων πέμπει, κουρκουρὸν γέμον νομισμάτων. Theoph. p. 305. — S.-M.

[3] Selon l'historien syrien Michel patriarche d'Antioche (trad. arm. Mss. arm. n° 90, f° 113 v°), ils n'étaient que sept mille cavaliers. — S.-M.

[4] Auprès d'un lieu nommé Leucate. Παρὰ τῷ λεγομένῳ Λευκάτῃ τόπῳ, κρημνώδει καὶ παραθαλασσίῳ κα-

donnèrent des terres, des femmes et une solde aux Esclavons passés sous leurs drapeaux. Ils en placèrent sept mille dans les environs d'Antioche et dans l'île de Cypre [1]. Deux ans après, ces transfuges rendirent d'utiles services aux Arabes, ils se joignirent aux troupes de Mohammed [2] qui fit une nouvelle irruption sur le territoire de l'empire, d'où ils ramenèrent un grand nombre de captifs.] —S.-M.

X. Établissement du kharadj. Theoph. p. 283. Cedr. t. 1, p. 430. Elmacin, hist. Sarac. p. 62. D'Herbelot, bibl. Orient. Murat. ann. Ital. t. 4, p. 85. Assemani, Bibl. Or. t. 2, p. 104.

Abd-almélik, affranchi par cette victoire du tribut qu'il payait aux Romains, se voyait le plus puissant monarque de la terre. Son empire s'étendait depuis les Indes, dont il avait subjugué une partie, jusqu'aux portes de Carthage; il se promettait de réduire bientôt le reste de l'Afrique, et de porter jusqu'en Espagne ses armes victorieuses. Ce prince aussi avide d'argent que de conquêtes fit faire alors le dénombrement de tous les habitants de son vaste empire. Quelques auteurs font remonter cette opération politique à l'an 19 de l'hégire, sous le règne d'Omar [3]; mais les plus habiles historiens la reculent jusqu'à l'an de J. C. 692, au temps d'Abd-almélik [4]. Jamais rôle ne fut dressé avec une plus rigoureuse exactitude; il ordonna d'enregistrer non-seulement chaque personne, mais aussi cha-

τὰ τὸ Νικομηδειάσιον κόλπον κειμένῳ. Theoph. p. 306. On lit *Leucacte*, Λευκάκτη dans Cédrénus, t. 1, p. 441. —S.-M.

[1] Cette indication est tirée d'Aboul'faradj, *chron. syr.* p. 118. L'historien syrien Michel d'Antioche dit qu'ils furent établis dans le territoire d'Antioche et dans celui de Kouris (l'antique Cyrrhus) ville de la Syrie septentrionale. —S.-M.

[2] Ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ πρόσφυγας Σκλάβους ὡς ἐμπείρους τῆς Ῥωμανίας. Theoph. p. 306.—S.-M.

[3] C'est ce qu'on trouve dans Théophane, p. 283. Ἐκέλευσεν Οὔμαρος ἀναγραφῆναι πᾶσαν τὴν ὑπὸ αὐτὸν οἰκουμένην.—S.-M.

[4] Cette date est donnée par l'historien syrien Denys de Telmahar, dont le témoignage développé est rapporté dans la bibliothèque orientale d'Assémani, t. 2, p. 104.—S.-M.

que tête de bétail, chaque pied d'arbre[1]; détail odieux et capable d'abâtardir une nation, en y introduisant la fraude, qui devient comme naturelle aux agents avides chargés de recueillir les impositions, et aux sujets opprimés qui les payent. Le dénombrement achevé, le khalife imposa un tribut, dont les chrétiens furent les plus chargés: c'est ce que les Turcs nomment aujourd'hui *kharadj*[2]; et c'est là l'origine de toutes les avanies que les chrétiens essuyent dans les états mahométans.

XI. Concile *in Trullo*.

Anast. in Sergio et in Joann. VII. Paul. Diac. l. 6, c. 11. Ado Vienn. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 40, art. 49 et suiv. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 183, 209. Oriens Chr. t. 3, p. 183. Abr. chron. de l'hist. d'It. t. 1, p. 294, 296, 298.

Il fallait à Justinien quelque occupation importante pour faire diversion au chagrin que lui causait sa défaite. Depuis long-temps les évêques orientaux demandaient un concile, pour rétablir la discipline de l'Église, dont le sort, ainsi que celui de toutes les choses humaines, est de se relâcher et de s'affaiblir, si l'on n'a soin de temps en temps de la resserrer et de la remettre en vigueur. Les deux derniers conciles généraux ne s'étaient occupés que de la condamnation des hérésies, sans faire de lois ecclésiastiques. Ce fut pour remédier à ce défaut que les évêques convoqués par l'empereur s'assemblèrent à Constantinople dans l'automne de cette année. Le concile se tint sous le dôme du palais impérial, et c'est pour cette raison qu'il est nommé *in*

[1] Ἐγένετο δὲ ἡ ἀναγραφὴ ἀνθρώπων, καὶ κτηνῶν, καὶ φυτῶν. Theoph. p. 283.—S.-M.

[2] Le *kharadj* ou *capitation*, qui est la même chose que la *contribution personnelle* ailleurs, n'est pas à beaucoup près aussi pesant, aussi tyrannique que le prétendent les écrivains passionnés, qui se plaisent à représenter sous les couleurs les plus hideuses les régions et les gouvernements de l'Orient. Cet impôt, dont les femmes, les enfants, les vieillards et les prêtres sont exempts, est réparti selon trois catégories. La première classe est taxée à onze piastres, ce qui selon la valeur actuelle de cette monnaie ne fait guère plus de cinq ou six francs. La 3e classe paye un peu moins de quatre piastres, c'est-à-dire environ deux francs. Cet impôt s'acquitte une fois l'an. On voit qu'il n'a rien de si exorbitant et de si tyrannique.—S.-M.

Trullo. On l'appelle aussi *Quini-sexte*, parce qu'il fut comme le supplément du cinquième et du sixième concile général. Paul, successeur de Théodore dans la chaire de Constantinople, y présida. Il paraît que le pape Sergius n'y fut pas invité et qu'il n'y envoya point de légats; aussi refusa-t-il d'y souscrire. Entre cent deux canons qui furent alors dressés par les évêques d'Orient, il y en a plusieurs qui sont contraires aux usages de l'église romaine. Celui qui choquait davantage la discipline d'Occident, c'était la permission donnée aux prêtres de garder leurs femmes, et de vivre avec elles comme ils y avaient vécu avant leur ordination. On blâmait même en ce point l'usage de l'Église Latine, qui prescrivait la continence aux prêtres, et on prétendait qu'il était moins parfait et moins conforme à la dignité du sacrement de mariage. Quoique ce concile n'ait jamais été reçu en son entier, cependant l'Église n'en rejette pas les canons qui ne renferment rien d'opposé aux traditions de l'Église Romaine, aux décrets des papes, ni aux bonnes mœurs. On s'en est même servi contre les Iconoclastes pour prouver l'universalité de l'usage des images dans l'Église Grecque.

XII. Vains efforts de l'empereur pour engager le pape à souscrire au concile.

Irrité du refus que le pape faisait de souscrire, l'empereur envoya un officier nommé Sergius, avec ordre de lui amener Jean, évêque de Porto, et Boniface, conseiller du siége apostolique, qu'il savait être les plus opposés à l'acceptation du concile. Ils partirent sans résistance. Mais il n'en fut pas ainsi de la personne même du pape. Zacharie écuyer de l'empereur, étant venu à Rome pour l'enlever et le conduire à Constantinople, trouva tout le peuple sous les armes pour défendre son pasteur. La milice de l'exarchat accourut

dans le même dessein. Tout retentissait de cris menaçants, et Zacharie n'eut point d'autre asile que le palais de Latran. Il se réfugia tout tremblant dans la chambre même du pape, le conjurant de lui sauver la vie. Cependant le bruit se répand que le saint pontife a été enlevé et embarqué pendant la nuit; l'armée de Ravenne environne le palais, demande à voir le pape, et menace de jeter les portes par terre, si on ne se hâte de les ouvrir. Zacharie se crut alors au dernier moment de sa vie: saisi de frayeur et hors de sens, il se cache sous le lit du pape, qui le rassure en lui donnant parole de ne pas permettre qu'on lui fasse aucun mal. Sergius se montre ensuite au peuple et aux soldats; il les assemble dans la basilique de Théodore; il les adoucit par ses paroles, et leur demande grace pour l'officier de l'empereur. Le trouble ne s'apaisa que par la retraite de Zacharie, qui se trouva fort heureux de pouvoir sortir de Rome au milieu des malédictions dont tout le peuple l'accablait. Justinien ne put se venger de cet affront; il était déja détrôné et traité plus outrageusement que Zacharie ne l'avait été à Rome. Mais lorsqu'il se fut rétabli sur le trône, il reprit son premier dessein. Il envoya deux Métropolitains à Jean VII, qui tenait alors le Saint-Siége, pour le prier de confirmer les canons qu'il approuverait, avec permission de rejeter les autres. Ce pape, n'osant par timidité entrer dans cette discussion, se contenta de les renvoyer, sans les souscrire ni les censurer. Mais le pape Constantin montra dans la suite plus de fermeté et de sagesse, approuvant les uns et rejetant les autres.

An 693.
XIII.
Les Sarra-

La victoire des Sarrasins [dans la Cilicie eut pour eux de grands résultats militaires], elle les rendit maîtres

d'une grande partie de l'Arménie [1]. — [Depuis que Léonce général de Justinien avait rétabli l'autorité impériale dans ce pays [2], en l'an 689, il avait été en proie à de nouvelles révolutions. Les Arabes continuaient d'y faire des incursions, pillant les bourgs et les villages, emmenant des captifs et fatiguant le pays par une multitude de petits combats. Le patrice Aschot, qui y commandait [3], s'efforça de leur résister, mais il succomba dans un de ces engagements, après avoir administré l'Arménie pendant quatre ans environ. Une nouvelle armée arabe pénétra alors sans résistance dans le pays; elle était commandée par Mohammed le frère du khalife, celui-là même qui avait vaincu les Romains dans la Cilicie. Il fut alors chargé du gouvernement de la Mésopotamie septentrionale, de l'Aderbaïdjan et de toutes les possessions arabes en Arménie [4]. Il pénétra dans la partie septentrionale du pays, au-delà de l'Araxe, où il attaqua la forte île de Sévan dans le lac du même nom [5] et détruisit le château qui y était. Tous ces ravages rappelèrent l'empereur en Orient. En l'an 690, il rentra en Arménie avec des forces considérables. Arrivé en

Sins s'emparent de l'Arménie.
Theoph. p. 306.
Cedr. t. 1, p. 441, 442.
Zon. l. 14, t. 2, p. 93.
Hist. Misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 140.
Hist. Univ. t. 15, p. 542.

[1] Lebeau dit, *de l'Arménie mineure*, c'est-à-dire de la petite Arménie. Il se trompe; les faits dont il s'agit se rapportent à la grande Arménie. — S.-M.

[2] Voy. ci-dev. § 1, p. 5 et 6. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 1 p. 5. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 9, p. 21, not. 8. — S.-M.

[5] On trouve dans la grande Arménie, au nord de l'Araxe, à une petite distance au nord aussi d'Érivan, un lac étendu environné de hautes montagnes, connu chez les Arméniens sous le nom de lac de Sévan. Il renferme une île où se trouve un ancien monastère consacré à la Vierge et très-révéré. Les écrivains persans en parlent sous le nom de *Miriam-nischin*, (la demeure de Marie). Dans les temps antiques, les Arméniens donnaient à ce lac les noms de mer de *Gélam* et de lac de *Gélarkouni*. Les Perses l'appellent *Daria-schirin* (la mer douce), ou *Gogtchah*, c'est-à-dire *le lac bleu*, c'est le *Lychnites* des anciens dont Ptolémée fait mention. Voyez mes *Mémoires hist. et géogr. sur l'Arménie*, t. 1, p. 61, 62. — S.-M.

un lieu appellé Avartak dont la position est inconnue, il y partagea ses troupes en trois corps, l'un destiné à soumettre l'Arménie, et les deux autres à la conquête de l'Ibérie et de l'Albanie. L'empereur convoqua ensuite les seigneurs du pays, qui, contraints par la présence des troupes romaines, n'osèrent refuser de venir : ils acquittèrent de mauvaise grace le tribut, et donnèrent des ôtages pour garantie de leur fidélité à l'avenir. Justinien donna aussi le gouvernement du pays, avec les titres de patrice et de curopalate, au prince Nerseh de la race de Camsar, fils du vieux Vahan dont il a déja été plusieurs fois question [1]. Il confia le commandement des troupes à Sembat de la race des Bagratides et frère d'Aschot qui avait péri en combattant les Arabes. L'empereur laissa encore trente mille hommes dans l'Arménie et l'Albanie, et reprit le chemin de Constantinople. Le patrice Nerseh, secondé de son frère Kakig, s'efforçait de rétablir ce malheureux pays, quand le khalife, informé qu'on avait consenti à payer tribut aux Romains, y envoya une nouvelle armée sous le commandement d'un général nommé Abd-allah. Celui-ci s'avança jusqu'à Dovin, autrefois capitale du pays et résidence des *marzbans* persans. Abd-allah y fixa son séjour, et invita tous les seigneurs arméniens à venir l'y trouver. Comme ils n'étaient pas assez puissants pour oser résister à cet ordre, la plupart s'y rendirent. Leur exemple fut imité par le patriarche Sahak [2]. — Le pa-

[1] Voyez ci-dev. t. 11, p. 333, liv. LIX, § 35. — S.-M.

[2] Ce patriarche avait été antérieurement évêque de Rhodog, province dont on ignore la vraie situation, mais qui paraît avoir été du côté des frontières de l'Aderbaïdjan. Sahak occupait depuis l'an 677 le trône de saint Grégoire. Il était né à Arkonnachen, dans le canton de Dsoraphor dans l'Arménie septentrionale. — S.-M.

trice [Sembat [1] qui] commandait [à tout le pays [2] en fit autant. Lorsqu'Abd-allah les eut en sa puissance, il les fit charger de fers et les envoya à Damas. Sembat n'y resta pas long-temps : il trouva bientôt le moyen de s'échapper et de revenir en Arménie. Il essaya alors de se mettre en relation avec Léonce [3], que l'empereur avait envoyé vers cette époque en Arménie avec de nouvelles forces [4]. Il commençait à organiser des moyens de défense quand] — l'approche [d'une autre] armée sarrasine, qui marcha l'année suivante vers [l'Arménie [5]], le glaça d'effroi. Il lui abandonna le pays, [et suivi de son cousin Aschot [6], de Vard, fils de Théodore prince des Reschdouniens [7] avec plusieurs autres princes, il s'enfuit vers l'Albanie et se jeta dans Vartanakert, place très-forte, située dans la province arménienne de Phaïtakaran [8] sur les bords de l'Araxe [9]. Il s'y mit à l'abri des atteintes des Arabes.] — Un officier romain, nommé Sabinus [10], indigné de la lâcheté [de Sem-

[1] Lebeau le nomme *Symbace*. Le texte de Théophane, p. 306, donne Συμβάτιος, qui représente assez exactement le nom arménien *Sembat* ou *Sempad*.— S.-M.

[2] Ὁ Πατρίκιος Ἀρμενίας. Theoph. p. 306.— S.-M.

[3] On voit par Théophane, p. 307, que Léonce portait à cette époque le titre de *commandant de l'armée d'Orient*, ϛρατηγὸς τῶν Ἀνατολικῶν. — S.-M.

[4] Ces détails sont tirés d'Asolik historien arménien du 10e siècle, encore inédit.—S.-M.

[5] Lebeau dit *cette province*. L'expression n'est pas convenable, car l'Arménie n'était pas alors, à proprement parler, une province de l'empire.— S.-M.

[6] Sembat père de cet Aschot était oncle paternel du patrice Sembat, selon l'historien Asolik, l. 2, c. 3. — S.-M.

[7] Voyez ci-dev. tom. 11, p. 354, not. 1, liv. LX, § 6.— S.-M.

[8] Cette province était située à l'extrémité orientale de l'Arménie, sur la frontière de l'Albanie, près du confluent de l'Araxe et du Cyrus. Voyez t. 3, p. 438, not. 6, liv. XVIII, § 36; et t. 6, p. 262, not. 5 et p. 296, not. 3, liv. XXXIII, § 35 et 54.—S.-M.

[9] Cette ville était appelée *Varthan* par les Arabes. J'en ai parlé dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*. t. 1, p. 154 et 155.— S.-M.

[10] Παραξέσυλος ὀνόματι Σαβῖνος. Theoph. p. 306.— S.-M.

bat], rassembla une troupe de volontaires; à la tête de ce camp volant, il harcelait sans cesse les Musulmans, et en tuait un grand nombre [1]. Il tomba sur eux au passage d'une rivière; leur chef [2] fut renversé de cheval et courut grand risque de périr dans les eaux. Mais la valeur de Sabinus ne put réparer la perte qu'avait causée la lâcheté de son général.—[Abd-allah s'était cependant mis à la poursuite de Sembat avec cinq mille hommes. Pendant ce temps les troupes romaines s'étaient portées dans la province d'Ararat [3]; elles vinrent attaquer Dovin, qu'elles prirent. Elles y brûlèrent le palais du gouverneur. Les Romains poursuivirent leur marche vers Vartanakert, dans le but d'en faire lever le siége. Lorsque les Arméniens furent informés de leur approche, ils attaquèrent de leur côté les Arabes avec vigueur. Abd-allah ne put résister à leurs efforts réunis : il fut complètement défait, une partie de ses soldats tenta de s'échapper en traversant sur la glace l'Araxe qui était alors gêlé. La glace manqua sous leurs pieds, et le fleuve

[1] Πολλοὺς τῶν Ἀράβων ἀπέκτεινεν. Theoph. p. 306.—S.-M.

[2] Selon Théophane, p. 306, il s'appelait *Khagan*. Αὐτὸν τὸν Χαγάνον ποταμόπνικτον ἐποίει.—S.-M.

[3] Selon les autorités arméniennes compilées par le P. Tchamtchian, dans son histoire d'Arménie, t. 2, p. 378, cette armée était commandée par le patrice Léonce, ce qui n'est guère vraisemblable; car, comme on le verra ci-après, § 15, p. 35, Léonce devait être alors captif. Il est probable que les troupes romaines qui prirent part à cette époque aux guerres d'Arménie, étaient comprises dans les armées d'Orient qui, comme on a pu le voir, ci-dev. p. 29, not. 3, se trouvaient sous le commandement de Léonce. C'est là ce qui aura donné lieu de rappeler le nom de ce guerrier. Au reste, un historien arménien contemporain, nommé lui-même Léonce (en arménien *Ghévontios* ou *Lévontios*, Léontius) et encore inédit, qui a donné l'histoire particulière des guerres de cette époque, ne dit rien du général Léonce, dans un fragment considérable relatif à la guerre de Vartanakert, qui a été inséré par le P. Indjidjian dans sa *geographie ancienne de l'Arménie*, p. 331, publiée en arménien à Venise en 1822, 1 vol. in-4°.—S.-M.

les engloutit. Le reste de l'armée fut obligé de se rendre. Abd-allah parvint cependant à se sauver suivi de quelques hommes. Cette victoire releva les espérances des Arméniens; Sembat se remit à la tête de sa nation et quelque temps après il reçut le titre de curopalate qui lui fut donné par Léonce, qui l'avait connu en Arménie, et qui, comme on le verra bientôt, détrôna Justinien et usurpa le trône[1]. Sembat conserva la paix pendant quelques années et les Arabes ne renouvelèrent plus leurs incursions; cependant, pour se mettre à l'abri de leurs attaques subites, s'ils tentaient de les recommencer, Sembat prit le parti de se retirer dans la province de Daïk, region montueuse qui s'étend au nord de l'Arménie, entre ce pays et la Lazique[2]. Il y fixa son séjour habituel dans la forteresse de Toukhars[3]].— Cette campagne est beaucoup plus brillante dans le récit des auteurs arabes[4]. Voici ce qu'ils en racontent. Les Khazars alliés des Romains se mirent en marche pour la défense de l'empire. A cette nouvelle Abd-almélik fit partir deux armées: l'une sous la conduite d'Othman [fils de Walid] marcha en Arménie; le succès en fut heureux au-delà de toute espérance : Othman avec quatre mille hommes battit soixante mille Romains. L'autre armée, commandée par [Mohammed fils de Marwan, le

[1] Voyez ci-après, § 16, p. 36-38, — S.-M.

[2] Voyez t. 6, p. 306, not. 1, liv. XXXIII, § 60 et ailleurs. — S.-M.

[3] Cette place, qui dans les temps antiques faisait, selon les traditions géorgiennes, partie de l'ancienne Ibérie, était située dans le voisinage du fleuve Tchorokh. Voyez mes *Mém. hist. et géogr. sur l'Arménie*, t. 2, p. 187 et 189. — S.-M.

[4] Les détails qui suivent sont tirés de l'*histoire universelle* des Anglais, t. 15, p. 542, ed. in-4°, ils ne sont qu'une compilation de plusieurs articles de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, rapprochés d'un passage d'Elmacin, *hist. Sarac.* p. 62, dans lequel cet auteur parle des guerres que Mohammed fils de Marwan fit dans l'Arménie contre les Khazars. Elmacin place cette guerre en

frère du khalife], alla combattre les Khazars. Elle fut défaite, quoiqu'elle fût de cent mille hommes. Mais le général ne perdit pas courage : à la tête de quarante mille hommes d'élite, il retourne sur les Khazars vainqueurs et les défait à son tour. Abd-almélik ne crut pas l'honneur des armes sarrasines assez réparé par cette revanche; il fit partir son fils [Moslemah[1]] avec une autre armée. [Moslemah] passa l'Euphrate, joignit près des portes Caspiennes[2] les Khazars, qui étaient encore au nombre de quatre-vingt mille, et remporta sur eux une victoire complète[3].

An 694.

XIV. Cruautés de Justinien et de ses ministres.

Theoph. p. 306, 307. Cedr. t. 1, p. 442. Niceph. p. 25.

Le jeune empereur se consolait de toutes ses pertes par le plaisir qu'il prenait à voir élever de superbes bâtiments, qui coûtaient plus à ses sujets que tous les ravages des Sarrasins. Pour embellir les dehors de son palais, il fit construire une magnifique fontaine, et un lieu de parade, où il devait faire la revue de la faction bleue, qu'il honorait de sa faveur. Il fit bâtir dans

l'an 73 de l'hégire, 692 de J.-C., c'est en conséquence qu'elle se trouve rapportée ici vers la même époque; je crois cependant qu'il faut la remonter à une date plus ancienne; mais comme il me faudrait une longue dissertation pour développer les raisons sur lesquelles mon opinion se fonde, je me borne à cette simple indication. — S.-M.]

[1] Et non *Moslem*, comme dit Lebeau. C'est encore Elmacin, *hist. Sar.* p. 62, qui parle de cette expédition. — S.-M.

[2] Ou *la porte des portes*, dit Elmacin, *hist. Sar.* p. 62. Il s'agit ici du célèbre défilé de Derbend, de la porte de fer. Ce passage situé auprès de la mer Caspienne, dans le Schirwan ou l'Albanie, conduisait de la Perse dans les régions désertes de la Scythie. Le nom de Portes Caspiennes, comme j'ai déja eu plusieurs fois l'occasion de le faire remarquer, est fort impropre quand il s'agit du passage de Derbend. Ce nom désignait particulièrement le grand défilé de l'Ibérie, qui traversait par le milieu la chaîne du Caucase, des sources du Térek à Tiflis. Les Arméniens donnaient le nom de *porte de Djor* ou *Tzour* au passage de Derbend. Voyez t. 6, p. 269, not. 1, liv. XXXIII, § 39. — S.-M.

[3] Elmacin, *hist. Sarac.* p. 62, ajoute que le reste de l'armée des Khazars embrassa le musulmanisme. — S.-M.

son palais même une salle de festin d'une étendue extraordinaire, dont le pavé et les murs étaient revêtus des marbres les plus précieux et enrichis de compartiments d'or. Il fallait pour exécuter ces desseins abattre une église de la Sainte-Vierge. L'empereur s'adressa au patriarche Callinicus, successeur de Paul, et lui ordonna de prononcer les prières qui devaient être en usage lorsqu'il était besoin de détruire un lieu saint. Le patriarche répondit qu'il avait des formules de prières pour la construction des églises, mais qu'il n'en avait point pour leur destruction. Le prince impatient, peu satisfait de cette réponse, continuant de le presser, comme s'il n'eût osé outrager la religion sans lui en faire des excuses, enfin le prélat prononça une formule d'oraison que l'occasion même lui suggéra: *Au Tout-Puissant, dont la patience est infinie, gloire soit rendue dans tous les siècles.* C'en fut assez pour calmer les scrupules de l'empereur. L'église fut aussitôt démolie. On ne pouvait subvenir à ces dépenses sans écraser le peuple d'impositions, susciter des chicanes aux riches pour leur enlever leurs biens, et ruiner toutes les familles. C'est en quoi l'empereur était admirablement bien servi par le zèle de deux financiers impitoyables, voués à l'iniquité et à la tyrannie. L'un était Étienne, Perse de nation, receveur des deniers du prince, et chef de ses eunuques. Cet homme sanguinaire, préposé à la construction des nouveaux édifices, traitait inhumainement les ouvriers, et sur le moindre sujet de plainte il faisait tuer à coup de pierres et les manœuvres et les inspecteurs. Fier de sa faveur et sans respect pour la maison impériale, il porta l'insolence jusqu'à menacer la princesse Anasta-

Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 140 et 141. Manass. p. 79. Zon. l. 14, t. 2, p. 93. Suid. Ἰουστινιανός. Ducange, Const. Christ. l. 2, c. 13.

sie, mère de l'empereur, de lui faire subir le châtiment ordinaire des enfants[1]. Justinien était pour lors absent de Constantinople, et nul historien ne dit qu'il ait été sensible à cet outrage. Tout l'empire se ressentait des violences et des rapines d'Étienne, qui rendait son maître aussi odieux que lui-même. Il n'avait qu'un rival en fait de méchanceté : c'était un moine nommé Théodore, qui avait long-temps vécu en reclus sur les bords du Bosphore[2]. Tiré de sa cellule par quelque dame de la cour, dupe de son hypocrisie, il était parvenu à la dignité de grand trésorier[3], ce que les Grecs désignaient par le nom de grand logothète. Plus cruel qu'Étienne, il inventait tous les jours de nouvelles taxes; ni le rang, ni la naissance ne pouvaient soustraire personne à ses persécutions; il se faisait un jeu des confiscations, des proscriptions, des supplices même. Payer lentement, murmurer contre l'imposition, c'était un crime digne de mort. On pendait par les pieds à un gibet les malheureuses victimes d'un fisc barbare, et on allumait au-dessous de leur tête un monceau de paille humide, dont la fumée les étouffait.

An 695.

XV. Révolution à Constantinople.

Theoph. p. 307, 308. Cedr. t. 1, p. 442.

Tant de cruautés soulevaient tous les esprits. Le prince n'était plus qu'un objet d'horreur. Une foule d'habitants s'assemblaient toutes les nuits dans les places et dans les carrefours de la ville, et se remplissant les uns les autres de haine et de fureur, ils ne s'entretenaient que de projets séditieux, que de malédic-

[1] Le texte de Théophane, p. 306, fait voir que cette insolence ne fut pas seulement en paroles. Κατετόλμησεν ὁ ἄγριος θὴρ ἐκεῖνος, καὶ τὴν αὐτοῦ μητέρα Ἀναστασίαν τὴν αὐγοῦσταν παιδικῶς δι' ἀβίνων μαστιγῶσαι. — S.-M.

[2] Ἐν τοῖς Θρακώοις τοῦ στενοῦ μέρεσιν. Theoph. p. 306. — S.-M.

[3] Εἰς τὰ τοῦ γενικοῦ λογοθεσίου πράγματα. Theoph. p. 306. — S.-M.

tions contre le gouvernement. Tout tendait à une révolte prochaine. Pour la prévenir, l'empereur conçut le plus affreux dessein qui puisse tomber dans l'esprit d'un prince; ce fut d'égorger son peuple, pour se mettre lui-même en sûreté. Il ordonna secrètement au patrice Étienne Rusius [1], général de ses armées, de faire prendre les armes à ses soldats la nuit suivante, de massacrer tous les habitants qui se trouveraient hors de leurs maisons, et de commencer par le patriarche, qu'il regardait comme le chef des mécontents. Tout était disposé pour cette sanglante tragédie; mais la justice divine préparait une autre vengeance, qui ne devait éclater que sur la tête du prince et de ses ministres. Léonce [2], le meilleur général de l'empire, connu par les exploits que nous avons racontés au commencement de ce malheureux règne, n'avait pu échapper à la cruelle jalousie des ministres. Il gémissait depuis trois ans dans les horreurs d'une prison [3]. L'empereur, n'osant le faire périr à Constantinople, jugea plus à propos de l'éloigner, pour s'en défaire loin des yeux du peuple, dont il était estimé. Il le tira de prison, et feignant de lui rendre ses bonnes graces, il lui donna le gouvernement de la Grèce, et lui commanda de partir le jour même. Il était déja dans le port [4], où il recevait les compliments de ses amis. De

Niceph. p. 25, 26. Manass. p. 79. Glyc. p. 279. Zon. l. 14, t. 2, p. 93. Hist. misc. l. 19, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 141. Paul. Diac. l. 6, c. 12. Suid. Ἰουστινιανός. Pagi ad Bar.

[1] Στεφάνῳ τῷ πατρικίῳ, καὶ στρατηγῷ τῷ ἐπίκλην Ῥουσίῳ. Theoph. p. 307.— S.-M.

[2] Selon Nicéphore, p. 25, Léonce était isaurien de naissance ou d'origine, ἐκ τῆς τῶν Ἰσαύρων ὁρμώμενον χώρας. Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 6, c. 12, donne à Léonce le nom de Léon.—S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 13, p. 30, not. 3. — S.-M.

[4] Théophane, p. 307, désigne l'endroit du port où Léonce devait s'embarquer. Ἐν τῷ Ἰουλιανισίῳ λιμένι τῆς Σοφίας πλησίων (*leg.* πλησίον) τῶν Μαύρου πρὸς τὸ ἐκπλεῦσαι τῆς

ce nombre étaient deux moines, Paul et Grégoire [1], entêtés des chimères de l'astrologie, mais hardis et capables de réaliser par leur hardiesse ce qu'ils avaient follement prédit. Dans les fréquentes visites qu'ils lui avaient rendues dans la prison, ils n'avaient cessé de lui répéter, qu'il surmonterait infailliblement la malice de ses ennemis, et que son étoile lui promettait l'empire. Léonce les ayant tirés à l'écart, *eh bien! leur dit-il, vous voyez la vanité de vos prédictions; je devais parvenir à l'empire, et je pars pour la Grèce où m'attend une mort assurée. Je connais l'empereur : honoré de ce nouvel emploi, je sais que je ne suis qu'une victime parée pour le sacrifice. Rassurez-vous*, lui répondirent-ils; *le terme fatal est arrivé; vous allez régner, si vous voulez nous suivre.* En un moment ils forment leur projet, en dressent le plan, et Léonce l'exécute.

XVI. Justinien détrôné. Dès que la nuit est venue, il arme ses domestiques, et marche sans bruit au prétoire. C'était la résidence du préfet de la ville; c'était aussi la prison où étaient détenus dans les fers depuis sept et huit ans des personnages considérables, la plupart officiers de guerre. On frappe à la porte, on annonce l'empereur, qui vient, dit-on, pour juger quelques prisonniers. Les portes s'ouvrent, le préfet se présente, on le saisit, on l'accable de coups, on fait sortir les prisonniers, et on

πόλεως. — S.-M.

[1] Théophane, p. 307, dit que Paul était fils de Callistrate et que Grégoire était Cappadocien et avait été autrefois Clisurarque. C'est le nom que l'on donnait aux commandants chargés de la garde des *Clisuræ*, ou défilés des montagnes, qui conduisaient de l'empire chez les nations arméniennes. Voyez t. II, p. 402, not. 3, liv. LX, § 39. Théophane nomme encore Florus, le supérieur du monastère dans lequel Paul et Grégoire vivaient. — S.-M.

l'enferme à leur place. Léonce accompagné de cette troupe qui ne respire que vengeance, court à la grande place en criant, *à Sainte-Sophie*, *tous les Chrétiens à Sainte-Sophie*. Le même cri se répète dans toute la ville. Le peuple accourt en foule au baptistère de Sainte-Sophie. Léonce avec ses amis, toujours précédé des deux moines, se transporte au palais du patriarche, qui, secrètement instruit des ordres de l'empereur, n'attendait que la mort. Il prend Léonce pour l'assassin, et lui présente la gorge. Léonce le relève, le rassure, le conduit au baptistère, et lui ordonne d'entonner l'antienne de Pâques, *voici le jour qu'a fait le Seigneur*. Le peuple la continue, et passant des éclats de la joie aux transports de la fureur, il ajoute tout d'une voix, *la mort*, *la mort à Justinien*. De-là il court à l'Hippodrome. Au bruit de ce tumulte, Rusius s'était renfermé dans sa maison, sans exécuter l'ordre sanguinaire dont il avait lui-même horreur. Au point du jour on amène Justinien dans l'Hippodrome. Les clameurs redoublent; tout le peuple demande sa mort. Mais Léonce, se souvenant des bienfaits de Constantin Pogonat, auquel il devait sa fortune, obtient la vie pour ce malheureux prince. On se contente de lui couper le nez [1] et de le reléguer à Cherson [2]. Il avait

[1] Théophane dit, p. 308, qu'on lui coupa le nez et la langue, ῥινοκοπήσαντες ἅμα καὶ γλωσσοκοπήσαντες. Cédrénus se contente de dire, t. 1, p. 443, ῥινοκοπήσαντες αὐτόν. Nicéphore, p. 26, dit bien positivement qu'on lui coupa le nez et la langue, τεμὼν τὴν γλῶτταν, καὶ τὴν ῥῖνα. Il faut cependant qu'il y ait erreur dans les récits de ces auteurs, car les faits s'accordent mieux avec l'opinion admise qu'avec leur assertion. — S.-M.

[2] Ἐξώρισαν ἐν Χερσῶνι. Theoph. p. 308. Cherson était alors la principale ville de la Chersonnèse Taurique, elle avait même conservé une sorte d'indépendance. J'ai parlé de cette ville, t. 1, p. 325, not. 3, liv. v, § 16. Il en sera encore bientôt question, avant la fin du 2[e] règne de Justinien II. — S.-M.

régné neuf ans, et n'en avait encore que vingt-cinq. Léonce est proclamé empereur. On va se saisir aussitôt du trésorier Théodote et du receveur Étienne. On les accable d'outrages; et malgré le nouvel empereur, qui voulait les faire condamner juridiquement, le peuple, ce juge atroce, qui prononce sans examen, et qui exécute sans pitié, aussi furieux contre les ministres dont il a ressenti la cruauté et l'avarice, qu'un lion blessé par les chasseurs, les attache ensemble par les pieds, et les traîne au travers de la ville jusqu'à la place du taureau[1]. Là ces deux misérables, respirants encore quoique meurtris et déchirés, sont brûlés vifs; et leurs maisons, qui recelaient les dépouilles encore sanglantes de la ville et des provinces, sont abandonnées au pillage.

An 696. XVII. Massacre à Ravenne. Theoph. p. 309. Cedr. t. 1, p. 443. Agnellus, vita episc. Raven. Murat. ann. Ital. t. 4, p. 190, 191. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 298, 299, 300.

Le trouble qu'avait excité cette révolution se renferma dans Constantinople, où il s'apaisa en peu de jours; et la chûte de Justinien ne causa nulle secousse dans le reste de l'empire. Les Sarrasins ne firent aucun mouvement en 696, et cette année serait entièrement stérile en événements, si Ravenne ne nous offrait une de ces scènes affreuses qui font la honte et l'horreur de l'humanité. C'était la coutume que les dimanches et les fêtes après le dîner, la jeunesse allât se battre à coups de fronde hors de la ville, par forme de divertissement. Les jeunes gens de deux quartiers différents, l'un nommé Trigur, l'autre la Poterne, piqués d'une émulation féroce, s'acharnèrent mutuellement avec tant de chaleur, qu'il y en eut un assez grand nombre de tués du quartier de la Poterne. Le dimanche suivant le même parti fut encore plus maltraité. Les vaincus, outrés de dépit, feignirent de se réconcilier avec leurs

[1] Εἰς τὸν Βοῦν. Theoph. p. 308. — S.-M.

vainqueurs, pour mieux assurer leur vengeance. Chacun d'eux en invita un de l'autre parti à venir dîner chez lui. Ce fut pour ceux de Trigur un repas funèbre; leurs hôtes les massacrèrent et les enterrèrent dans leurs maisons, sans que le reste de la ville en eût connaissance. Les mères, les femmes, les sœurs, ne voyant revenir aucun des leurs, remplissent toute la ville de cris lamentables; chacun pleurait quelqu'un de ses parents, chacun tremblait pour soi-même. Dans cette désolation générale l'évêque Damien ordonna un jeûne de trois jours et une procession, à laquelle tous les habitants, baignés de larmes, assistèrent en habits de pénitents. Enfin au bout de trois jours on découvrit les cadavres de ces malheureuses victimes de la plus atroce perfidie. Le peuple n'attendit pas la sentence des magistrats : toujours aussi précipité qu'excessif dans les punitions, et souvent injuste dans les plus justes vengeances, il mit le feu au quartier de la Poterne, et fit périr dans les flammes non-seulement les meurtriers, mais encore toutes leurs familles, sans distinction d'innocent et de coupable. Ce lieu ne fut longtemps couvert que de cendres et de débris; il conservait encore cent ans après le nom de *quartier des assassins.* An 697.

xviii. Premier doge de Venise.

Anast. in Sergio. Paul. Diac. l. 6, c. 14. Pagi ad Bar. Murat. ann. d'Ital. t. iv, p. 192, 193. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 283, 285, 287.

Cependant il se formait dans le voisinage de Ravenne une république, qui, s'élevant peu à peu des lagunes du golfe Adriatique, parvint dans la suite à étendre son commerce dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et ses conquêtes sur les côtes et dans les îles de la Méditerranée et de l'Archipel, se rendit la maîtresse de tous les trésors de l'Orient, balança le pouvoir des plus grands princes de l'Europe, servit de digue à la chrétienté contre le torrent de la puissance ottomane,

et règne encore en souveraine sur le golfe auquel elle a fait prendre son nom. Les soixante et douze îles qui composent l'état de mer de Venise, devenues l'asyle le plus sûr contre les diverses invasions des Goths, des Huns et des Lombards, s'étaient peuplées de plus en plus. Elles reconnaissaient encore la souveraineté de l'empire, et faisaient partie du gouvernement d'Istrie. Mais cette dépendance n'était guère qu'une sujétion honoraire; chacune de ces îles formait une petite république gouvernée par ses tribuns. Les fréquentes querelles qu'elles avaient avec les Lombards leurs voisins, les déterminèrent à se réunir en un seul corps d'état, pour résister avec plus de force à l'ennemi commun [1]. Christophe, patriarche de Grado [2], les évêques ses suffragants, le clergé, les tribuns, les nobles et le peuple s'étant assemblés dans la ville d'Héraclée, créèrent de concert leur premier duc [3]. Ce fut Paul Luc Anafeste, nommé vulgairement Paoluccio [4]. On lui con-

1 *Tribuni insularum de prioritate disceptantes, sibi ad invicem deferre non vellent, Longobardi absque resistentia eorum fines pluries invaserunt, qua de re decreverunt unanimiter Ducem sibi præesse, qui æquo moderamine populum sibi subditum gubernaret.* Andr. Dandul. *chron.* l. 7, c. 1. — S.-M.

2 Christophe né à Pola en Istrie, patriarche en 685. — S.-M.

3 *Civem Heracliensem sapientia præditum, et nobilitate conspicuum, Ducem constituerunt, et de regimine ducatus justè, et æqualiter exercendo ei sacramentum præstiterunt, et in throno eum insignibus ducalibus posuerunt.* Andr. Dandul. *chron.* l. 7, c. 1. Ce fait, comme on le pense bien, n'a été remarqué par aucun des auteurs contemporains qui nous sont parvenus. Il ne pouvait avoir de l'importance que pour les Vénitiens; encore n'a-t-il été mentionné par les historiens de ce peuple, que quand il eut acquis assez de puissance pour fixer l'attention générale. Il est tiré de la chronique vénitienne d'André Dandolo, qui écrivait au milieu du 14e siècle, et il a été répété depuis par tous les historiens de la république. — S.-M.

4 André Dandolo, *chron.* l. 7, c. 1, l'appelle *Paulutius*. Il gouverna Venise ou plutôt l'ancienne ville d'Héraclée sa patrie, et les îles voisines, pendant vingt ans, six mois et sept jours. Il mourut à Héraclée. Marcel-

féra l'autorité nécessaire pour assembler le conseil, nommer les tribuns de la milice et les juges civils, présider à toutes les affaires du gouvernement [1]. Il est à présumer que ce fut l'empereur même qui honora ce magistrat suprême de la dignité ducale [2], l'établissant par ce titre gouverneur perpétuel des îles de la Vénétie [3]. Ce qui prouve que ce changement ne se fit pas sans l'agrément de l'empereur, c'est qu'on voit dans la suite les Doges de Venise demander avec empressement et obtenir de la cour de Constantinople des charges honorables de l'empire ou de la maison de l'empereur [4]. Dans le même temps les soins du pape Sergius mirent fin au schisme d'Aquilée, qui durait depuis près de cent cinquante ans [5]. Il fit assembler dans cette ville un concile, où la doctrine du cinquième

lus lui succéda en l'an 717. Paoluccio conclut un traité avec les Lombards, en obtint des privilèges pour son peuple, et détermina avec Marcellus, maître de la milice, les limites de l'état vénitien, compris alors entre la grande et la petite Piave, *à Plava majore usque in Plavam siccam sive Plavixellam.*— S.-M.

[1] *Vim atque potestatem haberet in publicis causis generalem concionem advocandi, tribunos etiam et judices constituendi, qui in privatis causis, exceptis merè spiritualibus, tam laicis quam clericis æqualiter jura tribuerat.* Andr. Dandul. *chron.* l. 7, c. 1.—S.-M.

[2] Il est évident par ce que Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 27 et 28, dit de Venise et de ses ducs, que cette ville était considérée à Constantinople comme une dépendance de l'empire, à peu près comme les petites républiques de la Dalmatie, dont j'ai parlé, t. 11, p. 30-32 et 48, 49, liv. LVI, § 19 et 20. —S.-M.

[3] On voit par un acte public du mois de mars de l'an 819, que les doges ou ducs de Venise s'intitulaient ainsi par la grâce de Dieu. Il y est dit, *Angelus et Justinianus, per divinam gratiam Venetæ provinciæ duces.* Andr. Dandul. *chron.* l. 8, c. 1, § 26. Le nom de Justinien assez commun parmi les premiers chefs de Venise donne lieu de penser que c'est en effet au temps de Justinien II qu'il faut placer l'origine de l'indépendance vénitienne. — S.-M.

[4] On voit en effet dans la chronique d'André Dandolo, que la plupart des premiers doges de Venise furent décorés des titres d'*hypatus* et de *spatharius*, c'est-à-dire consul et grand écuyer.— S.-M.

[5] Voyez t. 9, p. 288, liv. XLVIII, § 49.— S.-M.

concile général fut embrassée par le patriarche et par ses suffragants. Cette réunion avec l'Église romaine ne ramena pas le gouvernement ecclésiastique d'Aquilée à son premier état; il continua d'y avoir deux patriarches, l'un dans Aquilée, l'autre à Grado.

XIX. Cinquième expédition des Sarrasins en Afrique.

Theoph. p. 309. Cedr. t. 1, p. 443. Niceph. p. 26. Manass. p. 80. Zon. l. 14, t. 2, p. 94. Paul. Diac. l. 6, c. 10. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 142. Pagi ad Bar. Murat. ann. d'Ital. t. 4, p. 183, 192. Deguignes, hist. des

L'établissement de la république de Venise n'était qu'une légère diminution du domaine de l'empire [1], en comparaison des pertes qu'il faisait en Asie et en Afrique. Alid, général sarrasin, entra dans l'Asie mineure [2], la ravagea, enleva une multitude d'habitants et pénétra jusqu'en Lazique, où le patrice Sergius [3] lui ouvrit les portes de toutes les villes et le rendit maître du pays. Mais le plus grand orage tomba sur l'Afrique. Depuis cinquante ans les Sarrasins avaient quatre fois renouvelé leurs efforts pour conquérir cette vaste province, et ils avaient été obligés autant de fois d'abandonner l'entreprise. Après avoir bâti Kaïrowan dans leur troisième expédition en 670, ils l'avaient perdu dans la quatrième en 688 par la défaite et la mort du brave Zohaïr [4]. Tant d'attaques réitérées n'avaient pu réveil-

[1] Ce n'était pas même à proprement parler une perte de territoire; il est probable que Venise resta, comme elle l'était déja, dans une dépendance nominale de l'empire, comme toutes les villes romaines des bords de l'Adriatique, abandonnées à elles-mêmes au milieu des Barbares. — S.-M.

[2] Théophane, le seul auteur original qui ait parlé de cette expédition, se contente de dire, p. 309, ἐπεστράτευσεν Ἀλιδος τὴν Ῥωμανίαν. — S.-M.

[3] Théophane, p. 309, lui donne le titre de Patrice de la Lazique et de Varnouk. Σέργιος ὁ πατρικίος τῆς Λαζικῆς, καὶ τοῦ Βαρνουκίου. Le dernier nom ne se retrouve pas dans l'histoire mêlée de Paul Diacre, qui est, comme on sait, une traduction de Théophane. J'ignore quel peut avoir été le pays désigné par ce nom. Cédrénus, le copiste habituel de Théophane, dit, t. 1, p. 443, que Sergius était patriarche de la Lazique; mais c'est une faute ou une ignorance du copiste, qui aura mal lu une abréviation, et mis πατριάρχης pour πατρίκιος. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 5 et 6, p. 14-16. — S.-M.

ler l'indolence des empereurs. Le désordre régnait dans la province; les gouverneurs y commandaient en souverains; la plupart des villes, sans garnison et sans défense, ne s'apercevaient qu'elles étaient romaines que par les impôts qu'on exigeait avec rigueur. Carthage, quoique déchue de son ancienne splendeur, conservait encore le rang de capitale de l'Afrique; sa renommée imposait aux Sarrasins, et aucun de leurs généraux n'avait encore osé l'attaquer. A la nouvelle de la révolution qui avait placé Léonce sur le trône, Abd-almélik crut l'occasion favorable pour s'en emparer. Il envoya des troupes à Hasan [1], gouverneur d'Égypte, avec ordre de marcher en Afrique et de faire les derniers efforts pour en achever la conquête. Hasan joignit à la nouvelle armée un corps de quarante mille hommes qu'il entretenait en Égypte. Il entra sans résistance dans Kaïrowan qu'il trouva déserte; et après y avoir fait reposer ses troupes, il marcha droit à Carthage, qui en était éloignée de quarante lieues. Le nom seul de Carthage effrayait les Sarrasins; mais il enflammait davantage l'ardeur du général, qui leur représenta que cette ville n'était plus que le cadavre ou l'ombre de l'ancienne, et qu'après tout rien ne devait paraître difficile aux conquérants de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse. Il leur promit un prompt succès et leur tint parole. A peine se fut-il présenté devant la ville,

Huns, t. 1, p. 347. Assem. Ital. Hist. script. t. 2, p. 494, 495. Hist. Univ. t. 15, p. 549. Cardonne, hist. de l'Af. t. 1, p. 44.

[1] Otter, *Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. 21, p. 120, et Cardonne, *hist. de l'Afrique*, t. 1, p. 44, disent qu'Hasan était gouverneur de l'Égypte. Je crois que c'était plutôt un lieutenant de ce gouverneur, comme la plupart des généraux arabes qui furent alors chargés de faire la guerre en Afrique. A cette époque l'émir de l'Égypte était Abd-alaziz, de la race des Ommiades, fils de Marwan et frère du khalife. Il gouverna l'Égypte depuis l'an 65 de l'hégire (685 et 686 de J.-C.) jusqu'en l'an 86 (705 de J.-C.), pendant vingt ans, dix mois et quelques jours.—S.-M.

qu'il l'emporta par escalade. Les habitants, au lieu de se défendre, se jetèrent dans leurs vaisseaux, et se sauvèrent les uns en Sicile, les autres en Espagne. Ceux qui ne purent s'embarquer, furent passés au fil de l'épée. Hasan y laissa une garnison, et fit tendre une grosse chaîne pour fermer l'entrée du port aux flottes romaines qui pourraient venir à dessein de reprendre la ville.

XX. Succès de Hasan.

La prise de Carthage répandit la terreur. Ce qui restait de Romains abandonna les campagnes et les autres villes, pour se retirer dans les deux places les plus fortes de la contrée, Safatcoura et Bizerte, encore nommée alors *Hippo-zarytos*. Les Berbers toujours ennemis des Sarrasins y accoururent en foule, pour se joindre aux Romains, et les deux nations réunies formèrent une nombreuse armée. Mais le nombre succomba sous la valeur de Hasan et de ses soldats. L'armée vaincue se réfugia dans Bone; c'est ainsi que les Sarrasins ont depuis ce temps-là défiguré le nom de l'ancienne *Hippo-regius*, cette ville fameuse par l'épiscopat de saint Augustin. Safatcoura et Bizerte suivirent le sort des vaincus; il ne restait plus aux Romains que Bone dans les provinces de Carthage et de Numidie. L'armée sarrasine chargée de dépouilles rentra dans Kaïrowan.

XXI. Carthage reprise par les Romains.

Dès que Léonce apprit que les troupes de Syrie et d'Égypte avançaient en Afrique, il mit en mer une flotte chargée de soldats, sous le commandement du patrice Jean, guerrier expérimenté et plein de valeur. Quoique ce général eût fait une extrême diligence, il n'arriva qu'après la prise de Carthage et la retraite de Hasan. La vue des drapeaux sarrasins qui flottaient sur

les murailles n'abattit pas son courage. Faisant force de rames et de voiles il rompt la chaîne qui fermait le port, débarque ses troupes malgré la garnison sarrasine qui bordait le rivage, la taille en pièces, et maître de Carthage il y passe l'hiver; pendant lequel il répare les fortifications et demande à l'empereur de nouveaux renforts [1].

An 698.
XXII. Les Sarrasins la reprennent et en demeurent les maîtres.

Léonce, triomphant de cet heureux succès, ne se pressa pas d'en envoyer. Mais les Sarrasins se hâtèrent de réparer leur perte. Leur général n'eut pas plus tôt fait savoir au khalife ce qu'on avait perdu et ce qu'on avait encore à craindre, qu'Abd-almélik [2] fit partir une flotte beaucoup plus nombreuse que celle des Romains. Hasan qui l'attendait au port d'Hadrumet, où il s'était avancé de Kaïrowan, y embarqua ses troupes et cingla vers Carthage. A son approche la flotte romaine sortit du port et se rangea en bataille. Mais les officiers, par leur lâcheté et leur inexpérience dans les combats de mer, répondirent mal à la valeur du général. Des vaisseaux romains les uns furent coulés à fond, les autres prenant la fuite se dispersèrent le long des côtes. La plus grande partie rentrèrent dans le port, dont ils ne purent défendre l'entrée contre la flotte sarrasine. Jean, se voyant sur le point d'être accablé dans le port même, sauta à terre avec ce qui lui

[1] Théophane ajoute, p. 309, qu'il reprit toutes les villes fortes de l'Afrique. Ἅπαντα τὰ τῆς Ἀφρικῆς κάστρα ἠλευθέρωσεν, et qu'il y plaça des garnisons romaines, καταλιπὼν ταξατιῶνα ἴδιον. — S.-M.

[2] Théophane dit, p. 309, que cette flotte fut envoyée par le *Protosymbole* des Arabes, πρωτοσύμβολος, ce qui, je pense, désigne le principal ministre, ou le grand vizir du khalife. Nicéphore dit, p. 26, *le roi des Sarrasins*, ὁ τῶν Σαρακηνῶν βασιλεύς. Zonare, l. 14, t. 2, p. 94, s'accorde avec Théophane, et dit comme lui: ὁ τῶν Ἀγαρηνῶν πρωτοσύμβολος, il semble indiquer que ce titre désignait le khalife lui-même, οὕτω γὰρ ἐκάλουν

restait de soldats, et gagna une éminence voisine, derrière laquelle se rassemblait le reste de sa flotte. Attaqué par les Sarrasins qui l'avaient poursuivi, il se rembarqua avec beaucoup de désordre et de perte, et prit le large pour retourner à Constantinople. Hasan redevenu maître de Carthage rasa les murailles, abattit les édifices; et cette ville superbe, fille de Tyr, reine de l'Afrique, rivale de Rome, aussi fameuse dans l'histoire de l'Église que dans les annales des nations, fut à jamais ensevelie par le bras d'un peuple nouveau, destructeur de l'ancien monde.

XXIII. Tradition romanesque des auteurs arabes.

Les auteurs arabes, partisans du merveilleux, ont revêtu l'histoire de cette révolution de circonstances romanesques. Ce fut selon leur récit une reine des Berbers, nommée Kahineh [1], qui défit d'abord les Arabes; mais dans une seconde bataille, elle mourut les armes à la main, après avoir fait des prodiges de valeur, et laissa les Sarrasins maîtres de toute l'Afrique. Selon les critiques les plus judicieux, cette héroïne est le patrice Jean lui-même, que les historiens arabes ont déguisé en femme, parce qu'il était eunuque [2]. La religion chrétienne se soutint encore quelque temps dans cette partie du monde; mais enfin elle s'y éteignit entièrement; et l'on ne voit aucun évêque d'Afrique dans le septième ni dans le huitième concile général.

τοὺς σφῶν προεξάρχοντας. Ce titre fut en effet donné plus tard aux khalifes par les Grecs eux-mêmes.—S.-M.

[1] Les auteurs arabes disent que les états de cette reine se trouvaient dans le mont *Auras*, appelé *Aurasius* par les anciens, dans le territoire d'Alger. Il en a été question, t. 8, p. 202, not. 1, liv. XLII, § 2.—S.-M.

[2] Cette conjecture est de l'académicien Otter, *Mém. acad. des Inscr.* t. 21, p. 121. Elle ne paraît guère plausible. Rien n'empêche d'admettre en effet que dans le temps même où les officiers impériaux cherchaient à défendre les restes de l'Afrique romaine, les indigènes de l'Afrique aient fait de leur côté une guerre

Jean faisait voile vers Constantinople, à dessein de demander à l'empereur un renfort de troupes et de vaisseaux, pour retourner en Afrique. Lorsqu'il fut arrivé en Crète, les officiers de son armée, honteux de leur défaite et craignant la punition de leur lâcheté, excitèrent les soldats à la révolte. Les premiers à se soulever furent ceux de la province de Cibyre; c'est le nom que portaient alors l'ancienne Carie et l'ancienne Lycie [1]. Ces troupes naturellement séditieuses proclament empereur leur commandant, nommé Absimare [2]. Les autres corps, entraînés par cet exemple, saluent Absimare, sous le nom de Tibère II [3]. Jean est massacré, et le nouveau prince se met à la tête de la flotte. Il arrive devant Constantinople et jette l'ancre dans le golfe de Céras entre la ville et le faubourg de Syques. Constantinople était pour lors affligée d'une peste très-meurtrière. Léonce ayant voulu faire nettoyer un des ports [4] comblé de vase et de limon, une vapeur maligne s'était répandue dans la ville, et depuis quatre mois la contagion y faisait de grands ravages. Cependant les habitants résistèrent assez long-temps; ils ai-

XXIV. Léonce détrôné par Absimare.

Theoph. p. 309, 310. Cedr. t. 1, p. 444. Niceph. p. 26. Manass. p. 80. Zon. l. 14, t. 2, p. 94. Glycas, p. 279. Paul. Diac. l. 6, c. 13. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1. p. 140. Sigeb. chron. Mar. Scot. Pagi ad Bar. Ducange, fam. Byz. p. 121.

acharnée aux Arabes.—S.-M.

1 Voyez t. 11, p. 427, not. 4, liv. LXI, § 14.—S.-M.

2 Selon Théophane, p. 309, il était Drungaire des Cibyrréotes, en résidence en un lieu nommé *Cariciotæ*. Ἀψίμαρον Δρουγγάριον τῶν Κιβυῤῥαιωτῶν ἐν Κουρικιώταις ὑπάρχοντα. Cet endroit était, je pense, le cap et le château de Corycus, situation importante de la Cilicie. Il fut à une époque plus moderne appelé *Gorigos*. Voyez *Mém. hist. et géogr. sur l'Arménie*, t. 1, p. 203. Je suis d'autant plus porté à croire qu'il s'agit réellement de ce lieu, qu'Abou'lfaradj dit dans sa chronique syriaque, p. 118, qu'Apsimare était gouverneur de la Cilicie. Le traducteur latin de Théophane, *hist. misc.* l. 20, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 140, écrit constamment *Absimarus*, le nom du nouvel usurpateur, qui est toujours écrit Ἀψίμαρος en grec.— S.-M.

3 Τιβέριον αὐτὸν μετονομάσαντες. Theoph. p. 309.—S.-M.

4 Le port Néorésius, τὸν Νεωρήσιον λιμένα. Theoph. p. 309. —S.-M.

maient Léonce dont ils espéraient un gouvernement doux et équitable; mais une trahison livra la ville au nouvel usurpateur. Constantinople n'était environnée que d'une simple muraille le long de la mer; du côté de la terre depuis le golfe jusqu'à la Propontide, elle était fermée d'un double mur, excepté vers le faubourg de Blaquernes. L'empereur avait confié la garde de cette partie aux commandants des troupes étrangères, après s'être assuré de leur fidélité par un serment terrible, qu'ils avaient prononcé en prenant les clés des portes sur les autels; mais ce serment fut moins puissant que l'argent de Tibère. Ils ouvrent les portes; les soldats de la flotte se jettent en foule dans la ville, pillent les maisons, et traitent les habitants comme des ennemis vaincus. Léonce reçut les mêmes outrages qu'il avait faits à Justinien; on lui coupe le nez; on l'enferme dans un monastère [1]. Tous ceux qui avaient eu part à sa faveur partagent aussi sa disgrace; on les déchire à coups de verges; on confisque leurs biens; on les condamne à l'exil. Tibère, se croyant assuré audedans, songe à se défendre contre les ennemis du dehors. Les troupes de l'empire ne consistaient presque plus qu'en cavalerie; il en donne le commandement général [2] à son frère Héraclius, qui savait la guerre et ne manquait pas de valeur. Il envoye en Cappadoce pour garder les défilés des montagnes [3], qui donnaient entrée dans l'Asie-Mineure, et pour observer les mouvements des Sarrasins.

[1] Le monastère de Dalmatus ou du Dalmate, ἐν τῇ μονῇ τοῦ Δαλμάτου. Theoph. p. 310. — S.-M.

[2] Μονοστράτηγον πάντων τῶν ἔξω καβαλαρικῶν θεμάτων. Theoph. p. 310. — S.-M.

[3] Ἐπὶ τὰ μέρη Καππαδοκίας, καὶ τῶν κλεισουρῶν. Theoph. p. 310. Voyez ci-dev. § 15, p. 36, not. 1 et ailleurs. — S.-M.

An 699.

xxv. Irruption des Romains en Syrie.

Theoph. p. 310. Cedr. t. 1, p. 444. Zon. l. 14, t. 2, p. 94. Hist. misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 142.

Ces Barbares se déchiraient alors mutuellement par des guerres civiles. Héraclius, profitant de leurs divisions, se jette dans la Syrie, [où il pénétra jusqu'à Samosate [1], capitale de l'ancienne Commagène], et portant de toutes parts l'effroi et la désolation, il n'épargne ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Deux cent mille Arabes sont la victime de cette fureur. Les Romains, aigris par tant de pertes et de défaites, étaient devenus plus inhumains que leurs ennemis.—[Le même général soumit encore les transfuges esclavons, qui sous le règne de Justinien [2] s'étaient joints aux Arabes, qui leur avaient donné des établissements dans la Syrie septentrionale [3]]. —S.-M.

An 701.

xxvi. Expédition des Sarrasins.

Le khalife affligé de ces ravages se voyait hors d'état d'en tirer une prompte vengeance [4]. Mais deux ans après, la paix étant rétablie dans ses états, Abd-allah [5] un de ses généraux se mit en campagne et alla faire

[1] Ἔρχονται ἕως τὸ Σαμόσατον. Theoph. p. 310. Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 118, dit qu'il y eut cinq mille Arabes de tués dans le pays de Samosate. — S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 9, p. 23.—S.-M.

[3] Ce détail est donné par Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 118. — S.-M.

[4] Théophane dit, p. 310, que l'empire des khalifes était alors agité par un rebelle nommé Abd-errahman qui s'était montré dans la Perse. Ἐστασίασεν Ἀβδεραχμὰν ἐν Περσίδι. Le fameux général Hadjadj, qu'il appelle encore ici *Chagan*, Χαγὰν, fut chargé de lui faire la guerre. Le général Mohammed fut aussi envoyé pour le combattre. Ce rebelle fut enfin vaincu et pris par Hadjadj. Elmacin, *hist. Sarac.* p. 63, place en l'an 82 de l'hégire (701 de J.-C.), la révolte d'Abd-errahman, fils de Mohammed, fils d'Aschaath de la race des Kendites. Il fut soutenu dans sa rébellion, par le souverain des régions limitrophes de la Perse et de l'Inde appelé *Rétebil* par les Arabes, qui le qualifient aussi quelquefois de roi des Turcs. Abd-errahman soumit le Khorasan, ainsi que la plus grande partie de la Perse, se rendit maître de Koufah et de Basrah, et occupa long-temps toutes les forces du khalife. Ce ne fut qu'à grande peine qu'Hadjadj et ses lieutenants parvinrent enfin à en triompher.—S.-M.

[5] C'est peut-être le général du même nom qui peu d'années avant avait fait la guerre en Arménie. Voy. ci-dev. § 13, p. 28 et suiv.—S.-M.

le siége d'Antaradus [1]. Quoique les Sarrasins fussent depuis cinquante-trois ans maîtres de l'île d'Arad, que Moawiah avait conquise et ruinée, les Romains avaient conservé le port d'Antaradus situé sur le continent vis-à-vis de cette île. Ils y entretenaient une forte garnison. Les courses des Maronites et ensuite les guerres civiles avaient empêché les Sarrasins de rien entreprendre sur cette place. Ils l'attaquèrent en 701 ; mais la vigoureuse défense des assiégés, qui recevaient sans cesse des rafraichissements du côté de la mer, les obligea de lever le siége [2]. Abd-allah, s'étant avancé jusqu'en Cilicie, borna son expédition à relever les murs de Mopsueste [3], détruite dans les guerres contre les Maronites [4]. Il y

1 Il y a ici, je crois, une grave erreur. Il n'est pas question d'Antaradus dans le texte de Théophane, p. 310. Cet auteur y parle d'une ville qu'il appelle *Tarantus*. Ἐπιστράτευσεν Ἀβδελᾶς εἰς Ῥωμανίαν, καὶ πολιορκήσας Τάραντον. C'est dans Cédrénus copiste de Théophane, qu'on lit, t. 1, p. 444, le nom d'*Antaradus*, πολιορκήσας Ἀντάραδον. L'histoire mêlée, traduction de Théophane, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 142, porte : *exercitum movit Habdella in Romaniam, et expugnans Tarentum.* Cette traduction fait bien voir que la leçon originale du texte de Théophane est Τάραντον et non Ἀντάραδον. En effet je crois qu'il ne s'agit point ici de l'île d'Antaradus en Syrie, mais d'une ville et d'un canton de *Tarantus*, dont il est encore question dans Théophane, p. 261. Ils étaient dans la petite Arménie, non loin de l'Euphrate, au nord de Mélitène : j'en ai parlé, t. 11, p. 108, not. 3, liv. LVII, § 13. Cette ville est appelée actuellement *Derendeh*. Voyez mes *Mém. hist. et géog. sur l'Arménie*, t. 1, p. 190. L'historien Michel d'Antioche, Ms. Arm. n° 90, f° 115, r°, donne aussi le nom de *Daranda* à la ville qui fut conquise par les Arabes. — S.-M.

2 Après ce que j'ai dit dans la note précédente, on voit que tous ces détails sont de pure imagination ou des conjectures de Lebeau. L'expédition d'Abd-allah ne se fit pas dans la Syrie, mais dans la petite Arménie. On comprend alors comment après la tentative infructueuse faite contre *Tarantus*, le général arabe put se rabattre sur la Cilicie, où il s'occupa de rétablir la ville de Mopsueste. — S.-M.

3 Ὑπέστρεψεν τὴν Μόψου ἑστίαν καὶ ἔθετο ἐν αὐτῷ φύλακας. Theoph. p. 311. — S.-M.

4 C'est des Mardaïtes qu'on veut parler. Les Maronites habitants du Liban n'ont rien à faire ici. Tout ceci est un reste une conséquence de l'erreur qui a fait croire à Lebeau et à beaucoup d'auteurs modernes qu'il était question d'Antaradus dans le

laissa une garnison qui désola par ses courses les campagnes de la Cilicie.

L'élévation de Léonce et plus encore celle d'Absimare avait animé les espérances de tous les ambitieux. Un Arménien nommé Bardane[1], fils du patrice Nicéphore, ayant vu en songe un aigle voltiger au-dessus de sa tête, s'imagina que ce présage lui promettait l'empire. Il alla consulter un reclus, infecté de monothélisme, qui passait pour fort habile dans l'art d'interpréter les songes. *Le pronostic est indubitable*, lui dit le reclus; *mais Dieu, qui vous destine à l'empire, y attache une condition; il veut que vous fassiez usage de la puissance souveraine pour relever l'Église, qui gémit dans l'oppression. Jurez-moi tout-à-l'heure que dès que vous serez empereur, vous casserez par un édit tout ce qui a été décidé dans cette tumultueuse assemblée que nos adversaires appellent le sixième concile général. Ce n'a été qu'une cabale hérétique.* Bardane, aussi peu instruit qu'indifférent sur les matières de religion, jura tout ce que voulut son prophète, et attendait avec impatience l'effet d'une si flatteuse prédiction. Sa vanité ne put la tenir long-temps secrète; il s'en ouvrit à un ami, qui crut ne pouvoir mieux faire que d'aller la révéler à l'empereur, dont il espérait récompense. Tibère n'était pas sanguinaire, il se contenta de faire battre de verges le futur empereur, de lui faire raser la tête comme à un insensé, et de l'envoyer chargé de chaînes dans l'île de Céphalonie. Nous verrons néanmoins dans

XXVII. Bardane exilé.

Theoph. p. 311 et 319. Niceph. p. 29. Zon. l. 14, t. 2, p. 95. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 142.

texte de Théophane cité dans l'une des notes précédentes. — S.-M.

[1] Il s'agit ici de Philippique qui fut plus tard empereur. Ἀψίμαρος δὲ Φιλιππικὸν τὸν υἱὸν Νικηφόρου τοῦ πατρικίου εἰς Κεφαλληνίαν ἐξώρισεν.

la suite l'accomplissement de cette prophétie. Dans l'état où était l'empire, la couronne semblait être descendue à la portée de tous ceux qui avaient la hardiesse d'y prétendre.

An 702.
XXVIII. Affaires d'Italie.
Paul. Diac. l. 6, c. 27. Anast. in Joanne VI. Baronius. Pagi ad Bar. Murat. rer. Ital. script. t. I, part. 2, p. 306. Assem. hist. Ital. script. t. II, p. 479 547.

L'Italie se détachait peu à peu de l'empire. L'autorité des papes, qui se faisaient estimer par leur activité et par leurs vertus, éclipsait insensiblement celle des empereurs, devenus la plupart méprisables par leur inaction ou par leurs vices. L'exarchat ne jouissait de la paix qu'à la faveur des troubles dont la Lombardie était agitée. Après la mort de Cunibert, fils de Pertharit, l'un des meilleurs princes qui soit monté sur le trône des Lombards[1], son fils Liutpert, encore en bas âge, fut reconnu par la nation, qui le mit sous la tutelle d'Ansprand, seigneur renommé pour sa prudence et sa valeur. Mais Rambert[2], fils de Gondebert frère de Pertharit, ayant rassemblé les anciens vassaux de son père, marche à Pavie à la tête d'une armée. Une bataille livrée près de Novare fait passer la couronne sur la tête de Rambert. Il mourut au bout de quelques mois, laissant pour successeur son fils Aripert. Celui-ci, vainqueur d'Ansprand qui était venu l'attaquer jusque sous les murs de Pavie[3], se rend maître de la personne de Liutpert et le fait mourir. Ansprand se sauve en Bavière[4]. Aripert, n'ayant pu lui ôter la vie, im-

Theoph. p. 311.—S.-M.

[1] *Cunibertus cunctis amabilis princeps*. Paul. Diac. l. 6, c. 17. Son règne fut de douze ans.—S.-M.

[2] Ou plutôt *Raginbert;* il était duc de Turin, *Reginbertus dux Taurinensium*. Paul. Diac. l. 6, c. 18. —S.-M.

[3] Paul Diacre, l. 6, c. 19, nomme plusieurs des seigneurs lombards qui étaient alliés d'Ansprand; Othon, Tazon, Faron et Rotharit duc de Bergame, qui quelque temps après tenta de se faire roi, mais fut vaincu et pria par Aripert, qui le fit raser et le relégua dans un monastère.—S.-M.

[4] Ansprand, après sa défaite, se refugia dans une île du lac de Côme.

mole à sa vengence la femme, les enfants et les amis de ce seigneur [1], qui n'avait d'autre crime que d'avoir été fidèle à son maître légitime. Cependant, le tyran, malgré sa cruauté, se laisse attendrir par les graces et par la jeunesse de Lintprand, second fils d'Ansprand, et lui permet d'aller rejoindre son père. Il ne prévoyait pas que ce jeune seigneur régnerait un jour, et qu'il ferait par sa sagesse et par toutes ses qualités royales l'honneur de sa nation. Au défaut d'ennemis, les exarques eux-mêmes tenaient la ville de Rome dans une crainte et dans une défiance perpétuelle. Jean Platys ayant été rappelé, Théophylacte fut envoyé à sa place. Il prit sa route par la Sicile, et voulut passer par Rome, sans autre dessein que de satisfaire sa dévotion en visitant les tombeaux des saints Apôtres. Mais les exarques n'avaient pas coutume de prendre ce chemin pour se rendre à Ravenne, et depuis long-temps on n'avait vu arriver à Rome aucun ministre de la cour, qui ne fût chargé de quelque commission fâcheuse. Le bruit se répand en Italie qu'on en veut à la personne du pape; c'était Jean VI, successeur de Sergius. Théophylacte, disait-on, venait pour se saisir de lui, comme Zacharie avait voulu enlever son prédécesseur. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'allarme. Les troupes des environs, celles même de Ravenne et de la Pen-

In insulam se Commacinam munivit. Paul. Diac. l.6, c.19. Quand il apprit qu'on envoyait des troupes pour l'en chasser, il s'enfuit à *Clavenna*, à présent Chiavenne, d'où il alla à *Curia*, qui est Coire dans le pays des Grisons, et il se retira auprès de Theudebert duc des Bavarois, chez lequel il resta neuf années, *Per Curiam Rhetorum civitatem venit ad Theudebertum Boioariorum ducem, et fuit cum eo per novem annos.* Paul. Diac. l. 6, c. 31.—S.-M.

[1] Aripert fit couper le nez et les oreilles à Theuderade femme d'Ansprand et à Aurona sœur du même prince. Il fit crever les yeux à son fils Sigibrand. Paul. Diac. l. 6, c. 22. - S.-M.

tapole, viennent camper devant Rome, où Théophylacte venait d'arriver. On se prépare à défendre le souverain pontife ; tout retentit de menaces contre l'exarque, contre l'empereur même. Le pape, plus sage et mieux informé des intentions de Théophylacte, fait fermer les portes de Rome ; il envoye des prêtres pour calmer ces terreurs, et en vient à bout à force de raisons et de prières. Il s'agissait d'empêcher Théophylacte de faire aucune violence ; à peine cette crainte est-elle dissipée, qu'on travaille à l'y exciter. Des esprits turbulents et vindicatifs, pour se défaire de leurs ennemis, lui vont présenter une liste de personnes distinguées, qui trahissaient, disaient-ils, les intérêts de l'empereur. Mais l'exarque ayant reconnu par des informations sècrètes l'innocence des accusés, fit retomber la punition sur les calomniateurs. Pendant ce temps-là, Gisulf, duc de Bénévent, ravageait la Campanie, et s'était rendu maître de Sora, d'Arpino et d'Arcé[1]. Il traînait après lui un nombre infini de prisonniers, lorsque le pape, unique ressource de l'Italie dans ces temps malheureux, mit en usage pour désarmer ce prince les seules forces qu'eût alors le Saint-Siége, et qui furent presque toujours victorieuses, tant qu'il n'en eut point d'autre. Il lui envoya des prêtres et des présents apostoliques ; c'étaient des reliques et d'autres objets de dévotion. Gisulf ne résista pas aux remontrances du saint pontife ; il abandonna le pays pour retourner à Bénévent ; mais il ne rendit les prisonniers qu'après en avoir reçu la rançon. Le pape les racheta aux dépens de son Église.

[1] *Gisulfus Beneventanorum ductor, Suram Romanorum civitatem, Hirpinos atque Arcem, pari modo oppida cepit.* Diac. l. 6, c. 27. — S.-M.

An 703.

XXIX. Succès divers des Sarrasins et d'Héraclius.

Theoph. p. 311. Cedr. t. 1, p. 444. Zon. l. 14, t. 2, p. 94, 95. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 142.

Les Sarrasins avançaient leurs conquêtes, et quoiqu'ils ne fussent pas toujours heureux, leurs défaites ne faisaient qu'ajouter à leur hardiesse naturelle le désir de la vengeance. Ils s'acharnaient avec plus d'opiniâtreté sur les provinces qu'ils avaient une fois teintes de leur sang. [Vahan[1]], que les chrétiens avaient surnommé *les sept Démons,* s'empara de plusieurs villes dans la petite Arménie, et y laissa des garnisons[2]. A peine eut-il retiré ses troupes, que les seigneurs du pays[3] formèrent le complot de massacrer les Sarrasins, et l'exécutèrent. — [Le patrice Nerseh de la race de Camsar[4] et Sembath le Bagratide[5], qui gouvernait toute l'Arménie, devinrent les chefs de la révolte. Ils furent soutenus en cette occasion par les peuples du pays montueux et difficile de Vanand au nord de l'Araxe[6], poussés au désespoir par les vexations des Arabes.] — Ils députèrent ensuite à l'empereur et reçurent garnison romaine[7]. [Mohammed[8]], autre général, entre à son

[1] Dans l'ancien texte de Lebeau, on lisait *Baanc.* — S.-M.

[2] *Βαάνης ὁ ἐπίκλην ἑπταδαίμων,* τὴν τετάρτην Ἀρμενίαν τοῖς Ἄραψιν ὑπέταξεν. Theoph. p. 311. Ce personnage, que Théophane nous fait connaître, était certainement arménien. On a déja pu remarquer que ce nom était très-commun chez les Arméniens et en particulier dans la famille des Mamigouiens. Ce chef était sans doute un des seigneurs arméniens qui reconnaissaient à cette époque la suprématie des Arabes. — S.-M.

[3] Οἱ ἄρχοντες Ἀρμενίας. Theoph. p. 311. — S.-M.

[4] Voy. ci-dev. § 13, p. 28. — S.-M.

[5] Voyez ci-dev. § 13, p. 28 et 29. — S.-M.

[6] Voyez t. 3, p. 283, not. 1, liv. XVII, § 7 et ailleurs. — S.-M.

[7] On apprend cependant des auteurs arméniens, que vers la même époque les seigneurs du pays tâchèrent de faire leur paix avec les Arabes, par l'entremise du patriarche Sahak qui était depuis long-temps retenu captif à Damas, (voyez ci-dev. § 13; p. 29), et qui mourut en l'an 703 à Harran en Mésopotamie, lorsqu'il retournait en Arménie, par l'ordre du khalife. — S.-M.

[8] Ce général est nommé par les Arméniens *Mohmad-Okba,* c'est-à-dire peut-être, Mohammed fils d'Okbah. Il était, je crois, un fils d'Okbah, le conquérant de l'Afrique dont il a été question, t. 11, p. 416, liv.

tour dans le pays, égorge tout ce qu'il y a de Romains, se remet en possession de l'Arménie, rassemble en un même lieu tous les seigneurs[1] et les fait brûler vifs. —[Cet acte de barbarie fut exécuté à Nakhtchévan, grande ville de l'Arménie orientale, par Kasem, un des lieutenants de Mohammed. Bientôt après la ville de Dovin, dont les habitants Musulmans et Arméniens avaient montré une grande indignation de la cruauté de Kasem, fut prise et brûlée par lui; il y fit un grand nombre de prisonniers des plus illustres familles de l'Arménie. Le pillage et la dévastation se prolongèrent encore pendant plusieurs années. La plupart des seigneurs qui échappèrent à la rage des Arabes prirent le parti de quitter l'Arménie. En l'an 706, le curopalate Sembath, les princes Ardzrouniens, Grégoire et Gorioun se refugièrent dans la Lazique, où l'empereur, qui était alors Justinien, leur donna une ville pour habitation. Ils n'y restèrent pas, car ils se brouillèrent avec les Grecs. Alors ils firent des courses dans le pays, et revinrent avec leur butin en Arménie, où ils continuèrent à guerroyer contre les Arabes[2]. Dans le temps même que ceux-ci couvraient de leurs troupes la grande Arménie, un autre de leurs généraux, nommé]—Azar[3], se jetait en Cilicie avec dix mille hommes. Héraclius marche à sa rencontre, défait son armée, et envoye prisonniers à l'empereur ceux qui n'avaient pas péri dans le combat. Il remporte bientôt après une seconde

LXI, § 7. — S.-M.

[1] Τοὺς μεγιστάνας Ἀρμενίας. Theoph. p. 311. — S.-M.

[2] Ces détails sont empruntés aux historiens arméniens, qui donnent d'ailleurs peu de renseignements sur cette époque. — S.-M.

[3] Ἐπεστράτευσεν Ἀζὰρ τὴν Κιλικίαν. Theoph. p. 311. Je ne crois pas qu'il soit question ailleurs de ce général. Je n'ai rien rencontré dans les auteurs orientaux qui puisse le faire

victoire sur Azib[1], qui, étant entré dans la même province, avait pris et ruiné la forteresse de Sis[2], place encore subsistante aujourd'hui à trois lieues au nord d'Anazarbe. Héraclius vint fondre sur les Sarrasins, et leur tua douze mille hommes; mais les succès de ce brave guerrier furent bientôt arrêtés par une nouvelle révolution, qui replongea l'empire dans les malheurs dont il semblait délivré depuis l'expulsion de Justinien.

An 704.

XXX. Aventures de Justinien dans son exil.

Theoph. p. 311, 314. Cedr. t. 1, p. 444, 445, 446. Niceph. p. 27, 28. Zon. l. 14, t. 11, p. 95, 96. Anast. in Joanne VII. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 142 et 143. Paul. Diac. l. 6, c. 31. Manass. p. 80, 81. Glyc. p. 279. Joël, p. 175.

Ce prince relégué à Cherson conservait sa férocité naturelle. Loin d'être humilié de son infortune, il se vantait hautement qu'il triompherait bientôt de ses ennemis. Cet esprit indomptable, ne respirant que vengeance, tyran jusque dans son exil, traitait avec insolence et cruauté les habitants du pays; il ne leur promettait que des rigueurs lorsqu'il serait remonté sur le trône. Les Chersonites[3], lassés de ses fureurs et encore plus effrayés de ses menaces, formèrent enfin le dessein de le tuer ou de le transporter à Constantinople, pour le mettre entre les mains de l'empereur, comme une bête féroce qu'ils ne pouvaient garder sans danger. Le complot ne put être si secret qu'il n'en fût averti. Il prend aussitôt la fuite et va se jeter entre les bras du khakan des Khazares. Le khakan, maître de tous les pays qui bordaient les Palus-Méotides, tenait alors sa cour

reconnaitre.—S.-M.

[1] Le texte de Théophane, p. 311, l'appelle Azib fils de Chounéï, Ἄζιβος ὁ τοῦ Χουνέη. Les auteurs orientaux que j'ai consultés ne donnent aucun détail sur ce personnage. Il est appelé *Azid* dans Cédrénus, t. 1, p. 444, Ἄζιδας ὁ τοῦ Χουνεΐ. — S.-M.

[2] Τὸ Σίσιον κάστρον. Theoph. p. 311. Cette ville fut, du 11e siècle à la fin du 14e, la résidence des rois arméniens de la Cilicie. Voyez mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 1, p. 200 et ailleurs. — S.-M.

[3] Il semble que la ville de Cherson avait conservé jusqu'à cette époque son indépendance, ou plutôt son autonomie. Voyez ce que j'ai dit de cette république, t. 1, p. 326, not. 1

Codin. orig. p. 49. Suid. in Βούλγαροι.

dans la ville de Dorus, située dans l'ancienne Gothie vers le bord occidental des Palus [1]. Il comble d'honneurs l'empereur détrôné, dont il espère voir bientôt relever la fortune, et lui fait épouser sa sœur Théodora. Il donne pour demeure aux deux époux la ville de Phanagorie, place considérable au-delà du Bosphore Cimmérien [2].

XXXI. Il se réfugie chez les Bulgares.

Cependant Tibère, instruit des projets de Justinien et intimidé par les prédictions de ses astrologues auxquels il donnait confiance, résolut de se défaire d'un ennemi si dangereux. Bien assuré que dans l'esprit d'un barbare la considération de l'alliance la plus étroite ne tiendrait pas contre l'éclat de l'or, il offre au khakan une grande somme s'il veut lui livrer Justinien vif ou mort. Le khazare oublie aussitôt que le prince romain est son beau-frère; il lui envoye une garde sous prétexte de le mettre en sûreté contre les sourdes pratiques de l'usurpateur, et charge les deux commandants de le tuer au premier signal qu'ils en recevront de sa part. — [Ces deux officiers étaient Papatzès, lieutenant du khakan à Phanagorie, et Balgitzès, prince du Bosphore [3]]. — Un esclave de Théodora découvre ce des-

et 2, liv. v, § 16. — S.-M.

[1] Τὸ φρούριον τὸ λεγόμενον Δόρος πρὸς τῇ Γοτθικῇ κείμενον χώρᾳ. Niceph. p. 27. Ce lieu est appelé Δάρας, *Daras*, par Théophane, p. 311. On sait que les Goths avaient conservé des terres dans la Tauride, où ils ont eu des descendants jusqu'à une époque très moderne. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler dans ces notes de cette portion intéressante de la nation gothique. — S.-M.

[2] Les ruines de cette ville grecque, qui était autrefois très-florissante, se trouvent en Asie à une petite distance au sud-est de l'ouverture du Bosphore Cimmérien. — S.-M.

[3] Τὸν Παπάζην ὡς ἐκ τοῦ προσώπου αὐτοῦ ἐκεῖσε ὄντα, καὶ Βαλγίτζην τὸν ἄρχοντα Βοσφόρου. Theoph. p. 312. Nicéphore désigne ainsi, p. 27, le khazar qui commandait à Phanagoria, τῷ ἄρχοντι τῶν ὁμοεθνῶν, ᾠκειωμένῳ δὲ Ἰουστινιανῷ ὄντι. Il le distingue du prince du Bosphore Cimmérien qu'il désigne ainsi, τῷ ἄρχοντι τῷ τοῦ Βοσπόρου τοῦ Σκυθικοῦ. — S.-M.

sein à sa maîtresse, qui en instruit son mari. Justinien, sans perdre un moment, mande les deux commandants, les étrangle de ses propres mains, renvoye Théodora à son frère[1], et se jette dans une barque de pêcheur, avec laquelle [il gagne un lieu nommé Asad[2], puis] il aborde au port de Symbole sur la côte méridionale de la Chersonèse[3]. De là il envoye secrètement à Cherson, d'où il fait venir six de ses amis[4]; et dans la même barque, il côtoye les rivages pour gagner le Danube[5]. A la hauteur de l'embouchure du Dniester, il est assailli d'une si violente tempête, que tout son cortége n'attendait que la mort. *Prince*, lui dit alors Myacès[6], un de ses domestiques, *vous allez périr avec nous. Promettez à Dieu que, s'il vous sauve de ce danger, vous pardonnerez pour l'amour de lui à*

1 Εὐθέως δὲ ἀποστέλλει Θεοδώραν... ἐν Χαζαρίᾳ. Theoph. p. 312. — S.-M.

2 Παραπλεύσας τὸν Ἄσαδα. Theoph. p. 312. J'ignore la position exacte de ce lieu qui n'est pas, je crois, mentionné ailleurs. Nicéphore dit, p. 28, que ce fut en un lieu de la côte nommé *Tomis*. Τόμιν καλούμενον παραθαλάσσιον χωρίον.— S.-M.

3 Ἦλθε μέχρι Συμβόλου πλησίον τῆς Χερσῶνος. Theoph. p. 312. Ce lieu, mentionné dans Strabon, Pline et Ptolémée, est situé à l'ouest du cap Criu-Métopon, la pointe méridionale de la Crimée. Il porte actuellement le nom de Baluclava.— S.-M.

4 C'était Vashacour (selon Nicéphore, p. 28. *Varasbakour*, Βαρασβακούριος. On lit *Barisbacurium* dans l'histoire mêlée, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 142), et son frère Salvanus (Nicéphore, *Soliban*), Étienne, Mauropalus et Théophile. Je pense que les deux premiers étaient ibériens. Le nom de *Varazbakour* fut porté par un roi de l'Ibérie qui vivait au 5e siècle. Voyez Klaproth, *Reise nach Caucasus*, t. 2, p. 162, ed. all. Les noms de la même forme sont communs chez les Arméniens, qui donnent Varaz, Varaz-Schahpour, Varaz-Terdat, Varazvaghan, Varazdat, etc.— S.-M.

5 Il passa devant un lieu appelé le Phare des Chersonites, τὸν φάρον Χερσῶνος, d'où il se porta vers le lieu appelé *Necropylæ*, τὰ Νεκρόπυλα, qui est l'ancien golfe Carcinite qui séparait la Tauride du continent de la Scythie, puis il gagna les bouches du Dniéper et du Dniester, τὸ στόμιον τοῦ Δανάπρι καὶ τοῦ Δάναστρι. Theoph. p. 312.— S.-M.

6 Μυάκης ὁ οἰκειακός. Theoph. p. 312.— S.-M.

tous ceux qui ont contribué à votre désastre. Si j'en épargne un seul, répliqua brusquement Justinien plein de rage, *je veux que Dieu m'abîme tout-à-l'heure au fond des flots*. Le souverain vengeur des crimes, qui ne prend pas conseil des impies pour les punir à leur gré, le réservait à une fin plus tragique. Échappé du naufrage, il entre dans le Danube, et envoie au roi des Bulgares un de ses amis nommé Étienne, pour le prier de l'aider à recouvrer ses états, lui promettant de partager avec lui les trésors de l'empire, et de lui donner sa fille en mariage. Elle était née d'une première femme dont on ignore le nom. Terbélis régnait alors en Bulgarie[1]; il tend les bras à Justinien, il s'engage par serment à le secourir; bientôt il se met en campagne avec quinze mille, tant Bulgares qu'Esclavons[2], et marche droit à Constantinople.

An 705. XXXII. Justinien rétabli.

Tibère, qui comptait sur sa négociation avec le khakan des Khazares, n'avait pris aucune précaution; il n'était pas même instruit de l'évasion de Justinien, et il n'apprit que ce prince vivait encore que lorsqu'il le vit à la tête des Bulgares devant les murs de Constantinople. Cependant, comme l'armée ennemie n'était pas nombreuse, et que les murailles étaient nouvellement réparées, les gardes du palais, joints aux habitants animés par la haine qu'ils portaient à Justinien, se préparaient à une opiniâtre résistance. L'ennemi campa du côté de Blaquernes, et pendant trois jours les assauts furent repoussés avec courage. Envain l'empereur détrôné se présentait-il aux assiégés, leur tendant les bras et leur promettant le pardon du passé et de nou-

[1] Τερβέλης ὁ κύριος τῆς Βουλγαρίας. Theoph. p. 312. — S.-M.

[2] Πάντα λαὸν τῶν Βουλγάρων καὶ Σκλάβων. Theoph. p. 312. — S.-M.

veaux priviléges; on ne lui répondait du haut des murs que par des injures et des malédictions; mais la nuit du troisième jour, à la faveur d'une intelligence, il trouva moyen de pénétrer dans la ville par le canal d'un aqueduc avec quelques-uns de ses amis. Ils rompent aussitôt la porte de Charsias[1] qui était la plus voisine, et ils ouvrent le passage à toute l'armée. Justinien s'empare du palais de Blaquernes.

XXXIII. Cruelle vengeance de Justinien.

Au premier bruit de l'entrée des ennemis, Tibère avait abandonné la ville, pour se sauver à Apollonie[2] en Thrace, sur le Pont-Euxin. Mais, poursuivi sans relâche, il fut ramené à Justinien et jeté dans un cachot avec Léonce, qui fut tiré du monastère où Tibère l'avait fait enfermer. Héraclius, le défenseur de l'empire contre les Sarrasins[3], fut arrêté en Thrace avec tous les officiers qui avaient commandé sous ses ordres; il fut pendu avec eux aux crénaux des murailles. Dès que Justinien fut le maître, il ne trouva que trop de ministres de ses fureurs dans ceux même dont il avait été abhorré. Toute la Thrace était couverte d'exécuteurs de ses ordres cruels, qui, courant dans les campagnes, égorgeaient, massacraient tous ceux qui avaient servi Tibère. C'était un crime digne de mort de lui avoir été attaché par quelque emploi, d'en avoir même reçu la solde. Ce fut au travers des flots de sang de ses sujets que Justinien remonta sur le trône, dix ans après en avoir été précipité. Il porta depuis le

[1] Τὴν Χαρσίου πόρταν. Theoph. p. 313.—S.-M.

[2] Cette Apollonie de Thrace est la ville qui porte actuellement le nom de *Siseboli*, altération de celui de *Sozopolis* qu'elle avait à une autre époque. Il en est assez souvent question dans les auteurs anciens. — S.-M.

[3] Il était commandant des troupes de l'Orient, στρατηγὸν τοῦ ἀνατολικοῦ στρατοῦ. Niceph. p. 28. — S.-M.

surnom de *Rhinotmète*; ce qui, dans la langue des Grecs, signifie qu'il avait le nez coupé. Il s'en fit mettre un d'or, et l'on rapporte que toutes les fois qu'il le détachait, sa vengeance se rallumait avec violence, et que c'était toujours le signal de quelque nouveau massacre. Fier de son triomphe, il fit célébrer les jeux du Cirque; mais il lui fallait du sang pour rendre sa joie complète. On tira de prison Léonce et Absimare chargés de chaînes, et, après les avoir conduits ignominieusement par toutes les rues de la ville, on vint les jeter à ses pieds. Il était assis sur un trône brillant, dans le lieu le plus élevé du Cirque; et tant que dura la première course de chars, il tint ses deux pieds sur la gorge de ces deux malheureux princes étendus par terre. Le peuple esclave de la fortune, devenu en peu de jours aussi féroce que son maître, applaudissait à cette insolence, et profanait par des acclamations inhumaines ce verset du psaume : *Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon.* Ensuite Justinien donna ordre de les traîner à l'amphithéâtre nommé le Cynège [*Cynegium*], lieu destiné dans ce temps-là à l'exécution des criminels, où ils eurent la tête tranchée : et l'on vit deux rivaux, autrefois divisés par l'ambition, réunis alors par l'infortune, tous deux plus dignes de régner que celui qui leur ôtait la vie, tomber dans le sang l'un de l'autre. Absimare avait régné environ sept ans. Il avait associé à l'empire ses deux fils Théodore et Constantin, qui périrent apparemment avec lui. Ils ne sont connus que par la date d'une bulle du pape Jean VII, donnée le dernier de mai 705. Il y a cependant beaucoup d'apparence que celui qui est nommé Théodore dans la date de cette

bulle, est le même que Théodose qui fut ensuite évêque d'Éphèse et un des principaux chefs des iconoclastes. Les historiens s'accordent à dire que ce Théodose était fils de l'empereur Absimarc[1].

An 706. xxxiv. Suite des cruautés de Justinien.

Huit mois de supplices presque continuels n'épuisèrent pas la cruauté de Justinien. Il employa l'année suivante presque entière à l'exécution de l'horrible serment qu'il avait fait au milieu de la tempête. Il fit crèver les yeux au patriarche Callinicus en punition d'avoir prêté sa voix à l'inauguration de Léonce, et il l'envoya en exil à Rome. Il mit à sa place sur le siége de Constantinople un reclus paphlagonien nommé Cyrus, de la ville d'Amastris, qui lui avait prédit son rétablissement. Une infinité d'habitants et de soldats périrent par divers supplices. Il en fit jeter dans la mer un grand nombre enfermés dans des sacs; et se faisant un jeu de sa cruauté, il se plaisait à combler de caresses ceux qu'il destinait à la mort, il les nommait aux premières charges de l'empire et, après avoir reçu leurs remerciments, il les faisait massacrer à la porte du palais. Il en invitait d'autres à souper avec lui; le repas se passait dans la joie, et au sortir de table il les faisait pendre ou égorger. Leurs biens étaient confisqués, leurs maisons réduites en cendres. Terbélis, témoin de ces horreurs, s'étonnait que les Romains traitassent de barbare sa nation; il lui semblait au contraire que l'humanité s'était réfugiée chez les Bulgares. Plein de mépris pour ce monstre farouche, il exigea avec hauteur la récompense de ses services. Non content de la Zagorie, pays de Thrace, autour de la ville

[1] Voyez *Oriens Christianus*, du P. Lequien, t. 1, col. 683 et 684.—S.-M.

de *Develtus*, que lui céda Justinien [1], il emporta d'immenses trésors [2]. Par une sorte de moquerie, il coucha par terre son large bouclier et le fouet dont il se servait à cheval, et ordonna de couvrir entièrement l'un et l'autre de pièces d'or. Il étendit ensuite sa pique, et y fit entasser dans toute sa longueur des étoffes de soie, jusqu'à une hauteur considérable. Il obligea de plus l'empereur d'enrichir tous les soldats Bulgares, en leur remplissant la main droite de pièces d'or, et la gauche de pièces d'argent. Après avoir rassasié d'or, et enfin congédié ces défenseurs avides, Justinien envoya chercher sa femme, qui était demeurée auprès de son frère le khakan des Khazares. Pour honorer le voyage de l'impératrice, il fit partir une flotte nombreuse, qui fut tout entière abîmée par une tempête, sans qu'il s'en pût sauver un seul homme. A cette nouvelle, le khakan lui écrivit en ces termes: *Insensé, ne suffisait-il pas de deux ou trois barques pour transporter ta femme? Pourquoi risquer tant d'hommes et de vaisseaux? Voulais-tu donc me l'enlever de force? Elle t'a donné un fils depuis ton départ: envoye un seul homme; je lui mettrai entre les mains l'enfant et la mère.* Le chambellan Théophylacte, député à cet effet, amena la princesse avec son fils qui fut nommé Tibère. Ils furent tous deux couronnés à leur arrivée, et honorés du titre d'Auguste.

[1] Cédrénus dit, t. 1, p. 446, que c'était de son temps que ce pays portait le nom de *Zagoria*. Χώραν τῆς Ῥωμαίων γῆς, τὰ νῦν λεγόμενα Ζαγόρια. Théophane ne parle point de cette cession de territoire. Ce canton de *Zagora*, (en slave *le pays montueux*), est le territoire compris entre Schoumla et la mer Noire, vers la moderne Bourghaz, qui paraît avoir remplacé l'antique *Develtus* ou *Deultus*. On l'appelle encore Zagora. —S.-M.

[2] Nicéphore rapporte, p. 28, que Justinien avait envoyé à Terbélis un vêtement impérial et lui avait

Il s'en fallait bien que les services laissassent dans l'esprit de Justinien une impression aussi durable que les injures. Deux ans après avoir été rétabli par les Bulgares, ce prince, ne se souvenant plus que d'avoir payé trop cher leur secours, rompit la paix avec eux. Il fit passer en Thrace toute sa cavalerie[1] et lui donna rendez-vous sous les murs d'Anchiale[2], où il se rendit par mer avec sa flotte. Les Bulgares occupaient les hauteurs voisines, et voyant les cavaliers romains dispersés sans ordre dans les campagnes, pour faire du fourrage, ils fondent sur eux, les taillent en pièces, enlèvent hommes, chevaux, chariots, et poursuivent l'empereur qui se sauve dans la ville. Ils le tiennent assiégé pendant trois jours. Justinien, hors d'état de se défendre plus long-temps, fait couper les jarrets des chevaux, et ayant bordé d'armes le haut des murailles pour cacher sa fuite, il se rembarque avec les débris de son armée, et va porter sa honte à Constantinople.

An 708. XXXV. Justinien défait par les Bulgares. Theoph. p. 314, 315. Cedr. t. 1, p. 446. Niceph. p. 28. Zon. l. 14, t. 2, p. 96. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 142. Sigeb. chron.

La valeur d'Héraclius avait arrêté pendant quelque temps les progrès des Sarrasins, sa mort laissa l'empire sans défense du côté de la Syrie. Le khalife Abd-al-mélik était mort en 705[3], après un règne glorieux de vingt et un ans[4]. Il avait achevé la conquête de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar. Toutes les villes de cette vaste contrée passèrent sous le pouvoir des Musulmans, à l'exception de Ceuta qui demeura aux

An 709. XXXVI. Prise de Tyane par les Sarrasins. Theoph. p. 312, 313, 314, 315. Niceph. p. 29. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 143.

donné le titre de César. Πρὸς αὐτὸν χλανίδα περιβάλλει βασιλικὴν, καὶ Καίσαρα ἀναγορεύει. — S.-M.

[1] Τὰ καβαλλαρικὰ θέματα. Theoph. p. 314. — S.-M.

[2] Cette ville, souvent mentionnée dans les auteurs anciens, était située sur la côte du Pont-Euxin au sud de Mésembria et au nord d'Apollonia, dans le golfe de Bourghaz. — S.-M.

[3] Il mourut à Damas, au milieu de schewal, l'an 86 de l'hégire, jeudi 7 octobre 705 de J.-C. — S.-M.

[4] Son règne fut de vingt et un

Deguignes, hist. des Huns, t. 1, p. 325, 326.

Visigoths d'Espagne [1]. Sous son règne Mohammed [2] avait ravagé la Sicile. Il laissa un grand nombre de fils, dont quatre régnèrent successivement après lui. Walid [3] qui monta le premier sur le trône des khalifes, moins clément que son père, haïssait mortellement les Chrétiens. Il leur enleva l'église de Damas, la plus riche et la plus magnifique de l'Orient, que son père leur avait laissée conformément à la capitulation [4]. Les Sarrasins étaient alors dans une telle ignorance, qu'ils avaient besoin des Chrétiens pour tenir les registres du trésor. On les écrivait en grec. Walid ordonna de les écrire en arabe, afin d'y pouvoir employer des Musulmans. Mais il ne s'en trouva pas qui connussent les procédés arithmétiques nécessaires pour les calculs, et il fallut encore avoir recours aux Chrétiens [5]. Les Romains après la perte d'Héraclius, eurent cependant encore quelque succès. Un général nommé Marianus défit une armée sarrasine en Cappadoce; Maïumas [6] qui en était le chef fut tué dans la bataille. Mais cette vic-

ans et quinze jours. — S.-M.

[1] Ils possédaient en outre la plus grande partie de la Mauritanie tingitane. — S.-M.

[2] Ce personnage, que Deguignes, *hist. des Huns*, t. 1, p. 326, appelle le fils d'*Abou-Edris*, doit être distingué des autres généraux du même nom dont il a été question dans ces derniers paragraphes. L'histoire des chefs arabes établis à cette époque en Afrique n'est pas assez connue pour qu'on puisse donner quelques éclaircissements sur les faits indiqués ici. — S.-M.

[3] Οὐαλίδ. Theoph. p. 312. Les Arabes l'appellent Abou'l-Abbas Walid. — S.-M.

[4] Voyez à ce sujet Elmacin, *hist. Saracen.* p. 71 et 77. — S.-M.

[5] Ἐκώλυσε γράφεσθαι ἑλληνιστὶ τοὺς δημοσίους τῶν λογοθεσίων κώδικας, ἀλλ' Ἀραβίοις αὐτὰ παρασημαίνεσθαι· χωρὶς τῶν ψήφων. Ἐπειδὴ ἀδύνατον τῇ ἐκείνων γλώσσῃ μονάδα, ἢ δυάδα, ἢ τριάδα, ἢ ὀκτὼ ἥμισυ, ἢ τρία γράφεσθαι· διὸ καὶ ἕως σήμερον εἶναι σὺν αὐτοῖς νοταρίους χριστιανούς. Theoph. p. 314. Jusqu'à présent tous les actes de comptabilité, la levée et la répartition des tributs sont restés en Égypte entre les mains des chrétiens coptes. Voyez ce que dit à ce sujet Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 121. — S.-M.

[6] Μαϊουμᾶς. Theoph. p. 315. Les

toire n'eut aucune suite, et les Sarrasins s'en vengèrent sur la ville de Tyane. Ils l'assiégèrent, et contre leur coutume ils passèrent l'hiver devant ses murs. Moslémah [1] et Soliman frère du khalife pressaient le siége avec vigueur [2]; leurs machines avaient abattu une partie des murailles; ils avaient donné plusieurs assauts; mais toujours repoussés, et enfin manquant de vivres, ils étaient sur le point de lever le siége, lorsqu'un secours envoyé pour sauver la ville fut cause de sa perte. Théodore et Théophylacte [3] à la tête d'une multitude de paysans mal armés et mal disciplinés vinrent attaquer les Sarrasins. La mésintelligence des deux commandants augmentait encore le désordre. Ils furent taillés en pièces, et ceux qui ne périrent pas sous le cimeterre des Musulmans furent faits prisonniers [4]. Encouragés par cette victoire, les Sarrasins redoublent leurs efforts. Ils trouvent dans le camp des vaincus de quoi nourrir long-temps leur armée. Les assiégés perdant toute espérance se rendirent enfin, à condition qu'on les laisserait en possession de leurs biens et de

auteurs arabes ne font pas connaître ce personnage. Il est nommé *Mavinia* dans l'histoire mêlée, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 143. — S.-M.

[1] Ce personnage, appelé Μασαλμᾶς par Théophane, p. 315, fut l'un des plus illustres princes de la race des Ommiades, et l'un des grands capitaines que la nation arabe produisit dans le premier siècle de l'hégire. Il avait déja remporté de grandes victoires en Arménie et dans le Schirwan contre les Khazars. Voyez ci-dev. § 13, p. 32. C'est Nicéphore, p. 29, qui donne Moslémah et Soleïman, Μασαλμᾶν καὶ Σολυμᾶν, pour les chefs de l'expédition arabe qui conquit et détruisit Tyane. — S.-M.

[2] Théophane ne dit pas que ce siége ait été entrepris par Moslémah et Soleïman, mais par Moslémah ou *Masalmas*, comme il l'appelle, et un autre général nommé Abbas. Ἐπιστρατεύσας Μασαλμᾶς καὶ Ἀβϐᾶς τῇ Τυάνων. — S.-M.

[3] Théodore Carteroucas et Théophylacte Salibas. Θεόδωρον τὸν Καρτερούκαν καὶ Θεοφύλακτον τὸν Σαλιϐᾶν. Theoph. p. 315. — S.-M.

[4] Selon Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 120, les Romains perdirent quarante mille hommes dans cette ba-

leur ville [1]. On ne leur tint pas parole. Les uns furent réduits en esclavage, les autres relegués dans les déserts de l'Arabie [2]. La ville de Tyane, célèbre depuis plusieurs siècles, grande, riche, peuplée, capitale de la seconde Cappadoce, demeura abandonnée, et ne conserva que son nom et ses évêques [3].

XXXVII. Cruauté exercée sur Ravenne. Anast. in Constantino. Agnell. hist. episc. Rav. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 41, art. 17. Murat. Ann. Ital. t. IV, p. 216. Assem. Ital. hist. script. t. 2, p. 549, 551.

Justinien, plus occupé de vengeance que du soin de défendre l'empire, ne songeait alors qu'à faire éprouver à la ville de Ravenne son cruel ressentiment. On lui avait rapporté que cette ville avait témoigné de la joie à la nouvelle de sa disgrace. Il prit occasion d'une contestation qui subsistait depuis quelque temps entre les papes et les archevêques de Ravenne. Le pape Jean VII était mort au mois d'octobre 707. Sisinnius son successeur n'avait tenu le Saint-Siége que vingt jours, et avait été remplacé en 708 par Constantin. Ce pape ayant sacré Félix archevêque de Ravenne, ne put jamais le faire condescendre aux soumissions que les pontifes romains étaient en usage d'exiger de ces prélats. L'empereur, affectant d'être irrité de cette opiniâtreté, envoye ordre au patrice Théodore qui commandait en Sicile, de se transporter à Ravenne avec ses troupes, et de traiter les habitants comme des rebelles. Théodore arrive par mer; il jette l'ancre près de la ville, et étant descendu sur le rivage, il fait l'accueil le plus gracieux aux principaux citoyens qui venaient le saluer; il les invite à se rendre le lendemain auprès

taille.—S.-M.

[1] Le siége dura neuf mois. Abou'l-faradj, *chron. syr.* p. 120. — S.-M.

[2] Théophane, p. 315, dit seulement qu'on les exila dans le désert. Εἰς τὴν ἔρημον τούτους ἐξώρισαν. Selon les auteurs syriens, à cette époque l'empereur chassa les Arméniens de ses états et les Arabes leur donnèrent des terres sur la frontière. —S.-M.

[3] Voyez l'*Oriens christianus*, t. I, p. 395-402.— S.-M.

de lui, pour entendre les ordres de l'empereur. Cependant il fait pratiquer une galerie couverte depuis sa tente jusqu'à ses vaisseaux dans l'espace de cent vingt-cinq pas. Le lendemain toute la noblesse de Ravenne se présente à la porte de sa tente; il donne ordre de les introduire séparément deux à deux. Dès qu'ils étaient entrés, on se saisissait d'eux, et un baillon dans la bouche ils étaient conduits par la galerie au fond de cale d'un vaisseau, en sorte que ceux qui étaient au dehors ne voyaient pas ce qui se passait sous la tente. L'archevêque fut enlevé avec les autres, ainsi que le plus distingué des citoyens, nommé Joannice, que j'aurai occasion de faire connaître dans la suite. Théodore entre ensuite dans Ravenne à la tête de ses soldats; il fait transporter dans ses vaisseaux les richesses de ceux qu'il tenait prisonniers, abandonne le reste au pillage, met le feu dans divers quartiers, et se rembarque pour Constantinople. Ces infortunés, la plupart innocents, les autres coupables d'un crime digne de grace auprès d'un prince équitable, chargés de chaînes et accablés de misères, traversent toute la ville et sont présentés à l'empereur, qui affectait encore d'insulter à leur malheur par un appareil superbe. Il était assis sur un trône enrichi d'or et parsemé d'émeraudes; son diadême était tissu d'or et de perles; c'était un ouvrage de sa femme Théodora. Après les avoir fait passer devant lui, lançant sur chacun d'eux des regards furieux, il ordonna de les conduire tous en prison, pour avoir le temps de déterminer le genre de mort auquel il les condamnait. Les jours suivants furent employés à leur faire souffrir différents supplices. Le tyran inexorable avait juré d'ôter la vie à l'archevêque Félix: mais aussi

superstitieux qu'il était cruel, il crut en avoir reçu la défense dans un songe, et se contenta de le priver de l'usage de la vue. On fit rougir au feu un bassin d'argent, et après l'avoir arrosé de vinaigre, on força Félix d'y tenir les yeux fixés, jusqu'à ce que la prunelle fût desséchée. C'était un des moyens employés par les Grecs pour procurer l'aveuglement. L'archevêque fut ensuite relegué à Cherson. On laissa vivre Joannice, qui avait été secrétaire de Justinien même; mais il fut condamné à une prison perpétuelle.

An 710.

XXXVIII. Voyage du pape à Constantinople.

Anast. in Constantino et in Greg. II. Paul. Diac. l. 6, c. 31. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 41, art. 22.

L'empereur, qui ne pouvait souffrir aucune résistance à ses ordres, voyait avec chagrin que les canons du concile qu'il avait fait assembler dans son palais dix-huit ans auparavant n'avaient pas été reçus à Rome. Il envoya ordre au pape Constantin de se transporter à Constantinople, et le pape obéit aussitôt. Il partit de Rome le 5 octobre 710, et prit la route de la mer. Il était accompagné d'un cortège assez nombreux, composé de prêtres, de diacres et de deux évêques, dont l'un mourut en chemin. En arrivant à Naples, il y rencontra Jean Rhizocope, qui allait à Ravenne pour y remplacer l'exarque Théophylacte, mort depuis peu. Rhizocope voulut passer par Rome. Cette ville était alors affligée d'une famine, qui dura trois ans; mais l'arrivée du nouvel exarque fut pour elle un fléau encore plus triste. Il fit égorger, en exécution d'ordres secrets dont on ignora toujours la raison, quatre des principaux du clergé. Le pape continua sa route par la Sicile, où il fut honorablement reçu du patrice Théodore, qui y était retourné après la cruelle expédition de Ravenne. Il passa par Rhégium, Crotone, Callipolis, et séjourna quelque temps à Otrante, pour y attendre la

fin de l'hiver. Il y reçut un diplôme de l'empereur, qui ordonnait à tous ses officiers établis dans les lieux du passage, de rendre au pape les mêmes honneurs qu'à l'empereur même. Constantin trouva dans l'île de Céa [1] le patrice Théophile envoyé au-devant de lui pour le conduire à Constantinople. Tibère fils de l'empereur, accompagné des patrices et de la principale noblesse, et le patriarche Cyrus, suivi de son clergé et d'une foule de peuple poussant des cris de joie, vinrent à sa rencontre jusqu'à sept mille pas de la ville. Le pape, revêtu des mêmes ornements qu'il portait à Rome les jours de cérémonie, et les premiers du clergé, montés sur des chevaux des écuries de l'empereur, dont les selles, les brides et les housses étaient enrichies de broderie d'or, entrèrent comme en triomphe. Au sortir du palais de l'empereur, où ils se rendirent d'abord, on les conduisit au palais de Placidie qu'on avait préparé pour les recevoir. Le prince, qui était alors à Nicée, écrivit au pape, dès qu'il sut son arrivée, une lettre de félicitation, et le pria de venir à Nicomédie, où il se rendrait lui-même. A leur première entrevue, l'empereur, la couronne sur la tête, se prosterna devant le pape et lui baisa les pieds. Il s'embrassèrent ensuite au milieu des acclamations du peuple. Ce fut dans un entretien particulier qu'ils traitèrent des canons du concile, dont Constantin rejeta une partie et accepta l'autre. Le pape, avec la permission de l'empereur, se fit assister dans cette conférence par le diacre Grégoire, qui lui succéda sur le siége de saint Pierre. C'était un homme savant, éloquent, et d'une

[1] *In insula, quæ dicitur Cæa.* Anast. *de vit. pontif. Rom.* p. 65. Je crois qu'il s'agit de l'île de Céos, qu'on appelle à présent *Zia.*—S.-M.

tête assez ferme pour ne pas se laisser éblouir par l'éclat de la pourpre impériale. Il satisfit pleinement à toutes les questions de l'empereur. La conférence se termina au grand contentement du prince, qui, pour en donner un témoignage public, assista le dimanche suivant à la messe célébrée par le pape, et voulut recevoir de sa main la sainte communion. Il le conjura de demander à Dieu la rémission de ses péchés; il renouvela les priviléges accordés par ses prédécesseurs à l'église de Rome, et lui permit de retourner en Italie quand il le jugerait à propos; mais de fréquentes indispositions retinrent le pape plusieurs mois. Enfin s'étant mis en mer, il trouva au port de Gaëte tout son clergé et une grande partie du peuple romain empressé de le revoir, et il rentra dans Rome le 24 octobre 711 après plus d'une année d'absence.

XXXIX. Hardiesse des Sarrasins.

Theoph. p. 315. Niceph. p. 29. Murat Ann. Ital. t. IV, p. 216. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. I, part. I, p. 143. OriensChris. t. I, p. 436.

La prise de Tyane ouvrait la Cappadoce aux Sarrasins. Soliman y fit cette année une horrible ravage[1]. La terreur s'étendait encore plus loin. Les habitants fuyaient de toutes parts comme de timides troupeaux. Les Barbares avaient conçu tant de confiance, et tant de mépris pour les Romains, qu'un parti de trente Sarrasins osa traverser toute l'Asie Mineure, pénétra jusqu'à Chrysopolis vis-à-vis de Constantinople, égorgea tous les habitants, mit le feu aux vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et retourna joindre Soliman, sans avoir perdu un seul homme. Cette année fut des plus funestes à la Chrétienté [2]. Les Musulmans, non

[1] Il n'est pas positivement question dans Théophane et les auteurs indiqués, d'une expédition de Soliman frère de Moslémah et du khalife. Je crois qu'il ne faut pas distinguer cette entreprise de celle qui amena la conquête de Tyane.—S.-M.

[2] Théophane, p. 315, parle d'une autre invasion faite par le général Abbas, dont il a été question, ci-dev.

contents de leur vaste empire qui s'étendait depuis les Indes jusqu'au détroit de Gibraltar, entrèrent en Espagne, où ils s'établirent l'année suivante [1]. Ils y jetèrent les fondements d'une redoutable puissance, qui subsista jusqu'à la fin du quinzième siècle, où Ferdinand le Catholique se rendit maître de Grenade. L'année suivante Othman [2] ravagea la Cilicie; il s'empara d'un grand nombre de places, et traversant l'Arménie Mineure il prit par trahison la ville de Camakh [3], — [ville très-forte et très-ancienne [4] de la grande Arménie sur les bords de l'Euphrate, dans le canton de Daranali [5] qui faisait partie de la haute Arménie [6]]. — S.-M.

An 711. XL. Vengeance de Justinien contre les Chersonites.

Les sentiments de piété que la présence du pape avait inspirés à Justinien semblaient promettre quelque adoucissement de son humeur violente et sangui-

§ 36, p. 67, not. 2. — S.-M.

[1] Le premier musulman qui entra en Espagne, fut Tarik affranchi d'un général nommé Mousa fils de Nosaïr. C'est lui qui a donné son nom à la forte place de Gibraltar, appelée en arabe *Djebel-al-Tarik*, c'est-à-dire *la montagne de Tarik*. Il descendit en Espagne en l'an 711; il y fut appelé par le comte Julien et par les ennemis de Rodéric, dernier roi des Goths, qui fut vaincu et tué peu après dans une bataille qu'il livra aux Arabes sur les bords du Guadalète et qui décida du sort de l'Espagne. — S.-M.

[2] Οὐθμᾶν. Rien ne nous fait connaître plus particulièrement ce général. — S.-M.

[3] Τὸ Καμάχων. Cette ville est encore appelée actuellement *Kamakh*. Voyez mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 1, p. 72 et suiv. — S.-M.

[4] Du temps des rois arsacides cette ville était nommée *Ani*. Elle était réputée très-sainte; on y gardait les images les plus révérées des dieux de l'ancienne Arménie et les tombeaux des rois. — S.-M.

[5] Les souscriptions grecques des évêques de cette ville font voir positivement qu'elle appartenait au canton de Daranali et à la grande Arménie. Ainsi un certain George prend le titre d'évêque de Daranalis, ἐπίσκοπος τοῦ κλίματος Δαρανάλεως τῆς μεγάλης Ἀρμενίας, ou bien de Kamakh, dans la grande Arménie, ἐπίσκοπος Καμάχης τῆς μεγάλης τῶν Ἀρμενίων χώρας. — S.-M.

[6] Au lieu de cette addition, on lisait dans l'ancienne édition, *Camaque nommée aussi Daranalis et Anulibla, que Ptolémée place au pied de l'Antitaurus*. Comme ces indications empruntées à l'*Oriens christianus* sont inexactes, je les ai supprimées. — S.-M.

Theoph. p. 316, 317, 318. Cedr. t. 1, p. 446, 447, 448. Niceph. p. 29, 30, 31. Anast. in Constantino. Hist. misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 144. Paul. Diac. l. 6, c. 31, 32. Zon. l. 14, t. 2, p. 96, 97. Manass. p. 81, 82, 83. Glycas, p. 279, 280. Joël, p. 176. Ducange, de inf. ævi numism. art. 26. Pagi ad Bar. Murat. ann. Ital. t. IV, p. 218, 219.

naire. Mais on ne fut pas long-temps à s'apercevoir que la religion n'avait pas sur lui assez d'empire pour éteindre la soif de la vengeance dont il était consumé et dont il fut enfin lui-même la dernière victime. Après avoir inondé de sang Constantinople, il porta plus loin sa fureur; et animé d'une haine implacable contre les Chersonites, dont il n'avait pas oublié les injures, il résolut d'en faire un exemple terrible [1]. Il fit contribuer tous ses sujets depuis les sénateurs jusqu'aux derniers du peuple pour l'équipement d'une grande flotte. Elle fut composée de bâtiments de toute espèce [2], et chargée d'une armée nombreuse, que les auteurs grecs font monter à cent mille hommes, ce qui passe toute croyance. Elle était commandée par le patrice Étienne surnommé *le farouche* [3]. Il avait ordre de passer au fil de l'épée tous les habitants de Cherson, sans en épargner aucun [4]. Le pape qui était

[1] Tout indique que la ville de Cherson et le territoire voisin formaient dans la Tauride un petit état, plus ou moins dépendant de l'empire, mais qui avait le droit de se gouverner par ses propres lois. Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 53, nous a conservé de précieux détails sur son histoire. On y voit que les Chersonites avaient, au temps de Dioclétien et depuis, des magistrats annuels, qualifiés des titres de Stéphanéphores et Protenontes. Voyez t. 1, p. 325, not. 3, liv. v, § 16. On retrouve ce dernier titre, ci-après, p. 75, not. 3, dans ce que Théophane dit des infortunes que Justinien II fit éprouver aux Chersonites. Une indication du même auteur, rapportée dans la même note, fait voir qu'à cette époque les Chersonites reconnaissaient la suprématie de leur voisin le khakan des Khazars, et qu'ils recevaient dans leur ville un de ses délégués.— S.-M.

[2] Πᾶσαν ναῦν δρομώνων τε καὶ τριηρῶν, καὶ σκαφῶν πυριοβόλων, καὶ ἀλιάδων, καὶ ἕως χελανδίων. Theoph. p. 316. — S.-M.

[3] Στεφάνῳ πατρικίῳ, τῷ ἐπίκλην ἀσμίκτῳ. Theoph. p. 316. Théophane lui associe le patrice Maurus dont il sera bientôt question. Les détails de cette expédition montrent bien qu'il s'agissait de combattre un peuple indépendant et même assez puissant. —S.-M.

[4] Les habitants de Cherson n'étaient pas les seuls objets de la haine de Justinien; Théophane, p. 316, leur associe encore les Bosphorites et les nations environnantes. Μνησθεὶς

encore à Constantinople fit de vains efforts pour détourner l'empereur d'un dessein si barbare. La flotte partit avec Elie écuyer du prince, qui devait rester dans la Chersonèse pour y commander [1]. Il emmenait avec lui Bardane, que l'empereur avait fait revenir de Céphalonie [2], pour le reléguer à Cherson. L'ordre cruel ne fut pas entièrement exécuté. Étienne, tout impitoyable qu'il était, laissa à la plupart des habitants le temps de prendre la fuite; et entre ceux qui demeurèrent dans la ville, on réserva les jeunes garçons et les enfants pour en faire des esclaves. Les principaux de la ville furent partagés en trois bandes; sept, qui passaient pour les plus coupables, furent enfilés ensemble par les pieds, suspendus la tête en bas à une traverse de fer et brûlés à petit feu. Il y en eut vingt qu'on jeta garottés dans une barque à laquelle on attacha de grosses pierres pour la faire couler à fond. Quarante-deux [3] furent envoyés à Justinien avec leurs femmes et leurs enfants. De ce nombre étaient [Toudoun[4]] et Zoïle, alliés et amis du khakan des Khazares [5]. De

Assem. hist. Ital. script. t. 2, p. 549, 551. Abrégé chr. de l'hist. d'It. t. 1, p. 285 et suiv.

τῆς κατ' αὐτοῦ γενομένης ἐπιβουλῆς ὑπό τε Χερσωνιτῶν, καὶ Βοσφοριανῶν, καὶ τῶν λοιπῶν κλιμάτων.— S.-M.

[1] Παραδεδωκὼς αὐτοῖς τὸν Ἡλίαν τὸν σπαθάριον ὀφείλοντα ἄρχοντα Χερσῶνος καταστῆναι. Theoph. p. 316. — S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 27, p. 51 et 52. — S.-M.

[3] *Quarante nobles et les* proteuoutes *de Cherson*. Τεσσαράκοντα ἐμφανεῖς καὶ πρωτεύοντας τῆς Χερσῶνος. Theoph. p. 316. Je pense qu'il est question ici des notables de la ville, et de ceux qui y exerçaient la suprême magistrature. Voyez ci-dev. p. 74, not. 1. — S.-M.

[4] Au lieu de *Dun* qu'on lisait dans Lebeau, j'ai rétabli le nom de *Toudoun* qu'on lit dans le texte de Théophane, p. 316. La certitude de cette leçon est confirmée par la version latine de Paul Diacre, connue sous le nom d'*Histoire mêlée*. Elle porte *Tudunum*, ce qui ne laisse aucun doute, et fait voir que les éditeurs de Nicéphore, p. 29, ont eu tort d'admettre dans leur texte Δοῦνον, au lieu de Τουδοῦνον. — S.-M.

[5] Toudoun était, dans la ville de Cherson, un représentant ou un délégué du khakan des Khazars, car c'est

si étranges cruautés ne satisfirent pas encore celle de Justinien. Irrité contre son général de ce qu'il ne lui avait pas obéi à la lettre, il lui commanda de revenir, et d'amener à Constantinople cette malheureuse jeunesse qu'il avait épargnée. Étienne se rembarqua sur le champ, laissant Élie à Cherson. Mais la mer qui avait déja châtié la vanité de ce méchant prince, eut ordre encore de punir les ministres de ses fureurs. La flotte, étant partie au mois d'octobre, essuya un affreux orage qui la submergea presque entière. Étienne fut enseveli dans les eaux. Les historiens exagèrent encore cette perte au-delà de toute vraisemblance [1]. Mais on peut croire ce qu'ils ajoutent, qu'on vit les cadavres poussés par les vents et les vagues flotter sur les rivages de l'Asie depuis Amastris jusqu'à Héraclée.

XLI. Révolte de Ravenne.

Ce qui serait incroyable d'un autre prince que Justinien, loin d'être affligé de ce désastre, il en témoigna de la joie. La mer, disait-il, avait prévenu sa justice en faisant périr ceux qu'il destinait à la mort. Il s'occupa aussitôt des moyens d'achever ce qui manquait à sa vengeance. Mais les nouvelles qu'il recevait d'Italie lui causaient de grandes inquiétudes. Le peuple de Ravenne, désespéré du saccagement de la ville et du massacre de la noblesse, secoua le joug du cruel empereur.

ainsi qu'on doit entendre selon moi les paroles de Théophane, p. 316, où il en est question. Τουδοῦνον δὲ ἄρχοντα Χερσῶνος, ὡς ἐκ προσώπου Χαγάνου ὄντα. Quand à Zoïle, je pense qu'il était le premier magistrat de Cherson, comme appartenant à l'une des familles les plus illustres de la ville. Ζώϊλον τὸν ἐκ σειρᾶς καὶ γένους ὄντα πρωτοπολίτην. Voyez ci-dev. p. 74, not. 1. Le nom de *Toudoun* n'est pas grec, il semble par sa forme être khazare. C'est une nouvelle preuve de ce que j'ai dit de la dépendance où les Chersonites se trouvaient alors des Khazars. Voyez ci-dev. § 31, p. 58, not. 3, et p. 74, not. 1.— S.-M.

[1] Selon Théophane, p. 316, il périt dans ce naufrage soixante-treize mille personnes.— S.-M.

Il se donna pour chef George, fils de Joannice [1], dont les qualités estimables étaient encore relevées par les graces de la figure. Les villes de l'Exarchat et de la Décapole se liguèrent avec Ravenne. George partagea les habitants sous plusieurs bannières, qu'il distingua par différents noms; et cette division du peuple de Ravenne subsistait encore long-temps après. Rhizocope, qui voulait sévir contre les séditieux, fut mis en pièces. A la nouvelle de ce désordre, Justinien fit partir l'eunuque Eutychius, pour succéder à Rhizocope. Le nouvel exarque, aussi adroit et aussi insinuant que son prédécesseur avait été violent et emporté, vint à bout de calmer les esprits et de les ramener par la douceur à l'obéissance. Mais il fallait du sang pour apaiser Justinien. Il tenait dans les prisons de Constantinople Joannice, père de George. C'était un homme de naissance, mais plus recommandable encore par sa vertu et par ses talents. Il avait été secrétaire de l'exarque Théodore. La correspondance que cet emploi lui donnait avec la cour fit connaître son mérite. L'empereur le manda; et quoique, étant de petite taille et fort laid, son extérieur l'eût d'abord exposé à la risée des courtisans, il s'en fit bientôt respecter par la supériorité de son génie. Après avoir pendant plusieurs années rempli avec une fidélité et une capacité rares la charge de secrétaire d'état, il obtint la permission de retourner dans sa patrie. Il en faisait l'honneur et consacrait sa vieillesse à servir ses citoyens de son crédit et de ses talents, lorsque Justinien, l'ayant fait enlever avec le reste de la noblesse, crut le payer amplement de ses services en ne le faisant pas périr avec les autres, dont

[1] Voyez ci-dev. § 37, p. 69 et 70. —S.-M.

la plupart étaient également innocents. Il le tenait depuis deux ans étroitement enfermé. Lorsqu'il apprit le soulèvement de Ravenne, dont George était le chef, il tira Joannice de prison, et lui fit souffrir les tourments les plus affreux. Ce respectable vieillard y expira en protestant de son innocence, et citant le prince à comparaître incessamment au tribunal du souverain juge. Telles furent ses dernières paroles, qui ne tardèrent pas d'avoir leur effet.

XLII. Bardane nommé empereur à Cherson.

Les fugitifs étant retournés à Cherson après le départ d'Étienne apprirent que l'empereur se préparait à les exterminer. Ils travaillent en diligence aux fortifications de la ville; ils implorent le secours du khakan des Khazares[1], qui leur envoye quelques troupes. Élie se joint à Bardane pour se défendre de l'orage qui le menaçait le premier. En effet, on vit bientôt arriver le patrice George, trésorier général de l'empire[2], Jean, préfet de Constantinople, et Christophe, commandant des troupes de Thrace[3], suivi de trois cents soldats. Ils étaient accompagnés de [Toudoun] et de Zoïle[4], que Justinien renvoyait pour ne pas s'attirer la colère du prince khazare. George avait ordre de les rétablir dans leurs biens, d'envoyer faire des excuses au khakan[5], et de ramener à Constantinople Élie et Bardane. Lorsque les trois chefs avec leur escorte se présentèrent devant la ville, et que George et Jean qui marchaient à la tête fu-

[1] Ἀπέστειλαν πρὸς τὸν Χαγάνον εἰς Χαζαρίαν αἰτούμενοι λαὸν πρὸς φυλακὴν αὐτῶν. Theoph. p. 316. — S.-M.

[2] Il était surnommé le syrien. Γεώργιον τὸν πατρίκιον, τὸν ἐπίκλην Σύρον, καὶ γενικὸν λογοθέτην. Theoph. p. 317. — S.-M.

[3] Ou plutôt du thême des Thracésiens. Χριστοφόρον τουρμάρχην τῶν Θρακησίων. Theoph. p. 317. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 40, p. 75, not. 5. — S.-M.

[5] Δι' ἀποκρισιαρίου δὲ ἀπολογήσασθαι τῷ Χαγάνῳ. Theoph. p. 317. — S.-M.

rent entrés, on ferma les portes et on les massacra sur le champ. En même temps les Khazares sortent de la place, enveloppent les trois cents soldats, et les ayant faits prisonniers, ils les conduisent à leur khakan avec [Toudoun], Zoïle et Christophe. [Toudoun] étant mort en chemin, les Khazares pour honorer ses funérailles immolèrent sur son tombeau Christophe et les trois cents soldats [1]. Cependant la ville de Cherson [2] retentissait de malédictions contre Justinien. On s'assemble, on renonce à l'obéissance d'un tyran devenu le bourreau de ses sujets; on offre la couronne à Élie qui la refuse; on nomme Bardane empereur, on lui fait prendre le nom de Philippique [3]. C'est ainsi que le nomment les historiens [et les monuments publics [4]].

XLIII. Seconde entreprise contre cette ville.

Cette nouvelle vole à Constantinople. Justinien, transporté de rage, court à la maison d'Élie; il poignarde ses deux fils encore enfants sur le sein de leur mère; il la livre elle-même à la brutalité d'un Indien [5]

[1] Τοῦ δὲ Τουδούνου κατὰ τὴν ὁδὸν τεθνηκότος, οἱ Χάζαροι δοχὴν αὐτοῦ ἀπέκτειναν τὸν τουρμάρχην σὺν τοῖς τριακοσίοις στρατιώταις. Theoph. p. 317. — S.-M.

[2] Les Chersonites et les habitants des autres places de ces cantons, οἱ Χερσῶνες καὶ τῶν λοιπῶν κάστρων. Theoph. p. 317. — S.-M.

[3] Τὸν δὲ ἐξόριστον ἐκεῖσε Βαρδάνην καὶ Φιλιππικὸν καὶ βασιλέα εὐφήμησαν. Theoph. p. 317. — S.-M.

[4] Je supprime ce qui suit, parce que c'est une erreur. Lebeau s'exprime ainsi « *Mais le véritable nom étoit Filépique, comme on le voit par ses médailles; et c'est celui que nous lui donnerons dans la suite.* » On sait qu'à cette époque les monnaies impériales portaient encore les légendes latines, mais comme elles étaient fabriquées par des artistes qui savaient peu le latin, ils exprimaient assez mal le nom grec de Philippique, qui se trouve effectivement écrit quelquefois FILEPICVS, mais bien plus souvent FILIPICVS et PHILIPPICVS. Il n'y a donc aucune bonne raison de changer le nom de Philippique qui est grec, pour adopter une corruption latine, qui ne paraît pas en réalité avoir été officiellement en usage. — S.-M.

[5] C'est sans doute d'un nègre qu'il s'agit. On donnait alors le nom d'Inde à l'Éthiopie. Voyez t. 8, p. 44 et 45, liv. XI, § 27. — S.-M.

affreux qu'il avait pour cuisinier. Il met en mer une nouvelle flotte, qu'il charge de soldats et de toutes les machines de guerre propres à la destruction des villes. Il en donne le commandement au patrice Maurus[1], et lui ordonne, sous les plus terribles menaces, de ruiner Cherson de fond en comble, d'y faire passer la charrue, et de ne pas laisser échapper un seul de ceux qui y étaient enfermés, non pas même les enfants à la mamelle. Il lui recommande de l'instruire de tout par de fréquents messages. Maurus aborde à Cherson, et commence aussitôt les attaques. Ses machines avaient déja renversé deux tours[2], et il se disposait à donner l'assaut, lorsqu'il voit arriver une armée de Khazares, dont les forces supérieures lui font perdre tout espérance de succès. Il se rembarqua, mais ni lui ni ses soldats n'osant retourner à Constantinople pour y essuyer les emportements d'un prince furieux, ils prirent le parti de se joindre aux Chersonites. Philippique était sorti de la ville avant qu'elle fût attaquée, et s'était retiré auprès du khakan des Khazares. On députe au khakan pour le prier de renvoyer le prince élu; il exige une pièce d'or par tête, et le serment d'être fidèle au nouvel empereur. Ces deux conditions étant remplies, Philippique revient à Cherson, et y est reçu au milieu des vœux et des acclamations.

LXIV. Justinien massacré.

Cependant Justinien, étonné de ne recevoir aucune nouvelle de sa flotte, se douta qu'il était trahi. Il assemble ce qui lui reste de soldats[3], et demande du secours au roi des Bulgares, avec lequel il s'était récon-

[1] Il était surnommé *Bæsus*. Ἀποστέλλει Μαῦρον τὸν πατρίκιον, τὸν ἐπίκλην Βαῖσον. Theoph. p. 317. — S.-M.

[2] La tour nommée *Centenaresium*, τὸν λεγόμενον κεντηναρήσιον πύργον, et la tour *Synagrus*, Theoph. p. 317. — S.-M.

[3] C'étaient les troupes des thèmes

cilié. Terbélis lui envoye trois mille hommes. Justinien passe le détroit et va camper à Damatrys, entre Chalcédoine et Nicomédie. Pour être plus à portée de s'instruire de ce qui se passait à Cherson, il s'avance avec un détachement de cavalerie jusqu'à Ginglisse[1] près de Sinope, sur le Pont-Euxin. A peine y est-il arrivé, qu'il aperçoit sa flotte voguant à pleines voiles vers le Bosphore. Il envoye aux nouvelles un brigantin léger, qui lui rapporte que Bardane est empereur, et qu'il va se rendre maître de la capitale. Aussitôt, rugissant comme un lion, il court sans relâche vers le Bosphore; mais Philippique était déja dans Constantinople. Il retourne donc à Damatrys. Il était résolu d'aller combattre l'usurpateur; mais Philippique le prévint. Dès qu'il fut entré dans la ville, dont la haine du tyran l'avait rendu maître, il prit les mesures les plus promptes pour se défaire et de Justinien et de son fils Tibère, associé à l'empire, et du principal ministre, nommé Basbacure[2]. Le patrice Maurus et Jean *le Passereau*[3] eurent ordre d'aller massacrer Tibère. Ce jeune prince âgé de six ans s'était réfugié dans l'église de la sainte Vierge, au quartier de Blaquernes. Il embrassait d'une main le pilier qui soutenait la table de l'autel; il tenait de l'autre le bois de la vraie croix; et pour rendre sa

d'Opsicium et des Thracésiens dans l'Asie-Mineure.—S.-M.

[1] C'était, selon Nicéphore, p. 31, un bourg sur la côte de la mer Noire. Πρὸς τοῖς Ποντικοῖς ἐξέδραμε χωρίοις, ἄχρι παραθαλασσίου κώμης Γιγγλίσσου ὀνομαζομένης.—S.-M.

[2] Βασβακουρίον. Je pense qu'il s'agit ici de *Varazbukour*, dont il a été question, ci-dev. § 31, p. 59, not. 4, et qui, je crois, était ibérien de naissance ou d'origine. On apprend de Théophane, p. 318, qu'il était le premier des patrices et comte ou commandant du thême d'Opsicium; ὁ πρωτοπατρίκιος καὶ κόμης τοῦ Ὀψικίου. Le thême d'Opsicium contenait la plus grande partie des anciennes provinces de Bithynie, de Mysie et de Phrygie.—S.-M.

[3] Ἰωάννης στροῦθος. Theoph. p. 318.—S.-M.

personne plus inviolable, on lui avait suspendu au cou plusieurs reliques. Son aïeule Anastasie (car il avait perdu sa mère) se tenait à la porte du sanctuaire, comme pour en défendre l'entrée. A l'arrivée des assassins, elle se jette aux pieds de Maurus avec des cris lamentables, et les tenant embrassés, les baignant de ses larmes, elle demande grace pour un enfant innocent. Pendant qu'elle se tenait attachée au patrice, Jean saute dans le sanctuaire, détache de l'autel le jeune prince, lui arrache le bois de la croix qu'il pose sur la table sacrée, lui enlève les reliquaires qu'il se passe lui-même au cou, et, traînant l'enfant à la porte de l'église, il le dépouille, l'étend sur les degrés et l'égorge. Il fait ensuite porter son corps dans l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien, où on lui donne la sépulture. Basbacure, qui avait pris la fuite, est bientôt atteint et massacré. Élie s'était chargé lui-même de l'exécution la plus difficile; c'était d'ôter la vie à Justinien campé à Damatrys avec son armée. Il y marcha avec les troupes de Philippique. Dès qu'il fut à portée de se faire entendre: « Camarades, s'écria-t-il, je ne « viens pas vous apporter la guerre, mais le salut et la « liberté. Séparez-vous d'un monstre odieux, altéré de « votre sang ainsi que du nôtre, et qui a juré de perdre le dernier des Romains. L'empereur vous promet sûreté et récompense. Et vous, Bulgares, dont « il a payé les services en vous allant attaquer contre « la foi des traités, quittez cet ingrat, ce perfide. « Philippique, notre maître et dès ce jour votre allié « fidèle, vous ouvre un libre passage par ses états. Vous « n'y trouverez que des amis. Recevez la parole et le « sauf-conduit de l'empereur. » Il parlait encore, que les

soldats de Justinien se mettaient en mouvement pour se joindre à l'armée ennemie. Justinien abandonné ne songeait qu'à fuir. Élie ne lui en donna pas le temps; il court à lui, le saisit par les cheveux, et lui coupe la tête, qu'il envoye sur-le-champ à Philippique. Après l'avoir donnée en spectacle à Constantinople, on la porta en Occident jusqu'à Rome, pour annoncer le commencement du nouveau règne. On reçut à Rome cette nouvelle vers la fin de janvier 712, trois mois après le retour du pape. Ainsi mourut Justinien second, âgé de quarante-un ans; il en avait régné six depuis son rétablissement, au milieu du sang et du carnage. Il fut le dernier de la famille d'Héraclius, qui avait occupé le trône pendant la durée précise d'un siècle, dans la personne de six empereurs. Ce prince, faisant un mélange monstrueux de dévotion et de barbarie, fut le premier des empereurs qui fit graver sur ses monnaies l'image de Jésus-Christ.

An 712.

XLV. Philippique protége les Monothélites.

Theoph. p. 319, 320. Cedr. t. 1, p. 446, 447, 448. Anast. in Constantino. Niceph. p. 31, 32. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 144. Paul. Diac. l. 6, c. 34. Peroratio Agathonis

Philippique, infecté dès l'enfance de l'erreur des Monothélites, ne voulut point entrer dans le palais qu'on n'eût effacé l'image du sixième concile, peint sur les murs du vestibule. Trop fidèle à la parole qu'il avait donnée au prétendu prophète qui lui avait prédit son élévation à l'empire[1], il ne fit usage de son pouvoir que pour rétablir l'hérésie que Constantin Pogonat avait proscrite. Il commença par chasser du siége de Constantinople et par renfermer dans un monastère le patriarche Cyrus, et mit à sa place le diacre Jean, que l'ambition rendit Monothélite. Les hérétiques, qui se tenaient cachés depuis le règne de Pogonat, pressaient l'empereur d'abolir la mémoire du sixième concile, qui

[1] Voyez ci-dev. § 27, p. 51. — S.-M.

Zon. l. 14, t. 2, p. 96, 97, 98. Suid. Φιλιππικός. Baronius. Oriens Chris. t. 1, p. 234. Pagi ad Bar. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 192, 193.

les avait condamnés; ils étaient secondés par les flatteurs de cour, toujours zélés pour la religion du prince. L'empereur n'eut pas de peine à se rendre à leurs instances. Il assembla les évêques d'Orient; et quoique les actes de ce faux concile ayent été ensevelis avec Philippique, en sorte qu'on ne sait ni le nombre des prélats qui le composèrent ni ce qui se passa dans les diverses séances, on peut conjecturer qu'il fut très-nombreux, et qu'on n'y épargna nulle des voies irrégulières pour corrompre ou forcer les suffrages. Tout l'Orient devint Monothélite, les siéges vacants furent remplis d'hérétiques, la crainte et l'intérêt firent même succomber les orthodoxes. Germain, évêque de Cyzique, et André de Crète, prélats renommés pour leur science et leur vertu, eurent la faiblesse de céder au torrent: prévarication honteuse qu'ils effacèrent dans la suite par leurs larmes et par leur fermeté héroïque à soutenir la discipline de l'Église contre les efforts de Léon. Il n'y eut qu'un petit nombre de prélats assez courageux pour braver l'exil et toutes les rigueurs de la persécution. L'empereur fit mettre dans les diptyques les noms de Sergius et d'Honorius anathématisés dans le sixième concile, dont il fit brûler les actes.

XLVI. L'Occident rejette l'hérésie.

Dans cette apostasie presque universelle de l'Orient, l'Occident, moins exposé aux violences du prince, ferma toute entrée à l'hérésie. Philippique, triomphant du succès de son concile, écrivit au pape Constantin une lettre remplie de ses erreurs. Elle fut rejetée, et le zèle du peuple romain en cette occasion approcha fort d'un soulévement, que la religion n'autorisa jamais. On déclara qu'on ne reconnaîtrait pas un empereur hérétique; qu'on ne recevrait ni ses lettres ni ses monnaies;

que son portrait ne serait point placé dans l'église selon l'usage; que son nom ne serait pas prononcé à la messe. On fit peindre dans l'église de Saint-Pierre la représentation des six conciles généraux. Rome était alors gouvernée par des ducs, nommés par l'exarque de Ravenne au nom de l'empereur : Christophe était revêtu de cette dignité : Eutychius ayant envoyé Pierre pour lui succéder, on prit les armes; Christophe se mit à la tête des révoltés : on en vint aux armes dans la rue Sacrée, il en coûta la vie à vingt-cinq personnes de part et d'autre. Enfin le pape sépara les combattants par le moyen des prêtres, qui se jettèrent à la traverse avec la croix et les évangiles. A cette vue, les catholiques se retirèrent, et laissèrent le champ de bataille au parti de Pierre, qui fut néanmoins obligé de sortir de Rome.

Félix, archevêque de Ravenne, fut le seul prélat orthodoxe qui éprouva de la part de l'empereur un traitement équitable. Aveuglé par ordre de Justinien et relégué à Cherson, il avait été compagnon d'exil de Bardane. Le prince lui permit de retourner à Ravenne. Il voulut même par ses libéralités le consoler des tourments qu'il avait endurés. Entre les présents qu'il lui fit, était une petite couronne d'or enrichie de pierreries d'un grand prix. Dans la suite, Charlemagne, maître de Ravenne, ayant voulu savoir d'un marchand juif la valeur de cette couronne, le juif répondit que toutes les richesses de la cathédrale de Ravenne ne pourraient la payer. Elle disparut cent ans après, sous l'archevêque George. Félix remonta sur son siége, quoiqu'il eût perdu l'usage de la vue. Il obtint du pape son absolution, en se soumettant à lui rendre les mêmes

XLVII. Félix renvoyé à Ravenne.

hommages qu'avaient rendus ses prédécesseurs, et il continua de mériter l'amour et le respect de son peuple par sa charité et par la sainteté de sa vie.

XLVIII. Irruption des Bulgares et des Sarrasins.

Quoique Terbélis, roi des Bulgares, n'eût pas sujet d'aimer Justinien, cependant, comme il l'avait rétabli sur le trône, il prit prétexte de sa mort pour faire des courses sur les terres de l'empire. Il marcha vers l'entrée du Bosphore du côté de la mer Noire, et, mettant tout le pays à feu et à sang, il s'avança jusqu'au golfe de Céras. Sa marche fut si rapide, qu'on n'en fut averti à Constantinople que par l'incendie du faubourg de Syques. On y célébrait ce jour-là les noces d'un riche citoyen de la ville, et l'on y avait transporté par le golfe une magnifique et nombreuse argenterie, avec tout l'appareil d'un festin somptueux. Tout fut la proie des Bulgares; ils firent un horrible massacre des conviés et poursuivirent les fuyards jusqu'à la porte dorée. S'étendant ensuite dans toute la Thrace, ils la ravagèrent et retournèrent vers le Danube avec un butin immense et un nombre infini de prisonniers. L'empereur, pour peupler et défendre ce qui restait aux Romains dans la petite Arménie, y avait fait passer des colonies de la grande Arménie, et les avait logés dans Mélitène et dans les places d'alentour [1]. Moslémah, le plus re-

[1] Il établit selon Théophane, p. 320, les Arméniens chassés de leur patrie, dans le territoire de Mélitène et dans la quatrième Arménie, pays au nord de la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre. Φιλιππικὸς τοὺς Ἀρμενίους τῆς ἑαυτοῦ γῆς ἀπελάσας Μελιτηνὴν, καὶ τὴν τετάρτην Ἀρμενίαν οἰκῆσαι ἠνάγκασεν. Les termes dont se sert Théophane n'indiquent pas que Philippique ait placé les Arméniens dans des terres de sa dépendance, mais ils font voir qu'il employa la violence pour les obliger à occuper les pays dont il s'agit. Cette opinion est confirmée par le texte précis d'Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 121, qui dit que Philippique chassa les Arméniens de son territoire, et que les Arabes leur donnèrent Mélitène

doutable des généraux sarrasins de ce temps-là, bravant ces faibles remparts, pénétra dans le Pont, prit Amasée[1] avec les châteaux des environs[2], et dépeupla ce pays. Il se jeta ensuite dans la Lycaonie[3], où pillant toutes les villes, qui ne lui firent aucune résistance, il recueillit un butin inestimable. An 713.

XLIX. Philippiqua détrôné.

Theoph. p. 320, 321. Niceph. p. 32. Cedr. t. 1, p. 448. Hist. misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 144. Zon. l. 14, t. 2, p. 98. Manass. p. 84. Glyc. p. 280. Joël. p. 176.

L'année suivante, Abbas[4], autre chef des Sarrasins, prit Antioche de Pisidie[5]. Cependant Philippique, insensible à tant de pertes, ne s'occupait que de ses plaisirs. Oisif au fond de son palais, livré aux plus infâmes débauches, il enlevait les femmes à leurs maris, il forçait les monastères, et arrachait des autels les religieuses dont il entendait vanter la beauté. Sans action, sans mouvement sinon pour les festins et les fêtes, il dissipa en peu de mois la plus grande partie des meubles précieux et des trésors accumulés par ses prédécesseurs

avec le pays voisin, et ce qu'on appelle *Armendarb*. Ce nom signifie en langue arabe, *l'entrée* ou *les gorges de l'Arménie*. Les Arméniens devinrent alors les alliés des Arabes et les adversaires des Romains. On trouve la même chose dans l'historien syrien Michel d'Antioche. — S.-M.

[1] Μασαλμᾶς δὲ τὴν Ἀμάσειαν παρέλαβεν σὺν ἄλλοις κασελλίοις. Theoph. p. 320. Nicéphore, p. 32, donne à cette ville le nom de *Media*, τὴν Μήδειαν καὶ ἕτερα πολίσματα συμπαραλαμβάνουσι. Il y a sans doute ici une erreur de copiste, car il est impossible que Nicéphore diffère en ce point de Théophane, qu'il copie habituellement. — S.-M.

[2] Parmi ces villes était *Tarantus*, selon Abou'lfaradj, *chron syr.* p. 121. J'en ai parlé ci-dev. § 26, p. 50, not. 1. Elle fut conquise, selon lui, par Moslémah, en l'an 1022 des Séleucides, 711 de J.-C. — S.-M.

[3] Je ne sais d'où vient cette indication. On trouve dans Théophane, p. 320, la mention d'une ville de *Misthias*, conquise avec d'autres places par les Arabes. Οἱ Ἄραβες τὴν Μισθίαν παρέλαβον καὶ ἕτερα κάστρα. Il existait selon Ptolémée une ville de *Misthium* dans la Pisidie voisine de la Lycaonie et souvent confondue avec elle. C'est là ce qui aura donné lieu de supposer la conquête de la Lycaonie par les Arabes. — S.-M.

[4] Cet Abbas est sans doute le général arabe dont il a été question ci-dev. § 36, p. 67, not. 1, et § 39, p. 72, not. 2. — S.-M.

[5] On croit que cette ville est celle qui porte actuellement le nom d'*Akscheher*. — S.-M.

et surtout par le dernier prince; fruits malheureux de tant de rapines, et de confiscations injustes. Il s'énonçait avec facilité et avec grace; plein d'esprit et de connaissances, ses discours respiraient la politique la plus saine et la plus éclairée; mais ses actions déshonoraient le trône et le rendaient méprisable à ses sujets. Le reclus qui lui avait prédit son élévation, lui avait promis un règne long et heureux, s'il abolissait les décrets du sixième concile. Mais au bout de dix-huit mois il se forma contre lui un complot qui le plongea dans un état plus triste que n'avait été son exil. Le patrice George Buraphe, commandant des troupes de Phrygie, de Mysie et de l'Hellespont[1], était alors en Thrace, pour défendre cette province contre les incursions des Bulgares. De concert avec le patrice Théodore Myacius[2], il prit la résolution de dépouiller Philippique d'un titre dont il était indigne. Il envoye à Constantinople un de ses officiers, homme hardi et entreprenant, nommé Rufus[3], avec quelques soldats, et lui ordonne de saisir la première occasion d'exécuter leur dessein. Elle ne tarda pas à se présenter. Le troisième de juin, veille de la pentecôte, Philippique célébra le jour de sa naissance[4] par des courses de chars dans le Cirque. Il traversa ensuite toute la ville à la tête d'une pompeuse cavalcade, au son de mille instruments de musique. Après avoir pris le bain dans les Thermes de Zeuxippe, il alla se mettre à table avec les premiers de

[1] Il était comte ou commandant du thème d'Opsicium, qui répondait à ces provinces. Γεώργιος πατρίκιος καὶ κόμης τοῦ Ὀψικίου, ὁ ἐπίκλης Βοράφος. Theoph. p. 321. — S.-M.

[2] Θεοδώρου τοῦ πατρικίου τοῦ Μυακίου. Theoph. p. 321. — S.-M.

[3] Son titre était ὁ πρωτοςράτωρ τοῦ Ὀψικίου. Theoph. p. 321. — S.-M.

[4] Selon Nicéphore, p. 32, c'était la fête (*Dies natalis urbis*) de la fondation de Constantinople, γενέθλιον

sa cour, et but avec excès. Le repas étant fini, pendant qu'il dormait profondément[1], Rufus accourt au palais, où tout était dans le désordre d'une fête tumultueuse. Chacun, sans songer au prince, ne s'occupait que de ses propres plaisirs. Il pénètre sans obstacle jusqu'à l'appartement de l'empereur, et, le trouvant sans gardes, ivre et enseveli dans le sommeil, il se saisit de lui, l'enveloppe d'un manteau, le transporte à l'Hippodrome, sans être remarqué de personne, le prince lui-même, plongé dans l'ivresse, ne s'appercevant pas de son enlèvement. Là, Rufus, l'ayant enfermé dans le vestiaire de la faction verte[2], lui fait créver les yeux.

τῆς πόλεως ἡμέραν. — S.-M.

[1] Qu'il faisait la méridienne, μεσημβρίζοντα. Theoph. p. 321. Εἰς ὕπνον κατὰ τὸν μεσημβρινὸν τῆς ἡμέρας καιρὸν ἐτράπετο. Niceph. p. 32. — S.-M.

[2] Τὸ ὀρνατούριον τῶν πρασίνων. Theoph. p. 321. — S.-M.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

LIVRE LXIII.

I. Anastase II empereur. II. Il se déclare pour la doctrine catholique. III. Commencements de Léon l'Isaurien. IV. Expédition de Léon dans le pays des Alains. V. Son retour à Constantinople. VI. Préparatifs contre les Sarrasins. VII. Germain transféré de Cyzique à Constantinople. VIII. Flotte envoyée pour détruire les préparatifs des Sarrasins. IX. Elle se mutine. X. Anastase détrôné. XI. Règne de Théodose III. XII. Léon proclamé empereur par les habitants d'Amorium. XIII. Léon se tire des mains des Sarrasins. XIV. Léon reconnu empereur à Constantinople. XV. Liutprand roi des Lombards. XVI. Grégoire II, pape. XVII. Grande inondation du Tibre. XVIII. Les Sarrasins viennent assiéger Constantinople. XIX. Siége par terre et par mer. XX. Destruction des deux flottes ennemies. XXI. Révolte apaisée en Sicile. XXII. Suite du siége. XXIII. Retraite et destruction totale de l'armée sarrasine. XXIV. Joie des Romains et colère du khalife. XXV. Naissance de Constantin Copronyme. XXVI. Entreprise et mort d'Anastase. XXVII. Léon persécute les Juifs et les Montanistes. XXVIII. Les Sarrasins maîtres de la Sardaigne. XXIX. Expédition des Sarrasins. XXX. Naissance d'une île nouvelle. XXXI. Léon forme le dessein d'abolir le culte des images. XXXII. Motifs qui l'y excitaient. XXXIII. Édit de Léon. XXXIV. Troubles excités par cet édit. XXXV. Germain résiste à l'empereur. XXXVI. Jean Damascène combat pour la doctrine de l'Église. XXXVII. Léon veut se défaire du pape. XXXVIII. Révolte de la Grèce. XXXIX. Les Sarrasins attaquent Nicée. XL. Nouvelles entreprises de l'empereur contre le pape. XLI. Zèle des Romains pour le pape. XLII. Liutprand profite de ces troubles. XLIII. Efforts inutiles de l'exarque pour faire périr le pape. XLIV. Ravenne reprise par l'exarque. XLV. Liutprand se ligue avec l'exarque. XLVI.

ANASTASE II, THÉODOSE III, LÉON III, *dit l'Isaurien.*

I. Anastase II, empereur.

Anast. in Constantino. Theoph. p. 321, 327 et seqq. Cedr. t. I, p. 448 et seqq. Niceph. p. 32. Peroratio Agathonis. Hist. misc. l. 20 et 21, ap. Murat. t. I, part. I, p. 145 et 148. Zon. l. 14 et 15, t. 2, p. 98 et seqq. Manass. p. 84, 85. Glyc. p. 80. Or. Christ. t. I, p. 235.

Les gardes et les officiers du palais ne furent pas long-temps à s'apercevoir de l'absence de l'empereur. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, on le trouva sur le soir dans le même lieu où il avait été traité si cruellement, détestant les auteurs de ses maux, et plus encore sa malheureuse ambition, qui après un éclat de courte durée le plongeait dans d'affreuses ténèbres pour le reste de sa vie. Il avait régné environ dix-sept mois. Sa chûte ne produisit aucun mouvement dans Constantinople; il disparut sans être regretté, et rentra dans une si profonde obscurité, que l'histoire n'a pas même daigné nous apprendre ce qu'il devint après sa disgrace. Le lendemain, jour de la Pentecôte, le peuple s'étant rendu en foule dans l'église de Sainte-Sophie, Artémius, le premier secrétaire d'état [1], universellement estimé pour son savoir et son expérience

[1] Ὁ πρωτοασηκρήτης. Theoph. p. 321. — S.-M.

dans les affaires, fut proclamé empereur. Il reçut la couronne des mains du patriarche, et prit le nom d'Anastase II. Entre les soins qui l'occupèrent les premiers jours de son règne, il crut devoir à sa propre sûreté et à celle de tous les souverains la punition de l'attentat commis contre son prédécesseur. Dès le samedi suivant George et Théodore subirent le même traitement qu'ils avaient osé faire à leur maître. Ils furent ensuite transportés à Thessalonique pour y vivre en exil.

II. Il se déclare pour la doctrine catholique.

Le nouvel empereur avait été constamment attaché à la doctrine catholique; son élection rendit la liberté à l'Église. Dans le moment même qu'il fut couronné, les évêques, le clergé et le peuple assemblés dans Sainte-Sophie, s'écrièrent comme de concert : *Nous embrassons la foi du sixième concile; il est saint, il est œcuménique.* L'empereur joignit sa voix à ces acclamations unanimes; il déclara qu'il soutiendrait de tout son pouvoir l'ancienne croyance. Il rendit compte de ces pieux sentiments au pape Constantin dans une lettre, qu'il lui fit porter par le patrice Scolastique son chambellan, nommé Exarque de Ravenne à la place d'Eutychius, qui fut rappelé. Cette nouvelle causa beaucoup de joie aux orthodoxes, et replongea les hérétiques dans le silence et l'obscurité d'où la faveur de Philippique les avait tirés. Le peuple de Rome, rassuré par ce témoignage authentique de la foi de l'empereur, consentit enfin à recevoir pour duc Pierre, qui promit de soutenir la saine doctrine. Jean patriarche de Constantinople écrivit aussi au pape, pour lui demander sa communion, s'excusant de sa faiblesse, témoignant un sincère repentir, et prononçant anathème contre l'erreur des Monothélites.

Anastase, qui avait rempli avec distinction les premiers emplois du ministère, était bien capable de faire un choix judicieux de ses ministres. Il confia le soin des affaires civiles à des personnes aussi intègres qu'éclairées; et il fit usage de la valeur et des talents militaires de Léon pour le commandement des troupes. Il est temps de faire connaître ce personnage célèbre, dont l'adroite politique se frayait dès-lors insensiblement un chemin à l'empire. Il naquit en Isaurie [1] de parents pauvres et obscurs, qui le nommèrent Conon[2]. La misère les ayant fait sortir de leur pays, ils allèrent s'établir en Thrace dans la ville de Mésembrie[3], où ils gagnèrent quelque bien à faire commerce de bestiaux. Conon, ayant pris le parti des armes, se fit appeler Léon. Il servait simple soldat dans l'armée de Justinien, lorsque ce prince alla faire la guerre aux Bulgares. Comme l'armée manquait de vivres, il engagea son père à lui envoyer cinq cents moutons, dont il fit présent à l'empereur. Léon était bien fait et d'une taille avantageuse. Justinien charmé de son zèle et de sa figure le mit au nombre de ses gardes, et l'avança en peu de temps aux premiers grades de la milice[4].

III. Commencement de Léon l'Isaurien.

[1] On prétendait cependant qu'il était né à Germanicia, ville appelée par les orientaux Marasch et située au milieu des montagnes qui séparent la Cilicie de la Syrie. Théophane assure, p. 327, qu'il était réellement de l'Isaurie. Λέων ἐκ τῆς Γερμανικίων καταγόμενος· τῇ δὲ ἀληθείᾳ ἐκ τῆς Ἰσαυρίας. Il semble cependant résulter d'un passage de Théophane, p. 330, cité ci-après, § 5, p. 97, not. 1, que Léon se regardait lui-même comme arménien d'origine. Selon l'histoire mêlée, qui en ce point diffère un peu de Théophane, il était syrien d'origine et venu de Germanicia. *Ex Germanicensibus derivatus, genere Syrus.*—S.-M.

[2] Cette indication se trouve dans Manassès, p. 86. On la retrouve dans Cédrénus, t. 1, p. 450. Voyez aussi Théophane, p. 341.— S.-M.

[3] Dans le commencement du règne de Justinien. Μετοικίζεται ἐν Μεσημβρίᾳ τῆς Θρᾴκης ἐπὶ τῇ πρώτῃ αὐτοῦ βασιλείᾳ. Theoph. p. 327.—S.-M.

[4] Ὁ Ἰουστινιανὸς σπαθάριον εὐθέως αὐτὸν πεποίηκεν, καὶ εἶχεν αὐτὸν ὡς

Une fortune si rapide excita l'envie; on l'accusa de porter ses vues ambitieuses jusqu'au trône. Mais d'exactes informations ne laissèrent à ses accusateurs que la confusion de la calomnie.

IV. Expédition de Léon dans le pays des Alains.

Il en resta cependant quelque impression dans l'esprit de Justinien. Le mérite de Léon suffisait pour le rendre suspect à ce méchant prince, qui résolut de l'éloigner. Il prit occasion de la révolte des Abasges, des Lazes et des Ibériens, que la dureté et l'avarice des gouverneurs avaient portés à secouer le joug de l'empire. Il le chargea d'exciter les Alains à faire la guerre à ces peuples [1], et lui mit entre les mains une grande somme d'argent pour y réussir. La ville de Phasis était demeurée fidèle; Léon y laissa cet argent en dépôt, à dessein d'en faire venir ce qu'il croirait nécessaire, selon la disposition des esprits. Justinien l'ayant appris, crut avoir trouvé un moyen de perdre Léon, en le mettant hors d'état d'exécuter les promesses qu'il aurait faites aux Barbares; il fit enlever le trésor. — [Suivi de quelques habitants du pays [2] Léon se dirigea aussitôt vers l'Apsilie [3] à l'occident du pays des Abasges [4]; il y franchit les hauteurs du Caucase [5] et bientôt il arriva dans l'Alanie [6]. Il] n'eut besoin que

γνήσιον φίλον. Theoph. p. 327. — S.-M.

[1] Πρὸς τὸ συγκινῆσαι τοὺς Ἀλάνους κατὰ Ἀβασγίαν, καὶ Λαζικὴν, καὶ Ἰβηρίαν. Theoph. p. 327.—S.-M.

[2] Ὀλίγους δὲ λαβὼν τῶν ἐντοπίων. Theoph. p. 328.—S.-M.

[3] Le texte de Théophane porte, p. 328, Δαψίλιαν, c'est une faute. On doit évidemment y lire δ'Ἀψίλιαν. J'ai parlé ailleurs, t. 9, p. 206 et 207, liv. XLVII, § 69 et t. 10, p. 71, not. 2, liv. L, § 33, de la situation de l'Apsilie, pays qui à certains égards faisait partie de la Lazique. — S.-M.

[4] Les Abkhaz des Orientaux. J'en ai parlé fort au long, t. 8, p. 124-126, liv. XLI, § 24, et t. 11, p. 102, not. 4, liv. LVII, § 10.— S.-M.

[5] Ὑπερβὰς τὰ Καυκάσια ὄρη. Theoph. p. 328.—S.-M.

[6] Ἦλθεν ἐν Ἀλανίᾳ. Theoph. p. 328. — S.-M.

de paroles pour engager les Alains à marcher contre les Abasges. Ils entrèrent donc sur leurs terres et y firent de grands ravages [1]. Les Abasges allarmés de cette irruption soudaine, députèrent [2] aux Alains pour réclamer leur ancienne alliance, leur offrant six mille pièces d'or [3], s'ils voulaient leur mettre entre les mains ce corrupteur perfide, qui venait désunir des peuples amis et troubler la paix qui régnait dans leurs montagnes. Les Alains reçurent l'argent et promirent de leur livrer le député romain à un jour marqué. Ce n'était qu'une feinte; ils étaient convenus avec Léon de ce qu'ils voulaient faire. Le jour étant arrivé, les Abasges vinrent en grand nombre, et emmenèrent Léon chargé de chaînes. A peine furent-ils engagés dans les gorges des montagnes [4], que les Alains [5] postés en embuscade fondent sur eux, délivrent Léon, qui se mettant à leur tête enveloppe toute l'escorte, la fait prisonnière dans le pays, et met tout à feu et à sang [6].

v. Son retour à Constantinople.

Cependant un corps de troupes romaines [7] ayant passé de l'Arménie dans la Lazique assiégeait Archéo-

[1] Ἦλθον καὶ ᾐχμαλώτευσαν τὴν Ἀβασγίαν. Theoph. p. 328. — S.-M.

[2] Le texte de Théophane, p. 328, dit que ce fut le prince des Abasges, ὁ Ἀβασγῶν κύριος, qui envoya chez les Alains. — S.-M.

[3] Théophane dit, p. 328, *trois mille*, τρισχίλια νομίσματα. Ce fut dans une seconde ambassade qu'ils offrirent de donner six mille pièces d'or. — S.-M.

[4] Ils devaient passer par le chemin qui conduisait vers le territoire de l'empire, et qui était très-difficile. Ἡ ὁδὸς ἡ ἐπὶ Ῥωμανίαν ἄγουσα κεκλεισμένη ἐστίν. Theoph. p. 328. — S.-M.

[5] On apprend de ce récit que les Alains avaient alors pour prince un certain *Itazès*. Οἱ Ἀλανοὶ σὺν τῷ Ἰτάζῳ τῷ κυρίῳ αὐτῶν ἀποκτέννουσι τοὺς Ἀβασγούς. Theoph. p. 329. — S.-M.

[6] Théophane raconte avec beaucoup de détails, p. 328 et 329, les négociations qui eurent lieu à cette occasion entre les Alains et les Abasges, puis entre les Abasges et Justinien, pour obtenir qu'on laissât revenir librement son délégué. — S.-M.

[7] Une armée romaine et arménienne, φοσσᾶτον Ῥωμαίων καὶ Ἀρμενίων, dit Théophane, p. 329. — S.-M.

polis [1] : mais un plus grand corps de Sarrasins étant accouru au secours [2] obligea les Romains [3] de lever le siége en désordre et de regagner le Phase. Deux cents Romains auxquels les Sarrasins avaient coupé le chemin, [obligés de se jeter dans l'Apsilie,] se réfugièrent au pied du Caucase [et dévastèrent le pays environnant [4]]. — Léon l'ayant appris crut y trouver toute l'armée ; et prenant avec lui cinquante Alains, il traverse au mois de mai les neiges de ces affreuses montagnes [5]. Étonné de n'y voir qu'une poignée de Romains, il apprit que l'armée avait pris la fuite, et que tous les passages étaient fermés, d'un côté par les Abasges, de l'autre par les Sarrasins. Il ne restait qu'un chemin, qui conduisait dans l'Apsilie, dont les peuples n'avaient point pris de part à la révolte de leurs voisins. Ce pays avait des ports sur le Pont-Euxin [6], d'où Léon pouvait passer sur les terres de l'empire. Mais ce chemin même était fermé par la forteresse de Sidère [7], qu'occupaient les Sarrasins. Léon envoya demander

[1] Voyez ce que j'ai dit de cette ville, t. 9, p. 215, not. 4 et 5, liv. XLVII, § 75. — S.-M.

[2] Cette indication fait voir que les Arabes avaient poussé fort loin leurs conquêtes dans les pays Caucasiens, et que la trahison du patrice Sergius, dont il a été question, ci-dev. p. 42, not. 3, liv. LXII, § 19, avait eu des conséquences très-fâcheuses pour l'empire. — S.-M.

[3] Ὁ τῶν Ῥωμαίων καὶ τῶν Ἀρμενίων λαός. Theoph. p. 329. — S.-M.

[4] Ἀνῆλθεν ἐν τοῖς μέρεσιν Ἀψιλίας, καὶ τῶν Καυκασίων πραιδεύοντες. Theoph. p. 329. — S.-M.

[5] On se servait, pour parcourir en sûreté les neiges de ces montagnes, de raquettes ou de patins décrits par Théophane, p. 329. Ὑπερβὰς μετὰ κυκλοπόδων Μαΐου μηνὸς τοὺς χιόνας τῶν Καυκασίων. — S.-M.

[6] Il est question du littoral des Apsiliens dans le périple du Pont-Euxin par Arrien. Voyez d'ailleurs t. 9, p. 206, liv. XLVII, § 69. — S.-M.

[7] Κάστρον τὸ λεγόμενον Σίδηρον. Theoph. p. 329. Je pense que ce château s'appelait *le château de fer* et que le nom de *Sideron* n'en était qu'une traduction grecque. Les Turcs donnent de même le nom de *Demir-kapou* ou *porte de fer* à tous les défilés ou passages de montagnes. — S.-M.

passage au commandant nommé Pharasmane [1]. Le Sarrasin [2] l'ayant refusé, il résolut d'attaquer la place, quoiqu'il n'eût à sa suite que deux cent cinquante hommes. Mais un secours inespéré releva son courage. Marin, un des principaux habitants de l'Apsilie [3], vint le joindre avec trois cents soldats, et Pharasmane croyant que c'était un détachement de l'armée romaine, qui revenait tout entière sur ses pas, demanda à capituler. Léon était trop ambitieux pour être esclave de sa parole. Il promit tout [4], et ne tint rien. Il pilla la forteresse, mit le feu aux maisons, rasa les murailles et gagna l'Apsilie, dont les habitants lui rendirent de grands honneurs. Là s'étant embarqué, il entra dans le port de Trébizonde et revint par terre à Constantinople. Anastase, qui régnait alors, le nomma commandant général des troupes de l'Orient [5].

[1] Le seigneur ou *lieutenant* comme dit Théophane, p. 329, qui y commandait pour les Arabes, était un certain Pharasmane. Ἐν ᾧ ἦν τοποτηρητὴς Φαρασμάνιός τις τοὔνομα ὑπὸ τοὺς Σαρακηνοὺς τυγχάνων. Le nom de Pharasmane fait voir que ce personnage était un Ibérien ou un Laze, qui reconnaissait la suprématie du khalife, comme la plupart des seigneurs de l'Arménie, de l'Albanie et de l'Ibérie. Le nom de Pharasmane est célèbre dans l'histoire ancienne de l'Ibérie. Théophane remarque encore, p. 330, que ce Pharasmane se regardait comme en paix avec les Arméniens. Εἰρήνην ἔχων μετὰ τῶν Ἀρμενίων. Léon voulut en profiter pour obtenir le passage, *si tu es en paix avec les Arméniens*, lui disait-il, *tu l'es avec moi; j'ai été obligé de subir la domination romaine*, ἐφ' ὅσον εἰρήνην ἔχεις μετὰ τῶν Ἀρμενίων, εἰρήνευσον καὶ μετ' ἐμοῦ· καὶ γενοῦ ὑπὸ τὴν βασιλείαν Ῥωμαίων. Cette indication donnerait lieu de croire que Léon se regardait lui-même comme arménien d'origine. Voyez ci-dev. § 3, p. 93, not. 1.— S.-M.

[2] Cette qualification ne peut convenir à Pharasmane.—S.-M.

[3] Je crois plutôt que ce personnage était le prince ou le chef des Apsiliens. Théophane le qualifie ainsi, p. 330, Μαρῖνος ὁ πρῶτος τῶν Ἀψιλῶν. Les noms romains étaient alors répandus dans ces régions.— S.-M.

[4] Pharasmane avait consenti à se reconnaître sujet de l'empire, et il avait donné à Léon son fils pour ôtage. Theoph. p. 330. —S.-M.

[5] Στρατηγὸν εἰς Ἀνατολικούς. Theoph. p. 330.— S.-M.

AN 714.

VI. Préparatifs contre les Sarrasins.

Theoph. p. 321, 322. Cedr. t. 1, p. 449. Niceph. p. 32, 33. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 145.

Les Sarrasins continuaient leurs ravages. Moslémah pillait la Galatie [1], et le khalife faisait de grands armements de terre et de mer, qui menaçaient Constantinople. L'empereur lui envoya le patrice Daniel [2], en apparence pour traiter de paix, mais en effet pour prendre connaissance de ses desseins et de ses forces. Sur le rapport que fit Daniel à son retour, Anastase jugea qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il fit publier un édit qui enjoignait aux habitants de se pourvoir de vivres pour trois ans, chacun dans sa famille; ceux qui n'étaient pas en état de faire cette dépense, eurent ordre de sortir de la ville. Il nomma des inspecteurs pour présider aux différents ouvrages. On construisit des barques et des vaisseaux de course; on répara les murs du côté de la mer; on les garnit de pierres et de machines de toute espèce. Les greniers publics furent remplis de toutes sortes de grains, on prit les précautions nécessaires pour en procurer la conservation.

AN. 715.

VII. Germain transféré de Cyzique à Constantinople.

Theoph. p. 322. Cedr. t. 1, p. 449. Hist. Misc. l. 20, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 145.

Pendant qu'Anastase s'occupait de ces soins, le patriarche Jean mourut, ou selon d'autres fut déposé, ce qui paraît moins vraisemblable. Jean, engagé d'abord dans l'hérésie, avait expié son crime par une rétractation éclatante : dans le temps même du couronnement d'Anastase, il avait déclaré avec les autres évêques, qu'il embrassait la doctrine du sixième concile. Il était entré dans la communion du pape Constantin; en un mot il n'était pas plus coupable que Germain qui fut

[1] Ἐκούρσευσεν Μασαλμᾶς τὴν Ῥωμανίαν, καὶ σκυλεύσας τὴν Γαλατίαν. Theoph. p. 321. Voyez ce que j'ai dit de ce personnage, ci-dev. p. 67, not. 1, liv. LXII, § 36.—S.-M.

[2] Daniel Sinopitès, patrice et préfet de Constantinople. Δανιὴλ τὸν Σινωπίτην πατρίκιον καὶ ὕπαρχον τῆς πόλεως. Theoph. p. 321. Nicéphore dit, p. 32, qu'il était originaire de Sinope, ἀπὸ τῆς Σινωπιτῶν ὁρμώμενον πόλεως.—S.-M.

son successeur. Germain, évêque de Cyzique, se distinguait par sa science et par sa vertu. Mais la mort de son père, auquel Constantin Pogonat avait ôté la vie, et le cruel traitement qu'il en avait reçu lui-même, lui inspiraient de l'éloignement pour les décrets du sixième concile convoqué par ce prince. Il était devenu monothélite par ressentiment; il rentra par un sincère repentir dans le sein de l'Église catholique. Après la mort de Jean il fut transféré du siége de Cyzique à celui de Constantinople par le suffrage unanime du clergé, du sénat et du peuple. Le décret de la translation, qui portait une sorte de dispense de la loi générale, établie par les canons, fut fait en présence de Michel, apocrisiaire de l'Église romaine, et de plusieurs évêques.

Zon. l. 14, t. 2, p. 98. Pagi ad Bar. Petau ad Niceph. p. 81. Fleury, hist. eccles. l. 41, art. 26. Or. Christ. t. 1, p. 235.

VIII. Flotte envoyée pour détruire les préparatifs des Sarrasins.

L'intelligence d'Anastase, son amour pour le travail, son détachement de tous les plaisirs, commençaient à rétablir les affaires de l'État : on respirait enfin après une longue tyrannie; et si l'empire eût pu être retenu sur le penchant de sa ruine, s'il lui eût été possible de reprendre ses forces et de réparer ses pertes, il aurait trouvé dans la prudence de ce prince une ressource assurée. Mais par le mauvais gouvernement des précédents empereurs, l'esprit des peuples avait contracté des maladies incurables, dont la plus mortelle était de ne pouvoir souffrir de remèdes. Anastase méritait de régner long-temps; mais ses sujets n'étaient pas dignes de jouir d'un règne si sage et si modéré. Après deux ans de repos, ils s'ennuyèrent de leur bonheur. Le calife Walid était mort au commencement de cette année 715[1] : sous son règne les Sarrasins avaient poussé

Elmacin, Hist. Sarac. p. 70-74. Theoph. p. 322, 323. Cedr. t. 1, p. 449. Niceph. p. 33, 34. Hist. Misc. l. 20 et 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 145, 146 et 149. Anast. in Greg. II. Paul. Diac. l. 6, c. 36. Manass. p. 84, 85.

[1] Les Arabes nous apprennent que le khalife Walid mourut au mois de djoumady 2ᵉ, 96 de l'hégire, samedi 23 février 715, après un règne de

Zon. l. 14, t. 2, p. 98, 99. Glyc. p. 280. Joël. p. 176, 177. Pagi ad Bar. Deguignes, Hist. des Huns, t. 1, p. 326.

leurs conquêtes dans le Maouerennahar[1]; ils s'étaient emparés du Sogd[2], de Bokhara, de Farganah[3], de Samarcand. Le Kharizme[4] était devenu leur tributaire. Ils avaient porté leurs armes jusqu'au bord du Sihoun qui est l'ancien Jaxarte. D'un autre côté ils avaient pénétré dans l'Inde, et tous les bords de l'Indus reconnaissaient leur empire[5]. Ils s'étendaient aussi vers l'Occident; leur général Abou-Ommiah s'était rendu maître d'une partie de l'île de Crète[6]. Soliman[7] prit la place de son frère Walid. Non moins ambitieux et encore plus brave, il suivit avec une nouvelle ardeur le projet que son frère avait formé, d'attaquer le cœur de l'empire et de planter l'étendard de Mahomet sur les murs de la capitale. Dans ce dessein il fit abattre des forêts entières sur le mont Liban, pour construire

neuf ans et huit mois. — S.-M.

[1] *Ma-wara-annahar*. En arabe *ce qui est au-delà du fleuve*, c'est-à-dire du Djihoun, l'Oxus des anciens. C'est le nom que les auteurs orientaux donnent à la Transoxiane. — S.-M.

[2] La Sogdiane des anciens, dont la capitale était alors Bokhara. — S.-M.

[3] Parmi les villes conquises par les Musulmans, dont les noms sont énumérés ici, j'ai retranché celui de *Bagrasa* que Lebeau cite sur l'autorité de la traduction latine d'Elmacin, *hist. Sarac.* p. 70. C'est évidemment un nom mal lu par l'éditeur, mais qu'il m'est impossible de rétablir. *Bagras* est d'ailleurs le nom d'un petit endroit de la Syrie, situé sur la route qui conduisait de la Cilicie à Antioche et dont il ne peut être question ici. — S.-M.

[4] Pays appelé actuellement Khiwa, qui occupe toute la côte orientale de la mer Caspienne. — S.-M.

[5] Ce détail très-abrégé des conquêtes faites par les Musulmans sous le khalife Walid Ier, est tiré d'Elmacin, *hist. Sarac.* p. 70, 71. Il pourrait donner lieu à bien des observations historiques, mais elles seraient trop longues, et elles m'obligeraient à des discussions qui ne se rattachent pas assez directement à l'histoire du Bas-Empire, pour que je les consigne dans ces notes. — S.-M.

[6] Deguignes, *hist. des Huns*, t. 1, p. 326. Je crois qu'il s'agit seulement de pirateries exercées sur les côtes de l'île. — S.-M.

[7] Σουλεϊμάν. Theoph. p. 322. C'est bien la prononciation arabe, plus exacte que celle de Soliman qui nous vient des Turcs. Ce général est appelé *Zulcimin* dans l'histoire mêlée, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 145. C'est, je le crains bien, une mauvaise lecture des éditeurs. — S.-M.

une nombreuse flotte : on portait ces arbres au bord de la mer, où l'on en faisait de grands amas, pour les transporter ensuite dans le port d'Alexandrie [1]. L'empereur résolut de détruire cet armement, avant même que les vaisseaux fussent construits. Il choisit les bâtiments les plus légers de sa flotte; il les chargea de troupes [2], et leur assigna pour rendez-vous l'île de Rhodes, d'où ils devaient gagner les côtes de Phénicie, et mettre le feu aux bois de construction entassés sur les rivages. Il confia la conduite de cette expédition à un chef, qui par son état n'était destiné qu'au service de l'église, mais que son génie rendait également propre aux emplois civils et militaires. C'était Jean, en même temps diacre de Sainte-Sophie et grand trésorier de l'empire. La barbarie et l'ignorance qui croissaient de jour en jour commençaient à confondre les fonctions séculières avec le ministère ecclésiastique. On voit alors, et on vit encore long-temps après, tant en occident qu'en orient, plusieurs exemples de clercs portant les armes.

IX. Elle se mutine.

La flotte se trouvant rassemblée dans le port de Rhodes, et tout étant prêt pour le départ, Jean ordonnait de mettre à la voile, lorsque quelques mutins, mécontents du traitement qu'ils recevaient de l'empereur, refusent d'obéir, et soulèvent avec eux les troupes de Phrygie, de Mysie et de l'Hellespont [3]. Comme le général s'efforçait de les faire rentrer dans le devoir, ils se jettent sur lui et le massacrent. Aussitôt la flotte se disperse ; les autres reprennent le che-

[1] Ὁ στόλος τῶν Σαρακηνῶν ἀπὸ Ἀλεξανδρείας ἐπὶ τὴν Φοίνικα ἐξέδραμεν πρὸς τὸ κόψαι ξυλὴν κυπαρισσίνην. Theoph. p. 322.— S.-M.

[2] C'étaient les soldats du thême d'Opsicium, ταξάτας ἐκ τοῦ Ὀψικίου θέματος. Theoph. p. 322.— S.-M.

[3] C'est-à-dire du thême d'*Opsicium*. Voyez ci-dev. p. 88, not. 1, liv. LXII, § 49.— S.-M.

min de leur pays; mais les rebelles réunis ensemble font voile vers Constantinople. Arrivés au port d'Adramytte en Mysie, ils y rencontrent un homme du pays nommé Théodose, simple receveur des impôts [1], et d'ailleurs sans talents, sans expérience. Résolus de ne plus reconnaître Anastase, et voulant avoir à leur tête un fantôme d'empereur, ils lui offrent la couronne impériale, et le pressent de l'accepter. Théodose, effrayé d'une proposition si bizarre, s'échappe de leurs mains et va se cacher dans les montagnes voisines. On le cherche, on découvre sa retraite, on le force de se laisser couronner. Au premier bruit de cette révolte, Anastase laisse une partie de ses troupes et le reste de la flotte à la défense de Constantinople; pour lui, il se retire à Nicée, à dessein d'y rassembler les forces de l'Asie. Les rebelles font des soldats de tout ce qu'ils trouvent sur leur route [2]; ils s'emparent des vaisseaux marchands de toute forme et de toute grandeur [3], et se rendent par terre et par mer à Chrysopolis.

An 716.
x.
Anastase détrôné.

Constantinople, affectionnée à son prince, ne voulut entendre à aucune de leurs propositions. Pendant six mois les deux flottes, à peu près égales en forces, restèrent en présence l'une de l'autre : celle de l'empereur défendant l'approche de la ville, celle des ré-

[1] Τῶν δημοσίων φόρων ὑπάρχοντα. Theoph. p. 323. — S.-M.

[2] Théophane, p. 323, parle d'un peuple inconnu qu'il nomme les Gotho-grecs, qui furent forcés en cette circonstance de marcher contre l'empereur, avec les troupes du thême d'Opsicium. Συγκινήσαντες ὅλον τὸ θέμα τοῦ Ὀψικίου καὶ τοὺς Γοτθογραίκους. Il est évident qu'il s'agit ici de Goths établis depuis long-temps dans l'Asie-Mineure et mêlés avec les Grecs. Ce sont sans doute les descendants des Goths vaincus par Théodose le grand en 386, et établis ensuite par lui dans la Phrygie. Voy. t. 4, p. 319-323, liv. XXIII, § 9-11. — S.-M.

[3] Πλεῖστα μικρά τε καὶ μεγάλα πραγματευτικὰ σκάφη. Theoph. p. 323. — S.-M.

voltés faisant de vains efforts pour s'ouvrir un passage. C'étoient tous les jours de petits combats, mais sans aucune bataille décisive. Enfin, au mois de janvier 716, la flotte impériale, lasse de tenir la mer si long-temps, s'étant retirée dans le port pour s'y rafraîchir, celle de Théodose profita de la nuit suivante pour passer au rivage de Thrace. Les troupes y débarquèrent, et marchant le long du golfe de Céras, elles gagnèrent le mur de Blaquernes. Quelques habitants, corrompus par l'argent des rebelles, leur ayant ouvert une porte, ils se jettent en foule dans la ville, mettent le feu aux maisons, et, à la lueur de l'incendie, ils pillent et les palais et les églises. Cependant Anastase retiré à Nicée y était assiégé par une partie des rebelles. Il en sortit avec ce qu'il avait ramassé de troupes, et livra une grande bataille, dans laquelle il fut vaincu avec perte de sept mille hommes. Obligé de se renfermer dans la ville, il attendait le succès de l'attaque de Constantinople, qui devait décider de son sort. La vue de ses amis et du patriarche Germain, qu'on lui présenta chargés de fers devant les murs de Nicée, lui apprit que sa capitale était au pouvoir des rebelles, et lui fit perdre toute espérance. Ainsi, sans s'opiniâtrer contre la fortune, il tira parole des assiégeants, qu'on lui laisserait la vie, qu'on épargnerait ses amis et le patriarche, qu'on les rétablirait dans leurs biens et dans leurs dignités. Aussitôt ayant pris l'habit monastique, il se fit conduire à Théodose, qui lui confirma par serment tout ce qui lui avait été promis. Selon la mauvaise coutume de ce temps-là, on lui conféra la prêtrise, et il fut relégué à Thessalonique. Il avait régné deux ans et demi.

XI. Règne de Théodose III.

Theoph. p. 323-327, et 421. Cedr. t. 1, p. 449-450. Niceph. p. 34 Hist. Misc. l. 20, 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 146, 147-149. Zon. l. 14 et 15, t. 2, p. 99, 101. Manass. p. 84, 85. Joël, p. 177. Glyc. p. 280. Anast. in Greg. II. Paul. Diac. l. 6, c. 36. Pagi ad Bar. Ducange, Gloss. Græc. voce Χρυσό-γραφος.

Théodose, dépourvu des talents nécessaires dans un état pour lequel il n'était pas né, n'avait que les vertus d'un particulier. Il était pieux et attaché à la doctrine catholique. Il rétablit dans le palais l'image du sixième concile, que Philippique avait fait effacer. Il fit la paix avec les Bulgares [1], mais à des conditions fort désavantageuses. Il leur abandonna une partie de la Thrace [2], s'engagea à leur fournir tous les ans des étoffes et des peaux teintes en écarlate, jusqu'à la somme de trente livres pesant d'or ; d'ailleurs ce ne fut pendant son règne que confusion et que désordre. Tandis que les frontières de l'empire étaient en proie aux Sarrasins, l'intérieur tombait dans une léthargie universelle. L'étude des lettres, la discipline militaire, qui dépérissaient également depuis long-temps, furent presque entièrement anéanties. Les mœurs se corrompirent de plus en plus ; et, pour opérer tant de maux, il ne fallut que l'espace d'un an, qui fut toute la durée de son règne. Léon commandant des troupes d'Orient refusa de le reconnaître ; il prit les armes, en apparence, pour soutenir le parti d'Anastase, quoique détrôné et exilé ; mais son véritable dessein était de s'élever lui-même à l'empire. Il s'en croyait plus digne, et il l'était en effet. Il fut secondé dans son projet par Artabaze [3], arménien, commandant des troupes d'Ar-

[1] On apprend d'un passage de Théophane, p. 421, que les Bulgares avaient alors pour roi un certain *Comersius*, qui était, je crois, le même qu'un prince appelé *Cormesius*, dont il sera question ci-après, liv. LXIV, § 42. — S.-M.

[2] Théophane dit, p. 421, que les frontières de l'empire furent placées alors à un lieu nommé Méléon, dont la position est inconnue. Αἱ ὅρους περιέχον ἀπὸ Μηλεώνων τῆς Θρᴀ́κης. — S.-M.

[3] Ou plutôt Artabasde, en arménien, *Artavazd* ou *Ardavazt*. Selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 98, ce général qu'il appelle *Arthabasthous*, était de la ville de Marasch ou Germanicia,

ménie [1], auquel il promit en mariage sa fille Anne, et la dignité de Curopalate.

XII. Léon proclamé empereur par les habitants d'Amorium.

Les Sarrasins contribuèrent eux-mêmes à son élévation. Sa fortune lui donna leur suffrage; et par un effet singulier et bizarre, ce suffrage entraîna celui de tout l'empire. Moslémah, frère du khalife Soliman, marchait en Asie avec une armée formidable [2], qu'il partagea en trois corps. Il en donna un à Omar [3], qui prit la route de la mer, l'autre à un lieutenant nommé Soliman [4], comme le khalife. Moslémah, à la tête du troisième corps, suivait ce dernier à la distance de plusieurs journées. Soliman campa devant Amorium en Galatie [5]. Cette ville, quoique dépourvue de garnison, pouvait faire une longue résistance, à cause de ses fortifications et du courage de ses habitants. Le Sarrasin, informé du refus que faisait Léon de se soumettre à Théodore, et des forces qu'il avait en main, résolut d'augmenter les troubles que cette division jetait dans l'empire. Il écrivit à Léon en ces termes : *nous savons que vous méritez la couronne; venez nous trouver, nous vous aiderons à l'obtenir, et nous conviendrons ensemble d'une paix avantageuse aux deux nations.* Léon répondit qu'il ne pouvait concilier ces offres pacifiques avec le siège d'Amorium. Soliman lui envoya

dans la Commagène. Il pouvait être ainsi parent de Léon, dont il était au moins compatriote. Voyez ci-dev. § 3, p. 93, not. 1.— S.-M.

[1] Ἀρτάβασδον Ἀρμένιον τῶν Ἀρμενιακῶν στρατηγόν. Theoph. p. 323. Il était commandant des troupes cantonnées dans le thème arméniaque. —S.-M.

[2] Cette expédition, selon Théophane, p. 324, était destinée contre Constantinople.—S.-M.

[3] Οὔμαρος. Theoph. p. 324 et 327. Ce général n'est pas connu par d'autres sources.— S.-M.

[4] Σουλεϊμάν. Theoph. p. 324. —S.-M.

[5] Il avait avec lui un autre général nommé *Bakkar*, Βάκχαρος, Theoph. p. 324. Les auteurs arabes que j'ai consultés ne font pas connaître ces généraux.—S.-M.

promettre, avec serment, que dès qu'il serait arrivé, les Sarrasins lèveraient le siège, et qu'il trouverait dans leur camp une entière sûreté pour sa personne et pour son escorte. Léon, aussi hardi que doit l'être un ambitieux, part aussitôt avec trois cents cavaliers. Les Sarrasins, pour lui faire honneur, l'attendaient sous les armes; dès qu'ils l'aperçoivent, ils vont en bataille au-devant de lui jusqu'à cinq cents pas de leur camp, et ils le saluent du nom d'empereur. Au bruit de cette proclamation, à la vue des honneurs que les Sarrasins rendaient à Léon, les habitants d'Amorium, assemblés sur leurs remparts, sont saisis d'une sorte d'enthousiasme; la ville assiégée devient l'echo des ennemis; on s'écrie de toutes parts, *Léon, empereur!*

XIII. Léon se retire des mains des Sarrasins.

Il s'agissait de dresser les articles du traité de paix. Léon voulut camper séparément avec sa troupe, et pendant trois jours il ne cessa d'aller conférer avec le général sarrasin. Cependant le siége continuait contre la parole donnée, et Léon fut averti qu'on voulait le retenir, et que trois mille cavaliers étaient commandés pour lui couper la retraite. Il craignait que dès qu'il disparaîtrait, Amorium ne se rendît aux ennemis. Il trouva moyen de faire venir secrètement l'évêque, qu'il exhorta d'entretenir le courage des habitants, et de leur promettre une prompte délivrance. Il fut assez heureux pour faire évader le prélat, dont les Sarrasins avaient appris la sortie. Moslémah approchait, et Léon, pour se tirer des mains des Musulmans, déclara que ne pouvant s'accorder avec Soliman, il allait traiter avec le général. Il partit suivi de ses trois cents cavaliers; et afin qu'il ne pût s'échapper, on le fit accompagner d'une escorte beaucoup plus forte que la

sienne. Dès qu'il fut hors de la vue du camp, il crie à sa troupe : *Camarades, chargeons ces infidèles; Dieu combattra pour nous.* En même temps, il tourne avec sa troupe sur les Sarrasins, et leur présente le bout de la pique. Ceux-ci, saisis d'étonnement, demeurent immobiles, et ne reviennent de leur surprise, que lorsque Léon, fuyant à toute bride avec ses cavaliers, était déja si loin qu'il n'était plus temps de le poursuivre. Ils retournent à leur camp, couverts de honte. A leur arrivée, les officiers [1] et les soldats se mutinent contre Soliman, et s'écrient tous d'une voix : *Que faisons-nous ici devant des murailles? que ne courons-nous les campagnes, où nous trouverions un riche butin?* Ils abattent leurs tentes et se dispersent. Léon, qui avait regagné le gros de son armée, apprenant leur retraite, et craignant que Moslémah ne vînt continuer le siége, envoya promptement Nicétas [2] avec des troupes pour défendre Amorium [3], et lui donna ordre d'en faire sortir les femmes et les enfants. Ensuite, ne se sentant pas assez de forces pour combattre les Sarrasins, il se retira en Pisidie.

XIV. Léon reconnu empereur à Constantinople.

Moslémah, n'espérant plus se rendre maître d'Amorium, tourna d'un autre côté, et marcha en Cappadoce, où il trouva tous les peuples disposés à se soumettre, plutôt que d'éprouver la force de ses armes [4]. Il tâcha de renouer la négociation avec Léon et de l'attirer à son camp. Léon l'amusa par des lettres et

[1] Théophane les appelle, p. 325, *les Amorrhéens*, οἱ Ἀμωῤῥαῖοι, je crois qu'il veut par là désigner *les émirs.* — S.-M.

[2] Dans Théophane, p. 325, on lit Νικηφόρον τὸν τουρμάρχην. — S.-M.

[3] On ignore quel est le nom moderne de cette ville. — S.-M.

[3] Ἀπογνόντες ἑαυτῶν οἱ Καππαδόκαι ἐξῆλθον πρὸς αὐτὸν παρακαλοῦντες αὐτὸν λαβεῖν αὐτούς. Theoph. p. 325. — S.-M.

des députés, jusqu'à ce qu'il se sentît assez éloigné, pour n'avoir rien à craindre de sa part. Enfin l'hiver obligea les Sarrasins de prendre des quartiers. Moslémah se rapprocha de la Phrygie[1], et Omar se cantonna en Cilicie, où il avait débarqué. Alors Léon résolu de pousser sa fortune et de se faire couronner à Constantinople, s'avança jusqu'à Nicomédie. Dans cette marche, il rencontra le fils de Théodose, qui venait le combattre à la tête des troupes de la garde et des officiers du palais[2]. La victoire ne balança pas; le jeune prince fut battu et fait prisonnier. Léon marcha ensuite à Chrysopolis. Théodose, qui n'avait accepté l'empire que par force, était fort disposé à le quitter sans regret. Ainsi il n'eut aucune peine à se rendre aux prières du sénat, qui avait éprouvé son incapacité. Le patriarche lui porta parole de la part de Léon, qu'on lui laisserait la vie, ainsi qu'à sa famille, avec la jouissance des biens qu'il possédait avant que d'être empereur. On exigea seulement de lui, qu'il s'engageât dans le clergé avec son fils. Léon entra par la porte dorée, et fut reçu dans la ville avec beaucoup de magnificence et de joie. On le conduisit à Sainte-Sophie, où il fut couronné le 25 mars 717 par le patriarche, qui lui fit auparavant jurer qu'il maintiendrait la foi de l'Église. Théodose vécut tranquillement à Éphèse. Le reste de sa vie fut partagé entre les œuvres de piété et une occupation dont il était sans doute plus capable que de gouverner un

[1] Théophane, p. 326 et 327, nomme plusieurs des lieux où Moslémah vint camper, entre autres *Theodosiana* et *Acroïnas*. C'est ensuite qu'il s'avança vers la province d'Asie, εἰς Ἀσίαν ἐκεῖ παρεχείμασεν, pour y prendre des quartiers d'hyver. — S.-M.

[2] Μετὰ πάσης τῆς βασιλικῆς ὑπουργίας, καὶ τῶν ἐν τέλει ἀνδρῶν τοῦ παλατίου. Theoph. p. 327. — S.-M.

empire. C'était d'écrire en lettres d'or les livres des évangiles et des offices de l'Église, selon l'usage de ce temps-là. Il fut enterré dans l'église de Saint-Philippe. Son épitaphe, la plus courte qui ait jamais été lue sur un monument, donne l'idée d'un philosophe vraiment chrétien. Il défendit d'y graver autre chose que ce mot, *Santé*; pour faire entendre, sans doute, que la mort est pour un chrétien la guérison de toutes les maladies du corps et de l'ame. Les Grecs, qui avaient méprisé son gouvernement, honorèrent sa mémoire; ils lui attribuèrent après sa mort plusieurs miracles.

XV. Liutprand roi des Lombards.

Anast. in Joan. VII, et Greg. II. Paul. Diac. l. 6, c. 28, 35, 43, 44, 58. Pagi ad Bar. Giann. hist. Napl. l. 4, c. 12, l. 5, c. 1. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 224, 230, 231. Assémani, Ital. hist. script. t. II, p. 479-480.

Avant que de commencer le récit des événements d'un règne long et mémorable, je crois devoir raconter en peu de mots ce qui s'était passé de plus remarquable en Italie depuis quelques années. Aripert II, fils et successeur de Rambert, s'était d'abord soutenu par des meurtres sur le trône que son père avait usurpé. Il ne fut cruel qu'autant qu'il eut intérêt de l'être. Sa puissance une fois affermie, il devint un roi juste et bienfaisant; il rendit à l'Église romaine le patrimoine des Alpes Cottiennes, dont les Lombards s'étaient depuis long-temps emparés [1]. Quelques auteurs, pour faire remonter le plus haut qu'ils peuvent la puissance des papes, ont mal-à-propos prétendu que ce prince fit présent à l'église de cette province entière, qui est aujourd'hui le Piémont, et qui s'étendait jusqu'à Gênes. C'est à la générosité de nos rois que les papes sont redevables de leur souveraineté temporelle. Jusqu'à Pepin, roi de France, ils ne possédèrent que des terres,

[1] *Aripertus donationem patrimonii Alpium Cottiarum, quæ quondam ad jus pertinuerant Apostolicæ sedis, sed à Langobardis multo tempore fuerant ablatæ, restituit.* Paul. Diac. l. 6, c. 28. Cette restitution fut confirmée par Liutprand. Paul. Diac. l. 6, c. 43. — S.-M.

des maisons, des fermes, des cens et rentes; ce qui se nommait patrimoines, à l'imitation des biens-fonds que les particuliers héritent de leurs ancêtres. L'église de Rome avait de ces patrimoines en Italie, en Sicile, en Dalmatie, en France et jusqu'en Afrique. C'étaient des donations de princes ou de riches particuliers. On distribuait aux pauvres une bonne partie de ces revenus; le reste était employé à l'entretien de l'église. Les autres églises en possédaient aussi, et ces patrimoines prenaient le nom de leur saint patron, de saint Pierre, à Rome; de saint Ambroise, à Milan. Les princes dans les états desquels ils étaient renfermés, jouissaient sur ces biens des mêmes droits que sur les autres biens de leurs sujets, et ils furent attentifs à réprimer les tentatives des ecclésiastiques, toujours ardents à se soustraire à la juridiction séculière. Le pape saint Grégoire-le-Grand arrêta lui-même, par la menace de l'excommunication, les entreprises que les directeurs du patrimoine de saint Pierre faisaient contre les droits du prince et contre l'autorité des magistrats. C'est par erreur ou par un faux zèle, que les écrivains des temps postérieurs ont confondu la province avec le patrimoine. En 712, Ansprand, secondé des Bavarois, recommença la guerre; et Aripert, s'étant noyé dans le Tésin [1], il monta sur le trône, et mourut trois mois après. La nation, qui regrettait ses

[1] *Fluvium Ticinum.* Il voulait se réfugier en France, *ut in Franciam fugeret.* Il périt à cause de la pesanteur des trésors qu'il emportait avec lui. Paul. Diac. l. 6, c. 35. Son frère Gunthbert se retira en France où il resta jusqu'à sa mort. *Hujus germanus Gunthbertus eo tempore in Franciam fugiens, ibidem usque ad suæ mortis diem permansit.* Il y eut trois fils, dont l'aîné Raginbert ou Raimbert fut comte d'Orléans, *nostris in diebus Aurelianensem civitatem rexit.*— S.-M.

grandes qualités, espéra les voir revivre dans Liutprand son fils ; elle le choisit pour roi, et ne fut pas trompée dans son attente. Liutprand fut le prince le plus accompli qui eût jamais régné en Lombardie. Prudent, pénétrant, ami de la paix, et plein de valeur dans la guerre, il comptait encore plus sur la conduite des négociations que sur la force des armes. Clément, chaste, pieux, libéral, il n'avait aucune connaissance des lettres ; mais une heureuse nature et la droiture de son esprit le mettaient au-dessus des philosophes. Il maintint son peuple dans l'abondance, il le contint dans les bornes du devoir par de sages lois. On ne peut lui reprocher que l'ambition d'aggrandir ses états, qui lui fit quelquefois oublier les règles d'une scrupuleuse probité. Il reprit de nouveau sur l'Église de Rome le patrimoine des Alpes Cottiennes ; mais, touché des remontrances du pape Grégoire II, il les rendit au Saint-Siége, et confirma la restitution faite par Aripert[1].

Grégoire égalait Liutprand en grandeur d'ame et en génie ; il le surpassait en science et en vertu. Après qu'il eut fait connaître son habileté dans la conférence du pape Constantin avec Justinien II, il fut élu pape le 19 mai 715. Son gouvernement, qui fut de seize ans, est un modèle de politique chrétienne. Placé entre Liutprand, qui le flattait pour étendre ses états aux dépens de l'empire, et l'empereur Léon, dont il ne recevait que de mauvais traitements, toujours ferme dans son devoir, sa prudence servit de barrière aux entreprises des Lombards et XVI. Grégoire II, pape.

[1] Voyez ci-dev. p. 109, not. 1. *Liutprandus rex donationem patrimonii Alpium Cottiarum Romanæ ecclesiæ confirmavit.* Paul. Diac. l. 6, c. 43. — S.-M.

de défense à l'empire. Faroald, duc de Spolète, venait de surprendre Classe, qui faisait partie de la ville de Ravenne[1]; l'exarque Scholastique avait obtenu de Liutprand qu'elle lui fût rendue[2]. Mais l'autorité du roi des Lombards n'était pas assez forte pour faire quitter prise à Romuald II, duc de Bénévent, dont la puissance était presque égale à celle du monarque. Ce duc s'était emparé du château de Cumes, qui dépendait du duché de Naples appartenant à l'empereur. En vain le pape exhorta Romuald à retirer ses troupes, lui offrant de le dédommager de la restitution, et le menaçant de la colère de Dieu s'il ne réparait pas cette injustice. Comme le duc était sourd à ces remontrances, Grégoire, à force de prières et de reproches, vint à bout de réveiller l'indolence de Jean, duc de Naples, qui avait laissé prendre cette place. Il l'éclaira de ses avis, et dressa lui-même le plan de l'expédition. Jean attaqua le château pendant la nuit et le prit par escalade. Trois cents Lombards y furent tués avec le commandant[3]. Les autres, au nombre de cinq cents, furent faits prisonniers et conduits à Naples. Comme Romuald se préparait à tirer vengeance de cet échec, le pape, pour étouffer toute semence de guerre, voulut bien lui donner les soixante-dix livres d'or qu'il lui avait d'abord offertes pour la restitution. Le caractère de Liutprand lui faisant craindre quelque

[1] *Classem Ravennatium civitatem.* C'était là qu'était l'ancien port de Ravenne. C'est même de cette circonstance que cette place tirait son nom qui signifie flotte (*classis*).—S.-M.

[2] *Sed jussu regis Liutprandi, eadem Romanis reddita est.* Paul.Diac. l. 6, c. 44.— S.-M.

[3] Avec leur *Castald*, *cum eorum Castaldione*. Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 68. On a déjà pu remarquer, ci-dev. t. II, p. 429. not. 1, liv. LXI, § 15 et ailleurs, que c'était le titre des commandants et gouverneurs placés par les rois des Lombards dans les villes de leur dépendance. — S.-M.

entreprise sur la ville de Rome, il en fit réparer les murs. Tel était le pape Grégoire II, auquel Léon envoya sa profession de foi, dès qu'il fut couronné empereur. Le pape lui répondit qu'il l'embrassait avec tendresse, comme fils de l'Église, qu'il le recevait avec joie dans sa communion, et qu'il lui procurerait l'amitié de tous les princes d'occident. Les images de Léon furent reçues à Rome avec le respect dû au souverain ; le pape les envoya même aux princes chrétiens, qui, à la recommandation du chef de l'Église, les accueillirent avec honneur.

XVII. Grande inondation du Tibre. Anast. in Greg. II. Paul. Diac. l. 6, c. 36. Marian. Scot. chron. Sigeb. chron.

Dans le printemps de cette année 717, le Tibre se déborda et fit beaucoup de dégât dans Rome et dans les lieux d'alentour. Les eaux inondèrent toute la ville, s'élevèrent en plusieurs endroits au-dessus des murailles, et s'étendirent au loin dans la campagne, abattant les maisons, déracinant les arbres, emportant toutes les productions de la terre. Le fleuve ne rentra dans son lit qu'au bout de neuf jours. La piété et la charité de Grégoire s'empressèrent à fléchir la colère de Dieu par ses prières, et à réparer le dommage par ses aumônes.

XVIII. Les Sarrasins viennent assiéger Constantinople. Theoph. p. 327 et 331, 334. Cedr. t. 1, p. 450, 451, 452. Niceph. p. 34, 35, 36. Zon. t. 2, p. 101, 102. Anast. in Greg. II.

Tout l'empire attendait beaucoup du nouvel empereur. Il avait déja donné des preuves d'un courage intrépide ; il signala le commencement de son règne par l'héroïque valeur et par la sage conduite qu'il montra en délivrant Constantinople assiégée et en repoussant les opiniâtres efforts d'un redoutable ennemi. Moslémah, outré de dépit d'avoir contribué à l'élévation de Léon sans en tirer aucun fruit, résolut d'aller reprendre, au milieu de son palais, celui qui lui avait échappé en Galatie par son adresse et par

Hist. misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1; p. 149 et 150. Paul. Diac. l. 6, c. 47. Elmacin, hist. Sarac. p. 74-77. Abulfarage, [chron. arab. p. 130.] Menol. Basil. ad 15 aug. Gretser. obs. in Codin. de Off. l. 3, c. 7. Pagi ad Bar. Assem. bib. Orient. t. II, p. 105, 106.

son courage. Il marcha vers le Bosphore [1], et donna ordre à Soliman [2] de venir le joindre avec la flotte devant Abydos [3]. Il se rendit en chemin maître de Pergame [4]. L'histoire raconte à cette occasion un de ces traits affreux dont une superstition aussi aveugle qu'inhumaine a donné plusieurs exemples. L'ignorance avait fait croître le nombre des magiciens dans l'empire, et la crédulité dans l'esprit des peuples. A la persuasion d'un de ces imposteurs, les habitants de Pergame, en état de porter les armes, éventrèrent une femme enceinte, firent bouillir dans l'eau les chairs de l'enfant, et trempèrent leurs mains droites dans le bassin sacrilége. Mais cet abominable sortilége, qui, selon le

[1] Son armée, selon Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21, était forte de quatre-vingt mille hommes. — S.-M.

[2] Ὁ τῶν Σαρακηνῶν στόλος, οὗ ἡγεῖτο Σολυμᾶν ὀνόματι Ἀράβων φωνῇ καλούμενος. Niceph. p. 35. Zonare, l. 15, t. 2, p. 101, lui donne le titre d'*Archisatrape*. Ce général est qualifié par Théophane, p. 331, du titre de πρωτοσύμβουλος, que les Grecs donnaient assez ordinairement au khalife lui-même. Voyez ci-dev. p. 45, not. 2, liv. LXII, § 22. Πρὸς Σουλεϊμὰν τὸν πρωτοσύμβουλον καταλαβεῖν μετὰ προετοιμασθέντος στόλου. Je ne crois pas que cette phrase puisse s'appliquer au khalife qui, comme on le sait, s'appelait à cette époque Souleïman, mais au général du même nom, dont il a déja été question, ci-dev. § 12, p. 105. Cédrénus, t. 1, p. 451, confond le général et le khalife. Voyez ci-dev. p. 57, liv. LXII, § 36. Il en est de même de Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21. On voit par le témoignage d'un certain Jean de Jérusalem dans son livre contre les Iconoclastes, *apud script. post Theoph.* p. 312 et 313, que les titres de σύμβουλος et πρωτοσύμβουλος servaient réellement à désigner les khalifes. Je pense que par ces expressions les Grecs ont voulu reproduire le sens du mot arabe *khalifah*, qui signifie *vicaire* ou *lieutenant*. — S.-M.

[3] Abou'lfaradj nous apprend dans sa chronique syriaque, p. 122, que Moslémah se rendit maître dans son expédition de l'île de Rhodes. Il est probable que cette île fut conquise et envahie en passant par la flotte qui se dirigeait vers le Bosphore. Le même auteur donne beaucoup de détails sur le siége de Constantinople; mais il est très-difficile de les faire concorder avec ceux qui sont tirés des auteurs grecs. — S.-M.

[4] Μασαλμᾶς ἐν τῇ Περγάμῳ παρεκάθισεν. Theoph., p. 327. Nicéphore s'exprime ainsi: Ὁ δὲ τῶν Σαρακηνῶν λαὸς πλεῖστα τῶν Ῥωμαίων καθελὼν πολίσματα καταλαμβάνει τὴν Πέργαμον καλουμένην πόλιν. — S.-M.

magicien, devait leur donner une force invincible, fit un effet tout contraire. L'horreur d'un pareil crime engourdit leurs bras, et ils ne furent capables d'aucune résistance. Moslémah s'arrêta près d'Abydos, où il trouva sa flotte, sur laquelle il fit passer ses troupes dans la Chersonèse [1]. Ayant ordonné à Soliman de continuer sa route par mer vers Constantinople, il y marcha lui-même en côtoyant la Propontide; et s'emparant d'emblée de toutes les places [2] qui se trouvaient sur son passage, il arriva le 15 d'août devant la ville. Il fortifia son camp d'un large fossé, qu'il borda d'un mur de pierres sèches, pour se mettre à couvert des sorties. Il dressa ensuite ses machines, et attaqua la muraille qui s'étendait de la Propontide au golfe de Céras, tandis que la flotte bloquait la ville du côté de la mer [3]. A son arrivée, l'empereur lui fit proposer une conférence pour traiter de la paix. Moslémah répondit fièrement qu'il n'était pas question de paix avec des vaincus, et que la garnison sarrasine était déja désignée. Il avait donné au khalife avis de sa marche, le priant de lui envoyer des renforts de troupes et de vaisseaux.

Le khalife Soliman crut l'entreprise digne de sa présence. Il envoya en Égypte ordre de préparer un grand armement pour le printemps prochain, et, sans perdre de temps, il rassembla ce qui se trouvait de vaisseaux de toute grandeur dans les ports de Syrie. XIX. Siége par terre et par mer.

[1] Il parait qu'il passa l'Hellespont devant Lampsaque, selon Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 21, ἐν Λαμψάκῳ ἐπὶ τὰ μέρη τῆς Θρᾴκης. — S.-M.

[2] Τὰ Θρᾳκῷα κάστρα. Theoph. p. 331. — S.-M.

[3] Souleïman arriva devant la ville selon Théophane, p. 331, le premier septembre. Ὁ χριστομάχος Σουλεϊμὰν μετὰ τοῦ στόλου καὶ τῶν Ἀμηραίων αὐτοῦ ἀνέλαβεν. — S.-M.

Il se mit en chemin pour aller joindre cette flotte, qu'il voulait commander en personne ; mais une maladie le retint à Dabik[1], en Syrie, près de Kinesrin[2], et la flotte ayant eu ordre de partir, parut le premier de septembre à la vue de Constantinople. Cette ville, déja deux fois assiégée, n'avait pas encore vu autour de ses murs un si prodigieux nombre d'ennemis. Moslémah occupait tout le terrain depuis le golfe jusqu'à la mer ; son armée était innombrable. Les deux flottes réunies, faisant ensemble dix-huit cents voiles, bordaient le rivage de la Propontide[3]. Deux jours après leur réunion, un vent du midi s'étant élevé et soufflant avec violence, les força de lever l'ancre, et d'aller se mettre à l'abri, partie dans le port de Chalcédoine[4], partie sur le rivage de Thrace, depuis le château de Galata jusqu'au promontoire Clidium[5], une lieue au nord de Constantinople. Les vaisseaux de transport, pesants par leur propre masse, et chargés de munitions de guerre et de bouche, montés chacun de cent soldats, ne pouvaient surmonter qu'à grande peine les courants du Bosphore qui leur étaient contraires, et ne suivaient que de loin le reste de la flotte. L'empereur détacha sur eux un grand nombre de brûlots remplis de feu grégeois, et, monté lui-même sur un vaisseau de course, il perce et traverse à plusieurs reprises cette partie de la flotte

[1] Voyez tom. 11, p. 257, liv. LVIII, § 51. Les plaines voisines de Dabik, étaient le rendez-vous ordinaire des armées arabes destinées à envahir l'Asie-Mineure.—S.-M.

[2] L'antique *Chalcis.*— S.-M.

[3] Tout l'espace compris entre Magnaura et l'endroit nommé Cyclobius, ἀπὸ τῆς Μαγναύρας ἕως τοῦ Κυκλοβίου. Theoph. p. 331.— S.-M.

[4] Dans les cantons d'Eutropius et d'Anthimius, τὰ Εὐτροπίου καὶ Ἀνθιμίου. Theoph. p. 331.— S.-M.

[5] Ἀπὸ τοῦ καστελλίου τῶν Γαλάτων, καὶ ἕως τοῦ Κλειδίου. Theoph. p. 331. — S.-M.

ennemie, y met le feu et le désordre. Vingt de ces vaisseaux embrâsés vinrent échouer au pied des murailles, où ils achevèrent de se consumer : plusieurs autres furent engloutis dans la mer avec toute leur charge; d'autres, emportés par un vent violent, allèrent se briser contre les îles de la Propontide [1]. Ce succès anima les habitants autant qu'il effraya les Sarrasins. Ceux-ci avaient dessein de donner la nuit suivante un assaut à la ville du côté de la mer; cet échec rabattit leur courage; et l'empereur ayant fait relâcher la chaîne tendue depuis Galata jusqu'aux murs de la ville [2], et qui barrait l'entrée du golfe de Céras, ils pensèrent que son dessein était de les attirer dans le golfe, pour leur fermer ensuite la sortie et les envelopper de ses brûlots, qui réduiraient en cendre toute leur flotte. Ainsi loin de s'y engager, ils s'éloignèrent jusqu'au promontoire de Sosthène [3], à deux lieues et demie de la ville, où ils se mirent en sûreté. Le 8 octobre [4] le khalife Soliman mourut à Dabik, et fut remplacé par Omar, neveu d'Abd-almélik [5], dont deux fils [6] avaient déja régné successivement. Les attaques continuaient du côté de la terre; mais le courage des

[1] Μέχρι τῆς Ὀξείας καὶ Πλατείας νήσου. Theoph. p. 331. Les îles *Oxia* et *Platea* font partie des îles des Princes à la sortie du Bosphore dans la Propontide.—S.-M.

[2] Τὴν ἄλυσιν ἐκ τῶν Γαλάτων. Theoph. p. 332. — S.-M.

[3] Ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Σωσθενίου ἐκεῖ κατησφαλίσαντο τὸ ἑαυτοῦ πλώϊμον. Theoph. p. 332.— S.-M.

[4] Cette date est donnée par Théophane, p. 332. Elle correspond au 21 de Safar, 99 de l'hégire. Selon les orientaux, le règne de Soleïman avait été de deux ans et huit mois environ. — S.-M.

[5] Ἀμηρεύει Οὔμαρ. Theoph. p. 332. Il était fils d'Abd-alaziz qui avait gouverné l'Égypte pendant plus de vingt ans, et qui avait été déclaré par son frère Abd-almélik, héritier présomptif de l'empire. Une addition faite à un des manuscrits de Théophane dit précisément la même chose. Οὗτος ὁ Οὔμαρος ἔσχατος υἱὸς τοῦ Ἀπτελαζήζ. Theoph. *var. lect.* p. 539.— S.-M.

[6] Walid et Souleïman.— S.-M.

soldats et des habitants, et plus encore la prudence et l'activité de Léon, déconcertaient les desseins des ennemis et repoussaient tous leurs efforts. Enfin un hyver rigoureux, qui se fit sentir de bonne heure, et qui dura long-temps, vint glacer l'ardeur des assiégeants. Pendant cent dix jours la terre fut couverte de glace et de neige; le froid excessif tint les Sarrasins dans l'inaction, et fit périr dans leur camp quantité de chevaux, de chameaux et de bêtes de toute espèce.

An 718.

XX. Destruction des deux flottes ennemies.

Au commencement du printemps arriva la flotte d'Égypte, composée de quatre cents navires, chargés d'armes et de blé avec quelques vaisseaux de course. Sophian[1] qui la commandait, craignant les effets du feu grégeois, alla mouiller sur les côtes de Bithynie[2]. Peu de jours après, une autre flotte de trois cent soixante voiles, chargée des mêmes munitions, vint d'Afrique sous les ordres d'Yézid[3], et prit la même route[4] pour éviter le même danger[5]. Les Sarrasins, déja réduits à l'extrémité par la famine, ne tirèrent aucun secours de ces deux flottes, qui leur apportaient l'abondance. Les Égyptiens[6], voyant le découragement des troupes qu'ils venaient secourir, formèrent secrètement le complot d'une désertion générale. Ils

[1] Σουφιὰμ μετὰ τοῦ ἐν Αἰγύπτῳ κτισθέντος στόλου. Theoph. p. 332. Ce chef, qui ne m'est pas connu d'ailleurs, s'appelait sans doute en arabe *Soufian*. Il est nommé ainsi dans Nicéphore, p. 35. Τῶν Σαρακηνῶν στόλος πλεῖστος ἐξ Αἰγύπτου οὗ ἡγεῖτο Σοφιὰν ὄνομα ἄρχων. — S.-M.

[2] En un lieu nommé *le port du bon champ*, τὸν τοῦ καλοῦ ἀγροῦ λιμένα. Theoph. p. 332. — S.-M.

[3] Il est appelé *Izib* dans le texte de Théophane, p. 332, Ἰζὶβ μετὰ ἑτέρου στόλου κτισθέντος ἐν Ἀφρικῇ. Il est nommé *Izeth*, Ἰζὴθ, par Cédrénus, t. 1, p. 451. Nicéphore, p. 35, l'appelle Iézid, Ἰέζιδος. — S.-M.

[4] Ses vaisseaux vinrent aborder en des lieux nommés Satyrus, Bryas et Cartalimène, εἰς τὸν Σάτυρον, καὶ Βρύαν, καὶ ἕως Καρταλιμένος. Theoph. p. 332. Ces endroits étaient donc sur la côte de Bithynie. — S.-M.

[5] Περὶ τοῦ ὑγροῦ πυρός. Theoph. p. 332. — S.-M.

[6] Οἱ τῶν δύο στόλων τούτων Αἰγύ-

détachèrent pendant la nuit les chaloupes de chaque vaisseau, et gagnèrent le port de Constantinople, où ils entrèrent en criant : *vive l'Empereur des Romains*[1]. Léon profita du moment ; il chargea de soldats un grand nombre de barques légères, montées de ces tubes de bronze propres à lancer le feu grégeois. Dès qu'elles furent à la portée des deux flottes, on en vit sortir un déluge de flammes, qui, s'attachant aux navires ennemis, les consumèrent jusque dans les eaux. Ce fut un incendie général ; si quelques matelots ou quelques soldats sautaient dans la mer pour éviter ces feux dévorants, ils y trouvaient une mort certaine, assommés à coups de crocs et de rames, ou percés de flèches et de javelots. Les vaisseaux qui ne furent pas la proie des flammes, abandonnés de leur équipage, furent pillés et coulés à fond, et les barques romaines rapportèrent dans la ville, au milieu des cris de joie, les dépouilles de l'Égypte et de l'Afrique.

XXI. Révolte apaisée en Sicile.

Le danger où se trouvait Constantinople tenait en échec tous les peuples de la chrétienté. L'occident attendait avec effroi la nouvelle du saccagement de cette grande ville et du renversement de la puissance romaine. La Grèce et l'Italie tremblaient de crainte de voir l'Asie et l'Afrique débarquer sur leurs côtes, et les Sarrasins vainqueurs arborer sur leurs promontoires l'étendard de Mahomet et le signal du massacre et de l'incendie. Dans cette alarme universelle, Sergius, gouverneur de Sicile[2], désespérant du salut de l'em-

πτισι. Theoph. p. 332.—S.-M.

[1] Ἐν τῇ πόλει προσέφυγον τὸν βασιλέα εὐφημοῦντες. Theoph. p. 332. Aussi Nicéphore, p. 35. — S.-M.

[2] Il avait en outre le titre de *Protospathare* ou grand écuyer. Σέργιος πρωτοσπαθάριος καὶ στρατηγὸς Σικελίας. Theoph. p. 333. — S.-M.

pire, conçut le dessein de sauver quelques débris de ce grand naufrage, et de se faire dans la Sicile un royaume indépendant. Mais, n'osant encore manifester ses projets ambitieux, il en fit l'essai sur un de ses lieutenants, nommé Basile [1], auquel il donna la couronne avec le nom de Tibère [2]. Poussant jusqu'au bout cette comédie, il environna ce personnage de théâtre de tous les officiers, tant civils que militaires [3], qui remplissent le service d'un souverain. L'empereur, informé de cette entreprise, fit partir Paul, son premier écuyer [4], avec une escorte, et lui donna des lettres pour tous les commandants de la Grèce et de l'Italie [5]: il y en avait une en particulier adressée à l'armée de Sicile [6]. Paul s'embarqua secrètement pendant la nuit, et gagna le port de Cyzique. Il acheva son voyage, tantôt par terre, tantôt par mer, pour éviter la rencontre, soit des vaisseaux, soit des partis sarrasins, et il aborda enfin à Syracuse. Sergius, étonné d'une arrivée si imprévue, se sauve en Calabre chez les Lombards [7], et laisse à la merci de la fortune le fantôme qu'il avait créé. Paul assemble les troupes de Sicile, leur lit la lettre de l'empereur, et leur fait

[1] Cet individu était de Constantinople et fils d'un certain Grégoire Onomagulus, selon Théophane, p. 333.—S.-M.

[2] Τιβέριον αὐτὸν ὀνομάσαντες. Niceph. p. 35.—S.-M.

[3] Ἐποίησεν δὲ προβολὰς, καὶ ἰδίους ἄρχοντας μετὰ βουλῆς τοῦ Σεργίου. Theoph. p. 333. — S.-M.

[4] Théophane dit, p. 333, qu'il avait le titre de Chartulaire, et qu'il fut fait en cette occasion patrice et gouverneur de la Sicile. Ἀποστέλλει Παῦλον τὸν ἴδιον αὐτοῦ χαρτουλάριον προβαλλόμενος αὐτὸν πατρίκιον καὶ στρατηγὸν Σικελίας. Nicéphore, p. 35, dit la même chose. — S.-M.

[5] *Pour les commandants de l'Occident*, πρὸς τοὺς ἄρχοντας τῶν δυτικῶν μερῶν. Theoph. p. 333.— S.-M.

[6] Σάκραν πρὸς τὸν λαόν. Theoph. p. 333.— S.-M.

[7] Εἰς τοὺς πλησιάζοντας τῇ Καλαβρίᾳ Λογγιβάρδους. Theoph. p. 333. —S.-M.

savoir *que leurs alarmes sont vaines, que la ville impériale est en sûreté, que les ennemis, battus par terre et par mer, ont vu détruire leurs flottes et leurs espérances; enfin que l'empereur, maître de punir la rebellion et de récompenser la fidélité, leur pardonne un égarement passager, pourvu qu'ils abandonnent les traîtres qui les ont séduits.* Ce discours est reçu avec acclamation; on se saisit de Basile et de ses officiers; on les livre entre les mains de Paul. Il fait trancher la tête à Basile et à George[1], son prétendu général; il envoye à l'empereur leurs têtes, après les avoir fait embaumer. On battit de verges les autres chefs de la rébellion, on leur coupa le nez, on les rasa par ignominie, et ils furent bannis des terres de l'empire. Sergius, le plus coupable de tous, eut l'adresse d'obtenir grace; il recouvrá même dans la suite le gouvernement de la Sicile. Paul séjourna quelque temps dans cette île pour la maintenir dans l'obéissance, et les provinces de l'Occident qui attendaient une révolution rentrèrent dans leur première tranquillité.

XXII. Suite du siége.

Moslémah s'opiniâtrait devant Constantinople; mais le siége n'était meurtrier que pour les assiégeants. Les Sarrasins, manquant de vivres, avaient fait passer en Asie un corps d'armée, qui dévastait tout le pays, depuis le Bosphore jusqu'à Nicée[2]. Léon, à qui rien n'échappait des entreprises des ennemis, envoya de ce

[1] Ce personnage n'est nommé que par Nicéphore, p. 36. — S.-M.

[2] Ce corps était commandé par un général nommé par Théophane, p. 332, *Merdasas*, qui est sans doute la même chose que *Merdanschah*. Ce nom indique que ce personnage était persan de naissance ou d'origine. On a vu, t. II, p. 145, not. 5, liv. LVII, § 35, que l'un des fils de Chosroès II, se nommait ainsi. Ce général, selon le même Théophane, étendait ses ravages depuis un lieu nommé *Pylæ*, jusqu'à Nicée et à Nicomédie, ἀπὸ Πυλῶν ἕως Νικαίας καὶ Νικομηδείας. — S.-M.

côté-là d'habiles officiers avec des troupes légères[1], qui se postant en embuscade dans des bois, dans des creux de rochers et des ravines[2], tombaient tout-à-coup sur les Sarrasins dispersés, et les obligèrent de quitter cette contrée, après y avoir perdu grand nombre de soldats. Cependant la ville jouissait de l'abondance; la crainte du feu grégeois tenant la flotte sarrasine éloignée, les Romains avaient la mer libre; leurs vaisseaux passaient en Asie, et revenaient chargés de vivres; leurs barques allaient à la pêche dans la Propontide et dans le canal du Bosphore, abondant en poisson[3]. Les Sarrasins au contraire souffraient une si affreuse famine, qu'après avoir mangé les chevaux, les ânes, les chameaux, les racines, les feuilles des arbres, et jusqu'aux peaux et aux courroies de leurs armes et de leurs chaussures, ils se virent réduits à dévorer les cadavres, et à se repaître de ce que la nature a de plus infect et de moins propre à la nourriture[4]. Ces horribles aliments engendrèrent la peste, qui, dans cette armée innombrable, fit périr trois cent mille hommes[5].

[1] Théophane, p. 332, et Cédrénos, t. 1, p. 451, disent qu'ils y combattaient à la manière des Mardaïtes, δίκην Μαρδαϊτῶν, c'est-à-dire en faisant sans cesse des coorses et de brusques irruptions. Voyez ci-dev. t. 11, p. 436 et 437, liv. LXI, § 20. — S.-M.

[2] Ils étaient postés, selon Théophane, p. 332, en des lieux nommés *Libus* et *Sophon*, ἐν τῷ Λίβῳ καὶ Σόφωνι. *Sophon* était situé dans le voisinage d'un lac du même nom, appelé à présent le lac de Sabandjah, entre la ville de Nicomédie et le fleuve Sangarius. Le pays environnant est couvert de forêts et très-difficile. Voyez t. 3, p. 241, not. 1, liv. XVI, § 38. — S.-M.

[3] Τὰ ἁλιευτικὰ ἀγράρια, εἴς τε τὰς νήσους, καὶ παράλια τείχη ἀγρεύειν ἰχθύας οὐκ ἐκωλύοντο. Theoph. p. 333. — S.-M.

[4] Τὸν ἑαυτῶν κόπρον εἰς τὰ κλίβανα βάλλοντες. Theoph. p. 333. — S.-M.

[5] Cette supputation, évidemment exagérée, est de Paul Diacre, l. 6, c. 47. — S.-M.

XXIII. Retraite et destruction totale de l'armée sarrasine.

Enfin, Moslémah obtint la permission de se retirer, qu'il demandait depuis long-temps au khalife. Comme il décampait pour gagner ses vaisseaux, qui l'attendaient à l'ancre au-dessus de Constantinople, il fut attaqué par une armée de Bulgares [1]. Ils avaient pris les armes et marchaient aux Sarrasins pour leur faire lever le siége, non par amitié pour les Romains, mais par la crainte d'avoir pour voisin un peuple puissant et avide de conquêtes. Ils fondirent sur les Sarrasins au moment du départ, et les menèrent battant jusqu'au bord du Bosphore, où Moslémah n'arriva qu'après avoir perdu vingt-deux mille hommes. La flotte leva l'ancre le 15 août, le même jour que le siége avait commencé l'année précédente. C'est mal-à-propos que plusieurs auteurs font durer ce siége pendant trois ans. L'armée sarrasine fut encore plus malheureuse dans le retour. Dès qu'elle fut sortie du Bosphore, une horrible tempête dispersant les vaisseaux, jeta les uns sur les écueils de la Propontide [2], brisa les autres contre les rochers qui bordaient les rivages. Toutes les côtes de cette mer furent couvertes de débris et de cadavres. La violence du vent emporta plusieurs navires dans la mer Égée, et quelques-uns jusqu'en Cypre. De ce naufrage il ne s'en sauva que dix, dont la moitié fut prise par les Romains, en sorte qu'il n'en rentra que cinq dans les ports de Syrie. Au rapport des historiens arabes, les Français [3] eurent beaucoup de part à cette mémorable

[1] Τὸ τῶν Βουλγάρων ἔθνος. Theoph. p. 333.—S.-M.

[2] Près de l'ile de Proconnèse, ἐν Προικονήσῳ. Theoph. p. 334.—S.-M.

[3] Ou plus exactement des Francs, en arabe *Afrandj*. C'est le nom que les Arabes donnent collectivement à tous les peuples de l'Occident. Comme les empereurs de Constantinople avaient alors à leur service

défense. L'amour de la gloire en attira un grand nombre au secours de Constantinople, et les vaisseaux des Grecs étaient en grande partie montés des soldats de cette nation.

XXIV. Joie des Romains et colère du khalife.

C'était le troisième siége que Constantinople avait soutenu avec gloire contre les Barbares. Les Perses et les Avares, sous le règne d'Héraclius [1], les Sarrasins, sous celui de Constantin Pogonat, l'avaient attaquée avec aussi peu de succès [2]. A l'occasion du premier siége, on avait institué une fête en l'honneur de la Sainte Vierge, patrone de la ville, à la protection de laquelle les habitants attribuaient leur délivrance. Cette fête se célébrait, comme je l'ai dit, le samedi de la cinquième semaine de carême : on y ajouta la mémoire des deux autres siéges. On donnait à cette solennité le nom d'*Acathiste*, parce qu'on passait la nuit entière debout dans l'église de la Sainte Vierge, à chanter des hymnes en son honneur, sans qu'il fût permis de s'asseoir.

Pendant que Constantinople se reposait de ses travaux, les Sarrasins pleuraient la perte immense qu'ils avaient faite. Le khalife déchargea sa colère sur les chrétiens établis dans ses états [3]. Il ordonna d'abord de mettre à mort ceux qui ne renonceraient pas à leur foi; et cet ordre fit plusieurs martyrs. S'étant ensuite radouci, il défendit par une loi de recevoir jamais le témoignage d'un Chrétien contre un Musul-

beaucoup de Francs, d'Anglais, d'Allemands et d'hommes du Nord qu'ils appelaient Varanges, l'assertion d'Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 130, peut être exacte.—S.-M.

[1] Voyez t. 11, p. 119-129, liv. LVII, § 19-26.— S.-M.

[2] Voyez t. 11, p. 423-428, liv. LXI, § 12, 13 et 14. — S.-M.

[3] Il défendit, dit Théophane, p. 334, l'usage du vin, ἐκώλυσεν Οὔμαρος τὸν οἶνον ἀπὸ τῶν πόλεων.—S.-M.

man. Il porta l'extravagance jusqu'à envoyer à l'empereur une exposition de la doctrine mahométane[1], l'exhortant à embrasser une religion si raisonnable et si divine. Ce khalife, d'autant plus cruel qu'il était dévot musulman, passait en oraison une grande partie du jour, enfermé dans une chambre de son palais, où personne n'avait la permission d'entrer. Après sa mort on y trouva une corde suspendue au plafond, qui servait à le soutenir lorsqu'il était fatigué dans la prière. On rapporte qu'étant au lit de la mort, comme on l'exhortait à prendre quelque médicament, il répondit : *Quand il ne faudrait que me frotter l'oreille, pour être guéri, je ne la frotterais pas.* Il n'avait qu'une seule chemise, et vivait de deux drachmes par jour. C'est un des plus grands saints du Mahométisme.

An 719.

XXV. Naissance de Constantin Copronyme.

Theoph. p. 334, 335. Cedr. t. 1, p. 452, 453. Niceph. p. 36, 37. Zon. l. 15, t. 2, p. 102, 103. Manass. p. 88. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1. p. 150. Du Cange, fam. Byz. p. 124.

L'année suivante la naissance d'un fils de Léon augmenta la joie des Romains. Il fut nommé Constantin. Marie sa mère reçut la couronne impériale, et dès qu'elle fut relevée de ses couches, le 21 octobre, d'autres disent le jour de Noël, elle alla en pompe à Sainte-Sophie pour rendre graces à Dieu de sa délivrance, et pour y faire baptiser son fils. Il eut pour parrains les premiers du sénat et les plus grands seigneurs de l'empire[2]. Au milieu de cette auguste cérémonie, l'enfant ayant sali de ses excréments l'eau du baptistère, on dit que le patriarche qui lui conférait le baptême prédit que cet enfant serait un jour la honte et le fléau de l'Église. Il y a grande apparence

[1] Ἐποίησε ἐπιστολὴν δογματικὴν πρὸς Λέοντα τὸν βασιλέα. Theoph. p. 334.— S.-M.

[2] Οἱ προύχοντες τῶν θεμάτων καὶ τῆς συγκλήτου. Theoph. p. 335. —S.-M.

que cette prophétie n'a été imaginée qu'après les événements. Rien alors ne donnait lieu à ce sinistre augure; Léon ne songeait pas encore à troubler la paix de l'Église. Quoi qu'il en soit, cet accident, à peine remarquable dans un enfant ordinaire, fit donner au jeune Constantin le surnom de Copronyme, sous lequel il a été connu de toute la postérité. Son père le décora du titre d'Auguste, l'année suivante, le jour de Pâques, qui tombait au 31 mars.

XXVI. Entreprise et mort d'Anastase.

Anastase avait montré beaucoup de sagesse dans le gouvernement de l'empire, il n'en eut pas assez pour oublier qu'il avait été empereur. Ennuyé de son exil, dont l'honneur de la prêtrise ne le consolait pas, il conçut le dessein de remonter sur le trône. Le patrice Sisinnius, surnommé Rhindacès, était ambassadeur pour l'empereur auprès des Bulgares[1]; Anastase, qui l'avait comblé de faveurs pendant son règne, l'engagea par ses lettres à mettre Terbélis dans ses intérêts. Sisinnius y réussit. Terbélis donna même cinq mille livres d'or pour fournir aux frais de l'entreprise. Anastase avait conservé des intelligences à la cour, avec les premiers officiers de l'empire, qu'il avait avancés, et que Léon avait laissés en place. Nicétas Xilonite[2], maître de la milice[3], Isoès, commandant des troupes de Mysie[4], Théognote[5], premier secrétaire d'état[6], Nicétas Anthrax, préposé à la répara-

[1] Il y avait été envoyé pour demander du secours contre les Bulgares, selon Nicéphore, p. 36.— S.-M.

[2] Ou Xylinites.—S.-M.

[3] *Magister.* Comme qui dirait lieutenant-général parmi nous. — S.-M.

[4] Patrice et comte du thème d'*Opsicium.*— S.-M.

[5] Il est nommé Théodose par Nicéphore, p. 36. — S.-M.

[6] Πρωτοασηκρῆτες. Ce titre est rendu ainsi dans Nicéphore, p. 36, τὸν πρώτιςον τῶν βασιλικῶν γραμματέων.— S.-M.

tion des murs de Constantinople [1], étaient prêts à lui ouvrir les portes de la ville, et à remettre la couronne sur la tête de leur bienfaiteur. Déja les Bulgares conduits par Sisinnius étaient arrivés à Héraclée [2], où ils rassemblaient quantité de canots [3] pour se rendre par mer à Constantinople. Léon, averti du complot et saisi des lettres qu'on envoyait de part et d'autre, commença par faire trancher la tête aux quatre seigneurs, à qui les douleurs d'une rude question avaient fait avouer leur crime. Il écrivit en même temps aux Bulgares avec fierté, leur reprochant leur perfidie, et les menaçant d'une guerre sanglante, s'ils ne lui mettaient les rebelles entre les mains. Mais ce qui fit plus d'impression sur eux, ce fut une grande somme d'argent, qu'il leur offrit, et qui leur parut une raison très-légitime de renoncer à leur premier engagement. Ils portèrent le zèle jusqu'à faire eux-mêmes justice à l'empereur; ils lui envoyèrent la tête de Sisinnius, avec Anastase et l'archevêque de Thessalonique, qui s'était prêté aux intrigues de son ancien maître. Léon les fit tous deux décapiter dans l'amphithéâtre; et après avoir fait promener leurs têtes au bout d'une pique, le long de l'Hippodrome, il donna le spectacle d'une course de chars. Tous ceux qui avaient trempé dans la conjuration furent battus de verges et relégués après avoir eu le nez coupé. Leurs biens furent saisis au profit du fisc.

An 722.

XXVII. Léon persécute les Juifs et les Montanistes.

L'empereur, affermi sur le trône par la défaite des Sarrasins et par la mort d'Anastase, tourna ses soins vers le gouvernement civil, et jeta d'abord les yeux

[1] Ἄρχοντα τοῦ τείχους. Theoph. p. 335.—S.-M.

[2] L'antique Périnthe.—S.-M.

[3] Μονόξυλα. Niceph. p. 36.—S.-M.

Theoph. p. 336 et ibi Combéfis. Cedr. t. 1, p. 453. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 150.

sur la religion. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir en cette partie n'aurait eu rien que de louable, s'il n'eût pas employé la contrainte et la violence, qui ne produisent d'ordinaire que des menteurs et des hypocrites. Les Juifs dispersés par toute la terre, mais inébranlables dans leurs préjugés, toujours prêts à reconnaître pour Messie quiconque n'est pas le véritable, s'étaient laissés abuser en Syrie par un imposteur qui se disait le Christ[1]. Cette nouvelle alluma le zèle de l'empereur. Il ordonna sur peine de la vie aux Juifs répandus dans l'empire de se faire baptiser, et, selon le déguisement dont cette malheureuse nation s'est fait une maxime, ils obéirent. Mais aussitôt ils s'efforçaient d'effacer le caractère du baptême, comme une souillure, par des purifications impies; et recevant en public les sacrements de l'église, ils en profanaient la sainteté dans le secret de leurs familles. Les Montanistes[2] plus sincères, après avoir reçu le même ordre avec les mêmes menaces, s'abandonnèrent au désespoir; et, par une conspiration générale, ils se brûlèrent tous à jour nommé dans leurs églises.

An 723.

XXVIII. Les Sarrasins maîtres de la Sardaigne.

Ce doit être vers ce temps-là que les Sarrasins d'Afrique se rendirent maîtres de l'île de Sardaigne: on ne sait au juste, ni quand ils en prirent possession, ni combien de temps ils la conservèrent[3]. On voit

1 On plutôt le Messie. Τίς Σύρος ψευδόχριστος. Theoph. p. 336. Selon Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 125, il se nommait Sévère. L'historien Michel d'Antioche, donne quelques détails à ce sujet. Mss. Arm. n° 90, f° 116, r°.— S.-M.

2 Selon Combéfis, dans ses notes sur Théophane, ces sectaires n'étaient pas les Montanistes, célèbres dans le 4e siècle de notre ère, mais des Pauliciens ou des Manichéens, dont il sera souvent question. Son opinion me parait assez fondée. — S.-M.

3 La plus profonde obscurité enveloppe l'histoire de cette île. On n'en trouve, dans les auteurs occidentaux, grecs ou latins, que de rares

seulement par l'histoire qu'ils la possédaient encore vers la fin du dixième siècle. Comme, selon leur coutume, ils détruisaient les villes, ruinaient les églises ou les convertissaient en mosquées, et s'efforçaient d'effacer toutes les traces du christianisme, Liutprand, prince religieux, retira de leurs mains les reliques de saint Augustin[1]. Elles avaient été sauvées autrefois de la fureur des Vandales, et transportées d'Afrique en Sardaigne. Liutprand les racheta des Sarrasins à grand prix, et les déposa dans l'église de Saint-Pierre à Pavie, où il fit construire un magnifique monument.

Paul. Diac. l. 6, c. 48. Herm. Contr. chron. Fleury, hist. ecclés. l. 41, art. 40. Giann. hist. Napl. l. 5, c. 1. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 312, 314.

Yézid[2], successeur d'Omar[3], ne régna que quatre ans[4]. Son frère Heschâm[5] lui succéda; c'était le quatrième fils d'Abd-almélik qui montait sur le trône des khalifes. Le commencement de son règne ne fut pas heureux : étant entré à la tête d'une armée sur les

An 726. XXIX. Expédition des Sarrasins. Theoph. p. 336, 338.

et insignifiantes mentions. Les Arabes ne parlent pas davantage des établissements faits par les Musulmans dans cette île. Il est certain qu'on ignore l'époque précise à laquelle elle tomba sous la domination des Arabes. Nous n'en savons pas plus sur la durée et l'étendue de cette domination. Il ne paraît pas cependant qu'ils ayent soumis les peuples de l'intérieur de l'île. Au reste, depuis l'époque dont il s'agit ici, l'histoire de la Sardaigne appartient aux annales de l'Occident. —S.-M.

[1] *Liutprandus audiens quod Sarraceni depopulatâ Sardiniâ etiam loca illa ubi ossa Augustini episcopi, propter vastationem barbarorum olim translata et honorificè fuerant condita, fœdarent, misit eo, et dato magno pretio, accepit.* Paul. Diac. l. 6, c. 48.—S.-M.

[2] Ἰζίδ ὁ τῶν Ἀράβων ἀμηρεύσας. Theoph. p. 338. Il était fils d'Abd-al-mélik et frère des khalifes Walid et Souleïman. —S.-M.

[3] Οὔμαρος ὁ τῶν Ἀράβων ἀμηρεύσας. Theoph. p. 336. Sa mère Oum-Asem était petite fille du célèbre khalife Omar. Son règne, selon Théophane, p. 336, fut de deux ans et quatre mois. Les Arabes lui donnent deux ans et cinq mois. Il mourut en l'an 101 de l'hégire, le vendredi 9 février, 720 de J.-C.—S.-M.

[4] Ἔτη τέσσαρα. Theoph. p. 338. Les Orientaux lui donnent un règne de quatre ans et un mois. Il mourut, selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 79, en l'an 105 de l'hégire, le mardi 25 janvier, 724 de J.-C.—S.-M.

[5] Ἰσάμ. Les Arabes le nomment Abou'l-Walid Heschâm.—S.-M.

Cedr. t. 1, p. 453, 454. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 150, 151. Assem. bib. Or. t. 2, p. 105 et 106. Deguignes, hist. des Huns, t. 1, p. 326.

terres des Romains[1], il perdit une bataille et fut obligé de retourner honteusement à Damas. Mais deux ans après, c'est-à-dire en 726, Moslémah son frère, qui avait échappé à tant de périls devant Constantinople, et ensuite sur la mer, rétablit par quelques succès l'honneur des Sarrasins. Il prit de force Césarée de Cappadoce[2] et Néocésarée[3], dans le Pont, dont il vendit tous les habitants, à l'exception des Juifs qui avaient favorisé ses attaques. [Moawiah[4]], fils du khalife, fit aussi quelques ravages dans les provinces romaines, et revint sans avoir rencontré d'ennemis.

XXX. Naissance d'une nouvelle terre.

Theoph. p. 338, 339. Cedr. t. 1, p. 454. Niceph. p. 37. Hist. misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 151. Mem. Acad. Inscr. t. III, p. 404. Mem. Acad. Scienc. an. 1708, p. 23. Justin. l. 30, c. 4. Strab. l. 1, p. 57. Senec. nat. quæst. l. 6, c. 21. Plin. hist. nat. l. 2, c. 87 et ibi Hard.

On vit cette année un de ces prodigieux efforts de la nature, qui étonnent l'univers, et dont le bruit retentit jusqu'à la postérité la plus reculée. A vingt-sept lieues au nord de l'île de Crète, entre l'île de Théra, nommée aujourd'hui Santorin, et celle de Thérasia, qui en est voisine, on aperçut au mois d'août les eaux bouillonner, comme par l'effet d'une fournaise ardente; il s'en exhalait une vapeur, qui, se condensant peu à peu, devint une épaisse fumée. On entendait les coups redoublés d'un tonnerre mugissant au fond des eaux, qui agitait la mer par de violentes secousses. On voyait s'élever des roches embrasées, comme autant de fourneaux vomissant des flammes, et menaçant d'incendie toutes les îles d'alentour. Ce fut pendant plusieurs jours une éruption continuelle de pierres calcinées, qui s'élançant en l'air, à une hauteur pro-

[1] Ἐπεστράτευσεν εἰς τὴν Ῥωμανίαν. Theoph. p. 338.—S.-M.

[2] Ἐπεστράτευσε Μασαλμᾶς τὴν Καισάρειαν Καππαδοκίας. Theoph. p. 338.—S.-M.

[3] C'est l'historien Denys de Telmahar qui fait mention de la prise de cette ville, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 2, p. 106.—S.-M.

[4] Lebeau: *Mavias.* Μαυίας ὁ υἱὸς Ἰσάμ. Theoph. p. 338. Ce Moawiah fut père d'Abd-errahman, le fondateur de la dynastie des Ommiades établis en Espagne. — S.-M.

digieuse, retombaient dans la mer, dont elles couvraient la surface dans une grande étendue. Elles furent poussées par les vents du midi, à la distance de cent lieues, d'un côté dans l'Hellespont[1], de l'autre sur les côtes de Macédoine. On remarqua qu'elles conservaient leur ardeur et la communiquaient à l'eau sur leur passage. Enfin, les flammes s'éteignant peu à peu, les roches que la mer enfantait avec tant de fracas s'unirent ensemble et formèrent une masse continue qui alla se joindre à l'île d'Hiéra. Ce n'était pas le premier phénomène pareil arrivé dans ces parages. Suivant l'opinion des habitants de Théra, Théra même s'était ainsi formée autrefois; mais l'époque de sa naissance se perd dans l'antiquité. Thérasia qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue, sortit de la mer 233 ans avant l'ère chrétienne. Entre ces deux îles, dans une anse de l'île de Théra, parut une troisième île environ quarante ans après, dans le temps que les Romains faisaient la guerre à Philippe, roi de Macédoine. Elle fut nommée Hiéra et Automaté. Sous le règne de Tibère, il s'en forma une quatrième, qui fut nommée Thia, et qui paraît s'être jointe à celle d'Hiéra, dont elle n'était éloignée que de deux stades, c'est-à-dire de deux cent cinquante pas. Hiéra reçut dans la suite deux autres accroissements, par l'éruption dont je parle actuellement, et par une autre encore qui arriva en 1427.

En 1593, une cinquième île vint se joindre aux autres; et il paraît que le volcan qui a jeté hors de ses entrailles tant de matières terrestres n'est pas en-

[1] Sur toutes les côtes de l'Asie-Mineure. Selon Théophane, p. 338, jusqu'à Lesbos et à Abydos. — S.-M.

core épuisé. Au commencement de ce siècle, en 1707, il se ralluma avec violence, et au milieu des flammes, des cendres embrasées, et des mugissements horribles qui se faisaient entendre du fond des eaux, on vit éclore une nouvelle terre, qui s'éleva par degrés, et s'accrut tous les jours pendant plusieurs mois. C'est une île de cinq ou six milles de circuit; elle porte le nom de petite Kamméni, par distinction de la grande Kamméni. Ce mot *Kamméni*, dans le Grec moderne, signifie *brûlée*.

XXXI. Léon forme le dessein d'abolir le culte des images.

Theoph. p. 336 et seqq. Cedr. t. 1, p. 450, 453, 454. Niceph. p. 37. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 151. Zon. l. 15, t. 2, p. 103, 104. Manass. p. 84 et seqq. Glycas, p. 180, 181. Joan. Hieros. narrat. ap. script. post Theoph. p. 312, 313. Acta Steph. Jun. apud Damasc. Pagi ad Bar.

Léon régnait avec gloire : aimé de ses sujets, redouté des Sarrasins, il semblait avoir été placé sur le trône par le ciel même, pour rendre à l'empire son ancienne splendeur. Élevé dans l'infortune qui donne une forte trempe aux grandes ames et du ressort aux vertus, il était parvenu et se soutenait par son génie. Il eût été un grand prince, si, à l'ambition de régner, il n'avait joint celle d'être réformateur; entreprise délicate et dangereuse en fait de religion. Celle-ci redoute la main du prince; elle lui demande la protection et non pas la réforme, qu'elle n'attend que de ses ministres, les gardiens légitimes de sa foi et de sa discipline. Ce caprice endormit tous les talents de Léon, étouffa toutes ses vertus, et changea en un farouche persécuteur un homme que la nature et la fortune avaient formé pour être bienfaisant et sensible. Il avait été le père de ses sujets jusqu'au moment qu'il en voulut être le théologien et qu'il en devint le tyran. S'il était permis à un souverain d'innover en matière de religion, jamais prince n'en fut moins capable. Nourri dans le métier des armes, il était d'une ignorance profonde. Cependant, comme si l'on devait tout savoir quand on peut tout, il prenait le ton supé-

rieur dans les questions de théologie, et prétendait régner sur la religion même. Philippique avait conçu le dessein de proscrire le culte des images; Léon résolut de l'exécuter. Il se persuadait que cette vénération était une idolâtrie, qui altérait la pureté du christianisme; que le ciel demandait de lui ce sacrifice, et qu'une si sainte entreprise serait récompensée des plus brillantes prospérités. Plusieurs circonstances avaient fait naître et nourrissaient dans son esprit cette opinion insensée. Il était encore en Isaurie et sortait à peine de l'enfance, lorsque dans un voyage il fit rencontre de quelques Juifs que le khalife Yézid, fils de Moawiah, avait chassés de Syrie [1]. S'étant associé avec eux, il goûta leurs déclamations contre les images des chrétiens; et un de ces Juifs qui le voyait couvert de toutes les marques de l'indigence lui ayant dit par plaisanterie, *n'est-il pas vrai, mon ami, que si tu es jamais empereur, tu détruiras toutes ces figures impies?* le jeune Conon (c'était le nom qu'il portait alors), répondit sur le même ton, en jurant qu'il n'en laisserait pas subsister une seule. Ce récit me paraît plus vraisemblable que celui des auteurs grecs, qui racontent que ces Juifs prédirent sérieusement à Conon qu'il serait empereur, et qu'ils lui firent promettre avec serment d'abolir le culte des images. Dans l'histoire de ces temps d'ignorance, tout est plein de prédictions, d'apparitions, de pronostics; d'o-

[1] Il est plus probable qne, frappé et tonché du reproche d'idolâtrie que les Musulmans adressaient et adressent encore aux chrétiens, Léon s'était laissé prévenir par ce que leur opinion offre de séduisant. Aussi voit-on, en une multitude de passages de Théophane, que Léon était regardé comme un partisan des erreurs des Arabes. Cet auteur le qualifie souvent des titres d'*ennemi de Dieu*, de *sectateur de la doctrine arabe*, ὁ θεομάχος, ἀραβικῷ τε φρονήματι κρατούμενος. — S.-M.

pérations magiques, que je crois devoir épargner à mes lecteurs; il est alors peu d'empereurs, de ceux qui ne semblaient pas nés pour l'empire, en faveur desquels les écrivains ne débitent des annonces merveilleuses, qui leur avaient été faites de leur grandeur future.

XXXII. Motifs qui l'y excitaient. Conon qui, dans le service militaire, avait pris le nom de Léon, étant devenu empereur, se rappela cette aventure de sa jeunesse, et s'imagina que c'était un engagement qu'il avait contracté sous les auspices de la providence. Plusieurs circonstances le confirmèrent dans cette pensée. C'était dans ce temps-là une sorte de manie répandue parmi les Juifs de faire la guerre aux images; ils s'étaient mis en tête de les détruire par toute la terre. Un Juif de Tibériade[1], grand imposteur, nommé en grec du temps *Sarantapéchys*[2], c'est-à-dire quarante coudées, à cause de sa taille gigantesque, s'étant insinué, par ses prestiges, dans la familiarité du khalife Yézid fils d'Abd-almélik, lui fit accroire qu'il régnerait trente ans[3], au milieu des délices et des plaisirs, s'il faisait disparaître dans toute l'étendue de son empire les images que les chrétiens honoraient. Le khalife, livré à la débauche et fort attaché à la vie, rendit, en conséquence de cette promesse, un édit qui causa de grands troubles. En dépit de la prédiction, Yézid mourut au bout de quatre ans; et vingt ans après, Walid, fils d'Yézid, devenu khalife, punit de mort le faux prophète, pour s'être

[1] Selon Théophane, p. 336, c'était un juif de Laodicée en Syrie. Ἰουδαῖός τις ὁρμώμενος ἀπὸ Λαοδικείας τῆς παραλίου Φοινίκης. — S.-M.

[2] Σαραντάπηχυς. Joan. Hieros. *ap. script. post Theoph.* p. 312. On doit remarquer le rapport du mot grec vulgaire *saranta* avec notre mot *quarante*. — S.-M.

[3] Quarante ans selon Théophane, p. 336. — S.-M.

joué de la crédulité de son père. Mais Léon, jaloux de se voir prévenu par Yézid, se reprocha d'être moins zélé qu'un Sarrasin pour la destruction de ce qu'il appelait idolâtrie. Un Syrien, nommé Béser [1], trouva le prince dans ces dispositions, et les seconda de ses artifices. Né dans la religion chrétienne, et prisonnier entre les mains des Sarrasins, il s'était fait mahométan pour se tirer d'esclavage. Revenu ensuite sur les terres de l'empire, il avait repris le christianisme avec autant d'indifférence qu'il l'avait quitté. Sa force de corps, qui le rendait célèbre, le fit connaître à la cour, et la souplesse de son caractère le mit en faveur. Il fut dans la suite l'agent du prince et le ministre de ses cruautés. L'évêque de Nacolée, en Phrygie, prélat ignorant et perdu de débauche, qui n'avait, non plus que Béser, d'autre religion que celle du prince, fut le premier à prêcher l'hérésie; il tint un synode provincial, où le culte des images fut condamné.

XXXIII. Edit de Léon.

Cette audace eût excité une réclamation universelle, si elle n'eût été soutenue de la puissance impériale. Sous le règne de Zénon, le Perse Xénaias, esclave fugitif et manichéen, ayant été fait évêque d'Héliopolis, en Syrie, avait voulu abolir les images dans son église; mais tout son diocèse s'était soulevé contre cet attentat. Les autres hérésies, faibles dans leur naissance, parce qu'elles étaient l'ouvrage des évêques ou des prêtres, ne s'étaient accrues et fortifiées qu'avec lenteur; celle-ci naquit tout armée, revêtue du pouvoir souverain, environnée de menaces et de supplices, elle vola d'un bout de l'empire à l'autre aussi rapidement que l'édit de l'empereur. On avait vu sur le trône plusieurs

[1] Βησὴρ, τὸν ἀρνησίθεον. Theoph. p. 339. — S.-M.

princes hérétiques; Léon fut le premier empereur hérésiarque. Ayant fait assembler le sénat, il déclara que pour *reconnaître tant de bienfaits dont Dieu l'avait comblé depuis son avénement à l'empire, il voulait abolir l'idolâtrie qui s'était introduite dans l'église; que les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints étaient autant d'idoles, auxquelles on rendait des honneurs dont Dieu était jaloux; qu'en qualité d'empereur, il était chef de la religion, aussi bien que de l'empire; qu'il lui appartenait de réformer les abus, et qu'en conséquence il avait dressé un édit pour purger les églises de cette superstition sacrilège.* Aussitôt, sans prendre les avis sur une affaire de cette importance, il fait publier son édit, et donne ses ordres pour l'exécution.

XXXIV. Troubles excités par cet édit.

A ce signal, les courtisans, les adorateurs de la fortune, les ames timides, intéressées, indifférentes sur la religion, ne respectèrent plus que l'image de l'empereur. Mais le peuple, plus attaché à ses maximes, plus fidèle à suivre les lumières de sa conscience, parce que ses vues sont moins partagées, surtout le peuple de Constantinople, instruit et soutenu par le patriarche Germain, fut aussi indigné qu'affligé d'un édit qui lui enlevait les objets sensibles de sa vénération. On murmurait publiquement; tout menaçait d'une sédition; les habitants paraissaient disposés à défendre à main armée l'héritage de la piété de leurs pères. L'empereur allarmé parut d'abord céder à ce mécontentement général; il interpréta son édit; il publia que son intention n'était pas qu'on détruisît les images; qu'il ordonnait seulement de les placer plus haut dans les églises, hors de la portée de la bouche

et de la main, afin qu'on ne pût profaner des objets si respectables. Son dessein était de les faire insensiblement oublier, en les éloignant de la vue des fidèles. Il est à remarquer qu'il n'y avait alors dans les églises que des images de plate peinture ; les statues et les figures de relief n'étaient pas encore en usage, et ne le sont pas dans l'église grecque même aujourd'hui.

L'impatience de l'empereur se lassa bientôt de ce ménagement. Cependant il mit d'abord en œuvre les moyens de persuasion et de douceur. Béser, de concert avec les courtisans, tâchait de gagner le peuple et de lui inspirer du mépris pour les images. Ces nouveaux missionnaires répandus dans la ville disaient que ce culte était un reste de paganisme, qui respirait encore au milieu de ses débris ; ils s'étonnaient que les disciples de l'Évangile ne se fissent aucun scrupule de violer le premier précepte du Décalogue. Léon lui-même assembla le peuple et entreprit de lui faire une leçon de théologie, à sa manière, sur le culte exclusif dont Dieu est jaloux, et qu'il défend de transporter à aucune créature. Il n'avait pas plus de respect pour les reliques que pour les images : il traitait d'illusion et de folie l'invocation des saints. Il est toutefois remarquable que ni Léon, ni les autres princes Iconoclastes n'osèrent porter leurs attentats jusque sur la croix de Jésus-Christ ; ils la laissèrent exposée à la vénération des fidèles, et continuèrent de la faire graver sur leurs monnaies : elle demeura debout et triompha encore lorsque tout tombait autour d'elle. Les efforts de Léon et de ses ministres étaient repoussés par trois adversaires aussi supérieurs en doctrine qu'en sainteté, le patriarche Germain, et Jean Damascène,

An 727.

XXXV. Germain résiste à l'empereur.

Theoph. p. 338, 339, 340 et 342. Cedr. t. 1, p. 454, 455, 456. Niceph. p. 37, 38. Hist. misc. ap. Murat. l. 21, t. 1, part. 1, p. 151. Joann. Damasc. orat. de imag. Anast. in Greg. II. Paul. Diac. l. 6, c. 49. Joan. Hieros. in vit. Sancti Damasc. Baronius. Pagi ad Bar. Ducange, de nummis inf. ævi, art. 23. Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 43, l. 43, art. 1, 2, 3, 6. Murat. Ann. d'Ital. t. 4, p. 250. Abr. de l'hist. d'Ital. p. 320, 321.

en Orient, le pape Grégoire, en Occident. Germain, sans craindre la colère du prince, combattait ses erreurs; il instruisait son troupeau, il lui montrait le culte des images reçu de tout temps dans l'église; il en établissait le principe, il en déterminait la nature, il en faisait voir la différence d'avec l'adoration, qui n'est due qu'à Dieu. Non content de prévenir son peuple contre les sophismes de l'hérésie, et de l'affermir contre les terreurs, il se ménageait des entretiens avec l'empereur; il en sortait toujours victorieux, mais toujours plus haï; il lui rappelait le serment qu'il avait fait en recevant la couronne, de veiller au maintien des traditions apostoliques. Ce prince, qui ignorait les premiers éléments de la doctrine chrétienne, s'opiniâtrait par son ignorance même, sans vouloir entendre la distinction du culte absolu et du culte relatif. Germain ne réussit pas mieux auprès de Constantin, évêque de Nacolée, le premier prédicateur de l'hérésie, ni auprès de Thomas, évêque de Claudiopolis, qui s'était joint à Constantin. En vain pour les ramener de leur égarement employa-t-il les remontrances et les menaces des censures ecclésiastiques, ils demeurèrent obstinés dans l'erreur.

XXXVI. Jean Damascène combat pour la doctrine de l'Église.

Un autre athlète, en Orient, attaquait Léon avec plus de hardiesse, parce qu'il n'était pas son sujet. Jean, surnommé par les Grecs Chrysorrhoas, c'est-à-dire fleuve d'or, à cause de son éloquence, qui paraissait admirable en ce temps-là, était né à Damas, de parents chrétiens. Il fut instruit par un moine de Calabre, que les Sarrasins avaient fait prisonnier. Son père [Mansour [1]], quoique chrétien, avait été honoré

[1] Ἰωάννης ὁ Χρυσοῤῥόας, ὁ τοῦ Μανσούρ. Theoph. p. 343. Je pense que

de plusieurs emplois à la cour de Damas, et le khalife conçut encore plus d'estime pour le fils. Dès que Jean eut connaissance de l'édit de l'empereur, il écrivit en faveur des images, et ses écrits se répandirent dans tout l'Orient. Son esprit vif et ardent n'usait d'aucun ménagement dans la défense de la vérité. Comme il n'entendait pas parler de Germain, il se persuada que ce patriarche pliait sous la puissance impériale. Indigné contre un prélat qu'il croyait trahir lâchement la cause de l'Église, il fut assez hardi pour écrire et envoyer à Germain une sentence de déposition, comme si le patriarche eût été soumis à sa juridiction. Le pape ne fut pas plus tôt informé d'une censure aussi injuste qu'irrégulière, qu'il en fit à Jean de vives réprimandes, justifiant Germain, et remontrant sans doute au censeur, qu'un laïc, quelque attaché qu'il fût à la doctrine catholique, ne pouvait sans une témérité condamnable prononcer contre un évêque et s'arroger à lui seul l'autorité de tout un concile. Jean, qui n'avait d'abord écouté que son zèle, fut docile à la correction du pape; il y a lieu de croire qu'il fit satisfaction à Germain. Vivant au milieu de Damas, il était à l'abri de la colère, mais non pas des artifices de

ce Mansour est le personnage du même nom, dont il a été question, t. 11, p. 209, not. 4, liv. LVIII, § 21. Il était le père de Sergius, qui avait été intendant des finances de la Syrie sous Abd-almélik. Voy. ci-dev. p. 17, not. 4, liv. LXII, § 7. Saint Jean Damascène, appartenait donc à la famille de ce Mansour qui commandait à Damas lorsque cette ville fut conquise par les Arabes. Voyez à ce sujet Schlosser, *Geschichte der Bilderstürmenden Kaiser*, p. 181 et 182. Il paraîtrait cependant résulter d'un autre passage de Théophane, p. 350, que *Mansour* était le nom de son ayeul, et que les Arabes le lui donnaient aussi. Ἀντὶ τοῦ παππικοῦ ὀνόματος αὐτοῦ Μανσοὺρ, ce nom, dit-il, signifiait, *le racheté*, ὃ ἑρμηνεύεται λελυτρωμένος. *Mansour* veut dire en arabe *secouru*, *soutenu* (par Dieu), et par suite *vainqueur*. — S.-M.

Léon. Ce prince, violemment irrité contre lui, résolut de le faire périr. Comme les écrits de Jean lui étaient parvenus, il fit contrefaire son écriture et supposa une lettre que Jean adressait à l'empereur pour l'engager à marcher à Damas, promettant de l'en rendre maître. Il envoya cette lettre au khalife, comme un gage de son amitié et une preuve du désir sincère qu'il avait d'entretenir la paix avec lui. Le khalife, outré de colère contre Jean, qu'il avait jusqu'alors honoré de sa confiance, ordonna sur-le-champ de lui couper la main droite. Jean de Jérusalem, auteur de la vie de ce saint, raconte comment sa main coupée lui fut remise la nuit suivante par la Sainte Vierge. Ce miracle serait sans doute infiniment au-dessous de la toute-puissance du Créateur. Mais l'histoire de ces siècles abonde en miracles; à mesure que les lumières naturelles s'affaiblissaient, les événements surnaturels trouvaient plus de crédit. Les annales du christianisme fournissent assez de merveilles incontestables et revêtues de preuves assez authentiques pour convaincre les esprits les plus défiants, pourvu qu'ils ne s'obstinent pas à fermer les yeux. Mais ici le témoignage de Jean de Jérusalem, copié par un grand nombre d'écrivains, ne me paraît pas assez considérable. La multitude des faits miraculeux, loin de servir la religion, est capable de décréditer les vrais miracles. Ne peut-on pas croire que l'ordre du khalife fut sans effet, parce que Jean qu'il aimait eut le temps de se justifier? Mais la nouvelle de cet ordre s'étant sur-le-champ répandue aura entraîné la croyance de l'exécution; ensuite la vue de Jean et de sa main droite aura persuadé au peuple avide du merveilleux qu'elle lui

avait été rendue. Quoi qu'il en soit, le khalife détrompé lui offrit la première place dans ses conseils, et ne consentit qu'à regret qu'il se retirât de la cour. Jean alla s'enfermer dans la Laure de saint Sabas, en Palestine, où il servit utilement l'Église par de pieux ouvrages, que nous avons encore entre les mains.

XXXVII. Léon veut se défaire du pape.

L'édit de l'empereur, porté à Rome, excita dans l'Occident une indignation générale. Le pape, informé par Germain de ce qui se passait à Constantinople, lui écrivit pour le féliciter de son courage à résister à l'hérésie naissante, et pour le fortifier dans son attachement à la tradition des apôtres. Il tint à Rome un synode où l'erreur fut condamnée. Il écrivit à Léon avec beaucoup de force, pour l'exhorter à révoquer un édit contraire à la pratique constante des fidèles. Il l'avertit qu'il n'appartient pas aux princes de rien statuer sur la foi ni d'innover dans la discipline de l'église. Un intérêt temporel, capable par lui-même de soulever les peuples, se joignit à celui de la religion. Léon avait imposé une nouvelle capitation sur la Calabre et sur la Sicile ; il voulait y assujétir toute l'Italie, déja épuisée par les ravages des Lombards. Grégoire plaida la cause des peuples accablés, et représenta au prince l'impuissance où ils étaient de recevoir une nouvelle charge, pouvant à peine soutenir les anciennes. Ces remontrances furent mal reçues de l'empereur, qui menaça Grégoire de la déposition, s'il refusait d'obéir. Les peuples, au moins aussi jaloux de la conservation de leurs biens que de celle de leurs images, conçurent dès lors une aversion implacable contre la cour de Constantinople. Le pape, sans renoncer à la soumission qu'il devait à son souverain,

prit les précautions nécessaires pour la sûreté de sa personne. L'empereur furieux cherchait les moyens de se défaire d'un si puissant contradicteur. Marin, écuyer de l'empereur, fut revêtu de la qualité de duc de Rome, et chargé de favoriser une conjuration qui se formait contre la vie du pontife. Les conjurés étaient le duc Basile, Jordane cartulaire de l'église, et un sous-diacre nommé Jean Lurion. Marin entra dans le complot; mais une paralysie l'obligea bientôt d'en abandonner la conduite. Pour le remplacer, Léon envoya le patrice Paul avec la dignité d'Exarque, devenue vacante par la mort ou le rappel de Scholastique. Leurs menées ne purent être si secrètes que le peuple plein de zèle pour son pasteur n'en eût du soupçon. On arrêta, on mit à la question les conjurés. Jordane et Lurion furent mis à mort; Basile, qui fut trouvé moins coupable, en fut quitte pour être renfermé dans un monastère, où il finit ses jours. Ce mauvais succès ne découragea pas l'exarque Paul : avide de pillage, après avoir dépouillé les autres églises, il brûlait d'enlever les richesses des églises de Rome. Dans ce dessein, sous prétexte d'exécuter les ordres de l'empereur, il fait partir des troupes auxquelles se joignent tous les scélérats qui se trouvaient dans Ravenne. Ils devaient se rendre maîtres de Rome, faire élir un nouveau pape et piller les églises. Les Romains, avertis de leur marche, prennent les armes; les Toscans, les Lombards de Spolete et tous les habitants des environs accourent en diligence, résolus de défendre la ville et le pape. L'armée de Paul, trop faible contre cette multitude, retourne à Ravenne, et l'affection que Grégoire avait méritée fit encore avorter cette entreprise.

Malgré les efforts que faisait Léon pour perdre Grégoire, ce saint pape, plus attaché aux lois de l'Évangile qu'au soin de sa propre vie, contenait les peuples d'Italie dans l'obéissance. Mais les habitants de la Grèce et des îles Cyclades, se laissant emporter à un faux zèle, conspirèrent ensemble, équipèrent une flotte, et secouant le joug d'un prince hérésiarque, proclamèrent empereur un certain Cosmas [1], qui, pour mériter cet honneur, n'avait d'autre titre que celui d'orthodoxe. Il n'était pas même capable de conduire une entreprise formée en sa faveur. Deux capitaines, Agallianus [2] et Etienne, se mirent à la tête de la flotte. Ils arrivèrent le dix-huit avril [3] à la vue de Constantinople. La flotte impériale sortit du port pour livrer bataille. Le feu grégeois décida bientôt la victoire. Les vaisseaux des rebelles furent brûlés ou coulés à fond. Agallianus se voyant environné de flammes se précipita tout armé dans la mer. Plusieurs gagnèrent le bord et se livrèrent eux-mêmes à l'empereur, en lui demandant grâce. Ce prince, magnanime quand son caprice hérétique n'allumait pas sa fureur, signala sa clémence en cette rencontre : il se contenta de faire trancher la tête à Cosmas et à Étienne. XXXVIII. Révolte de la Grèce.

Les Sarrasins, profitant de ces troubles, traversèrent l'Asie mineure avec une armée formidable, divisée en deux corps [4]. Amer [5] marchait devant à grandes journées, suivi de quinze mille hommes de troupes légères; XXXIX. Les Sarrasins attaquent Nicée.

[1] Dans le texte de Lebeau, *Côme*. Κοσμᾶν τοὔνομα ἐφ' ἑαυτοῖς βασιλεύουσι. Niceph. p. 36.—S.-M.

[2] Agallianus était commandant des troupes grecques, τουρμάρχης τῶν Ἑλλαδικῶν. Theoph. p. 339.—S.-M.

[3] Le 18 octobre, ιη' τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς, selon le texte de Théophane, p. 339. C'est une erreur.—S.-M.

[4] Τῶν Σαρακηνῶν δύο ἀμηραίων. Theoph. p. 339.—S.-M.

[5] Ἀμέρ. Theoph. p. 339. Ce chef n'est pas connu par d'autre auteur. —S.-M.

il arriva devant Nicée[1] vers le solstice d'été[2] : [Moawiah], fils du khalife[3], vint le joindre peu de jours après, à la tête de quatre-vingt-cinq mille hommes. On ne s'attendait pas à cette irruption soudaine, en sorte que la ville était mal pourvue de troupes et de subsistances. Cependant elle soutint un assez long siége; et quoique les machines des assiégeants eussent fait plusieurs brèches aux murailles, ils furent repoussés dans tous les assauts et obligés enfin de lever le siége. La ville crut devoir son salut à l'intercession des saints évêques du premier concile général, tenu dans son enceinte; elle en conservait l'image dans une église bâtie en leur honneur.

An 728.

XL. Nouvelles entreprises de l'empereur contre le pape.

Anast. in Greg. III. Paul. Diac. l. 6, c. 49. Baronius. Pagi ad Bar. Combefis, ad Theoph. p. 656. Fleury, Hist.

Les incursions des Sarrasins ne causaient pas à l'empereur autant de chagrin et d'inquiétude que la résistance du pape à ses volontés. Paul, convaincu de l'attachement des Romains à la personne de leur pasteur, mit tout en œuvre pour soulever contre lui les Vénitiens[4] et la Pentapole; ce pays contenait les villes de Rimini, Fano, Pésaro, Ancône et Humana. Tous ces peuples de concert rejetèrent les sollicitations de l'exarque, et protestèrent que loin de se prêter à aucun complot contre le pape, ils étoient prêts à le dé-

[1] Κατὰ τὴν Βιθυνῶν Νικαίαν. Theoph. p. 339. — S.-M.

[2] Vers le solstice d'été de cette année, κατὰ τὴν θερινὴν τροπήν. Theoph. p. 339. Cette expédition eut lieu après la victoire que Léon avait remportée sur les rebelles de la Grèce, comme le dit positivement Théophane, p. 339, κατὰ τὴν τῶν ὁμοφύλων κακὴν νίκην, ce qui fait voir que la vraie date de la défaite de ces révoltés est bien le 18 avril, comme dans le texte de Lebeau, et non le 18 octobre comme dans Théophane. Nicéphore, p. 36, s'exprime ainsi : Τῷ δὲ ἐπιγενομένῳ θέρει πάλιν ἱππικὰ στρατεύματα τῶν Σαρακηνῶν πλεῖστα τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς κατέθεον. ὧν ἡγοῦντο Ἄμερας καὶ Μαυίας ὀνομαζόμενοι Σαρακηνοί. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 29, p. 130, not. 4. — S.-M.

[4] Les auteurs originaux disent *Venetiarum exercitus*, l'armée des Vénitiens. — S.-M.

fendre de toutes leurs forces [1]. On prononça de toutes parts anathème contre l'exarque, contre celui dont il était le ministre, contre tous leurs partisans; et au mépris de l'empereur, chaque ville choisit un gouverneur auquel elle donna le titre de duc [2]. Cet exemple mit en mouvement l'Italie entière. On proposait d'élire un empereur, et de le conduire à main armée à Constantinople [3]. Le mauvais succès des Grecs dans une pareille entreprise [4] n'effrayait pas les Italiens. La révolte était sur le point d'éclater, et l'empire allait être le théâtre d'une sanglante guerre civile, si Grégoire, inébranlable dans ses maximes, au milieu de ses propres dangers, n'eût contenu cette fougue impétueuse, en représentant aux peuples qu'il espérait encore ramener l'esprit de l'empereur.

eccles. l. 42, art. 6. Giann. hist. Nap. l. 5, c. 1. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 253, 254, 255. Abr. chr. de l'Hist. d'Ital. t. I, p. 322, et suiv.

XLI. Zèle des Romains pour le pape.

Cette modération du pontife ne désarma pas les ministres de Léon. Exhilaratus, duc de Naples, esclave de la passion du prince, séduisit les peuples de la Campanie [5], et se mit à leur tête avec son fils Adrien pour aller attaquer Rome. Les Romains ne l'attendirent pas; ils sortirent tous en armes, marchèrent à sa rencontre, lui livrèrent bataille et le tuèrent avec son

[1] *Omnes Pentapolenses atque Venetiarum exercitus contra imperatoris jussionem restiterunt, dicentes nunquam se in ejusdem pontificis condescendere nece, sed pro ejus magis defensione viriliter decertare.* Anast. *de vit. pontif. Rom.* p. 69. —S.-M.

[2] *Omnes ubique in Italia Duces elegerunt.* Anast. *de vit. pont. Roman.* p. 69. Les troubles suscités en Italie par les entreprises religieuses de Léon amenèrent l'indépendance des papes et préparèrent l'établissement de l'empire des Français au préjudice des Grecs. —S.-M.

[3] *Omnis Italia consilium iniit, ut sibi eligerent imperatorem et Constantinopolim ducerent.* Anast. *de vit. pontif. Rom.* p. 69. —S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 38, p. 143. —S.-M.

[5] *Campaniæ partes tenuit, seducens populum, ut obedirent imperatori, et occiderent pontificem.* Anast. *de vit. pontif. Rom.* p. 69. —S.-M.

fils. Ayant découvert que leur duc Pierre écrivait à l'empereur contre le pape, ils le chassèrent de la ville. Cependant tout était en trouble dans Ravenne; les habitants, divisés entre eux, tenaient les uns pour l'empereur et voulaient détruire les images; les autres pour le pape, et s'efforçaient de les conserver. On en vint aux mains, et l'exarque Paul fut tué dans le tumulte.

XLII. Liutprand profite de ces troubles.

Liutprand, tranquille dans ses états, ne s'était occupé jusqu'alors qu'à les régler par des lois utiles, et à les faire fleurir par la paix, l'abondance, la diminution des impôts et par toutes les douceurs d'un gouvernement paternel. Son ambition sage et éclairée ne se proposait de s'aggrandir au dehors qu'après avoir acquis au dedans assez de vigueur et de ressort pour s'étendre sans s'affaiblir. C'était à quoi il travaillait depuis seize ans, lorsque l'imprudente opiniâtreté de Léon et la courageuse résistance du pape ouvrirent carrière à ses conquêtes. Il commença par se déclarer contre l'empereur; c'était alors le parti le plus faible en Italie: et en lui faisant la guerre, il paraissait combattre un édit hérétique et soutenir les intérêts de la religion. Pour frapper d'abord un grand coup, il assiégea Ravenne et la prit par trahison. Il fit une fausse attaque à une porte, et tandis que tous les habitants couraient au secours de ce côté-là, un d'entre eux, d'intelligence avec lui, introduisit l'armée par une autre porte. Les Lombards avaient promis au traître une grande somme d'argent; ils s'affranchirent de leur promesse en le tuant à leur entrée. Le roi s'empara aussi de Classe [*Classis*], et tira du pillage de quoi fournir à tous les frais de la guerre. Cette conquête lui ouvrit les places de l'Émilie et de la Pentapole, Osimo [*Au-*

ximum], Bologne [*Bononia*], Monteveglio [*Monsbellius*]; plusieurs villes et châteaux [1] des environs se rendirent sans résistance. Les Lombards de Spolète agissaient de concert, quoique séparément. Ils prirent Narni [2] dans leur voisinage et Sutri dans le duché de Rome : ils ne gardèrent pas long-temps cette dernière place. — [Ils la tinrent seulement pendant cent quarante-trois jours [3].] — Liutprand, à la sollicitation du pape, en fit sortir les Lombards après l'avoir pillée; mais, au lieu de la remettre aux officiers de l'empereur, à qui elle appartenait, il en fit une donation aux apôtres saint Pierre et saint Paul, c'est-à-dire à l'église romaine [4], qui l'accepta; et ce fut le premier germe de sa souveraineté temporelle.

XLIII. Efforts inutiles de l'exarque pour faire périr le pape.

L'empereur, obstiné dans le dessein de se défaire de Grégoire, n'eut pas plus tôt appris la mort de l'exarque Paul, qu'il envoya pour remplir sa place l'eunuque Eutychius, et lui donna les mêmes ordres. C'était pour la seconde fois qu'Eutychius était revêtu de cette dignité. Dès qu'il fut arrivé à Naples, il dépêcha un courrier aux principaux de Rome, qu'il croyait attachés sans réserve au service de l'empereur. Il les exhortait à faire périr le pape et ses partisans, et leur

[1] *Rex Liutprandus castra Æmilia, Foronianum, et Montem Bellium, Buxeta et Persiceta, Bononiam et Pentapolim, Auximumque invasit.* Paul. Diac. l. 6, c. 49. *Foronianum* est *Fugliano* près de Plaisance. *Mons Bellius* est *Monte Veglio* dans l'Apennin. *Buxeta* est *Busseto* non loin du Pô, près de Crémone. *Persiceta* était dans le voisinage de Modène. Les mêmes détails se trouvent dans la vie du pape Grégoire II, par Anastase le bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 69. — S.-M.

[2] *His diebus Narnia civitas à Langobardis pervasa est.* Paul. Diac. l. 6, c. 48. — S.-M.

[3] *A Langobardis pervasum est Sutriense castellum, quod per centum quadraginta dies ab eisdem Langobardis possessum est.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 70. — S.-M.

[4] *Castrum donationem beatissimis apostolis Petro et Paulo emittens*

promettait des forces suffisantes pour les mettre à couvert de la vengeance du peuple. Ces lettres furent interceptées, et le courrier eût été mis en pièces si le pape ne lui eût sauvé la vie. On charge l'exarque de malédictions et d'anathèmes; tous les habitants, grands et petits, s'engagent par serment à défendre, au péril de leur vie, la personne du pontife. L'exarque prodigue en vain les présents pour détacher le roi et les ducs lombards des intérêts du pape [1], ils rejettent ses offres avec mépris, et se liguent avec les Romains, pour mettre à couvert de toute violence le zélé défenseur de l'Église. Quant à Grégoire, il n'employait pour lui-même que les armes spirituelles; il s'assurait du secours de Dieu par ses aumônes, par ses jeûnes, par ses prières. Il comptait sur la protection divine beaucoup plus que sur l'affection des hommes. Cependant il remerçiait le peuple de son zèle; il l'exhortait à persévérer dans un attachement inviolable à la doctrine de l'Église, mais sans oublier qu'ils étaient sujets de l'empereur, et que si c'était une impiété de fouler aux pieds les saintes images, c'était un attentat criminel de se révolter contre un légitime souverain, qui est l'image de Dieu même.

An 729.
XLIV. Ravenne reprise par l'exarque.
Anast. in Greg. II et

Grégoire était trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que le zèle de Liutprand avait un autre motif que la religion. Il connaissait le caractère de ce prince: et il ne doutait pas qu'après s'être emparé de Ravenne et de la Pentapole, il n'eût dessein de se rendre maître

Langobardorum rex restituit, atque donavit. Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 70.—S.-M.

[1] *Sæpius Eutychius Patricius, et Luitprandus rex inierunt consilium nefarium, ut congregatis exercitibus rex subjiceret Duces Spoletanum et Beneventanum, et exarchus Romam, et quæ pridem de pontificis persona jussum fuerat, impleret.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 70.—S.-M.

de Rome, dont la possession aurait mis sous sa puissance toute l'Italie. C'était l'objet de l'ambition de tous les rois lombards depuis leur conquête; et nul de ces princes n'avait été plus ambitieux que Liutprand. Le pape, aussi habile politique que prélat vertueux, songea donc à retirer Ravenne des mains des Lombards; et n'espérant rien de la part de l'empire, où tout était en trouble, il eut recours aux Vénitiens. Cette sage république[1] avait profité de toutes les conjonctures pour accroître ses forces, et commençait à figurer avec gloire entre les états d'Italie[2]. C'était à Venise qu'Eutychius s'était retiré[3]. Le pape engagea par des lettres pressantes[4] Orso, doge de Venise[5], à chasser les Lombards de Ravenne et à rétablir l'exarque. Les Vénitiens font partir une flotte chargée de troupes, qui débarquent aux portes de la ville. Hilprand[6], neveu du roi, en était gouverneur; il présente la bataille, est vaincu et fait prisonnier[7]. Les Lombards abandonnent Ravenne, Classe [*Classis*], Césarée[8] et Eutychius s'en remet en possession. Un grand corps de troupes que Liutprand envoyait au secours de la ville est taillé en pièces près de Rimini [*Ariminum*]. Ce

Steph. III. Paul. Diac. l. 6, c. 54. Zon. l. 15, t. 2, p. 105. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 6. Giann. hist. eccl. l. 5, c. 2, 4, 5. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 255, 259 281. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 330, 332, 334.

[1] Cette qualification me paraît ici bien prématurée. — S.-M.

[2] Les lettres du pape écrites vers ce temps au doge de Venise étaient adressées au doge ou duc, et au peuple de la Vénétie et de l'Istrie, *duci et plebi Venetiæ et Istriæ*. — S.-M.

[3] *Exarchus autem Ravennas furorem Longobardorum evadens, in Venetia tutatus est.* Andr. Dandol. *chron.* l. 7, c. 3. — S.-M.

[4] André Dandolo nous a conservé dans sa chronique, l. 7, c. 3, la lettre adressée à cette occasion par le pape Grégoire au doge Ursus. — S.-M.

[5] *Ursus dux Venetiarum.* — S.-M.

[6] Il est nommé Hildebrand par Paul Diacre, l. 6, c. 54, *Hildebrandus regis nepos.* — S.-M.

[7] Le prince lombard était avec le duc de Vicence Pérédéus, lorsqu'il fut vaincu par les Vénitiens. *Irruentibus subitò Veneticis, Hildebrandus ab eis captus est, Peredeo viriliter pugnans occubuit.* Paul. Diac. l. 6, c. 54. — S.-M.

[8] Ce sont trois parties d'une même ville. — S.-M.

succès causa dans ce pays une révolution générale. Les villes de la Pentapole chassent les garnisons lombardes, et rentrent sous l'obéissance de l'empire.

XLV. Liutprand se ligue avec l'exarque.

Liutprand, plein de dépit d'avoir perdu le fruit de ses travaux, découvrit que c'était un effet des intrigues du pape. Il ne put retenir sa colère, et le taxant d'ingratitude, il résolut non seulement de l'abandonner, mais même de le livrer à toute la fureur de Léon. L'exarque, de son côté, persuadé qu'il ne serait jamais maître ni du pape ni des Romains, tant qu'ils seraient soutenus des Lombards, cherchait tous les moyens de gagner Liutprand et de l'engager à servir l'empereur. Un nouveau motif acheva de déterminer le roi des Lombards. Il voulait châtier les ducs de Spolète et de Bénévent, qui affectaient l'indépendance; et il ne se sentait pas assez fort, si les deux ducs s'unissaient contre lui. Ces dispositions réciproques rapprochèrent le roi et l'exarque. Ils convinrent de réunir leurs forces, pour réduire d'abord les ducs rebelles, et d'aller ensuite à Rome rétablir l'autorité impériale.

XLVI. Le pape implore le secours de Charles Martel.

Cette ligue jeta Grégoire dans les plus vives alarmes. Il ne pouvait se défendre contre les desseins meurtriers de l'exarque, que par le secours des Lombards, ni préserver la ville de Rome de l'invasion des Lombards, sans l'assistance de l'exarque. Les deux partis s'étant réunis, sa perte et celle de Rome semblaient être inévitables. Dans cette extrémité il eut recours aux Français[1]. Charles Martel, le héros de son siècle, gouvernait alors la France pour Thierry IV, qui n'avait

[1] Τοῖς Φράγγοις ἀπεισάμενος. Zonar. l. 15, t. 2, p. 105. L'empereur Maurice, déja plus d'un siècle avant, avait conseillé aux papes de recourir à l'alliance et à l'assistance des Francs, pour se mettre à l'abri des attaques des Lombards. Voyez t. 10, p. 128, liv. LI, § 8.—S.-M.

que le titre de roi. Ce fut à Charles que Grégoire s'adressa. Était-ce pour lui demander un secours effectif ou de simples sollicitations en sa faveur ? C'est ce que l'histoire n'explique pas. Je croirais plus volontiers qu'il ne demandait que des instances auprès de Liutprand, lié avec Charles et par l'amitié et par des intérêts mutuels. Autrement, malgré la grandeur du péril, il serait difficile d'excuser ce saint pape d'avoir oublié ses propres maximes [1]. Plusieurs auteurs prétendent que Grégoire III fut le premier pape qui implora une puissance étrangère contre son souverain, mais Anastase, l'écrivain le plus authentique pour tous ces événemens, dit formellement, dans la vie d'Étienne II, que les deux Grégoire eurent recours à Charles Martel, et qu'Étienne ne fit que suivre leur exemple [2].

XLVII. Liutprand fléchi par le pape.

On ignore quelle fut la réponse de Charles; mais il est certain que la demande du pape ne produisit aucun effet : l'expédition était terminée avant le retour du courrier. A peine le traité fut-il conclu, que le roi et l'exarque se mirent en marche avec leurs troupes. Les deux ducs n'osèrent attendre l'orage qui les menaçait : ils vinrent rendre leurs hommages au roi, lui renouvelèrent leur serment de fidélité, et lui donnèrent des ôtages. Pour remplir le second article du

[1] Théophane, p. 342, et beaucoup d'auteurs grecs prétendent que Grégoire sépara Rome, l'Italie et tout l'Occident, de la dépendance politique de Léon et qu'il rompit toute relation spirituelle avec lui. Ὁ Γρηγόριος ἀπέστησε Ῥώμην τε, καὶ Ἰταλίαν, καὶ πάντα τὰ ἑσπέρια τῆς πολιτικῆς καὶ ἐκκλησιαστικῆς ὑπακοῆς Λέοντος, καὶ τῆς ὑπ' αὐτὸν βασιλείας. —S.-M.

[2] *Tunc quemadmodum prædecessores ejus beatæ memoriæ domnus Gregorius et Gregorius alius et domnus Zacharias beatissimi pontificis Carolo, excellentissimæ memoriæ, regi Francorum direxerunt.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 83.—S.-M.

traité et satisfaire Eutychius, les deux armées marchèrent à Rome, et campèrent dans les prairies de Néron[1], entre le Tibre et l'église de Saint-Pierre, vis-à-vis du château Saint Ange. Grégoire avait fait réparer à la hâte les fortifications de la ville. Mais persuadé qu'elles ne pouvaient tenir long-temps contre des forces si redoutables, il résolut d'épargner à son peuple les travaux et les désastres d'une résistance inutile. Il sortit de Rome à la tête de son clergé et d'une partie de la noblesse, et alla se présenter devant le roi avec cette intrépidité modeste que le péril même inspire à une ame grande et vertueuse. Liutprand, d'autant plus sensible à cette démarche généreuse qu'il en eût été capable lui-même, le reçut avec le respect dû à son auguste caractère et à la sainteté de sa vie. Alors le pape sut si puissamment émouvoir son cœur par les motifs d'humanité, par la considération des promesses qu'il avait faites à l'Église, du zèle qu'il avait témoigné pour sa défense, des maux qu'il lui préparait, et de ceux qu'il allait attirer sur lui-même et sur son royaume, que les armes lui tombèrent des mains. Attendri jusqu'aux larmes, il se prosterna aux pieds du pontife, et protesta qu'il ne souffrirait jamais qu'on troublât le repos d'une ville qu'il regardait comme le sanctuaire de la religion. En vain l'exarque, plus dur et moins généreux, tâchait de l'affermir et le sommait de remplir ses engagements; le roi, sans l'écouter, pria le pape de le conduire à la basilique du Vatican. Là, fondant en larmes, le cœur serré de dou-

[1] *Rex Spoletum veniens, susceptis ab utrisque ducibus sacramentis atque obsidibus, cum tota sua cohorte in Neronis campum recessit.* Anast. *de vit. pontif. Roman.* p. 70. — S.-M.

leur, à genoux devant la confession de saint Pierre, il se dépouilla de ses habits royaux, et les déposa avec son baudrier, son épée, sa couronne d'or et sa croix d'argent [1] au pied du tombeau du saint apôtre. Il pria ensuite le pape de lever l'excommunication lancée contre l'exarque, et de lui accorder son amitié [2]. Le pape y consentit, et les deux armées s'étant retirées, Liutprand reprit le chemin de Pavie.

XLVIII. Révolte apaisée par le pape.

Anast. in Greg. II. Baronius. Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 6. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 261. Abrégé chr. del'hist. d'It. t. I, p. 334.

L'exarque, enfin réconcilié avec le pape et le peuple de Rome, y entra sans opposition. Il travaillait de bonne foi à rétablir l'ordre que la discorde avait troublé, lorsqu'on apprit qu'une partie de la Toscane était révoltée. Tibère, surnommé Pétasius [3], dont l'histoire ne parle pas jusqu'à ce moment, avait soulevé plusieurs villes [4]; elles lui avaient donné le titre d'empereur et prêté serment de fidélité. Cette nouvelle allarma l'exarque. Il n'avait point gardé de troupes avec lui, et d'ailleurs il était plus propre à tramer un complot qu'à faire la guerre. Mais l'intrépide pontife lui inspira une partie de son courage : il fit prendre les armes aux habitants de Rome, et mit à leur tête les citoyens les plus distingués. Eutychius, suivi de cette milice, marcha contre le rebelle, qui, plus timide encore que l'exarque, se tenait enfermé dans Maturano, place nommée aujourd'hui

[1] *Mantum, armilausiam, balteum, spatam atque ensem deauratum, necnon coronam auream, et crucem argenteam.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 70. — S.-M.

[2] *Obsecravit pontificem ut exarchum ad pacis concordiam suscipere dignaretur, quod et factum est.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 70. — S.-M.

[3] *Venit in partibus Tusciæ in castrum Manturianense quidam seductor Tiberius nomine, cui cognomen erat Petasius, qui sibi regnum Romani imperii usurpare conabatur.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 70. — S.-M.

[4] *Manturianenses, Lunenses atque Bledani ei sacramenta præstitissent.* Anast. *de vit. pont. Roman.* p. 70. — S.-M.

Barbarano, dans le patrimoine de saint Pierre. Elle fut emportée d'assaut, et Pétasius y perdit la vie. On envoya sa tête à l'empereur.

An 730.
XLIX.
Germain dépouillé de l'épiscopat.
Theoph. p. 341, 342.
Cedr. t. 1, p. 455, 456.
Joann. Damasc. orat. 1 et 2 de imag.
Anast. in Greg. II.
Stephan. in vita sancti Steph. jun.
Niceph. p. 38.
Paul. Diac. l. 6, c. 49.
Hist. misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 152.
Zon. l. 15, t. 2, p. 103.
Manass. p. 86.
Baronius.
Pagi ad Bar.
Fleury, hist. ecclés. l. 42, art. 4.
OriensChris. t. 1, p. 236.

Un service si important méritait de la reconnaissance; mais Grégoire n'en pouvait attendre de Léon. Ce prince, plus obstiné que jamais à détruire les objets de la vénération publique, employait les caresses, les menaces, les violences pour y parvenir. Il faisait brûler les images dans la place publique, blanchir les murailles des églises qui étaient ornées de peintures. Il avait usé jusqu'alors de quelque ménagement à l'égard de Germain, qui, étant aimé du pape et en commerce de lettres avec lui, pouvait contribuer à contenir l'Italie, trop disposée par elle-même à la révolte. Mais cette modération politique ne put se soutenir jusqu'au bout. Un jour qu'il était entré en dispute avec Germain, après de longs raisonnements que le patriarche détruisait d'un seul mot, réduit à ne pouvoir répliquer, il s'emporta, et rugissant comme un lion, il frappa au visage et chassa du palais ce prélat âgé pour lors de quatre-vingt-quinze ans, et plus vénérable encore par sa sainteté que par sa vieillesse. Résolu de le perdre, il faisait observer toutes ses démarches, pour y trouver de quoi le condamner comme séditieux, plutôt que de lui procurer, par une violence ouverte, le titre de confesseur de la foi. Mais la sagesse de Germain ne donnait aucune prise à la malignité. L'empereur, impatient de s'en défaire, fit assembler le sénat, le 7 janvier 730; et ayant fait venir le patriarche, il lui présenta son édit avec ordre d'y souscrire sur-le-champ. Germain prit cette occasion de justifier publiquement la pratique de l'église, et après un

assez long discours : *Prince*, ajouta-t-il, *je respecte les ordres de l'empereur; mais, sur un point qui intéresse la foi, je ne puis céder qu'à l'autorité d'un concile général. En attendant rendez la paix à l'église, et si je suis Jonas, jetez-moi dans la mer.* En même temps il se dépouille de son *pallium*, renonce à l'épiscopat et se retire dans sa maison paternelle, où il passa le reste de ses jours dans la prière et le silence. Il avait tenu le siége de Constantinople pendant quatorze ans et demi. Sa mémoire est en vénération dans l'Église grecque, qui célèbre sa fête le 12 de mai. L'empereur, sans observer aucune forme canonique, mit à sa place Anastase, qui fut installé par des soldats. C'était un diacre corrompu, qui avait vendu au prince sa foi et sa conscience. Syncelle du patriarche, mais bien différent de son évêque, il n'aspirait qu'à profiter de ses dépouilles. Germain lui fit sentir un jour que son ambition lui serait funeste. Comme il montait les degrés du palais, Anastase qui le suivait ayant marché sur sa robe, le patriarche se retournant vers lui, *ne vous pressez pas, Anastase*, lui dit-il, *vous n'arriverez que trop tôt à l'hippodrome*. C'était le lieu où il devait un jour subir un châtiment ignominieux, ainsi que nous le verrons dans la suite. Cette prophétie frappa tous ceux qui l'entendirent, excepté Anastase lui-même. Cet intrus ne fut pas plus tôt en possession du trésor de l'Église, qu'il le mit entre les mains de l'empereur. Ce prince, non par avarice, mais par fureur, se saisissait des ornements des églises qu'il faisait brûler, des vases sacrés qu'il faisait fondre, parce qu'ils étaient chargés de figures dont il voulait abolir l'usage.

I. Léon fait brûler la bibliothèque et les bibliothécaires. Theoph. p. 339. Cedr. t. 1, p. 454. Anast. in Greg. II. Zon. l. 15, t. 2, p. 104. Manass. p. 87, 88. Glycas, p. 281. Anon. Band. imp. or. t. 1, p. 12. Codin. orig. p. 42. Du Cange, Const. christ. l. 2, c. 9.

Si la présence de Germain n'avait pu arrêter la violence de l'empereur, elle l'avait du moins retenue dans certaines bornes. Dès qu'il fut éloigné, Léon s'abandonna à des excès inconnus aux plus cruels persécuteurs. Entre le palais et l'église de Sainte-Sophie était une superbe basilique, nommée l'Octogone. Elle était formée de huit portiques réunis. Bâtie autrefois par Constantin, Julien y plaça sa bibliothèque qu'il rendit publique. Valens établit sept antiquaires, dont l'emploi était de recopier les manuscrits qui dépérissaient de vétusté. Ce précieux dépôt contenait cent vingt mille volumes lorsqu'il fut brûlé du temps de Zénon. Ce prince l'avait rétabli; mais jusqu'au règne de Léon on n'avait pu y rassembler que trente-six mille volumes. La fondation était devenue encore plus utile par l'établissement de douze professeurs, entretenus aux dépens du trésor, qui enseignaient gratuitement les lettres tant sacrées que profanes. A leur tête était un chef qu'on nommait l'œcuménique, c'est-à-dire l'universel, à cause de l'étendue de ses connaissances. Cette compagnie, dont les membres étaient choisis entre les hommes les plus éclairés de l'empire, avait une grande considération. Les empereurs les consultaient dans les affaires importantes. Souvent on tirait d'entre eux les prélats pour remplir les plus grands sièges. L'église annexée à cette illustre maison était desservie par seize religieux savants eux-mêmes et recommandables par leur vertu. Léon pensa que sa nouvelle doctrine acquerrait beaucoup de crédit s'il pouvait la faire admettre par cette pieuse et savante académie. Il entreprit de les amener à ses sentiments, et ce fut la matière d'un grand nombre de conférences,

où ses théologiens (car les princes n'en manquent jamais) furent toujours confondus. Enfin, désespérant de les persuader, il prit le parti de les exterminer, sans épargner la bibliothèque, dont sa grossière ignorance ne faisait aucun cas. Ayant fait pendant la nuit environner la basilique d'un grand amas de bois sec et de matières combustibles, il y fit mettre le feu. Des gardes postées à toutes les issues en défendaient le passage, et ce cruel incendie réduisit en cendres et les livres et les professeurs. Un si bel établissement se releva sous les empereurs suivants.

LI. Troubles à Constantinople.

Theoph. p. 339. Cedr. t. 1, p. 454. Vita sancti Steph. jun. Menæa 9. Aug. Codin. orig. p. 40. Anon. Band. imp. orient. t. 1, p. 9. Baronius. Pagi ad Bar. Ducange, Const. christ. l. 2, c. 4. Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 5.

Cette étrange barbarie fit horreur à tout l'empire. Peu de temps après, un attentat public contre une figure révérée de toute la ville de Constantinople acheva de soulever les esprits et fit couler le sang d'un grand nombre de citoyens. Sur la porte de Chalcé, c'était le vestibule du palais, s'élevait un grand crucifix de bronze qui passait pour un monument de la piété de Constantin. On attribuait à ce crucifix plusieurs miracles. Léon, ne pouvant souffrir la vue de cette image qui semblait triompher de son édit, donna ordre à Jovin, un de ses officiers, d'aller abattre le Christ, mais de laisser subsister la croix; car tel était l'usage des iconoclastes. Jovin, monté à une échelle, avait déja porté trois coups de hache, lorsqu'une troupe de femmes assemblées en un moment autour de lui, poussant de grands cris, renversent l'échelle et écrasent Jovin en le foulant aux pieds. Elles courent aussitôt à l'église, et font pleuvoir une grêle de pierres sur le patriarche Anastase, l'accablant d'injures et menaçant de le tuer s'il ne va promptement faire des remontrances à l'empereur. Il y alla en effet, mais ce fut pour l'irriter

davantage. L'empereur fait sortir ses gardes sur ces femmes attroupées à la porte du palais; elles sont en un instant massacrées. Non content de cette vengeance, il se persuade que l'émeute a été excitée par des personnes plus considérables; il fait arrêter neuf sénateurs et une dame de naissance illustre, sans avoir d'autre fondement de ses soupçons que leur opposition à ses volontés. Mais il crut que ce serait les traiter avec trop de douceur s'il les faisait mourir sur-le-champ. Ils n'eurent la tête tranchée qu'après avoir langui huit mois dans une prison, où ils recevaient tous les jours cinq cents coups de fouet.

LII. Divers martyrs. Menol. Basil. Martyrol. Romanum. Baronius. Oriens Chris. t. 1, p. 683.

Dès que Léon eut une fois trempé ses mains dans le sang de ses sujets, il n'en devint que plus féroce. Pendant les dix années qu'il vécut encore, ce ne fut que deuil et désolation dans tout l'Orient. Les défenseurs des images étaient proscrits, tourmentés, emprisonnés, consumés de faim et de froid, exposés aux outrages de leurs ennemis, traînés par les rues, écartelés, massacrés, sans compter ceux qui, abandonnant leurs biens pour sauver leur vie, se réfugiaient dans des déserts, sur les montagnes, dans des cavernes. Il faut avouer que les orthodoxes, emportés par l'ardeur de leur zèle, aigrissaient encore le prince par la liberté avec laquelle ils lui reprochaient ses erreurs, par les anathêmes qu'ils osaient lancer contre lui, par les termes outrageants dont ils l'accablaient en face. Le ménologe des Grecs est rempli de martyrs qui souffrirent les plus affreux supplices, tant sous son règne que sous celui de son fils; et il me semble qu'il manquait à ces généreux athlètes la douceur apostolique et le respect toujours dû au souverain,

lors même qu'il abuse de son pouvoir par des traitements injustes. De tant de supplices, je n'en citerai qu'un seul, qui suppose une recherche de cruauté. Il faisait enduire de poix les cheveux et la barbe des confesseurs, et entasser sur leurs têtes quantité d'images auxquelles on mettait le feu. Après les avoir traînés par la ville en cet état, on les égorgeait et on jettait leurs corps aux chiens. Ce fut ainsi qu'il traita Hypatius, évêque d'Éphèse, auquel il donna pour successeur Théodose, fils de Tibère Absimare, prélat hérétique, qui signala son zèle en faveur des iconoclastes. Cependant la plupart de ceux qui refusaient d'obéir à l'édit n'étaient pas mis à mort. Après plusieurs tourments, ils étaient envoyés en exil. Léon, en faisant des martyrs, craignait de multiplier les images qu'il voulait détruire.

An 731.

LIII. Mort de Grégoire II.

Anast. in Greg. II. Paul. Diac. l. 6, c. 49. Baronius. Bellarmin. de translat. imp. l. 1, c. 12. Marca de concord. l. 3, c. 11. Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 5. Du Pin, de antiq. eccles. disc. dissert. 7, c. 13. Giann. hist. Nap. l. 5, c. 4.

Anastase, usurpateur du siége de Constantinople, n'inspirait pas au prince des sentiments d'humanité. Cependant, pour autoriser son intrusion, il aurait voulu vivre en communion avec le pape. Il lui écrivit une lettre synodique, dans laquelle, après une profession de foi orthodoxe, après avoir protesté qu'il était uni de cœur et d'esprit avec l'Église romaine, il s'efforçait de justifier la conduite de l'empereur et ses propres sentiments sur le culte des images. Léon y joignit aussi une lettre pour tâcher d'adoucir le pape, lui représentant comme des rebelles ceux qu'il était, disait-il, obligé de réprimer. Mais Grégoire, trop bien instruit pour se laisser tromper, répondit au patriarche que, tant qu'il se tiendrait séparé de l'Église, en rejetant le culte qu'elle avait adopté, l'évêque de Rome ne pouvait le regarder comme son frère dans l'épiscopat, et

qu'il ne devait attendre de sa part que des anathêmes. Sa réponse à Léon n'était pas moins ferme, quoique conçue en des termes plus doux ; il lui donnait des conseils salutaires et l'exhortait à se retirer de l'abîme où l'avait plongé son attachement à des opinions erronées. La fierté de l'empereur fut choquée de ces remontrances. Il y répliqua en menaçant Grégoire de le traiter comme Constant avait traité le pape Martin, et d'envoyer à Rome abattre l'image de saint Pierre. Mais lorsque cette lettre outrageante parvint à Rome, Grégoire, affranchi de toutes les menaces des hommes, avait déja reçu la récompense de ses travaux. Il était mort le 11 février 731, et laissait à ses successeurs un exemple difficile à suivre.

LIV. Apologie de Grégoire II.

La conduite de ce saint pape est un modèle de prudence et de fermeté. Dans la conjoncture la plus critique qui fût jamais, lorsque d'un côté l'hérésie armée de la puissance impériale s'efforçait de s'introduire en Italie, et que de l'autre l'Italie semblait ne pouvoir repousser l'hérésie qu'en se révoltant contre son souverain, il remplit également deux devoirs qui paraissaient alors incompatibles. Chef intrépide de l'Église, il s'opposa constamment à l'exécution d'un édit contraire à la pratique du christianisme ; il fit tous ses efforts pour détourner l'empereur de son dessein impie, il fortifia les peuples dans la résolution de rejeter des ordres auxquels ils ne pouvaient obéir sans trahir leur religion ; mais, en même temps, fidèle sujet du prince, il se tint lui-même et maintint les peuples dans une juste obéissance ; il étouffa l'esprit de révolte, et malgré les noirs complots que le prince même tramait contre sa vie, prélat vraiment apostolique, supérieur

à tout sentiment de vengeance ainsi que de crainte, il fut assez généreux pour conserver au prince l'Italie prête à lui échapper [1]. Deux sortes d'écrivains, dans des vues absolument contraires, s'accordent à peindre ce grand pape sous les mêmes traits, et l'idée qu'ils en donnent est tout-à-fait fausse et injuste. Ils disent également qu'il excommunia Léon, qu'il le déclara déchu de l'empire, et qu'il délia les Italiens du serment de fidélité; en un mot, ils lui attribuent la pratique de ces funestes maximes, que Grégoire VII hasarda plus de trois siècles après lui. Les uns lui en font un mérite, les autres un crime, et tous s'appuyent sur le témoignage des Grecs. Les premiers soumettant la puissance temporelle à l'autorité pontificale, louent Grégoire II de s'être soustrait à la domination d'un prince hérétique, et d'avoir soulevé l'état pour sauver la religion; les seconds, ennemis déclarés de l'Église romaine, l'accusent d'avoir révolté l'Italie contre son maître, et d'avoir appris à ses successeurs à briser les sceptres et les couronnes. Mais les éloges des premiers sont directement contraires à ceux qu'il mérite, et les reproches des autres sont autant de calomnies. Il est vrai que les auteurs grecs mettent sur le compte de Grégoire la plupart de ces entreprises; mais ces écrivains, presque tous fort mauvais critiques, mal instruits pour l'ordinaire de ce qui se passait en Occident, toujours peu favorables aux Latins, surtout depuis le schisme de Photius, peuvent-ils entrer en comparaison avec les écrivains occidentaux, plus voisins et des temps et des lieux de ces événements? Anastase le bibliothécaire et Paul Diacre méritent seuls plus de croyance,

[1] Voyez ci-dev. § 46, p. 150 et 151. — S.-M.

que cette foule de Grecs qui se copient les uns les autres. Or, ces deux historiens rendent justice à la droiture de Grégoire II, et des faits incontestables le mettent à couvert de reproche. Ce fut lui seul qui calma l'agitation de l'Italie, lorsqu'elle était sur le point de nommer un nouvel empereur, et qu'elle menaçait d'aller combattre Léon jusque dans Constantinople. Ce fut lui qui arma les Vénitiens contre Liutprand, et qui remit l'empereur en possession de Ravenne et des autres places dont les Lombards s'étaient rendus maîtres. On ne peut lui reprocher que d'avoir accepté la donation de Sutri : mais pouvait-il, sans encourir un grand danger de la part de Liutprand et sans s'attirer même l'indignation de Rome entière, refuser une place d'ailleurs peu considérable, que le roi des Lombards s'obstinait à ne pas rendre à l'empire? Nous avons vu qu'on ne pouvait rien conclure à son préjudice de la démarche qu'il fit auprès de Charles Martel. Il réconcilia avec les Romains et rétablit dans Rome l'exarque Eutychius, qui avait attenté contre sa vie. Il étouffa dès la naissance la révolte de Pétasius; il respecta Léon au milieu de ses fureurs; il est faux qu'il l'ait excommunié; il ne lui envoya jamais que des remontrances et des avis. En un mot, ses sentiments furent constamment ceux que Jean Damascène, malgré sa vivacité naturelle, exprime en ces termes, en adressant la parole à Léon: *Nous vous obéissons dans les affaires civiles ; nous vous payons les tributs, les impots, les dons gratuits; mais pour les choses de la foi nous avons la parole de Dieu et les lois de l'Église.* Une nouvelle preuve que Grégoire n'avait pas secoué le joug de l'obéissance, c'est que son successeur, en montant sur le saint-siége,

reconnut Léon pour empereur; il lui écrivit comme à son souverain, et, selon l'ancien usage, il date toutes ses lettres des années du règne de Léon. Si tant de preuves ne suffisaient pas, je citerais encore le témoignage le plus authentique, celui de Charlemagne, qui dans sa lettre à Constantin et à Irène, rend justice à la fidélité inviolable de Grégoire II et de son successeur. Ce n'est pas que je veuille nier que, sous le pontificat de Grégoire II l'empire n'ait perdu beaucoup de son autorité en Italie. Ce fut alors à la vérité que commencèrent à se relâcher les liens qui tenaient les peuples de cette contrée attachés à l'empire; mais Grégoire, au lieu de les rompre, ne travailla qu'à les resserrer. Ce furent les empereurs eux-mêmes qui rendirent leur joug odieux. C'est du sein de l'hérésie des iconoclastes que sortit le premier germe de cette grande révolution qui leur fit perdre l'Italie.

LV. Conduite du pape Grégoire III.

Anast. in Greg. III. Baronius. Pagi ad Bar. Du Pin, de antiq. eccles. disc. dissert. 7, c. 1 et 3. Muratori, ann. d'Ital. t. 4, p. 257.

Après la mort du pape Grégoire II, Grégoire III fut élu par le clergé de Rome, qui écrivit à l'exarque pour en obtenir la confirmation. Mais ce fut la dernière fois. Léon et ses successeurs s'opiniâtrant de plus en plus à troubler l'Église, cette coutume cessa et ne fut rétablie que près de cent ans après sous les princes de la maison de Charlemagne. Le nouveau pape, plus vif et moins circonspect que son prédécesseur, ne ménagea pas Léon dans les remontrances qu'il se crut obligé de lui faire. Ayant reçu les lettres adressées à Grégoire II, il y répondit en des termes qui semblent passer de bien loin la liberté apostolique. Il reprochait formellement à l'empereur son ignorance présomptueuse, sa rébellion contre l'Église, sa barbarie. Comme Léon demandait un concile général, *Vous êtes*, lui

répondait-il, *le seul ennemi de l'Église; cessez de la persécuter, il ne sera pas besoin de concile. Avons-nous un empereur catholique, qui puisse y prendre séance selon l'usage?* Il lui déclare que tout l'Occident est révolté contre ses attentats, et que pour venger les outrages qu'il fait à Jésus-Christ et aux Saints, on foule aux pieds ses propres images. Sur les menaces que Léon avait faites à son prédécesseur, *sachez*, lui dit-il, *que les papes sont les médiateurs de la paix, et comme le mur mitoyen entre l'Orient et l'Occident; nous ne craignons point vos menaces; à une lieue de Rome vers la Campanie nous sommes à l'abri de vos coups.* Ces paroles font connaître que le district de Bénévent s'étendait alors jusqu'à une lieue de Rome, ou plutôt du duché romain. Il lui fait entendre que s'il envoye abattre l'image de saint Pierre, il y aura du sang répandu. On apprend par cette lettre, que les papes conservaient les lettres des empereurs dans l'église de Saint-Pierre. Des reproches si amers et si hardis attirèrent de la part de l'empereur une réponse dont on ignore le contenu; on sait seulement que le prince s'y vantait d'être à-la-fois maître de l'empire et du sacerdoce. Le pape répliqua par une seconde lettre plus mesurée que la précédente; il y justifiait le culte des images, et pour rabattre la fierté du prince, il établissait cette maxime, *que les princes n'ont pas plus de pouvoir dans l'administration des choses spirituelles, que l'Église ne s'en attribue dans le gouvernement des affaires temporelles.* Il avouait qu'il ne lui était pas permis de prendre les armes contre l'empereur, mais seulement d'implorer par ses prières le secours de Dieu. Le prêtre George,

porteur de cette lettre, étant arrivé à Constantinople, n'osa la présenter à l'empereur, dont il redoutait la colère : de retour à Rome, il fit au pape l'aveu de sa faiblesse. Grégoire lui ayant fait en plein concile une sévère réprimande, l'aurait dégradé du sacerdoce, si le concile n'eût demandé grace. Il le renvoya avec la même lettre; mais George fut arrêté en Sicile, et retenu pendant un an entier par ordre de l'empereur.

LVI. Expéditions des Sarrasins.

Theoph. p. 340-343. Cedr. t. I, p. 457. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. I, part. I, p. 152. Elmacin, hist. Sar. p. 80. Assem. bibl. Or. t. II, p. 106. Deguignes, hist. des Huns, t. I, p. 326.

Tandis que Léon faisait la guerre aux images, les Sarrasins ravageaient [les provinces orientales de] l'empire [1]. — [Ils se bornaient cependant à des incursions passagères; ils n'y firent alors aucune conquête solide. Une guerre plus sérieuse demandait sur un autre point l'emploi de toutes leurs forces et la présence de leurs plus habiles généraux. L'Arménie qui, après avoir vainement cherché à défendre son indépendance contre les Romains et les Arabes, avait enfin consenti à reconnaître l'empire de ces derniers, en leur payant tribut et en se soumettant aux gouverneurs envoyés par le khalife [2], se trouvait le théâtre d'une lutte opiniâtre entre les Arabes et les barbares du Nord. Les Khazars étaient alors la plus puissante des nations établies au nord du Caucase, dans les vastes plaines qui s'étendent entre la mer Caspienne et la mer Noire [3]. Les peuplades diverses, autrefois dominatrices de ces régions, avaient perdu leur nom et s'étaient fondues avec eux [4]. Leur

[1] Théophane, p. 340, rapporte qu'en la onzième année de Léon, 728 de J.-C., Moawiah le fils du khalife Hescham prit un château nommé *Atéus*, τὸ κάστρον Ἀτεοῦς. J'en ignore la situation; mais je présume qu'il était dans l'Asie-Mineure, peut-être du côté de la Cappadoce. — S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p. 27-32, liv. LXII, § 13. — S.-M.

[3] Voyez ce que j'ai dit, de la grande puissance des Khazars vers cette époque, t. XI, p. 115, not. 2, liv. LVII, § 17, et p. 443, liv. LXI, § 24, et ci-dev. p. 31 et 32, liv. LXII, § 21. — S.-M.

[4] La plus grande partie des détails que je donne ici sur les guerres des

puissance s'étendait du Borysthène au Volga, et se prolongeait très-loin vers le Nord [1]. Au Midi, leur frontière était sur le Terek et auprès du passage de Derbend [2]. Vers le commencement du 8e siècle de notre ère, ils voulurent porter au loin leurs armes et étendre leur domination vers le Midi. Ils franchirent le Caucase pour disputer aux Arabes la possession de l'Arménie et des pays voisins. Les deux peuples s'étaient déja rencontrés en armes dans ces régions; des invasions réciproques, mais non décisives, nous les font voir tour à tour vainqueurs ou vaincus au nord du Caucase ou sur les bords de l'Araxe [3]. Les irruptions des Khazars devinrent plus fréquentes vers cette époque, et Moslémah, fils d'Abdalmélik, qui après sa malheureuse expédition contre Constantinople avait été nommé gouverneur général de l'Arménie, fut chargé de les contenir. Les Arabes furent plusieurs fois défaits par les Khazars. En l'an 722 cependant, les Musulmans traversèrent le Caucase et tentèrent de pénétrer dans le pays de leurs ennemis: ils y furent encore défaits, et peu d'entre eux regagnèrent l'Arménie. Le khalife Iezid confia alors la conduite de cette guerre à Djarrah [4], fils d'Abd-allah, général habile. On lui donna une nombreuse armée, avec laquelle il vainquit les Khazars sur les bords du fleuve Alazan dans l'Ibérie [5]; puis il passa le Caucase, et s'empara de

Arabes contre les Khazars, sont tirés de l'ouvrage de M. Mouradja d'Ohsson, intitulé *des peuples du Caucase et des pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne*, p. 55-65. Paris, 1828, in-8°. —S.-M.

[1] Voyez t. 11, p. 443-445, liv. LXI, § 24.—S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p. 32, not. 2, liv. LXII, § 13.—S.-M.

[3] Voyez ci-dev. p. 4 et suiv., liv. LXII, § 1, et p. 31 et 32, § 13. —S.-M.

[4] Ce général est connu de Théophane, p. 341, qui le nomme *Garach*, Γάραχος, et qui mentionne sa défaite dont il sera bientôt parlé. Il en est aussi question dans Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 125.—S.-M.

[5] Ce fleuve, appelé *Alasonius* par

plusieurs châteaux qui leur appartenaient. Lorsque Hescham monta sur le trône des Arabes, il renvoya son frère Moslémah dans l'Arménie, pour y continuer la guerre contre la même nation. Quoique vaincue, elle ne cessait de dévaster les contrées musulmanes. Le fils du khakan, à la tête d'une très-forte armée, avait pénétré jusque dans l'Aderbaïdjan. Moslémah le repoussa, le vainquit dans deux batailles, s'avança sur ses traces jusque dans le Schirwan, prit Derbend [1], dont les Khazars s'étaient rendus les maîtres, poussa au Nord, et fit rentrer dans l'obéissance des Arabes tous les petits princes de cette frontière. Cependant les Khazars ne tardèrent pas à revenir avec des forces plus considérables; Moslémah fut obligé de battre en retraite et de leur livrer une bataille, long-temps disputée, et dans laquelle les Arabes achetèrent la victoire par de grandes pertes. Après cette victoire désastreuse, le prince Ommiade revint en Arménie. Son frère le rappela, et renvoya Djarrah pour poursuivre la guerre contre les Barbares. En l'an 728, le fils du roi des Khazars [2] repassa le Caucase, conduisant une armée aussi nombreuse que les précédentes [3], avec laquelle il eut bientôt envahi l'Arménie et la Médie ou l'Aderbaïdjan [4]. Djarrah n'avait que peu de monde à lui op-

les Anciens, est mentionné dans Pline et dans Strabon. Il tire sa source du Caucase, coule presque directement du nord au sud, et va se jeter dans le Kour. Il séparait dans l'antiquité l'Albanie de l'Ibérie, comme il sépare à présent le Schirwan du pays géorgien de Kakhéti.— S.-M.

[1] *La porte des portes*, comme disent les Arabes. Voyez ci-dev. p. 32, not. 2, liv. LXII, § 13.— S.-M.

[2] Ὁ υἱὸς Χαγάνου τοῦ δυνάστου Χαζαρίας. Theoph. p. 340.— S.-M.

[3] Théophane, p. 340 et 341, parle de cette expédition en peu de mots.— S.-M.

[4] Ἐπεστράτευσε τὴν Μηδίαν καὶ Ἀρμενίαν. Theoph. p. 341.— S.-M.

poser; il écrivit en Syrie pour demander de prompts secours, tandis qu'il partait d'Ardébil [1] pour arrêter les progrès de l'ennemi. Une bataille se livra à peu de distance; Djarrah y fut vaincu et tué, et les Khazars, maîtres de tout l'Aderbaïdjan, portèrent leurs ravages jusqu'aux portes de Mousoul [2], dans la Mésopotamie, répandant partout la terreur de leur nom[3]. Le khalife Hescham fit partir de nouvelles troupes pour arrêter les progrès des Khazars, sous les ordres d'un général nommé Saïd. Celui-ci rétablit bientôt les affaires des Arabes. Il fut promptement en état de tenir tête aux ennemis, qui lui résistèrent cependant avec beaucoup de vigueur, car, après la perte de trois batailles, ils se maintenaient encore en Arménie. Moslémah y fut renvoyé; les Khazars firent alors leur retraite. On les poursuivit, mais ils parvinrent à repasser le Caucase sans perte, et on fut obligé d'entreprendre le siége de Derbend où ils avaient laissé une forte garnison. Cette place fit une longue et vigoureuse résistance. Lorsqu'elle fut conquise, Moslémah y plaça une colonie de quatorze mille Musulmans amenés de la Syrie et elle cessa d'être un continuel sujet d'inquiétude pour les Arabes. En l'an 729, Moslémah tenta de pénétrer à son tour chez les ennemis [4]; il se rendit maître de plusieurs châteaux, et gagna une grande bataille dans laquelle le fils du khakan périt [5]. Malgré cet avantage, sur le bruit que les Khazars, ren-

[1] Ville de l'Aderbaïdjan. — S.-M.

[2] Ἀπιζόμενος τὴν τῶν Ἀρμενίων χώραν καὶ τὴν Μήδων. Theoph. p. 341. — S.-M.

[3] Φόβον μέγαν ἐμποιήσας τοῖς Ἄραψιν. Theoph. p. 341. — S.-M.

[4] Théophane, p. 341, a encore dit quelques mots de cette nouvelle expédition. Ἐπεστράτευσεν Μάσαλμᾶς τὴν τῶν Τούρκων γῆν. — S.-M.

[5] Selon Théophane, p. 341, la victoire fut indécise, συναφθέντες ἀλλήλοις εἰς πόλεμον, πίπτουσιν ἐξ ἀμφοτέρων μερῶν. — S.-M.

forcés par d'autres peuples, arrivaient avec une nouvelle armée, Moslemah prit prudemment le parti de revenir à Derbend[1]. Il chercha à se dédommager l'année suivante contre les Romains du peu de succès qu'il avait obtenu contre les Khazars; il s'avança dans la Cappadoce, et s'y rendit maître du château de Charsiane[2]. En l'an 731, il fit une nouvelle expédition contre les Khazars; mais à peine eut-il passé les défilés caucasiens[3], qu'il revint sans avoir rien fait. Le khalife, mécontent de Moslémah, le remplaça par Marwan, fils de Mohammed, cet Ommiade dont il a été souvent question[4], et qui avait long-temps gouverné l'Arménie. Celui-ci parvint à soumettre après des guerres opiniâtres tous les petits princes du Caucase oriental, et à y consolider la puissance des Arabes. Il repoussa et contint les Khazars, avec lesquels il conclut à la fin une paix durable[5]. Dans le même temps, Moawiah et Soliman, tous deux fils du khalife Hescham, pénétrèrent en Paphlagonie[6], et défirent une armée romaine

[1] Théophane dit, p. 341, que Moslémah, frappé de terreur, traversa en fuyant les montagnes de la Chazarie, c'est-à-dire, je pense, le mont Caucase. Δειλανδρήσας Μασαλμᾶς φυγῇ χρησάμενος διὰ τῶν ὀρέων Χαζαρίας ὑπέστρεψεν.—S.-M.

[2] Τὸ Χαρσιανοῦ κάστρον. Theoph. p. 343. Ce lieu donnait son nom à un canton de la Cappadoce, dont la position n'est pas connue.—S.-M.

[3] Φθάσας τὰς Κασπίας πύλας φοβηθεὶς ὑπέστρεψεν. Theoph. p. 343.-S.-M.

[4] Voyez ci-dev. p. 21, not. 7, liv. LXII, § 9 et ailleurs.— S.-M.

[5] Au lieu de ce long passage sur les guerres des Arabes contre les Khazars, alors alliés de l'empire, on ne trouvait dans Lebeau qu'un résumé aussi court qu'inexact renfermé en quelques lignes: « *Mouslima « traversa la Cappadoce, et marcha « contre les Turcs, qui avaient for- « cé les portes Caspiennes. Il les bat- « tit et les repoussa dans leur pays.* » — S.-M.

[6] Théophane, p. 343, attribue cette expédition à Moawiah seul. Μαυΐας δὲ ὁ υἱὸς Ἰσὰμ ἐπεστράτευσεν τὴν Ῥωμανίαν, καὶ ἐλθὼν ἕως Παφλαγονίας, κ. τ. λ. C'est Elmacin, *hist. Sarac.* p. 80, qui parle des deux frères. Au sujet de Moawiah, voyez ci-dev. § 29, p. 130, not. 4.— S.-M.

commandée par Constantin[1], qui fut fait prisonnier[2].

An 732.

LVII. Concile de Rome.

Anast. in Greg. III. Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 16.

La détention de George ayant fait connaître au pape que l'empereur s'obstinait à ne rien écouter, il crut devoir employer les foudres de l'Église, en ménageant seulement la personne même du prince, selon les règles de la prudence chrétienne. Il convoqua donc un concile, qui se tint dans l'église de Saint-Pierre. Il s'y trouva quatre-vingt-treize évêques[3], avec le clergé de Rome. On permit à la noblesse, aux magistrats et au peuple d'être témoins de la délibération. On déclara exclu de la table sainte et séparé du corps des fidèles quiconque violerait le respect dû aux images, en les détruisant, les déplaçant, les profanant ou les outrageant par des blasphèmes. Ce décret fut signé de tout le concile; et le pape fit aussitôt partir le défenseur Constantin pour le porter à l'empereur; mais cet envoyé fut arrêté en Sicile, comme le premier. On lui arracha les écrits dont il était chargé, et on l'enferma dans un cachot. Ce ne fut qu'au bout d'un an qu'on lui permit de retourner à Rome, après lui avait fait de terribles menaces. Cette violence excita l'indignation de l'Italie entière. Toutes les provinces de concert

[1] Elmacin qui parle de ce personnage, *hist. Sar.* p. 80, dit que c'était l'empereur lui-même. L'empereur était Léon. Son fils s'appelait, il est vrai, Constantin; mais il n'avait à cette époque que douze ans. C'est donc une erreur de l'historien arabe. —S.-M.

[2] Abou'lfaradj parle dans sa chronique syriaque, p. 145, de cette expédition, conduite, selon lui, par Moawiah seul, ce qui est d'accord avec Théophane. Il dit que les Arabes prirent Gangra, ville de Paphlagonie. Il ajoute qu'ils poussèrent jusqu'à Nicée en Bithynie, qu'ils assiégèrent pendant quarante jours, après lesquels les murs ayant été abattus, les Romains s'enfuirent par mer et laissèrent la ville au pouvoir des Arabes, qui la détruisirent et firent passer les prisonniers au fil de l'épée. —S.-M.

[3] Parmi eux étaient Antoine, patriarche de Grado et Jean archevêque de Ravenne.—S.-M.

dressèrent une requête à l'empereur, et l'envoyèrent par leurs députés, qui ne furent pas plus épargnés que les envoyés du pape. Sergius, gouverneur de Sicile, qui s'efforçait d'effacer de l'esprit de l'empereur le souvenir de sa révolte précédente[1], les tint huit mois en prison, et ne les mit en liberté qu'après leur avoir fait essuyer les traitements les plus injurieux. Cependant Pierre, autre défenseur de l'Église romaine, eut encore assez de hardiesse pour se charger de la même commission. Il prit une autre route, et remit le décret entre les mains de l'empereur avec une lettre du pape, qui écrivait aussi au patriarche Anastase.

An 733.

LVIII. Vaine entreprise de Léon contre l'Italie.

Theoph. p. 343. Cedr. t. I, p. 457. Hist. misc. l. 21, ap. Murat. t. I, part. I, p. 152. Murat. ann. Ital. t. IV, p. 267, 268. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 336-338.

Jean, archevêque de Ravenne, avait assisté au concile, et cette ville n'était pas moins opposée que Rome aux volontés de l'empereur. Ainsi Léon, plus irrité que jamais, résolut de châtier toute l'Italie. Il mit en mer une puissante armée navale, sous le commandement de Manès, duc de Cibyre[2]. Manès devait saccager Ravenne, traiter comme rebelles les villes de la Pentapole, marcher ensuite à Rome, y détruire les images, ne faire pas plus de grace aux habitants qui se mettraient en devoir de les conserver, enlever le pape et le conduire pieds et mains liés à Constantinople. Mais les vents et la mer firent échouer ces projets inhumains. La flotte déja près de Ravenne, qu'elle regardait comme sa proie, fut attaquée d'un violent orage; partie des vaisseaux se brisent contre les rochers et sont engloutis avec les soldats; les autres dispersés sur les côtes, s'étant enfin rassemblés, gagnent avec peine

[1] Voyez ci-dev. § 21, p. 119-121, — S.-M.

[2] Μάνης στρατηγὸς τῶν Κιβυῤῥαιωτῶν. Theoph. p. 343. Le thème des Cibyrrhéotes comprenait la Carie, la Lycie et toute la côte jusqu'à la Cilicie. Voyez t. II, p. 427, not. 4, liv. LXI, § 14.—S.-M.

le canal du Pô le plus proche de Ravenne. Manès fait débarquer ses troupes, et marche vers la ville. Le peuple encouragé par son évêque avait pris les armes, et tandis que les femmes et les vieillards, revêtus de sacs et de cilices, et prosternés aux pieds des autels, implorent l'assistance du Tout-Puissant, la jeunesse sort au-devant des Grecs; et dès que le combat est engagé, elle feint de prendre la fuite et attire l'ennemi dans une embuscade. Les Grecs attaqués de toutes parts regagnent leurs vaisseaux. Les troupes de Ravenne se jettent dans des barques, les poursuivent, et coulent à fond la plupart de ces navires que l'orage avait mis hors de défense. Cette victoire inespérée fut remportée le 26 juin, et ce jour fut dans la suite une fête solennelle à Ravenne. Durant les six années suivantes, les habitants, par haine contre les Grecs, s'abstinrent de manger du poisson de ce bras du Pô [1].

LIX. Vengeance de Léon.

Theoph. p. 343, 344-346. Cedr. t. 1, p. 457. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 152, 153. Zon. l. 15, t. 2, p. 105. Marca, de concord. l. 3, c. 11. Du Pin, de antiq. eccl. disc. diss. 1, c. 11.

Cette défaite mit Léon en fureur. Il redoubla de cruauté contre les catholiques, et, ne pouvant faire d'autre mal à l'Église de Rome, il confisqua tous les patrimoines[2] qu'elle possédait dans ses états. Le revenu de ces biens ne montait qu'à trois talents et demi, qui valaient à peu près vingt mille livres de notre monnaie. C'était ravir la subsistance des pauvres, et les sommes nécessaires à l'entretien de l'église de Saint-Pierre. Ces patrimoines demeurèrent aliénés pour toujours, et les sollicitations des papes ne purent jamais les retirer des mains des empereurs suivants, même orthodoxes. Non content d'avoir dépouillé l'Église ro-

[1] Ces détails sont tirés d'Agnellus, dans son histoire des évêques de Ravenne.—S.-M.

[2] Τὰ δὲ λεγόμενα πατριμόνια τῶν ἁγίων καὶ κορυφαίων ἀποστόλων. Theoph. p. 343.—S.-M.

maine de ses biens, il lui enleva une partie considérable de sa juridiction. Il en détacha toutes les provinces comprises entre la Sicile et la Thrace, c'est-à-dire la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, et les soumit au patriarchat de Constantinople. En vain le pape Adrien redemanda ces diocèses dans le second concile de Nicée. On peut dire que ce fut là l'origine de la funeste division de l'Église grecque et de l'Église latine; discorde interrompue en divers temps, jamais éteinte, ranimée avec plus de force par Photius et par d'autres patriarches ambitieux. Léon augmenta d'un tiers la capitation de la Sicile et de la Calabre; et pour n'en pas exempter les enfants mêmes, il ordonna de les enregistrer dès leur naissance. Pendant tout ce temps-là, l'exarque Eutychius se tenait tranquille dans Ravenne. Il paraît qu'il était parfaitement réconcilié avec le pape, et qu'il s'accordait même avec lui pour la défense des images. Il fit à la basilique du Vatican des présents considérables. Mais l'autorité des exarques était fort affaiblie à Ravenne ainsi qu'à Rome. On leur obéissait pour l'exercice de la justice et le payement des tributs; mais ils ne jouissaient d'aucun autre pouvoir. Les peuples étaient bien résolus de ne se pas laisser accabler par les injustes violences d'un empereur impie.

Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 17. Pagi ad. Bar. Giann. hist. Nap. l. 4, c. 12. Murat. ann. Ital. t. IV, p. 262-268. Abr. chr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 338-340.

LX. Mariage de Constantin Copronyme. Theoph. p. 343. Cedr. t. I, p. 459. Hist. Misc.

Constantin, fils de Léon, avait atteint sa quatorzième année; il épousa la fille du khakan des Khazars[1], princesse accomplie, à laquelle il ne manquait que d'être chrétienne pour être digne du premier trône de l'univers. Elle reçut le baptême avant son mariage, et

[1] Ἡ θυγάτηρ Χαγάνου τοῦ τῶν Σκυθῶν δυνάστου. Theoph. p. 343. Ἡ θυγάτηρ τοῦ τοῦ ἔθνους τῶν Χαζάρων ἡγουμένου. Niceph. p. 38.—S.-M.

l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 153. Zon. l. 15, t. 2, p. 105. Niceph. p. 38. Ducange, fam. Byz. p. 125.

prit le nom d'Irène. Fidèle à la religion qu'elle embrassait, elle vécut dans les exercices d'une piété solide, soumise en tout le reste à l'autorité de son beau-père, et pleine de tendresse pour son mari, mais constamment opposée à leurs erreurs.

An 734-739.

LXI. Diverses expéditions des Sarrasins.

Theoph. p. 344, 345 et ibi not. Cedr. t. 1, p. 457. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 153. Elmacin, hist. Sarac. p. 80. Assemani, bibl. Or. t. 2, p. 106.

Dans les six années suivantes, l'histoire ne parle que des incursions des Sarrasins. L'Arménie[1], la Cappadoce, la Phrygie déja tant de fois ravagées, ne cessèrent de l'être encore par [Moawiah] et Soliman, les deux fléaux de l'Asie en ce temps-là. [Moawiah], en retournant en Syrie, mourut d'une chute de cheval. Soliman continua ses courses[2]; entre un grand nombre de prisonniers se trouva un aventurier, né à Pergame[3], qui se disait Tibère, fils de Justinien II. Le khalife, pour faire honneur à son fils, et pour donner de l'inquiétude à l'empereur, affecta de donner crédit à ce mensonge. Il fit prendre à l'imposteur les ornements impériaux, lui donna des troupes à la tête desquelles Tibère entra dans Jérusalem, le sceptre à la main et enseignes déployées; il le fit ensuite promener par toute la Syrie avec un appareil capable d'éblouir les peuples[4]. L'année 739 ne fut pas heureuse pour les Sarrasins.

[1] Theoph. p. 344, place en l'an 735 l'invasion de l'Arménie par Souleïman.—S.-M.

[2] En l'an 738, Souleïman fit une expédition sur le territoire de l'empire, τὴν Ῥωμανίαν, il y prit une place nommée *le château de fer*, τὸ λεγόμενον σιδηροῦν κάστρον. Au sujet d'une dénomination semblable, voyez ci-dev. § 5, p. 96, not. 7. Il y fit prisonnier un certain Eustathius fils du patrice Marianus. Theoph. p. 344. Je pense que ce château était dans la Cappadoce ou la Cilicie.—S.-M.

[3] Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 126, dit que cet individu d'origine romaine se nommait Baschir, et qu'il professait la religion musulmane. Il donne quelques détails sur ses aventures.—S.-M.

[4] Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 126, place ces scènes à Édesse, à Harran et dans la Mésopotamie. Cet auteur ajoute que le khalife fit ensuite mettre à mort ce malheureux.—S.-M.

Soliman entra sur les terres des Romains avec quatre-vingt-dix mille hommes. Il partagea ses troupes en trois corps. Gamer[1] commandait dix mille hommes de troupes légères, qui mirent à feu et à sang la Cappadoce[2], et enlevèrent une prodigieuse multitude d'hommes, de femmes et de chevaux. Mais Mélich et Batal[3], suivis de vingt mille hommes, furent attaqués près d'Acronium[4] en Phrygie par une armée romaine qui les tailla en pièces[5]. Les deux généraux y périrent, il n'échappa au fer des vainqueurs que six mille huit cents Sarrasins, qui, se battant en retraite avec courage, gagnèrent la ville de Synnada[6], où les Romains n'osèrent les assiéger. Ils en sortirent les jours suivants, et allèrent rejoindre Soliman campé près de Tyane[7]. Ce guerrier peu accoutumé aux revers, affligé de la perte qu'il avait faite, retourna en Syrie. Les Sarrasins d'Afrique avaient déja tenté plusieurs fois de s'établir en Sicile[8]. Ils renouvelèrent leurs entreprises pendant ces années. Baschar passa dans l'île avec quelques troupes. Habib assiégea Syracuse, mais sans succès. Huit ans après, son fils Abd-errahman y fit encore une descente, et ne quitta le pays qu'après en avoir ravagé une grande étendue.

[1] Γαμέρ. — S.-M.

[2] Τὰ τῆς Ἀσιάτιδος γῆς μέρη. Theoph. p. 345. — S.-M.

[3] Μελὶχ καὶ Βατάλ. Theoph. p. 345. Ces deux chefs me sont inconnus d'ailleurs. L'historien syrien Denys de Telmahar rapporte que Malek ou Mélik était fils de Schabib émir arabe de Mélitène. Il donne à Batal le nom d'Abd-allah. — S.-M.

[4] Ou plutôt *Acroïnum* et *Acroïnas*. Περὶ τὸν Ἀκροϊνόν. Theoph. p. 345. Voyez ci-dev. § 14, p. 108, not. 1. — S.-M.

[5] Théophane dit, p. 345, qu'ils furent vaincus par Léon et Constantin, ce qui ferait croire que les deux princes commandaient en personne l'armée romaine. — S.-M.

[6] Grande ville de la Phrygie dite *Salutaris*. — S.-M.

[7] Περὶ τὴν τῶν Καππαδοκῶν Τύανα. Theoph. p. 345. — S.-M.

[8] Voyez t. 11, p. 348, not. 7, liv.

An 740.

LXII. Tremblement de terre à Constantinople.

Theoph. p. 345. Cedr. t. 1, p. 457, 458. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 153. Niceph. p. 38. Zon. l. 15, t. 2, p. 105, 106. Elmacin, hist. Sar. p. 83.

Tandis que Léon continuait de détruire les saintes images, un furieux tremblement de terre abattit les statues des empereurs à Constantinople. Le 26 octobre de l'an 740, sur les trois heures après midi, la terre se souleva par des secousses redoublées, détruisit quantité de maisons, de portiques, d'églises, de monastères, et fit tomber les statues de Constantin, de Théodose-le-Grand et d'Arcadius. Les murs de Constantinople s'écroulèrent du côté du continent; la plus grande partie du peuple s'enfuit de la ville, et se logea dans des baraques au milieu de la campagne. La Thrace fut couverte de ruines; Nicomédie et Prénète en Bithynie furent renversées; de toute la ville de Nicée, il ne resta d'entier qu'une église. Ce tremblement se fit sentir à diverses reprises pendant le cours d'une année, et s'étendit jusqu'aux extrémités de l'Orient. En Égypte, des villes entières furent abymées avec leurs habitants, et la mer perpétuellement agitée engloutit quantité de vaisseaux. Ce terrible fléau fit périr un nombre innombrable d'hommes et d'animaux. L'empereur augmenta d'un douzième la capitation du peuple de Constantinople pour la réparation des murailles, et l'impôt subsista toujours, lors même qu'elles furent réparées.

An 741.

LXIII. Le pape a recours à Charles Martel contre les Lombards.

Anast. in Zachariâ.

Tout semblait concourir à détacher de l'empire Rome et l'Italie. On n'obéissait qu'à regret à un prince hérésiarque et persécuteur : c'était pour Liutprand, habile à profiter des conjonctures, une occasion de s'agrandir. La révolte de Trasimond, duc de Spolète, qui se sentant trop faible pour résister, s'était réfugié à Rome[1], four-

LX, § 6, p. 356, liv. LX, § 7, et p. 408, not. 1, liv. LXI, § 2.—S.-M.

[1] *Trasemundus Romam fuga petiit.* Paul. Diac. l. 6, c. 55.— S.-M.

nissait à Liutprand un prétexte plausible d'attaquer les Romains. Le roi les somma de lui livrer le rebelle, et sur leur refus il entra dans le duché de Rome, pilla les terres, se rendit maître de quatre places [1], et retourna ensuite à Pavie. A peine fut-il retiré, que les Romains [2] se joignirent à Trasimond et le rétablirent dans son duché [3]. La guerre étant déclarée entre Liutprand et les Romains, le pape craignit que Rome ne succombât aux attaques des Lombards, si elle n'était puissamment secourue. Il ne pouvait avoir recours à l'empereur, dont il avait encore plus à craindre que du roi des Lombards. Dans cette extrémité, il crut ne pouvoir s'adresser qu'à Charles Martel, dont les forces imprimaient du respect à tous les peuples voisins. Il lui envoya une ambassade solennelle, qui fut reçue avec magnificence. C'était de la part du pape une action de souveraineté qui n'avait point encore d'exemple. Deux nonces apportaient à Charles les clés du tombeau de saint Pierre, et une petite portion de ses liens, selon l'usage de l'Église de Rome, qui, dans les présents qu'elle fait, a toujours conservé la simplicité du saint apôtre. Ces présents étaient accompagnés d'une lettre conçue en termes pathétiques. Le pape représentait à Charles, qu'il appelait le fils de saint Pierre et le sien,

Paul. Diac. l. 6, c. 53 et seqq. Aimoin. l. 4, c. 57. Baronius. Pagi ad Bar. Murat. Ann. Ital. t. 4, p. 271, 282, 284, 287, 288. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 342, 343, 344.

[1] *Ameria, Hortus, Polimartium* et *Blera*. Anast. *de vit. pont. Roman.* p. 75.—S. M.

[2] Un certain Étienne était alors duc et patrice de Rome. Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 75.—S.-M.

[3] *Trasimundus vero dux, habito consilio cum Romanis, collectoque generali exercitu ducatus Romani, ingressi sunt per duas partes in fines ducatus Spoletini.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 75. Le même auteur donne des détails assez circonstanciés sur la marche des troupes romaines alliées de Trasimond, qui rentra dans Spolète au mois de décembre 741. Il fit périr Hildéric que Liutprand lui avait donné pour successeur. Paul. Diac. l. 6, c. 55.—S.-M.

les hostilités de Liutprand; il tâchait d'allumer sa colère, en lui rapportant le mépris que les Lombards faisaient des Français. *Saint Pierre*, disait-il, *est bien assez puissant pour défendre son héritage; mais il veut vous en laisser la gloire et le mérite.* Non-seulement il fit porter à Charles l'étendart de saint Pierre, qui était l'enseigne des défenseurs de l'Église et comme leur investiture, mais il finissait sa lettre par ces mots : *Nous vous conjurons par le Dieu vivant et véritable, et par les clés très-sacrées de la confession de saint Pierre, que nous vous envoyons comme les marques de la souveraineté, de ne point préférer l'amitié du roi des Lombards à celle du prince des Apôtres.* A ces conditions il lui promettait la vie éternelle. Cette lettre fait dire à Baronius que *Grégoire III sema dans les larmes, et que ses successeurs moissonnèrent dans la joie.* Il faut avouer que dans cette occasion Grégoire renonçait sans déguisement à l'obéissance qu'il devait à son légitime souverain. Le sénat et le peuple de Rome avaient aussi envoyé des députés, chargés de présenter au prince français un décret, par lequel ils lui conféraient la dignité de consul et de patrice. C'était mettre Charles à la place des exarques. Il est vrai que l'autorité des exarques, quoique souveraine, était subordonnée à celle des empereurs; mais n'était-ce pas méconnaître l'autorité des empereurs, que de leur donner des représentants sans leur aveu, et même contre leur gré? Charles, après avoir comblé d'honneurs les nonces du pape et les députés de Rome, les fit accompagner à leur retour par Grimon, abbé de Corbie, et par Sigebert, moine de saint Denis, qui portaient au pape

de riches présents. Mais deux raisons l'empêchèrent de prendre les armes contre les Lombards, comme le pape et les Romains le demandaient. Ce prince fier, que ses grands exploits et ses qualités héroïques mettaient alors au-dessus de tous les souverains, était sans doute peu flatté du titre de patrice, qui semblait le rendre un des officiers de la cour de Constantinople. D'ailleurs, il était lié avec Liutprand de l'amitié la plus intime. Le roi des Lombards avait adopté son fils Pepin[1], et l'avait secouru contre les Sarrasins[2]. Il est donc très-vraisemblable que Charles se contenta d'employer son crédit auprès de lui pour l'engager à ménager les Romains : ce qu'il n'était pas difficile d'obtenir. Liutprand ne manquait pas de respect pour le Saint-Siége ; il voulait seulement, disait-il, faire sentir aux Romains le tort qu'ils avaient de soutenir des rebelles.

La froideur de Charles Martel laissa les Romains dans la dépendance de l'empire. Ils résolurent d'agir par eux-mêmes contre les Lombards. Mais leur coup d'essai ne fut pas heureux. Agathon, duc de Pérouse, entreprit de reprendre Bologne[3], dont Liutprand était maître depuis plus de dix ans. Il se mit à la tête des troupes de Rome, et se présenta devant la ville. Les habitants, commandés par trois braves capitaines lombards[4], firent sur lui une si furieuse sortie, qu'en un moment sa petite armée fut taillée en pièces. LXIV. Entreprise sur Bologne.

[1] Au sujet de ces sortes d'adoption, voyez t. 7, p. 172, not. 1, liv. XXXVII, § 16. — S.-M.

[2] *Karolus legatos cum muneribus ad Liudprandum regem mittens, ab eo contra Sarracenos auxilium poposcit. Qui nihil moratus, cum omni Langobardorum exercitu in ejus adjutorium properavit.* Paul. Diac. l. 6, c. 54. — S.-M.

[3] *Romani habentes in capite Agathonem Perusinorum ducem, venerunt ut Bononiam comprehenderent.* Paul. Diac. l. 6, c. 54. — S.-M.

[4] Ils se nommaient Walcaris, Pérédeus et Rotharis. Paul. Diac. l. 6, c. 54. — S.-M.

LXV. Mort de Léon. Theoph. p. 346. Cedr t. 1, p. 458. Hist. Misc. l. 21, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 153.

Cette année est remarquable par la mort des trois plus grands personnages qui fussent alors, l'empereur Léon, Charles Martel et Grégoire III. Léon mourut le premier, d'une hydropisie, ou, selon d'autres auteurs, d'une dysenterie, le 18 juin, après un règne de vingt-quatre ans, deux mois et vingt-cinq jours. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Il eût sans doute été plus heureux, s'il fût demeuré dans un rang inférieur. Élevé de la poussière au faîte des grandeurs humaines, une vanité déplacée étouffa son courage, et fit d'un prince guerrier un odieux persécuteur. Sa prévention contre les images, les reliques et l'invocation des Saints, et sa haine contre les papes, lui ont fait trouver grace auprès de quelques écrivains protestants : ils vont jusqu'à lui donner des éloges ainsi qu'à son fils. On peut croire sans témérité, que les orthodoxes, seuls auteurs qui nous restent de son histoire et de celle de son fils, ont chargé le portrait de ses vices; mais on ne peut le justifier d'impiété et de cruauté. Léon laissa deux enfants, Anne, femme d'Artabaze, et Constantin son successeur, âgé de vingt-deux ans, et qui avait reçu le titre d'empereur un an après sa naissance.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

LIVRE LXIV.

I. Politique des papes. II. Paix entre le pape et Liutprand. III. Le pape réconcilié Liutprand avec l'empire. IV. Impiété de Constantin. V. Révolte d'Artabaze. VI. Artabaze empereur. VII. Défaite d'Artabaze. VIII. Constantin assiége Constantinople. IX. Suite du siége. X. Prise de Constantinople. XI. Conduite du pape à l'égard de Constantin. XII. Exploits de Constantin. XIII. Horrible peste. XIV. Vaine entreprise des Sarrasins sur l'île de Cypre. XV. Conduite du pape Zacharie. XVI. Commencement des Abbassides. XVII. Zacharie contribue à l'élection de Pépin. XVIII. Extinction de l'exarchat. XIX. Entreprise d'Astolf sur Rome. XX. Députation de l'empereur au roi des Lombards. XXI. Négociation du pape avec Pepin. XXII. Le pape à Pavie. XXIII. Il vient en France. XXIV. Guerre de Pepin contre Astolf. XXV. Concile qui condamne le culte des images. XXVI. Constantin patriarche de Constantinople. XXVII. Clôture du concile. XXVIII. Astolf recommence la guerre. XXIX. Il assiége Rome. XXX. Pepin en Italie. XXXI. Donation de Pepin au saint siége. XXXII. Caractère de cette donation. XXXIII. Didier roi des Lombards. XXXIV. État de l'empire. XXXV. Intrigues de Didier et du pape auprès de Pepin et de l'empereur. XXXVI. Conduite du pape à l'égard de Didier. XXXVII. Paix entre le pape et le roi des Lombards. XXXVIII. Guerres de Constantin. XXXIX. Martyre d'André le Calybite. XL. Persécution d'Étienne. XLI. Guerre des Bulgares. XLII. Troubles chez les Bulgares. XLIII. Froid excessif. XLIV. Opiniâtreté de l'empereur. XLV. Conduite de l'empereur à l'égard des Bulgares. XLVI. Expédition malheureuse contre les Bulgares. XLVII. Persécution. XLVIII. Les moines diffamés par la malice de l'empereur. XLIX. Traitement outrageux et cruel de plusieurs seigneurs. L. Le patriarche Constantin déposé. LI. Profanation des reliques. LII. Dégradation du patriarche-

CONSTANTIN V, *dit* COPRONYME.

An 741.

I. Politique des papes.

Anast. in Zachariâ. Paul. Diac. l. 6, c. 57. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 31. Murat. ann. d'Ital. t. 4, p. 286. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 344, 345.

CHARLES MARTEL était mort au mois d'octobre; Grégoire III mourut à la fin de novembre. S'il demeura jusqu'à la fin de sa vie soumis à l'empire, il paraît qu'il n'aurait tenu qu'à Charles Martel de l'en détacher entièrement, et que ce grand prince, en acceptant les offres du pape, se serait aisément rendu maître de Rome et de l'Italie, comme le fit ensuite son petit-fils Charlemagne. Les peuples n'obéissent que par crainte, lorsqu'ils haïssent ou qu'ils méprisent; et comme l'autorité s'affaiblit en s'éloignant du centre, que le mépris au contraire et la haine pour les mauvais princes croissent à mesure qu'on perd de vue l'éclat qui les environne, l'Italie, alors province frontière, se disposait de plus en plus à changer de maître. Grégoire II avait vu naître l'esprit de révolte et l'avait retenu : Grégoire III, moins offensé, mais plus vif et plus hardi, avait entraîné les peuples ou s'était laissé entraîner lui-même, si j'ose m'exprimer ainsi, jusqu'au bord de la rébellion, et ne s'y était arrêté que par le refus de Charles Martel. Léon s'était fait un grand tort en se saisissant des patrimoines de saint Pierre; il avait gagné quelques domaines de peu de valeur, mais il avait achevé de perdre l'affection des papes qui remuaient

alors tout l'Occident. Zacharie, successeur de Grégoire, mais plus politique, sans renoncer ouvertement à la soumission qu'il devait à l'empire, en avança la ruine en Italie. En se prêtant avec complaisance au désir qu'avaient les Français d'élever sur le trône une nouvelle race de monarques, il les mit dans les intérêts des papes, et ménagea leur secours à ses successeurs, pour se soustraire à la domination des empereurs de Constantinople.

II. Paix entre le pape et Liutprand.

Quoiqu'il eût les mêmes vues que son prédécesseur, il suivit une route tout opposée. Grégoire avait soutenu les ducs de Spolète et de Bénévent, pour balancer les forces de Liutprand; Zacharie, pour regagner Liutprand et retirer de ses mains les quatre places dont il s'était emparé dans le duché de Rome, abandonna les ducs [1]. Il engagea même les Romains à joindre leurs forces à celles du roi des Lombards. Trasimond, dépourvu de secours, ne crut avoir de ressource que dans la clémence de son maître; il sortit donc de Spolète et alla se jeter à ses pieds. Liutprand lui accorda la vie, mais il le dépouilla de son duché et l'obligea d'entrer dans le clergé. Godescalc, duc de Bénévent, apprenant que le roi venait l'attaquer, ne crut pouvoir trouver aucune sûreté en Italie; il résolut de s'enfuir à Constantinople. Sa femme et ses trésors étaient déja au port de Salerne, et il sortait de Bénévent pour s'y rendre lui-même, lorsque les habitants, qu'il avait traités

[1] Anastase, *de vit. pont. Roman.* p. 75, en donne une autre raison : il dit que le duc de Spolète ne tint aucune des promesses qu'il avait faites au pape et au patrice de Rome. *Trasimundus Spoletinus dux noluit implere quæ prædicto pontificis, et patriciu simul et Romanis promiserat pro recolligendis quatuor civitatibus quæ pro eo perierant, et aliis quæ spoponderat capitula.* — S.-M.

avec dureté, se jettèrent sur lui et le tuèrent [1]. Sa femme alla chercher un asile auprès de l'empereur. Liutprand avait promis au pape la restitution des quatre places [2]; mais il semblait être peu disposé à tenir sa parole [3]. Le pape, accompagné du clergé de Rome, l'alla trouver à Terni [*Interamna*] [4], où il campait avec son armée. Le roi envoya plusieurs seigneurs [5] au-devant de lui [6], et marcha lui-même à sa rencontre jusqu'à huit milles de Narni [*Narnia*]. Il lui fit l'accueil le plus honorable, écouta avec respect les conseils pacifiques du pontife, et fut si touché de ses pieuses remontrances, que non content de la restitution qu'il avait promise [7], il rendit encore une grande étendue de terres, que les Lombards avaient usurpées sur l'église romaine depuis plus de trente ans dans la Sabine, dans l'Ombrie, dans la Marche d'Ancône. Il fit la paix pour vingt ans avec le duché de Rome [8]; il remit entre les mains du pape

[1] Ce Godescalc était un usurpateur qui tenait le duché de Bénévent, au préjudice de Gisulfe, fils du duc Romoald, neveu du roi Liutprand. Gisulfe fut rétabli après la mort de Godescalc. Paul. Diac. l. 6, c. 57 et 58. — S.-M.

[2] *Pronominatas quatuor quas à ducatu Romano abstulerat civitates reddere promisit.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 75. — S.-M.

[3] *Rex protraheret dilationem ad reddendum juxta suam promissionem jam factam, quatuor civitates.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 75. — S.-M.

[4] Cette ville était sur la frontière du duché de Spolète dont elle faisait partie. *Audacter ad ambulandum in locum Interamnensium urbis, ubi in finibus Spoletinis ipse residebat rex.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 75. — S.-M.

[5] Parmi eux était un certain Grimoald. — S.-M.

[6] Lorsqu'il était arrivé en un lieu nommé *Ortana*, appelé encore de même. — S.-M.

[7] *Prædictas quatuor civitates, quas ipse ante biennium per obsessionem factam pro prædicto Trasimundo duce Spoletino abstulerat, eidem sancto cum eorum habitatoribus redonavit viro.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 76. — S.-M.

[8] *Nam et Sabinense patrimonium, quod per annos triginta fuerat ablatum, atque Narniense etiam et Auximanum, atque Anconitanum, nec non et Numatense et vallum, quæ vocatur magna, sitam in territorio Sutrino per donationis titulum ipsi*

tous les prisonniers qu'il avait faits sur les terres de l'empire [1]. Zacharie à son départ fut accompagné de quatre seigneurs [2]; ils avaient ordre de le mettre en possession des quatre places [3]; ce qui fut exécuté; et l'éloquence pieuse et insinuante du pape fit sur le roi des Lombards, dans une entrevue de trois jours, ce que n'auraient jamais pu faire les forces de Rome, quand elles auraient été soutenues du secours de l'empire.

An 742.

III. Le pape réconcilie Liutprand avec l'empire.

Anast. in Zachariâ.

Marca, de concord. l. 3, c. 11.

Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 345, 346.

Quoique les empereurs fussent souverains dans Rome et dans Ravenne, les papes avaient toute la confiance des peuples; c'était sur leur fidélité seule que les empereurs pouvaient fonder l'espérance de maintenir leur domination en Italie. L'exarchat [4] n'avait pas été compris dans le traité de Liutprand avec les Romains, et le roi des Lombards faisait de grands préparatifs pour s'en rendre maître. L'exarque [5] Eutychius, l'archevêque

beato Petro apostolorum principi reconcessit, et pacem cum ducatu romano ipse rex in viginti confirmavit annos. Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 76. — S.-M.

[1] Parmi eux étaient Léon, Victor, Sergius et Agnellus, quatre personnages decorés du titre de consuls. Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 76. — S.-M.

[2] Agiprand ou Aldebrand, duc de Clusium ou Chiusi, neveu du roi, *ducem Clusinum nepotem suum*, le castald Tacipert, le castald Raming de Toscane et Grimoald. Ce dernier avait déja été envoyé au-devant du pontife. — S.-M.

[3] *In primis Amerinam civitatem, deinde Hortanam, dumque in Polimartio castro convenissent, eumque recepisset, et fuisset itineris longitudo per circuitum finium reipublicæ eundi usque ad Bleranam civitatem per partes Sutrinæ civitatis per fines Langobardorum Tusciæ, quia de propinquo erat, id est per castrum Vitulium ipse missus regis Grimoaldus, eumdem beatissimum pontificem perduxit usque ad Bleronam civitatem, quam et ipsi sancto viro prænominatus Ramingus Castaldius, et jam dictus Grimoaldus missus contradiderunt.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 76. — S.-M.

[4] *Provinciа Ravennatium*, comme dit Anastase, *de vit. pont. Rom.* p. 75. — S.-M.

[5] *Excellentissimus Patricius et exarchus.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77. — S.-M.

Jean, Ravenne, la Pentapole, l'Émilie implorèrent l'assistance du pape, pour détourner cet orage. Zacharie, vivement touché de leurs allarmes, tenta d'abord de désarmer [1] Liutprand par ses députés [2], qu'il chargea de présents et de prières. N'ayant pas réussi par cette voie, il alla lui-même à Pavie trouver le roi [3] : l'exarque vint au-devant du pontife jusqu'à dix-sept lieues de Ravenne [4], où il le conduisit [5]. Le pape entra dans la ville, au milieu des acclamations et des témoignages de la plus vive reconnaissance. Il en partit le lendemain accompagné des vœux de tous les citoyens [6], qui lui recommandaient le salut de leurs femmes et de leurs enfants. Deux députés du pape [7] prirent les devants, pour annoncer au roi son arrivée. Mais le roi, déterminé à ne rien accorder, refusa même de les entendre [8]. Cette opiniâtreté ne découragea pas Zacharie [9] :

1 Il demandait aussi que le roi rendît le château de Césène. *Ut à motione cessaret, et Cesenatense Ravennatibus redderet castrum.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77.— S.-M.

2 L'évêque Benoît et le primicier Ambroise.— S.-M.

3 Il laissa en partant le gouvernement de Rome au patrice Étienne. *Relicta Romana urbe jam dicto Stephano patricio et duci ad gubernandum.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77. — S.-M.

4 Jusqu'à la basilique de S.-Christophe, en un lieu nommé Aquila, à environ 50 milles de Ravenne, *in loco qui vocatur ad Aquilam, quinquagesimo ferè milliario à Ravennatium urbe.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77. —S.-M.

5 L'historien pontifical Anastase parle de nuages miraculeux qui accompagnèrent le pape dans son voyage, de signes merveilleux et d'autres phénomènes extraordinaires, marques évidentes, selon lui, de la protection divine.— S.-M.

6 *Bene venit*, disaient-ils, *Pastor noster, qui suas reliquit oves, et ad nos, qui perituri eramus, liberandos occurrit.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77.— S.-M.

7 Le prêtre Étienne et le primicier Ambroise.— S.-M.

8 Ils étaient arrivés à Imola, ville de la Romagne qui faisait partie du royaume des Lombards, et peu éloignée de Ravenne. *In finibus Langobardorum in civitatem, quæ vocatur Imola.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77. Cette ville était appelée antérieurement *Forum Cornelii.* — S.-M.

9 *Non mortis terrore perterritus, sed Christi fretus auxilio audacter*

il arriva [1] le vingt-huit juin, veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul; et sans parler d'abord du sujet de son voyage, il se joignit à ce prince religieux, pour célébrer l'office des saints apôtres et partager avec lui les devoirs de la piété chrétienne. Le lendemain de la fête, invité à venir au palais, il eut besoin de tout ce talent d'insinuation qu'il possédait au souverain degré, pour engager Liutprand à renoncer à une conquête [2] que ce prince regardait comme assurée. Enfin le roi se laissa fléchir, et consentit même à rendre une partie des places dont il s'était déja emparé [3]. Mais il voulut en retenir le tiers [4] jusqu'au retour des députés qu'il devait envoyer à Constantinople, avec promesse de les remettre à l'empereur, s'il était content du succès de sa négociation. Au départ du pape le roi l'accompagna jusqu'à quelque distance de Pavie, et laissa auprès de lui plusieurs seigneurs avec ordre de le suivre à Ravenne, et de faire sortir les garnisons lombardes des places qu'il restituait [5]. Liutprand ainsi réconcilié avec l'empire ne s'occupa plus que du gouvernement de ses états. Il mourut deux ans après avec la réputation du plus grand roi qui eût gouverné les Lombards [6]. Ses

egressus de Ravennatium urbe, in finibus Langobardorum ingressus. Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77.—S.-M.

[1] A Pavie [*Ticinum*].— S.-M.

[2] Non-seulement pour renoncer à cette conquête, mais encore à restituer plusieurs villes prises et le fort de Césène, *sed magis et ablatas Ravennatium urbes sibi redonaret simul et castrum Cæsinacense.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77.—S.-M.

[3] Il consentit à rétablir le territoire de Ravenne dans ses anciennes limites, *fines Ravennatium urbis dilatare sicut primitus detinebantur*, et à abandonner les deux tiers du territoire de Césène, *duas partes territorii Cæsenæ castra ad partem reipublicæ restituit.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 77.— S.-M.

[4] Le tiers du territoire de Césène seulement.—S.-M.

[5] *Qui Ravennatium territoria et Cæsenate castrum redderet.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 78.— S.-M.

[6] Liutprand mourut en l'an 744,

éminentes qualités, qui le faisaient regretter de son peuple, le rendant redoutable à ses voisins, sa mort causa beaucoup de joie aux habitants de Rome et de Ravenne [1]. Zacharie même en rendit à Dieu des actions de graces [2]. Mais cette joie inhumaine fut bientôt changée en larmes; et les successeurs de Liutprand apprirent aux Romains, que le plus grand danger n'est pas d'avoir un voisin puissant, lorsqu'il est magnanime et généreux.

IV. Impiété de Constantin.

Theoph. p. 346, 347, 348. Cedr. t. 2, p. 459, 460. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 154. Niceph. p. 38, 39. Zon. l. 15. t. 2, p. 105, 106. Manass. p. 88, 89. Glyc. p. 283. Baronius. Assem. bibl. jur. or. t. 2, p. 107.

Tandis que Zacharie défendait contre les Lombards les débris de l'empire prêt à expirer en Italie, Constantin, à peine assis sur le trône de son père, courait risque d'en être précipité. Élevé dans l'impiété, à laquelle son caractère bouillant et emporté ajoutait l'audace et l'insolence, il défendit de donner le nom de saints à ceux que l'église invoquait sous ce titre, de rendre aucun honneur à leurs reliques, d'implorer leur intercession, disant qu'ils n'avaient aucun pouvoir, et que la sainte Vierge elle-même, digne à la vérité de respect pendant qu'elle portait dans son sein le sauveur du monde, ne différait en rien des autres femmes depuis son enfantement. Pour insinuer ce blasphême, il se servait d'une image grossière et impie; montrant à ses courtisans une bourse remplie d'or, *vous l'estimez beaucoup*, leur disait-il; et la vidant ensuite, *main-*

après avoir régné trente et un ans et sept mois. Paul Diacre finit au règne de ce prince son histoire des Lombards. Il termine cet ouvrage par un pompeux éloge des vertus de ce monarque. —S.-M.

[1] Selon Anastase cette joie fut partagée par les Lombards eux-mêmes, ce qui est assez peu probable. *Factum est gaudium non solum Romanis et Ravennatibus, sed etiam genti Langobardorum.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 78. — S.-M.

[2] Anastase semble attribuer la mort de Liutprand aux prières du pape Zacharie. *Cujus preces non despiciens divina clementia eumdem regem de hac subtraxit luce, et quievit omnis persecutio.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 78. — S.-M.

tenant, ajoutait-il, *vous n'en faites plus aucun cas.* Il achevait de profaner les églises, et s'il y restait encore sur les murailles quelque pieuse représentation, échappée aux recherches de Léon, il la faisait effacer, pour y peindre des chasses et des courses de chars. Passionné pour les chevaux, et aussi dépravé dans ses goûts que dans ses mœurs, il ne trouvait point de parfum plus agréable que la fiente et l'urine de cheval [1]; il s'en faisait frotter tous les jours, et ses favoris n'auraient osé approcher de sa personne, sans s'être parfumés de cette odeur; c'est ce qui lui fit donner le surnom de Caballin [2]. Abandonné aux plus infâmes débauches, il ne pouvait souffrir la pureté de la vie religieuse; il détruisait les monastères, et persécutait les moines. Les prisons en étaient remplies; l'habit noir, qui les distinguait alors, lui était en horreur. Fort contre Dieu seul, faible dans tout le reste, il se livrait aux plus noires superstitions. Nourri dès l'enfance dans les sombres mystères de la magie, il invoquait les démons par des sacrifices nocturnes; il consultait les entrailles des victimes; un songe, un sinistre présage le faisait pâlir d'effroi; il n'était ni chrétien, ni juif, ni païen; sa religion était un monstre composé de toutes les autres sans en représenter aucune.

Ce caractère, qui l'avait déja rendu aussi odieux que méprisable du vivant de son père, soulevait contre lui tous les esprits. Artabaze Curopalate [3], qui se trouvait si près du trône par son mariage avec Anne, fille de Léon [4], crut n'avoir qu'un pas à faire pour y monter. V. Révolte d'Artabaze.

1 Καβαλλίαις τε κόπροις καὶ οὔροις ἀπατώμενος. Theoph. p. 346. — S.-M.

2 Ὁ Καβαλλῖνος. — S.-M.

3 Il était curopalate et comte du thême d'*Opsicium*. Theoph. p. 347. — S.-M.

4 Voyez ci-dev. p. 104 et 105, liv. LXIII, § 11. — S.-M.

Les Sarrasins étaient entrés dans l'Asie mineure [1]; l'empereur, résolu de marcher contre eux, partit de Constantinople le 27 juin de la seconde année de son règne, et alla camper près de Crasus en Phrygie [2]. Artabaze était alors avec quelques troupes [3] à Dorylée [4] dans la même province. Constantin, voulant s'assurer de sa fidélité, lui envoya demander ses deux fils; il désirait, disait-il, les avoir auprès de sa personne, comme des neveux qu'il chérissait. Artabaze sentit bien que c'étaient des ôtages qu'on lui demandait; et sans balancer davantage, il se mit en marche pour aller combattre Constantin. Il rencontra en chemin Béser [5] suivi d'une grande partie de l'armée impériale; il l'attaque, le défait, et le tue. Constantin prend l'épouvante et se réfugie dans Amorium. Ne se croyant pas en sûreté dans cette ville, il passe dans la Phrygie pacatienne [6]. Longin, gouverneur de cette province, et Sisinnius [7] qui commandait en Lydie [8], viennent le joindre avec leurs troupes, et jurent de lui être fidèles jusqu'à la mort. C'étaient deux capitaines expérimen-

[1] Ou plutôt dans le thême d'*Opsicium*, ἐν τοῖς μέρεσι τοῦ Ὀψικίου. Theoph. p. 347.— S.-M.

[2] Ἐν τῇ λεγομένῃ Κράσῳ. Theoph. p. 347. Cette ville était dans la province nommée antérieurement Phrygie Pacatiane.—S.-M.

[3] Avec les troupes du thême d'Opsicium, μετὰ τοῦ Ὀψικίου τοῦ λαοῦ. Theoph. p. 347.— S.-M.

[4] Cette ville était dans la Phrygie Épictète au nord de Synnada, non loin au sud des frontières de la Bithynie.— S.-M.

[5] Ce même individu tour-à-tour musulman et chrétien, qui avait contribué à jeter Léon dans l'hérésie. Aussi Théophane l'appelle-t-il, p. 347, sectateur de la loi des Sarrasins, τὸν πατρίκιον Βησὴρ τὸν Σαρακηνόφρονα. Voyez ci-dev. p. 135, liv. LXIII, § 32. — S.-M.

[6] Ou plutôt le thême anatolique, τὸ θέμα τῶν Ἀνατολικῶν. Theoph. p. 347. — S.-M.

[7] Théophane l'appelle, p. 348, *Sisinnacius*. C'est dans Nicéphore, p. 39, qu'il est nommé Sisinnius.— S.-M.

[8] Le thême des Thracésiens, τὸ θέμα τῶν Θρακησίων. Theoph. p. 348. — S.-M.

tés et pleins de bravoure, qui soutinrent sur sa tête la couronne prête à tomber.

VI. Artabaze empereur.

Cependant Artabaze travaillait à se rendre maître de Constantinople. Il avait gagné le patrice Théophane Monotès [1], à qui l'empereur avait confié le gouvernement de la ville en son absence. Théophane assemble le peuple dans Sainte-Sophie, et déclare que Constantin a été tué, et Artabaze salué empereur par le suffrage unanime de toutes les provinces d'Asie; il confirme ce mensonge par une lettre d'Artabaze et par le témoignage du Silentiaire Thalassius, qui venait, disait-il, en donner avis. On reçoit cette nouvelle avec des transports de joie; on accable Constantin de malédictions; on rend graces à Dieu d'avoir délivré l'empire d'un tyran et l'église d'un persécuteur. Le patriarche Anastase, créature de Léon, mais aussi ingrat envers ses bienfaiteurs et ses maîtres qu'infidèle à sa religion, enflamme encore l'indignation publique. Il monte dans la tribune, et un crucifix à la main, *Chrétiens, écoutez*, s'écria-t-il, *afin que vous sachiez quel empereur vous venez de perdre. Voici ce que j'ai entendu de la bouche de Copronyme, et j'en prends à témoin celui que vous voyez attaché à cette croix. Gardez-vous de croire, m'a-t-il dit, que ce fils de Marie qu'on nomme le Christ soit fils de Dieu; il était ainsi que moi un pur homme; il n'y a nulle différence entre sa naissance et la mienne; ma mère s'appelait aussi Marie.* A cet exécrable blasphême tout le peuple frémit d'horreur; on proclama empereur Artabaze, que Léon, quoique son

[1] Il portait en outre le titre de *Magister*. Θεοφάνης δὲ ὁ Μονώτιον ἐκάλουν τὴν τοῦ Μαγίστρου ἀξίαν δρέπων. Niceph. p. 39. — S.-M.

beau-père, n'avait jamais pu entraîner dans ses erreurs. Théophane envoya en Thrace [1] son fils Nicéphore, duc de cette province, pour en amener les troupes à Constantinople; il ferme les portes de la ville, distribue des gardes sur les murailles, fait battre de verges, raser et jeter dans des cachots tous ceux qu'il soupçonne d'être attachés à Constantin. Artabaze avec ses troupes[2] vient prendre possession de Constantinople; Constantin le suit et s'avance jusqu'à Chrysopolis [3]; l'approche de ce prince, qu'on avait cru mort, étonne les esprits, mais ne les change pas. Comme il ne se faisait aucun mouvement en sa faveur, l'année étant trop avancée pour entreprendre un siége si difficile, il reprend la route d'Amorium, où il passe l'hiver. Artabaze fait usage de sa nouvelle autorité pour rétablir dans toutes les villes le culte des images. — [Les Arabes profitèrent de cette guerre civile pour ravager, selon leur usage, les provinces orientales de l'empire, exposées annuellement à leurs courses. Ils n'éprouvèrent aucune opposition. Le fils du khalife Souleïman ramena, cette année, une quantité innombrable de captifs [4]].—S.-M.

An 743. VII. Défaite d'Artabaze. Theoph. p. 344, 347, 350 et seqq. et ibi not.

Les deux empereurs, également aveuglés par la rage qui les animait l'un contre l'autre, implorèrent à l'envi le secours du plus mortel ennemi des Romains [5]. Le khalife Heschâm avait deux ans auparavant fait massacrer les prisonniers chrétiens; Eustathius, fils du patrice

[1] Ἐν τοῖς Θρακώοις μέρεσι. Theoph. p. 348.— S.-M.

[2] Les troupes du thème d'Opsicium. Theoph. p. 345.— S.-M.

[3] Avec les troupes de deux thèmes; celui des Thracésiens et celui des Anatoliques. Theoph. p. 348.—S.-M.

[4] Voyez Théophane, p. 348.— S.-M.

[5] Constantin fit partir le Spathaire ou écuyer André. Artabaze envoya vers les Arabes Grégoire le Logothète ou intendant des finances. — S.-M.

Marin[1], retenu dans les fers à Carrhes[2] en Mésopotamie, avait souffert une mort cruelle avec beaucoup d'autres, parce qu'ils refusaient d'embrasser le mahométisme. Walid[3] qui venait de succéder à Hescham son père[4], et qui n'était pas moins altéré du sang des chrétiens[5], ne songeait qu'à profiter des divisions de l'empire. Loin de secourir aucun des deux contendants, il envoya Gamer[6] ravager les terres des Romains; et sans les guerres civiles qui s'élevèrent aussi en ce temps-là entre les Sarrasins, et qui détruisirent enfin la maison des Ommiades, l'Asie entière eût été la proie des Barbares[7]. Mais les deux rivaux, acharnés l'un sur l'autre,

Cedr. t. 1, p. 456, et t. 2, p. 460 et 461. Niceph. p. 39, 40. Anast. in Zachar. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 155. Zon l. 15, t. 2, p. 107, 108. Manass. p. 89. Glyc. p. 284. Baronius. Pagi ad Bar. Ducange, fam. Byz. p. 124.

[1] Ce patrice s'appelait Marinus ou Marianus. Voyez ci-dev. p. 174, not. 2, liv. LXIII, § 61. — S.-M.

[2] Les Arabes donnaient à cette ville le nom de *Harran*. Théophane l'appelle ici, p. 347, *Charan*, Χαράν. Voyez t. 3, p. 60, not. 3 et 4, liv. XIV, § 5. — S.-M.

[3] Οὐαλὶδ υἱὸς Ἴσαμ. Theoph. p. 349. C'est une erreur, Walid n'était pas fils de Héscham, comme le dit Théophane, mais son neveu. Son père était Iézid II, fils d'Abd-almélik. — S.-M.

[4] Le khalife Héscham mourut le 6 de réby 1er de l'an 125 de l'hégire répondant au mercredi 6 février 743, après un règne de dix-neuf ans et sept mois. — S.-M.

[5] Au mois de juin de cette année, il fit couper la langue à Pierre, métropolite de Damas, et l'envoya en exil dans l'Yémen ou l'Arabie-Heureuse. — S.-M.

[6] Il a été question de ce général, p. 175, liv. LXIII, § 61. — S.-M.

[7] Le khalife Walid II fut tué, selon Théophane, p. 351, le jeudi 16 avril de l'an 744 de J.-C., ce qui correspond exactement aux indications d'Elmacin, *hist. Sarac.* p. 86. Son règne fut d'un an seulement selon Théophane, mais en réalité de quinze mois. Ses débauches soulevèrent contre lui toute la nation et ses parents; il fut détrôné par son cousin Iézid. On lit dans la traduction latine de Théophane, p. 351, que Iézid était fils de Walid II, c'est une erreur, il était fils de Walid Ier. Les Arabes de Damas, de l'Égypte et de la Perse le reconnurent. Marwan fils de Mohammed et comme lui gouverneur de l'Arménie, réfusa de le reconnaître, s'empara de la Mésopotamie et prit le parti des enfants de Walid. Iézid mourut le 31 juillet 744, après un règne de moins de quatre mois. Il laissa le trône à son frère Ibrahim, Ἀβραΐμ, selon Théophane, p. 351. Marwan s'empara alors d'Édesse, passa en Syrie, et battit dans l'Anti-liban, Souleïman Ommiade, général d'Ibrahim. Souleiman vaincu s'en-

Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 41.
Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 332, 333, 334.

ne connaissaient point d'autre ennemi. Artabaze donna la couronne impériale à Nicéphore, son fils aîné, et envoya l'autre, nommé Nicétas, pour commander les troupes en Arménie. Il passa lui-même le Bosphore au mois de mai, fit des levées en Asie, et ravagea les pays qui refusaient de le reconnaître. A cette nouvelle, Constantin se met en marche, et le rencontre près de Sardes, comme il revenait de la plaine de Cilbiane [1] qu'il avait dévastée. L'armée d'Artabaze est taillée en pièces; on lui prend ses bagages, on le poursuit jusqu'à Cyzique. Artabaze se jette dans un vaisseau de course et s'enfuit à Constantinople. Au mois d'août suivant son fils Nicétas [2] fut encore vaincu dans une grande bataille près de Comopolis en Bithynie [3]. Le patrice Tiridate arménien, cousin d'Artabaze [4], y perdit la vie après avoir signalé sa valeur, et les troupes d'Arménie [5], dé-

fuit à Damas, et y égorgea les enfants de Walid. Marwan s'empare alors de Damas, où il fait mourir les assassins des fils de Walid, prend tous les trésors et se retire à Harran dans la Mésopotamie. Ibrahim abdiqua le 1[er] décembre 744. Marwan fut alors proclamé khalife. Les guerres civiles ne cessèrent point par son élévation. Les chefs des tribus arabes et les princes de la race des Ommiades épuisèrent leurs forces dans ces démêlés, qui donnèrent bientôt à une nouvelle dynastie, celle des Abbassides, les moyens de s'emparer de l'empire des Arabes. —S.-M.

[1] Εἰς τὰ μέρη τῆς Σάρδης ἀπὸ τοῦ Κελβιανοῦ ἀνερχόμενον. Theoph. p. 350. On donnait le nom de Cilbiane à toute la plaine arrosée par le Caystre et qui forme la partie septentrionale de l'ancienne Lydie. —S.-M.

[2] Il est qualifié du titre de généralissime, ὁ μονοστράτηγος, par Théophane, p. 350. — S.-M.

[3] Ou plutôt, selon Théophane, p. 350, près de Modrine, πρὸς τῇ Μοδρινῇ, qui était dans la Phrygie Épictète, sur la frontière de Bithynie.—S.-M.

[4] Dont le père était oncle paternel d'Artabasde, ἐξάδελφον Ἀρταβάσδου. Theoph. p. 350.—S.-M.

[5] Dans le texte de Théophane, p. 350, on lit *des Arméniens et des Arméniaques*, Ἀρμενίων τε καὶ Ἀρμενιακῶν. Par les Arméniens on doit entendre les troupes arméniennes venues des petites principautés de l'Arménie et à la solde de l'empire. Les Arméniaques sont les soldats arméniens d'origine ou de naissance, sujets de l'empire et établis dans la partie de l'Asie-Mineure appelée le

terminées à mourir pour le service de leur compatriote, furent presque entièrement détruites : c'était depuis long-temps la fleur des armées romaines. On vit dans cette guerre toutes les horreurs des guerres civiles. Les frères armés contre les frères, les fils contre les pères, versaient leur propre sang, brûlaient leurs propres maisons, et ruinaient leurs familles, pour servir des princes, l'un ingrat et rempli de vices, l'autre faible et sans vertu.

VIII. Constantin assiége Constantinople.

Après cette victoire Constantin résolut de se remettre en possession de sa capitale. Il s'approcha de Chalcédoine au mois de septembre, et passa en Thrace par le Bosphore, tandis que Sisinnius, après avoir traversé l'Hellespont devant Abydos, s'avançait vers Constantinople en côtoyant la Propontide. L'empereur ayant tourné le golfe de Céras vint joindre Sisinnius devant les murs de la ville, et s'étant montré aux habitants, il établit son camp vers la pointe du golfe, et ferma toute communication du côté de la terre. Artabaze, qui paraît avoir manqué d'habileté dans toute la conduite de cette guerre, n'ayant pas eu soin de remplir les magasins, la ville se vit bientôt réduite à la disette. L'unique ressource était de faire venir des vivres de l'Asie; encore fallait-il les aller chercher fort loin, les contrées voisines étant entièrement ravagées. Artabaze envoya donc des barques légères sur les côtes de Lesbos et de la Lydie, sous la conduite de deux officiers[1]. Constantin avait à son service quelques vaisseaux de Lycie[2],

thême des Arméniaques, et qui répondait au Pont et à une partie de l'ancienne Cappadoce. Voyez Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* l. 1, c. 2.—S.-M.

[1] Le secrétaire d'état, τὸν ἀσηκρῆτις, Athanase et le domestique Artavasde.—S.-M.

[2] Plus exactement la flotte du thême des Cibyrrhéotes, ὁ στόλος τῶν

qu'il avait employés à faire passer son armée en Thrace, et celle de Sisinnius dans la Chersonèse. Il leur donna ordre de se tenir en embuscade à l'entrée de l'Hellespont, et de saisir les barques à leur retour; ce qui fut exécuté. Elles furent prises et amenées à Constantin, qui distribua à ses soldats les provisions dont elles étaient chargées, et fit crever les yeux aux deux officiers.

IX. Suite du siége.

La voie de la mer étant fermée, il fallait, pour introduire des convois, déboucher les passages du côté de la terre. Artabaze se mit donc à la tête de tout ce qui restait à Constantinople de soldats et d'habitants en état de combattre, et fit une sortie : mais il fut repoussé avec grand carnage. Il perdit dans ce combat Théophane Monotès, dont le zèle et le courage faisait le principal soutien de son parti. Il fut plus heureux à se défaire des vaisseaux lyciens[1], qui étant entrés dans le golfe menaçaient la ville de ce côté-là. Des brûlots de feu grégeois les obligèrent de regagner le canal du Bosphore. Mais la famine croissait tous les jours; le boisseau d'orge valait douze pièces d'or; celui de millet en valait huit; cinq livres d'huile, une; et le setier de vin, la moitié. La pièce d'or s'estime entre treize et quatorze livres de notre monnaie courante. Grand nombre d'habitants moururent de faim; quelques-uns se précipitèrent du haut des murailles; il y en eut qui trouvèrent moyen de s'évader en corrompant les gardes des portes, et Constantin les recevait avec bonté. Enfin Artabaze donna la liberté de sortir à tous ceux qui n'étaient pas capables de défendre la ville, et mal-

Κιβυῤῥαιωτῶν. Theoph. p. 352. — S.-M.

[1] C'est-à-dire *Cibyrrhéotes*. Le thème de Cibyra répondait à la Carie, la Lycie et toute la côte de Pamphylie jusqu'à la Cilicie.—S.-M.

gré le soin qu'on prenait de les examiner aux portes, il s'en échappa beaucoup déguisés en moines ou en femmes. Cependant Nicétas ayant recueilli les débris de la défaite de Comopolis [1] s'avança jusqu'au Bosphore [2]; mais comme il retournait sur ses pas, ne voyant aucun moyen de secourir la ville, l'empereur passa le détroit avec un gros détachement, et l'ayant atteint près de Nicomédie, il le battit et le fit prisonnier avec Marcellius [3], qui d'archevêque de Gangra s'était fait intendant de l'armée [4]. Le prélat rebelle eut sur le champ la tête tranchée; Nicétas chargé de fers fut donné en spectacle à son père aux pieds des murs de Constantinople.

X. Prise de Constantinople.

Enfin le second de novembre Constantin ayant donné l'assaut au commencement de la nuit, força la ville et s'en rendit maître. Artabaze se sauva par mer [5] et gagna Nicée [6], où il rassembla encore quelques troupes, avec lesquelles il alla se renfermer dans le fort de Puzane [7]. Mais il y fut bientôt assiégé et pris par un détachement, qui le conduisit à Constantinople. On lui creva

[1] Τὸν ἀπὸ Μοδρινῆς σκορπισθέντα. Theoph. p. 352. — S.-M.

[2] Ou plutôt jusqu'à Chrysopolis, sur la côte asiatique du Bosphore. — S.-M.

[3] Il est appelé Marcellin par Nicéphore, p. 40, qui nous apprend qu'il avait été évêque de Gangra en Paphlagonie. — S.-M.

[4] Κουράτωρ. — S.-M.

[5] Avec le patrice *Bactagius* ou *Vactagius*, ἁμὰ τῷ Βακταγείῳ. Le nom de ce personnage varie beaucoup dans les manuscrits et dans les traductions. On lit *Vactangius*, Βακτάγγιος dans Zonare, l. 15, t. 2, p. 107. Quelques exemplaires manuscrits de l'histoire mêlée donnent aussi *Bagtangus*. Je crois que ce nom est celui de *Vakhtank* ou *Vakhtang*, assez commun chez les Arméniens et les Ibériens. J'ai parlé d'un roi de l'Ibérie, la Géorgie des modernes, qui vivait au 5e siècle et portait ce nom. Voyez t. 7, p. 270, not. 4, liv. XXXVIII, § 36. — S.-M.

[6] Ou plutôt le thème d'*Opsicium*, ἐξῆλθεν εἰς τὸ Ὀψίκιον. — S.-M.

[7] Τὸ κάστρον Πουζάνης. Theoph. p. 352. J'en ignore la situation. Il est nommé *Pouzantis* dans Nicéphore, p. 40. Τὸ φρούριον τὸ λεγόμενον Πούζαντις. — S.-M.

les yeux ainsi qu'à ses deux fils. Le patrice Bactage[1], principal ministre d'Artabaze, fut décapité dans l'amphithéâtre; sa tête demeura suspendue pendant trois jours au milliaire, dans la grande place de l'Augustéon. Cette vengeance n'éteignit pas la haine de Constantin. Trente ans après, ce prince, qui n'oubliait que les services, croyant avoir à se plaindre de la veuve de Bactage, l'obligea d'aller elle-même déterrer les os de son mari, qu'elle avait fait inhumer dans un monastère, et de les porter dans sa robe au lieu où l'on jetait les corps des criminels[2]. Il ne fit grace à aucun des sénateurs qui avaient suivi le parti d'Artabaze; il fit mourir les uns, crever les yeux aux autres, couper aux autres les pieds et les mains. Il permit aux officiers des troupes étrangères, qu'il avait à sa solde, de piller les maisons; en un mot la ville n'aurait guère éprouvé plus de rigueurs, si elle eût été saccagée par un conquérant barbare. Ces cruelles exécutions furent suivies des jeux du cirque; il y fit promener Artabaze chargé de fers avec ses fils et ses amis, montés chacun sur un âne, le visage tourné vers la queue, qu'ils tenaient entre les mains; on traita de même le patriarche Anastase qui se ressouvint alors de la prédiction de Germain; on lui creva les yeux comme à tous les autres. Cependant après un châtiment si outrageant, Constantin le laissa, tout aveugle qu'il était, sur le siége de Constantinople, n'espérant trouver aucun prélat si favorable à ses erreurs. Il était redevable de son rétablissement aux conseils et à la valeur de Sisinnius,

[1] Ou plutôt *Vakhtank*. Voyez ci-dev. p. 197, not. 5.— S.-M.

[2] Ce lieu s'appelait *les monuments de Pelagius*, τὰ λεγόμενα Πελαγίου μνήματα. Dans Nicéphore, p. 40, ils sont nommés οἱ τάφοι Πελα-

qui d'ailleurs était son cousin [1] et son ami. Tant de titres ne purent soustraire ce brave guerrier à la barbarie de ce méchant prince. Sur un léger soupçon, Constantin lui fit crever les yeux, quarante jours après que Sisinnius l'eut remis en possession de l'empire ; et cette noire ingratitude couronna toutes les cruautés qui furent la suite de ses succès.

XI. Conduite du pape à l'égard de Constantin.

Theoph. p. 350 et ibi not. Anast. in Zachar. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 155. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 42, art. 41. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 332, 334, 336.

La victoire de Constantin affligea presque tout l'empire. On l'avait vu avec joie combattu par un rival orthodoxe, qui allait rendre la paix à l'Église persécutée depuis plus de quinze ans. L'Italie surtout avait reconnu pour empereur Artabaze, comme il paraît par la date d'un concile tenu à Rome en 743. Mais le pape Zacharie, adroit politique, s'était ménagé une ressource en tout événement. Dès son entrée au pontificat, il avait fait porter à Constantinople ses lettres synodiques selon l'usage, pour disposer l'empereur à favoriser la saine doctrine. Mais ayant appris la révolte, il envoya ordre à son nonce de se tenir caché dans la ville, et de ne présenter ses lettres qu'après la querelle terminée, à celui qui demeurerait vainqueur. Cependant il datait ses lettres particulières du règne d'Artabaze. Constantin rétabli sut bon gré au nonce de sa conduite; d'ailleurs il avait besoin du pape pour conserver l'Italie. Il fit présent à l'Église romaine de deux terres considérables du domaine impérial [2]; c'était une mar-

γίου. — S.-M.

[1] Ἐξάδελφον. On ignore le nom du père de Sisinnius qui devait être frère de l'empereur Léon, père de Constantin. — S.-M.

[2] Elles se nommaient *Nymphæ* et *Normiæ*. *Donationem inscriptis de duabus mansis, quæ Nymphas et Normias appellantur, juris existententes publici, sanctissimo ac beatissimo papæ sanctæ Romanæ ecclesiæ jure perpetuo direxit possidendus.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 79. — S.-M.

que de bienveillance et non pas de communion. Il était résolu de suivre les traces de son père, et d'aller même encore plus loin. Il anathématisa publiquement Jean Damascène, et renouvela cet anathème tous les ans, tant que vécut ce saint docteur, qui mourut en 760.

An 746.
XII. Exploits de Constantin.
Theoph. p. 354. Cedr. t. 2, p. 461. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 156. Zon. l. 15, t. 2, p. 108.

Les divisions des Sarrasins, qui se déchiraient mutuellement par des guerres sanglantes [1], donnèrent à Constantin occasion de reprendre Germanicie [2] et Doliché [3] dans la Commagène [4]. Les Arabes établis dans ces deux villes se rendirent sans résistance et furent transportés en Thrace avec un assez grand nombre de Syriens hérétiques de la secte d'Eutychès, qui portèrent avec eux et conservèrent long-temps leur hérésie. Constantin n'était intolérant qu'à l'égard des orthodoxes. L'Isaurie, où son père était né, étant voisine de la Commagène, on trouva dans cette contrée plusieurs parents de l'empereur [5], qu'on fit passer à Constantinople. On rapporte qu'en 746 l'air fut couvert d'une épaisse obscurité depuis le dixième d'août jusqu'au quinzième.

An 747.
XIII. Horrible peste.

Ce phénomène ne fit qu'une impression légère au milieu des maux qu'éprouvait alors Constantinople.

[1] Théophane, p. 353 et 354, donne quelques détails sur les guerres sanglantes qui déchiraient alors les Arabes. Ils sont en général d'accord avec ceux qu'on trouve dans les livres orientaux; mais comme ils ne concernent que l'histoire des révolutions de l'Orient, et non les Annales de l'empire de Constantinople, je ne dois point m'y arrêter.—S.-M.

[2] Cette ville était et est encore nommée *Marasch* par les Syriens et les Arabes. — S.-M.

[3] Δουλιχίας. Theoph. p. 354. Δουλιχίας dans Cédrenus, t. 2, p. 461. Cette place mentionnée assez souvent dans les monuments de l'antiquité est nommée *Doliche*. Les Arabes l'appelaient *Dolouk*. Il existe encore un petit endroit de ce nom sur le revers méridional des montagnes qui séparent l'ancienne Cilicie et la Commagène de la Syrie, au nord d'Halep, à une petite distance au nord-ouest d'Aintab.—S.-M.

[4] Nicéphore, p. 40, lui donne le nom d'Euphratèse que cette province portait depuis le 3e siècle.—S.-M.

[5] Τοὺς πρὸς πατρὸς συγγενεῖς. Theoph. p. 354.—S.M.

Une contagion meurtrière née en Sicile et en Calabre s'étendit de proche en proche dans la Grèce, dans les îles de la mer Égée, et enfin dans la ville impériale. Elle s'annonça par des marques semblables à des taches d'huile, qui s'imprimaient en forme de petites croix sur les habits, sur les portes et sur les murailles des habitations et des églises. Ce signe fut suivi d'un symptôme tout-à-fait étrange : c'était un égarement d'esprit qui faisait apercevoir des spectres hideux ; on croyait les entendre et converser distinctement avec eux ; on s'imaginait les voir entrer dans les maisons, blesser les uns, massacrer les autres, et l'on attribuait à leurs coups la mort de ceux que la peste faisait périr. Au printemps de l'an 748, la violence du mal redoubla, et s'accrut tellement vers le temps de la moisson, que la plupart des maisons de Constantinople ne furent plus que des sépulcres. Les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts. On les entassait dans les chariots, traînés par des hommes, la plupart des chevaux ayant péri de la même maladie. Les terrains destinés aux sépultures étant comblés, on remplissait de cadavres les réservoirs, les citernes ; on creusait de toutes parts les campagnes, les jardins, les vignobles. Constantinople et ses environs étaient devenus un vaste cimetière, où l'on distinguait à peine entre des monceaux de cadavres un petit nombre de mourants, ouvrant la terre pour y jeter leurs parents, leurs amis qu'ils allaient suivre. La peste ne cessa qu'au bout de trois ans. Un autre fléau presque aussi funeste, c'était l'empereur lui-même. Tandis que les oiseaux de proie dévoraient les cadavres, ce prince avare se jetait sur les biens ; et tant que dura cette cruelle maladie, l'histoire

Theoph. p. 354, 355. Cedr. t. 2, p. 462. Niceph. p. 40, 41. Theod. Stud. orat. pro Sta Platone. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 156. Zon. l. 15 t. 2, p. 108. Glyc. p. 284. Const. Porphyr. de Them. l. 2, c. 6. Georg. Hamart. Chron. Mss.

ne lui attribue d'autre soin que de piller les maisons désertes et de faire passer dans son trésor l'héritage des familles que la contagion avait désolées. Il songea ensuite à repeupler Constantinople, en y attirant par de nouveaux priviléges des habitants de toutes les provinces de l'empire. Le Péloponnèse demeura presque désert, et cette contrée si florissante autrefois commença dès-lors à devenir barbare.

XIV. Vaine entreprise des Sarrasins sur l'île de Cypre.

Les Sarrasins prirent occasion de cette calamité pour étendre leurs conquêtes. Ils firent une descente en Cypre dans un port que les auteurs byzantins nomment le Céramée [1]. Cette île, abandonnée par Justinien II, avait été en partie recouvrée, soit par ce même prince, soit par Léon l'Isaurien. Le khalife Marwan entreprit de la subjuguer tout entière. Il fit venir à ce dessein une flotte d'Égypte [2] : mais une flotte romaine [3], qui se trouvait alors en Cypre, enferma dans le port les bâtiments sarrasins, qui n'étaient que des barques légères; et le feu grégeois en fit une telle destruction, que de mille barques, il ne s'en sauva que trois. L'île demeura aux empereurs jusqu'en 806, qu'elle fut dévastée par Haroun-alraschid, le cinquième des khalifes abbassides.

An 749.

XV. Conduite du pape Zacharie.

Anast. in Zachar. Sigeb. chron.

Les entreprises des Sarrasins souvent heureuses, toujours renouvelées, devaient armer contre eux toutes les nations chrétiennes. Cependant l'avidité du gain entretenait le commerce entre les Vénitiens et ces Barbares. Plusieurs marchands de Venise achetèrent à

[1] Ἐν τῷ λιμένι τῶν Κεραμαία. Theoph. p. 355.—S.-M.

[2] Ὁ τῶν Ἀγαρηνῶν στόλος κατέλαβεν ἀπὸ Ἀλεξανδρείας ἐν Κύπρῳ. Theoph. p. 355.—S.-M.

[3] Elle était conduite par le commandant du thême des Cibyrrhéotes, qui paraît avoir été en même temps le commandant d'une flotte. Voyez ci-dev. § 9, p. 196, not. 1.—S.-M.

Rome un grand nombre d'esclaves des deux sexes à dessein de les aller vendre en Afrique[1]. Le pape Zacharie, affligé de voir ces malheureux arrachés du sein de l'Église leur mère pour être livrés à une nation infidèle, les racheta des Vénitiens et leur donna la liberté. Mais son premier soin était d'opposer une digue à l'ambition inquiète des rois lombards. Hilprand[2], successeur de Liutprand son oncle, ne régna que neuf ou dix mois; les seigneurs lombards, auxquels il s'était rendu odieux, l'ayant déposé, élurent pour roi Ratchis, duc de Frioul[3]. Ce prince montra d'abord des inclinations pacifiques. Il confirma le traité de paix que Liutprand avait fait pour vingt ans avec les Romains. Mais peu de temps après, sous prétexte de quelque hostilité commise par les sujets de l'empire, il alla mettre le siége devant Pérouse[4]. Le pape, unique ressource des Romains dans leur faiblesse, partit aussitôt avec les principaux de son clergé et les habitants de Rome. Dans l'entretien qu'il eut avec le roi, trouvant un cœur tendre et flexible, il fit beaucoup plus qu'il ne s'était lui-même proposé. Non-seulement il le désarma, mais il lui inspira un si parfait détachement des choses de la terre, que peu de jours après Ratchis, ayant renoncé

Pagi ad Bar. Mansi ad Bar. Giann. hist. Napl. l. 5, c. 1. Murat. ann. Ital. t. IV, p. 299, 300. Abr. de l'hist. d'Ital. p. 310, 312, 314, 346, 347, 348.

[1] *Contigit plures Veneticorum hanc Romanam advenisse in urbem negociatores, et mercimonii nundinas propagantes multitudinem mancipiorum; virilis scilicet, et feminini generis emere visi sunt, quos et in Africam ad paganam gentem nitebatur deducere.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 79. — S.-M.

[2] Il est nommé Aldeprand par Anastase, *de vit. pont. Rom.* p. 79. — S.-M.

[3] *Rachisum, qui fuerat dux, sibi Longobardi elegerunt in regem.* Anast. *de vit. pont. Roman.* p. 78. Il était fils de Pemmo, duc de Frioul. Ratchis possédait le même duché depuis l'an 737. — S.-M.

[4] Pérouse et toutes les villes de la Pentapole. *Ratchis Longobardorum rex ad capiendum civitatem Perusinam, sicut cætera Pentapoleos oppida, profectus est.* Anast. *de vit. pont. Roman.* p. 79. — S.-M.

à la couronne qu'il portait depuis cinq ans, vint à Rome se jeter aux pieds de Zacharie, et reçut de ses mains l'habit de moine avec sa femme et ses enfants [1]. Il se retira au mont Cassin. Astolf [2], frère de Ratchis, fut élu pour lui succéder.

An 750.
XVI.
Commencement des Abbassides.
Theoph. p. 356, 357.
Cedr. t. 2, p. 462.
Niceph. p. 41.
Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 157, 158.
Zon. l. 15, t. 2, p. 108.
D'Herbelot, Bibl. Orient.
Deguignes, hist. des Huns, t. 1, p. 327.

Constantin, peu attentif aux affaires d'Italie, ne s'occupait qu'à effacer les traces funestes de la contagion qui venait de désoler sa ville capitale, lorsqu'Irène lui donna un fils. Ce prince, qui porta le nom de Léon et le surnom de Chazare, à cause de sa mère, naquit le 25 janvier 750. Il fut couronné Auguste l'année suivante, le jour de la Pentecôte, par le patriarche Anastase. Ce fut cette année 750, que commença le règne des Abbassides [3]. Depuis trente-deux ans les descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, s'étaient révoltés contre les Omniades et leur faisaient une guerre sanglante [4]. Enfin Abou'l-Abbas [5], ayant vaincu et fait périr Mar-

[1] Sa femme Tasia et sa fille Rattrade.—S.-M.

[2] *Aïstulph*. Son nom est très-diversement écrit dans les auteurs. — S.-M.

[3] Théophane, p. 356, leur donne le nom de *Chorasanites*, Χωρασανῖται, et celui de *Maurophori*, Μαυροφόροι, c'est-à-dire *vêtus de noir*. Ces noms venaient de ce que c'était dans le Khorasan, c'est-à-dire la Perse orientale, que les Abbassides s'étaient révoltés contre les Ommiades et qu'ils avaient recruté leurs armées, et de ce qu'ils avaient adopté des vêtements et des étendards noirs pour distinguer leurs partisans. — S.-M.

[4] Il y avait déja en effet plusieurs années que les partisans des Abbassides combattaient avec succès contre les Ommiades, quand le premier des princes de la race d'Abbas, déja maître de toute la Perse et de l'Irak, se fit proclamer khalife, le vendredi 13 de reby 1er de l'an 132 de l'hégire, 31 octobre 750.—S.-M.

[5] Abou'l-Abbas Saffah n'avait que trente-deux ans et il avait régné quatre ans et neuf mois lorsqu'il mourut en l'an 136 de l'hégire, un dimanche de dsou'lhedjah, le 9 juin 754 de J.-C. Il mourut de la petite vérole à Anbar sur l'Euphrate. Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 22, a parlé de ce prince qu'il appelle *Abdelas*, Ἀβδελάς, ce qui est effectivement son nom Abd-allah. Il lui donne vingt-un ans de règne, tandis qu'il n'occupa le trône que quatre ans : on voit qu'il l'a confondu

wan [1], monta sur le trône et fut le chef d'une nouvelle dynastie, qui régna cinq cent vingt-trois ans. Il quitta Damas pour aller bâtir une ville qu'il nomma Haschemia, près de Koufah en Chaldée [2]. Almansor [3], son frère et son successeur, changea encore de demeure; il bâtit sur la gauche du Tigre la ville célèbre de Bagdad [4], qui fut le siége des khalifes Abbassides.

Pendant que cette révolution mettait en mouvement une grande partie de l'Asie, il s'en préparait une semblable dans le plus puissant royaume de l'occident. Les effets furent les mêmes, mais les ressorts en étaient différents. Chez les Sarrasins qui ne connaissaient d'autre droit que celui des armes, l'épée abattait une famille pour en élever une autre; chez les Français la

An 751.
XVII. Zacharie contribue à l'élection de Pépin.
Theoph. p. 337, 338, 358.
Anast. in Zach. et in Steph. II.

avec son frère Almansour qui régna en effet ce nombre d'années. Cette erreur au reste vient de Théophane, p. 359 et 360, qui a confondu les noms des deux frères. Il dit qu'Aboul-Abbas Abd-allah, surnommé Saffah, s'appelait Mohammed et Aboul-Abbas. Μουαμὲδ ὁ καὶ Ἀβουλαβᾶς. Pour Abou-Djaafar surnommé Mansour ou Almansour, il l'appelle simplement Abd-allah, Ἀβδελάς. — S.-M.

[1] En l'an 132 de l'hégire, le samedi 11 de djoumadi 2e, le 24 janvier 750, Marwan fut complètement vaincu sur les bords du Zab dans l'Assyrie, par les troupes des Abbassides. Il traversa rapidement en fuyant la Mésopotamie et la Syrie, et se réfugia en Égypte où il trouva la mort, le 27 de dsou'lhedjah de la même année, 132 de l'hégire, le dimanche 9 août de l'an 750, en un lieu de la province de Fayoum nommé Bousir Kourindis. Il avait régné cinq ans et un mois. — S.-M.

[2] Aboul-Abbas Abd-allah, surnommé Saffah, c'est-à-dire le Sanguinaire, était fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd-allah, fille d'Abbas. C'est de cet Abbas que la dynastie tire son nom. Abbas était oncle de Mahomet et fils d'Abd-almotalleb et père de Haschem. C'est de ce dernier personnage que le nom d'Haschémites ou de *Beny-Haschem*, c'est-à-dire *enfants de Haschem* a été souvent donné aux Abbassides. C'est aussi de là que dérive le nom de la ville d'*Haschemiah*. — S.-M.

[3] Abou-Djaafar Mansour ou Almansour, c'est-à-dire *le vainqueur*. — S.-M.

[4] On jeta les fondements de cette ville en l'an 145 de l'hégire, 762 et 763 de J.-C., et le khalife y fixa sa résidence l'année suivante. Cette ville reçut de son fondateur le nom de *ville de la paix*, en arabe *Medinet-alsalam*, qui se reproduit dans les écrivains byzantins sous la forme *Irenopolis*. — S.-M.

Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 155 et 158. Eginhart, ad ann. 750, *et* vit. Car. c. 3. Aimoin, l. 4, c. 61. Ann. Fuld. ann. 752 *et* seq. Regino chr. Herman. chr. Mar. Scot. chr. Sigeb. chron. Chr. Moiss. Epist. Steph. II. Leo Ost. l. 1, c. 8, ap. Murat t. 4. Contin. Fredeg. Cedr. t. 2, p. 463. Zon. l. 15, t. 2, p. 108. Niceph. p. 42. Marca, de concord. l. 3, c. 10, 11. Fleury, hist.

politique, couverte d'un voile d'utilité publique, faisait descendre du trône les Mérovingiens pour y placer une nouvelle race de monarques. En Asie on massacrait le souverain, en France on le faisait moine. D'habiles critiques se sont efforcés dans ces derniers temps d'ôter au pape Zacharie, ou du moins de diminuer la part que toute l'antiquité lui donne dans ce changement de la monarchie française [1]. Leur autorité est sans doute d'un grand poids; mais le témoignage d'Éginhart, secrétaire de Charlemagne, celui d'Aimoin qui vivait sous les derniers descendants de Pépin, les chroniques et les annales les plus authentiques, me paraissent mériter encore plus de considération [2]. Tous ces monuments déposent que l'autorité pontificale contribua beaucoup à seconder l'ambition de Pépin et les désirs du peuple français [3]. Zacharie, préparé d'abord secrètement et ensuite publiquement consulté, décida qu'il était raisonnable de réunir le titre de roi au pouvoir de la royauté [4]. En conséquence de cette décision respectée, Childéric III, faible reste de la maison de Clovis [5], fut

[1] Une pièce presque contemporaine, datée de l'an 767, s'exprime ainsi au sujet de la part que Zacharie et Étienne prirent à l'élévation de Pépin. *Domnus florentissimus Pippinus, rex pius, per auctoritatem et imperium sanctæ recordationis Domni Zachariæ papæ, et mentionem sancti chrismatis per manum beatorum sacerdotum Galliarum, et electionem omnium Franchorum, sublimatus est.* Clausula, de Pippini consecratione, *in Rer. Franc. script.* t. v, p. 9. — S.-M.

[2] Toutes les chroniques dont on peut voir les témoignages réunis dans le tome Ve des historiens de France, sont unanimes sur ce point. — S.-M.

[3] *Pippinus autem per auctoritatem Romani Pontificis ex præfecto palatii constitutus, cum per annos XV, aut eo ampliùs solus imperaret Francis.* Eginhard. *vit. Caroli magn.* c. 3. — S.-M.

[4] *Zacharias Papa ex auctoritate sancti Petri apostoli mandat populo Francorum ut Pipinus, qui potestate regia utebatur, nominis quoque dignitate frueretur.* Ann. fuld. ann. 752. — S.-M.

[5] Théophane dit, p. 337, que les

engagé ou forcé à se confiner dans un monastère [1]; et Pépin [2] reçut par les suffrages de la nation une couronne [3], que ses ancêtres lui préparaient depuis cent ans par la supériorité de leur mérite et même de leur puissance, qui éclipsait celle de leurs maîtres [4]. Par cette consultation célèbre Pépin et Zacharie gagnèrent chacun un royaume, Pépin pour lui-même, Zacharie pour ses successeurs. La donation des provinces et des villes que Pépin fit ensuite au saint Siége, fut la récompense de la réponse favorable de Zacharie; et malgré la distance des chefs de l'Église aux maîtres des états, du spirituel au temporel, du ciel à la terre, ce fut l'usage que les papes surent faire de leur autorité spirituelle, qui les rendit souverains temporels.

eccles. l. 43, art. 9 et suiv. Pagi ad Bar. Murat. ann. d'Ital. t. 4, p. 302, 303, 304, 305-307. Assem. bibl. Or. t. 2, p. 109, 110. Abr. de l'hist. d'Ital. p. 315, 317, 348 et suiv.

An 752.

XVIII. Extinction de l'exarchat.

Entre leurs mains les obstacles devinrent des moyens, et les efforts des rois lombards pour les opprimer n'eurent d'autre effet que de ruiner le royaume de Lombar-

rois des Francs étaient appelés Κριςᾶτάι, *Cristati*, ce qu'il exprime en grec par le mot τριχοζαχάται. On voit que l'historien grec a voulu parler des rois chevelus, *Criniti*.— S.-M.

[1] *Hyldricus rex, qui ultimus Merovingorum Francis imperavit, depositus et in monasterium missus est.* Ann. Fuld. ann. 752. — S.-M.

[2] Voici les titres que les historiens grecs donnent à Pépin. Ils traduisent par πρόσικος, le titre de *maire du palais*, et ils y ajoutent celui d'*exarque de toutes les affaires et de la nation des Francs*, ἔξαρχος τῶν ὅλων πραγμάτων, καὶ τοῦ τῶν Φράγγων ἔθνους. Theoph. p. 337.— S.-M.

[3] *Pipinus secundum morem Francorum electus est ad regem, et unctus per manum sanctæ memoriæ Bonifacii archiepiscopi, et elevatus à Franciis in regno suo in Suessionis civitate.* Eginhard. *ann. Franc.* ann. 750. — S.-M.

[4] Théophane dit, p. 337, que celui qui tenait sa couronne par droit héréditaire, κατὰ γένος, ne s'occupait par usage et par honneur, d'aucune affaire, mais seulement de boire et de manger. Il restait enfermé dans son palais. Le 1er de mai, il paraissait sur son trône, et en présence de tous les grands, il recevait alors les salutations et les félicitations de ses sujets, donnait et recevait des présents selon l'usage, puis il rentrait dans son palais jusqu'au 1er mai suivant. Théophane ajoute que le maire du palais gouvernait à son gré toutes les affaires du royaume. Voy. la note 2.—S.-M.

die, et de rendre les papes maîtres d'une portion de l'Italie. Astolf[1] ne fut pas plus tôt roi, qu'il résolut d'achever ce que ses prédécesseurs avaient tant de fois tenté sans succès. Il rompit la paix de Liutprand et s'empara de l'Istrie, de Ravenne[2], et de la Pentapole. L'exarque Eutychius, hors d'état de lui résister, s'enfuit à Naples, et ce fut la fin de l'exarchat, qui subsistait depuis cent quatre-vingt-cinq ans; dignité brillante, puisqu'elle portait l'image de l'autorité impériale; mais dont les titulaires, au milieu de l'éclat qui les environnait, sont demeurés eux-mêmes dans l'obscurité, faute de mérite personnel.

XIX. Entreprise d'Astolf sur Rome.

Astolf ne voyait plus que la ville de Rome qui mît des bornes à ses conquêtes; s'il pouvait s'en emparer, il se flattait d'emporter sans peine tout ce qui restait à l'empire entre les deux mers. Il se préparait donc à envahir le duché de Rome. Mais le pape Étienne II, qui venait de succéder à Zacharie mort le 14 mars 752, était, quoique sans armes, un redoutable adversaire. Les empereurs avaient encore leurs ministres à Rome; le duc qui gouvernait la ville et le duché, les magistrats qui remplissaient les tribunaux, recevaient des empereurs leur titre et leur pouvoir. Mais la principale autorité résidait dans les papes, qui par l'éminence de leur dignité et par leur vertu personnelle s'étaient acquis des droits supérieurs à l'ordre civil, et avaient changé le respect en obéissance. Étienne employa d'abord les remontrances et les présents pour désarmer le

[1] Les Grecs qualifiaient ainsi ce prince. Ἀςάλφος ῥὴξ τῶν Λογγιβάρδων. Theoph. p. 337. — S.-M.

[2] On voit par un diplome de ce roi, daté de Ravenne, qu'il était maître de cette ville le 4 juillet de l'an 751. Murat. *Antiq. Ital. dissert.* 67, — S.-M.

roi des Lombards [1], et ce prince aussi prompt à faire des traités qu'à les rompre jura solennellement une paix de quarante ans. Quatre mois après il lève le masque, menace le pape et les Romains de les traiter en ennemis, s'ils ne le reconnaissent pour maître, et ne se soumettent à lui payer un tribut annuel d'un sol d'or par tête. Le pape lui députe les abbés du mont-Cassin et de saint Vincent de Volturne [2], comme les plus capables de le fléchir, étant du duché de Bénévent et sujets du roi des Lombards. Astolf les rebute avec indignation comme des vassaux infidèles; il les renvoie dans leurs monastères avec défense de revoir le pape.

An 753.

XX. Députation de l'empereur au roi des Lombards.

L'empereur, quoiqu'occupé de la guerre qu'il faisait aux images, fut cependant allarmé des entreprises du roi des Lombards. Un avantage inespéré qu'un aventurier venait de lui procurer contre les Sarrasins relevait son courage et lui inspirait quelque fierté. Un Arménien, nommé Chusan [3], s'étant révolté contre l'émir de Mésopotamie qui gouvernait aussi l'Arménie, avait rassemblé des Arméniens et des Ibériens, et ravageait les contrées septentrionales. Les troupes romaines postées sur la frontière ayant eu ordre de se joindre à lui, il avait battu l'émir et pris Mélitène et Théodosiopolis [4]. L'empereur fit passer à Constantinople un grand

[1] Il lui envoya en ambassade le diacre Paul et le primicier Ambroise. — S.-M.

[2] Azzo de S.-Vincent et Optatus du mont Cassin. — S.-M.

[3] Ou plutôt *Kouschan*. Ces détails sont tirés de l'historien syrien Denys de Telmahar, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 2, p. 109 et 110.—S.-M.

[4] Τὴν Θεοδοσιούπολιν παρέλαβεν ἅμα τῇ Μιλιτηνῇ. Theoph. p. 358. Les auteurs arabes parlent aussi de cette conquête; Abou'lféda dit, *ann. musl.* t. 2, p. 5, qu'en l'an 133 de l'hégire (750 et 751 de J.-C.), l'empereur prit Malathiah et Kalikala; ce sont les noms arabes de ces deux villes. Abou'lfaradj parle également de ces conquêtes, dans sa chronique syriaque, p. 128 et 129; il ajoute

nombre d'habitants de ces deux villes, la plupart hérétiques [1], pour réparer les dommages de la peste précédente. Enflé de ce succès il se flatta que le roi lombard respecterait ses volontés. Il envoya donc en Italie Jean le Silentiaire avec des lettres pour le pape et pour le roi. Il recommandait au pape de veiller à l'intérêt et à l'honneur de l'empire; il sommait le roi des Lombards de restituer Ravenne et tout le pays qu'il avait usurpé [2]. Le pape ayant reçu ces lettres fit partir aussitôt le diacre Paul son frère, avec Jean le Silentiaire; ils allèrent ensemble trouver Astolf [3], qui ne leur donna que des réponses vagues, et chargea un seigneur de sa cour d'accompagner le Silentiaire à Constantinople, pour traiter avec l'empereur. Le pape de son côté y envoya aussi des députés, pour supplier l'empereur d'exécuter enfin ses promesses réitérées, et de venir sans différer au secours de Rome et de l'Italie, qui allait être la proie d'un perfide usurpateur.

XXI. Négociation du pape avec Pépin.

Cette démarche du pape irrita le roi lombard; il fit dire aux Romains que s'ils ne se soumettaient de bon gré, il les ferait tous passer au fil de l'épée. De si terribles menaces jettèrent l'effroi dans Rome; chacun

que les Romains prirent aussi Kamakh, ville dont j'ai parlé, ci-dev. p. 73, not. 3, 4 et 5, liv. LXII, § 39. —S.-M.

[1] Cédrénus dit, t. 2, p. 463, que ces Arméniens et ces Syriens étaient parents de l'empereur. Προσλαβόμενος τοὺς συγγενεῖς αὐτοῦ Ἀρμενίους καὶ Σύρους αἱρετικούς. Il ajoute que de son temps leurs descendants persistaient dans leur hérésie. Οἱ μέχρι τοῦ νῦν τὴν αἵρεσιν τοῦ τυράννου διακρατοῦσιν. On trouve la même chose dans Théophane, p. 360, qui a été copié par Cédrénus. Leur hérésie était, selon le même auteur, celle des Pauliciens dont il sera bientôt question. On trouve encore beaucoup de Pauliciens dans les montagnes de la Thrace et dans la Bulgarie. — S.-M.

[2] *Ut reipublicæ loca diabolico ab eo usurpata ingenio, proprio restitueret dominio.* Anast. *de vit. pont. Roman.* p. 82.— S.-M.

[3] Il était alors à Ravenne. Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 82. — S.-M.

croyait déja voir l'épée des Lombards levée sur sa tête. Étienne, après avoir exhorté son peuple à mettre sa confiance dans le bras du Tout-Puissant, fit une procession générale, où tous les habitants à sa suite, fondant en larmes, les pieds nus, le cilice sur le corps et la cendre sur la tête, imploraient à grands cris la miséricorde divine. A la croix qui marchait à la tête était attaché l'original du traité de paix qu'Astolf avait jurée. Le pape portait sur ses épaules une image du Sauveur singulièrement révérée. Ces processions renouvelées plusieurs fois soutenaient l'espérance du peuple, qui ne voyait de ressource que dans le secours de Dieu et dans la sage conduite de son pasteur. Les agents d'Étienne à Constantinople lui ayant fait savoir qu'il ne devait rien attendre de la part de l'empereur, il prit le parti d'avoir recours aux Français à l'exemple de ses prédécesseurs. Il écrivit à Pépin une lettre trempée de ses larmes, et la fit porter secrètement par un pélerin. Il suppliait le prince d'envoyer à Rome des exprès pour voir de leurs yeux le misérable état où la ville était réduite, et de lui permettre de venir en France. Astolf avait commencé les hostilités et se préparait à marcher à Rome, lorsque Droctegand [1], premier abbé de Gorze, vint offrir au pape la protection de Pépin, l'assurant que le prince le verrait avec plaisir dans ses états. Le pape aurait beaucoup mieux aimé que Pépin eût passé les Alpes avec une armée. Aussi en renvoyant Droctegand avec une lettre pleine de remercîments, il en adressait une autre aux seigneurs français, où il les conjurait, au nom de Dieu,

[1] Ou plutôt Droctegang. Anastase le bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 83, l'appelle *Rodigang.* — S.-M.

de Jésus-Christ, et par le jugement dernier, de l'aider de leurs sollicitations auprès du roi pour l'engager à venir au secours de saint Pierre. Dans ce même temps arrivèrent les députés que le pape avait envoyés à Constantinople; ils lui rendirent compte des propositions qu'Astolf faisait à l'empereur : ce n'étaient que des prétentions aussi injustes et aussi dangereuses que la guerre même. Avec eux revenait Jean le Silentiaire chargé d'un ordre au pape, d'aller lui-même trouver le roi lombard, et de faire instance pour retirer de ses mains Ravenne et les autres villes du domaine de l'empire [1].

XXII. Le pape à Pavie.

Quoique le pape n'espérât rien de cette entrevue, il se mit en devoir d'obéir, et obtint d'Astolf un sauf-conduit pour lui et pour sa suite. Comme il se préparait au départ, deux nouveaux députés de Pépin arrivèrent à Rome; c'étaient Chrodegand, évêque de Metz, et le duc Autchaire [2], qui avaient ordre de l'amener en France. Ils l'accompagnèrent à Pavie. Le pape sortit de Rome le 14 octobre avec un nombreux cortége, au milieu des larmes et des gémissements du peuple qui s'efforçait de le retenir, craignant pour lui les emportements d'un prince violent et peu religieux. Il trouva sur sa route les mêmes allarmes dans les habitants des villes voisines, qui accouraient en foule sur son passage. Étienne, les consolant et les rassurant par ses paroles, continua son voyage, et comme il approchait de Pavie [3], Astolf lui envoya dire qu'il se gardât

[1] *Ob recipiendam Ravennatium urbem et civitates ei (ad eam) pertinentes.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 83.—S.-M.

[2] *Rodigang episcopus et Autcharius dux.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 83.—S.-M.

[3] Cette ville, nommée autrefois

bien de lui parler de la restitution de Ravenne et des places qu'il possédait par le droit de la guerre [1]. Le pape répondit hardiment, *que la crainte ne lui fermerait jamais la bouche, lorsque son devoir l'obligerait de parler.* Arrivé à Pavie il mit tout en œuvre pour engager le roi à rendre ce qu'il retenait injustement. Présents, larmes, prières, tout fut inutile. Les remontrances du Silentiaire et les lettres de l'empereur n'eurent pas plus de succès. Les députés français, voyant Astolf opiniâtre dans ses refus, insistaient fortement pour obtenir du moins qu'il permît au pape de passer en France. Le Lombard, qui craignait les suites de ce voyage, fit tous ses efforts pour en détourner le pape. Mais le trouvant inébranlable dans cette résolution, et craignant d'ailleurs de s'attirer la colère de Pépin s'il s'obstinait à y mettre obstacle, il y consentit enfin, et le pape partit de Pavie le 15 novembre avec les plus distingués de son clergé [2]. A peine était-il en chemin que le roi, se repentant de l'avoir laissé partir, dépêcha des courriers pour le retenir. Mais Étienne avait fait tant de diligence, qu'il passa les Alpes avant qu'ils pussent l'atteindre [3].

Ticinum, commençait déja à être désignée par le nom de *Papia*, dont nous avons formé celui que nous lui donnons. — S.-M.

[1] *Obtestans eum nulla penitus ratione audere verbum illi dicere petendi Ravennatium civitatem, et exarchatum ei pertinentem, vel de reliquis reipublicæ locis, quæ ipse vel ejus prædecessores Longobardorum reges invaserant.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 83. — S.-M.

[2] Anastase le Bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 84, nomme treize des personnages de l'église de Rome qui suivirent le pape en France. — S.-M.

[3] Les Grecs disent que le pape se réfugia en France. Ἔφυγεν εἰς Φραγγικήν. Theoph. p. 337. Cet historien remarque cependant que, pour se rendre en France, Étienne obtint l'agrément du roi des Lombards. Ὁ μὲν οὖν Στέφανος τῇ ὠμότητι τοῦ Ἀστάλφου βιασθεὶς καὶ ἀβουλίᾳ, ἅμα δὲ καὶ ἐπιτραπεὶς παρ' αὐτοῦ ἀπελθεῖν εἰς Φραγγικὴν καὶ ποιῆσαι ὃ ἐὰν δύναται. Theoph. p. 337. — S.-M.

An 754.
XXIII.
Il vient en France.

Il se rendit à Saint-Maurice en Valais [1], où Pépin avait promis de se trouver; mais la révolte des Saxons ayant retenu ce prince à l'autre extrémité de ses états, l'entrevue se fit à Pontyon, maison royale dans le Pertois. Charles, fils aîné de Pépin, alors dans sa douzième année, vint au-devant du pape avec plusieurs seigneurs à la distance de plus de trente lieues [2]. Le roi lui-même, accompagné de toute sa cour [3], alla le recevoir à une lieue [4] de Pontyon [*Pontico* [5]], où il le conduisit avec tous les honneurs dûs au chef de l'Église. C'était le jour de l'Épiphanie. Le lendemain, le pape avec son clergé, couvert de cendre, revêtu d'un cilice et prosterné en terre, conjura Pépin par la miséricorde du Dieu tout-puissant et par les mérites de saint Pierre et de saint Paul de l'affranchir lui et le peuple romain de la tyrannie du roi des Lombards [6]. Il ne voulut se lever de terre, qu'après que Pépin, ses fils et les principaux seigneurs lui eurent présenté la main, comme une assurance de leurs secours et de sa délivrance. Ce fut alors que dans un entretien secret le roi promit au pape avec serment qu'il le protégerait de tout son pouvoir, et qu'après avoir retiré l'Exarchat et la Pentapole des mains des Lombards, au lieu de rendre ces contrées à l'empereur, il en ferait présent à saint Pierre et à ses

[1] *Monasterium sancti Christi martyris Mauricii.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 84.— S.-M.

[2] De cent milles.— S.-M.

[3] *Una cum conjuge, filiis et optimatibus.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 84. —S.-M.

[4] Trois milles.—S.-M.

[5] Ce lieu appelé *Pontico* ou *Pontigo* dans Grégoire de Tours, l. 4, c. 23, est nommé *Pons Hugonis* dans le continuateur de Frédégaire et ailleurs. Il semble que son nom français soit une corruption de cette dernière dénomination. — S.-M.

[6] *Ut per pacis fœdera causam beati Petri et reipublicæ Romanorum disponeret.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 84.— S.-M.

successeurs. Il est difficile de croire que saint Pierre ait accepté cette donation. Le roi donnait et le pape recevait ce qui appartenait à l'empereur, alors souverain légitime du pape. Constantin était hérétique; il était hors d'état de défendre l'Italie; mais ni l'hérésie ni la faiblesse ne donnaient aux autres aucun droit sur ses états. Ce n'est que le consentement tacite des successeurs de Constantin et la durée d'une possession non contestée, qui peut avoir légitimé cette donation dans les successeurs d'Étienne. La libéralité du roi français n'était pas simplement l'effet de son zèle pour le Saint-Siége; l'autorité du pape pouvait alors être d'un grand poids pour assurer sur sa tête la couronne qu'il avait usurpée. D'ailleurs il prévoyait qu'une révolution qui dépouillerait les rois lombards tournerait au profit des rois de France. La reconnaissance du pape s'empressa de seconder les désirs de son bienfaiteur. Il accorda sans difficulté à Pépin l'absolution du parjure dont il s'était rendu coupable en violant le serment de fidélité fait à Childéric. Quoique le roi eût déja reçu l'onction sacrée des mains de Boniface, archevêque de Mayence, le pape renouvela cette auguste cérémonie [1] le 28 juillet, dans l'église de Saint-Denis [2], et sacra en même temps la reine et ses deux fils [3]. Il prononça

[1] *Apostolicus Stephanus confirmavit Pipinum unctione sancta in regem, et cum eo inunxit duos filios ejus, dominum Carolum et Carolomannum in regibus. Ann. Franc.* ann. 754. — S.-M.

[2] Pendant son séjour en France, le pape avait fixé sa résidence dans le monastère de S.-Denis près de Paris. *Parisios apud venerabile monasterium beati Dionysii ad habitandum pergere curavit.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 85. — S.-M.

[3] Théophane, p. 338, parle des deux fils de Pépin, Charlemagne et Carloman. Οὗτος ὁ Πιπῖνος δύο υἱοὺς ἔσχεν Κάρουλλον, καὶ Καρουλλόμαγνον τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ. Je crois que le dernier nom désigne Carloman et non Charlemagne, comme on serait peut-être tenté de le penser. — S.-M.

solennellement une sentence d'excommunication contre les seigneurs qui entreprendraient à l'avenir d'élever sur le trône une autre famille; il déclara Pépin et ses enfants patrices de Rome [1].

XXIV. Guerre de Pépin contre Astolf.

Le pape étant relevé d'une dangereuse maladie dont il fut attaqué dans ces conjonctures, Pépin députa au roi lombard, pour l'exhorter à rendre ce qu'il avait usurpé; et sur son refus il convoqua un parlement [2] à Quersi [*Carisiacus*] sur Oise, où la guerre contre Astolf fut résolue [3], s'il ne satisfaisait le pape. La donation faite à l'Eglise romaine fut publiée dans cette assemblée en présence des seigneurs français et confirmée par leur suffrage. Le consentement ne fut pas cependant unanime. Éginhard [4] nous apprend que plusieurs seigneurs eurent la hardiesse de déclarer hautement qu'ils ne serviraient pas le roi dans cette guerre et qu'ils se retireraient de la cour. Ils y étaient apparemment engagés par Carloman, frère aîné de Pépin, qui, ayant pris l'habit monastique et s'étant retiré au mont Cassin, fut forcé par le roi des Lombards d'aller en France traverser la négociation du pape [5]. Cette démarche de Carloman fut néanmoins inutile; la plus grande partie des seigneurs se montra pleine d'ardeur

[1] Théophane, p. 337, a dit un mot du sacre de Pépin par le pape. — S.-M.

[2] *Congregans cunctos proceres regiæ suæ potestatis.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 85. — S.-M.

[3] Le continuateur de Frédégaire dit que ce fut à Braine (*Brennacum* ou *Bernacum*) auprès de Soissons que ce parlement fut tenu. *Rex ad kalendas martias omnes Francos, sicut mos Francorum est, Bernaco villa publica ad se venire præcipit.* — S.-M.

[4] Cet auteur ne dit rien d'aussi positif, il se contente de parler des efforts que fit Carloman frère du roi pour s'opposer aux desirs du pape. — S.-M.

[5] *Carlomannus monachus, et germanus supradicti regis Pipini, per jussionem abbatis sui in Franciam venit, quasi ad conturbandam petitionem apostolicam. Ann. Franc.* ann. 753. — S.-M.

pour le service du Saint-Siége. Cependant le pape, pour épargner le sang des chrétiens, engagea le roi à prendre encore les voies de douceur. Mais les réponses fières d'Astolf, à qui on offrit douze mille sous d'or en dédommagement de ses prétentions, déterminèrent Pépin à se mettre en marche [1]. Arrivé sur la frontière il tenta pour la troisième fois, mais envain, d'engager Astolf à relâcher sa proie. Enfin il força le passage des Alpes [2], tailla en pièces l'armée des Lombards, poursuivit Astolf jusqu'à Pavie, où il le tint plusieurs jours étroitement assiégé. Enfin le Lombard, ne voyant plus de ressource, offrit d'entrer en accommodement. Il n'avait pas accepté douze mille sous d'or avant la guerre [3], il consentit alors à en payer trente mille sur le-champ, et cinq mille de tribut annuel. Il s'engagea par serment [4] à remettre les places entre les mains du pape, et donna quarante ôtages pour sûreté de sa pa-

[1] *Generalem contra eum decrevit facere motionem.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 85. Pépin, selon le continuateur de Frédégaire, prit son chemin par la Maurienne. *Initoque consilio cum proceribus suis, eo tempore, quo solent reges ad bella procedere, cum Stephano Papa, et reliquæ nationes, quæ in suo regno commorabantur, et Francorum agmina ad partes Langobardiæ cum omni multudine per Lugdunum Galliæ et Viennam pergentes, usque Maurienam pervenerunt.* — S.-M.

[2] Il semble par ce que dit Eginhard, *Ann. Franc.* ann. 754, que ce fut le roi des Lombards qui vint à la rencontre des Francs jusqu'aux passages des Alpes. *Haistolfus Langobardorum rex Clusas Langobardorum petiit, obviam Pipino regi et Francis venit.* Les armées des Lombards se dirigèrent vers le val de Suze. *Aistulfus rex Langobardorum commoto omni exercitu Langobardorum usque ad Clusas, quæ cognominatur valle Sensana veniens.* Contin. Fredeg. — S.-M.

[3] *Ut reddas Pentapolim, Narnias et Ceeanum, et omnia, unde populus Romanus de tua iniquitate conqueritur. Et hoc tibi mandat Pipinus, quod si justitiam sancto Petro reddere vis, dabit tibi duodecim millia solidorum.* Chron. Moiss. — S.-M.

[4] *Hæc omnia jurejurando Haistulfus cum suis optimatibus et omnibus nobilibus Langobardorum se adimpleturum esse spopondit.* Chron. Moiss. — S.-M.

role. Le pape, qui connaissait Astolf, aurait souhaité que Pépin eût fait exécuter le traité avant son départ; mais l'approche de l'hiver fit craindre au roi français que les neiges ne lui fermassent le passage des Alpes. Il retourna en France, laissant en Italie Fulrad, abbé de Saint-Quentin, et Jérôme, son frère naturel [1], pour reconduire le pape à Rome [2], et pour faire évacuer l'Exarchat et la Pentapole.

XXV. Concile qui condamne le culte des images. Theoph. p. 358, 359. Niceph. p. 42. Cedr. t. 2, p. 463. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 158. Zon. l. 15, t. 2, p. 108, 109. Acta Steph. jun. Georg. Hamart. Chr. Mss. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. Eccles. l. 43, art. 7, 8. Band. imp. Or. t. II, p. 404. Oriens Chris. t. 1, p. 237.

Constantin, au lieu de charger le pape de ses intérêts auprès du roi des Lombards, aurait dû par lui-même faire les derniers efforts pour retirer l'Exarchat des mains d'Astolf, et pour s'assurer de l'obéissance du pape même et des Romains, qui ne cherchaient qu'à lui échapper. La conjoncture était favorable. Les Sarrasins, occupés de guerres civiles et de l'établissement de la nouvelle dynastie des Abbassides, avaient suspendu le cours de leurs conquêtes et de leurs ravages. Mais ce prince, plus jaloux de l'honneur de ses opinions que de la conservation de ses provinces, abattait des images, lorsqu'il devait songer à terrasser les Lombards; au lieu d'assembler des armées et de marcher à leur tête, il convoquait des conciles et leur dictait des décisions. Cette année 754, il manda tous les évêques d'Orient, pour prononcer un jugement définitif sur le culte des images. Le palais d'Hérée, situé en Asie sur le bord du Bosphore, vis-à-vis de Constantinople, fut choisi pour le lieu de l'assemblée. Il s'y trouva trois cent trente-huit évêques, esclaves de la faveur ou de

[1] *Stephanus Papa, duce Hieronymo fratre Pipini, Romam revertitur. Ann. Fuld.* ann. 754.— .-M.

[2] *Stephanus Papa reductus est ad suam sedem, per missos domni regis Pipini, Folradum et reliquos, qui cum eo erant.* Eginhard, *ann. Franc.* ann. 755.—S.-M.

la crainte. Nul patriarche n'y présida. Anastase, évêque de Constantinople, digne d'en être le chef, était mort d'une colique, et le siége était vacant. On n'y vit aucun des trois autres patriarches, soit qu'ils fussent retenus par les Sarrasins dont ils étaient sujets, soit par mépris pour une cabale hérétique. Les présidents furent Théodose, évêque d'Éphèse, exarque d'Orient, fils de Tibère Absimare, et Sisinnius Pastillas, évêque de Perge, tous deux livrés à l'empereur. La première session se tint le 10 février, et la dernière le 8 août. On y proscrivit le culte des images. Mais l'empereur ne put empêcher ces évêques de reconnaître pour une pieuse et sainte pratique l'invocation de la sainte Vierge et des saints; décision contraire à la doctrine des protestants, qui donnent cependant de grands éloges à ce concile. Germain qui avait été patriarche de Constantinople, George métropolitain de Cypre, et Jean Damascène, y furent frappés d'anathême, comme les triumvirs de l'idolâtrie.

XXVI. Constantin patriarche de Constantinople.

Le huitième d'août le concile étant terminé dans le palais d'Hérée, les évêques passèrent à Constantinople; et pour donner plus d'éclat à cette assemblée, l'empereur marchant à la tête la conduisit en grande pompe à l'église de Notre-Dame de Blachernes, préparée auparavant à recevoir les ennemis des images. On en avait dépouillé les murailles, pour y peindre des paysages et des oiseaux. On avait jeté les reliques au feu ou dans la mer. Les évêques ayant pris leurs places, l'empereur monta dans la tribune, et après avoir invectivé contre l'ancienne superstition que le concile venait, disait-il, d'abolir par un jugement irrévocable, il fit monter un moine, nommé comme lui Constantin, et

le montrant à l'assemblée il s'écria, *longues années à Constantin, patriarche écuménique;* ce qui fut répété par les assistants. Ce fut ainsi que, sans aucune forme canonique, Constantin fut reconnu patriarche de Constantinople. Ce moine avait été évêque de Syllée en Pamphylie, et chassé de son siége pour sa vie scandaleuse. Mais souple, complaisant, toujours prêt à sacrifier sa religion à sa fortune, il sut plaire à l'empereur, qui ne voulait pour amis que les esclaves de ses passions. En effet on ne pouvait mieux choisir le successeur d'Anastase.

XXVII. Cloture du concile. Pour rendre plus solennelle la sentence du concile, l'empereur voulut qu'elle fût appuyée du suffrage de toute la ville. Le 27 août il assembla le peuple dans la place de l'Augustéon, et les évêques s'y étant rendus s'écrièrent tous d'une voix : *C'est aujourd'hui que le salut est donné au monde; prince, vous nous avez sauvés de l'idolâtrie.* Ensuite, présentant la croix, le livre des évangiles et la sainte Eucharistie, ils firent jurer les assistants, *qu'ils tiendraient pour idoles toutes les images, et pour idolâtres ceux qui les honoreraient; qu'ils ne recevraient point la communion d'un moine; que s'ils en rencontraient, ils ne lui rendraient point le salut; qu'au contraire ils ne lui répondraient que par des injures, et qu'ils lui jetteraient des pierres.* Copronyme avait les moines en horreur, parce qu'ils étaient presque les seuls qui eussent le courage de s'opposer ouvertement à l'impiété des Iconoclastes. Ils furent bientôt après chassés de Constantinople, où l'on acheva d'abattre, de briser, d'arracher, d'effacer tout ce qui restait d'images sur les autels, sur les murailles, sur les vases et sur les orne-

ments des églises. En même temps des édits furent envoyés par tout l'empire, pour obliger les peuples à se conformer aux décrets du concile. Les orthodoxes, menacés des plus rudes châtiments, fuyaient les uns en Italie, les autres entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, en Cypre, sur les frontières des Sarrasins, où l'hérésie n'avait pas encore pénétré.

XXVIII. Astolf recommence la guerre. Epist. Steph. Aimoin, l. 4, c. 63. Anast. in Steph. Baronius. Pagi ad Bar. Dissert. de Leblanc souv. des rois de Fr. dans Rome. Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 15 et suiv. Giann. hist. Nap. l. 5, c. 2. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 312 et suiv. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 351, 352.

Le pape Étienne et les trois patriarches d'Orient condamnèrent ce concile; ils écrivirent à l'empereur, que cette multitude d'évêques, esclaves de ses volontés, assemblés sans forme canonique, ne pouvait autoriser l'erreur contre la tradition constante de l'Église. Constantin n'en devint que plus opiniâtre; et la persécution qui éclata pour lors avec plus de fureur, loin d'intimider l'Italie, ne fit qu'accroître le désir qu'elle avait depuis long-temps de secouer le joug d'un prince hérétique. C'était malgré le pape que Pépin s'était fié à la parole d'Astolf; le pape lui avait prédit que le Lombard n'exécuterait rien de ce qu'il promettait. Aussi, dès que les troupes françaises eurent repassé les Alpes, Astolf, loin de remettre au pape les villes stipulées par le traité, se mit en campagne et s'empara encore de plusieurs places [1]. Irrité contre le pape qui lui suscitait de si puissants ennemis, il ravagea les environs de Rome, sans épargner les églises. A ces hostilités le pape n'avait à opposer que le secours de Pépin; il l'implora par une lettre pressante, où, par un abus assez commun aux papes de ce temps-là, il détourne le sens

[1] *Non solum quia ea, quæ promiserat, minimè adimplevit, sed etiam et generalem faciens commotionem cum universo regni sui Longobardorum populo contra hanc Romanam urbem venit.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 86. — S.-M.

des divines écritures, pour en appliquer les paroles à des intérêts temporels [1]. Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre, où le pape, renouvelant ses instances, avertissait le roi que son obligation était entre les mains de saint Pierre, qui la représenterait au jour du jugement, si Pépin manquait de l'accomplir [2].

An 755. XXIX. Il assiége Rome.

Tandis qu'Étienne envoyait courriers sur courriers au-delà des Alpes, Astolf marchait vers Rome, résolu de s'en rendre maître et de se venger du pape et des Romains. Le premier de janvier 755, les Lombards parurent devant la ville et s'établirent des deux côtés du Tibre. Une partie de leur armée campait à l'occident depuis la porte de Saint-Pierre jusqu'à celle de Porto; l'autre, à la tête de laquelle était Astolf en personne, attaquait la ville du côté de la porte Salaria [3]. Les Béneventins vinrent se joindre à lui [4], et s'il en faut croire l'affreuse peinture que le pape fait de ce siége dans la lettre qu'il écrivit au roi de France, il n'est sorte de cruauté, de brutalité, de profanation et de

1 *Vos prælegit et præscivit Deus ante tempora æterna, sicuti scriptum est: Quos præscivit et prædestinavit, hos et vocavit; et quos vocavit, illos et justificavit* (Rom. VIII, 30). *Vocati estis, justitiam ipsi principi apostolorum sub nimia festinatione facere studete, quia scriptum est: fides ex operibus justificatur.* (Jac. 2,). Epist. 3. Steph.—S.-M.

2 *Solatis enim quia, sicut chirographum, vestram donationem princeps apostolorum firmiter tenet, et necesse est ut ipsum chirographum expleatis, ne dum justus judex ad judicandum vivos et mortuos et seculum per ignem advenerit, in futuro judicio idem princeps apostolorum idem chirographum demonstrans nullam habere firmitatem, destrictas eum eo faciatis rationes.* Epist. 4, Steph. — S.-M.

3 *Aperite mihi*, disait-il, *portam Salariam, et ingrediar civitatem, et tradite mihi pontificem vestrum, et patientiam ago in vobis. Si minus, ne muros evertens, uno vos gladio interficiam, et videam quis vos eruere possit de manibus meis.* Epist. 5, Steph. — S.-M.

4 C'est ce qu'on apprend de la 5e lettre du pape Étienne adressée à Pépin. — S.-M.

sacrilége, à quoi les Lombards ne se soient abandonnés [1]. Il rend au contraire à l'abbé Warnehaire [2], qu'il renvoyait à Pépin, un témoignage très-glorieux pour ce temps-là; c'est que ce vaillant ecclésiastique avait endossé la cuirasse, et n'avait cessé de combattre jour et nuit sur les murailles, et de défendre la ville de toutes ses forces [3]. Il n'est point de supplication que le pape n'emploie; il se prosterne aux pieds du roi, il embrasse ses genoux; il lui montre saint Pierre prêt à lui ouvrir l'entrée du ciel. Enfin, dans les transports de sa vive impatience, pour accélérer la marche de Pépin, il fait descendre du ciel saint Pierre lui-même, et dans une dernière lettre, écrite tout entière au nom de saint Pierre, c'est le prince des apôtres qui s'adresse au roi, à ses fils, aux évêques, à tous les seigneurs du royaume; il leur demande au nom de toute la milice céleste de sauver du carnage les Romains ses enfants, de ne pas permettre que sa sépulture soit profanée, que ses os soient dispersés, que la demeure où il repose soit détruite par la sacrilége nation des Lombards [4].

XXX. Pépin en Italie.

Pépin n'avait différé jusqu'alors qu'à cause de la saison qui lui fermait le passage des Alpes [5]. Astolf en

[1] Il y avait alors cinquante-cinq jours que les Lombards assiégeaient Rome. Ils s'étaient emparés de Narni et de plusieurs autres villes du duché de Rome. *Civitatem Narniensem, quam beato Petro concessistis, abstulerunt, et aliquas civitates nostras comprehenderunt.* Epist. 5, Steph.—S.-M.

[2] *Warnerius.*— S.-M.

[3] *Warneharius, pro amore beati Petri loricam se induens, per muros istius afflictæ Romanæ civitatis vigilabat die noctuque, et pro nostra omnium Romanorum defensione atque liberatione, ut bonus athleta Christi, decertavit totis suis cum viribus.* Epist. 5 Steph.— S.-M.

[4] Ces lettres adressées à Pépin, à ses deux fils et à toute la nation des Francs, furent apportées par l'abbé Warnehar franc de naissance, par George qui était évêque et par le comte Thomaric.— S.-M.

[5] Ce passage s'appelait alors *Clusæ Longobardorum.* Voyez ci-dev. §. 24, p. 217, not. 2. — S.-M.

avait profité pour attaquer Rome, qu'il espérait prendre avant que Pépin pût venir au secours. Le siége durait depuis trois mois, lorsqu'il apprit que les Français approchaient du Pas-de-Suze [1]. Il décampe aussitôt et marche aux frontières de ses états pour combattre l'ennemi à la descente des Alpes [2]. Dans ce même temps arrivent à Rome deux députés de l'empereur; c'étaient Grégoire, premier secrétaire, et Jean le Silentiaire, chargés d'aller trouver Pépin, pour lui représenter les droits de l'empire sur Ravenne et la Pentapole. Le pape, n'osant encore se déclarer rival de l'empereur, fit partir avec eux un nonce, comme pour les seconder dans leur demande. Ils prirent la route de la mer, pour éviter les Lombards, et abordèrent à Marseille. Étonnés d'apprendre que Pépin avait déja passé les Alpes, et se défiant avec raison de la bonne foi du nonce, l'un retient le nonce à Marseille, l'autre court en diligence au camp de Pépin; il lui représente *que les pays dont il va chasser les Lombards appartiennent de tout temps à l'empire; que la conquête qu'il en va faire ne lui donnera pas plus de droit que les Lombards n'en ont eux-mêmes; que l'empereur attend de sa justice, qu'en dépossédant les usurpateurs il laissera le maître légitime rentrer en possession de son domaine; que le pape étant sujet de l'empereur ne pouvait sans infidélité criminelle se revêtir des dépouilles de son souverain, et qu'une*

[1] On apprend du continuateur de Frédégaire, c. 121, que Pépin et toute l'armée des Francs traversa la Bourgogne, en prenant la route qui conduisait de Châlons par Genève (*Janua*), vers la Maurienne. Pépin passa le mont Cénis, *monte Cinisio transacto*, et franchit le pas de Suze. Son neveu Tassilon, duc de Bavière, l'accompagnait dans cette expédition.— S.-M.

[2] *Rex Aistulfus iterum ad Clusas exercitum Langobardorum mittens qui regi Pipino et Francis resisterent, et partibus Italiæ intrare sinerent.* Fredeg. c. 121. — S.-M.

pareille usurpation serait encore plus odieuse que celle des Lombards; que Constantin, fidèle aux règles de l'équité la plus exacte, était prêt à dédommager amplement Pépin des frais de la guerre. Pépin répondit, *que le droit des Lombards sur l'Exarchat et la Pentapole était le droit de conquête, le même que celui des Français sur la Gaule, que celui de l'empire sur tous les pays que l'empire possédait: qu'il allait lui-même acquérir ce droit par la victoire qu'il espérait avec le secours du ciel; que maître de ces pays il en disposerait à son gré; que ce n'était pas pour l'amour de l'empereur ni d'aucun mortel, mais en faveur de saint Pierre et pour la rémission de ses péchés qu'il avait pris les armes; qu'il avait promis au Saint-Siége le fruit de ses travaux, et que tous les trésors de la terre ne pourraient l'engager à manquer à sa parole. Il congédia ainsi l'ambassadeur sans lui permettre de répliquer.*

XXXI. Donation de Pépin au Saint-Siége.

A l'approche des Français, Astolf prit l'épouvante et se retira dans Pavie. Il n'osa même y soutenir un siége, et dès que Pépin parut, il offrit de traiter avec lui. On renouvela le traité précédent, et pour punir le roi lombard de ne l'avoir pas exécuté, Pépin exigea de plus la ville de Comacchio[1] et le remboursement des frais de la guerre[2]. La donation que Pépin faisait

[1] *Addens et castrum quod cognominatur Comiaclum.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 87.—S.-M.

[2] Le tiers des trésors qui se trouvaient alors dans Pavie, selon le continuateur de Frédégaire, c. 121. Selon le même auteur, Pépin se fit payer les tributs que les Lombards devaient depuis long-temps aux Francs. *Tributa, quæ Langobardi regi Francorum à longo tempore dederant, annis singulis per missos suos desolvere deberent.*—S.-M.

à saint Pierre et aux papes ses successeurs à perpétuité fut consignée dans un acte authentique[1]. L'abbé Fulrad, accompagné des commissaires lombards, prit au nom du roi et du pape possession de Ravenne et des villes de la Pentapole et de l'Émilie; il en tira des ôtages, il en reçut les clés, et suivi des principaux de chaque ville, il alla déposer à Rome sur le tombeau de saint Pierre et les clés et l'acte de la donation, qui fut mis ensuite dans les archives de l'église. Par cette libéralité à jamais célèbre, les papes devinrent possesseurs de trois provinces et de vingt-deux villes[2], auxquelles Pépin ajouta Narni, qui était du duché de Rome, mais dont les ducs de Spolète s'étaient depuis long-temps emparés[3].

XXXII. Caractères de cette donation.

Tel est, selon la remarque de Muratori, le premier domaine temporel avec juridiction donné aux pasteurs spirituels. Les autres églises profitèrent de l'exemple; elles travaillèrent à se procurer de semblables souverainetés; les monastères même acquirent des seigneuries. C'est la plus grande révolution qui soit arrivée

[1] *De quibus omnibus receptis civitatibus donationem in scriptis a beato Petro, atque a sancta Romana ecclesia, vel omnibus in perpetuum pontificibus apostolicæ sedis misit possidendam, quæ et usque hactenus in archivio sanctæ nostræ ecclesiæ recondita tenetur.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 87. — S.-M.

[2] Elles sont nommées dans Anastase le Bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 88. Ce sont Ravenne, Rimini (*Ariminum*), Pesaro (*Pisaurus*), Fano, Césène, Sinigaglia (*Seno-Gallias*), Iesi (*Æsium*), Forlimpopoli (*Forum Pompilii*), Forli (*Forum Livii*), avec le château de *Sussubio*, Montefeltro (*Mons Feretrus*), *Acerragio* dont j'ignore la situation, Monte di Lucaro (*Montem Lucari*), *Serra*, le château de S.-Marianus (S.-Marin), Sarzana (*Bobrum* ou plutôt *Bobium Umbriæ*), Urbin (*Urbinum*), Cagli (*Callium*), Luceolo (*Lucolos*), Gubbo (*Eugubium*), et Comacchio (*Comiaclum*). — S.-M.

[3] *Necnon et civitatem Narniensem, quæ a ducatu Spoletino a parte Romanorum per evoluta annorum spatia fuerat invasa.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 88. — S.-M.

dans l'économie de l'Église : elle influa jusque dans les esprits. La puissance temporelle des papes est née de leur autorité spirituelle; mais il n'est pas certain que celle-ci en ait reçu plus d'éclat ni de véritable force. Le spirituel et le temporel se sont quelquefois confondus, jusqu'à effacer la ligne de distinction qui doit les tenir essentiellement séparés. L'acte de donation étant perdu depuis long-temps, on ne sait pas clairement quelles en furent les conditions. *On ne peut douter*, dit Muratori, *que Pépin n'ait donné au Saint-Siége l'Exarchat et la Pentapole, sans y rien laisser à l'empereur grec; mais s'il s'y réserva pour lui-même quelque sorte de domaine, c'est ce qui n'est pas décidé.* Un historien d'au-delà des monts, qui s'exprime en ces termes, paraît n'oser ni avouer, ni contredire ce que soutiennent les écrivains français, que le roi se réserva la souveraineté sur ces provinces, et qu'il n'en donna au pape que le domaine utile. Pour ce qui est de la ville de Rome et de son duché, c'est à tort que quelques auteurs ont prétendu que dès ce temps-là les papes commencèrent d'y exercer pleine juridiction. Pépin, en donnant l'Exarchat au pape, ne lui donnait que les terres de l'Exarchat, et non pas l'autorité d'exarque, qui dépendait de l'empereur. Il n'enrichit le pape que des dépouilles des Lombards qui ne furent jamais maîtres de Rome. Cette ville et le duché demeurèrent jusqu'au temps de Charlemagne sous la souveraineté de l'empire; quoiqu'à vrai dire cette souveraineté fût presque éclipsée par l'autorité que la religion donnait au pape, par la puissance et la protection des Français, par l'éloignement et la faiblesse des empereurs, et par la haine que leur hérésie ins-

pirait aux Romains. C'est ce qui a jeté de l'obscurité sur cet endroit de l'histoire. Les traits de la souveraineté impériale sur la ville de Rome et sur ses dépendances s'étant effacés de plus en plus jusqu'à son entière extinction sous Charlemagne, la plupart des écrivains ont cessé de les apercevoir. Les uns ont prétendu que dès le temps de Grégoire II, le sénat et le peuple romain, après avoir secoué le joug de l'empire, s'étaient soumis au Saint-Siége, et que dès lors les papes avaient acquis la souveraineté de Rome; les autres, que Pépin en qualité de patrice était devenu souverain de cette ville, et qu'il en avait abandonné le domaine au pape Étienne II, ou l'avait du moins partagé avec lui. Mais les meilleurs critiques, tels que Le Blanc et Giannone, ont très-bien prouvé la fausseté de toutes ces suppositions. La question paraît décidée par les papes mêmes : leurs lettres jusqu'à l'élévation de Charlemagne à l'empire sont datées du règne des empereurs de Constantinople, qu'ils reconnaissent par cette date pour leurs vrais souverains; et le sénat ainsi que le peuple de Rome écrivant à Pépin ne nomment point le pape leur seigneur, mais leur pasteur et leur père.

An 756.

XXXIII. Didier roi des Lombards.

Anast. in Steph. II. Eginh. ann. Sigeb. chron. Baronius. Pagi ad Bar.

Astolf, qui s'était vu à la veille de ranger toute l'Italie sous ses lois, dévorait en secret le chagrin d'avoir perdu le fruit de ses conquêtes; et il y a grande apparence qu'il ne serait pas long-temps demeuré oisif, si la mort n'eût prévenu ses entreprises. Étant tombé de cheval dans une chasse sur la fin de l'année suivante 756, il mourut trois jours après[1]. D'autres le

[1] *Infelix Aistulfus quodam loco in venationem pergens divino ictu percussus, defunctus est.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 88. C'est toujours

font mourir d'une blessure qu'il reçut d'un sanglier ou d'un coup de flèche. Didier qu'il avait fait duc d'Istrie[1], et qui commandait alors en Toscane[2], ayant appris la mort du roi, vint à Pavie avec ses troupes pour se faire couronner, ne voyant dans la nation personne qui pût lui disputer le premier rang[3]. Mais Ratchis[4] qui s'ennuyait d'obéir dans un monastère, sentit alors réveiller le désir de commander, et sortit du cloître dans le dessein de reprendre la couronne. Plusieurs seigneurs[5] vinrent le joindre avec des troupes, et la Lombardie allait être le théâtre d'une guerre civile. Le pape devenu prince et ami des Français devait être d'un grand poids pour faire pencher la balance en faveur de celui dont il prendrait le parti. Didier, plus adroit que Ratchis, s'empressa de le mettre dans ses intérêts en lui promettant quatre villes, qu'Astolf avait retenues[6]. Aussitôt le pontife, persuadé du bon droit de Didier, lui envoya le diacre Paul son frère,

Mansi ad Bar. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 316, 317, 322. Giann. hist. Nap. t. I, l. 5, c. 2, 3, 4. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 314 et suiv. 353.

dans les termes les plus violents qu'Anastase le Bibliothécaire parle de ce roi des Lombards. Il lui prodigue les plus odieuses qualifications, *nequissimus, atrocissimus, tyrannus, infidelis, sævissimus, nefandissimus*, etc. —S.-M.

1 Selon Éginhard, *ann. Franc.* ann. 756, Didier était le connétable d'Astolf.— S.-M.

2 *Desiderius quidam dux Longobardorum, qui ab eodem nequissimo Aistulfo Tusciæ in partes erat directus.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 88. C'est de la chronique vénitienne d'André Dandolo, *ap.* Muratori, t. XII, p. 142, qu'on apprend qu'il était duc d'Istrie. — S.-M.

3 *Aggregans ipsius Tusciæ universam exercituum multitudinem, regni Longobardorum arripere nixus est fastigium.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 88.— S.-M.

4 Anastase le Bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 88, l'appelle *Radchis.*—S.-M.

5 Qui méprisaient Didier, *Desiderium spernentes*, dit Anastase, *de vit. pont. Rom.* p. 88.—S.-M.

6 *Reipublicæ se redditurum professus est civitates, quæ remanserant.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 88. Ces villes étaient *Faventia*, à présent Faenza, le château nommé *Castrum Tiberiacum*, un endroit nommé *Gabellum*, et tout le duché de Ferrare, *universum ducatum Ferrariæ in integrum.*— S.-M.

accompagné de l'abbé Fulrad et du conseiller Christophe, pour tirer de lui une promesse authentique. Didier la donna par son serment et par écrit[1]; et sur-le-champ le pape enjoignit à Ratchis de rentrer dans son cloître, fit partir Fulrad avec les Français qui se trouvaient à Rome[2], et prépara encore d'autres secours pour soutenir Didier en cas de guerre[3]. Ratchis ne se rendit pas d'abord aux ordres du pape; il se maintint quelque temps en Toscane sous le titre de prince des Lombards[4]. Mais au commencement de l'année suivante, voyant son parti s'affaiblir de jour en jour, il abandonna ses prétentions et retourna dans son monastère. Didier, délivré de ce concurrent, fut proclamé roi au mois de mars dans une assemblée de la nation. Le pape Étienne mourut un mois après[5],
An 757. et eut son frère Paul pour successeur.

XXXIV. État de l'empire. Il ne restait plus à l'empereur en Italie que le duché de Naples, celui de Gaëte, la Pouille, la Calabre,

[1] Le pape parle lui-même ainsi de cette cession dans une lettre adressée au roi Pépin. *Sub jurejurando pollicitus est restituendum beato Petro civitates reliquas, Faventiam, Imolam et Ferrariam, cum eorum finibus; simul etiam et saltora et omnia territoria; necnon et Ausimum, Anconam et Humanam civitates, cum earum territoriis.* Il ajoute que le roi s'était aussi engagé à céder à l'Église la ville de Bologne. *Postmodum per Garinodum ducem et Grimoaldum nobis reddendum spopondit civitatem Bononiam cum finibus ejus.* Epist. 8, Steph.—S.-M.

[2] *Properans Fulradus venerabilis cum aliquantis Francis in auxilium ipsius Desiderii.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 88.—S.-M.

[3] *Exercitus Romanorum si necessitas exigeret in ejus disposuit occurri adjutorium.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 88. —S.-M.

[4] Il existe un acte public d'André évêque de Pise, qui prouve qu'au mois de février 757 Ratchis exerçait une sorte d'autorité sur une partie de la nation lombarde. La date de cet acte est formulée ainsi. *Gubernante domno Ratchis famulo Christi Iesu, principem gentis Langobardorum, anno primo, mense februario, per inditione decima.*— S.-M.

[5] Le 27 avril ou le 6 des calendes de mai 757.—S.-M.

le pays des Brutiens, où son autorité subsistait encore tout entière, et le duché de Rome dont il possédait la souveraineté, mais presque sans pouvoir. Les habitants de Naples donnèrent en l'an 757 une preuve de leur fidélité, en refusant l'entrée de leur ville à l'évêque Paul nommé par le pape, parce que l'empereur s'opposait à sa réception. Cette marque d'obéissance était d'autant plus éclatante, qu'elle devait beaucoup coûter à leur religion. Paul n'était odieux à Constantin que pour avoir empêché qu'on ne reçût à Naples le décret du Concile contre les images. La révolution que Pépin avait causée en Italie fit connaître à Constantin ce qu'il avait encore à craindre de ce prince puissant et guerrier. Il rechercha son amitié et lui envoya des ambassadeurs et des présents, entre lesquels était un buffet d'orgues, invention de l'Orient encore inconnue en France[1]. Pépin répondit avec générosité aux avances de l'empereur : mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée[2]. Constantinople était alors en allarmes de la part des Bulgares et des Sarrasins. L'empereur ayant fait construire en Thrace de nouvelles forteresses, les Bulgares en conçurent de la défiance, et demandèrent un nouveau traité[3]. Irrités ensuite du mépris que Constantin avait fait de leur demande et de leurs députés, ils vinrent en armes jusqu'à la longue muraille, ravageant impunément tout le pays, et s'en retournèrent avec une

Theoph. p. 360, 361. [Niceph. p. 43.] Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 157 et 158. Marianus Scot. Lambert. à Schafnab. Aimoin, l. 4, c. 64. Eginh. ann. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 5, c. 3.

[1] *Constantinus imperator misit regi Pippino inter cetera dona organum, quod antea non visum fuerat in Francia.* Éginhard. *ann. Franc.* ann. 757. — S.-M.

[2] Le continuateur de Frédégaire, c. 123, parle des ambassades réciproques de Pépin et de Constantin. — S.-M.

[3] Ἐζήτησαν οἱ Βούλγαροι πάκτα διὰ τὰ κτισθέντα κάστρα. Theoph. p. 360. — S.-M.

multitude de prisonniers. Selon Nicéphore, l'empereur eut tout l'honneur de cette guerre; étant sorti de la ville, il mit en fuite les Bulgares, les poursuivit et en tua un grand nombre. Ayant ensuite assemblé son armée, il s'avança dans leur pays, pendant qu'une flotte de cinq cents voiles entrait dans le Danube. Il fit le dégât dans une grande étendue de terrain. Il y eut une seconde bataille sur la frontière[1], où les Bulgares furent encore vaincus. Abattus par ces défaites, ils demandèrent la paix et donnèrent des ôtages. Tel est le récit de Nicéphore. D'un autre côté, Salem[2], gouverneur de Syrie pour les Sarrasins, entra sur les terres des Romains à la tête de quatre-vingt mille hommes, et s'avança dans la Cappadoce. Mais sur la nouvelle que l'empereur venait le combattre, il prit l'épouvante et se retira en Syrie, sans avoir causé d'autre perte que celle de quelques Arméniens, qui renoncèrent à leur religion et le suivirent. Ce général des Sarrasins était grand ennemi du christianisme. Il rélegua dans le pays des Moabites[3] Théodore, patriarche d'An-

[1] Selon Nicéphore, p. 43, en un lieu nommé *Marcellas*, κατὰ τὰς λεγομένας Μαρκέλλας. C'était un château sur la frontière des Bulgares. Φρούριον δὲ τοῦτο πλησιαίτατα Βουλγάρων κείμενον.— S.-M.

[2] Σαλήμ. Ce personnage, nommé en réalité Saleh, était fils d'Ali, de la race d'Abbas, et oncle des deux premiers khalifes de la race des Abbassides. Il fut nommé par son neveu gouverneur de la Syrie septentrionale en l'an 137 de l'hégire (754 et 755 de J.-C.), après la défaite et la mort de son frère Abd-allah, qui avait voulu se faire déclarer khalife après la mort d'Abou'l-Abbas Saffah. Saleh fixa sa résidence à Haleb. Il mourut en l'an 152 (769 de J.-C.). Son fils Fadhl lui succéda dans son gouvernement. Saleh fut le chef d'une branche de la race des Abbassides qui a donné un grand nombre de chefs à la Syrie pendant le 2e et le 3e siècles de l'hégire.— S.-M.

[3] Εἰς τὴν Μωαβίτιν χώραν, Theoph. p. 361, c'est-à-dire dans la partie méridionale de la Palestine. C'était la patrie du patriarche, πατρίδα αὐτοῦ.— S.-M.

tioche, sous prétexte qu'il servait d'espion à l'empereur[1]. Il défendit aux chrétiens de réparer leurs églises, d'exposer la croix en public, de disputer de religion avec les Arabes. Le khalife[2] les traitait encore plus durement; il les accablait de tributs, sans en excepter ceux mêmes qui ne vivaient que d'aumônes, tels que les moines, les reclus, les stylites; car cette dévotion singulière de vivre sur des colonnes subsistait encore. Il confisquait le trésor des églises, et vendait aux Juifs les vases sacrés. Cependant les Sarrasins étaient encore moins cruels à l'égard des chrétiens, que l'empereur à l'égard des catholiques, comme nous le verrons bientôt.

An 758.

XXXV. Intrigues de Didier et du pape auprès de Pépin et de l'empereur.

Pauli epist. Baronius. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l.6,c.3. Murat. ann. Ital. t. 4, p. 322-334. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 354, 355.

La cour de Pépin était le centre des négociations de l'empereur, du pape, et du roi des Lombards au sujet de l'Italie. Chacun des trois s'efforçait de gagner la bienveillance de ce prince. Le pape tendait à se rendre maître de Rome et de son duché, comme il l'était de l'Exarchat. L'empereur voulait y conserver son pouvoir et recouvrer celui qu'il avait perdu dans Ravenne. Didier cherchait à les abattre tous deux; mais pour amuser Pépin, il lui promettait de satisfaire le pape. Chacun avait son résident auprès de Pépin. Le secrétaire George sollicitait pour l'empereur; le prêtre Marin pour le pape. Quoique les intérêts fussent opposés, George et Marin se lièrent d'amitié; le pape en conçut de la défiance, et soupçonnant Marin de tra-

[1] Ὅτι συχνῶς τῷ βασιλεῖ Κωνσταντίνῳ δηλοποιεῖ τὰ τῶν Ἀράβων διὰ γραμμάτων. Theoph. p. 361.—S.-M.

[2] C'était Abou-Djaafar Mansour; les auteurs grecs lui donnent le nom d'Abd-allah ou *Abdelas*, le confondant avec son frère, le fondateur de la dynastie des Abbassides. Voyez ci-dev. § 16, p. 204, not. 5 et p. 205, not. 2.—S.-M.

hison, il le dépouilla d'un titre qu'il possédait à Rome. Cependant, à la prière de Pépin, il s'adoucit à son égard. Ce procédé du saint Père montre assez dans quelles dispositions il était envers l'empereur. D'un autre côté Didier, voyant que ses intrigues ne pouvaient détacher Pépin de la protection qu'il avait vouée au Saint-Siége, prit le parti d'agir par lui-même. Les ducs de Spolète et de Bénévent, refusant de le reconnaître, s'étaient déclarés vassaux de saint Pierre et de Pépin. Il marcha contre eux, ravagea en passant la Pentapole[1], entra dans Spolète qui n'osa faire de résistance, destitua et mit en prison le duc Alboin. De là il passe dans le duché de Bénévent. Le duc Liutprand abandonne la ville et se réfugie dans Otrante[2]. Didier l'y poursuit, attaque Otrante, et ne peut s'en rendre maître. De retour à Bénévent [il y nomme un autre duc appelé Arigis[3], et il] attire [auprès de sa personne] George, secrétaire de Constantin[4], qui, après avoir résidé quelque temps à la cour de Pépin[5], retournait à Constantinople et se trouvait pour lors à Naples. Didier traite avec lui et propose de se liguer avec l'empereur à ces conditions : *Que l'empereur enverrait une armée en Italie pour reprendre Ra-*

1 *Langobardorum rex Pentapolensium per civitates transiens, quas beato Petro pro magna animæ vestræ mercede contulistis, ferro et igne omnia sata et universa, quæ ad sumptus hominum pertinent, consumpsit.* Epist. 4, Paul. I. — S.-M.

2 *Dux Beneventanus fugam arripuit in Otorantinam civitatem.* Epist. 4, Paul. I. Cette ville était antérieurement désignée par les noms d'*Hydruntum* et d'*Hydros* d'origine grecque. C'est dans l'Itinéraire de Jérusalem qu'on trouve pour la première fois celui d'*Odrontum* qui se rapproche déja de la dénomination actuellement en usage.—S.-M.

3 C'est ce qu'on apprend de la lettre du pape adressée à Pépin. *Epist.* 4, *Pauli I.* Arigis était gendre de Didier.—S.-M.

4 *Imperialis missus*, était son titre. *Epist.* 4, *Pauli I.* — S.-M.

5 *Qui ad vos in Franciam directus*

venne[1] *; que la flotte de Sicile*[2] *irait attaquer Otrante*[3]*; que Didier l'aiderait de toutes ses forces dans ces deux entreprises, et que l'empereur maître de ces deux villes lui mettrait entre les mains le duc de Bénévent*[4]. Il est à croire que ce ne fut pas là le seul avantage stipulé par Didier; mais l'histoire ne donne pas plus de détails à ce sujet, parce que cette ligue n'eut pas lieu. Constantin sans doute ne se trouvait pas en état de faire un si grand effort; il se contenta d'envoyer en Italie un officier nommé Léon pour solliciter à la révolte Ravenne et l'Exarchat[5].

L'arrivée de Léon suffisait pour inquiéter le pape. XXXVI. Conduite du pape à l'égard de Didier.
Une fausse nouvelle qui se répandit alors lui donnait encore de plus vives allarmes. On disait que l'empereur envoyait en Italie une flotte de trois cents voiles commandée par six patrices[6]. Il en écrivit à Pépin, voulant lui persuader que les *détestables* Grecs (ce sont ses termes) ne poursuivaient les Romains qu'à cause de leur attachement à la doctrine de l'Église[7]; comme

fuerat, dit le pape Paul en s'adressant à Pépin. *Epist.* 4. — S.-M.

[1] *Ex una parte ipsius* (*imperatoris*) *exercitus, et ex alia idem Desiderius cum universo Langobardorum populo, utrique dimicantes Ravennatium civitatem comprehendere queant.* Epist. 4, Paul. I.— S.-M.

[2] *Dromonum Siciliæ stolus.* Epist. 4, Pauli I.—S.-M.

[3] *In Otorantina civitate dirigatur, ut tam Græci quam Langobardi ipsam obsidentes comprehendere valeant civitatem, eamque concedat imperatori, cum hominibus et facultatibus, quæ in ea consistunt.* Epist. 4, Pauli I. —S.-M.

[4] Le duc et le seigneur qui l'avait élevé, nommé Jean. *Tantummodo ducem illum atque ejus nutritorem Johannem restituat.* Epist. 4, Pauli I. —S.-M.

[5] Le pape Paul Ier, *epist.* 8, parle de la malice des Grecs qui menaçaient tous les jours de rentrer dans Ravenne, *qui quotidie imminent in ipsam Ravennatam ingredi civitatem.* — S.-M.

[6] Avec la flotte de Sicile en outre. *Sex patricii, deferentes secum trecenta navigia, simulque et Siciliensem stolum, in hanc Romanam urbem, absoluti a regia urbe, ad nos properant.* Epist. 26, Paul. I.— S.-M.

[7] *Nefandissimi Græci, inimici sanctæ ecclesiæ Dei, et orthodoxæ*

si, dit Muratori[1], la saisie de l'Exarchat et l'autorité que les papes prenaient dans Rome au préjudice de l'empire, n'étaient pas pour l'empereur une cause assez forte de mécontentement. Mais la politique se servait dès lors de la religion pour crier au secours. Le pape tâchait encore de persuader à Pépin que le dessein des Grecs était de se jeter sur la France après avoir réduit l'Italie[2] : il le priait d'engager Didier à secourir les villes qui seraient attaquées par les Grecs[3]. Pépin moins prompt à s'alarmer le rassura par sa réponse, et l'exhorta à maintenir la paix avec les Lombards. Didier vint lui-même à Rome vers l'automne, comme s'il eût voulu terminer toutes les querelles. Sur la demande que lui faisait le pape des villes qu'il retenait encore[4], quoiqu'il eût promis cette année même aux envoyés de Pépin[5] de les remettre au Saint-Siége, il témoigna qu'il était prêt à contenter le pape dès que Pépin lui aurait renvoyé ses ôtages, et pria le pape d'en écrire à Pépin[6]. Le pape se

fidei expugnatores, Deo sibi contrario, super nos et Ravennatium partes irruere cupiunt. Epist. 9, Paul. I. — S.-M.

[1] *Annal. d'Italia*, t. 3, p. 326. — S.-M.

[2] *Nobis nuntiatum est, quod ad nos progredi, et ad vestram summè laudabilem præcellentiam in Franciam ingredi sunt dispositi.* Epist. 26, Paul. I. — S.-M.

[3] *Obnixis deprecationibus petimus te, salutem istius provinciæ a vobis redemptæ procurare, et confestim vestram dignemini dirigere Desiderio Langobardorum regi missum, ut si necessitas fuerit significata, auxilium nobis pro incursione eorumdem inimicorum impertire debeat, præcipiens Beneventanis atque Spoletinis seu Tuscanis, nobis è vicino consistentibus, ut ipsi nostro occurrant solatio.* Epist. 9, Paul. I. — S.-M.

[4] Ces villes étaient Imola, Bologne, Oximo et Ancône. *Conjuravimus ut civitates illas, id est Imolam, Bononiam, Auximum et Anconam, quas nobis pollicitus est redditurum, restituere deberet*, dit le pape Paul I[er], *Epist.* 4. — S.-M.

[5] L'abbé Folrad et Rodbert. S.-M.

[6] *Inquiens ut si suos, quos illic Francia habere videtur, obsides reciperet, tunc in pacis concordia nobiscum conversaretur.* Epist. 4 Paul. I. — S.-M.

chargea en apparence de la négociation; mais comme ses intentions étaient opposées à celles du roi lombard, craignant que sa lettre ne fût interceptée, il en écrivit deux [1], l'une conforme aux désirs de Didier, par laquelle il priait Pépin de relâcher les ôtages; l'autre secrète, par laquelle il le conjurait de n'en rien faire que Didier n'eût pleinement satisfait le Saint-Siége; d'employer même la force pour l'y contraindre, et de n'avoir aucun égard à l'autre lettre qu'il n'avait pu refuser aux instances de Didier. Il le priait aussi de forcer les Grecs à rendre ce qu'ils avaient enlevé à l'Église. Pépin suivit les intentions du pape; mais tout ce qu'il put obtenir de Didier, ce fut de rendre au Saint-Siége des domaines de peu de conséquence, encore n'était-ce que par forme d'échange, à mesure que le Saint-Siége lui rendait à lui-même quelques terres usurpées sur les Lombards.

XXXVII. Paix entre le pape et le roi des Lombards.

Enfin Didier ayant recommencé ses hostilités, Pépin envoya des commissaires pour terminer les différends. Après de longues conférences, on convint de la paix. Les Romains et les Lombards se rendirent réciproquement ce qu'ils avaient envahi les uns sur les autres. Depuis le commencement de l'hérésie, les évêques des villes encore soumises à l'empire, telles que Naples et Gaëte, allaient par ordre de l'empereur se faire sacrer à Constantinople, dont le patriarche étendait ses droits à cette occasion. Didier, à la sollicitation de Pépin, força par les armes les ducs de ces villes [2] d'en-

[1] *Attamen ecce jam duas Apostolicarum litterarum adsertiones excellentiæ vestræ clam per maximam industriam misimus, et ignoramus si ad vos ipsæ pervenerint litteræ, unde ambigimus ne a Langobardis comprehendantur.* Epist. 4, Pauli I. —S.-M.

[2] Le pape Paul I[er], *epist.* 19, les appelle les rois de Naples et de Gaëte,

voyer désormais leurs évêques à Rome, pour y être sacrés par le pape selon l'ancien usage. Tant de bienfaits de la cour de France touchaient sensiblement le Saint-Père; il en fit à Pépin des remercîments qui marquent une extrême chaleur de reconnaissance : *Quand tous les cheveux de notre tête*, dit-il dans sa lettre, *deviendraient autant de langues*, *ils ne pourraient encore vous rendre assez de graces.*

An 759, 760. XXXVIII. Guerres de Constantin. Abulfarage, chr. arab. p. 140. Theoph. p. 361, 362. Cedr. t. 2, p. 464. Zon. l. 15, t. 1, p. 109. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 158.

Tout l'Occident avait alors les yeux sur les divers mouvements du pape et du roi des Lombards, qui, semblables à deux habiles lutteurs, employaient la force et la ruse à se disputer la possession de Rome et de l'Exarchat. On ne tenait aucun compte de l'empereur qui seul avait sur ces pays des droits légitimes. Mais il ne pouvait les soutenir que par des négociations, toujours faibles, quand elles ne peuvent être appuyées par les armes. Pressé d'un côté par les Bulgares, de l'autre par les Sarrasins, il ajoutait à ces dangers de nouveaux embarras en persécutant ses propres sujets. Le khalife Almansor fit marcher à Mélitène une armée de soixante-dix mille hommes[1] : ils n'eurent pas de peine à s'emparer de la ville qu'ils trouvèrent presque détruite. Après l'avoir rétablie, ils y laissèrent une garnison de quatre mille hommes avec beaucoup d'armes et d'argent. Cette place était importante; c'était, selon qu'elle était possédée par les Romains ou par les Sarrasins, la clé de l'empire ou de la Syrie. L'année suivante les Sarrasins, ayant traversé la Cilicie, péné-

reges Neapolitanos et Caietanos. — S.-M.

[1] Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 140, place cette expédition en l'an 140 de l'hégire, 761 de J.-C. Il ajoute que l'armée musulmane était commandée par Abd-oulwahab, fils d'Ibrahim neveu du khalife. — S.-M.

trèrent jusqu'en Pamphylie et taillèrent en pièces sur les bords du Mélas[1] une armée romaine commandée par le général Paul[2]. Ils firent un grand nombre de prisonniers, entre lesquels se trouvèrent quarante-deux officiers[3]. Mais Constantin songeait alors à se garantir d'un péril plus prochain. Les Bulgares qui avaient repris les armes donnaient de fréquentes allarmes à Constantinople, et les Esclavons[4] ligués avec eux se répandaient dans la Grèce. L'empereur marcha d'abord en personne contre les Esclavons, qui ne firent point de résistance à cette attaque inopinée, et se soumirent, bien résolus de secouer le joug dès que les Romains seraient éloignés. Il n'eut pas le même succès contre les Bulgares. S'étant engagé entre des montagnes, les Barbares fondirent sur lui[5], taillèrent en pièces son armée, lui tuèrent plusieurs officiers de marque[6], et l'obligèrent de regagner Constantinople sans armes ni bagages.

Le chagrin de cette défaite le rendit sombre et féroce. Sa colère s'enflamma contre les orthodoxes. Un second édit plus menaçant que le premier jeta l'allarme dans tout l'Orient. Les catholiques fuyaient; les villes

An 761, 762.

XXXIX. Martyre d'André le Calybite.

Theoph. p.

[1] Je ne crois pas qu'il s'agisse ici du fleuve Mélas de Pamphylie; mais plutôt de la rivière du même nom qui traversait la Cappadoce, et allait se joindre à l'Euphrate, dans la petite Arménie. Les Turcs donnent à cette rivière le nom de *Kara-sou* qui signifie *rivière noire* en leur langue, comme *Mélas* en grec. — S.-M.

[2] Il était le commandant des Arméniens, selon Théophane, p. 362. Παῦλον τὸν ϛρατηγὸν τῶν Ἀρμενίων. — S.-M.

[3] Ἄνδρας ἐπισήμους. Theoph. p. 362. — S.-M.

[4] Ceux des peuples de l'Esclavonie qui étaient voisins de la Macédoine, dit Théophane, p. 361, τὰς κατὰ Μακεδονίαν Σκλαβινίας. — S.-M.

[5] En un lieu nommé *Beregava*, ἐλθὼν εἰς Βερέγαβαν. Theoph. p. 362. — S.-M.

[6] Parmi lesquels étaient Léon, patrice et duc du thème des Thracésiens et un autre Léon logothète du drome. Theoph. p. 362. — S.-M.

363, 367. Cedr. t. 2, p. 464. Anast. in Paulo. Zon. l. 15, t. 2, p. 109. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 158. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 32, et suiv.

restaient désertes; les prisons étaient remplies non plus de malfaiteurs, mais de confesseurs. Il en voulait surtout aux moines, et pour abolir la profession monastique il leur défendit de recevoir des novices. Un grand nombre d'entre eux se réfugia à Rome, et ce fut pour leur donner un asile que le pape Paul fit de sa maison paternelle un monastère, et ordonna que l'office s'y ferait en grec. Le pape lui écrivit en vain plusieurs lettres pour adoucir ce cœur barbare. Non content des cruautés qu'il faisait exercer par ses officiers dans la ville et dans les provinces, il voulut présider lui-même aux supplices et voir couler le sang. Il se fit dresser un tribunal dans la basilique de Saint-Mamas aux portes de Constantinople. Là, environné de bourreaux, au milieu de la pompe impériale, il se fit amener les catholiques prisonniers. A leur arrivée tout se met en mouvement pour les tourmenter, on flagelle les uns, on arrache aux autres les yeux et la langue, on coupe à quelques-uns les pieds et les mains; spectacle horrible pour tout autre que pour l'empereur et ses courtisans. Le moine André, surnommé le Calybite parce qu'il vivait en reclus dans l'île de Crète, en était venu exprès ces jours-là pour soutenir la constance des fidèles au milieu de la persécution. Il perce la foule, et se présentant à l'empereur : *Prince*, lui dit-il, *si vous croyez en Jésus-Christ, comment osez-vous traiter ainsi ses images vivantes?* A ces mots on se jette sur lui, on le traîne, on l'accable de coups. L'empereur arrête cette fureur, il le fait approcher, et tente de le gagner par douceur ou de l'intimider par menaces. *Pourquoi*, lui dit André, *tandis qu'on punit ceux qui outragent les images de l'em-*

pereur, ordonnez-vous d'outrager celles de Jésus-Christ qui est plus grand que l'empereur? Pensez-vous qu'il sera moins irrité contre ces profanateurs sacrilèges? Eh bien! répartit Constantin, *puisque de ton aveu ceux qui manquent de respect au portrait du souverain méritent châtiment, que ne mérites-tu pas pour en manquer au souverain même?* Il le fait en même temps dépouiller et déchirer de verges. Ce qui fut étrange, c'est que tous les assistants, pour faire leur cour à l'empereur, devinrent autant de bourreaux; c'était à qui frapperait le saint martyr à coups de bâtons, à coups de pierres, à coups d'épées. L'empereur le retire encore des mains de ces forcenés; il essaie encore de le séduire; il regardait André comme le chef des orthodoxes, et se persuadait qu'en l'attirant à lui, il en entraînerait un grand nombre. Le voyant inflexible, il lui fait briser les mâchoires et le renvoie en prison. Quelques jours après, il l'en fit sortir pour endurer le dernier de tant de supplices. On le flagella de nouveau; attaché par les pieds on le traîna au travers de la ville : il expira enfin au milieu des violences d'un peuple hérétique, qui s'empressait à l'envi de se signaler par ses fureurs.

XL. Persécution d'Étienne.

Mon dessein n'est pas de raconter en détail tous les événements de cette persécution cruelle. La passion de l'empereur mettait en œuvre la ruse, la trahison, les plus noirs artifices, pour déshonorer ceux qu'on ne pouvait pervertir. Étienne, abbé d'un monastère sur le mont Saint-Auxence[1] près de Nicomédie, retraçait dans la sainteté de sa vie la vertu angélique des an-

[1] Le monastère de S.-Auxentius était voisin du mont Damatrys auprès de Nicomédie, selon Théophane, p. 367.—S.-M.

ciens anachorètes. On s'efforça d'engager une femme à l'accuser d'un commerce criminel avec elle; et sur le refus qu'elle fit constamment de se prêter à une si horrible calomnie, on la fit périr elle-même. Un courtisan va par ordre de l'empereur se présenter au monastère, il conjure Étienne de le recevoir au nombre de ses disciples; Étienne lui oppose la défense de l'empereur et refuse long-temps de l'admettre. Admis enfin à force de larmes et de prières, cet imposteur vêtu de la robe monastique retourne à Constantinople; et l'empereur, sous prétexte qu'Étienne est rebelle à ses ordres, fait disperser les moines, brûler le monastère, meurtrir de coups le saint abbé, qui avait confondu cinq évêques de cour envoyés pour le pervertir; enfin il l'exile dans l'île de Proconnèse; et de peur qu'on ne rétablisse le monastère, il défend sous peine de la vie d'approcher seulement du mont Saint-Auxence.

An 763.
XLI. Guerre des Bulgares.
Theoph. p. 363, 364.

Une nouvelle guerre contre les Bulgares suspendit pour quelque temps le cours de la persécution. Cette nation barbare [1], ennuyée d'obéir depuis long-temps à la même famille, la massacra tout entière [2], et se

[1] Les Huns et les Bulgares, Οὔννους καὶ Βουλγάρους, selon Nicéphore, p. 44. — S.-M.

[2] Ἐφόνευσαν τοὺς κυρίους αὐτῶν, τοὺς ἀπὸ σειρᾶς καταγομένους. Theoph. p. 363. Nicéphore semble dire, p. 44, que les Bulgares secouèrent le joug d'une famille ou d'un ordre de princes que cet historien désigne par le mot Ξηρᾶς. Il dit : τοὺς μὲν ἐκ Ξηρᾶς τὴν κυρείαν τὴν ἐπ' αὐτοὺς κεκτημένους κτείνουσιν. C'est ainsi que l'a entendu le P. Petau, premier éditeur de Nicéphore; sa traduction latine en est la preuve. *Xerensibus*, dit-il, *quorum in dominatu erant*, *interfectis*. Cette interprétation est confirmée par la note qu'il y a ajoutée. Je crois cependant qu'il s'est trompé et qu'il faut lire dans Nicéphore ἐκ σειρᾶς, au lieu d'ἐκ Ξηρᾶς, comme dans Théophane, p. 364. Ces expressions indiqueraient le droit héréditaire en vertu duquel commandaient les premiers chefs des Bulgares. Cette observation est de Ducange, *fam. Byz.* p. 307. Le texte de Zonare, l. 15, t. 2, p. 109, met au reste cette leçon hors de doute, en disant : Οἱ Βούλγαροι δὲ τοὺς αὐτῶν ἀρχηγοὺς, οἳ ἐκ σειρᾶς κατήγοντο ἡγεμονικῆς, ἀνελόντες. — S.-M.

donna pour roi un jeune audacieux : il se nommait Télésis[1]. Une partie des Esclavons[2], réunis alors aux Bulgares, refusèrent de lui obéir : ils passèrent le Pont-Euxin au nombre de plus de deux cent mille[3], et vinrent demander des terres à l'empereur, qui les établit en Bithynie sur les bords du fleuve Artanas[4]. Les ravages presque continuels des Sarrasins avaient déja dépeuplé une partie de l'Asie-Mineure. Télésis, voulant se faire valoir à ses nouveaux sujets, fit aussitôt des courses et des ravages sur les terres des Romains. Pour arrêter dès le premier pas ce fougueux ennemi, l'empereur partit de Constantinople le 17 juin, et alla camper aux portes d'Anchiale[5], tandis qu'une flotte de huit cents barques[6], dont chacune portait douze chevaux, traversait le Pont-Euxin pour gagner les bouches du Danube[7]. Télésis à la tête des Bulgares, soutenus de vingt mille Esclavons[8], s'approcha du camp de l'empereur. Il garnit de troupes les passages des mon-

Niceph. p. 43, 44, 45. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 159. Zon. l. 15, t. 2, p. 109.

[1] Ou *Teletzis*. Il était âgé de trente ans selon Théophane, p. 364. Nicéphore, p. 44, le nomme *Telessius*. Il est appelé *Zeletis* dans la traduction latine de Théophane, connue sous le titre d'Histoire mêlée, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 159. On lit *Teleutzès* dans Cédrénus, l. 15, t. 2, p. 109, et dans la traduction latine, *Teleutzas*. — S.-M.

[2] Σκλαβηνῶν γένη. Niceph. p. 44.

[3] Deux cent huit mille, selon Nicéphore, p. 44.—S.-M.

[4] Ἐπὶ τὸν Ἀρτάναν. Theoph. p. 364. Ce fleuve nommé Artanès dans le périple de la mer Noire par Arrien, § 12, se jetait dans le Pont-Euxin. Il en est également question dans le périple de Scylax, § 91. Il était à une petite distance à l'est du Bosphore de Thrace. — S.-M.

[5] Εἰς τὸν κάμπον Ἀγχιάλου. Theoph. p. 364. *Anchialus* était une ville fort ancienne sur les bords du golfe de Bourgaz en Thrace.— S.-M.

[6] Le texte de Théophane, p. 364, dit qu'elle était de deux mille barques, qu'on appelait *chélandes*, χελάνδιοι: c'étaient des bâtiments disposés pour porter des chevaux, aussi Nicéphore les appelle-t-il ναῦς ἱππαγωγούς. C'est cet auteur qui en porte le nombre à huit cents seulement.—S.-M.

[7] Διὰ τοῦ Εὐξείνου πρὸς τὸν Ἴστρον ἐξέπεμψεν. Niceph. p. 44.— S.-M.

[8] Théophane dit, p. 364, *des nations voisines*, ἐκ προσπαρακειμένων ἐθνῶν. — S.-M.

tagnes, et vint présenter la bataille le 30 juin. Elle fut très-sanglante; on combattit depuis huit heures du matin jusqu'au soir. Enfin les Bulgares cédèrent à l'opiniâtreté des Romains. Un grand nombre furent tués dans la fuite, ou pris par les vainqueurs. D'autres échappés du carnage vinrent d'eux-mêmes se donner à l'empereur, et demandèrent à s'enrôler dans ses troupes. L'empereur, glorieux d'un si éclatant succès, voulut renouveler la pompe des anciens triomphes. Il rentra dans Constantinople armé de toutes pièces sur un char brillant, suivi de son armée en ordre de bataille. Les habitants poussaient des cris de joie. A la suite du char marchaient les prisonniers chargés de chaînes. Lorsqu'il fut arrivé au palais, il les fit conduire hors de la porte dorée, et par une bizarrerie inhumaine il les distribua aux diverses factions du cirque, pour leur trancher la tête. On vit alors plusieurs milliers d'hommes périr par les mains des habitants devenus autant de bourreaux[1]; et cette fête cruelle fut terminée par les jeux du cirque, dans lesquels on porta les dépouilles des vaincus. On y remarqua deux bassins d'or, chacun du poids de huit cents livres, que les rois Bulgares avaient fait faire en Sicile.

XLII. Troubles chez les Bulgares.

La défaite de Télésis le rendit méprisable. On se révolte, on le tue, on met le sceptre entre les mains de Sabinus, gendre d'un roi de la nation[2] mort depuis

[1] Ce massacre se fit hors de la ville, en un lieu nommé *Chersæum*, selon Nicéphore, p. 45; en dehors de la Porte-d'Or, ἔξωθεν τῆς χρυσῆς πόρτης, selon Théophane, p. 364.—S.-M.

[2] Il est étonnant de voir à cette époque un Bulgare porter un nom qui semble romain. Ce Sabin ou Sabinus était gendre d'un roi nommé *Cormésius*, qui avait régné autrefois sur les Bulgares. Ἔστησαν Σαβῖνον γαμβρὸν ὄντα Κορμεσίου τοῦ πάλαι κυρίου αὐτῶν. Theoph. p. 364. Ce Cormésius avait effectivement été roi des

quelques années. Il ne fut pas plus tôt sur le trône que, voyant l'état de faiblesse où le mauvais succès de la guerre avait réduit lès Bulgares, il envoya demander la paix à l'empereur. Cette démarche offensa la fierté de ce peuple indomptable. Les états s'étant assemblés[1], s'opposèrent au dessein du roi, lui reprochant de vouloir asservir aux Romains un peuple libre[2], qui préférait la mort à l'esclavage. Le tumulte croissant de plus en plus, et la sédition étant près d'éclater, Sabinus craignit le sort qu'avait éprouvé son prédécesseur, et s'enfuit à Mésembrie[3] et de là à la cour de l'empereur, avec ses amis les plus fidèles[4]. Leurs femmes et leurs enfants se tenaient cachés pour se soustraire à la fureur des séditieux. Quelques officiers envoyés par l'empereur eurent l'adresse de les tirer de leurs retraites et de les amener à Constantinople. Cependant la première fougue des Bulgares ayant fait place à la réflexion[5], ils reconnurent qu'ils n'étaient pas en état de continuer la guerre, et députèrent eux-

Bulgares. Il en est question dans l'historien français Sigebert, qui lui donne le nom de *Cormes*, et en parle sous l'an 727. Suidas en parle aussi sous le nom de *Crimus*. On voit par un passage de Théophane, p. 421, allégué ci-dev. p. 204, not. 1, liv. LXIII, § 21, que ce prince régnait déja en l'an 726.—S.-M.

[1] Κομμένδον ποιήσαντες οἱ Βούλγαροι. Theoph. p. 364. — S.-M.

[2] Λέγοντες, ὅτι διὰ σοῦ Βουλγαρία μέλλει δουλοῦσθαι τοῖς Ῥωμαίοις. Theoph. p. 364.— S.-M.

[3] Ἐν τῷ κάστρῳ Μεσημβρίας. Theoph. p. 364.— S.-M.

[4] Des détails curieux et assez circonstanciés, fournis par Nicéphore, p. 45, me donnent lieu de croire que Sabinus, réfugié auprès de Constantin, avait conservé la souveraineté d'une partie de la Bulgarie, et une certaine autorité sur la nation : ce fut là même, selon cet historien, la cause de la nouvelle guerre que l'empereur fit aux Bulgares en l'an 766 et dont il sera question, ci-après, § 46, p. 252 et 253. — S.-M.

[5] Selon Théophane, p. 364, ils se donnèrent aussitôt un nouveau roi qu'il appelle *Paganus*. Ἔστησαν δὲ οἱ Βούλγαροι ἕτερον κύριον ὀνόματι Παγανόν. Il va bientôt en être question, —S.-M.

mêmes à l'empereur pour traiter de paix. Constantin refusa de les entendre, et se mit de nouveau en campagne. Les Barbares, cantonnés entre leurs montagnes, en fortifièrent si bien tous les passages, qu'il en aurait coûté beaucoup de sang pour les forcer[1]. L'empereur alors se montra plus traitable; il voulut bien donner un sauf-conduit pour leur nouveau roi nommé Paganus[2], qui vint le trouver avec ses officiers[3]. Ils furent reçus en présence de Sabinus assis à côté de l'empereur, qui, après leur avoir reproché leur infidélité à l'égard des Romains et de leur prince, leur accorda la paix.

An 764.

XLIII. Froid excessif.

Theoph. p. 365, 366. Cedr. t. 2, p. 464. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 159. Niceph. p. 43, 44. Zon. l. 15, t. 2, p. 109, 110. Glyc. p. 284.

Dans les derniers mois de l'année 763, toutes les guerres, toutes les affaires même civiles furent suspendues par un froid excessif, qui fit craindre l'extinction entière et des hommes et des animaux. La nature parut être sur le point d'expirer dans toute l'étendue de la terre, selon le récit des auteurs byzantins; mais ils ne nous donnent de détail que sur Constantinople et les environs. Dès le commencement d'octobre, le Pont-Euxin se glaça à la profondeur de quarante-cinq pieds jusqu'à plus de trente lieues de ses bords. Il tomba sur cette glace trente pieds de neige, en sorte

[1] Οἱ δὲ τὰς δυσχωρίας τοῦ περὶ αὐτοὺς ὄρους ἀνέφραττον. Niceph. p. 45.—S.-M.

[2] Παγανὸς ὁ κύρις Βουλγαρίας. Theoph. p. 367. *Paganus* est encore un nom romain, dont on doit s'étonner autant que de celui de Sabinus, dont il a été question, § 41, p. 244, not. 2.—S.-M.

[3] Ou plutôt les Boyards, μετὰ τῶν Βοϊλάδων αὐτοῦ. Il est question des Boyards dans le *Traité des cérémonies de la cour de Constantinople* par Constantin Porphyrogénète, p. 393, ed. Reisk. Indépendamment du corps entier de la noblesse bulgare désigné par ce nom, il parle de six grands boyards ou Boliades, οἱ ἓξ Βολιάδες οἱ μεγάλοι, qui tenaient le premier rang après la famille royale. On sait que le nom de boyards sert encore à désigner les nobles russes et ceux des principautés de Moldavie et de Valachie.—S.-M.

que depuis la Chazarie[1], aujourd'hui la Crimée[2], jusqu'à Mésembrie dans la Thrace, la mer se confondant avec la terre offrit pendant quatre mois entiers une route aussi solide et aussi sûre aux voitures les plus pesantes[3]. On passait à pied sec de Constantinople à Chrysopolis; on traversait de même tout le golfe de Céras. Au mois de février de l'année suivante, cette surface se rompit en une infinité de glaçons, qui semblaient autant de montagnes. Poussés par les vents sur les côtes de Bithynie et à l'entrée du Bosphore[4], ils se portèrent sur Constantinople, dans la Propontide, dans l'Hellespont sur la côte d'Abydos, jusqu'aux îles de la mer Égée dont ils bordèrent tous les rivages. L'historien Théophane rapporte qu'étant alors fort jeune il monta sur un de ces glaçons avec trente de ses camarades, et qu'ils y trouvèrent des cadavres d'animaux tant domestiques que sauvages. La citadelle de Constantinople s'avançait jusqu'au Bosphore; une de ces montagnes de glace en emporta les degrés par où l'on descendait à la mer. Une autre

[1] Oo plutôt, selon le texte de Théophane, p. 365, depuis la Zecchie ou le pays des Zyqnes, qoi est en Asie, jusqu'au Danube, et à l'embonchure de tous les fleuves qoi se jettent dans la partie septentrionale du Pont-Euxin, tels que le Coophis ou Bog, le Dsnapris ou Dniéper et le Danastris on Dniester, et le golfe Carnicite, appelée alors *Necropylæ*, josqo'à Mésembrie et même plos au sud jusqu'à *Medias* actoellement *Midia*. Ἀπὸ Ζηκχίας μέχρι τοῦ Δανουβίου, καὶ τοῦ Κούφη ποταμοῦ καὶ τοῦ Δάμαςρί (*leg.* Δάναςρί) τε, καὶ Δάναπρι, καὶ τῶν Νεκροπύλων, καὶ τῆς λοιπῆς ἀκτῆς, μέχρι Μεσημβρίας καὶ Μηδείας.—S.-M.

[2] Les Khazars possédaient alors une partie de la Tauride et étaient les suzerains du reste. Leor domination s'étendait d'ailleurs fort loin en Europe et dans la partie de l'Asie qui se prolonge vers le nord-est. Voyez ci-dev. p. 57-59 et 75, liv. LXII, § 30 31 et 40.—S.-M.

[3] Il y avait ainsi communication entre la Khazarie, la Bulgarie et les nations voisines, ἀπό τε Χαζαρίας, Βουλγαρίας, καὶ τῶν λοιπῶν παρακειμένων ἐθνῶν. Theoph. p. 365.—S.-M.

[4] A Daphnusias et au promontoire Hiérium. Theoph. p. 365.—S.-M.

vint donner contre la muraille avec tant de force, que les édifices voisins en furent ébranlés. La violence du choc ayant fait rompre cet énorme glaçon en trois morceaux, il embrassa la citadelle, et semblait être une seconde muraille appliquée à la première qu'elle surpassait en hauteur. Les habitants de Constantinople furent jour et nuit dans des alarmes continuelles jusqu'au 16 mars, que ces glaces commencèrent à fondre. Dans ce même mois l'air parut embrasé de tant de feux, que les peuples s'imaginèrent que les étoiles tombaient du ciel, et que le monde allait périr. L'été suivant une longue sécheresse, causée par des vents secs et brûlants, fit tarir presque toutes les sources et les fleuves.

XLIV. Opiniâtreté de l'empereur.

Theoph. p. 366. Cedr. t. 2, p. p. 465. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 159. Zon. l. 15, t. 2, p. 110. Niceph. p. 45. Pagi ad Bar. Ducange, fam. Byz. p. 125. Goar. not. in Theoph. p. 626.

Mais l'intempérie des saisons était moins à craindre que le déréglement d'esprit de l'empereur. Il eût voulu renverser toute la doctrine de l'Église, et cherchait sans cesse quelque dogme à contredire. Ayant un jour mandé le patriarche Constantin, comme pour le consulter sur une matière importante, *il me vient en pensée*, lui dit-il, *d'ôter à la Vierge le nom de mère de Dieu, et de ne lui laisser que celui de mère de Christ; y trouvez-vous quelque inconvénient?* Le prélat Iconoclaste ne put s'empêcher de frémir à ce discours; et se jetant à ses pieds : *Prince*, s'écria-t-il, *au nom de Dieu, bannissez cette pensée; c'est la doctrine de Nestorius, et vous savez combien cet hérétique est en horreur. Rassurez-vous*, répliqua l'empereur, *ce n'était qu'une question de pure curiosité; puisqu'elle vous scandalise, n'en parlons plus, et gardez-moi le secret.* Après la perte de l'Exarchat, il se voyait à la veille de perdre Rome. Mais craignant bien moins cette révolution de la part des

Lombards que celle des Français, il cherchait à gagner la bienveillance de Pépin, et il espérait y réussir, s'il pouvait l'engager dans son hérésie. Il lui envoya donc Anthimus, un de ses écuyers, avec l'eunuque Synésius, pour lui persuader de bannir de ses états le culte des images. Le roi de France, accoutumé à s'en rapporter à l'Église sur les matières de foi, ne voulut les entendre qu'en présence des légats apostoliques. La conférence ne produisit aucun effet. Le roi envoya des députés à Constantinople et à Rome pour rendre compte à l'empereur et au pape de ce qui s'était passé, et le pape le remercia de son attachement au Saint-Siége et à la doctrine catholique. Pendant ce temps-là les Sarrasins d'Afrique firent une descente en Sicile; mais les garnisons du pays s'étant rassemblées, les combattirent avec succès et les chassèrent de l'île[1]. L'empereur avait déja trois fils : Léon était né d'Irène, sa première femme; la seconde, nommée Marie, était morte peu de temps après son mariage sans lui donner d'enfants; Eudocie, qu'il avait épousée en troisièmes noces, était déja mère de Christophe et de Nicéphore: elle mit au monde cette année un troisième fils, qui fut nommé Nicétas. Ce troisième mariage déplaisait aux Grecs, qui, encore aujourd'hui, tolèrent les secondes noces, regardent les troisièmes comme un effet d'incontinence, ne les permettant qu'en imposant une pénitence, et défendent les quatrièmes.

An 765.

LXV. Conduite de l'empereur à l'égard des Bulgares.

Paganus, roi des Bulgares, se défiait à juste titre de la bonne foi de l'empereur. Il demanda la permission de venir à Constantinople, pour conférer avec lui et s'assurer de ses dispositions. L'ayant obtenue, il y

[1] Le souvenir de cette invasion nous a été conservé par le seul Nicéphore, p. 45. — S.-M.

Theoph. p. 367. Cedr. t. 1, p. 465. Niceph. p. 45. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 160.

vint avec les principaux seigneurs de sa cour [1]. L'empereur affectant une orgueilleuse supériorité les reçut sans se lever de son trône, Sabinus étant assis auprès de lui; et après leur avoir encore reproché le traitement qu'ils avaient fait à Sabinus, il les congédia avec des paroles de paix, qui n'étaient que sur ses lèvres. Dès qu'ils furent partis, il envoya secrètement quelques soldats, qui, s'étant introduits en Bulgarie à la faveur d'un déguisement, enlevèrent un chef d'Esclavons, nommé Sévère [2], et l'emmenèrent à Constantinople. Il s'était signalé par ses ravages dans la Thrace. Ils surprirent aussi un fameux chef de brigands [3], chrétien apostat, nommé Christinus [4], qui s'était rendu redoutable. On ne dit pas ce qu'on fit de Sévère; mais

[1] *Avec ses boyards*. Voyez ci-dev. § 42, p. 246, not. 3.— S.-M.

[2] Τὸν Σέβηρον ἄρχοντα Σκλαβοῦνον. Theoph. p. 367. Ce nom romain est remarquable à cette époque chez les Slaves. Voyez ce que j'ai dit, ci-dev. § 12, p. 244, not. 2, des noms de *Sabinus* et de *Paganus* portés par des chefs Bulgares. Ces noms étaient sans doute des restes de la domination romaine et du christianisme dans ces régions septentrionales.— S.-M.

[3] Ces brigands portaient le nom de Scamares, πρῶτος τῶν Σκαμάρων, Theoph. p. 367; il en a déja été question, t. 10, p. 112, liv. L, § 48. On y voit qu'en l'an 573, ces brigands étaient déja connus dans la Thrace, où ils se tenaient dans les hautes montagnes qui séparent ce pays de l'ancienne Mœsie, la Bulgarie des modernes. Il est question de ces mêmes brigands dans la vie de S. Séverin, évêque de Saltzbourg en Bavière, par Eugippius. Il les place dans les environs du Danube. *Ipse quantocius Istri fluenta prætermeans latrones properantes insequitur, quos vulgus Scamares appellabat.* S. Séverin vivait au 5e siècle. Jornandès a aussi parlé de ces brigands, *de reb. get.* c. 58, et il les met de même vers le Danube et les montagnes de la Thrace. *Mundo*, dit-il, *Attilanis quondam origine descendens, Gepidarum gentem fugiens, ultra Danubium in incultis locis debacchatur, et plerisque abactoribus Scamarisque, etc.... regem se suis grassatoribus nuncupat.* On voit dans le dictionnaire de la basse latinité de Ducange, que les mots *Scamaræ* et *Scamaratores* avaient au moyen-âge depuis fort long-temps le sens de *voleurs, brigands, pirates*. Je pense que c'est de ces mots dont on ignore l'origine, que viennent les mots français *écumeur* et *écumer*, employés en termes de marine, lorsqu'il s'agit de piraterie.—S.-M.

[4] Χριστῖνος ἀπὸ χριστιανῶν μαγαρίτης. Theoph. p. 367.— S.-M.

Christinus fut traité avec une barbarie qui surpassait la sienne. On amena ce malheureux sur le môle de Saint-Thomas : là on lui coupa les pieds et les mains ; on l'abandonna ensuite tout vivant aux chirurgiens de l'empereur, qui lui ouvrirent le ventre sur le lieu même à la vue de tout le peuple, et fouillèrent dans ses entrailles pour y faire des observations anatomiques ; après cet horrible spectacle, on jeta son corps dans les flammes. Constantin, qui n'avait rassuré les Bulgares que pour les mieux tromper, ne différa pas d'entrer dans leur pays.—[Il prit pour prétexte une révolution qui survint alors chez eux. Les Bulgares avaient chassé Oumar[1], que Sabinus avait laissé comme son lieutenant dans la Bulgarie, ou plutôt dans la partie du pays qui lui était restée fidèle[2], et ils avaient donné le pouvoir à un certain personnage nommé Toctus[3], Bulgare de naissance et frère de Baïan[4]. Constantin] trouva les passages ouverts[5] et les habitants sans défiance, se reposant sur la parole de l'empereur. Il pénétra jusqu'à Tunzes[6] dans le centre de la Bulgarie. Les Bulgares attaqués plus tôt qu'avertis se sauvaient dans les bois voisins du Danube.—[Les principaux de la nation, et parmi eux

[1] Τὸν ἀρχηγὸν καταςαθέντα ὑπὸ Σαβίνου Οὔμαρον ὄνομα τῆς ἀρχῆς. Niceph. p. 45. Il est assez étonnant que ce chef de la Bulgarie porte le nom arabe d'Omar ou Oumar ; peut-être était-il en effet arabe de naissance ; ce qu'on dit de son successeur semble faire voir qu'il était au moins étranger à la Bulgarie.— S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 42, p. 245, not. 4.—S.M.

[3] Τόκτον ἄνδρα Βούλγαρον τοῦ Βαϊανοῦ ἀδελφόν. Niceph. p. 45.—S.-M.

[4] Ce personnage est inconnu. On doit remarquer que le grand khakan des Avares, contemporain de Justin II, de Tibère et de Maurice, portait aussi le nom de Baïan. Voyez t. 9, p. 403, et t. 10, p. 108.—S.-M.

[5] Ἀφυλάκτους εὑρὼν τὰς κλεισούρας. Theoph. p. 367.— S.-M.

[6] Τούνζας. Theoph. p. 367. Τούμτζας dans Cédrénus, t. 2, p. 465. *Zitas* dans l'histoire mêlée, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 160. On ignore la position de ce lieu.—S.-M.

Toctus et son frère Baïan [1]], périrent dans cette surprise. Campagan [2], le premier chef de la nation [3] après le roi, s'étant réfugié à Varna [4], où il se croyait en sûreté, y fut tué par ses propres esclaves. Les Romains mirent le feu dans toutes les campagnes, et cette contrée pouvait être entièrement reconquise en cette occasion, si Constantin avait su faire la guerre. Mais frappé d'une terreur panique, il retourna à Constantinople, après beaucoup de sang répandu, sans avoir gagné un pouce de terrain.

An 766.

XLVI. Expédition malheureuse contre les Bulgares. Theoph. p. 368. Cedr. t. 2, p. 466. Niceph. p. 47. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part.

Dès l'année suivante il reprit les armes, et sans attendre la saison, il partit de Constantinople le 20 janvier. Tandis qu'il marchait vers la frontière [5], une flotte de deux mille six cents barques chargées de troupes voguait vers Anchiale et Mésembrie. Les Barbares, effrayés d'un si grand appareil, imploraient déja la miséricorde de l'empereur, lorsqu'un accident, qu'il eût été facile de prévoir, leur rendit le courage. La flotte n'osant prendre le large dans une saison et une mer

[1] Au lieu de ceci on lisait, *les principaux et Pagan lui-même périrent dans cette surprise.* Nicéphore, p. 45, dit positivement que Toctus et son frère périrent en cette occasion. Ὁ Τόκτος ἅμα τῷ ἀδελφῷ Βαϊανῷ ἀναιρεῖται. Théophane ne donne pas ce détail. Il ne dit rien non plus de Pagan ou Paganus, ce qui n'est point étonnant si, comme je le pense, ce personnage est le même que celui dont il va être question, encore d'après Nicéphore, sous le nom de *Campagan*. — S.-M.

[2] Καμπαγάνον. Il est difficile de croire que ce nom ne soit pas le même que celui du roi Paganus, qui nous est connu par Théophane; seulement la forme donnée par Nicéphore est, je pense, meilleure. Ce passage semble indiquer au reste que Paganus ou Campaganus ne commandait qu'à une partie des Bulgares.—S.-M.

[3] Nicéphore dit seulement, p. 45, *un certain chef des Bulgares*, τὶς ἄρχων αὐτῶν.— S.-M.

[4] Ἐν Βάρνῃ προσφυγεῖν. Niceph. p. 45. J'ai parlé de la ville de Varna, t. 11, p. 447, not. 1, liv. LXI, § 25.— S.-M.

[5] Il s'était avancé jusqu'à un lieu que Nicéphore, p. 47, appelle *Embole* ou l'embouchure *des Beriganiens*, τὴν λεγομένην ἐμβολὴν Βεριγάνων, sur la frontière des Bulgares, ἐγγύτατα τῆς Βουλγάρων γῆς.—S.M.

si orageuses, côtoyait ces rivages dangereux. Soudain un vent de nord s'élevant avec violence rompt les mâts, déchire les voiles, emporte les navires, en submerge une partie, brise l'autre contre les rochers. Constantin, qui n'était pas éloigné, accourt et voit toute la côte couverte de débris et de cadavres. Ce prince bizarre, qui avait renoncé aux pratiques du christianisme, sembla pour lors vouloir rappeler les anciennes superstitions de la Grèce : comme s'il eût craint le châtiment qu'avaient autrefois éprouvé les généraux athéniens après la bataille des Arginuses, il perdit quatre mois à recueillir les corps flottants sur les eaux, et à leur rendre les devoirs funèbres. Il ne rentra dans Constantinople que le 17 juillet, ne ramenant que le petit nombre des troupes qu'il avait conduites par terre.

1, p. 160. Zon. l. 15, t. 2, p. 110.

XLVII. Persécution.

Theoph. p. 367 et seqq. Cedr. t. 2, p. 465, 466, 467. Niceph. p. 45 et seqq. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 160 et 161. Zon. l. 15 t. 2, p. 110 et 111. Glyc. p. 284. Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 42. Or. Christ. t. 1, p. 258.

Un mauvais succès dans la guerre annonçait presque toujours un renouvellement de persécution. L'empereur se vengeait des Bulgares ou des Sarrasins sur les catholiques de ses états. Sa fureur s'acharnait de préférence sur les moines. Il n'était ni outrages ni tourments qu'il n'imaginât contre ceux qui demeuraient fidèlement attachés à leur profession et aux pratiques de l'Église. On leur brûlait la barbe enduite de poix, on la leur arrachait, on leur brisait sur la tête les images des saints peintes sur bois, on crevait les yeux aux uns, on mutilait les autres. Ces traitements cruels, joints à tout ce que la séduction peut avoir d'attrayant, en pervertirent plusieurs, qui renoncèrent à leurs vœux et prirent des femmes. Les sénateurs, les magistrats, les officiers de guerre n'étaient pas épargnés. L'honneur rendu aux images était un crime de lèze-majesté puni d'exil, souvent même des plus ri-

goureux supplices. Et afin que personne ne pût se couvrir de l'obscurité de sa condition, l'empereur ordonna par édit à tous ses sujets sans exception, de faire serment entre les mains des magistrats, de ne jamais rendre aucun culte aux images. Le patriarche Constantin donna l'exemple : il monta dans la tribune de Sainte-Sophie, et tenant une croix entre ses mains, il jura qu'il n'avait jamais révéré ces figures faites de la main des hommes, et qu'il ne leur rendrait jamais aucun hommage. Lorsqu'il fut descendu de la tribune, l'empereur, comme pour le récompenser de son obéissance, lui mit sur la tête une couronne, et l'emmena au palais, où il le régala d'un grand festin et d'un concert de musique. Il lui fit manger de toutes sortes de viandes : c'était lui faire abjurer la régularité monastique, et ce fut un grand scandale dans Constantinople. Constantin, moine avant que d'être patriarche, demeurait soumis à toutes les obligations de son premier état, selon l'usage de l'Église en ce temps-là; et l'abstinence de la chair était alors pour tous les moines un devoir indispensable, comme elle l'est encore aujourd'hui pour les moines grecs.

XLVIII. Les moines diffamés par la malice de l'empereur.

Chasser les moines, détruire les monastères, n'était pas le coup le plus mortel que l'empereur pût porter à l'état monastique : il s'avisa d'un artifice vraiment diabolique pour les couvrir de mépris et d'horreur. Entre les moines bannis de Constantinople quelques-uns se rendaient à ses volontés : ils signaient l'édit contre les images, ils changeaient d'habit et se mariaient. Rentrant alors dans la ville et dans tous les droits de citoyens, ils étaient comblés de bienfaits; l'empereur prenait soin de leur fortune. Mais ceux qui

demeuraient attachés à leur foi et à leur état, n'éprouvaient que ses rigueurs. Un mois après son retour, le 21 d'août, jour auquel il donnait des courses de chars, il les fit rassembler des environs de la ville et amener dans l'hippodrome. Là, sous les yeux du peuple qui remplissait tous les degrés, il les fit défiler, chacun accompagné d'une femme perdue. Dans cette procession scandaleuse ils furent en butte à toutes les insultes d'une multitude effrénée; également outragés et par les libertins qui savaient que c'était une méchanceté de l'empereur, et par les gens de bien qui n'en étant pas instruits, pensaient qu'on les avait surpris avec ces femmes.

XLIX. Traitement outrageux et cruel de plusieurs seigneurs.

Ce spectacle plut à l'empereur. Il le renouvela quatre jours après aux dépens de dix-neuf officiers des plus considérables de l'empire[1], qu'il accusait d'avoir conjuré contre sa personne. Leur véritable crime était d'être attachés à la saine doctrine, d'avoir eu des liaisons avec l'abbé Étienne relégué dans l'île de Proconnèse, d'entretenir commerce avec lui dans son exil, et d'avoir plusieurs fois donné des éloges à sa constance dans les tourments. Il les fit promener dans l'hippodrome, excitant le peuple à cracher sur eux et à les charger de malédictions; les deux plus qualifiés eurent

[1] Parmi eux on distinguait, selon Théophane, p. 368 et 369, Constantin surnommé *Podopagoure*, patrice et autrefois logothète du Drôme: son frère Stratégius, patrice et commandant des gardes, δομέστικος τῶν ἐξκουβιτόρων: Antiochus logothète ou intendant des postes et gouverneur de Sicile: David, spathare ou écuyer de Béser, σπαθάριος κατὰ τὸν Βησήρ, ce général d'origine arabe qui avait contribué à corrompre Léon et son fils, voyez ci-dev. § 6, p. 190, not. 5 et ailleurs; David était alors comte de l'Opsicium: le protospathare ou grand écuyer, Théophylacte d'Iconium, commandant de la Thrace: Christophore écuyer du patrice Himérius et l'écuyer Constantin fils du patrice Bardan ou Vardan. — S.-M.

ensuite la tête tranchée. C'étaient deux patrices frères, Constantin contrôleur général des postes, et Stratégius commandant de la garde[1]. Les autres furent aveuglés et relégués dans une île, où il ne manqua jamais, tant qu'il vécut, d'envoyer des bourreaux une fois tous les ans, pour leur donner à chacun cent coups de nerfs de bœuf. Ayant appris que le peuple, touché du supplice de Constantin et de Stratégius, n'avait pu retenir ses larmes et ses murmures, il s'en prit au préfet Procope, qui aurait dû, disait-il, arrêter ces gémissements séditieux; il le fit fouetter et lui ôta sa charge.

L. Le patriarche Constantin déposé.

Les honneurs indécents et bizarres que le patriarche Constantin avait reçus de l'empereur furent bientôt suivis d'une éclatante disgrace. Le prince, ayant appris qu'il avait eu des entretiens secrets avec un des seigneurs accusés de conjuration, suborna lui-même des témoins qui déposèrent qu'ils l'avaient entendu parler contre l'empereur. Et comme le patriarche interrogé niait constamment le fait et ne pouvait être convaincu, l'empereur engagea secrètement les témoins à confirmer leur déposition en jurant sur la croix. Aussitôt, sans autre preuve, il envoya mettre le scellé sur la porte de la maison patriarchale, et relégua d'abord le patriarche au palais d'Hérée au-delà du Bosphore; peu de jours après il le fit transférer dans l'île du Prince. C'était le 30 août que Constantin fut déposé. Le 16 novembre, l'empereur nomma Nicétas pour remplir sa place, sans observer aucune forme canonique. Ce prince impie et audacieux, plein de mépris pour les lois de l'Église, n'en connaissait aucune

[1] Voyez la note précédente pour des détails plus précis sur leurs personnes. — S.-M.

que son propre caprice. Le nouveau patriarche, plus indigne encore de cette éminente dignité que n'avait été Constantin, était un eunuque, Esclavon d'origine. Occupé dans sa jeunesse au service des femmes, il savait à peine lire. Cependant, à la recommandation de quelques dames de la cour, le patriarche Constantin lui avait conféré la prêtrise, et l'avait revêtu d'un titre dans l'église des Saints-Apôtres. Ils méritaient tous deux, l'un un tel devancier, l'autre un tel successeur. Nicétas à son entrée dans le palais patriarchal montra qu'il était digne du choix de l'empereur, en détruisant de magnifiques mosaïques dont les murailles étaient ornées, et que ses deux prédécesseurs avaient laissé subsister à cause de leur beauté.

An 767.

LI. Profanation des reliques.

Theoph. p. 370 et seqq. Cedr. t. 2, p. 465, 466. Niceph. p. 48, 49. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 161 et 162. Zon. l. 15, t. 2, p. 110, 111, 113. Manass. p. 89. Acta Steph. jun. Codin. orig. p. 39, 47, 48, 55. Georg. Hamart. Chr. Mss.

C'était cette même sorte de mérite qui faisait parvenir aux premières dignités de l'empire. Un violent iconoclaste était aux yeux de l'empereur capable de tous les emplois civils et militaires. Ce fut par là que Michel Mélissène, frère de l'impératrice Eudocie, obtint le gouvernement de Phrygie, Lachanodracon celui de l'Asie, Manès celui de Galatie[1]. Fidèles ministres des fureurs du prince, chacun d'eux se signala dans sa province par la profanation des églises, la persécution des moines, la destruction des images. Ils arrachaient des sanctuaires les reliques des Saints, ils les jetaient dans les égoûts ou dans les rivières; ils les faisaient brûler avec des ossements d'animaux, afin qu'on ne pût en démêler les cendres. Les reliques de sainte Euphémie martyre étaient le principal trésor de la ville de Chalcédoine; l'empereur fit jeter la châsse

[1] Michel Mélissène eut le thème des Anatoliques, Michel Lachanodracon celui des Thracésiens et Manès celui des Boucellariens. — S.-M.

Baronius. Pagi ad Bar. Marca, de concord. l. 3, c. 12. Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 42, 45 et suiv. Assem. bib. Orient. t. II.

dans la mer, et changea l'église partie en arsenal, partie en un lieu immonde, pour recevoir toutes les ordures de la ville. La châsse fut portée par les eaux à l'île de Lemnos, et recueillie par les habitants. Vingt-deux ans après la mort de Copronyme, l'impératrice Irène, qui régnait alors avec son fils Constantin, fit rapporter ce précieux dépôt à Chalcédoine, et nettoyer l'église, qu'elle rétablit dans son ancien état.

VII. Dégradation du patriarche Constantin.

Le patriarche Constantin éprouvait depuis treize mois dans l'île du Prince les traitements les plus inhumains. L'empereur apprit que ce malheureux prélat avait révélé le discours impie qu'il lui avait tenu sur la mère de Dieu et sur lequel il lui avait recommandé le secret. Outré de colère, il ordonne de le transporter à Constantinople, et, après lui avoir fait donner tant de coups de bâton qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses pieds, il le fait porter en litière dans l'église de Sainte-Sophie, pour y subir la honte de la dégradation. On le jette sur les marches du sanctuaire; et en présence de tout le peuple assemblé par ordre de l'empereur, un secrétaire de la cour lit à haute voix un libelle d'accusations, dont il lui frappait le visage à chaque article qu'il prononçait. Pendant ce temps-là, Nicétas était assis sur le trône pontifical, et présidait à l'ignominieux traitement que recevait son bienfaiteur. La lecture achevée, Nicétas prit en main le libelle, et ayant fait porter Constantin dans la tribune de l'église, où plusieurs bras le soutenaient debout pour le montrer au peuple, il y fit monter un de ses suffragants, qui prononça l'anathème, le dépouilla des vêtements épiscopaux, et l'apostrophant en termes outrageants, le chassa de l'église en le faisant marcher à reculons.

Le lendemain, jour des jeux du cirque, on lui arracha la barbe, les sourcils et les cheveux; et l'ayant revêtu d'une courte robe de laine sans manches, on lui fit traverser le cirque sur un âne, conduit par son neveu, à qui l'on avait coupé le nez. Le peuple et les factions l'accablaient d'injures et d'opprobres. Arrivé à l'extrémité de la carrière, on le jette en bas, on le foule aux pieds, on le fait asseoir sur une pierre près de la borne, pour y recevoir, tant que dura le spectacle, les outrageantes railleries des cochers qui passaient devant lui. Après tant d'insultes atroces il fut mis en prison, où il demeura comme oublié jusqu'au 15 août de l'année suivante. Ce jour fut le dernier de ses souffrances. L'empereur lui envoya deux patrices pour lui demander ce qu'il pensait de la foi du prince et de la doctrine du concile. Ce faible prélat, encore courtisan dans son cachot, espérant adoucir ses maux par une réponse flatteuse, s'écria *que la foi de l'empereur était sainte; et que le concile avait établi la saine doctrine. C'est un aveu que nous voulions tirer de ta bouche impie*, dirent aussitôt les patrices; *il ne te reste plus qu'à mourir.* En même temps ils lui prononcèrent sa sentence, et le conduisirent à l'amphithéâtre, où il eut la tête tranchée. Elle fut attachée au milliaire, et servit de spectacle au peuple pendant trois jours. Le cadavre fut traîné au *Pélagium* : c'était la place où avait été une église de Sainte-Pélagie, que l'empereur avait fait démolir, pour en faire le lieu funeste où l'on jetait les corps des criminels après leur supplice; comme il avait fait abattre l'église de Saint-André au-delà du golfe, et l'avait changée en une place pour les exécutions. C'est ainsi

LIII. Sa mort.

que ce prince farouche récompensa le patriarche d'avoir sacrifié sa foi et sa conscience pour autoriser les impiétés de son maître. Ce fut à cette affreuse tragédie que se terminèrent ces caresses et ces fêtes dont le prince avait couronné les criminelles complaisances de son évêque : traitement d'autant plus barbare, que l'infortuné prélat avait contracté avec lui une affinité spirituelle selon l'usage de ce temps-là, en baptisant deux de ses fils.

LIV. Étienne à Constantinople.

Cependant le bruit des merveilles que Dieu opérait par le ministère d'Étienne exilé dans l'île de Proconnèse avait alarmé l'empereur. Peut-être lui eût-il pardonné ses miracles; il en aurait été quitte pour les contredire sans examen : mais Étienne convertissait ceux qu'il guérissait; c'est ce qui avait déterminé le prince à le faire amener à Constantinople. Il voulut l'interroger lui-même, et comptant beaucoup sur la force de sa dialectique et sur ses lumières théologiques, que les évêques de cour admiraient, il entra en dispute avec le saint abbé, qui détruisait d'un seul mot les longs et pénibles raisonnements de l'empereur. Enfin Constantin s'étant avancé jusqu'à dire qu'on pouvait fouler aux pieds les images de Jésus-Christ, sans offenser Jésus-Christ même, Étienne s'approchant de lui et lui montrant une pièce de monnaie qui portait son image et celle de son fils, *je puis donc*, dit-il, *traiter de même cette pièce de monnaie, sans manquer au respect que je dois aux empereurs;* et l'ayant jetée par terre, il marcha dessus. Les courtisans témoins de cette hardiesse se jetaient déja sur lui pour le mettre en pièces; mais l'empereur les arrêta et le fit conduire à la prison du prétoire, avec ordre de lui

faire son procès selon les lois, pour avoir outragé l'image de l'empereur.

LV. Son martyre.

Étienne trouva dans la prison trois cent quarante-deux moines, qui portaient tous les marques des tourments qu'ils avaient déja soufferts, et qui attendaient leur dernière sentence. Bientôt la prison devint un monastère; quantité d'habitants venaient se rendre auprès d'eux; on passait les nuits à psalmodier; l'exemple de ces pieux athlètes faisait de vives impressions sur les gardes et sur les geoliers mêmes. On en avertit l'empereur, qui était alors à boire et à jouer de la lyre au milieu de ses courtisans dans une galerie du palais : il célébrait ce jour-là, à la manière des païens, la fête de Bacchus. Il passe aussitôt des excès de la joie à ceux de la fureur; il ordonne de transporter Étienne au-delà du golfe, et de le faire mourir dans la place de Maurus. Le saint était déja en chemin, lorsque l'empereur, faisant réflexion que ce serait pour Étienne un supplice trop doux que d'avoir la tête tranchée, envoya un contre-ordre et le fit ramener en prison. Le soir étant à table il charge deux frères, officiers du palais, d'aller au prétoire, et de faire expirer Étienne sous le bâton. Au lieu d'exécuter cet ordre cruel, ils se prosternent aux pieds du saint abbé et lui demandent sa bénédiction. De retour au palais, ils disent qu'ils ont laissé Étienne expirant. Constantin charmé de ce faux rapport se livre à la joie et continue son festin. Mais le lendemain matin, 28 novembre, ayant appris qu'on l'avait trompé, il entre dans une violente colère, et courant comme un forcené au travers des appartements du palais, il crie *qu'il est trahi, qu'il n'est plus empereur, qu'Étienne est*

sur le trône, et que cet abominable moine (c'était la qualité qu'il joignait toujours au nom de moine) *brave sous ses haillons la pourpre impériale et toute la puissance de l'empereur. Quoi,* s'écriait-il, *ne trouverai-je donc personne qui me défasse de ce rebelle et qui me rende le repos?* La rage de l'empereur passe dans le cœur des courtisans; ils sortent en foule poussant d'effroyables cris; ils courent à la prison. Étienne se présente lui-même dans une contenance assurée; on le jette par terre, on attache des cordes aux fers qu'il portait aux pieds, on le traîne par les rues. Le peuple iconoclaste le frappe de tout ce qui lui tombe sous la main. Enfin, les restes de son cadavre déchiré sont jetés dans la fosse du Pélagium. L'empereur entend cet horrible récit avec de grands éclats de rire; et comme s'il eût remporté une mémorable victoire, il se met à table avec ces meurtriers, trempés du sang d'Étienne.

LVI. Redoublement de la persécution.

Une exécution si barbare endurcit encore le cœur de l'empereur, et redoubla sa férocité naturelle. Pierre le stylite fut traité comme Étienne. Constantinople entière était devenue un théâtre de supplices; on ne voyait de toutes parts que crever les yeux, couper les narines, déchirer à coups de fouets, jeter dans la mer les catholiques. Invoquer la Sainte Vierge, ne fût-ce que par une habitude de langage dans un accident imprévu, assister aux offices de la nuit, fréquenter les églises, c'était se rendre suspect au prince; il n'en fallait pas davantage pour être mis à la torture, presque toujours suivie de la mort. Les plus célèbres monastères d'hommes et de filles furent donnés pour logement aux soldats. Celui de Saint-Julien fut réduit en

cendres avec les moines qu'on y tint renfermés. Le patrice Antoine, Pierre, maître des offices, les soldats de la garde, étaient à Constantinople les exécuteurs de ces ordres inhumains. Les commandants des provinces se disputaient à l'envi les bonnes graces de l'empereur, par leur acharnement contre les catholiques. Théophane Lardatyre, gouverneur de l'île de Crète, se signalait entre les autres; mais il le cédait encore à Lachanodracon, gouverneur d'Asie, le plus sanguinaire de tous les courtisans. Entre une infinité de cruautés dont ce monstre affligea sa province, on raconte qu'ayant enfermé trente-huit moines dans la voûte d'un vieux bain au pied d'une montagne près d'Éphèse, il en boucha l'entrée, et fit miner la montagne qui les enterra tous vivants.

Le récit de ces horreurs divertissait Constantin; c'étaient les plus amusants de ses propos de table. Il passait le temps dans les festins, dans les concerts, dans les danses, dans les entretiens de libertinage. Tandis que tout était en pleurs au-dehors, la cour nageait dans la joie. Le goût du prince émoussé par l'abus des plaisirs n'en recherchait plus que d'extraordinaires. Il y avait à Constantinople une fille de naissance illustre, nommée Agathe, célèbre par sa beauté. Elle était parvenue jusqu'à la vieillesse sans trouver d'époux qu'elle crût digne d'elle. L'empereur se fit un jeu de la séduire, et la combla de richesses. Son caprice excita le mépris, et ses profusions l'indignation publique. La liberté du peuple de Constantinople, opprimé alors par ses princes, s'était cependant conservée dans les spectacles : elle allait même quelquefois jusqu'à l'insolence. Un jour que le prince assistait aux jeux du

LVI. Débauches de Constantin.

cirque, une mauvaise plaisanterie échappée à un des spectateurs fut répétée par tout le peuple; on s'écria de toutes parts : *Prince, vous faites aussi des miracles; vous avez rajeuni la vieille Agathe.* Ces railleries, qu'il lui fallait dévorer, le couvraient de honte, mais ne le corrigeaient pas. Il s'abandonna même à ce vice infâme, qui fait rougir la nature; et la cruauté vengeait les intérêts de la débauche. Un de ses trop bons amis nommé Stratégius, touché du remords de ses crimes, s'étant jeté entre les bras d'un saint anachorète nommé Macaire, pour en recevoir les remèdes spirituels, il les fit mourir tous deux sous le faux prétexte de conjuration contre sa personne. Cependant ce prince bizarre, dévot par accès au milieu des plus affreux désordres, prêchait à Constantinople. Il composa treize sermons, qu'il fit lire au peuple assemblé, dans l'espace de quinze jours.

LVIII. Autres événements dans l'empire d'Orient.

Il n'est point de prince si méchant, qui ne fasse quelque bien, surtout dans un long règne. C'est la ressource des panégyristes. On fut redevable à Constantin Copronyme de la réparation de l'aquéduc de Valens, qui avait autrefois fourni beaucoup d'eau à Constantinople. Il avait été ruiné par les Avares du temps d'Héraclius. L'an 767, la sécheresse ayant tari toutes les sources, l'empereur fit venir de la Thrace, de la Grèce et de l'Asie plus de sept mille ouvriers pour rétablir cet aquéduc. Plusieurs sénateurs furent chargés de presser l'ouvrage, dont l'inspecteur général était un patrice. Il fut achevé en peu de temps. Pour éviter les séditions qu'une persécution cruelle pouvait exciter, et qui s'allument pour l'ordinaire dans le dernier ordre du peuple, il veilla pendant tout son règne à mainte-

nir les vivres à bon marché. Mais ce qui faisait voir que c'était par crainte plutôt que par sentiment d'humanité, c'est qu'en même temps qu'il taxait à très-bas prix le produit des récoltes, il accablait d'impôts les possesseurs des terres et leurs fermiers, en sorte qu'ils portaient seuls tout le poids de l'avarice du prince. L'histoire ne dit pas quel moyen employait Constantin pour éviter les mauvaises suites d'un procédé qui devait produire l'abandon de la culture, et par conséquent la disette. Les Sarrasins firent dans ce temps-là quelques mouvements. Le khalife Almansour fit attaquer une place forte nommée Kamakh, sur la frontière d'Arménie[1] : elle fut si bien défendue, qu'après y avoir passé tout l'été, les Sarrasins se retirèrent avec honte. —[Leur armée cependant était de quatre-vingt mille hommes[2]. Elle se composait d'Alains, de Khazars, de Curdes, de Persans, de Turks, d'Arabes, et d'hommes de presque toutes les nations de l'Orient. Le khalife avait confié le commandement de cette armée à son frère Abbas, gouverneur de la Mésopotamie[3]. En l'année suivante, les Arabes] ayant entrepris de rebâtir Arsamosate[4] en Arménie, près du

[1] Παρεκάθισε δὲ Ἀβδελλᾶς τὸ Κάμαχον. Theoph. p. 374. Au sujet de cette ville, voyez ci-dev. p. 73, not. 3, 4 et 5, liv. LXII, § 39. J'ai déja remarqué ci-dev. § 16, p. 204, not. 5, que les écrivains grecs ont constamment et par erreur donné le nom d'*Abdelas* ou Abd-allah au khalife Mansour, le 2e des Abbassides. — S.-M.

[2] Cette indication est de Théophane, p. 374. — S.-M.

[3] Tous ces détails sont tirés de la chronique syriaque de Denys de Telmahar, dont on trouve un ample extrait dans Assémani, *bib. or.* t. 2, p. 112. — S.-M.

[4] Le nom de cette ville, qui est arménien, signifie *la ville d'Arsame*. Elle fut fondée au milieu du troisième siècle avant notre ère, par un roi de l'Arménie occidentale nommé Arsame. Les Arméniens du moyen-âge l'appellèrent *Aschmouschat*, elle fut nommée *Asmosat* par les Grecs du Bas-Empire. Elle était située sur la

fleuve Arsanias [qui est l'Euphrate méridional[1]], ils furent troublés dans leurs travaux par les troupes romaines de la frontière; mais lorsqu'elles furent retirées, ils reprirent l'ouvrage avec une nouvelle ardeur; et cette ville célèbre dans l'antiquité se releva de ses ruines.

rive gauche du bras de l'Euphrate que l'on appelle *Mouradtchaï*. — S.-M.

[1] Le nom d'*Arsanias* que les anciens donnaient à une grande rivière de l'Arménie, qu'ils représentent comme un affluent de l'Euphrate, était en réalité le nom de la partie la plus considérable de ce fleuve, appelée actuellement par les orientaux *Mourud-tchaï*. Les Arméniens la nommaient autrefois *Aradzani*. — S.-M.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

LIVRE LXV.

I. Copronyme demande en mariage pour son fils Gisèle fille de Pépin. II. Constantin intrus sur le Saint-Siège. III. Élection du pape Étienne III. IV. Députation d'Étienne à Pépin. V. Concile de Rome. VI. Nouveaux troubles à Rome. VII. Didier vient à Rome. VIII. Mort de Christophe. IX. Ruse de Didier. X. Mort de Sergius. XI. Mort de Paul Asiarte. XII. Mariage de Léon et d'Irène. XIII. Didier tâche de mettre les rois français dans ses intérêts. XIV. Mariage de Charles et de Désidérata. XV. Violences de Lachanodracon. XVI. Défaite des Romains en Asie. XVII. Politique du pape Adrien. XVIII. Artifice inutile de Didier. XIX. Le pape implore le secours de Charles contre Didier. XX. Il arrête Didier par la crainte de l'excommunication. XXI. Charles passe en Italie. XXII. Il va à Rome. XXIII. Il confirme la donation de Pépin. XXIV. Contenu de la nouvelle donation. XXV. Erreur de Sigebert. XXVI. Prise de Pavie et de Vérone. XXVII. Extinction du royaume des Lombards. XXVIII. Vaine entreprise d'Adalgise. XXIX. Guerre des Sarrasins. XXX. Guerre de Bulgarie. XXXI. Constantin trompé par le roi des Bulgares. XXXII. Mort de Constantin. XXXIII. Réflexions sur la mémoire de Constantin Copronyme. XXXIV. Enfants de Constantin. XXXV. Bonne conduite de Léon au commencement de son règne. XXXVI. Le jeune Constantin Auguste. XXXVII. Conspiration de Nicéphore. XXXVIII. Le roi des Bulgares se réfugie auprès de l'empereur. XXXIX. Guerre des Sarrasins. XL. Vaines tentatives des Sarrasins. XLI. Défaite des Sarrasins. XLII. Mort de Léon.

CONSTANTIN V, *dit* Copronyme. LÉON III, *dit* le khazare.

An 767.
I.
Copronyme demande en mariage pour son fils Gisèle fille de Pépin.
Epist. Steph. III.
Aimoin, l. 4, c. 67.
Baronius, Pagi ad Bar.
Marca, de concord. l. 3, c. 12.
Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 43.
Du Cange, fam. Byz. p. 126.

Depuis près de quarante ans les papes tenoient à l'égard des empereurs la conduite la plus équivoque. Leurs démarches furent si couvertes et si artificieusement concertées, qu'on dispute encore aujourd'hui sur l'époque précise de leur indépendance. Toujours soumis en apparence, ils semblaient respecter encore les ordres des empereurs; ils leur écrivaient comme à leurs souverains; ils datoient leurs actes des années du règne de ces princes; ils laissaient subsister à Rome leurs tribunaux, leurs lois, leurs magistrats. Mais en même-temps la politique des papes avançait pas à pas vers son but; ils s'appuyaient d'une protection redoutable aux empereurs; tantôt amis, tantôt ennemis des Lombards, ils séparaient leurs propres intérêts de ceux de l'empire; ils profitaient des usurpations et se faisaient donner les provinces qui devaient être restituées à leurs maîtres; ils obéissaient encore à leurs princes légitimes; mais ils régnaient déja dans l'esprit des peuples. Dans le projet qu'ils avaient formé de se soustraire à la domination impériale, ils suivaient habilement cette maxime, que l'on a établie au sujet de l'amitié, que lorsqu'il s'agit de s'en détacher, il ne faut pas la rompre, mais la découdre. Ce manège ne pouvait échapper aux yeux de l'empereur. Il voyait que la puissance de Pépin faisait toute la force des papes; que pour les réduire à l'ancienne dépendance, il fallait leur enlever la protection de ce prince et le mettre dans ses intérêts; il sentait que le plus grand obstacle qu'il pourrait y rencontrer, était la diversité de sentiments

en matière de religion, et que pour obtenir une alliance si avantageuse, il fallait justifier sa doctrine, qu'il ne voulait pas abandonner. Il envoya donc en France une ambassade de six patrices, accompagnés des plus habiles d'entre les évêques et les prêtres iconoclastes. Les patrices firent à Pépin la demande de sa fille Gisèle pour Léon fils aîné de l'empereur, et déja revêtu lui-même du titre d'Auguste. La dot de la princesse devait être l'Exarchat, qui par ce mariage sortirait de la main des papes pour retourner à ses anciens maîtres. Les ecclésiastiques de leur côté combattirent fortement le culte des images; ils rejettèrent sur les Latins l'accusation d'hérésie, leur reprochant d'avoir ajouté au symbole le mot *filioque:* car dès ce temps-là les Grecs commençaient à entrer en contestation avec les Latins sur la procession du Saint-Esprit. Pépin renvoya cette question au concile, qui fut tenu à Gentilly [*Gentiliacum*] près de Paris. Les légats du pape y assistèrent, et soutinrent avec vigueur en présence du roi la cause de l'église latine et celle du pape; les raisons et les demandes des Grecs furent également rejetées. M. de Marca soupçonne que ce fut en cette occasion que, pour fermer la bouche aux Grecs sur le domaine temporel du pape, quelques partisans trop zélés du Saint-Siége fabriquèrent l'acte de donation de Constantin.

Tant d'intrigues et de mouvements, qui préparoient à Rome une révolution prochaine, devoient y causer une grande agitation dans les esprits. Aussi la mort du pape Paul, arrivée le 28 juin, fut-elle une occasion de troubles. Il n'avait pas encore rendu le dernier soupir, que Toton duc de Népi[1] en Toscane, homme

11. Constantin intrus sur le saint Siége. Anast. in Steph. III. Marian. Scot. Baronius. Pagi ad Bar.

[1] *Toto dux Nepesinæ.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 91. — S.-M.

Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 44, 51. Murat. ann. t. IV, p. 336. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 359.

violent et ambitieux, entra dans Rome à la tête d'un grand corps de troupes et d'une multitude de paysans armés avec ses trois frères Constantin, Passivus et Pascal. Il se rendit maître du palais de Latran, fit élire pape son frère Constantin quoique laïc, força les trois évêques de Palestrine, d'Albe et de Porto de lui conférer les ordres et de le sacrer évêque de Rome. Constantin se fit prêter serment par le peuple romain et se maintint sur le Saint-Siége à main armée. Comme il est plus facile de prendre le langage des dignités que d'en acquérir le mérite, il écrivit aussitôt à Pépin une lettre apostolique, remplie des sentiments d'une profonde humilité; il lui demandait sa protection et justice du roi des Lombards. Il témoignait un grand zèle pour les saintes images; il protestait que le peuple romain l'avait élevé malgré lui à cette place éminente, dont il se reconnaissait indigne; Pépin, instruit de ce qui s'était passé, ne répondit rien à cet usurpateur hypocrite.

An 768.

III. Élection du pape Étienne III.

Anast. in Steph. III. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 52, 53, 54. Giann. hist. Napl. l. 5, c. 6. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 360, 361, 362.

Les désordres dont la mort de Paul fut suivie font assez connaître l'état où la ville de Rome se trouvait alors. C'était une sorte d'anarchie. Le seul respect de l'autorité pontificale contenait les peuples; et les magistrats impériaux, quoique revêtus de titres légitimes, avoient si peu de pouvoir, qu'il n'en est pas dit un seul mot dans toute l'histoire de ces troubles. La même violence qui avait mis Constantin sur le Saint-Siége, l'en fit descendre. Treize mois après son intrusion Christophe primicier et son fils Sergius trésorier de l'église, s'étant adressés à Didier[1] pour faire cesser le

[1] Ils s'étaient retirés auprès de Théodicius, duc de Spolète, qui les fit conduire chez le roi des Lombards. — S.-M.

scandale, reviennent à Rome le 28 juillet avec une troupe de Lombards[1]; ils y sont reçus par intelligence; il se livre un combat où le duc Toton est tué[2]; ses deux frères Passivus et Constantin pape se réfugient dans une église, et n'en sortent que sur la promesse qu'il ne leur sera fait aucun mal. Un prêtre lombard nommé Valdipert, à la tête d'une faction, fait élire pape un moine nommé Philippe. Mais Christophe se déclare contre cette élection tumultuaire; et dans une assemblée régulière du clergé, de la noblesse et du peuple, on choisit un pape qui prend le nom d'Étienne III. On dépose ignominieusement Constantin : on l'enferme dans un monastère. On traite cruellement ses frères et ses partisans. Le peuple se rend en foule dans la basilique de Saint-Pierre, et ayant fait une confession publique par la bouche de Léonce secrétaire du Saint-Siége, il demande pardon à Dieu de ne s'être pas opposé à l'intrusion de Constantin. Cet acte de pénitence est suivi de nouveaux excès. On crève les yeux au tribun Gracilis[3], ami du pape déposé; on traite avec la même cruauté Constantin lui-même; et on le laisse pour mort dans une place de Rome. Le prêtre Valdipert ne trouve pas plus de grace auprès de ces forcenés[4]; il meurt bientôt après de ses blessures.

[1] Ils s'étaient d'abord arrêtés dans la ville de Réate, actuellement Riéti, où ils se joignirent à une troupe d'habitants de cette ville et des cités voisines, aussi bien qu'avec des Lombards du duché de Spolète. — S.-M.

[2] Il fut trahi par plusieurs employés romains, armés pour le soutenir. Anastase, *de vit. pontif. rom.* p. 92, en nomme deux, Démétrius et Gratiosus. — S.-M.

[3] Avec toutes les troupes du duché de Rome, de la Toscane et de la Campanie, il s'était efforcé de soutenir le parti de Constantin. Anast. *de vit. pont. rom.* p. 93. — S.-M.

[4] Ce prêtre lombard, de concert avec quelques Lombards et le duc de Spolète, s'était efforcé de se rendre maître de Rome, pour la sou-

IV. Députation d'Étienne III à Pépin.

Le nouveau pape avait à craindre que le roi de France, patrice de Rome, ne lui imputât tant de violences. Pour se conserver une protection si utile au Saint-Siége, il lui députa le même Sergius qui avait été avec son père le principal auteur de la révolution. Sergius était chargé de prier Pépin d'envoyer à Rome quelques évêques, pour juger par eux-mêmes de l'indignité de Constantin, de la justice de sa déposition, et pour se convaincre que, si elle avait été suivie de quelques excès, Étienne n'y avait eu aucune part. Sergius en entrant en France apprit que Pépin ne vivait plus; il était mort le 24 septembre[1]; prince politique et guerrier, l'honneur de son siècle, aussi grand et aussi aimable sur le trône qu'il avait paru l'être lorsqu'il y aspirait. Charles et Carloman ses fils et ses successeurs, patrices de Rome comme leur père, et non moins zélés pour le Saint-Siége, reçurent avec respect les lettres apostoliques, et nommèrent selon le désir du pape douze évêques instruits des règles canoniques, pour travailler avec le pape à rétablir le calme dans Rome, et à réparer les maux qu'avaient causés l'élection illégitime de Constantin et sa déposition violente.

An 769.

V. Concile de Rome. Epist. Steph. III. Anast. in Steph. III et in Adr. Marian. Scot. Baronius.

Au mois d'avril suivant le pape tint à Rome un concile, où se trouvèrent ces douze prélats avec plusieurs évêques d'Italie. La déposition de Constantin y fut confirmée et ses ordinations déclarées nulles. Il fut lui-même amené dans le concile, et parla d'abord avec beaucoup d'humilité, se prosternant aux pieds des évêques et implorant leur miséricorde. Mais comme il

mettre aux Lombards. *Civitatem romanam Longobardorum genti tradendam*, dit Anastase le Bibliothécaire, *de vit. pont. rom.* p. 94. — S.-M.

[1] Il mourut au monastère de S.-Denis près de Paris. — S.-M.

voulait ensuite se justifier par quelques exemples de laïcs élevés à l'épiscopat, la compassion des prélats se tourna en indignation; ils le chassèrent honteusement de l'assemblée. On brûla ses actes, mais non pas sa personne, comme le dit faussement la chronique de Marianus Scotus. On mit en pénitence tous ceux qui avaient été en communion avec Constantin. On ordonna qu'à l'avenir pour être élu pape, il faudrait être du moins diacre ou prêtre cardinal, c'est-à-dire attaché à un titre, après avoir passé par tous les degrés inférieurs. On fit plusieurs canons pour régler la forme des élections. Le concile tenu par Constantin Copronyme fut anathématisé; on prononça l'excommunication contre tous ceux qui condamneraient le culte des images; l'empereur ne fut pas nommément excommunié; mais le pape lui fit savoir le résultat du concile. Fleury, hist. eccles. l. 43, art. 57. Murat. Ann. Ital. t. IV, p. 340. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 362.

L'élection régulière d'Étienne et les soins des rois français semblaient devoir dissiper les troubles dont Rome venait d'être agitée. Mais cette ville était alors dans un état d'altération et de crise, où l'on ne pouvait espérer de repos. Le pape et le roi des Lombards se tendaient mutuellement des piéges, Didier pour retenir les biens du Saint-Siége envahis par les Lombards, Étienne pour les retirer de leurs mains. L'un et l'autre, s'enveloppant dans une profonde dissimulation, ont jeté sur les faits de ce temps-là un voile presque impénétrable. Je suivrai le récit d'Anastase, auteur barbare et confus, mais unique pour le détail de ces événements, et je tâcherai de l'éclaicir par des conjectures qui naissent du sujet. Christophe et Sergius, qui s'étaient appuyés du secours de Didier contre le faux pape Constantin et contre ses frères, avaient en- VI. Nouveaux troubles à Rome.

suite encouru la haine de ce prince par leur zèle pour les intérêts du Saint-Siége. Usant de leur crédit auprès du pape, qui leur était redevable de son élévation, ils ne cessaient de le presser d'agir fortement auprès des rois français, pour obliger Didier à rendre les biens usurpés sur l'église de Rome. Didier résolut de les perdre l'un et l'autre. Pour y réussir il se servit de plusieurs officiers du pape, et surtout de Paul Asiarte, camérier et confident du saint Père. Ces hommes corrompus s'entendirent ensemble pour inspirer au pape des sentiments de défiance et de jalousie contre Christophe et contre Sergius. C'étaient des tyrans, disaient-ils, qui, regardant leur maître comme leur créature, prétendaient le tenir dans un perpétuel esclavage.

VII Didier vient à Rome.

Ces discours, sans faire sur l'esprit d'Étienne toute l'impression qu'on aurait désiré, y laissaient cependant des soupçons; et les choses étant ainsi préparées, Didier suivi de quelques troupes prit le chemin de Rome sous prétexte de dévotion. Christophe et son fils devinèrent les intentions de ce prince; ils firent venir des troupes de Toscane, de Campanie et de Pérouse, et fermèrent les portes de la ville, résolus d'en disputer l'entrée aux Lombards. Didier vint camper près de l'église de Saint-Pierre hors de la ville, et envoya prier le pape de venir le trouver. Étienne se rendit au camp des Lombards, et dans cette première entrevue, il ne fut question que de l'affaire des restitutions, sur lesquelles Didier se montrait fort disposé à satisfaire le Saint-Siége; il en fit même le serment sur le tombeau de saint Pierre. Le pape retourna au palais de Latran fort content de la conférence. Cependant

Paul Asiarte et ses associés travaillaient sourdement à soulever le peuple contre Christophe et Sergius. Ceux-ci bien avertis assemblent leurs partisans, prennent les armes, et montent au palais de Latran pour se saisir de leurs ennemis. Au bruit que causa l'arrivée de tant de gens armés, le pape vient au-devant d'eux, leur fait de vifs reproches de leur audace, et leur ordonne de sortir : ils obéissent et se tiennent dans la ville en état de défense. Le lendemain le pape retourne à la conférence, qui se tint dans l'église de Saint-Pierre. Ce jour-là Didier changeant de langage, ne parla plus de restitution; il demanda qu'on lui mît entre les mains Christophe et Sergius, comme des séditieux, qui osaient faire la loi au saint Père. En même-temps il fit fermer les portes de l'église, protestant qu'il n'en laisserait sortir ni le pape ni personne de sa suite, qu'on n'eût fait venir ces deux chefs de sédition, auxquels il voulait, disait-il, apprendre leur devoir. Le pape envoya deux évêques à la porte de la ville pour signifier à Christophe et à son fils qu'ils n'avaient que deux partis à prendre, ou de se faire moines pour se mettre à couvert de tout soupçon, ou de venir à Saint-Pierre se jeter aux pieds de Didier. Ils n'acceptèrent ni l'une ni l'autre de ces conditions : la première n'était pas de leur goût, l'autre était trop périlleuse, mais cette démarche du pape les perdit. Le peuple, jugeant que le pape les abandonnait, se sépara d'eux; leurs parents même se retirèrent et les laissèrent à la merci de leurs ennemis.

VIII. Mort de Christophe.

Il y avait désormais moins de sûreté pour eux dans Rome, où Paul Asiarte demeurait le maître du terrain, que dans le camp des Lombards. Ils prirent donc le

parti d'en sortir la nuit suivante, et allèrent à la basilique de Saint-Pierre pour se jeter entre les bras du pape. La garde postée sur les degrés les arrêta et les conduisit au roi. Le pape, qui voulait les sauver, leur conseillait de prendre l'habit monastique; à quoi les trouvant peu disposés, il les laissa dans l'église et retourna à Rome, dans l'intention de les y introduire pendant la nuit, et de leur procurer une retraite assurée. Leurs ennemis prévinrent ce bon office et se hâtèrent de les faire périr. Sur le soir Paul et ses partisans allèrent trouver le roi Lombard, et ayant tenu conseil avec lui, ils enlevèrent de l'église Christophe et Sergius, les traînèrent à la porte de la ville, et leur crevèrent les yeux. Christophe en mourut trois jours après.

IX. Ruse de Didier. Une grande partie de ce récit paraît démentie par une lettre d'Étienne à Charles roi de France. Christophe et Sergius y sont dépeints comme deux scélérats[1], qui avaient formé le complot de massacrer le pape; il se plaint vivement de Dodon que Carloman avait envoyé à Rome, et qui était d'intelligence avec eux; il ajoute que bien qu'ils eussent mérité la peine qu'on leur avait fait souffrir, il avait fait tous ses efforts pour les sauver, et qu'ils avaient été punis sans son consentement et à son insu. Pour Didier, il lui donne des éloges: c'est à lui, dit-il, c'est à son assistance qu'il doit la vie; ce prince est d'accord avec lui sur les biens de saint Pierre, qu'il a fidèlement restitués. Mais, comme on le voit par la suite des événements, cette lettre n'est qu'un tissu de faussetés, que Didier dicta sans doute lui-même, et qu'il contraignit le pape d'écrire.

[1] *Nefandissimus Christophorus et Sergius nequissimus.*—S.-M.

Comme il redoutait le ressentiment des princes français qui chérissaient Christophe et Sergius, il leur en fait une peinture affreuse, et les trompe en même temps sur l'affaire de l'Église, dont ils épousaient les intérêts.

X. Mort de Sergius.

Pour achever ce qui concerne ce triste événement et n'y plus revenir dans la suite, je rapporterai d'avance quelle fut la fin de Sergius et de Paul Asiarte. Sergius, enfermé d'abord dans un monastère, fut transféré ensuite dans une loge du palais de Latran, où il demeura plus de deux ans sous la protection du pape. Paul Asiarte, qui jusque-là n'avait osé le faire périr, voyant le pape malade et près de mourir, le fit enlever et le mit entre les mains de ses amis, aussi méchants que lui, entre lesquels était le duc Jean, frère du pape Etienne. Après l'avoir poignardé et étranglé pendant la nuit, ils l'enterrèrent secrètement près de Rome. Ce meurtre fut découvert et sévèrement puni peu de temps après la mort d'Étienne, sous le pontificat et par les recherches d'Adrien son successeur. Il en coûta la vie aux plus coupables, dont le chef secret était Paul Asiarte.

XI. Mort de Paul Asiarte.

Pendant la maladie d'Étienne et les huit jours de vacance du siége jusqu'à l'élection d'Adrien, une troupe de séditieux, suscités par Paul Asiarte qui les faisait agir sans paraître lui-même, avait rempli la ville de Rome de trouble et de désordre, chassant les magistrats et les principaux du clergé, ou les renfermant dans des cachots. Adrien à son avénement avait rappelé les bannis, mis les prisonniers en liberté, et rétabli le calme. Mais ne connaissant pas la noirceur de Paul Asiarte, il l'employait auprès de Didier pour négocier

les restitutions que ce prince promettait et refusait tour à tour, selon les conjonctures. Le traître Paul secrètement vendu au Lombard, au lieu de servir son maître, promit à Didier de lui amener le pape, en le traînant par les pieds s'il ne pouvait faire autrement. Il était en chemin pour revenir à Rome, lorsque l'assassinat de Sergius fut découvert. Le pape ordonna aussitôt à Léon archevêque de Ravenne de l'arrêter au passage et de le retenir en prison, tandis qu'on achevait les informations à Rome. Après la punition des assassins, le pape envoya la procédure à Ravenne, avec ordre d'en donner communication à Paul et de lui faire subir interrogatoire. Il avoua son crime, et le pape en étant informé, manda aussitôt à l'Archevêque qu'il n'allât pas plus loin dans cette affaire, mais qu'il renvoyât Paul à Rome sous la garde du trésorier Grégoire, lorsque celui-ci reviendrait de Pavie, où il était allé conférer avec le roi Lombard. Le dessein du pape était de sauver la vie à Paul Asiarte, qui ne le méritait pas; mais le pontife, naturellement bon et compatissant, voulait lui laisser le temps de faire pénitence de ses forfaits. Il avait même écrit à l'empereur pour implorer sa clémence en faveur de ce criminel, et pour le prier de se contenter de le tenir en prison perpétuelle loin de l'Italie. Plusieurs de ses complices avaient déja été envoyés à Constantinople. Mais l'indulgence du pape n'eut aucun effet. L'archevêque de Ravenne, malgré l'ordre qu'il avait reçu, fit mourir Paul dans la prison, et s'excusa sur ce qu'il n'avait pu arrêter le cours de la justice, ni sauver un homme convaincu d'un meurtre si atroce; et le pape fut obligé de s'en tenir à de vives réprimandes, qu'il fit à l'archevêque.

Ce recit d'Anastase prouve que le pape reconnaissait encore l'empereur pour souverain de Rome, et fait même entendre que c'étaient des magistrats impériaux qui rendaient la justice dans cette ville. Constantin cependant semblait avoir abandonné le soin de son empire, pour ne s'occuper que de ses disputes de religion. Mais s'il perdait beaucoup de ses sujets par la fuite des Orthodoxes, qui allaient chercher asile hors de ses états, il en recouvra cette année un assez grand nombre. Les Esclavons qui exerçaient la piraterie [1] avaient enlevé quantité d'habitants des îles d'Imbros, de Ténédos et de Samothrace : Constantin en retira deux mille cinq cents, dont il paya la rançon en étoffes de soie [2]. Il fit un échange de prisonniers avec les Sarrasins [3]. Il lui était né cette année un quatrième fils d'Eudocie, qu'il nomma Anthimus, et le premier avril il couronna l'impératrice et lui donna le nom d'Auguste. Le lendemain, jour de Pâques, les fils qu'il avait eus d'elle reçurent des titres qui les approchaient du trône : Christophe et Nicéphore, celui de Césars; et Nicétas, celui de Nobilissime. Cette solemnité fut rendue intéressante par les largesses faites au peuple. Léon, surnommé le khazare, héritier présomptif de la couronne, était déja dans sa vingtième année; l'empereur lui cherchait une femme. On ne sait quelle fut

XII. Mariage de Léon et d'Irène. Theoph. p. 374. Niceph. p. 49. Cedr. t. 2, p. 467. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 162. Zon. l. 15, t. 2, p. 112. Ducange, fam. Byz. p. 126. Idem, Const. christ. l. 4, p. 95.

[1] Je pense qu'il s'agit ici des diverses tribus de Slaves établies sur les bords orientaux du golfe adriatique, et dont il a été très-amplement question, t. 11, p. 26-51, liv. LVI, § 19 et 20. — S.-M.

[2] Il envoya pour cet objet une ambassade aux princes des Slaves, τοὺς τῶν Σκλαβηνῶν ἄρχοντας. Niceph. p. 49. — S.-M.

[3] Il est souvent question dans les historiens arabes de rachats de cette espèce. Ils se faisaient ordinairement en Cilicie, sur les bords d'une rivière nommée Lamus, non loin de Tarse. Celui-ci se fit en Syrie, selon Théophane, p. 374. — S.-M.

la raison qui fixa son choix sur une fille Athénienne nommée Irène, ainsi que la mère du jeune prince; mais il n'aurait pu trouver pour son fils dans toute l'étendue de l'empire une épouse d'un génie plus vaste, plus souple et plus dissimulé, et en même-temps plus hardi et plus ferme, plus capable à-la-fois d'actions héroïques et de grands crimes. On la conduisit d'abord au palais d'Herée, et le premier septembre elle fit son entrée à Constantinople. La cour et la ville allèrent au-devant d'elle dans des barques magnifiquement ornées d'étoffes de soie; tout le Bosphore brillait d'or et de pierreries, et ce superbe cortège la conduisit jusque dans le port. Deux jours après les fiançailles furent célébrées dans la chapelle du palais; la cérémonie du mariage fut différée jusqu'au 17 décembre; la princesse reçut ce même jour le titre d'Auguste.

An 770.
XIII. Didier tâche de mettre les rois français dans ses intérêts.
Steph. III, epist. 5. Anast. in Hadr. Aimoin, l. 4, c. 68, 69. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 43, art. 59. Murat. ann. d'Ital. t. IV, pag. 346. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 365, et suiv.

Dans le même temps Didier projettait d'autres mariages qui ne devaient pas être si agréables à l'empereur. Le roi lombard, fortement sollicité par Étienne d'acquitter la promesse confirmée par son serment sur le tombeau de saint Pierre, répondit froidement, *que le saint Père devait être content qu'il l'eût affranchi de la tyrannie de Christophe et de Sergius; que ce service valait bien quelques métairies que le pape redemandait, et qu'après tout il était de l'intérêt des Romains de ne pas détacher des Lombards, dont le secours allait leur être nécessaire; que Carloman se préparait à marcher à Rome et à se venger sur le pape même du traitement fait à ses créatures.* Mais pour enlever au pape la protection des rois français, il forma le dessein de se lier avec eux par une double alliance. Il avait un fils et une fille; il proposa

de marier son fils Adalgise à Gisèle sœur des deux princes, qui avait été refusée à Léon fils de l'empereur, et sa fille Désidérata à Charles, quoique ce prince fût engagé avec une femme nommée Himiltrude, dont il avait un fils. Mais cet engagement inégal n'était qu'une de ces alliances passagères, autorisées alors par un abus universel chez les nations d'origine germanique, et que l'Église était forcée de tolérer. La reine Berthe mère des deux rois appuyait de tout son crédit la proposition de Didier; ce prince avait eu l'adresse de la faire entrer dans ses vues au retour d'un voyage de dévotion qu'elle avait fait à Rome.

XIV. Mariage de Charles et de Désidérata.

Cette intrigue mettait le pape dans de grandes inquiétudes; il n'oublia rien pour la traverser; et si l'on doit lui attribuer la lettre qui porte son nom comme adressée aux princes français pour les détourner de ce mariage, il faut avouer qu'il alla beaucoup au-delà des bornes que lui prescrivaient la vérité, la justice, la charité et la dignité même de chef de l'Église. Aussi Muratori est-il tenté de croire que cette déclamation n'est pas l'ouvrage du pape, mais de quelque bel esprit de ce temps-là. L'auteur de cette lettre, après avoir appuyé avec raison sur l'indissolubilité de l'union conjugale, fait le portrait le plus affreux du peuple lombard : c'est, selon lui, *une nation perfide, parjure, abominable, infecte, d'où sont venus les lépreux, qui n'est pas même comptée au rang des nations : associer avec eux la noble nation des Français; c'est unir la lumière avec les ténèbres*[1]. Il les traite

[1] *Quæ est enim, præcellentissimi filii, magni reges, talis desipientia, ut penitùs vel dici liceat, quod vestra præclara Francorum gens, quæ super omnes gentes enitet, et tam splendiflua ac nobilissima regalis vestræ potentiæ proles, perfida ac fœtentissima Langobardorum gente*

d'infidèles, quoiqu'ils fussent depuis long-temps aussi chrétiens, aussi catholiques que les Français; il prétend qu'il n'est pas permis aux rois de France de prendre des femmes étrangères [1], encore moins chez un peuple ennemi du Saint-Siége; enfin il menace les contrevenants de tous les foudres de l'anathème. Une invective aussi outrageante que frivole et mal fondée dans tous les articles, ne pouvait balancer le crédit de Berthe. Le mariage de Gisèle ne se termina pas; mais Charles épousa Désidérata, que la plupart des historiens français nomment Hermengarde, et il la répudia un an après sans aucune raison apparente. Aussi ce divorce ne fut-il pas approuvé de la nation française, qui regarda long-temps comme illégitime le mariage que ce prince contracta ensuite avec Hildegarde. Mais le roi lombard en eut le cœur ulcéré, et il ne tarda pas à le faire connaître. Carloman étant mort [2] et Charles s'étant emparé de ses états, il s'empressa de tendre les bras à Gerberge veuve de Carloman, qui vint avec ses enfants et tous leurs droits chercher un asile à Pavie.

An 771.
XV. Violences de Lachanodracon.

Ce choc de divers intérêts préparait la guerre en Italie; mais l'Orient était le théâtre de deux guerres également animées; l'une contre les défenseurs des images, l'autre contre les Sarrasins. Banacas [3] général des

polluatur; quæ in numero gentium nequaquam computatur, de cujus natione et leprosorum genus oriri certum est. Epist. 5. Steph. III. — S.-M.

[1] *Nullus ex vestris parentibus, scilicet neque avus vester, neque proavus, sed nec vester genitor, ex alio regno, vel extranea natione conjugem accepit. Et quis de vestro nobilissimo genere se contaminare aut commiscere cum horrida Langobardorum gente dignatus est, ut nunc vos suademini eadem horribili gente pollui.* Epist. 5, Steph. III. — S.-M.

[2] Il mourut à Samoucy (*villa Salmuntiaca*), le 4 décembre 771 et fut enterré à Reims. — S.-M.

[3] Βαναχας. Ce général ne m'est pas connu d'ailleurs. — S.-M.

troupes du khalife dépeuplait les provinces romaines; il reprit Germanicie [1].—[Les Arabes s'emparèrent aussi de Samosate et les habitants de ces deux villes furent amenés captifs dans les provinces musulmanes [2].]—Les Romains s'en vengèrent en mettant à feu et à sang [la quatrième [3]] Arménie. Mais ces ravages causaient moins d'horreur que les violences de Lachanodracon [4] gouverneur de la petite Phrygie, de la Lydie et de l'Ionie [5]. Ce courtisan impie, voulant flatter son maître en imitant ses fureurs, fit conduire à Éphèse tous les moines et toutes les religieuses de son gouvernement; et les ayant assemblés dans une plaine voisine [6], où il avait fait porter quantité d'habits blancs, il fit crier par un héraut : *Que tous ceux qui sont disposés à faire la volonté de l'empereur, quittent tout à l'heure le sac lugubre dont ils sont revêtus, qu'ils prennent chacun un de ces habits, et qu'ils choisissent une femme entre celles qui sont ici. Quiconque n'y consentira pas, perdra les yeux et sera relegué en Cypre.* Les bourreaux étaient prêts, et sur-le-champ plusieurs moines préférèrent le supplice à l'apostasie. D'autres manquèrent

Theoph. p. 375, 376 et ibi Goar. Cedr. t. 2, p. 466, 467. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 163. Baronius.

[1] La ville de Germanicia, nommée *Marasch* par les Orientaux, ne fut pas reprise à cette époque par les Arabes, selon le texte de Théophane, p. 375. Cet auteur dit seulement que la population de cette ville fut transportée dans la Palestine. Μετεποιήθη Γερμανίκεια εἰς Παλαιστίνην. — S.-M.

[2] Voyez Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 131.—S.-M.

[3] Lebeau disait *l'Arménie mineure*. Le texte de Théophane, p. 375, dit positivement la quatrième Arménie. Cette province ne faisait pas partie de la petite Arménie; elle était située au-delà de l'Euphrate, au nord de la Mésopotamie, entre ce fleuve et le Tigre. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. p. 257, not. 1, liv. LXIV, § 51. Ce général s'appelait Michel Lachanodracon; il en sera encore question ci-après § 39, p. 311.—S.-M.

[5] C'est-à-dire des provinces qui formaient le thème des Thracésiens, τῶν θεμάτων τῶν Θρακησίων.

[6] Elle se nommait *Tzoucanisterium*, Τζουκανιστήριον. Theoph. p. 375. — S.-M.

de courage et obéirent; ils furent comblés de faveurs. Ce méchant homme, résolu d'éteindre entièrement l'ordre monastique, envoya ensuite deux commissaires, tous deux du nom de Léon, l'un son bâtard, l'autre abbé apostat[1], avec ordre de vendre tous les monastères d'hommes et de filles, les vases sacrés, les métairies et autres biens de quelque nature qu'ils fussent; ce qui fut exécuté et le prix envoyé à l'empereur. Les livres et les ouvrages tant des moines que des Saints Pères furent brûlés, ainsi que les reliques, qu'on arrachait avec violence du cou de ceux qui les portaient par dévotion. Tout ce que l'impiété armée de la force publique peut imaginer d'insultes, de tortures, de supplices contre des hommes qui n'ont de défense que dans la religion méprisée, fut impunément exercé sur les moines; en sorte qu'il n'en resta pas un seul dans toute l'étendue du gouvernement de Lachanodracon. L'empereur l'en félicita comme d'un exploit mémorable, et les autres gouverneurs piqués d'émulation s'efforcèrent à l'envi de mériter les bonnes graces du prince par les mêmes excès. Cette année 771, Irène avait donné un fils à Léon le 14 janvier. Cet enfant fut nommé Constantin comme son aïeul, contre l'usage de ces temps-là. Ces Grecs postérieurs, plus superstitieux en ce point que les païens de l'ancienne Grèce, évitaient de donner à un enfant le nom de son père ou de son aïeul encore vivants; c'était, disaient-ils, le substituer à leur place et accélérer leur mort.

[1] Ἀπὸ ἀββάδων. Le premier était surnommé *Couloucès* et l'autre *Coutzodactylon*. Ὁ τῶν Θρακησίων ἀποστείλας στρατηγὸς Μιχαὴλ ὁ Λαχανοδράκων Λέοντα τὸν νόθον αὐτοῦ, τὸν ἐπιλεγόμενον Κουλούκην καὶ Λέοντα ἀπὸ ἀββάδων τὸν Κουτζοδάκτυλον. Theoph. p. 375. — S.-M.

An 772.

XVI. Défaite des Romains en Asie. Theoph. p. 375. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. I, part. 1, p. 162.

Banacas revint en Isaurie l'année suivante, et après l'avoir ravagée, il assiéga le château de Sycé[1] au bord de la mer. Michel gouverneur de la grande Phrygie, Manès de Galatie, Bardane de la province de Pont[2], se réunirent par ordre de l'empereur, et vinrent avec une nombreuse cavalerie fermer le défilé qui donnait entrée dans la plaine de Sycé. Cette gorge étroite entre des montagnes escarpées était le passage par où Banacas y avait pénétré, et le seul par où il pouvait en sortir. En même-temps la flotte de Lycie[3] commandée par Pétronas, premier écuyer de l'empereur[4], s'avança jusque dans le port de Sycé, et borda le rivage. Banacas enfermé de toutes parts se crut perdu, et sans autre dessein que de vendre bien cher sa vie, il anima ses soldats et fondit à leur tête sur la cavalerie romaine. Il fut plus heureux qu'il n'espérait : le seul cri des Sarrasins mit les Romains en fuite; il en fit un grand carnage, pilla et ravagea tout le pays d'alentour et retourna en Syrie chargé de dépouilles.

XVII. Politique du pape Adrien. Anast. in Adr. Pagi ad Bar. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 373.

En Italie la mort d'Étienne arrivée le 1 février fit place au plus grand homme d'état qui eût encore gouverné l'Église. Depuis Grégoire III, les papes avaient préparé les voies à leur souveraineté temporelle. Une suite de cinq papes aussi semblables aux apôtres par la sainteté de leur vie qu'ils en étaient différents

[1] Τὸ κάστρον Συκῆς. Theoph. p. 375. Il est fort difficile d'indiquer la position exacte de ce lieu. — S.-M.

[2] Michel commandait le thème Anatolique, Manès celui des Boucellariens, et Bardane ou Vardan celui des Arméniaques. Voyez sur ces divisions militaires, ci-dev, p. 190 et 194, not. 5, liv. LXIV, § 5 et 7. — S.-M.

[3] Ou plutôt la flotte du thème des Cibyrrhéotes. Voyez ci-dev. p. 196, not. 1, et p. 202, not. 3, liv. LXIV, § 9 et 14. — S.-M.

[4] Μετὰ Πετρωνᾶ πρωτοσπαθαρίου καὶ στρατηγοῦ τῶν Κιβυρραιωτῶν. Theoph. p. 375. — S.-M.

par le désir de dominer et par la finesse de leur politique, avaient habilement profité de l'hérésie des empereurs iconoclastes et de l'ambition des rois lombards, pour ébranler ces deux puissances, et s'élever sur leurs ruines par des progrès constamment suivis, mais couverts et insensibles. Ils s'étaient attaché le cœur des Romains et de toute la nation italienne; ils s'étaient acquis dans les rois de France d'invincibles protecteurs. Devenus possesseurs de l'Exarchat, il ne leur restait plus qu'un pas à faire pour devenir maîtres de Rome. Adrien acheva ce grand ouvrage: il trouva dans Charlemagne assez de zèle pour sacrifier ses propres intérêts à ceux du Saint-Siége, assez de force pour foudroyer les Lombards, assez d'éclat pour éclipser l'ancienne splendeur de l'empire. Il prévoyait que de placer ce prince sur le trône des Césars, c'était y élever le siége de Saint-Pierre. Dès les premiers jours de son pontificat, le roi lombard lui députa [1] pour le féliciter et lui demander son amitié. Adrien répondit *qu'il aimait tendrement tous les chrétiens, et qu'il souhaitait ardemment de vivre en paix avec le roi des Lombards* [2]*; mais quelle confiance pouvait-il avoir dans la parole d'un prince qui en avait manqué tant de fois? Didier avait-il accompli les serments solennels faits à son prédécesseur? Au lieu de rendre ses usurpations, n'avait-il pas immolé à un injuste ressentiment Christophe et Sergius? Ne les avait-il pas punis cruellement de leur zèle pour le Saint-*

[1] Il lui envoya, selon Anastase le bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 99, Théodicius duc de Spolète, Tunnon duc d'Ébura regia, ville de Toscane, et Prandulus officier de la garde-robe (*vestiarius*). — S.-M.

[2] *In ea fœderis pace, quæ inter Romanos, Francos et Longobardos confirmata est, studebo permanere.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 99. — S.-M.

Siége? Les députés, ne pouvant répondre à ces justes reproches, lui protestèrent avec serment que le roi était disposé à faire pour lui ce qu'il avait refusé au pape Étienne; et qu'il désirait sincèrement contracter avec un pasteur si estimable une liaison indissoluble. Adrien nomma deux députés, dont l'un était Paul Asiarte, pour terminer les contestations avec le roi lombard. Mais ils n'étaient pas encore sortis de Rome, qu'on apprit que Didier venait de s'emparer de Faenza [*Faventia*], du duché de Ferrare, de Comacchio et des environs de Ravenne qu'il tenait comme bloquée[1], pillant et enlevant toutes les subsistances[2].

Cette ville, déja réduite à la disette, implora le secours du pape, qui fit partir les mêmes députés dont il changea la commission. Il les chargea de reprocher au roi sa perfidie. Didier, après avoir donné l'allarme à Ravenne pendant quelques jours, était retourné à Pavie. Il répondit aux députés qu'il n'écouterait rien qu'Adrien ne vînt en personne conférer avec lui. Son dessein était d'obliger le pape à donner l'onction royale aux deux fils de Carloman, auxquels le royaume d'Austrasie appartenait par le droit de leur naissance. Il se vengeait par-là de l'affront fait à sa fille; il allumait dans la France une guerre civile, qui donnerait à Charles assez d'occupation pour le tenir éloigné de l'Italie, et il enlevait au pape la protection de ce prince, qui ne

XVIII. Artifice inutile de Didier.

[1] *Desiderius abstulisset civitatem Faventiam, et ducatum Ferrariæ; seu Comaclium de exarchatu Ravennate; quas sanctæ memoriæ Pipinus rex ejus filii Carolus, et Carolomannus excellentissimi reges Francorum et patricii Romanorum beato Petro concedentes obtulerunt.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 99 et 100.—S.-M.

[2] *Atrocissimus Desiderius easdem abstulit civitates, constringens ex omni parte civitatem Ravennatium, et casales, ac omnia præsidia (leg. prædia) Ravennatia occupans, etc.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 100.—S.-M.

lui pardonnerait jamais d'avoir consacré les droits de ses neveux. Mais le pape était trop habile pour donner dans le piége : les mêmes motifs qui engageaient Didier à le faire venir à Pavie, le détournaient de faire ce voyage. Il refusa constamment de sortir de Rome[1], et ce fut alors que la trahison de Paul Asiarte fut découverte et punie ainsi que nous l'avons raconté.

An 773.

XIX. Le pape implore le secours de Charles contre Didier.

Eginh. annal. Anast. in Adr. Aimoin, l. 4, c. 69. Baronius. Fleury, Hist. ecclés. l. 44, art. 4. Giann. hist. Napl. l. 5, c. 4. Murat. Ann. d'Ital. t. 4, p. 355, 358 et seqq. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 374, 375, 376.

Didier ne pouvant attirer le pape à Pavie, s'empara de Sinigallia [*Senogallia* ou *Sena-Gallorum*], de Montefeltro [*Mons Feretrii*], d'Urbin [*Urbinum*], de Gubio [*Eugubium*] et de plusieurs autres places. Blera[2] en Toscane fut surprise et saccagée. Les Lombards le fer et le feu à la main s'avancèrent jusqu'à Ocricoli [*Utriculum*], dont ils se rendirent maîtres. Adrien ne cessait d'envoyer à Pavie [*Papia* ou *Ticinum*] députés sur députés, qui se jetant aux pieds du roi, le suppliaient d'épargner le sang de tant de peuples, et protestaient que le pape se rendrait auprès de lui en tel lieu qu'il voudrait, dès qu'il aurait exécuté la promesse tant de fois réitérée de restituer à l'Église les territoires usurpés. Le roi toujours inflexible ne répondit que par des menaces d'aller chercher le pape au milieu de Rome, s'il s'obstinait à s'y tenir enfermé. Le peuple romain, allarmé pour son pasteur et pour son propre salut, travaillait à se mettre en défense. Le pape fit murer plusieurs portes de la ville; il envoya par mer des députés au roi de France[3], pour le con-

[1] *Sicut lapis adamas, ita firmus Hadrianus exstitit*, dit Anastase le bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 100. — S.-M.

[2] *Civitas Blerana.* Cette ville n'existe plus. Elle était au nord-est de l'antique Tarquinie, non loin de Viterbe. — S.-M.

[3] *Massiliam usque per mare ire, atque inde terreno itinere in Franciam fecit pervenire.* Eginhard. *Ann. franc.* ann. 773. — S.-M.

jurer en qualité de patrice des Romains, d'imiter le zèle de Pépin son père, et d'armer son bras invincible pour la défense de l'Église [1]. Il lui représentait qu'il n'était en péril que pour n'avoir pas voulu trahir les intérêts de Charles en faveur des fils de Carloman.

Le roi lombard informé de cette démarche sentit qu'il n'avait point de temps à perdre, s'il voulait forcer le pape à le satisfaire, avant que d'avoir sur les bras toutes les forces de la France. Il se mit donc à la tête de son armée, marcha vers Rome, conduisant avec lui la veuve et les fils de Carloman. Pour garder encore quelques mesures, il fit dire au pape qu'il allait le trouver, puisqu'il ne pouvait l'engager à venir conférer avec lui. *Il peut s'épargner cette peine*, répondit Adrien, *s'il ne veut auparavant faire satisfaction à l'Église. Je ne le verrai qu'après ce préalable.* En même-temps le pape fait venir à Rome toutes les troupes de la Toscane, de la Campanie, du duché de Pérouse, de la Pentapole [2], pour combattre sous l'étendard de saint Pierre. Il fait transporter dans Rome les ornements des églises qui étaient hors la ville; il en fait barricader les portes; il envoie à Didier trois évêques pour lui défendre sous peine d'excommunication à lui et à aucun Lombard d'avancer d'un pas sur le territoire romain sans sa permission. Didier était déja à Viterbe; cette menace fit l'effet d'une redoutable armée; il trembla et reprit le chemin de Pavie.

XX. Il arrête Didier par la crainte de l'excommunication.

Tandis que le pape se plaignait de l'obstination de

XXI. Charles

[1] Les envoyés du pape trouvèrent Charles à Thionville (*Theodonis villa.*)—S.-M.

[2] *Universum populum Tusciæ; Campaniæ, et ducatus Perusini, et aliquantos de civitatibus Pentapoleos munivit civitatem Romanam.* Anast. de vit. pont. Rom. p. 104.—S.-M.

passe en Italie.

Didier, Didier donnait le démenti au pape et protestait à Charles qu'il avait rendu tout ce qui appartenait au Saint-Siége. Le roi de France pour s'assurer de la vérité envoya sur les lieux des commissaires, qui, ayant été témoins de la mauvaise foi du roi lombard, allèrent lui en faire des reproches, dont il ne tint aucun compte. Il n'écouta pas davantage les instances et les offres de Charles, qui lui promettait en dédommagement quatre mille sous d'or[1], près de deux cent mille francs de notre monnaie. Irrité de tant d'opiniâtreté, Charles résolut de lui arracher par force ce qu'il réfusait à la justice. Il marcha vers Suze à la tête de ses meilleures troupes. Adalgise, que son père avait envoyé avec une armée pour fermer les passages du mont Cenis [*Cinisius*], prit l'épouvante et abandonna son camp pendant la nuit. Didier, qui s'était avancé avec une autre armée jusqu'à Turin, ne montra pas plus de courage : il s'enfuit à Pavie; son fils se renferma dans Vérone, la plus forte place de la Lombardie, avec la veuve et les fils de Carloman[2]. Pavie, siége des rois lombards depuis Alboin, fortifiée par ces princes, défendue par Didier même, par les seigneurs lombards et par l'élite des troupes de la nation, ne pouvait être prise d'assaut. Charles résolu de la réduire par famine l'investit au mois d'octobre et la tint bloquée pendant huit mois[3]. Dans cet intervalle la terreur du nom

[1] Anastase dit, *de vit. pont. Rom.* p. 105, quatorze mille, *quatuordecim millia auri solidorum.*—S.-M.

[2] *Adalgisus assumens secum Autcharium Francum et uxorem, atque filios Carolomanni in civitate, quæ Verona nuncupatur, pro eo quod fortissima præ omnibus civitatibus Longobardorum esse videretur, ingressus est.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 106.—S.-M.

[3] Charles fit venir dans son camp sa femme Hildegarde et ses enfants. —S.-M.

de Charles s'étant répandue en Italie, les villes du duché de Spolète et de la Marche d'Ancône se donnèrent au pape[1], et lui prêtèrent serment de fidélité, tandis que les places situées entre les Alpes et le Pô se soumettaient aux Français[2].

Aux approches de la fête de Pâques, qui tombait au 3 avril, Charles résolut d'aller célébrer ce saint jour à Rome. Ce sentiment de dévotion était sans doute animé par les invitations secrètes du pape, qui brûlait d'envie de consolider par l'appui d'un si grand prince l'édifice encore chancelant de la souveraineté pontificale. Le roi, accompagné des seigneurs de sa cour entre lesquels étaient plusieurs évêques et plusieurs abbés[3], prit avec lui un détachement de son armée, traversa la Toscane et entra dans Rome le samedi saint. Le pape l'attendit à la porte de la basilique de Saint-Pierre avec toute la pompe sacerdotale. Le roi baisa humblement tous les degrés[4]; et les deux plus grands personnages qui vécussent alors dans le monde connu, s'embrassèrent et entrèrent dans la basilique en se tenant par la main, au travers du clergé et du peuple, qui, portant des rameaux, chantaient, *béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Le roi suivi de son

An. 774.
XXII.
Il va à Rome.
Anast. in Adr.
Leo Ost. l. 1, c. 12.
Aimoin, l. 4, c. 70.
Eginbard.
Ann. Franc.
Const. Porp. de Them. l. 1, c. 10.
Sigeb. chr.
Baronins.
Pagi ad Bar.
Fleury, hist. eccles. l. 44, art. 5.
Giann. hist. Nap. l. 5, c. 4, 5, 6, l. 6, c. 1, 2, 3.
Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 358, 372 et 385.
Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 318, 330, 377 et 400.

[1] *Spoletini et Reatini ad beatum Petrum confugium facientes Hadriano papæ se tradiderunt.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 106. Le même Anastase donne des détails circonstanciés sur la soumission des territoires de Fermo, d'Osimo, d'Ancône, de Foligno, etc., qui reconnurent à cette époque l'autorité du pape. —S.-M.

[2] *Comprehendit diversas civitates Longobardorum ultra Padum constitutas, suæque redegit potestati.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 106. —S.-M.

[3] *Abstollens secum diversos episcopos, abbates etiam et judices, duces nempe, et graphiones.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 106.—S.-M.

[4] *Omnes gradus sigillatim beati Petri ecclesiæ deosculatus est.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 107.— S.-M.

cortége alla se prosterner devant le tombeau de saint Pierre, rendant grâces à Dieu de la victoire qu'il lui avait accordée sur les Lombards par l'intercession du saint apôtre. Pavie ne pouvant tenir encore long-temps, il se regardait déja comme roi des Lombards, et il en prenait même le titre[1]. Le roi et le pape s'étant mutuellement assurés l'un de l'autre par un serment, entrèrent dans Rome avec toute leur suite.

XXIII. Il confirme la donation de Pépin.

Les fêtes furent célébrées avec une pieuse magnificence, et selon l'usage de ce temps-là, on joignit aux chants solennels de l'Église des cantiques de louanges en l'honneur de Charles. Après avoir ainsi disposé le prince à la bienveillance, le mercredi de pâques le pape, accompagné de son clergé et des officiers de sa maison, l'ayant conduit à la basilique, lui rappela la donation que Pépin avait faite au Saint-Siége dans la personne du pape Étienne; il fit lire l'acte qui en avait été dressé dans l'assemblée de Quersi [*Carisiacus*], confirmé par son propre suffrage et par celui de son frère Carloman et de tous les seigneurs français. Ensuite, prenant le ton de l'affection paternelle : « Mon fils, lui « dit-il, puisque Dieu à la recommandation du saint « apôtre, pour le salut et l'honneur de l'Église, vous « rend vainqueur d'une nation usurpatrice et parjure, « faites au Saint-Siége la justice, dont le refus vient « d'attirer sur Didier la colère de Dieu et la vôtre. « Achevez le bienfait de votre père; remettez l'Église « en possession de ses patrimoines que la violence lui

[1] Il existe un acte public de Charlemagne daté du mois de mai de l'an 780, portant l'indication de la 7e année du règne de ce prince en Italie. *Regnante Carolo excellentissimo rege in Italia anno septimo*. Ce qui prouve qu'il avait pris effectivement le titre suprême en Italie en l'an 774.—S.-M.

« a ravis; et par un zèle que le Ciel ne manquera pas « de récompenser, assurez sur votre tête deux cou- « ronnes, celle que vous venez de conquérir, et celle « que le suffrage de saint Pierre a fait déférer au grand « prince qui vous l'a laissée par succession. » Charles touché de ce discours confirma de nouveau la donation de son père, et y ajouta une plus grande étendue. Il en fit dresser un nouvel acte qu'il signa et fit signer par les évêques, les abbés et les seigneurs. Il le déposa sur l'autel, promettant avec serment au saint apôtre et au pape Adrien son successeur de conserver à l'Église la possession des domaines qui y étaient énoncés. Charles en mit de ses propres mains une copie sur le tombeau de saint Pierre; il en emporta une autre, écrite par un des secrétaires de l'église romaine.

XXIV. Contenu de la nouvelle donation.

Si l'on en croyait Anastase et Léon d'Ostie[1], il faudrait dire que l'Italie entière fut alors cédée aux papes, à l'exception de quelques contrées que possédaient encore les empereurs, et qu'il ne serait rien resté pour composer le royaume de Lombardie, auquel prétendait Charlemagne[2]. Mais il est certain qu'à la donation de Pépin, qui comprenait l'Exarchat et les deux Pentapoles depuis Rimini [*Ariminum*] jusqu'à Gubio [*Eugubium*], c'est-à-dire ce qu'on nomme aujourd'hui

[1] Dans sa chronique du monastère du mont Cassin, l. 1, c. 12.— S.-M.

[2] Voici les propres expressions d'Anastase le bibliothécaire, *de vit. pont. Rom.* p. 108. *Concessit easdem civitates, et territoria beato Petro easque præfato pontifici contradi spopondit, per designationem confinium, sicut in eadem donatione continere monstratur, id est, à Lunis cum insula Corsica, deinde in Suriano, deinde in monte Bardone, id est in Verceto, deinde in Parma, deinde in Rhegio, et exinde in Mantua atque Monte Silicis, simulque et universum exarchatum Ravennatinum sicut antiquitus erat, atque provincias Venetiarum, et Histriam, necnon et cunctum ducatum Spoletinum et Beneventanum.*— S.-M.

la Romagne et le duché d'Urbin, Charles n'ajouta que les patrimoines de l'église de Rome, répandus dans les duchés de Spolète, et de Bénévent, dans la Toscane, dans la Campanie et ailleurs[1]. C'était depuis long-temps le sujet des contestations entre les papes et les rois lombards. Il paraît même par les sollicitations réitérées d'Adrien, que Charlemagne qui avait si vivement pressé Didier de les restituer, ne se pressa pas autant de les rendre lui-même, lorsqu'il en fut le maître. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui a trompé ces écrivains, qui ont confondu ces patrimoines avec les provinces où ils étaient situés. Les provinces restèrent attachées au royaume de Lombardie. Il est vrai que le pape semblait avoir alors acquis quelque droit sur le duché de Spolète, dont les habitans s'étaient donnés à lui; mais ce duché faisant partie des États conquis par Charlemagne, les habitans n'en pouvaient transporter la propriété au pape, qui reconnaissait lui-même Charlemagne pour son souverain. Aussi cette possession ne fut-elle pas de longue durée; on voit dans la suite que le duché de Spolète appartenait à Charles et qu'il faisait partie du royaume d'Italie. Les ducs de Bénévent demeurèrent maîtres de leur duché; ils se rendirent peu après indépendans et prirent la qualité de princes. Au reste, le seul monument qui pourrait constater avec certitude l'étendue de la donation de Charlemagne, serait l'acte même; mais cet acte n'est rapporté par aucun écrivain; il est vraisemblable que l'original et les copies disparurent bientôt, grace aux partisans des papes, qui ne tardèrent pas à porter

[1] Les faits font bien voir que c'est ainsi que l'on doit entendre le texte d'Anastase le bibliothécaire.— S.-M.

leurs prétentions au-delà des bornes fixées par la donation.

Mais s'il s'est trouvé des auteurs qui ont exagéré la libéralité de Charlemagne à l'égard des papes, il en est aussi qui ont supposé dans le pape Adrien un excès de complaisance envers ce prince. Sigebert a prétendu que pendant le séjour que Charles fit à Rome, Adrien embrasé de reconnaissance tint un Synode dans lequel, outre la principauté de Rome, il lui conféra le droit d'élire les papes, et de donner l'investiture des archevêchés et évêchés dans toute l'Italie sous peine d'anathême et de confiscation de biens contre ceux qui n'obéiraient pas à ce décret. Mais si l'on entend par la principauté de Rome la dignité de patrice, Charles en était revêtu depuis long-temps. Ce titre le substituait aux Exarques, et lui donnait dans Rome une autorité réelle, quoiqu'il restât toujours dans cette ville et dans son duché quelques vestiges de la domination des empereurs d'Orient; ils y tinrent leurs officiers et y furent reconnus pour souverains jusqu'au pontificat de Léon III, successeur d'Adrien. Ce fut alors que tous leurs droits s'éteignirent dans Rome, le sénat et le peuple de concert avec le pape les ayant fait passer sur la tête de Charlemagne, qu'ils élevèrent de la dignité de patrice à celle d'empereur romain. Quant à l'élection des papes on ne voit pas que nos rois ayent fait usage d'un droit si précieux, qu'ils n'auraient pas négligé. XXV. Erreur de Sigebert.

Charlemagne ne séjourna que huit jours à Rome, après lesquels il retourna devant Pavie. Il en resserra le blocus et réduisit la ville à une extrême disette. La peste se joignit à la famine, et le désespoir du peuple, qui menaçait d'ouvrir les portes aux Français, obligea XXVI. Prise de Pavie et de Vérone.

enfin Didier à se rendre à discrétion. Charles ne voulut entendre à aucune autre condition. Il entra triomphant dans Pavie au commencement de juin. Cette prise le rendit maître de tout le royaume des Lombards. Dans cette conquête, plus rapide que l'expulsion des Goths, la valeur de ce grand prince fut secondée de l'autorité et de l'adresse d'Adrien, qui travaillait à lui gagner les cœurs, tandis que ses soldats forçaient les remparts. Aussitôt après la réduction de Pavie, Charles fit marcher son armée à Vérone, où Adalgise s'était renfermé[1]. Ce jeune prince s'y défendit d'abord avec courage; mais voyant enfin qu'il ne pourrait tenir long-temps contre le vainqueur de son père, il en sortit pendant la nuit avec ses effets les plus précieux. Aussitôt après sa retraite la ville se rendit, et remit entre les mains de Charles, Gerberge et ses deux fils. On ignore la destinée de la mère et du fils aîné nommé Pépin. Le cadet qui portait le nom de Siagrius alla ensevelir ses malheurs dans un cloître, d'où l'éclat de sa vertu le tira dans la suite pour le placer sur le siége épiscopal de Nice. L'Église l'a mis au nombre des saints.

XXVII. Extinction du royaume des Lombards.

De retour à Pavie Charles emmena en France Didier, sa femme[2] et sa fille, cette même princesse qu'il avait épousée et répudiée quatre ans auparavant. Il les relégua d'abord à Liége [*Leodium* ou *Leodicum*], d'où ils furent transférés à Corbie [*Corbeia*]. Ce fut là que Didier fit pénitence de cette politique injuste et

[1] *Adalgisus, in quo Langobardi multum spei habere videbantur.* Eginhard, *annal. Franc.* ann. 774. — S.-M.

[2] *Desiderium Longobardorum regem, et ejus conjugem secum in Franciam deportavit.* Anast. *de vit. pont. Rom.* p. 108. On apprend des actes publics que la femme du roi des Lombards se nommait Ansa. — S.-M.

fausse qui lui avait fait perdre ses États lorsqu'il pensait les aggrandir. Le royaume des Lombards avait subsisté deux cent six ans. Le nom de Lombardie ne fut pas éteint avec ses rois ; non-seulement il demeura au pays qu'avaient possédé les Lombards aux environs du Pô, mais même les ducs de Bénévent donnèrent ce nom aux terres de leur domination qui comprenait presque tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples[1]. Dans cette révolution les empereurs perdirent entièrement l'espérance, qu'ils avaient conservée jusqu'alors, de recouvrer l'Exarchat de Ravenne et les pays dont les derniers rois lombards s'étaient emparés. Il ne leur resta en Italie que les duchés de Naples, de Melphes [ou Amalfi] et de Gaëte[2], dont ils firent une nouvelle province à laquelle ils donnèrent aussi le nom de Theme de Lombardie[3]. Ils conservèrent encore la pointe de l'ancienne Calabre où sont Gallipoli (*Callipolis*) et Otrante[4], et la nouvelle Calabre depuis Cosenza jusqu'à Reggio. La Sicile et la Sardaigne demeurèrent en leur puissance, jusqu'au temps où les Sarrasins s'en emparèrent. Les deux Calabres furent réunies sous le gouvernement du patrice de Sicile, et c'est de là qu'est venue la dénomination des deux Siciles, l'une en-deçà, l'autre au-delà du Fare. Les rois de France se réservèrent la souveraineté sur les États accordés au Saint-Siége; ce qui n'empêchait pas que le pape n'exercât dans l'Exarchat et dans les deux Pentapoles la juridiction temporelle; il en avait le domaine

[1] Arigis, qui était à cette époque duc de Bénévent, était gendre de Didier, dont il avait épousé la fille Adalberge. Voyez ci-dev. p. 234, not. 3, liv. LXIV, § 35.—S.-M.

[2] Νεάπολις, Ἀμάλφη, Γαϊτή. —S.-M.

[3] Θέμα Λογουβαρδίας.—S.-M.

[4] Voyez ci-dev. p. 234, not. 2, liv. LXIV, § 35.—S.-M.

utile. Comme il y avait en Italie des habitants de plusieurs nations, Italiens, Lombards, Français, Bavarois, Charlemagne voulut que chacun fût jugé selon les lois de son pays[1].

XXVIII. Vaine entreprise d'Adalgise.

Theoph. p. 378. Cedr. t. 2, p. 468 Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 163. Eginh. annal. Aimoin, l. 4, c. 70, 71. Giann. hist. Nap. l. 6, c. 1. Murat. ann. d'Ital. p. 360, 361, 367, 368, 373. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p 384, 386, 396.

Adalgise s'était embarqué à Pise[2] pour se réfugier à Constantinople. Mais obligé apparemment de relâcher en plusieurs endroits, il n'y arriva qu'après la mort de Constantin. Léon le reçut avec bienveillance, lui conféra le titre de patrice[3], changea son nom lombard en celui de Théodote[4], lui promit avec la vanité naturelle aux Grecs de le rétablir dans ses États, et ne lui donna que de belles paroles. Cependant ce jeune prince entretenait de secrètes intelligences avec les trois ducs de Frioul, de Spolète et de Bénévent[5], qui dédaignant d'obéir à un roi étranger, souhaitaient de relever le royaume des Lombards. Adalgise leur faisait espérer que l'empereur lui donnerait une flotte et des forces suffisantes pour reconquérir ses États. Les ducs de leur côté lui promettaient de tenir leurs troupes prêtes pour le seconder. Mais le pape qui veillait à

[1] En vertu d'un capitulaire intitulé, *de causis regni Italiæ*, donné en l'an 793. Baluze, *capitul.* t. 1, p. 258.— S.-M.

[2] Cette indication vient de Paul Diacre, dans son petit écrit sur les évêques de Metz.— S.-M.

[3] *Adalgisus desperatis patriæ rebus, relicta Italia, in Græciam ad Constantinum imperatorem se contulit: ibique in patriciatus ordine atque honore consenuit.* Eginhard, *annal. Franc.* ann. 774.—S.-M.

[4] Théophane dit, p. 378, que le roi des Lombards Théodote vint dans la ville impériale, ὁ τῶν Λογγιβάρδων ῥῆξ Θεόδοτος ἐν τῇ βασιλευούσῃ ἐληλυθὼς πόλει. Cédrénus, t. 2, p. 468, lui donne par une erreur de copiste, je pense, le nom de *Tellerigus*. C'est le nom du roi des Bulgares qui vivait à la même époque, et dont il sera bientôt question. Le traducteur latin de Théophane, auteur de l'histoire mêlée, a rétabli dans son texte le nom d'Adalgise, *hist. misc.* l. 22, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 163.—S.-M.

[5] Rotgand ou Rodgans duc de Frioul, Hildebrand duc de Spolète, Arigia duc de Bénévent et en outre Réginald duc de Chiusi ou Clusium. —S.-M.

maintenir la puissance des Français pour conserver la sienne, ayant découvert ce complot, en instruisit Charlemagne[1]. Le roi ne tarda pas à revenir en Italie; et par une seule bataille, dans laquelle le duc de Frioul perdit la vie, il détruisit cette ligue, et avec elle les espérances d'Adalgise[2]. D'autres tentatives, dont nous parlerons dans la suite, ne furent pas plus heureuses.

XXIX. Guerre des Sarrasins. Theoph. p. 376. Cedr. t. 2, p. 467. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 163.

Depuis la perte de Ravenne et l'extinction de l'Exarchat, les empereurs regardaient avec assez d'indifférence ce qui se passait dans cette partie de l'Italie. Les Sarrasins et les Bulgares occupaient toute leur attention. Ces redoutables ennemis, déja maîtres des deux extrémités de l'empire, insultaient souvent la capitale même, et faisaient trembler l'empereur jusque dans son palais. Le Sarrasin Alphadal[3] fit une course en Asie[4], d'où il enleva cinq cents habitants; mais à son retour, la garnison de Mopsueste, l'ayant surpris dans une embuscade, lui tua mille hommes. Curic[5], gouverneur du château de Sycé[6] en Pamphylie, étant sorti de sa place, fut enlevé par un corps de Sarrasins[7]. Le

[1] La lettre dans laquelle on trouve cette imputation a été insérée dans le Recueil des historiens de France, t. 5, p. 548, *epist.* 5, *Hadr.* I. Elle contient presque tous les détails indiqués dans ce paragraphe, dont elle est la seule source originale.—S.-M.

[2] Cette expédition eut lieu en l'an 776. — S.-M.

[3] Ce général est nommé *Alphadal Barinar*, dans Théophane, p. 376, ὁ Ἀλφαδὰλ Βαρινάρ. Dans Cédrénus, t. 2, p.467, simplement ὁ Φαδάλ. Dans l'Histoire mêlée, *Alfadalbadinar*. Ce personnage, qui m'est inconnu d'ailleurs, s'appelait sans doute en arabe *Fadhl* ou *Alfadhl*, nom commun à cette époque; mais j'ignore quelle peut avoir été la forme réelle du nom qui suit.— S.-M.

[4] *En Romanie*, εἰς Ῥωμανίαν, c'est le nom que l'on donnait alors à l'empire. — S.-M.

[5] Il est nommé dans Théophane, p. 376, *Curicus Sergius*, ὁ Κούρικος Σέργιος.— S.-M.

[6] Voyez ci-dev. § 16, p. 285, not. 1.— S.-M.

[7] Les auteurs arabes que nous connaissons n'ajoutent rien à ces détails. Les notions qu'ils donnent sont très-courtes et très-confuses. Les Ara-

même accident arriva dans le même temps à Sergius [1], vice-roi de Cypre [2]. Ces pertes furent réparées par une nouvelle peuplade de chrétiens et de juifs, qui abandonnèrent la Syrie pour se réfugier dans l'empire [3]. Ces malheureux fuyaient la cruauté du khalife Almansor [4], qui, étant venu à Jérusalem, faisait marquer d'un fer rouge sur les mains [5] ceux qui n'étaient pas musulmans.

xxx. Guerres de Bulgarie.

Theoph. p. 376, 377. Cedr. t. 2, p. 467. Zon. l. 15, t. 2, p. 112. Hist. misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 163.

Le mauvais succès de l'expédition entreprise huit ans auparavant contre les Bulgares semblait avoir découragé l'empereur. Le naufrage qu'il avait essuyé lui faisait craindre le Pont-Euxin comme le tombeau des flottes romaines. Cependant, en cette année 774, il se hasarda encore sur cette mer si orageuse. Il fit voile au mois de mai avec deux mille barques [6], à dessein d'entrer dans le Danube [7]. En même temps, sa cava-

bes étaient alors dans l'usage de faire tons les ans, an printemps, une expédition sur le territoire de l'empire. C'est dans une expédition de ce genre qu'en 776, ils prirent Ancyre, selon Ibn-alathir, Ms. Arab. t. 1, f° 15 r°. —S.-M.

1 Surnommé *Lackerphabus*, ὁ Λαχέρφαβος Σέργιος. Theoph. p. 376. —S.-M.

2 Εἰς Κύπρον ἐκ προσώπου ὤν. Theoph. p. 376. Voyez une expression semblable, ci-dev, p. 58, not. 3, et p. 75, not. 5, liv. LXII, § 31 et 40. — S.-M.

3 Ils vinrent par mer, διὰ θαλάσσης ἔφυγον εἰς Ῥωμανίαν. Theoph. p. 376. — .-M.

4 Ἀβδελᾶς, *Abdelas* ou Abd-allah, selon les auteurs grecs. Voyez ci-dev. p. 204, not. 5, liv. LXIV, § 16.—S.-M.

5 Ἐπέτρεψε γραφῆναι τοὺς χριστιανοὺς καὶ τοὺς Ἑβραίους εἰς τὰς χεῖρας. Theoph. p. 376. Les auteurs syriens parlent aussi des cruautés de ce khalife contre les chrétiens.— S.-M.

6 Στόλον χελανδίων δισχιλίων. Theoph. p. 376. Voyez ci-dev. p. 243, not. 6, liv. LXIV, § 41.— S.-M.

7 Le texte de Théophane, p. 376, présente ici une circonstance curieuse, qui me paraît n'avoir pas encore été remarquée et qui cependant méritait de l'être, parce qu'elle semble contenir la plus ancienne mention des Russes. On y voit que ces peuples étaient à cette époque auxiliaires des Bulgares. Cet historien dit que Constantin envoya sa flotte dans le Danube, pour y attaquer les barques ou chélandes russes, (?) Ἀπελθὼν καὶ αὐτὸς εἰς τὰ Ῥούσια χελάνδια ἀπενίκησε πρὸς τὸ εἰσελθεῖν εἰς τὸν Δανούβιον.— S.-M.

lerie[1] eut ordre de s'arrêter aux gorges des montagnes[2], et de pénétrer dans le pays, dès qu'il aurait attiré sur lui toutes les forces des Bulgares. Mais la flotte n'était encore qu'à Varna[3], que ce prince inconstant et timide, frappé d'une vaine terreur, ne songeait plus qu'au retour. Les Bulgares, que ces mouvements avaient effrayés, saisis de la même crainte, vinrent lui demander la paix[4]. Elle fut bientôt arrêtée et confirmée par serment de part et d'autre. L'empereur en se retirant garnit de troupes les forteresses qu'il avait fait batir sur cette frontière. Il avait des espions dans le conseil des Bulgares; au mois d'octobre, il reçut avis que les Bulgares[5] projetaient de détruire une de ces forteresses nommée Berzétie[6], et qu'ils se préparaient à y envoyer douze mille hommes[7]. Il y avait alors à Constantinople des députés des Bulgares[8] : pour leur cacher son dessein, il publia qu'il allait marcher contre les Sarrasins; il assembla une nombreuse armée, et fit passer en Asie ses drapeaux et ses équipages de guerre. Ayant ensuite congédié les députés, dès qu'il les sut rentrés en Bulgarie, il se mit en marche à la tête de quatre-vingt mille hommes[9], et fit tant de diligence,

[1] Τοὺς τῶν Καβαλλαρικῶν θεμάτων ϛρατηγούς. Theoph. p. 376. — S.-M.

[2] Ἔξω τῶν κλεισουρῶν. Theoph. p. 376. — S.-M.

[3] Ἕως τῆς Βάρνας. Theoph. p. 376. Voyez au sujet de cette ville, t. 11, p. 447, not. 1, liv. LXI, § 25. — S.-M.

[4] Leurs ambassadeurs se nommaient *Boïlas* et *Tzigatus*. Theoph. p. 376. — S.-M.

[5] Ou plutôt le prince de Bulgarie, ὁ κύρις Βουλγαρίας. Theoph. p. 376. — S.-M.

[6] Βερζητίας. J'ignore la situation de cette ville. Les Bulgares voulaient en transporter les habitants dans leur pays. — S.-M.

[7] Théophane ajoute *et les Boïards*, καὶ Βοϊλάδας. Voyez ci-dev. p. 246, not. 3, liv. LXIV, § 42. — S.-M.

[8] Οἱ ἀποκρισιάριοι τοῦ κυροῦ Βουλγαρίας. Theoph. p. 377. — S.-M.

[9] Tant les garnisons des thèmes, τοὺς ταξάτους τῶν θεμάτων, que les troupes du thème des Thracésiens, τοὺς Θρᾳκησιανοὺς, que celles du thê-

que les Bulgares le virent dans leur pays [1] avant que d'avoir appris son départ. Il renversa comme un torrent tout ce qu'il rencontra sur son passage, tailla en pièces les douze mille hommes qui assiégeaient déja Berzétie, fit le dégât dans le pays, enleva grand nombre de prisonniers, et revint à Constantinople chargé de dépouilles et couvert du sang des Bulgares. Il rentra dans le pompeux appareil d'un triomphe, se vantant d'avoir exécuté un si glorieux exploit sans qu'il en eût coûté à l'empire une goutte de sang [2].

An 775.

XXXI. Constantin trompé par le roi des Bulgares.

Non content de cette vengeance, il mit en mer l'année suivante une nombreuse flotte, sur laquelle il fit embarquer douze mille chevaux. Pour lui, il prit la route de terre avec le reste de sa cavalerie. C'était alors toute la force des armées romaines, et dans l'état de décadence où la milice était depuis long-temps, on comptait pour rien l'infanterie, comme je l'ai déja remarqué dès le temps de la guerre des Goths. A la hauteur de Mésembrie, la flotte essuya une furieuse tempête qui la détruisit presque entière, et l'empereur revint à Constantinople sans avoir vu le pays ennemi. Ce qui s'était passé l'année précédente faisait assez connaître à Téléric, roi des Bulgares [3], qu'il avait des traîtres dans son conseil : pour les découvrir, il usa

me d'*Optimatum*, τοὺς Ὀπτιμάτους. —S.-M.

[1] En un lieu nommé *Lithosoria*, Λιθοσώρια. Theoph. p. 377. —S.-M.

[2] Aussi selon Théophane, p. 377, appelait-il cette guerre, *la noble guerre*, τὸν πόλεμον τοῦτον ἐπωνόμασεν εὐγενῆ. — S.-M.

[3] Théophane l'appelle, p. 377, *Tzerig*, ὁ Τζέριγος ὁ κύρις Βουλγαρίας. Élérich, Ἐλερίχος, dans Cédrénus, t. 2, p. 467. C'est Zonare, l. 15, t. 2, p. 112, qui donne le nom de *Télérich* adopté par tous les historiens, ὁ τῶν Βουλγάρων ἀρχηγὸς Τελέριχος. On ignore à quelle époque il était devenu chef des Bulgares. Voyez ce qui a été dit des rois ses prédécesseurs, ci-dev. p. 242, not. 2. p. 243, not. 1. p. 245, not. 4 et 5, p. 246, not. 2, p. 251, not. 1, et p. 252, not. 1 et 2, liv. LXIV, § 41, 42 et 45. —S.-M.

d'un artifice qui lui réussit. Il écrivit à l'empereur, *qu'il était las de commander une nation indocile; que les exemples de ses prédécesseurs massacrés par leurs propres sujets ne lui faisaient attendre qu'une fin tragique; qu'il enviait le sort de Sabinus*[1], *plus heureux à la cour de Constantinople que sur le trône de Bulgarie, et qu'il était résolu d'aller passer ses jours auprès de l'empereur; mais que pour exécuter ce dessein, il avait besoin de confidents; qu'il n'osait se fier à personne de sa cour, et qu'il suppliait l'empereur de lui mander, si les Romains n'avaient pas en Bulgarie quelques amis, dont la fidélité et la discrétion pussent l'aider à sauver sa famille, et lui procurer une retraite facile et assurée.* L'empereur donna dans le piége; il lui manda les noms de ses correspondants, et Téléric les fit mourir dans de cruels supplices.

XXXII. Mort de Constantin.

Constantin, confus de son imprudence, partit[2] à la tête d'une armée, pour en effacer la honte dans le sang des Bulgares. Mais à peine avait-il passé Arcadiopolis, éloignée de Constantinople d'environ vingt-cinq lieues, qu'il fut obligé de revenir sur ses pas. Des charbons qui parurent sur ses jambes lui causèrent une fièvre ardente, que nul remède ne put soulager. Il se fit porter à Sélymbrie, où, ayant été embarqué pour être transféré à Constantinople, il expira dans le vaisseau au pied du château de Strongyle, le 14 septembre, âgé de cinquante-six ans, après en avoir régné trente-quatre, deux mois et ving-six jours. On dit qu'au milieu des ardeurs cruelles dont il était dé-

Theoph. p. 377, 378. Cedr. t. 2, p. 467, 468. Hist. Misc. l. 22, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 163. Zon. l. 15, t. 2, p. 112, 113. Glycas, p. 284. Joël, p. 177. Niceph. p. 86. Suid. in Κωνςαντῖνος. Menol. Basil. ad 17. Apr. Georg. Hamart. chr. Mss. Pagi ad Bar.

[1] Voyez ci-dev. p. 245, not. 4, et p. 246, liv. LXIV § 42.—S.-M.

[2] Au mois d'août 775.—S.-M.

voré, il s'écriait en désespéré, qu'il sentait déja toutes les fureurs des flammes éternelles; qu'il ordonna de réparer les injures qu'il avait faites à la Sainte Vierge et aux Saints, de respecter les reliques et les églises, et qu'il recommanda à haute voix à son chambellan Théophane, d'avoir soin du secret important qu'il lui avait confié. Léon après la mort de son père ayant voulu savoir de Théophane quel était ce secret, apprit que son père avait caché en terre une somme de cinquante mille livres d'or, qui devait être employée à l'usage des Césars et du Nobilissime. Il l'envoya sur-le-champ enlever, sans en faire aucune part à ses frères pour qui elle était réservée. Constantin fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres; mais sa mémoire fut tellement et si long-temps en horreur, que, quatre-vingts ans après, Michel III, qui rétablit le culte des images, fit déterrer ses os, et les fit brûler dans une place de Constantinople destinée au supplice des meurtriers.

XXXIII. Réflexions sur la mémoire de Constantin Copronyme.

Les hérétiques des derniers siècles ne sont pas les premiers qui se soient efforcés vainement de remettre en honneur la mémoire de ce prince impie. Nicéphore, patriarche de Constantinople, né sous son règne, rapporte que les iconoclastes lui donnaient de grands éloges, et que contredisant effrontément des faits encore récents, ils le représentaient comme un prince heureux, invincible, illustre par de grands exploits. George Hamartolus[1], qui vivait dans le neuvième siècle, observe que Constantin Copronyme est le héros des

[1] La chronique de cet auteur est encore inédite. Elle n'est guère autre chose qu'une copie souvent littérale de Théophane et des autres chronographes ses continuateurs.— S.-M.

ennemis de la religion. Tous s'accordent, dit-il, à le combler de louanges; tous le donnent pour un prince victorieux et plein de sagesse, fléau des Barbares et de la superstition. Mais, selon la remarque de ces deux auteurs, ces éloges sont autant de contre-vérités. Il peut se faire, il est vrai, que la haine publique ait chargé le portrait de ce prince, et que par une prévention trop naturelle les Orthodoxes persécutés ayent donné crédit sans beaucoup d'examen à des bruits populaires : parmi tant de vices ténébreux ils en ont cru apercevoir qui n'existaient pas. Je mets dans ce rang ce qu'on lit dans Suidas, que ce prince était Sarrasin dans le cœur; qu'il adorait Vénus, qu'il lui sacrifiait des victimes humaines, qu'il immolait des enfants pendant la nuit. Mais sur quelle autorité peut-on se fonder pour contredire les écrivains contemporains, qui dépeignent Constantin Copronyme comme un prince livré aux plus sales voluptés, puni de ses débauches même pendant sa vie par des infirmités honteuses, par des ulcères qui lui firent perdre plusieurs de ses membres; troublé sans cesse de terreurs qui lui ôtaient le sommeil; brutal à l'égard de ses domestiques qu'il faisait déchirer à coups de fouets, dégradant la majesté impériale jusqu'à les frapper lui-même; inhumain autant qu'injuste, se faisant apporter les membres sanglants des martyrs, et se repaissant de leurs supplices; cruel persécuteur, ennemi de Dieu et des hommes, digne de n'être loué que par ceux qui lui ressemblent.

Il avait eu d'Irène, Léon qui lui succéda. Il laissa d'Eudocie, sa troisième femme, cinq fils : Christophe et Nicéphore, qu'il avait nommés Césars; Nicétas, XXXIV. Enfants de Constantin.

auquel il donna le nom de Nobilissime; Anthimus et Eudoxe ou Eudocime, qui reçurent ensuite le même titre de leur frère Léon. L'Histoire Ecclésiastique fait un grand éloge d'Anthuse, fille de Constantin. Elle conserva la pureté de la doctrine dans laquelle Irène sa mère l'avait élevée. Pendant la vie de son père, elle refusa de se marier et vécut dans la retraite. Après sa mort, elle distribua aux pauvres une partie de ses biens; elle en employa une autre à relever les monastères que son père avait détruits, et à racheter les captifs. Elle donna ses habits pour l'ornement des églises. Sa belle-sœur Irène et son neveu Constantin l'invitèrent en vain dans la suite à vivre à la cour; elle se renferma dans un monastère. Mais ce qui rendra sa mémoire précieuse à jamais, c'est qu'elle donna le premier exemple de ces fondations aussi utiles aux états qu'honorables au christianisme. Elle fit bâtir et dota richement un hôpital, où l'on recevait les enfants orphelins ou abandonnés de leurs parents : se regardant comme leur mère, elle les visitait souvent et veillait à leur entretien. Dès qu'ils étaient en âge d'être instruits, elle mettait les garçons sous la conduite de quelques sages vieillards, qui les formaient au travail et à la vertu; les filles étaient distribuées dans des monastères, où elle prenait soin de pourvoir à leur subsistance et ensuite à leur établissement. Elle a mérité dans l'Église le titre de sainte, et dans la société civile celui de bienfaitrice de l'humanité.

XXXV. Bonne conduite de Léon au commencement de son règne.

L'Église depuis long-temps tourmentée par les fureurs de Copronyme, parut respirer au commencement du règne de Léon. Ce prince âgé de vingt-cinq ans semblait vouloir réparer les maux qu'avait causés

le mauvais gouvernement de son père. Il respectait le culte ancien, il honorait la profession monastique. Plusieurs siéges métropolitains étaient vacants; il y fit nommer des abbés recommandables par leurs mœurs et par leur doctrine. Les troupes de l'empire se trouvaient dans un aussi grand désordre que les églises; la débauche et la désertion les avaient affaiblies; il resserra les nœuds de la discipline; il leva des recrues dans les provinces mêmes pour compléter les corps qui résidaient dans chacune. L'avarice de son père avait accumulé de grands trésors; il en fit usage pour gagner les cœurs de ses sujets, sans épuiser les fonds nécessaires aux besoins de l'état.

Theoph. p. 378. Cedr. t. 2, p. 468. Manass. p. 89. Zon. l. 15, t. 2, p. 113. Glyc. p. 285.

Son fils Constantin était âgé de cinq ans. Le dimanche des Rameaux de l'année suivante 776, tous les seigneurs se rendirent ensemble au palais, et prièrent l'empereur de conférer à son fils le titre d'Auguste. Une foule de peuple qui les avait suivis les secondait par ses cris. L'empereur, qui le désirait plus que personne, feignit de vouloir le refuser, pour les attacher plus fortement au jeune prince. *Je n'ai que ce fils*, leur disait-il; *je souhaite qu'il me succède, mais je désire encore plus qu'il vive heureux et tranquille. Si la Providence abrégeait mes jours, et que je laissasse mon fils en bas-âge, peut-être mépriseriez-vous son enfance; peut-être un nouveau maître, en lui arrachant le sceptre, croirait encore devoir lui ôter la vie. N'exigez pas de moi que je lui fasse un présent qui pourrait lui être funeste.* Tous s'écrient, que s'ils ont le malheur de perdre Léon, il n'aura jamais d'autre successeur que son fils. Les instances redoublèrent de jour en jour

An 776.

XXXVI. Le jeune Constantin Auguste.

Theoph. p. 378, 379. Cedr. t. 2, p. 468. Zon. l. 15, t. 2, p. 114.

jusqu'au jeudi-saint. Enfin l'empereur, se rendant à leurs vœux, leur ordonna de s'assembler le lendemain dans le cirque, pour prêter serment au nouveau prince. Jamais on ne vit un concours si unanime. Tout le peuple, sénateurs, soldats, artisans jurèrent sur la croix qu'ils ne reconnaîtraient jamais d'autre empereur que Léon, Constantin et leur postérité, tant qu'elle subsisterait. Le jour suivant, Léon et son fils, accompagnés des deux Césars et des deux Nobilissimes, se rendirent à Sainte-Sophie, et montèrent dans la tribune avec le patriarche, tandis que tous les ordres de l'état déposaient sur l'autel l'acte de leur serment. Alors l'empereur élevant la voix : *Mes frères*, leur dit-il, *vous voyez que je cède à vos désirs;* et leur montrant Constantin, *n'oubliez jamais que c'est l'Église, que c'est Jésus-Christ même qui vous le mettent entre les mains.* Ils s'écrièrent, *qu'ils prenaient le Fils de Dieu à témoin de la fidélité qu'ils juraient à son fils; qu'ils le conserveraient comme un dépôt sacré, et qu'ils seraient toujours prêts à donner leur vie pour son service.* Le couronnement se fit le matin du jour de Pâques. Au lever de l'aurore, l'empereur se rendit au cirque; la couronne fut placée sur un autel qu'on avait dressé, et le patriarche ayant prononcé les prières accoutumées, l'empereur la posa lui-même sur la tête de son fils, au milieu des acclamations de tout le peuple. Cette nombreuse assemblée marcha ensuite en bon ordre à Sainte-Sophie, où l'on célébra l'office. L'impératrice Irène y alla séparément avec toute la pompe de la majesté impériale, et se plaça avec sa cour dans les hautes galeries.

Cette brillante cérémonie causait une extrême joie

au peuple, toujours avide de spectacles; mais elle piquait la secrète jalousie des Césars. Ils voyaient avec chagrin un enfant de cinq ans les écarter du trône, où la faible santé de Léon leur laissait l'espérance de parvenir. Un mois après on accusa Nicéphore, le plus ambitieux des quatre frères, d'avoir tramé un complot contre l'empereur avec plusieurs officiers de la maison impériale. L'empereur, n'osant se charger de ce que la punition pouvait avoir d'odieux, assembla le sénat, et lui mit sous les yeux les preuves de la conjuration. On s'écria qu'il ne fallait point épargner des parjures, qui avaient déja oublié le serment fait à Constantin de servir fidèlement Léon et son fils. Une flatterie injuste et barbare condamnait même Christophe, parce que son frère Nicéphore était coupable. Léon au contraire, plus clairvoyant sur son véritable honneur, fit grace à Nicéphore parce que Christophe était innocent. Il ne voulut pas même verser le sang des conjurés; il se contenta de les faire raser et battre de verges, et les relégua dans le pays de Cherson[1] pour y être détenus en prison perpétuelle.

XXXVII. Conspiration de Nicéphore. Theoph. p. 380. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 164.

Un événement singulier étonna Constantinople, et fit sentir jusqu'où peut aller l'instabilité des choses de la vie. Téléric[2], roi des Bulgares, qui deux ans auparavant avait joué Constantin en faisant semblant de vouloir se retirer à sa cour, fut obligé, cette année 777, d'exécuter tout de bon ce qu'il avait alors feint par artifice. Ayant encouru la haine de sa nation,

An 777. XXXVIII. Le roi des Bulgares se réfugie près de l'empereur. Theoph. p. 380. Cedr. t. 2, p. 468.

[1] Ἐξώρισεν εἰς Χερσῶνος τὰ κλίματα. Theoph. p. 380. Justinien II détrôné y avait été relégué. — S.-M.

[2] Il est appelé ici par Théophane, p. 380, *Telerus*, Τέλερος ὁ τῶν Βουλγάρων κύριος. Il est nommé par erreur dans Cédrénus, t. 2, p. 468, *Pellerigus*, sans doute pour *Tellerigus*. Voyez ci-dev. § 31, p. 302, not. 3. — S.-M.

Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 164.

il se crut en danger sur un trône ensanglanté par le massacre de plusieurs rois, et se réfugia auprès de Léon. L'empereur, oubliant la mort cruelle que Téléric avait fait souffrir aux amis de son père, lui ouvrit un asile, lui fit recevoir le baptême, le créa patrice, et daigna même l'allier à sa famille, en lui faisant épouser la cousine de l'impératrice[1].

An 778.

XXXIX. Guerre des Sarrasins.

Theoph. p. 378, 380. Cedr. t. 2, p. 468. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 164.

Le khalife Mahady, fils d'Almansor[2], était monté sur le trône la même année que Léon[3]. Aussi guerrier que son père, il ne cessait de ravager les provinces romaines. Abasbal[4], un de ses généraux, arriva dans ses courses à une caverne[5], où les Romains tenaient enfermés un grand nombre de Sarrasins prisonniers. Il en força l'entrée et délivra ces malheureux, qui depuis long-temps n'avaient vu la lumière du jour. [Le général] Othman[6] se signalait aussi par le pillage de

[1] Ζεύξας αὐτῷ καὶ τὴν τῆς γυναικὸς αὐτοῦ Εἰρήνης ἐξαδέλφην. Theoph. p. 380. — S.-M.

[2] Μαδί. *Madi* ou plutôt *Mahady* ou *Mahdy*, nom sous lequel est connu le 3ᵉ des khalifes abbassides, n'est rien autre chose que le surnom ou titre honorifique pris par Mohammed, fils et successeur de Mansour. C'est ce qu'on trouve aussi dans Théophane, p. 385. Μαδὶ ὁ καὶ Μουαμέδ. *Mahady* signifie en arabe *directeur, conducteur*. Il est appelé *Madis*, Μαδὶς, dans Constantin Porphyrogénète, *de adm. imp.* c. 22. — S.-M.

[3] Selon Théophane, p. 378, le khalife Mansour mourut la même année et le même mois que Constantin Copronyme, qui, comme on l'a vu, cessa de vivre le 14 septembre 775. Ce qui est assez d'accord avec ce que rapportent les auteurs orientaux, qui disent que le khalife mourut à Bir-Maïmoun sur la route de la Mecque, dont il exécutait le pélerinage, le 6 de dsou'lhidjah de l'an 158 de l'hégire qui correspond au samedi 7 octobre 775. — S.-M.

[4] Ἀβασβαλή. Ce chef arabe m'est inconnu. J'ignore quel peut avoir été son véritable nom. Les Arabes nomment Tsamauah fils de Walid, et Isa fils d'Ali, parmi les généraux qui faisaient à cette époque la guerre aux Romains. — S.-M.

[5] Selon Théophane, p. 378, elle se nommait *Causis*, τὸ σπήλαιον, τὸ ἐπιλεγόμενον Καῦσιν, elle tirait ce nom, ajoute-t-il, de la fumée qui y était constamment, ἀπὸ καπνοῦ. — S.-M.

[6] Lebeau ajoute *fils du calife*. C'est une conjecture et une erreur de Lebeau. Théophane ne dit rien de

l'Asie [1]. Pour l'obliger de quitter ce pays, l'empereur fit marcher du côté de la Syrie une armée de cent mille hommes [2], commandée par quatre généraux sous les ordres de [Michel] Lachanodracon [commandant du thême des Thracésiens [3]. Ces généraux, je crois, si on en juge par leurs noms, étaient tous Arméniens de naissance ou d'origine. C'étaient Artavasde, commandant du thême anatolique [4]; Tatzatès, du thême des Boucellariens [5]; Caristérotzès, du thême des Arméniaques [6]; et Grégoire, fils de Mouzalacius, du thême d'Opsicium [7].] — Ils assiégèrent Germanicie [8], et l'auraient prise, si Lachanodracon ne se fût laissé corrompre par l'argent d'Isbal [9], oncle du khalife et gouverneur de la ville. Au lieu de presser le siége, il s'en éloigna pour ravager le pays. Il enleva un grand nombre de Syriens Jacobites,

pareil, p. 380; il rapporte seulement qu'Othman ou comme il l'appelle *Outthmas*, Οὐτθμᾶς, était fils d'un personnage appelé *Kaka*, ὁ τοῦ Κάκα. Il m'est inconnu. Il est certain du reste que le khalife n'eut aucun fils de ce nom et qu'il n'avait à cette époque que des enfants assez jeunes. — S.-M.

1 Ce général, selon Théophane, p. 380, campait ordinairement en un lieu appelé *Dabek*, εἰς τὸ Δάβεκον. Cet endroit était dans une vaste et belle plaine du même nom, située dans la partie septentrionale de la Syrie, près de la Cilicie. — S.-M.

2 Selon les Arabes seulement de quatre-vingt mille hommes. — S.-M.

3 Voyez ce qui a été dit de ce général, ci-dev. § 15, p. 283, not. 5. Les Arabes l'appellent Michel simplement. — S.-M.

4 Ἀρτάβασδος Ἀρμένιος τῶν Ἀνατολικῶν. Theoph. p. 380. — S.-M.

5 Τατζάτης ὁ τῶν βουκελλαρίων. Theoph. p. 380. Ce général est connu des auteurs arabes qui l'appellent *Thazad*. Le nom de *Tadjat* ou *Dadjad* est commun chez les Arméniens, surtout parmi les princes de la famille des Ardarouniens et dans celle des Gnouniens. — S.-M.

6 Καριστερότζης τῶν Ἀρμενιακῶν. — S.-M.

7 Γρηγόριος, ὁ τοῦ Μουζαλακίου, τῶν Ὀψικιανῶν. Theoph. p. 380. — S.-M.

8 *Marasch* des Orientaux. Voyez ci-dev. p. 200, not. 2, liv. LXIV, § 12 et ailleurs. — S.-M.

9 Ὁ Ἰσβαλί. Je ne sais d'où Lebeau a pu tirer que ce général était oncle du khalife. L'histoire mêlée dit sans autorité qu'il était *fils de Mady*, c'est-à-dire du khalife, ce qui n'est pas plus fondé. Je n'ai aucun moyen de reconnaître ce personnage dans les auteurs arabes, qui donnent peu de détails

qui furent transportés en Thrace[1]. Étant ensuite revenu devant la ville, il la trouva en état de faire une longue défense. Othman y avait fait entrer des troupes[2] et des munitions. On ne tira d'autre fruit de cette expédition que la défaite d'un corps de deux mille Sarrasins commandés par cinq émirs[3], qui se firent tous tuer sur la place. Les Romains exagérèrent cet avantage comme un exploit mémorable; on célébra des jeux solennels, auxquels l'empereur et son fils présidèrent avec l'appareil d'un triomphe[4].

An 779.

XL. Vaines tentatives des Sarrasins.

Theoph. p. 381, 382. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 165. Elmacin, hist. Sarac. p. 106.

On a pu observer depuis quelques années, qu'on ne retrouve plus dans les Sarrasins cette valeur impétueuse qui, dans l'espace de soixante ans, avait dompté l'Asie depuis les Indes et l'Afrique jusqu'à l'Océan. Devenus riches et puissants, ils perdirent beaucoup de cette vivacité bouillante qui les aveuglait sur les dangers. Ils avaient méprisé la vie, tant qu'ils en avaient ignoré les douceurs; les charmes de ces riantes contrées, qu'ils avaient conquises, subjuguèrent leur courage; ces cœurs aussi durs que le fer de leurs épées s'amollirent par l'usage des plaisirs; l'éclat de la puissance fit naître l'ambition, et celle-ci les guerres civiles qui les affaiblirent. Cent ans après Mahomet, une armée de cent mille hommes ne portait pas dans son sein autant de valeur qu'en avaient réuni dix mille

sur cette époque.—S.-M.

[1] On en avait déja usé de même dans les guerres antérieures. Voyez ci-dev. p. 210, not. 1, liv. LXIV, § 20. — S.-M.

[2] L'armée de Dabik et les contingents fournis par les émirs ou commandants des provinces. Πέμψας στρατὸν ἐκ τοῦ Δαβέκου καὶ ἀμηράδες. Theoph. p. 380. Voy. ci-dev. p. 311, not. 1.—S.-M.

[3] Ἔπεσον πέντε Ἀμηράδες, καὶ δύο χιλιάδες Ἄραβες. Theoph. p. 380. — S.-M.

[4] Ibn-al-athir, historien arabe, Ms. Ar. t. 1, f° 20 v°, représente cependant cette guerre comme fort désastreuse pour les Musulmans.—S.-M.

soldats du prophète conquérant. Dans les temps dont nous faisons l'histoire, la faiblesse romaine résistait à la puissance sarrasine, et l'Asie-Mineure, unique barrière qui restât du côté de l'Orient pour la défense de Constantinople, était disputée entre les deux nations avec une alternative de bons et de mauvais succès[1]. Mahady[2], pour réparer la honte qu'il avait essuyée l'année précédente, fit partir une armée nombreuse[3] sous la conduite [de Hasan[4]], qui pénétra jusqu'à Dorylée en Phrygie[5], dont il commença le siége. L'empereur, ne voulant pas exposer ses troupes au hasard d'une bataille, donna ordre à ses généraux de les distribuer dans les places fortes, et d'envoyer seulement quelques détachements vers Dorylée pour inquiéter les ennemis, leur couper les convois et les fourrages, et leur enlever les subsistances en faisant le dégât dans le pays. Cette manière de faire la guerre ruina l'armée musulmane. Après dix-sept jours de siége, les vivres manquèrent aux Sarrasins, et le fourrage à leurs chevaux, qui périrent presque tous. Hasan se retira vers Amorium, qu'il fit mine de vouloir assiéger : mais ayant reconnu la force de la place, il retourna en Syrie.

[1] Les annalistes arabes continuent cependant de faire mention des courses que les Musulmans ne cessaient de faire annuellement sur le territoire de l'empire. Ils parlent également de leurs expéditions maritimes et des pirateries qu'ils exerçaient sur les côtes de la Méditerranée. — S.-M.

[2] Ὁ τῶν Ἀράβων ἀρχηγὸς Μαδί. Theoph. p. 381. Voy. ci-dev. p. 310, not. 2. — S.-M.

[3] Μετὰ πολλῆς δυνάμεως Μαυροφόρωντε, καὶ τῶν τῆς Συρίας, καὶ τῆς Μεσοποταμίας. Theoph. p. 381. — S.-M.

[4] Non *Asan*, comme on lit dans Lebeau. Ce général est Hasan fils de Kahthabah, qui servait à cette époque dans l'Asie-Mineure, et dont il est question ci-après, § 41, p. 315, not. 2. On apprend d'Ibn-alathir, Ms. ar. t. 1, f° 59 v°, qu'Hasan fils de Kahthabah mourut en l'an 181 de l'hégire, (797 de J.-C.), âgé de quatre-vingt-quatre ans. — S.-M.

[5] La moderne *Eski-scheher*. — S.-M.

An 780.
XLI.
Défaite des Sarrasins.

Tandis que Mahady persécutait cruellement les chrétiens de ses états et faisait des martyrs[1], [il se préparait à venger les revers que ses troupes avaient éprouvés en combattant les Romains. Il résolut donc de marcher en personne contre eux, et il se hâta de rassembler dans les plaines de Bardan, sur les bords du Tigre[2], toutes les troupes du Khorasan. Il confia ensuite le gouvernement de l'empire à son fils aîné Mousa, surnommé Hady, qui fut son successeur[3]. Il emmena avec lui son autre fils Haroun, surnommé depuis Raschid, ou le Juste[4]. Il se mit en route pour Mousoul, traversa la Mésopotamie, et vint à Halep, où il séjourna quelque temps. Il y signala son zèle musulman contre les Rawendites[5] et d'autres sectaires execrés des orthodoxes de sa loi. Il en fit massacrer un grand nombre et détruire leurs livres. Mahady se porta de là, à travers les défilés des montagnes[6], dans la Cilicie, où il vint camper sur les bords du Djyhan [7].] Il envoya

[1] Selon Théophane, p. 381, les ordres sanguinaires du khalife contre les chrétiens furent mis à exécution par un fanatique, ζηλώτης, qu'il appelle Machésias. Il donne des détails assez étendus sur les cruautés que les chrétiens eurent alors à souffrir. Les auteurs syriens parlent aussi des persécutions de ce khalife. Les écrivains arabes parlent en outre de son zèle contre les hérétiques musulmans et les sectaires de la Syrie. — S.-M.

[2] Bardan était sur la rive orientale du Tigre, à environ cinq lieues au nord de Bagdad. — S.-M.

[3] Voyez ci-après, liv. LXVI, § 22, p. 351, not. 3. — S.-M.

[4] Il devint khalife six ans après, en l'an 786. — S.-M.

[5] Ces sectaires passaient pour originaires du Khorasan. On trouve des détails curieux à leur sujet dans Abou'lféda, II, p. 13. Reiske croit, et je le pense aussi, qu'ils ont de grands rapports avec les Ismaélites de Syrie, avec lesquels ils paraissent être confondus. Il est au moins certain que ceux-ci se trouvent encore dans les mêmes régions. Voyez les notes de Reiske sur Abou'lféda, t. 2, p. 626 et 627, et Freytag, *selecta ex historia Halepi*, p. 70. — S.-M.

[6] Ce que les Romains appellaient *Clisuræ* et les Arabes *Darb*. J'en ai parlé t. 11, p. 131, not. 7, liv. LVII, § 27, et ci-dev. p. 86, not. 1, liv. LXII, § 48 et ailleurs. — S.-M.

[7] C'est le fleuve que les anciens

son fils Haroun [1] et [le général [2]] Othman sur les terres des Romains. — [Il leur adjoignit huit de ses meilleurs généraux [3], parmi lesquels on distinguait les Barmécides, Hasan et Souleïman, fils de Barmek, et Iahya, fils de Khaled. Ce dernier avait l'intendance générale de l'armée. Pour le khalife, il se rapprocha d'Halep [4], et il] s'arrêta dans les plaines de Dabik [5]. Haroun s'avança jusque dans la province de Pont [6], où il assiégea une place forte nommée [Samalou [7]], qui ne se rendit qu'au bout de trente-huit jours, après avoir été presque entièrement réduite en poudre par les machines de guerre. — [Le khalife content des succès

appelaient Pyramus. Il porte encore ce nom dans Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 135. Cet auteur donne le nom d'*Arbis* au pays où l'armée du khalife vint camper. — S.-M.

1 Ἀαρών. C'est le célèbre Harounalraschid ou le juste, qui fut le 5e des khalifes abbassides. — S.-M.

2 Dans Lebeau : *il envoya ses deux fils Haroun et Othman*. C'est une erreur conséquence de l'autre erreur déja commise au sujet de ce dernier personnage et que j'ai remarquée ci-dev. § 39, p. 310, not. 6. Le texte de Théophane, p. 381, est clair : il ne nomme qu'un fils du khalife, ἀποςέλλει τὸν υἱὸν αὐτοῦ Ἀαρὼν ἐπὶ τὴν Ῥωμανίαν. Il dit un peu plus loin que Haroun avait été précédé par Othman ; mais il n'ajoute rien qui puisse faire croire que ce personnage appartînt à la famille du khalife. — S.-M.

3 Ibn-alathir, Ms. arab. t. 1, f° 22 v°, les nomme Isa fils de Mousa, Abd-almélik, Saleh, Réby, Hasan fils de Kahtbabah, un autre Hasan et Souleiman fils de Barmek et Yahia fils de Khaled fils de Barmek. — S.-M.

4 Lebeau avait dit : *il alla lui-même joindre son fils Haroun près d'Alep et s'arrêta dans les plaines de Dabek*. Il y a dans ces paroles une inexactitude, qui vient de ce que Lebeau ne connaissait les faits que d'une manière fort obscure. Je les ai rétablis d'après les auteurs orientaux. — S.-M.

5 Εἰς τὸ Δάβεκον. Theoph. p. 381. Voy. ci-dev. p. 116, not. 1, liv. LXIII, § 19, et p. 311, not. 1. — S.-M.

6 Ou plutôt le thème arméniaque. — S.-M.

7 Et non *Samalica*, comme on lisait dans Lebeau, d'après la traduction latine de l'historien arabe Elmacin, *hist. Sarac.* p. 106. On y lit dans le texte *Samalik*. Ibn-al-athir, Ms. arab. t. 1, f° 22 v°, et tous les auteurs orientaux nomment ce lieu *Samalou*. C'est ainsi qu'il faut lire, car cette place est appelée *Semalaus*, τὸ Σημαλοῦος κάςρον, dans Théophane, p. 382. Il ajoute qu'elle était dans le thême des Arméniaques, εἰς τὸ τῶν Ἀρμινιακῶν θέμα. Ce pays est le Pont Polémoniaque des anciens. — S.-M.

de son fils rentra dans ses états à la fin de la belle saison, et alla visiter Jérusalem. Il confia en même temps à Haroun le gouvernement de l'Aderbaïdjan, de l'Arménie et des provinces frontières du voisinage[1]. Cependant] Othman, suivi de cinquante mille hommes, [était entré par un autre chemin] en Asie[2]; Lachanodracon, à la tête d'un camp volant, courut à sa rencontre et le défit. [Le frère du général arabe fut tué[3]] dans le combat[4].

XLII. Mort de Léon. Theoph. p. 382. Cedr. t. 2, p. 468, 469. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 165. Zon. l. 15, t. 2, p. 114. Glyc. p. 285. Const. Porp. de adm. imp. c. 13. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 44, art. 4. Or. Christ. t. 1, p. 238.

La nouvelle de cette victoire trouva Constantinople en deuil. Léon venait de mourir le 8 septembre. Quelques mois avant sa mort il avait rompu le silence, qu'il gardait depuis son avénement au trône, sur les disputes de religion. Le patriarche Nicétas, signalé par son zèle à seconder les fureurs de Constantin Copronyme, était mort le 6 février; et quelques jours après Paul le lecteur, né à Salamine en Cypre, recommandable par sa science et par sa vertu, avait été élu patriarche, malgré sa résistance. L'hérésie dominait encore, quoique l'empereur parût tolérer les orthodoxes. Dans l'ordination des évêques, on exigeait d'eux

[1] Selon Ibn-al-athir, Ms. arab. t. 1, f° 23 r°. Thabet, fils de Mousa, fut intendant des finances et Yahia fils de Khaled le Barmékide, secrétaire d'état, pour les provinces dont le gouvernement était confié à Haroun. — S.-M.

[2] C'est-à-dire dans ce qu'on appelait autrefois l'Asie proconsulaire, ou la Lydie, la Mysie et les provinces voisines. — S.-M.

[3] Lebeau rapporte qu'Othman lui-même fut tué dans ce combat. C'est une erreur, elle vient de ce que Lebeau n'a pas compris le texte de Théophane. Il y est dit, τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ Οὐτθμᾶν, *fratrem ipsius Othman interfecit*. Il a fait rapporter αὐτοῦ, à Aaron ou Haroun, et c'est sans doute de là que lui est venue l'idée de faire d'Othman un frère de Haroun et un fils du khalife. Voyez ci-dev. § 39, p. 310, not. 6, et p. 315, not. 2. — S.-M.

[4] Les auteurs arabes ne parlent ni de cette expédition, ni de cette défaite. Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 135, dit cependant que vers cette époque les Arabes firent sept mille captifs à Éphèse. — S.-M.

la condamnation du culte des images, et Paul eut la faiblesse d'y souscrire. L'empereur n'avait jamais renoncé aux sentiments de son père, et quatre jours après l'élection de Paul, il se déclara iconoclaste et persécuteur. Ayant trouvé deux images dans la chambre de l'impératrice, il entra dans une grande colère, et la traita de fourbe et de parjure. En effet, cette princesse élevée dans les pratiques de l'Église catholique, mais qui ne se fit jamais scrupule de sacrifier à son ambition les devoirs les plus sacrés, avait juré à Constantin sur les saints mystères, que jamais elle ne rendrait aucun culte aux images. En vain elle protesta qu'elle n'avait nulle connaissance de celles qui étaient tombées sous la main de l'empereur; Léon ne voulut rien écouter, et de ce moment il rompit tout commerce avec elle. Ayant découvert que ces images avaient été apportées par un de ses officiers nommé Papias, et que cinq autres [1], entre lesquels était le chambellan Théophane, entretenaient l'impératrice dans cette dévotion, il les fit raser, fouetter outrageusement, conduire comme des criminels au travers de la ville et jeter dans une prison, où Théophane consomma son martyre. Les cinq autres survéquirent à Léon, et achevèrent leurs jours dans les pratiques austères de la vie monastique. Il paraît que Léon n'aurait été ni moins fanatique, ni moins cruel que son père : mais il n'eut pas le temps de faire autant de maux. Les débauches de son père avaient sans doute altéré dans ses veines la qualité du sang; il fut attaqué du même mal, et mourut d'une mort encore plus subite. La

[1] Jacques, le grand écuyer ou protospathare, Stratégius, Théophane, Léon et Thomas. — S.-M.

circonstance fit penser que c'était l'effet d'une punition divine. Il recherchait avec passion les pierreries. Ébloui de l'éclat de celles dont était enrichie la couronne placée par Maurice au-dessus de l'autel de Sainte-Sophie, comme il assistait à l'office le 8 septembre, il fit détacher cette couronne, la mit sur sa tête, et l'emporta dans son palais. Il sortit aussitôt de son front des charbons pestilentiels, qui lui causèrent une fièvre ardente, dont il mourut le même jour. Il était âgé de trente ans, et avait régné cinq ans moins six jours.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

LIVRE LXVI.

I. Conspiration découverte. II. Sentiments de l'impératrice sur la religion. III. Rotrude fille de Charlemagne fiancée avec Constantin. IV. Défaite des Sarrasins. V. Révolte en Sicile. VI. Guerre des Sarrasins. VII. Guerre contre les Esclavons. VIII. Irène rétablit plusieurs villes en Thrace. IX. Mort de Paul patriarche de Constantinople. X. Tarasius refuse le patriarchat. XI. Discours de Tarasius. XII. Il est ordonné patriarche. XIII. Préparatifs du concile. XIV. Violences des Iconoclastes pour empêcher le concile. XV. Irène casse sa garde. XVI. Le concile est convoqué à Nicée. XVII. Septième concile général. XVIII. Belle action de Tarasius. XIX. Affaires d'Italie. XX. Rupture du mariage de Rotrude avec Constantin. XXI. Entreprise et défaite d'Adalgise. XXII. Mariage de Constantin. XXIII. Mauvais succès contre les Sarrasins et les Bulgares. XXIV. Irène s'empare seule du commandement. XXV. Flotte romaine battue par les Sarrasins. XXVI. Irène dépouillée de l'autorité. XXVII. Guerre contre les Bulgares et les Sarrasins. XXVIII. Irène rétablie. XXIX. L'empereur battu par les Bulgares. XXX. Conjuration punie. XXXI. Révolte des troupes d'Arménie. XXXII. Elles sont vaincues et punies. XXXIII. Grimoald répudie la cousine-germaine de l'empereur. XXXIV. Concile de Francfort. XXXV. Constantin répudie Marie. XXXVI. Expédition en Asie. XXXVII. Mariage de Théodote. XXXVIII. Suites de ce mariage. XXXIX. Insolence de Constantin. XL. Complot formé par Irène contre son fils. XLI. Constantin s'enfuit de Constantinople. XLII. Sa mère lui fait créver les yeux. XLIII. Gouvernement d'Irène seule. XLIV. Nouveau mouvement et nouvelle punition des fils de Copronyme. XLV. Jalousie de Staurace et d'Aétius. XLVI. Irruption des Sarrasins. XLVII. Brouilleries à la cour de Constantinople. XLVIII. Mort

de Staurace. XLIX. Grande révolution dans l'empire. L. Premières causes d'aliénation entre les Romains et les Grecs. LI. Progrès de cette aliénation. LII. Autorité de Charlemagne dans Rome. LIII. Charlemagne élu empereur. LIV. Extinction de l'empire grec en Occident. LV. Réclamations des empereurs d'Orient. LVI. Négociations de Charlemagne avec les Grecs. LVII. Alliance de Charlemagne avec Irène. LVIII. Conjuration contre Irène. LIX. Nicéphore empereur. LX. Nicéphore trompe Irène. LXI. Discours d'Irène à Nicéphore. LXII. Fin d'Irène.

CONSTANTIN VI, *dit* PORPHYROGÉNÈTE; IRÈNE.

An 780. I. Conspiration découverte. Theoph. p. 383. Cedr. t. 2, p. 469. Zon. l. 15, t. II, p. 114. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 165. Joël, p. 178.

CONSTANTIN qui succédait à son père, n'était que dans sa dixième année. Il n'avait aucun secours à espérer de ses oncles, plus jaloux de son pouvoir qu'attachés à sa personne. Mais il avait une puissante ressource dans le génie de sa mère Irène, dont les talents, ensevelis jusqu'alors dans l'ombre du palais, se développèrent avec éclat lorsque la mort de son mari et le bas âge de son fils la mirent à la tête des affaires. Cette princesse, exempte des faiblesses de son sexe, eut tous les vices que peut produire l'ambition, sentiment vif et violent qui étouffa dans son cœur ceux de la nature. Insensible à tout autre plaisir qu'à celui de commander, elle songea moins à rendre son fils capable de régner qu'à régner elle-même; elle ne lui soutint la couronne sur la tête que pour ne la pas laisser échapper de ses propres mains: dès qu'il voulut la porter seul, et s'affranchir de la dépendance, elle le

sacrifia avec la barbarie d'une marâtre. Quarante jours après la mort de Léon, la même jalousie qui avait éclaté contre Constantin dans le temps qu'il avait été nommé Auguste, produisit une nouvelle conjuration. Quatre grands officiers de l'empire[1] avec plusieurs sénateurs formèrent le complot de mettre Nicéphore sur le trône. Ils furent découverts, rasés, battus de verges et relégués en diverses provinces. Irène s'assura de Nicéphore et de ses frères par un châtiment bizarre et scandaleux, qui n'en outrageait pas moins la religion, quoiqu'une aveugle politique l'eût mis depuis long-temps en usage: parce qu'elle les crut criminels, elle les fit prêtres, pour leur ôter l'espérance de régner. Condamnés au sacerdoce, ils furent forcés d'en faire les fonctions le jour de Noël de cette année. Elle assista elle-même à cette cérémonie avec son fils en grand appareil, et remit solenuellement sur l'autel de sainte Sophie la couronne que Léon en avait enlevée.

An 781.

II. Sentimens de l'impératrice sur la religion. Theop. p. 383, 384. Cedr. t. 2. p. 469. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 165. Zon. l. 15, t. 2, p. 115. Glyc. p. 285.

La disgrace où elle était tombée à la fin du règne de son mari faisait assez connaître ses sentiments en matière de religion. Cependant comme le sang des martyrs versé par Copronyme fumait encore, et que la plupart des évêques orientaux, précipités dans l'erreur par une lâche politique, y étaient retenus par la honte de se dédire, elle n'osa se déclarer ouvertement au commencement de sa régence. Elle se contenta de suspendre toute poursuite contre les Orthodoxes, et de les favoriser secrètement. Une prétendue découverte occupait

[1] Grégoire, intendant-général des postes ou logothète du drôme, τοῦ δρόμου ὁ λογοθέτης; Bardas, commandant du thème des Arméniaques et sans doute arménien; Constantin commandant de la garde impériale, et Théophylacte fils de Rhangabé, drungaire ou préfet maritime des douze îles de la mer Égée, δρουγγάριος τῆς δωδεκαννήσου. — S.-M.

alors Constantinople et faisait grand bruit dans tout l'Orient. En creusant une fosse près de la longue muraille, on avait déterré un tombeau dans lequel étaient les ossements d'un homme de grande taille, avec cette inscription gravée sur la pierre: *Le Christ naîtra de Marie Vierge; je crois en lui: Soleil, tu me reverras sous le règne de Constantin et d'Irène.* On se persuada que c'était une prophétie antérieure à la naissance du Sauveur. Ces fraudes qu'on appelle pieuses, se mirent à la mode dans ces siècles d'ignorance; effets d'un zèle stupide, qui pourrait servir au mahométisme, mais qui déshonore une religion divine, établie sur les fondements inébranlables de la vérité, et pleine de mépris pour l'imposture.

III. Rotrude fille de Charlemagne fiancée avec Constantin. Theop. p. 384. Cedr. t. 2, p. 469, 470. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 165. Zon. l. 15, t. 2, p. 115. Aimoin. l. 4.

Irène voyait avec regret l'Italie presque entière perdue pour l'empire. Trop faible pour l'arracher des mains de Charlemagne, elle entreprit de recouvrer par la politique ce qu'elle ne pouvait regagner par les armes. Les Napolitains [1] disputaient au pape quelques terres du patrimoine de saint Pierre [2]; Adrien eut recours à Charlemagne [3] qui vint à Rome passer les fêtes de Pâques de cette année 781. Le pape lui fit de grandes plaintes des Grecs, qui naviguant, disait-il, sur les côtes occupées par les Lombards [4] en achetaient des es-

[1] Les exécrables Napolitains et les Grecs haïs de Dieu, dit le pape Adrien Ier, dans sa lettre à Charlemagne, *nefandissimi Neapolitani, et Deo odibiles Græci.* Epist. 13, Hadr. I. — S.-M.

[2] Il s'agissait de la ville de Terracine. Les Napolitains avaient été excités à cette entreprise par le duc de Bénévent, selon le pape Adrien. Epist. 13, Hadr. I. — S.-M.

[3] Il lui demandait de donner ordre à un général nommé Wulfin, employé en Italie, de venir au secours de l'église avec toutes les troupes de la Toscane et du duché de Spolète, auxquelles il voulait qu'on joignît aussi les soldats du duc de Bénévent, réputé vassal du roi comme souverain des Lombards. — S.-M.

[4] *In littoraria Langobardorum.* Epist. 13, Hadriani I. — S.-M.

claves chrétiens qu'ils allaient vendre aux Sarrasins; ce qui l'avait obligé de faire brûler dans le port de Centumcelles [1] plusieurs vaisseaux grecs, et d'en retenir l'équipage en prison [2]. Il se plaignait de plus que les Grecs, encore maîtres d'une partie de l'Istrie, eussent arraché les yeux à l'évêque Maurice, chargé d'exiger en ce pays la restitution du patrimoine de saint Pierre: il le priait de rétablir Maurice dans son église [3]. Une conjoncture favorable autant qu'inattendue mit Charles en état d'obtenir des Grecs tout ce qu'il voulut, et de satisfaire le pape. Pendant le séjour qu'il fit à Rome, il reçut d'Irène une célèbre ambassade. Deux des principaux officiers de la cour de Constantinople [4] vinrent lui demander Rotrude [5] l'aînée de ses filles pour le jeune empereur.—[Cette princesse fut appelée Erythro par les Grecs [6].]—On ignore quelles étaient les conditions de ce mariage, et je n'ose assurer que la dot de la princesse dût être la même que celle qui avait été stipulée pour Gisèle fille de Pépin [7]: la puissance des papes avait depuis ce temps-là jeté de trop profondes racines, et Adrien tenait trop fortement tout ce qu'il possédait,

c. 78. Annal. franc. Poeta saxon. l. 5, v. 271 et seq. Ducange, fam. Byz. p. 126. Pagi ad Bar. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 379. Abr. de l'hist. d'Ital. t. I, p. 402, 436.

1 *Centum-cellæ*, actuellement *Civita Vecchia.*—S.-M.

2 *Naves Græcorum gentis in portu civitatis nostræ Centumcellensium comburi fecimus et ipsos Græcos et naves eorum incendio concremavit.* Epist. 12, Hadr. I. —S.-M.

3 Ou plutôt d'en donner l'ordre à Marcarius établi duc de Frioul par Charlemagne. *Epist.* 14, *Hadr.* I. —S.-M.

4 Constantin le Sacellaire, et Mamalus le primicier. Theoph. p. 384. —S.-M.

5 Le nom de cette princesse se trouve avec des orthographes bien diverses dans les écrivains originaux de l'Occident. Ils l'appellent *Hrudtrud, Rotdradis, Rodtrudis, Hruothred, Hruodthrad, etc., etc.*—S.-M.

6 Ἐρυθρὼ λεγομένην. Theoph. p. 384. Il est probable que les Grecs ont voulu traduire le nom de Rothrude, qui paraît en effet dériver du mot *roth*, qui en allemand et dans tous les dialectes germaniques signifie *rouge*, comme ἐρυθρὸς en grec. —S.-M.

7 Voyez ci-dev. p. 269, liv. LXV, § 1.—S.-M.

pour consentir à se dépouiller de l'exarchat de Ravenne en faveur de cette alliance. Mais il est certain qu'Irène y cherchait son intérêt, et que ses vues ne pouvaient porter que sur l'Italie. Charlemagne accepta la proposition; la princesse âgée de huit ans fut fiancée, et le traité confirmé par des serments mutuels. On laissa auprès de Rotrude l'eunuque Élisée pour lui enseigner la langue grecque et les usages de la cour où elle devait régner[1]. Une mosaïque qui subsiste encore dans le palais de Latran, fait soupçonner à quelques écrivains, qu'Irène, en cette occasion, tant pour sauver l'honneur de l'empire que pour flatter Charlemagne et le disposer au mariage qu'elle proposait, lui conféra par un acte authentique la qualité de patrice de Rome, qu'il prenait déja sans l'agrément de l'empereur.

IV. Défaite des Sarrasins. Theoph. p. 383. Cedr. t. 2, p. 469. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 165. Zon. l. 15, t. 2, p. 115. Ortel. in Melus.

Après s'être assurée du côté de l'Occident par une alliance si avantageuse, Irène tourna ses regards sur la frontière orientale, et pour arrêter les courses continuelles des Sarrasins, qui menaçaient d'envahir l'Asie entière[2], elle fit partir au mois de juin toutes ses troupes sous le commandement de l'eunuque Jean, garde du trésor. Les Sarrasins, sous la conduite [d'Abd-alkébir[3]], étaient déja en Arménie[4]. Les deux armées

[1] Κατέλιπεν Ἐλισσαῖον τὸν εὐνοῦχον καὶ νοτάριον πρὸς τὸ διδάξαι αὐτὴν τάτε τῶν Γραικῶν γράμματα, καὶ τὴν γλῶσσαν, καὶ παιδεῦσαι αὐτὴν τὰ ἤθη τῆς Ῥωμαίων βασιλείας. Theoph. p. 384. — S.-M.

[2] Εἰς τὰς κλεισούρας φυλάττειν καὶ ἐπιτηρεῖν τὴν ἔξοδον τῶν Ἀράβων; Theoph. p. 383. — S.-M.

[3] Et non *Québer* comme dans Lebeau. Ce général est nommé dans Ibn-alathir, Ms. arab. t. 1, f° 23 v°, qui dit qu'il était fils d'Abd-errahman fils de Zaïd fils de Khattab. Il place son expédition dans l'Asie-Mineure, en l'an 164 de l'hégire (5 septembre 780—25 août 781). — S.-M.

[4] Théophane ne désigne pas l'Arménie d'une manière positive, il se contente de dire que le khalife Mahady avait envoyé Kabir, ou plutôt Abd-alkabir, contre les Romains avec une armée nombreuse. Ὁ δὲ Μαδὶ ἀπέστειλεν Καβὴρ μετὰ δυνάμεως

se rencontrèrent près du château de Mélus [1] et se livrèrent bataille. Les Romains [au nombre de quatre-vingt-dix mille, commandés par le patrice Michel Lachanodracon et l'arménien Tatzatès [2], aussi patrice], demeurèrent vainqueurs, et obligèrent les ennemis de regagner la Syrie.

AN 782. v. Révolte en Sicile. Theoph. p. 383, 384. Zon. l. 15, t. 2, p. 155. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 165.

Dès le mois de février de l'année précédente Irène avait envoyé en Sicile en qualité de gouverneur Helpidius qui avait déja occupé cette place. Elle apprit deux mois après que ce magistrat était entré dans le complot des Césars, et qu'il continuait dans sa province de cabaler en leur faveur. Elle envoya aussitôt l'écuyer Théophile pour se saisir de sa personne et le transporter à Constantinople. Mais les Siciliens s'opposèrent à l'exécution de ces ordres, et se montrèrent disposés à défendre leur gouverneur. L'impératrice fit arrêter sa femme et ses enfants, qu'il avait laissés à Constantinople; ils furent rasés, battus de verges et mis en prison. Obligée d'employer la force, Irène équippa une grande flotte, qu'elle fit partir l'année suivante avec l'élite de ses troupes. Elle en donna le commandement à l'eunuque Théodore,

πολλῆς. Theoph. p. 383. Selon Ibn-alathir, Ms. arab. t. 1, f° 23 v°, Abd-alkabir pénétra par le défilé de *Hadath*, placé de guerre bâtie par les Arabes, dans la Cilicie. — S.-M.

[1] Ἐν τόπῳ λεγομένῳ Μήλῳ. Theoph. p. 383. On lit *Milium* dans l'histoire mêlée, l. 23, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 165. Je crois qu'il s'agit ici de la ville de Cilicie nommée dans l'antiquité *Mallus*. On apprend au moins d'Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 135, et d'Elmacin, *hist. Sar.* p. 106, qu'en cette année les Arabes firent une guerre opiniâtre aux Grecs dans la Cilicie. Selon Elmacin, les troupes impériales vaincues se réfugièrent auprès de *Damsak*, corruption de *domestik* (c'est-à-dire le Domestique, nom que l'on donnait déja au gouverneur général de l'Orient), seigneur de *Malch*, c'est-à-dire de Mallus. — S.-M.

[2] On *Tadjat*. Cette indication est donnée par l'historien arabe Ibn-alathir, Ms. arab. t. 1, p. 23 v°. Le patrice Tadjat, dont il a déja été question, ci-dev. p. 311, not. 5, liv. LXV, § 39, est appelé *Thazad* par l'historien arabe. — S.-M.

patrice et grand homme de guerre, qui fut servi dans cette expédition par les officiers les plus expérimentés. Il y eut plusieurs combats qui se terminèrent à l'avantage de Théodore. Helpidius, craignant de tomber entre les mains du vainqueur, recueillit tout ce qu'il avait de richesses et s'enfuit en Afrique [1] avec Nicéphore Ducas [2]. C'est ici la première fois que l'histoire fait mention de cette illustre famille, qui deux cent soixante et dix-huit ans après monta sur le trône de Constantinople. Helpidius se retira chez les Sarrasins, qui non-seulement lui promirent sûreté, mais lui mirent sur la tête la couronne impériale, et le traitèrent toute sa vie comme empereur [3]; titre frivole qui ne le consolait pas de la perte de sa famille et de sa patrie.

VI. Guerre des Sarrasins. Theoph. p. 384, 385. Zon. l. 15, t. 2, p. 115. Hist. misc. l. 23, ap. Mu-

Les Sarrasins prirent occasion de l'éloignement des meilleures troupes de l'empire, pour en attaquer les provinces. Haroun se jeta en Asie avec une armée formidable [4], et marcha droit à Chrysopolis [5]. Il détacha trente mille hommes qu'il envoya du côté de Sardes [6]

[1] Εἰς Ἀφρικὴν, καὶ τοῖς Ἄραψιν προσεχώρησεν. Zonar., l. 15, t. 2, p. 115.—S.-M.

[2] Ce fait se trouve dans Théophane, p. 384.—S.-M.

[3] Βασιλικὴν ταινίαν αὐτῷ περιέθεντο, καὶ ὡς βασιλεὺς αὐτοῖς ἀνηγόρευτο. Zonar. l. 15, t. 2, p. 115.—S.-M.

[4] Cette armée, selon Théophane, p. 384, était composée de troupes d'Orient que les Grecs appelaient *Maurophores* ou *vêtus de noir* (la couleur des Abbassides, ἀπό τε Μαυροφόρων, des soldats de la Syrie, de la Mésopotamie et du désert, καὶ πάσης τῆς Συρίας, καὶ Μεσοποταμίας, καὶ τῆς ἐρήμου. Ibn-alathir, Ms. arab., t. 1, f° 24 v°, dit que cette armée était de 90,993 hommes. Selon lui l'expédition commença au mois de djoumady 2°, 165 de l'hégire (10 janvier-9 février 782). Selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 106, l'armée musulmane était de 95,000 hommes. — S.-M.

[5] Sur le Bosphore de Thrace, un peu au-dessus de l'antique Chalcédoine. Les auteurs arabes disent aussi qu'Haroun vint jusqu'au Bosphore, qu'ils appellent le détroit de Constantinople.—S.-M.

[6] Il paraît, d'après un passage de la chronique syrienne d'Aboul'faradj, p. 135, que les Arabes s'avancèrent alors jusqu'à Éphèse, d'où ils

sous la conduite de Burnich[1]. En passant par la Phrygie, il y laissa Bunuse[2] avec un corps considérable pour faire le siége de Nacolée[3]. C'étaient trois armées qui désolaient en même temps toute l'étendue de l'Asie-Mineure. L'impératrice ayant ramassé tout ce qui lui restait de troupes, mit à leur tête Nicétas[4], qui marcha contre le principal corps que commandait Haroun en personne. Le fils du khalife ne daigna pas se mesurer avec un si faible ennemi; il envoya pour le combattre un de ses généraux nommé Yézid[5], qui le défit et le tua, l'ayant renversé de cheval d'un coup de pique. Après cette victoire Haroun, à la tête de quatre-vingt-quinze mille hommes, côtoyant les bords du Sagaris[6], traversa toute la Bithynie et arriva au Bosphore. Cependant Burnich étant entré en Lydie rencontra Lachanodracon gouverneur de cette province[7], qui venait à lui avec une armée de trente mille hommes. Ce combat livré dans une plaine unie[8] avec des forces égales

rat. t. 1, part. 1, p. 165 et 166. Elmacin, hist. Sarac. p. 106. Abulfarage, Chr. arab. p. 147.

emmenèrent sept mille prisonniers. Voyez cependant ci-dev. p. 316, not. 4, liv. LXV, § 41. — S.-M.

[1] Τὸν Βούρνιχ. Ce personnage n'est pas nommé ailleurs. Ibn-alathir ne le fait pas connaître, non plus que celui dont il est question peu après. Cet auteur dit seulement qu'Haroun fut accompagné par Réby, qui est sans doute le général qui a déja été mentionné ci-dev. p. 315, not. 3, liv. LXV, § 41. — S.-M.

[2] Τὸν Βουνουσόν. Theoph. p. 384. Ce général m'est également inconnu. — S.-M.

[3] Ville de l'ancienne Phrygie Épictète, qui paraît être la moderne *Khodjah-scheher*. — S.-M.

[4] Ce général est mentionné par Elmacin, *hist. Sarac.* p. 106, qui lui donne le titre de *comte*, en arabe *al-koumas*. Ibn-alathir, Ms. arab. t. 1, f° 24 v°, le nomme *Nikita*, et lui donne le titre de comte des comtes, *koumas-alkawamis*. — S.-M.

[5] Iézid fils d'Iézid. Elmacin, *hist. Sarac.* p. 106. Cet auteur se trompe; ce général était Iézid, fils de Mazid, de la tribu de Scheibany. Il appartenait à une famille illustre chez les Arabes. Ibn-alathir, Ms. arab. t. 1, f° 24 v°. — S.-M.

[6] Le *Sangarius* des anciens, *Sakariah* chez les modernes. — S.-M.

[7] Ou plutôt du thème des Thracésiens. Voy. ci-dev. p. 283, not. 4 et 5, liv. LXV, § 15. — S.-M.

[8] Elle portait le nom de Darène, ἐν τόπῳ λεγομένῳ Δαρηνῷ. Theoph. p. 384. — S.-M.

devait décider du prix de la valeur entre les deux nations. Les Romains avaient à leur tête le meilleur général qui fût alors dans l'empire. Aussi la victoire fut-elle long-temps disputée. Enfin Lachanodracon, forcé de céder à l'opiniâtreté sarrasine, prit la fuite et laissa quinze mille hommes sur le champ de bataille. Cette perte jeta l'allarme dans Constantinople. Burnich venait avec son armée victorieuse se joindre à Haroun. L'impératrice redoutant cette réunion fit partir Antoine capitaine de ses gardes [1], qui arrêta Burnich en se postant dans un défilé [2] par où l'ennemi devait nécessairement passer pour arriver à Chrysopolis. Tout semblait conspirer au désastre de l'empire; on apprit que Tatzatès gouverneur de Galatie [3] s'était donné aux ennemis. La haine dont il était animé contre l'eunuque Stauracе l'avait porté à ce coup de désespoir. Cet eunuque, devenu patrice et surintendant des postes de l'empire, avait le plus grand crédit sur l'esprit de l'impératrice. Maître de toutes les affaires, il abusait de son pouvoir. Tatzatès ayant eu le malheur de lui déplaire ne put souffrir les mauvais services que lui rendait ce puissant et implacable ennemi. Il se jeta entre les bras des Sarrasins et se fit mahométan. Mais il ne haïssait que Staurace, et sous l'habit de musulman il cherchait à servir sa patrie. Il eut l'adresse de persuader aux Sarrasins que le meilleur parti qu'ils pussent tirer de leurs

[1] Δομέστικον. Il est également appelé par les Arabes *al-doumestik*. Voyez ci-devant § 4, p. 325, not. 1. — S.-M.

[2] Nommé *Vanès* ou *Banès*, ἐκράτησε τὴν Βανῆν. Theoph. p. 384. Ce défilé, voisin de Nicomédie, était près du lac Sophon à qui il donnait quelquefois son nom. Voyez Zonare, l. 15, t. 2, p. 115. — S.-M.

[3] Le commandant du thême des Boucellariens. Ὁ τῶν Βουκελλαρίων στρατηγός. Voyez ci-dev. p. 311, not. 5, liv. LXV, § 39. — S.-M.

avantages était de faire une paix utile et glorieuse. Haroun fit savoir à l'impératrice qu'il ne refuserait pas d'écouter des propositions raisonnables [1]. Aussitôt Staurace, Antoine et Pierre, grand-maître du palais, se rendirent au camp des Sarrasins. Mais n'ayant pas eu la précaution d'assurer auparavant leurs personnes en demandant un sauf-conduit et des ôtages, ils furent traités en ennemis et chargés de fers. Haroun maître des premiers officiers de l'empire fit la loi à l'impératrice; il ne consentit à la paix qu'à condition qu'on lui payerait un tribut annuel de soixante-dix mille pièces d'or; c'était près d'un million de nos livres; qu'on lui pratiquerait des chemins commodes pour son retour, et qu'on y planterait des colonnes pour indiquer la route. Les troubles de la Sicile, qui pour-lors n'étaient pas encore apaisés, obligèrent Irène d'accepter ces conditions aussi déshonorantes qu'onéreuses [2], et les Sarrasins s'en retournèrent avec de riches dépouilles [3]. Haroun en se retirant emmena les troupes qui avaient continué jusqu'alors le siége de Nacolée. Tatzatès avec sa famille le suivit en Syrie [4].

An 783.

VII. Guerre contre les Esclavons. Théoph. p. 385.

Pendant le règne malheureux de Constantin Copronyme, les Esclavons s'étaient emparés de la Grèce entière [5]. Depuis les frontières de la Macédoine jusqu'au

1 Abou'lfaradj, *chron. syr.* p. 135, prétend au contraire que dans cette guerre l'avantage fut aux Romains, et que les Arabes durent cette paix à la faiblesse d'Irène. — S.-M.

2 Cette paix, selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 107, fut conclue pour trois ans. — S.-M.

3 Ibn-alathir, Ms. arab. t. I, f° 24 v°, donne quelques détails sur les avantages que les Arabes retirèrent de cette expédition. — S.-M.

4 Ἐπῆρεν δὲ καὶ ὁ Τατζάτης τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, καὶ πᾶσαν ὑπόστασιν. Theoph. p. 385. — S.-M.

5 Cette invasion ne nous est connue que par le témoignage de Théophane, p. 385, qui se contente de l'indiquer en gros. Il est probable que c'est de cette époque que datent

Cedr. t. 2, p. 470. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 166. Baronius. Pagi ad Bar.

fond du Péloponnèse, tout était devenu barbare dans ce séjour antique des lettres et des arts. L'impératrice, délivrée de crainte de la part des Sarrasins, tourna ses soins sur cette contrée, à laquelle elle devait la naissance. Staurace marcha vers Thessalonique avec une nombreuse armée; il entra dans la Grèce, battit partout les Esclavons, les poussa jusqu'aux extrémités du Péloponnèse, et les chassa du pays qu'il rendit à l'empire. Il revint à Constantinople avec une multitude de prisonniers.

AN 784.

VIII. Irène rétablit plusieurs villes en Thrace. Theoph. p. 385. Zon. l. 15, t. 2, p. 11. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 166.

Le favori Staurace, qui n'avait peut-être prêté à tous ces succès que son nom et sa présence, triompha dans le cirque le 7 janvier avec toute la pompe d'un ministre adoré. Pour assurer la frontière de la Grèce contre les Esclavons, l'impératrice voulut s'y transporter elle-même [1]; et comme il est difficile que le caractère du sexe ne porte pas son empreinte jusque sur les opérations les plus mâles et les plus sérieuses, ce voyage ressembla autant qu'il fut possible à une partie de plaisir. Irène accompagnée de son fils, escortée de toutes les compagnies de la garde impériale, traînait à sa suite une troupe de musiciens; ce fut au son d'une éclatante symphonie qu'elle visita les villes de Macédoine. Elle fit réparer Berrhée et lui donna le nom d'Irénopolis [2]. Les Bulgares étaient encore plus à craindre que les Esclavons; l'impératrice en retournant à Constantino-

les établissements faits par plusieurs populations slaves dans diverses parties de la Grèce et de la Macédoine. C'est aussi, je pense, à cette invasion qu'il faut rapporter en particulier les colonies des Ezérites et des Milenges, peuples slaves, qui occupèrent l'ancienne Laconie. — S.-M.

[1] Au mois de mai. Theoph. p. 385. — S.-M.

[2] Cette ville, située dans la Macédoine méridionale, était voisine de la Thessalie. — S.-M.

ple prit sa route par la frontière de la Bulgarie, et mit en état de défense Philippopolis et Anchiale.

IX. Mort de Paul patriarche de Constantinople. Théoph. p. 385 et seq. Cedr. t. 2, p. 470. Zon. l. 15, t. 2, p. 116. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 166 et 167. Ignat. vita Tarasii. c. 1, 2 et 3. Baronius. Fleury, hist. eccles. l. 44, art. 24. OriensChris. t. 1, p. 239.

Peu de temps après son retour, elle fut témoin d'une de ces actions héroïques qui étonnent et édifient l'Église entière; parce qu'il est encore moins rare et moins difficile de mériter les places éminentes que de sentir qu'on ne les a pas méritées, et d'avoir le courage de les quitter. Paul patriarche de Constantinople, étant tombé malade, se démit sans en prévenir l'impératrice, et se retira dans le monastère de Flore. Dès qu'Irène en fut avertie, elle courut avec son fils au monastère; elle estimait ce prélat, elle se plaignit qu'il eût si brusquement abdiqué l'épiscopat, dont il remplissait les devoirs avec tant d'honneur. *Plût au ciel,* répondit Paul en pleurant, *que je ne l'eusse jamais accepté dans un temps où il était déchiré par le schisme et soumis à l'anathême.* N'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'impératrice fit agir les plus distingués d'entre les sénateurs. Leurs instances ne purent tirer de lui que ces paroles: *Si vous n'assemblez un concile général, pour dissiper l'erreur dont vous êtes aveuglés, il n'y a point de salut pour vous. Et pourquoi donc*, répartirent-ils, *avez-vous signé vous-même ce que vous réprouvez aujourd'hui? Hélas!* repliqua-t-il, *c'est-là le sujet de mes larmes: c'est le crime dont je veux faire pénitence. Lâche pasteur! J'ai craint la violence du prince et la vôtre;* et levant les yeux au ciel, *pardonnez-moi, Seigneur*, ajouta-t-il, *d'avoir été un évêque muet et timide.* Il mourut peu de jours après, répétant sans cesse ces dernières paroles, et laissa un profond regret à l'impératrice et à toute la ville de Constantinople,

qu'il édifiait par ses vertus. Il fut surtout pleuré des pauvres, dont les gémissements sont le plus éloquent panégyrique d'un évêque. Sa mort fit une forte impression sur le cœur de l'impératrice; à l'exemple de Paul elle se reprocha son silence. Elle commença par donner la liberté de disputer pour et contre les images; il ne fallait plus se cacher pour invoquer les Saints; la vérité remonta dans les chaires et se fit entendre dans les églises; les monastères se relevaient et se repeuplaient. Irène ordonna que l'on rapportât de Lemnos les reliques de sainte Euphémie.

x. Tarasius refuse le patriarchat. Pour remplir le siége de la ville impériale, Irène jeta les yeux sur Tarasius. Paul au lit de la mort avait déclaré qu'il ne connaissait personne plus capable de gouverner cette grande Église, mieux qu'il n'avait fait lui-même. C'était un homme vertueux et savant; il était de famille de patrices; fils de George préfet de Constantinople et d'Encratie [1] recommandable par sa piété; le père de Tarasius avait éprouvé l'injustice et la cruauté de Constantin Copronyme. C'était une fable populaire dans la Grèce, qu'un spectre femelle, nommé Gello, était altéré du sang des enfants comme l'ancienne Lamia, et qu'il se servait pour ce cruel ministère de femmes vivantes, qui, devenues invisibles, entraient dans les maisons les portes fermées, et venaient étouffer ces innocents dans le berceau. Plusieurs pauvres femmes étant accusées de ce crime imaginaire, George les renvoya déchargées de l'accusation. Copronyme, entêté de ces folies autant que le dernier du peuple, fit fouetter

[1] Lebeau avait mis *Eucratie*, c'est *Encratie* qu'il faut, comme on le voit dans la vie de Tarasius par St. Ignace, qui fait allusion au sens que ce mot avait en grec. Ἐγκράτεια signifie *continence*. — S.-M.

George après l'avoir dépouillé de la préfecture; ce qui n'empêcha pas son fils, sous le règne de Léon, de s'élever par son mérite à la charge de premier secrétaire de l'empereur et à la dignité de consulaire. Irène, l'ayant fait venir, lui déclara qu'elle le destinait à succéder à Paul. Tarasius, étonné d'une proposition si imprévue, s'excusa d'y consentir, et ne se rendit point aux instances de l'impératrice. Mais instruite des sentiments du peuple, elle espérait que la voix publique obtiendrait de Tarasius ce qu'il persistait à lui refuser. Ayant donc assemblé les habitants dans le palais de Magnaure, *vous savez*, leur dit-elle, *que Dieu nous a enlevé notre pasteur, pour le couronner d'une gloire immortelle. S'il eût vécu plus long-temps, nous l'aurions engagé à reprendre, même sous l'habit monastique, le soin de son troupeau. Il s'agit maintenant de lui nommer un successeur qui lui ressemble.* A ces mots, un cri général interrompit l'impératrice; on s'écria de toutes parts: *Tarasius, le secrétaire Tarasius. Je pense comme vous,* reprit Irène; *mais il refuse cet honneur. Parlez Tarasius,* ajouta-t-elle, *dites-nous les raisons qui vous empêchent de vous rendre aux vœux de vos citoyens et de votre empereur.*

Alors Tarasius se présentant sur un balcon du palais: «Chrétiens, dit-il, écoutez un homme que vous ne désirez pour patriarche que parce que vous ne le connaissez pas. Animés des mêmes sentiments que nos très-augustes empereurs, vous craignez Dieu et vous ne cherchez que sa gloire; mais Dieu seul voit le fond des cœurs; seul il pèse dans une juste balance les vertus et les talents, parce que c'est lui qui les mesure XI. Discours de Tarasius.

« et qui les donne. Pourrais-je, sans témérité, aspirer « à un ministère dont la hauteur a paru redoutable à « cet apôtre sublime, le confident des secrets du Très-« Haut, le spectateur de sa gloire, qui eut Dieu pour « maître et le ciel pour école? Il tremblait lui-même « d'être réprouvé, tandis qu'il travaillait au salut des « autres; et moi, né dans la poussière du siècle, qui ai « toujours rampé sur la terre, emporté sans cesse dans « le tourbillon des emplois séculiers, de quel front « oserais-je m'élever au premier degré du sacerdoce? « Nous vivons dans un temps d'orage; vous avez besoin « d'un pilote expérimenté pour gouverner cette Église. « L'héritage de Jésus-Christ, fondé sur un roc inébran-« lable, est malheureusement agité; nous le déchirons « nous-mêmes par le combat de nos opinions. Tout « est chrétien, tout professe la même foi; les eaux du « baptême coulent sans obstacle et couvrent toute la « terre depuis l'Euphrate jusqu'aux extrémités de l'Oc-« cident; mais dans cette unité de profession, que de « contrariétés, que de voix discordantes! L'Occident « anathématise l'Orient, l'Orient même est partagé. « Combien d'Églises se sont-elles séparées de celle de « Constantinople! A ces maux il n'est qu'un remède; « je le demande à nos très-pieux empereurs, et je pré-« sume assez de votre piété pour croire que vous le « demandez tous avec moi. Un concile universel est le « seul lien qui puisse rejoindre le christianisme divisé. « Jésus-Christ le chef de l'Église, se rendant visible par « l'auguste assemblée des pasteurs, rappellera tous les « membres séparés, pour ne plus former qu'un seul « corps dans l'unité de Dieu même. Pour moi, j'ai tant « de confiance dans ces lumières réunies, que je me

« flatte qu'elles suppléeraient à la faiblesse des miennes;
« je puiserais à cette source abondante les vertus qui
« me manquent; et dans cette espérance, si nos princes
« veulent ordonner la célébration d'un concile, j'accepte
« la dignité dont vous m'honorez. Autrement, souffrez
« mes frères, que je ne m'expose pas à paraître un jour
« couvert d'anathême et déja condamné, devant ce juge
« terrible, des mains duquel ni la puissance des empe-
« reurs, ni tous les peuples de la terre ne pourraient
« me délivrer ».

Dès qu'il eut cessé de parler, il s'éleva un cri général, *qu'il fallait convoquer un concile universel*. Les soldats seuls demeurèrent en silence: violents Iconoclastes, ils avaient servi Copronyme dans ses fureurs, et craignaient un concile qui remettrait en honneur les images qu'ils avaient profanées. Alors Tarasius, prenant de nouveau la parole: *c'est*, dit-il, *l'empereur Léon qui a commencé à détruire les objets de l'ancienne vénération de l'Église; le concile assemblé par son fils ne les a foulés aux pieds que parce qu'il les trouvait abattus. Aujourd'hui la vérité n'est plus captive. C'est à l'Église qu'il appartient de décider une question qui intéresse son culte*. L'assemblée s'étant ainsi séparée, Tarasius fut ordonné patriarche le jour de Noël. XII. Il est ordonné patriarche.

AN 785.

Rien ne lui avait donné plus d'éloignement pour cette dignité, que l'anathême dont le siége de Constantinople était chargé depuis long-temps de la part de l'église de Rome. Il s'occupa donc sérieusement des moyens de rentrer en communion avec Adrien; il lui envoya ses lettres synodales et sa profession de foi, où il déclarait sa vénération pour les images. L'impératrice XIII. Préparatifs du concile. Theoph. p. 388, 389. Anast. in Adr. Zon. l. 15, t. 2, p. 116. Hist. misc. l. 23, ap. Mu-

rat. t. 1, part. 1, p. 167. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 25, 26.

écrivit aussi au pape pour lui faire savoir la résolution qu'elle avait prise d'assembler un concile. Elle le conjurait d'y venir en personne, promettant de lui rendre tous les honneurs dus au chef de l'église. S'il ne pouvait s'y transporter lui-même, elle le priait d'y envoyer pour légats des hommes sages et éclairés; elle donna même des ordres au gouverneur de Sicile pour recevoir le pape, en cas qu'il se mît en chemin pour Constantinople. Mais Adrien n'avait pas assez ménagé les intérêts des empereurs pour compter sur leur bienveillance. Il reçut Tarasius à sa communion, quoiqu'il eût été élu étant simple laïque; mais il lui passait cette irrégularité en considération de son zèle pour la saine doctrine. Il envoya deux légats, qu'il chargea de sa réponse. Dans celle qu'il faisait à l'impératrice, il justifiait la tradition de l'église sur le culte des images; il en expliquait la nature; il consentait au concile; mais il demandait avant tout que le faux concile tenu par l'ordre de Copronyme fût anathématisé; que l'empereur, l'impératrice, le patriarche et tout le sénat s'engageassent par serment à maintenir la liberté dans le concile, et à traiter les légats avec honneur; que l'empereur fît rentrer sous l'ancienne jurisdiction les évêques autrefois soumis à l'Église romaine; et que les patrimoines de saint Pierre enclavés dans les terres de l'empire, et saisis par Léon et par Constantin, fussent restitués. Au sujet du titre de patriarche universel attribué à Tarasius, il blâmait fortement cette prétention déja ancienne des évêques de Constantinople. Le pape n'oubliait pas de proposer au prince l'exemple de Charlemagne, qui s'était fait un honneur immortel par ses libéralités envers le Saint-Siége. Irène, ayant reçu cette

lettre, écrivit à tous les évêques de l'empire, pour les inviter à se rendre à Constantinople. Les lettres adressées aux patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem ne purent leur être rendues : ces églises étaient assujéties à la domination des Musulmans, auxquels il était dangereux de donner le moindre soupçon d'intelligence avec l'empereur. Les moines de Palestine s'étant secrètement assemblés députèrent deux d'entre eux pour représenter dans le concile les trois patriarches. La lettre que ces moines écrivirent à Tarasius justifie les soupçons des Sarrasins : les Chrétiens orientaux reconnaissaient toujours l'empereur pour leur souverain ; et quoique soumis depuis près de cent cinquante ans à la puissance des Musulmans, ils les traitaient toujours de tyrans et d'usurpateurs. Un si long esclavage n'avait rien diminué de leur attachement au Saint-Siége non plus qu'à l'empire. *L'absence de nos patriarches et de nos évêques*, disent-ils à Tarasius, *étant involontaire et forcée, ne peut empêcher que votre concile ne soit œcuménique ; une pareille absence ne porte aucun préjudice au sixième concile : le consentement du très-saint pape de Rome et la présence de ses légats l'ont mis hors d'atteinte.*

An 786.

XIV. Violences des Iconoclastes pour empêcher le concile.

Theoph. p. 389, 390. Cedr. t. 2, p. 470. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 167.

Cette convocation mit tout l'empire en mouvement. Il restait encore plusieurs évêques de ceux qui trente-deux ans auparavant avaient assisté au concile iconoclaste. Ceux qui étaient morts depuis ce temps-là, avaient pour la plupart des successeurs infectés des mêmes erreurs. Tous ces prélats réunis à Constantinople se fortifiaient les uns les autres dans leur opiniâtreté, tenaient des assemblés secrètes, animaient surtout les troupes de la maison impériale. L'ouverture du

Ignat. vita Tarasii. c. 5 et 6. Theod. Studit. in vit. Plat. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 44. art. 28. Oriens Chris. t. 1, p. 240.

concile étant fixée au 17 août, la veille au soir les soldats vinrent en tumulte au baptistère de l'église des saints apôtres, où les prélats devaient s'assembler, et forcèrent les portes en criant: *Point d'images; point de concile; la mort à quiconque osera donner atteinte au concile célébré par l'ordre de notre défunt empereur.* Cette émeute n'empêcha point les prélats de s'assembler le lendemain. Ils avaient déja pris séance, et l'impératrice avec son fils s'était placée dans la galerie des Cathécumènes, lorsque les soldats de la garde excités par leurs capitaines entrent l'épée à la main, menaçant de mort le patriarche, les évêques et les abbés orthodoxes. L'impératrice envoye les premiers de sa cour pour calmer cette fureur; on les repousse avec insulte. Le patriarche se lève et se retire dans le sanctuaire avec les prélats qui n'avaient point de part à cette cabale; les autres sortent d'un air triomphant, en criant: *nous sommes vainqueurs.* Il n'y eut pas néanmoins de sang répandu; on en fut quitte pour des menaces et des injures, et l'assemblée se sépara. Tarasius, intrépide et tranquille au milieu de ce tumulte, célébra le saint sacrifice et retourna au palais épiscopal. Les légats du pape quittèrent Constantinople pour retourner à Rome; mais ils reçurent ordre du pape de s'arrêter en Sicile, pour y attendre un temps plus favorable.

XV. Irène casse sa garde.

L'impératrice, indignée d'une violence qui outrageait à la fois la religion et la majesté impériale, résolut de casser sa garde; mais craignant de porter à une révolte déclarée des esprits si turbulents, elle feignit de se préparer à une expédition contre les Sarrasins[1]. Elle

[1] On était alors en état de guerre avec les Musulmans. Ibn-alathir nous

envoya Staurace en Thrace pour en faire venir les troupes, et les disposer à soutenir contre les mutins l'autorité de l'empereur. Lorsque les troupes furent proche de la ville, elle fit passer le Bosphore aux soldats de la garde; et dès qu'ils l'eurent passé on leur signifia que l'empereur n'avait plus besoin de leur service, et qu'ils eussent à rendre les armes. Dans l'étonnement où ils étaient, ils obéirent sans résistance. Irène leur envoya leurs familles et leurs effets avec ordre de se retirer chacun dans leur patrie, et défense de jamais remettre le pied dans Constantinople. Elle se forma une nouvelle garde des troupes de Thrace, et leur donna des commandants dont elle connaissait la fidélité.

An 787.

xvi. Le concile est convoqué à Nicée.

Theoph. p. 390. Cedr. t. 2, p. 470, 471. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat t. 1, part. 1, p. 167. Zon. l. 15, t. 2, p. 116. Anast. in Adr. Vit. Theoph. Ignat. c. 5 et 6. Vit. Tarasii, Menol. Basil.

Pour éviter les obstacles que pourraient encore faire naître les Iconoclastes, dont le nombre et le pouvoir était grand à Constantinople, et pour rendre le concile plus respectable par le lieu même de l'assemblée, l'impératrice le convoqua de nouveau à Nicée, ville célèbre par le premier concile œcuménique, qui avait servi de modèle à tous les autres. Ses lettres de convocation furent envoyées au mois de mai; et pendant tout l'été les évêques se rendirent à Nicée. Tarasius qui devait présider, quoique dans les sessions il ne fût assis qu'après les légats du pape, y conduisit avec lui plusieurs magistrats illustres par leur piété et par leur doctrine, entre lesquels était Nicéphore, alors secrétaire de

apprend, Ms. arab. t. 1, f° 28 v°, que la paix de trois ans conclue avec Irène fut rompue au bout de trente-deux mois. Voyez ci-dev. § 6, p. 329, not. 2. Selon lui au mois de ramadan 168 de l'hégire (15 mars — 14 avril 785), Aly fils de Souleiman, gouverneur de la Mésopotamie et de Kinesrin en Syrie, envoya son lieutenant Iezid, fils de Bedr, fils de Battâl, faire une irruption sur le territoire de l'empire, c'est-à-dire dans l'Asie-Mineure, et il y enleva du butin. — S.-M.

Baronius, Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 44, art. 29 et suiv.

l'empereur, et dans la suite successeur de Tarasius. A ce concile assistèrent deux personnages mémorables, qui n'étaient pas évêques, mais qui furent la lumière des évêques. L'un était George surnommé le Syncelle, parce que Tarasius l'honora de cette dignité en considération de sa science et de sa vertu; c'est l'auteur d'un célèbre ouvrage de chronologie, qu'il publia cinq ans après. L'autre fut Théophane le chronographe, notre principal guide pour les événements de l'Orient depuis le commencement de cette histoire. Il était né en 758, à Constantinople, de parens illustres. Son père étant mort, sa mère le fiança dès l'âge de douze ans à la fille du patrice Léon. Sa mère mourut quelques années après, et Théophane se trouvant possesseur d'un riche patrimoine, son beau-père l'obligea de célébrer le mariage. Mais le jour de ses noces le jeune homme convint avec sa femme de vivre dans la continence. Il désirait avec ardeur de se renfermer dans un cloître. Le beau-père en fut alarmé, il s'en plaignit à l'empereur et le pria de s'y opposer. Léon Chazare qui aimait Théophane et qui respectait sa vertu, crut le détourner de son dessein, en lui donnant un emploi honorable dans la ville de Cyzique. Théophane s'en acquitta avec succès, mais les affaires séculières ne refroidirent point sa ferveur. Au commencement du règne de Constantin et d'Irène, il engagea sa femme à se retirer dans un monastère, distribua ses biens aux pauvres et se consacra lui-même à la vie monastique. Appelé au concile, tandis que les autres abbés ainsi que les prélats se piquaient à l'envi de s'y rendre en pompeux équipage, Théophane, plus riche autrefois que tous les autres, y vint monté sur un âne

et revêtu de son habit ordinaire, qui n'était qu'un sac de poil de chèvre. Mais il se distingua par la science, le zèle pour la vérité et l'innocence des mœurs. Il ne mourut que sous Léon l'Arménien, dont il éprouva la cruauté. On vit aussi dans le concile un grand nombre de confesseurs, qui avaient souffert sous Constantin Copronyme.

XVII. Septième concile général.

Le concile se tint à Nicée dans l'église de Sainte-Sophie. On y compte jusqu'à trois cent soixante-dix-sept évêques, sans les abbés, les prêtres et les moines. Deux commissaires de l'empereur furent témoins des délibérations; mais ce n'était que pour la police et le maintien des règles; le concile fut parfaitement libre. Il y eut huit sessions, dont la première s'ouvrit le 24 septembre, la dernière se termina le 25 octobre. Les évêques tombés dans l'hérésie furent admis, après avoir solennellement abjuré leur erreur. Entre les acclamations qui étaient d'usage dans ces assemblées, on donna au jeune empereur le nom de nouveau Constantin et à Irène celui de nouvelle Hélène. On rétablit le culte des images; on déclara faux et hérétique le concile tenu sous Copronyme; on frappa d'anathème les prélats iconoclastes. La huitième et dernière session se tint dans l'église de Magnaure à Constantinople, en présence d'Irène et de Constantin. On y lut la définition du concile, qui fut signée de l'impératrice et ensuite de son fils. La salle était remplie de peuple et de gens de guerre. Pour les instruire de la doctrine de l'Église, on fit la lecture des passages des saints pères, les plus concluans contre les iconoclastes et déjà insérés dans les actes. Tous les assistants joignirent leurs acclamations à celles des évêques et parurent

convaincus de la vérité. Les prélats furent renvoyés dans leurs diocèses avec des présents. Les images se relevèrent de toutes parts, et l'on crut enseveli pour toujours cette hérésie sanguinaire, dont le prétexte était l'ignorance et la superstition des peuples, et qui était elle-même un effet de l'ignorance des empereurs et de la criminelle complaisance des évêques. Les Grecs célèbrent la mémoire de ce concile le 12 d'octobre.

XVIII. Belle action de Tarasius.

L'Église devait principalement au patriarche Tarasius cet heureux retour de la paix et de la concorde. Il avait été le promoteur du concile, il en fut l'ame, et sa fermeté mêlée de douceur ramena les prélats les plus opiniâtres. Le caractère de ce saint prélat était la vigueur jointe à une charité compatissante. Il eut occasion de faire usage de ces deux qualités peu de jours après le concile. Le commandant de la garde impériale, qu'on nommait le protospathaire, accusé d'avoir détourné une grande somme d'argent, fut mis en justice. Après avoir subi des questions rigoureuses, renfermé dans une prison, il trouva moyen de s'évader, et se réfugia dans Sainte-Sophie au pied de l'autel, qu'il tenait embrassé. Ses gardes vinrent assiéger le sanctuaire. Le patriarche descendait lui-même plusieurs fois le jour pour lui apporter à manger, et le conduisait dehors pour lui donner moyen de satisfaire aux besoins de la nature. Malgré la vigilance de Tarasius les gardes surprirent cet officier et le ramenèrent au palais. Le patriarche y courut aussitôt, et comme on lui en refusait l'entrée, il prononça l'excommunication contre quiconque ferait aucun mal à l'accusé. Cette menace suspendit toutes les rigueurs. On se

contenta d'un examen juridique; l'officier fut reconnu innocent et renvoyé absous.

XIX. Affaires d'Italie.

Eginh. annal. Leo. Ost. l. 1, c. 12. Annal. franc. Aimoin. l. 4, c. 78, 80. Regin. chr. Sigeb. chron. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. ecclés. l. 44, c. 42. Murat. ann. d'Ital. t. IV, p. 386, 392, 393, 395. Giann. hist. Nap. l. 6, c. 5. Abr. del'hist. d'Ital. t. 1, p. 412-414.

L'intérêt de l'Église et le succès du concile de Constantinople n'occupaient pas tellement le pape, qu'il perdît de vue l'agrandissement de sa puissance temporelle. Déja maître d'une portion de l'Italie, il songeait à étendre son pouvoir. Les Grecs et les Lombards de Bénévent resserraient ses prétentions; mais les patrimoines de saint Pierre répandus dans toutes les provinces, et dont il demandait sans cesse la restitution, étaient un lien puissant pour entraîner beaucoup d'autres possessions. Il avait dans Charlemagne un appui assuré; il souhaitait ardemment que ce prince poussât au loin ses conquêtes, persuadé qu'il en recueillerait lui-même le principal fruit. A sa sollicitation, Charlemagne avait passé pour la troisième fois en Italie pour forcer Arigise, duc de Bénévent [1], à le reconnaître pour son souverain [2]. Ce duc alors en guerre avec les Napolitains sujets de l'empire, conclut promptement la paix avec eux [3], pour n'avoir à se défendre que contre les Français [4]. Mais s'étant bientôt aperçu de l'infériorité de ses forces, il prit le parti de traiter avec Charles [5], se reconnut vassal des rois d'Italie,

[1] *Aragisus dux Beneventanorum.* — S.-M.

[2] Pour soumettre le reste du royaume des Lombards, dit Eginhard, *ann. Franc.* ann. 786. *Ut illius regni residuam portionem suæ potestati subjiceret, cujus caput, capto Desiderio rege, majoremque partem in Langobardia jam subacta tenebat.* — S.-M.

[3] *Arichis audiens eos super se adventare, Neapolitibus, qui à Langobardis diutina oppressione fatigati erant, pacem cessit.* Erchimpert, *hist. Langob.* § 2. — S.-M.

[4] *Super Beneventum autem gallico exercitu perveniente, prædictus Arichis viribus, quibus valuit, primò fortiter restitit.* Erchempert, *hist. Langob.* § 2. — S.-M.

[5] Il envoya d'abord son fils aîné Romuald, pour arrêter la marche des Français; Charles ne voulut pas l'écouter, il s'avança dans la Campanie, et prit Capoue. Arigise quitta alors Bénévent et s'enfuit à Salerne, d'où il envoya ses deux fils, pour désarmer la colère du roi français. Eginhard,

abandonna Capoue [*Capua*], Arcé [*Arce*], Sora [*Sora*], Arpino [*Arpinus*], Aquino [*Aquinus*] et Téano [*Teanum Apulorum*]. Charles promit de donner ces villes au pape; et le saint père, ne laissant passer aucune occasion de s'accroître, obtint encore une nouvelle donation de plusieurs villes de Toscane [1]. Mais on ne sait si ces engagements furent réalisés. On voit peu de temps après Capoue et les autres villes de la Campanie au pouvoir des princes de Bénévent [2]. Dès que le roi fut retourné en France, Arigise ne songea qu'à se dédommager de ses pertes. Il excita secrètement les Napolitains à s'emparer de Terracine, que Charlemagne avait enlevée aux Grecs, pour l'unir au domaine de saint Pierre. Aussitôt le pape implora le secours de Charles, et pria ce prince non-seulement de reprendre Terracine, mais de se rendre maître de Gaëte et de Naples, pour retirer enfin, disait-il, des mains des *détestables* Grecs[3] les patrimoines de saint Pierre, enclavés dans le territoire de ces deux duchés [4]. Ces affreuses qualifications, que le pape prodiguait à ceux qui mettaient quelque obstacle à ses désirs, font connaître

ann. Franc. ann. 786. — S.-M.

[1] Il s'agit du pays nommé actuellement la Sabine, *Sabinense territorium*. Epist. 17, 18, 19, 20, Hadr. I. Le roi de France avait aussi donné au pape les territoires de *Populonia* et de *Rusellæ* dans la Toscane. *Epist.* 22, *Hadr.* I. On lui donna encore d'autres villes de la Toscane, mentionnées dans une autre lettre du même pape. *In partibus Tusciæ civitates, id est Suanam, Tuscanam, Biternum et Balneum regis, ceterasque civitates, cum finibus et territoriis eorum, beato Petro offerentes condonastis.* Epist. 29, Hadr. I. — S.-M.

[2] Sans doute qu'à la paix ces villes furent rendues par les Français au duc de Bénévent, ou bien après leur départ ce prince s'en remit en possession. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 1, p. 322, not. 1. — S.-M.

[4] *Ad recolligendam ipsam civitatem Terracinensem adveniant, simulque, domino annuente, ad expugnandum Caietam seu Neapolim, nostrum recolligentes patrimonium, quod ibidem in territorio Neapolitano ponitur, occurrant.* Epist. 13, Hadr. I. — S.-M.

avec quelle chaleur la cour romaine travaillait à l'avancement de sa domination temporelle. On voit aussi pour la première fois les papes songer à prendre les armes et à mettre des troupes sur pied. Adrien écrivit à Charlemagne que, voyant les Grecs se fortifier dans Gaëte et dans Terracine, et les Campaniens sollicités à la révolte par les Béneventins [1], il aurait pensé à envoyer une armée dans ces quartiers, s'il n'eût espéré que le roi, dont il avait tant de fois éprouvé la bienveillance, retiendrait le duc et les peuples de Bénévent. Il l'avertit en même temps des intrigues qu'Arigise formait avec l'empereur [2]. En effet, Arigise, aussitôt après la soumission qu'il avait été forcé de faire à Charlemagne, avait député à Constantinople pour demander du secours contre les Français; il priait l'empereur de lui accorder le duché de Naples avec le titre de patrice, et de lui envoyer avec des troupes son beau-frère Adalgise [3]. Il promettait de prendre l'habillement des Grecs et de reconnaître l'empereur pour souverain [4]. L'empereur lui envoya deux de ses écuyers pour lui conférer la dignité qu'il demandait, mais non pas le duché de Naples. Ils lui portaient des habits tissus d'or, une épée, un peigne et des ciseaux

[1] Epist. 32, Hadr. I. — S.-M.

[2] Le pape dit que ce prince était en relation avec le patrice de Sicile; il ajoute qu'il attendait tous les jours l'arrivée du fils du détestable Didier roi des Lombards. *Quotidie filium nefandissimi Desiderii dudum nec dicendi regis Langobardorum expectat.* Epist. 13, Hadr. I. Il veut parler du prince Adalgise qui s'était réfugié à Constantinople et qui était beau-frère du duc de Bénévent. Voyez ci-dev. p. 298 et 299, liv. LXV, § 28. — S.-M.

[3] *Arichis dux ad imperatorem emisit missos, petens auxilium et honorem patriciatus, una cum ducatu Neapolitano sub integritate, simul et suum cognatum Athalgisum cum manu valida in adjutorium sibi dirigi.* Epist. 31, Hadr. I. — S.-M.

[4] *Promittens ei tam in tonsura quam in vestibus usu Græcorum perfrui, sub ejusdem imperatoris*

pour se couper les cheveux à la grecque [1]. L'empereur promettait d'envoyer incessamment Adalgise avec une armée [2]. Mais lorsque les députés arrivèrent en Italie, Arigise venait de mourir, et son fils Grimoald [3], alors entre les mains de Charles, ne pouvait recouvrer ses états qu'en renonçant à toute ligue contraire aux intérêts du roi. Ils traitèrent seulement avec Adelberge, veuve d'Arigise [4], et avec les seigneurs qu'elle avait auprès d'elle. Cette princesse, fille de Didier et ennemie des Français, fit transporter ses trésors à Tarente [5], à dessein de s'y retirer avec ses filles [6] et de favoriser les efforts de son frère et des Grecs, lorsqu'ils débarqueraient en Italie ou en Sicile.

XX. Rupture du mariage de Rotrude avec Constantin. Theoph. p. 391. Cedr. t. 2, p. 471. Hist. Misc.

Tant d'intérêts opposés rompirent l'alliance projetée entre Irène et Charlemagne. Le roi, retournant de Bénévent à Rome, avait reçu à Capoue des ambassadeurs d'Irène [7]. On ne sait pas au juste le sujet de cette ambassade : les auteurs français prétendent qu'ils venaient demander Rotrude promise six ans auparavant à leur souverain, et que le roi, mécontent de la

ditione. Epist. 31, Hadr. I. — S.-M.

1 L'empereur demandait aussi qu'Arichis lui donnât pour ôtage son fils Romuald. *Epist.* 31, *Hadr. I.* — S.-M.

2 Il devait le faire entrer en Italie, soit par Trévise, soit par Ravenne, *dirigimus cum exercitu in Tervisio aut Ravenna*. Epist. 31, Hadr. I. — S.-M.

3 Il était le plus jeune des fils d'Arigise. *Minore ducis filio nomine Grimoaldo obsidis loco suscepto, majorem patri remisit.* Eginhard, *ann. Franc.* ann. 786. — S.-M.

4 Voyez ci-dev. p. 297, not. 1, liv. LXV, § 27. — S.-M.

5 Cette nouvelle fut donnée au pape Adrien, par l'évêque Léon de Bénévent, et l'évêque la transmit aussitôt au roi de France. *Epist.* 29, *Hadr. I.* — S.-M.

6 Elles quittèrent Bénévent sous le prétexte d'aller faire un pélerinage au monastère de St.-Ange du mont Gargan dans l'Apulie. — S.-M.

7 *Ipse post hæc cum legatis Constantini imperatoris, qui ad petendam filiam suam ad se missi fuerant, locutus est, atque illis dimissis Romam reversus.* Eginhard, *ann. Franc.* ann. 786. — S.-M.

mauvaise foi des Grecs, la refusa. Les Grecs font honneur de ce refus à Irène [1]. Cette diversité d'opinion n'est, je pense, fondée de part et d'autre que sur la vanité des écrivains, souvent plus glorieux que les princes mêmes dont ils font l'histoire. Il y a grande apparence que les deux parties y contribuèrent également, et qu'Irène n'était pas plus disposée à recevoir Rotrude, que Charlemagne à la donner. L'impératrice, qui voulait régner seule, n'était pas d'humeur sans doute de rendre son fils trop puissant par une alliance si redoutable à son ambition; et Charlemagne aimait mieux accroître ses possessions en Italie, que d'en sacrifier une partie à l'honneur de placer sa fille sur le trône de Constantinople. Le jeune empereur fut le seul qui témoigna du regret [2]. Le caractère impérieux de sa mère lui faisait sentir le prix de cette alliance. Né avec plus d'esprit que de vigueur et de fermeté, il voyait ce qu'il avait à craindre étant fils d'Irène, et à espérer s'il devenait gendre de Charlemagne.

l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 167. Zon. l. 15, t. 2, p. 115. Eginh. annal. Aimoin. l. 4, p. 78, 80. Baronius.

An 788.

XXI. Entreprise et défaite d'Adalgise.

Theoph. p. 391. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 167.

Cette rupture fut suivie d'une guerre déclarée. La mort d'Arigise n'avait pas ôté à Irène l'espérance d'être soutenue par les Bénéventins. Elle équipa donc une flotte qu'elle chargea de troupes; elle mit à leur tête Adalgise, aussi intéressé qu'elle à détruire en Italie la puissance des Français, et qui comptait sur son neveu Grimoald, nouveau prince de Bénévent [3]. Jean le tré-

[1] Λύσασα δὲ ἡ βασίλισσα Εἰρήνη τὴν πρὸς τοὺς Φράγγους συναλλαγήν. Theoph. p. 391. — S.-M.

[2] *A cause de l'amour qu'il avait conçu*, dit Théophane, p. 391, *pour la fille du roi des Francs*, διὰ τὴν πρὸς τοῦ Καρούλλου θυγατέρα τοῦ ῥηγὸς τῶν Φράγγων σχέσιν. — S.-M.

[3] Le pape Adrien avait été informé par Campulus, évêque de Gaëte, de l'arrivée d'Adalgise en Italie. *De nequissimo Athalgiso*, dit-il, *nobis nuntiatum est, cum missis imperatoris, in partibus scilicet Calabriæ residet*,

Annal. franc. Eginh. vita Caroli. Regino chr. Sigeb. chron. Aimoin. l. 4. c. 80. Baronius. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 6, c. 4. Murat. ann. d'Ital. t. IV. p. 386, 402, 411. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 422-424, 426.

sorier [1], qui avait de la réputation dans la guerre, lui fut donné pour conseil [2]. Théodore, gouverneur de Sicile, eut ordre de venir joindre l'armée sur les côtes de l'ancienne Calabre. Le pape, toujours attentif à ce qui se passait en Italie, avait déja mandé à Charles que deux écuyers de l'empereur avec Théodore [3] avaient abordé [à Acropolis [4]] en Lucanie; qu'ils étaient venus par terre à Salerne le 20 janvier [5], et qu'après avoir eu pendant trois jours des conférences avec les princi-paux des Béneventins, ils avaient été conduits honorablement à Naples, où ils avaient fait un long séjour. Il concluait de ces démarches qu'il se tramait quelque complot entre les Grecs [6] et les Béneventins; il conseillait à Charles de ne pas laisser échapper de ses mains Grimoald qui, succédant à son père Arigise, marcherait sans doute sur ses pas dans la ligue formée avec les Grecs [7]. Mais le jeune Grimoald avait

juxta confinium ducatus Beneventani. Epist. 29, Hadr. I. — S.-M.

[1] Ἰωάννην τὸν σακελλάριον καὶ λογοθέτην τοῦ στρατιωτικοῦ. Theoph. p. 391. — S.-M.

[2] Théophane, p. 391, donne ici le nom de Théodote, au prince lombard. Ἀποστείλασα δὲ Εἰρήνη Ἰωάννην, εἰς Λογγιβαρδίαν μετὰ καὶ Θεοδότου τοῦ ποτὲ ῥηγὸς τῆς μεγάλης Λογγιβαρδίας. On a vu ci-dev. p. 298, not. 4, liv. LXV, § 28, que les Grecs lui avaient donné le nom de Théodote. Dans l'histoire mêlée, au même endroit, on l'appelle *Adelgis.* — S.-M.

[3] Il était intendant de Sicile, selon le pape Adrien. *Missi Græcorum, duo spatarii imperatoris, cum diœcete quod latinè* Dispositor Siciliæ *dicitur, in Lucaniæ Acroppoli descendentes:* Epist. 30, Hadr. I. — S.-M.

[4] Cette ville s'appelle à présent Agropoli; elle est dans la Principauté Citérieure, au royaume de Naples. — S.-M.

[5] Ils venaient se réunir à la princesse, veuve du duc Arigis. *Terreno itinere Salernum ad relictam Arigisi ducis peragrantes.* Epist. 30, Hadr. I. — S.-M.

[6] Ou plutôt les Napolitains, les Surrentins et les Amalphitains; *tale consilium Beneventani cum Neapolitanis et Surrentinis atque Amalfitanis habuerunt, etc.* Epist. 31, Hadr. I. — S.-M.

[7] *Quæsumus ut nullo modo pro causâ Grimualdi filii Arichisi credere plùs cuiquam jubeatis quam nobis.* Epist. 29, Hadr. I. — S.-M.

déja toute la ruse et la souplesse d'un vassal ambitieux. Il sut si bien gagner le cœur de Charles que, malgré les avis du pape, il fut revêtu de la succession de son père. Le pape, obligé alors de changer de ton, écrivit au roi [1], que s'il lui avait témoigné de la défiance de Grimoald, ce n'était nullement par un sentiment de haine contre ce jeune prince; qu'il n'avait eu en vue que l'honneur de l'Église de Rome, et la défense des donations faites au Siége apostolique; qu'on ne lui avait pas encore rendu justice sur les villes du duché de Bénévent, et que Grimoald triomphait à Capoue, comme s'il eût été préféré au prince des apôtres. Tel était l'état de l'Italie, lorsque le pape, bien servi par les émissaires secrets qu'il avait à Constantinople, instruisit Charles de l'armement qu'on y préparait. Le roi envoya aussitôt ordre à Hildebrand, duc de Spolète, et à Grimoald de se mettre en campagne pour combattre les Grecs [2]. Le jeune prince n'avait pas encore oublié le serment qu'il avait prêté à Charles; il marcha donc avec ses troupes et trompa l'espérance d'Adalgise. Vinigise, à la tête des troupes françaises que Charles entretenait en Italie, commandait toute l'armée [3]. Il se livra une sanglante bataille, où les Grecs furent entièrement défaits. Suivant plusieurs historiens, Adalgise y perdit la vie. Quelques-uns disent qu'il fut fait prisonnier et mis à mort par les vainqueurs; mais, selon d'autres, ce fut Jean qui

[1] Epist. 33, Hadr. I. — S.-M.

[2] *Eodem quoque anno commissum est bellum inter Græcos et Langobardos, id est duce Spoletano nomine Hildebrando, seu duce Grimoaldo, quem domnus rex Carolus posuit ducem super Beneventanos. Annal. Franc.* ann. 788. — S.-M.

[3] *Fuit missus Winechisus cum paucis Francis ut prævideret eorum omnia quæ gessissent. Annal. Franc.* ann. 788. — S.-M.

éprouva ce malheur [1]. Adalgise s'étant sauvé du carnage passa le reste de ses jours à Constantinople, où il mourut de vieillesse [2]. Cette défaite acheva de faire perdre aux Grecs toute espérance de rétablir leurs affaires en Italie. Les suites ne leur furent pas moins fâcheuses que le combat. Pépin, fils de Charlemagne et roi d'Italie dès l'an 781, déja maître de l'Istrie, enleva à l'empire la Liburnie [3]. Les Vénitiens étaient sujets de l'empereur : Charlemagne, n'usant plus d'aucun ménagement avec l'empire, ordonna au pape de chasser de Ravenne et de la Pentapole tous les marchands Vénitiens [4], et le pape obéit ; ce qui prouve à la fois et la seigneurie du pape sur ces pays, et la souveraineté de Charlemagne.

XXII. Mariage de Constantin. Theoph. p. 391.

Irène, pour faire oublier à son fils Rotrude, dont il avait ardemment désiré le mariage [5], songea à lui donner une autre femme, dont l'alliance ne pût lui faire à elle-même aucun ombrage. Elle fit venir [6] d'Arménie [7]

[1] C'est ce que rapporte Théophane, p. 391. — S.-M.

[2] Voyez ci-dev. p, 298, not. 3, liv. LXV, § 28. — S.-M.

[3] Voyez à ce sujet les discussions de Muratori, *annal. d'Italia*, t. 4, p. 411. Voyez aussi ce que j'ai dit, t. 11, p. 30 et suiv., liv, LVI, § 19, des possessions que les empereurs de Constantinople avaient conservées sur les côtes de la mer Adriatique. On donnait le nom de Liburnie à cette partie de l'Illyrie qui était comprise entre l'Istrie au nord et la Dalmatie au sud. C'était la partie maritime de la Croatie, vers la ville de Fiume. — S.-M.

[4] *Ut à partibus Ravennæ seu Pentapoleos expellerentur Venetici ad negotiandum, nos illicò in partibus illis emisimus, vestram adimplentes regalem voluntatem.* Epist. 43, Hadr. I. Ces faits sont mal exposés dans l'*Histoire de Venise* de Daru, t. 1, p. 66, 2e édit. — S.-M.

[5] Voyez ci-dev. § 20, p. 347, not. 2. — S.-M.

[6] Le protospathare ou grand écuyer Théophane fut chargé de cette mission. Theoph. p. 391. — S.-M.

[7] Non pas d'*Arménie*, mais de ce qu'on appelait alors *le pays des Arméniaques*, ἐκ τῶν Ἀρμενιακῶν, c'est-à-dire des pays nommés plus anciennement le Pont et la Paphlagonie. La nouvelle impératrice était de ce dernier pays, des bords du fleuve Amnias, ἀπὸ Ἀμνίας, qui se jette dans

une jeune fille nommée Marie [1], parfaitement belle, mais sans naissance. Elle n'était connue que par la réputation de vertu de son oncle Philarète [2], qui d'abord fort riche s'était tellement épuisé en aumônes, qu'il en avait lui-même besoin. La fortune de sa nièce ayant relevé la sienne, il distribua de nouveau aux pauvres les biens qu'il avait reçus de l'empereur, et ne conserva que sa vertu, qui lui a mérité une place au nombre des saints. Le mariage fut célébré au mois de novembre 788. Mais ni la beauté ni les qualités aimables de Marie ne purent consoler le jeune prince, qui, par son indifférence et par ses mépris, lui fit regretter l'état obscur d'où elle avait été tirée.

Cedr. t. 2, p. 471. Hist. misc l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 167. Zon. l. 15, t. 2, p. 115. Menol. Basil. 2. dec. Ducange, fam. Byz. p. 126.

An 789.

XXIII. Mauvais succès contre les Sarrasins et les Bulgares.

Les armes de l'empereur n'étaient pas ailleurs plus heureuses qu'en Italie. Les Sarrasins, ennuyés d'une paix de six ans [3], se jetèrent en 789 [4] sur les terres de

le Pont-Euxin, entre Sinope et le fleuve Halys. Theoph. p. 391. Zonare, l. 15, t. 2, p. 115, est embarassé entre le thême des Arméniaques et la Paphlagonie. Ἦν οἱ μὲν ἐκ τοῦ τῶν Ἀρμενιακῶν θέματος ὁρμᾶσθαι λέγουσιν· ἕτεροι δ' ἐκ Παφλαγόνων. Il n'a pas vu que c'étaient deux dénominations du même pays. — S.-M.

[1] Cédrénus, t. 2, p. 471, lui donne le nom de Marina. — S.-M.

[2] Zonare, l. 15, t. 2, p. 115, dit qu'elle était petite fille de ce Philarète, Φιλαρέτου θυγάτριον. Ce sont les légendaires grecs qui la font nièce de ce personnage. Voyez Ducange, *fam. Byz.* p. 126. — S.-M.

[3] Pendant cet intervalle de temps, les Arabes avaient deux fois changé de souverain. Le khalife Mohammed Mahady (voyez ci-dev., p. 310, not. 2, liv. LXV, § 39) était mort, le 22 de mouharram de l'an 169 de l'hégire, le mercredi 3 août 785. Il eut pour successeur son fils Mousa surnommé Hady. Théophane, p. 385, le nomme *Moses* ou Moyse. Son règne fut très-court. Il mourut le vendredi 14 de réby 2e, de l'an 170 de l'hégire, le 15 septembre 786. Son frère, le célèbre Haroun-alraschid lui succéda. Théophane parle aussi de son avènement, p. 389. — S.-M.

[4] Abou'lfaradj fait mention dans sa chronique syriaque, p. 136, d'une guerre de frontières, qui eut lieu au sujet du château de *Hadath*, élevé par les Arabes en Cilicie. Elle arriva en l'an 1077 des Séleucides, 785 de J.-C. Il en est question aussi dans Ibn-alathir, Ms. Ar. t. 1, f° 35 r°. Il la met en l'an 169 de l'hégire (14 juillet 785 - 3 juillet 786). Il parle de Maiouf ou Maatouf, général arabe qui pénétra dans l'Asie-Mineure où il remporta quelques avantages. La ville de Hadath fut plusieurs fois détruite et rebâtie vers cette époque. — S.-M.

l'empire, et pénétrèrent en Phrygie [1].—[Ils étaient conduits par Ishak, fils de Souleïman [2].]—Diogène [3], guerrier de grand courage, qui commandait dans la province, ayant rassemblé ses troupes et celles des provinces voisines, leur livra bataille [4]. Il y fut tué et avec lui périt un grand nombre de soldats et d'officiers considérables [5]. Les Bulgares avaient repris les armes. Philète, duc de Thrace [6], marcha contre eux [7], et fut la victime de sa propre négligence. S'étant campé dans le pays ennemi, sans aucune précaution pour la sûreté de son camp, il fut surpris et périt avec une grande partie de ses troupes.

An 790.
XXIV.
Irène s'empare seule de l'autorité.
Theoph. p. 391 et seq. Cedr. t. 2, p. 472. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 168. Zon. t. 2, p. 117. Ignat. vita Tarasii, c. 7. Manass. p. 90. Glyc. p. 285.

Le jeune empereur entrait dans sa vingtième année, et n'était pas encore sorti de la tutelle de sa mère, qui disposait seule du gouvernement, sans lui en donner aucune connaissance. Elle ne partageait le soin des affaires qu'avec le patrice Staurace. Tous les courtisans, tous ceux qui couraient après la fortune, faisaient leur cour à cet eunuque, distributeur de toutes les graces, collateur de tous les emplois, toujours environné d'une foule d'adorateurs, tandis que le prince était abandonné. Constantin doux par caractère, et qu'une éducation resserrée sous une mère impérieuse avait rendu timide, rampait paisiblement dans son

1. Dans le thème anatolique, εἰς τὸ τῶν ἀνατολικῶν θέμα. Theoph. p. 391. —S.-M.

2 Ibn-alathir, Ms. arab. t. 1, f° 44 r°, place en l'an 172 de l'hégire (10 juin 788—30 mai 789), l'expédition de ce chef.—S.-M.

3 Il portait le titre de τουρμάρχης τῶν ἀνατολικῶν, ce qui revient à celui de lieutenant-général commandant le thème ou la division militaire des Anatoliques.—S.-M.

4 En un lieu nommé *Copidnadus*, εἰς τόπον λεγόμενον Κοπιδνάδον. Theoph. p. 391.—S.-M.

5 Les principaux chefs du thème d'*Opsicium*, τοῦ Ὀψικίου ἄρχοντες. Theoph. p. 391.—S.-M.

6 Φιλητὸς δὲ ὁ τῆς Θρᾴκης στρατηγός. Theoph. p. 391. — S.-M.

7 *Vers le Stromon*, ἐν τῷ Στρύμωνι. Je pense qu'il s'agit du fleuve appelé Strymon par les anciens. Il coulait des montagnes de la Thrace, qu'il séparait autrefois de la Macédoine, avant de se jeter dans la mer Égée.—S.-M.

palais, et faisait lui-même sa cour à Staurace. Mais ses amis ou plutôt les ennemis du ministre, espérant occuper la même place auprès de lui, le piquèrent de jalousie, et le firent rougir de son inutilité. Pierre, maître du palais et les deux patrices Théodore [1] et Damien ne cessaient de lui répéter, *qu'il était le maître; que ce grand pouvoir dont sa mère abusait n'était qu'une autorité d'usurpation; quelle honte de nourrir par sa patience l'insolence d'un vil favori, qu'il pouvait renverser d'un souffle! En un mot, qu'il cesserait d'être esclave dès qu'il voudrait être empereur.* Animé par ces discours, il résolut de reléguer sa mère en Sicile et de gouverner par lui-même. Il en était à se concerter avec ses confidens, lorsqu'un violent tremblement de terre, le 9 février, fit fuir de Constantinople tous les habitants, qui allèrent se loger sous des tentes à la campagne. L'impératrice elle-même avec son fils se réfugia hors de la ville au palais de Saint-Mamas vers la pointe du golfe. Dans ce tumulte universel les conjurés, prenant moins de précaution parce qu'ils se croyaient moins observés, donnèrent lieu à Staurace de découvrir le complot et d'en avertir l'impératrice. Elle fit arrêter tous les domestiques de son fils, entre autres Jean Picridius, premier écuyer de l'empereur et gouverneur des enfants de la famille impériale [2]; ce qui était une dignité permanente dans le palais de Constantinople. Elle les fit tondre, battre de verges, et les relégua en Sicile. Damien, Pierre et Théodore, après avoir reçu le même

[1] Surnommé Camulianus.—S.-M.

[2] Ἰωάννης ὁ πρωτοσπαθάριος καὶ βαγύλος (*Bajulus*) ὁ λεγόμενος Πικρίδιος. Theoph. p. 392. Plus tard, au temps des croisades, on donnait le titre de *Baile*, ou en latin *Bajulus*, aux tuteurs des princes, régents de leurs états.—S.-M.

traitement, furent enfermés, le premier dans le château d'Apolloniade [1], les deux autres à Constantinople dans leur propre maison, d'où ils eurent défense de sortir sous peine de la vie. Mais ce qui serait incroyable de la mère d'un empereur moins absolue et moins violente, et d'un empereur de vingt ans moins faible et moins timide, dans l'emportement de sa colère, elle maltraita elle-même son fils, et après l'avoir accablé de reproches injurieux, elle le tint enfermé dans le palais comme dans une prison. Pendant ce temps-là elle fit jurer aux soldats de la garde, que tant qu'elle vivrait, ils ne recevraient aucun ordre de son fils. Ils n'osèrent refuser ce qu'exigeait une princesse qui n'épargnait pas son propre sang pour se faire obéir.

XXV. Flotte romaine battue par les Sarrasins.

Elle apprit dans ce même temps qu'une flotte de Sarrasins menaçait l'île de Cypre. Aussitôt elle assembla tout ce qu'elle avait de vaisseaux, dont elle donna le commandement à deux capitaines. Ils se rendirent au port de Myra en Lycie, et de là ayant doublé le cap des îles Chélidoniennes [2], ils entrèrent dans le golfe d'Attalie [3]. Les Sarrasins viennent au-devant d'eux, et après avoir été quelque temps retenus par un calme, le vent étant devenu favorable, ils voguent à pleines voiles vers la flotte romaine. Dès que les impériaux les aperçoivent, ils s'avancent en ligne et livrent bataille. Elle ne leur fut pas heureuse; après avoir perdu plusieurs vaisseaux, ils regagnèrent le port d'Attalie [4].

[1] Εἰς Ἀπολλωνιάδα τὸ κάστρον. Theoph. p. 392. Je crois qu'il s'agit ici d'Apollonie sur le fleuve Rhyndacus dans l'ancienne Mysie.—S.-M.

[2] Τὸ ἀκρωτήριον τῶν Χελιδονίων. Theoph. p. 392. Le *Chelidonium promontorium* des anciens.—S.-M.

[3] Τὸν κόλπον τῆς Ἀτταλείας. Theoph. p. 392. Le golfe de Satalie des modernes.—S.-M.

[4] Il est question de cette guerre en peu de mots dans Aboul'lfaradj,

Ce combat procura la couronne du martyre à un brave officier nommé Théophile, commandant des troupes de Cibyre [1]. Ce guerrier, emporté par son courage, s'étant engagé au milieu de la flotte ennemie, fut pris par les Sarrasins, qui à leur retour le présentèrent à Haroun, en faisant l'éloge de sa valeur. Le khalife, désirant l'attacher à son service, employa les promesses les plus flatteuses et les plus terribles menaces pour l'engager à se faire mahométan : enfin, irrité de sa résistance invincible, il lui fit trancher la tête.

XXVI. Irène dépouillée de l'autorité.

Cependant la détention de l'empereur et la rigueur dont sa mère usait à son égard causaient dans les esprits une fermentation violente. La garde Arménienne [2], qui n'avait pas encore prêté serment, refusa de le prêter ; elle répondit, *qu'après la mort de Léon elle avait juré fidélité à Constantin et à Irène ; qu'elle leur serait fidèle jusqu'à la mort ; mais qu'elle observerait constamment l'ordre prescrit par les lois et par la formule même du serment, et ne souffrirait jamais que, par un renversement sans exemple, le nom d'Irène prévalût sur celui de Constantin.* Alexis Musèle [3], écuyer de l'impératrice et commandant des gardes de nuit, envoyé pour les apaiser, se mit à leur tête; ils chargèrent de chaînes le patrice Nicéphore qui les commandait ; à leur exemple

chron. Syr. p. 136. C'est le seul des historiens orientaux, que je connaisse, où il en soit question.—S.-M.

[1] Ὁ τῶν Κιβυῤῥαιωτῶν ϛρατηγός. Theoph. p. 392.—S.-M.

[2] C'est-à-dire les troupes du thème arméniaque. Theoph. p. 393.—S.-M.

[3] Ἀλέξιον τὸν σπαθάριον καὶ δρουγγάριον τῆς βίγλας, τὸν ἐπίκλην Μουσελέμ. Theoph. p. 393. Le nom de Musèle, ou Mousèle est en arménien *Mouschegh*. On a déja pu remarquer plusieurs fois qu'il était porté particulièrement par les princes de l'illustre famille des Mamigoniens. On lit Μωσηλὲ dans Zonare, l. 15, t. 2, p. 117. Je crois cette leçon meilleure. — S.-M.

tous les autres corps de la garde impériale [1], oubliant le serment qu'ils venaient de prêter à Irène, chassèrent leurs commandants et déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient pour maître que Constantin. Au bruit de cette émeute, les autres troupes de Thrace et d'Asie accourent à Constantinople [2] : assemblées près de la ville [3], elles proclament Constantin seul empereur, et menacent d'appuyer leur suffrage par la force des armes. Irène effrayée, malgré son intrépidité naturelle, met son fils en liberté. Il sort de la ville et va joindre les troupes; il déclare sa mère déchue de toute autorité; il fait jurer aux soldats qu'ils ne reconnaîtront plus Irène pour impératrice [4]. Il confirme à Musèle le commandement de la garde Arménienne [5]. Il rentre ensuite dans la ville; fait tondre et battre de verges Staurace et le relégue dans le Pont [6]; il exile aussi l'eunuque Aëtius premier écuyer et favori d'Irène [7], et chasse de la cour tous les domestiques de cette princesse. Il la fait sortir de son palais, l'oblige de se retirer dans celui d'Éleuthère, pour y mener comme personne privée une vie douce et tranquille. Irène avait fait bâtir ce palais au bord de la Propontide, et elle y avait mis en réserve de grands trésors. Le calme paraissant rétabli ne fut troublé que par un incendie qui consuma

[1] Ou plutôt les troupes des autres thèmes ou divisions militaires. Οἱ τῶν λοιπῶν θεμάτων λαοί. Theoph. p. 393.—S.-M.

[2] Au mois d'octobre.—S.-M.

[3] En un lieu nommé *Atroa*, ἐν τῇ Ἀτρῴα. Theoph. p. 393.—S.-M.

[4] Les personnages qui furent chargés de cette opération, sont Michel Lachanodracon, général dont il a déjà été plusieurs fois question, et Jean Picridius dont il a été parlé ci-dev. § 24, p. 353, not. 2.—S.-M.

[5] Sans doute parce qu'il était arménien de naissance ou d'origine. Voyez ci-dev. p. 355, not. 3.—S.-M.

[6] Ou plutôt dans le thème arméniaque.—S.-M.

[7] Πρωτοσπαθάριον καὶ ἐπιστήθιον. Theoph. p. 394.—S.-M.

la bibliothèque patriarchale, où l'on gardait l'autographe des ouvrages de saint Jean Chrysostôme sur l'écriture. Le feu dévora les édifices qui s'étendaient de là jusqu'au milliaire d'or dans la place de l'Augustéon.

An 791.

XXVII. Guerre contre les Bulgares et les Sarrasins.

Theoph. p. 394. Cedr. t. 2, p. 472. Zon. l. 15, t. 2, p. 117, 118. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 168.

Au mois d'avril suivant le jeune empereur voulant sortir de l'oisiveté de son palais pour acquérir de l'expérience et de la réputation dans la guerre, marcha contre les Bulgares. Il entra dans leur pays, dont le roi Cardam [1] vint à sa rencontre [2]. Après une légère escarmouche, que la nuit termina bientôt, les deux armées, également frappées d'une terreur panique, se retirèrent, l'empereur rentra dans Constantinople sans perte et sans gloire. Il ne fut pas plus heureux dans une autre expédition qu'il entreprit au mois de septembre contre les Sarrasins [3]. Il alla camper d'abord près d'Amorium, ensuite à Tarse. Delà s'étant avancé jusqu'à un lieu nommé *les Tours sans eau* [4], déja fatigué des opérations militaires auxquelles il n'était pas accoutumé, il revint sans avoir vu l'ennemi. S'il en faut croire Cédrénus, ces deux essais lui réussirent, il

[1] Κάρδαμος ὁ κύρις τῆς Βουλγαρίας. Theoph. p. 394.—S.-M.

[2] En un lieu nommé *Probati*, εἰς τὸ λεγόμενον Προβάτου κάστρον, sur les bords d'un ruisseau nommé *le ruisseau de Saint-George*, εἰς τὸ τοῦ ἁγίου Γεωργίου ῥυάκιν. Theoph. p. 394. Ce lieu est celui que les modernes appellent *Pravadi*, place importante au milieu des montagnes du Balkan, entre Schoumla et Varna. —S.-M.

[3] Selon Ibn-al-athir, Ms arab. t. 1, f° 45, en l'an 174 de l'heg. (20 mai 790— 10 mai 791), Abd-almélik fils de Saléh fit une expédition dans l'Asie-Mineure. En l'an 175 (10 mai 791 — 22 avril 792), son fils Abd-errahman ravagea aussi l'Asie-Mineure. Ibn-al-athir ajoute que ces deux généraux pénétrèrent jusqu'au pays d'*Akrithiah*, qui est l'île de Crête, ce qui pourrait donner lieu de croire qu'il avaient aussi une flotte sous leurs ordres.—S.-M.

[4] Εἰς ἀνύδρους πύργους. Theoph. p. 394. La situation en est inconnue. —S.-M.

vainquit les Bulgares, et fit beaucoup de prisonniers sur les Sarrasins [1].

An 792.
XXVIII. Irène rétablie.
Theoph. p. 394, 395. Cedr. t. 2, p. 472. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 168, 169. Zon. l. 15, t. 2, p. 118. Manass. p. 90. Glyc. p. 287.

Irène accoutumée à commander se consumait dans sa retraite. Comme elle n'avait pas perdu toute espérance, ses créatures ne l'avaient pas encore entièrement abandonnée. Elle employa les principaux de la cour, qui la réconcilièrent avec son fils. Il lui rendit le titre d'impératrice le quinze janvier, quinze mois après l'en avoir dépouillée; et le peuple qui s'amuse des changements de scène sur le théâtre de la Cour, vit le retour de sa faveur avec autant de joie qu'il avait vu sa disgrace. Il n'y eut que les soldats de la garde Arménienne [2], qui conservèrent leur haine contre elle. L'empereur les avait renvoyés en quartier dans la province de Pont, sous le commandement du patrice Théodore, retenant auprès de lui Alexis, qu'il avait honoré de la qualité de patrice. A la nouvelle du rétablissement de l'impératrice, ils témoignèrent leur mécontentement par des cris tumultueux, redemandant Alexis. Le vif attachement qu'ils montraient pour ce commandant le rendit suspect au prince. Le bruit courait même que les soldats Arméniens voulaient faire Alexis empereur. Ce qui alarma tellement ce jeune prince, que sans autre examen il le fit raser, battre de verges et renfermer dans la prison du prétoire.

[1] Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 136, parle d'une expédition faite en cette année contre l'empire dans l'Asie-Mineure, par le patrice Helpidius, autrefois gouverneur de Sicile, qui était passé chez les Arabes, voyez ci-dev. § 5, p. 325 et 326, et qui s'était attaché au service militaire du khalife. Helpidius entreprit cette expédition de concert avec l'émir Souleïman. Ils pénétrèrent jusqu'à Samsoun sur le Pont-Euxin. Ils éprouvèrent de grandes pertes et la plupart de leurs soldats moururent de froid. Il est souvent question dans les auteurs arabes du transfuge Helpidius; ils le nomment *Helbid*.—S.-M.

[2] Comme je l'ai déjà dit du thême arméniaque. — S.-M.

XXIX. L'empereur battu par les Bulgares.

Une telle rigueur ne pouvait manquer de soulever les troupes d'Arménie déja mal disposées. Mais l'empereur, au lieu de prévenir la révolte en étouffant les murmures dès le commencement, s'occupa d'une nouvelle expédition contre les Bulgares. Il partit au mois de juillet et alla bâtir un château [1] sur la frontière de cette nation. Cardam assembla toutes ses troupes et vint se camper avantageusement à quelque distance des Romains. L'empereur emporté par une ardeur de jeunesse, enivré encore des prédictions d'un astrologue qui lui promettait la victoire, alla sans précaution et en désordre attaquer les Bulgares. Son imprudente crédulité lui coûta cher. Outre la perte d'un grand nombre d'autres soldats, il laissa sur la place presque toutes les troupes de sa maison. Entre beaucoup d'officiers du premier rang [2], périt Lachanodracon, le meilleur général et le plus méchant homme de l'empire [3]. La moindre perte fut celle de l'astrologue Pancratius [4], qui avait précipité le prince dans ce malheur. Les Bulgares demeurèrent maîtres des bagages, des chevaux, des tentes, de la caisse militaire et de tous les équipages de l'empereur.

XXX. Conjuration punie.

Cette sanglante défaite ne pouvait être attribuée qu'à l'imprudence de l'empereur. Les troupes échappées du carnage, étant rentrées à Constantinople couvertes

[1] Il s'appelait le château des Marcelliens, κάστρον Μαρκέλλων. Theoph. p. 394.—S.-M.

[2] Parmi eux étaient le patrice Bardas, le grand écuyer Étienne Chaméas, et les généraux Nicétas et Théognoste.—S.-M.

[3] Voyez ce qui a été dit de ce personnage, ci-dev. p. 257, not. 1, liv. LXIV, § 51 et p. 283, not. 4, liv. LXV, § 15.—S.-M.

[4] Παγκράτιον τὸν ψευδοπροφήτην καὶ ἀστρονόμον. Theoph. p. 395. Le nom de cet astrologue est arménien, il a en langue arménienne la forme *Bagrat* ou *Pakrad*.—S.-M.

de honte et de blessures, résolurent d'ôter la couronne à un prince qui la soutenait si mal. Elles formèrent le complot de donner l'empire à Nicéphore, qui avait déja deux fois fait de vains efforts pour monter sur le trône, et qui n'en avait pas perdu le désir, quoiqu'il eût été contraint de recevoir la prêtrise. Ce fut un bonheur pour Constantin d'avoir auprès de lui les yeux de sa mère et ceux de l'eunuque Staurace qu'elle avait fait revenir d'exil. Il dut à leur vigilance la découverte de la conjuration. Il fit amener ses oncles au palais de Saint-Mamas; on creva les yeux à Nicéphore, on coupa la langue à ses quatres frères, Christophe, Nicétas, Anthimus, et Eudoxe. Staurace saisit cette occasion de se venger d'Alexis; il ne pouvait lui pardonner de s'être prêté à la révolution qui l'avait fait bannir du palais. Il persuada donc à l'empereur, qu'Alexis adoré des Arméniens[1] ne manquerait pas de lui arracher la couronne, si on ne le mettait hors d'état de l'entreprendre, et sur cette défiance Constantin fit aveugler Alexis. Les auteurs grecs remarquent, comme un effet sensible de la justice divine, que cinq ans après dans le même mois d'août et le même jour de samedi, Irène fit subir à son fils le même châtiment qu'il avait fait souffrir à ses oncles.

XXXI. Révolte des troupes d'Arménie.

Le supplice d'Alexis mit en fureur les troupes d'Arménie. Elles se mutinèrent ouvertement, et jetèrent dans un cachot leur commandant Théodore [Camulianus[2]]. L'empereur l'ayant appris, fait partir le reste de ses troupes pour faire rentrer les Arméniens dans

[1] Voyez ci-dev. p. 355, not. 1, et 356, not. 5.—S.-M.

[2] Il a été question de ce personnage, ci-dev. § 24, p. 353, not. 1. —S.-M.

leur devoir. Il met à leur tête deux généraux, Constantin Artaser, premier écuyer [1], et Chrysochère, commandant des troupes de Galatie [2]. Les Arméniens enflammés de rage marchent hardiment à leur rencontre, quoiqu'en beaucoup plus petit nombre. Il se livre au mois de novembre un combat sanglant, où les troupes de l'empereur sont taillées en pièces, et les deux généraux faits prisonniers. On leur crève les yeux, par représailles du traitement fait à Alexis. La nouvelle d'une défaite si honteuse porte la consternation à la cour de Constantinople; elle résolut d'en tirer une vengeance signalée : mais la saison l'obligea de la différer. La nuit de Noël de cette année, il s'éleva un furieux orage; l'air fut embrasé d'éclairs; le tonnerre gronda long-temps avec un horrible fracas. Une partie du palais impérial était occupée par un grand nombre d'ouvriers qui travaillaient pour l'empereur; le quartier des Brodeurs fut réduit en cendres par le feu du ciel.

An 793.

XXXI. Elles sont vaincues et punies.

Theoph. p. 395, 396. Cedr. t. 2, p. 472. Zon. l. 15, t. 2, p. 118. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 169.

Les plus dangereux ennemis d'une troupe rebelle sont dans son sein. La crainte du châtiment ouvre leur cœur à la corruption, et l'argent achève ce que le remords a commencé. On vint à bout de regagner une grande partie des soldats arméniens, et lorsqu'on fut assuré de leur disposition à trahir leurs camarades, toutes les troupes de l'empire marchèrent contre eux. Le général Nicétas leur livra bataille le 26 mai, jour

[1] Τὸν πρωτοσπαθάριον Κωνσταντῖνον τὸν Ἀρτασήρ. Theoph. p. 395. Le nom d'*Artaser* ou *Artasir* est commun chez les orientaux. En persan on le prononce *Ardeschir* et en arménien *Artaschir* ou *Ardaschès*. Ceci peut faire penser que ce personnage était arménien ou persan de naissance ou d'origine. Voyez ci-dev. t. 5, p. 506, note 2, liv. XXX, § 56.—S.-M.

[2] C'est-à-dire du thème des Boucellariens, τὸν Χρυσοχέρην στρατηγὸν τῶν Βουκελλαρίων. —S.-M.

de la Pentecôte. Ceux qui étaient d'intelligence avec lui s'étant aussitôt détachés des autres pour se joindre à l'armée impériale, le reste fut enveloppé et réduit à mettre bas les armes. Il fit trancher la tête sur le champ de bataille aux deux principaux capitaines, Andronic, écuyer de l'empereur, et Théophile. Grégoire, évêque de Sinope, qui, sans égard à son caractère, s'était mis à la tête des révoltés, reçut le même châtiment. Les autres furent cassés et dépouillés de leurs biens. On en réserva mille des plus mutins, qui furent chargés de chaînes et conduits à Constantinople. Le 24 juin, on les assembla dans la grande place, et là, en présence de tout le peuple, on leur imprima sur le front ces deux mots en caractères ineffaçables : *Arménien rebelle*[1]. On les dispersa ensuite en Sicile et en d'autres îles pour y passer en exil le reste de leur vie. Ceux qui les avaient trahis, frustrés des récompenses qu'on leur avait promises, se donnèrent aux Sarrasins et leur livrèrent la forteresse de Kamakh[2]. A la faveur de ces troubles, les Sarrasins assiégèrent une place de l'Asie-Mineure nommée Thébasas[3], et la reçurent à composition[4].

[1] Ἀρμενιακὸς ἐπίβουλος. Theoph. p. 396.—S.-M.

[2] Cette place était à l'extrémité orientale de l'empire, sur les bords de l'Euphrate. Voyez ci-dev. p. 73, not. 3, 4 et 5, liv. LXII, § 39.—S.-M.

[3] Τὸ κάστρον Θήβασαν. Theoph. p. 396. On ignore dans quelle partie de l'Asie-Mineure cette ville était située. Il paraît seulement qu'elle était en Lycaonie. Voyez ci-après, liv. LXVII, § 11.—S.-M.

[4] Les Arabes continuaient à faire la petite guerre dans l'Asie-Mineure. Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 136, place en l'an 1104 des Séleucides (792 et 793 de J.-C.), une invasion d'Abd-almélik, général dont il a déja été question. Voyez ci-dev. § 27, p. 357, not. 3. Selon Ibn-al-athir, Ms. Arab. t. 1, f° 52 v°, Abd-oulrizzak, fils d'Abd-oulhamid de la tribu des Taghlébites, fit aussi une irruption dans le même pays en l'an 177 de l'hégire (18 avril 793-8 avril 794). — S.-M.

Erchempert, moine du mont Cassin, qui a continué après Paul Diacre l'histoire des Lombards de Bénévent, rapporte que Grimoald, prince de Bénévent, répudia cette année Vantia ou Irriantia, qu'il appelle petite-fille de l'empereur [1]. Ducange soupçonne que cet empereur était Constantin Copronyme. Elle devait donc être fille d'un des oncles de Constantin, fils d'Irène. Grimoald, qui, malgré la guerre faite contre Adalgise, entretenait comme son père de secrètes liaisons avec l'empereur, avait épousé cette princesse, qu'il aima d'abord, et contre laquelle il conçut ensuite une mortelle aversion. Il était alors en guerre avec les Français, qui se tenaient offensés de cette alliance avec un prince dont ils étaient ennemis. Voulant donc se réconcilier avec eux, il saisit ce prétexte de renvoyer sa femme. Elle fut obligée, à son grand regret, de retourner à Constantinople, où elle ne pouvait partager que la disgrace de son père.

XXXIII. Grimoald épouse et répudie la cousine germaine de l'empereur. Erchemp. c. 5. Ducange, fam. Byz. p. 125. Giann. hist. Nap. l. 6, c. 4. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 432.

Il se tint l'année suivante, à Francfort-sur-le-Mein, un concile célèbre, où se trouvèrent environ trois cents évêques des états de Charlemagne. Deux légats du pape y assistèrent. Après la condamnation d'une hérésie nouvellement née en Espagne, on y examina la question des images, décidée sept ans auparavant dans le concile de Nicée. Les évêques assemblés à Francfort, faute d'entendre le texte grec des actes de Nicée, furent trompés par une mauvaise traduction, et se persuadèrent qu'on y attribuait aux images le culte de latrie. En conséquence, ils rejetèrent la dé-

An 794. XXXIV. Concile de Francfort. Fleury, hist. eccles. l. 44, art. 47.

[1] *Grimoald neptem Augusti Argivorum in conjugem sumpsit, nomine Wantiam.* Erchemp. c. 5. C'est une variante qui donne le nom d'*Irriantia*, l'un et l'autre noms paraissent bien peu grecs. — S.-M.

cision de ce concile. Le pape Adrien réfuta cette injuste censure, et fit connaître à Charlemagne que la définition de Nicée distinguait nettement l'honneur dû aux images du culte qu'on doit rendre à Dieu seul.

An 795.
xxxv.
Constantin répudie Marie.

Theoph. p. 396, et ibi Combefis. Cedr. t. 2, p. 472, 473. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 169. Zon. l. 15, t. 2, p. 118, 119. Manass. p. 90. Glyc. p. 285. Ignat. vit. Tarasii. c. 7. Vita Plat. Vita Theod. Stud. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 45, art. 1, 2, 3.

Le jeune empereur prenait peu de part aux affaires de la religion. Livré à la débauche, fruit malheureux d'une éducation que sa mère avait négligée pour le rendre incapable et se rendre elle-même nécessaire, il devint éperdûment amoureux de Théodote, fille d'honneur de l'impératrice. Brûlant d'envie de l'épouser, il résolut de répudier Marie. Sa mère dévorée d'ambition, et qui, en recouvrant le titre d'impératrice, n'avait pas regagné son ancienne autorité, ne cherchait qu'à le rendre odieux. Quoiqu'elle eût fait elle-même le mariage de Marie, elle fut la première à en conseiller la dissolution. Comme il fallait donner quelque couleur à ce divorce illégitime, on prit un prétexte entièrement dénué de vraisemblance. Les mœurs de Marie étaient irréprochables, mais mal assorties à celles du prince; on l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur, et sans autre examen on l'obligea de se retirer dans un monastère. Elle consentit volontiers à quitter une cour où sa vertu était étrangère, et elle prit le voile dans le mois de janvier 795. Il ne restait plus qu'à célébrer les noces de Théodote; mais le patriarche Tarasius, qui devait prononcer sur la dissolution du mariage, s'y opposa fortement, et protesta qu'il souffrirait la mort plutôt que d'y consentir. En vain l'empereur le fit solliciter par les personnes qu'il croyait les plus capables de l'ébranler; il le fit venir au palais; il employa les plus vives instances; il voulut lui persuader que Marie avait

attenté à sa vie; il lui mit devant les yeux le prétendu poison. Tarasius, convaincu de l'innocence de Marie, demeura inflexible; il fit sentir à l'empereur qu'il connaissait sa passion; il le menaça de lui interdire l'entrée du sanctuaire, s'il persistait dans son dessein. Le moine Jean, qui accompagnait le patriarche, fit aussi des remontrances à l'empereur, et cette liberté révolta tellement les courtisans, esclaves des passions du prince, que plusieurs d'entr'eux furent sur le point de percer de leurs épées ce vénérable vieillard. L'empereur, d'autant plus irrité qu'il n'avait rien à répondre, chassa Tarasius de sa présence, et lui dit, lorsqu'il s'en allait : *Si vous ne m'obéissez pas, je ferai fermer vos églises et rouvrir les temples des dieux.* Le patriarche, sans rien répliquer à ce propos d'un prince furieux, serrant la main de Jean, lui dit à l'oreille : *Je crains bien qu'il ne meure pas d'une mort tranquille.*

L'empereur était vivement piqué de cette fermeté de Tarasius. Cependant comme il ne désespérait pas encore de l'amener à ce qu'il désirait, pendant que ses confidents travaillaient à fléchir le patriarche, il entreprit une expédition en Asie, pour se distraire de son chagrin. Étant parti au mois d'avril, il rencontra en Cilicie, près du fleuve Anus [1], un corps de Sarrasins, qu'il mit en fuite [2]. Content de ce succès, qu'il prit

XXXVI. Expédition en Asie.

[1] On plutôt *Anousas*, ἐν τόπῳ λεγομένῳ Ἀνουσάν. Theoph. p. 396. On voit que c'était un endroit qui s'appelait ainsi selon Théophane, et non un fleuve. Cependant un peu plus loin, il est question en effet, dans le même auteur, d'un fleuve qui portait peut-être le même nom. On lit *Amusan* dans *l'Histoire mêlée*, qui d'ailleurs s'accorde avec Théophane.—S.-M.

[2] En l'année précédente, 178 de l'hégire (7 avril 794—27 mars 795) les Arabes avaient fait deux invasions dans l'Asie-Mineure. La première

pour une victoire, et impatient de revoir Théodote, il retourna sur ses pas. Arrivé à Éphèse, croyant réparer par quelque acte de dévotion le scandale de son divorce, il alla rendre à Dieu de solennelles actions de grâces dans l'église de saint Jean l'évangéliste, patron de la ville, et il ordonna que les cent livres d'or produites tous les ans par la douane d'Éphèse, fussent désormais appliquées au trésor de cette église.

xxxvii. Mariage de Théodote. A son retour, toujours obstiné dans son dessein, et trouvant toujours Tarasius inflexible, il passa outre, fiança Théodote pendant le mois d'août et la déclara impératrice. Le mariage fut célébré le 4 septembre dans le palais de Saint-Mamas par Joseph, abbé et économe de l'église de Constantinople, qui, au refus du patriarche, voulut bien prêter son ministère au désir de l'empereur. Il y eut pendant quatre jours des fêtes brillantes, qui firent diversion au mécontentement du peuple. Tarasius ne jugea pas à propos d'exécuter la menace qu'il avait faite, pour ne pas pousser à bout un prince aveuglé par sa passion, qui aurait pu rouvrir les plaies de l'Église encore récentes, et se déclarer pour l'hérésie. Mais ce ménagement, utile à la religion, n'appaisa point la haine de l'empereur contre le prélat. Constantin ne cessa tant qu'il régna d'affliger en toute manière le patriarche; il saisissait toujours les occasions de le maltraiter; il bannissait ceux qui lui étaient attachés. Les domestiques du prélat étaient autant d'espions aux gages de Théodote; on ne pouvait le voir

sous les ordres de Moawiah fils de Zafar. La seconde sous le commandement de Souleiman fils de Raschid. Ibn-al-athir, Ms. arab. t. 1, f° 54 r°. Ce dernier était accompagné du transfuge Helpidius, ancien patrice de Sicile. Voyez ci-dev. § 27, p. 358, not. 1. —S.-M.

ni lui parler qu'en présence de ces ministres infidèles. Deux ans après, lorsque Tarasius n'eut plus rien à craindre pour l'Église des emportements de ce jeune prince, il excommunia Joseph.

XXXVIII. Suite de ce mariage.

L'exemple de l'empereur, scandaleux d'abord, devint peu après contagieux. Après avoir murmuré de ce divorce, on l'imita. Les liens sacrés du mariage se relâchèrent de toutes parts. Les courtisans, les gouverneurs de province, les personnes puissantes, ou renvoyaient leurs femmes, ou peuplaient leurs maisons de concubines; en peu de temps la débauche devint publique. La politique et la crainte de paraître censurer les mœurs du prince rendaient les lois muettes et désarmaient l'Église. Deux moines eurent cependant la hardiesse de condamner le silence de Tarasius et de se séparer même de sa communion. Platon, né à Constantinople d'une famille noble et très-riche, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, s'était retiré au monastère du mont Olympe, où il avait succédé à l'abbé Théoctiste. Attaqué d'une maladie qu'il crut mortelle, il demanda un successeur, et ses moines nommèrent à sa place son neveu Théodore. Platon revint de sa maladie, et quoiqu'il fût parent de la nouvelle impératrice, il se déclara contre son mariage. En vain les moines courtisans lui écrivirent pour tempérer son ardeur. L'empereur le manda et ne fut pas assez puissant pour l'intimider. Platon, emporté par un zèle qui fait quelquefois oublier d'autres devoirs, osa reprocher en face à l'empereur son adultère, et fut enfermé dans une étroite prison. Les mauvais traitements qu'il y essuya, et qui auraient été plus cruels sous un prince sanguinaire, ne purent lui faire désa-

vouer ses sentiments. Il résista aux évêques de cour qu'on lui envoyait dans sa prison, pour lui apprendre à concilier sa conscience avec une complaisance politique. Il demeura prisonnier jusqu'au temps où Irène, devenue seule maîtresse de l'empire, le mit en liberté. Son neveu Théodore ne fut pas moins inébranlable. Ses parents occupaient les premières charges; Nicéphore son cousin était préfet de Constantinople; leurs sollicitations ne gagnèrent rien sur lui. Il alla même plus loin que son oncle; il défendit à ses moines de communiquer avec l'empereur dans les choses qui concernaient la religion. Il fut fouetté cruellement avec ses moines, enlevé avec eux de son monastère, conduit pieds et mains liés à Thessalonique pour y vivre en exil. L'exemple de son châtiment eut moins de force que celui de son zèle; plusieurs abbés et plusieurs évêques l'imitèrent et reçurent le même traitement. Une passion criminelle mettait le fer à la main d'un prince naturellement doux. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, dans cette persécution, Irène changea encore une fois de rôle; elle prit le parti de Platon et de Théodore; elle blâmait hautement les rigueurs qu'on exerçait sur de saints personnages; et toujours animée du même esprit dans une conduite opposée, elle allumait de plus en plus la haine que son fils s'était attirée en suivant ses conseils.

An 796.

XXXIX. Insolence de Constantin.

Theoph. p. 397, 398. Cedr. t. 2, p. 473.

La débauche produisit dans Constantin son effet ordinaire; elle le rendit insolent. Ne se respectant pas lui-même, il en vint à mépriser les autres hommes. Cardam, roi des Bulgares, lui manda que s'il ne lui payait tribut, il le verrait bientôt aux portes de Constantinople. L'empereur répondit à cette bravade par

une insulte pleine de bassesse. Il lui envoya de la fiente de cheval avec cette réponse : *Je vous envoie le tribut qui vous convient. Par égard pour votre vieillesse, je veux bien vous épargner la fatigue du voyage ; rendez-vous au château de Marcelles* [1], *je ne tarderai pas à vous aller joindre ; Dieu y décidera notre différend.* Aussitôt il fit passer le Bosphore aux troupes d'Asie et marcha en Bulgarie [2]. Cardam, dont l'armée était beaucoup plus faible, se retrancha dans une forêt [3]. L'empereur se tint campé devant l'ennemi pendant dix-sept jours, le harcelant sans cesse; mais Cardam, après s'être tenu sur la défensive, se retira sans combattre; et l'empereur, malgré sa présomption, n'ayant osé le poursuivre, reprit le chemin de Constantinople. Les Sarrasins coururent cette année jusqu'aux portes d'Amorium, qu'ils attaquèrent sans succès; mais ils emmenèrent grand nombre de prisonniers [4]. Au mois d'avril il y eut dans l'île de Crète un grand tremblement de terre, et un autre qui ne fut pas moins violent à Constantinople le 4 mai.

Zon.l.23,t.2, p. 119. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 169.

XL. Complot formé par Irène contre son fils.

Au mois de septembre suivant, l'empereur, accompagné de sa mère, fit le voyage de Pruse en Bithynie pour y prendre les bains. Il y était depuis un mois lorsqu'il apprit que sa femme était accouchée d'un fils [5]. Il partit sur-le-champ pour Constantinople, lais-

[1] Voyez ci-dev. § 29, p. 359, not. 1.—S.-M.

[2] Il s'y arrêta en un lieu nommé *Vernisicia*, Βερνισικίας. Theoph. p. 397.— S.-M.

[3] Théophane, p. 397, donne à cette forêt le nom d'*Abroleba*, Ἀβρολέβα. — S.-M.

[4] En l'an 180 de l'hégire (16 mars 796—5 mars 797), les Arabes firent leur irruption ordinaire dans l'Asie-Mineure, sous les ordres de Mohammed, fils de Moawiah, fils de Zafar. Ibn-al-athir, Ms. arab. t. 1, f° 57 r°. Il a été question du père de ce général ci-dev. p. 366, not. 2. — S.-M.

[5] Nommé Léon. — S.-M.

sant sa mère à Pruse avec toute sa maison. Irène profite de cette absence pour travailler sourdement à gagner les officiers de la cour et des troupes. Argent, promesses, sollicitations vives et pressantes, tout est mis en œuvre pour les engager à dépouiller son fils du pouvoir souverain et à l'en revêtir elle-même. Le complot formé, elle retourne à Constantinople, et attend l'occasion de faire jouer les ressorts qu'elle avait préparés. C'est encore ici un de ces exemples si rares d'une conjuration qui demeura long-temps secrète, quoique communiquée à un grand nombre de personnes. On ne peut l'attribuer qu'à l'aveuglement du prince, uniquement occupé des charmes de sa nouvelle épouse, et à la trahison ou à la négligence de ses ministres, plus fidèles à suivre l'exemple de leur maître qu'à veiller à sa sûreté. Ce malheureux prince marcha pendant huit mois au milieu des piéges que lui tendait sa mère, sans en apercevoir aucun.

An 797.

XLI. Constantin s'enfuit de Constantinople.

Theoph. p. 398, 399. Cedr. t. 2. p. 473, 475. Zon. l. 15, t. 2, p. 119. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 169, 170. Manass. p. 91. Glyc. p. 285. Anonym. Band. p. 124. Ducange, fam. byz. p. 126, 127.

Ce prince n'aurait pas été méprisable, si la perfide politique de sa mère n'eût étouffé dans le germe, par une mauvaise éducation, les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature. Il avait de l'activité et du courage; nous l'avons vu plusieurs fois à la tête de ses armées; et cette année 797, qui fut la dernière de son règne, ayant appris que les Sarrasins étaient entrés en Asie, il sortit de Constantinople au mois de mars avec vingt mille hommes de troupes choisies, pour les aller combattre. Il était pour son malheur accompagné de Staurace, le principal ministre des noirs desseins d'Irène. Ce scélérat, témoin de l'ardeur des soldats et du prince, vint à craindre qu'une victoire ne fît avorter ses projets, en rendant l'empereur plus respecté et

plus cher à ses peuples. Il corrompit les cavaliers qu'on envoyait à la découverte. Ils vinrent faussement annoncer que les ennemis avaient pris la fuite, et qu'ils étaient déja bien loin. Sur ce rapport, le prince, au désespoir d'avoir manqué cette occasion d'acquérir de la gloire, reprit le chemin de Constantinople. Ce chagrin fut bientôt suivi d'une douleur plus sensible. Il perdit son fils, qu'il avait nommé Léon, d'autant plus chéri que c'était le fruit d'un mariage qui ne plaisait qu'à lui seul. Le 17 juin, après le spectacle du Cirque, l'empereur revenait au palais de Saint-Mamas, lorsqu'une troupe de conjurés fond sur lui pour se saisir de sa personne. Il s'échappe de leurs mains et se jette dans une chaloupe, qui le porte à Pyles, sur le golfe d'Astacus. Il passe de là à Triton, sur la Propontide. Son dessein était de gagner la Phrygie; mais il s'arrêta en ce lieu pour attendre son épouse chérie. Elle lui amena plusieurs seigneurs et officiers, tant du palais que des troupes, qu'elle croyait fidèles au prince, et qui le trahissaient. Ils cherchaient l'occasion de l'enlever; mais les soldats et les gens de toute espèce qui se rendaient auprès de lui, et dont le nombre croissait de jour en jour, rendaient l'entreprise plus difficile. Il se passa ainsi près de deux mois. Cependant Irène, secondée des conjurés, s'était emparée du palais. Effrayée d'apprendre que son fils avait rassemblé autour de lui une foule de peuple disposée à le défendre, elle songeait déja à demander grâce, et elle était sur le point de lui députer des évêques pour obtenir de lui une retraite, où elle passerait ses jours dans l'obscurité. Mais avant que de se réduire à cette extrémité, elle tenta encore une dernière ressource : elle manda aux

traîtres qui environnaient son fils, que s'ils ne trouvaient moyen au plus tôt de lui mettre l'empereur entre les mains, elle allait lui révéler tout le complot, et faire sa paix à leurs dépens.

XLII. Sa mère lui fait crever les yeux.

Ces menaces, qu'elle était très-capable d'exécuter, les déterminèrent à tout entreprendre. Ils se saisirent de Constantin le soir, pendant qu'il faisait sa prière ordinaire, et le transportèrent dans une barque qu'ils tenaient prête à partir. Arrivés de grand matin à Constantinople le samedi 19 août, ils l'enfermèrent dans la chambre du palais où il était né, et qu'on appelait l'appartement de pourpre; ce qui avait fait donner au prince le surnom de *Porphyrogénète*. Ils l'y laissèrent une partie du jour, tandis qu'ils tenaient conseil avec Irène sur le parti qu'ils devaient prendre. Cette mère dénaturée, n'osant se rendre un objet d'horreur en trempant ses mains dans le sang de son fils, mais craignant encore plus de le laisser en état de régner, ordonna qu'on lui crevât les yeux. Sa cruauté ne fut que trop bien servie. Le prince, accablé de fatigue, dormait profondément vers la neuvième heure du jour; les assassins, car on peut leur donner ce nom, s'approchent de son lit, et ne le réveillent que par la douleur des poinçons qu'ils lui enfoncent dans les yeux avec tant de violence, que peu s'en fallut qu'ils ne lui ôtassent la vie sur-le-champ. Constantin, poussant des hurlemens affreux, se roule par terre, et refusant tout appareil, maudissant sa mère, le jour et le lieu de sa naissance, il demeura plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture. Il s'accoutuma cependant à son malheur, et survécut même à sa mère, traînant une vie languissante dans le mépris et dans l'oubli. Il

était âgé de vingt-sept ans, et en avait régné dix-sept. Pendant les dix-sept jours qui suivirent cette horrible scène, l'air fut chargé de nuages si épais que les vaisseaux en mer perdirent leur route, et le 26 août il y eut éclipse de soleil. La rencontre de ces phénomènes avec le malheur de Constantin répandit dans les esprits les idées les plus noires; le peuple se persuada que le ciel, refusant sa lumière, donnait une preuve sensible de son courroux; et l'obscurcissement de l'astre du jour semblait renouveler les horreurs que les fables racontent du festin d'Atrée. Constantin avait eu de Marie une fille nommée Euphrosyne. Après le désastre de son père, elle fut renfermée dans un monastère des îles du Prince. Nous la verrons, vingt-sept ans après, tirée de ce lieu et placée sur le trône par l'empereur Michel-le-Bègue. On lui donne encore une autre fille, nommée Irène, dont on ne sait que le nom et la sépulture. Dans la description des tombeaux de Constantinople, on trouve que ce prince fut enterré avec sa femme Marie et ses deux filles dans le monastère de Sainte-Euphrosyne, que sa mère avait fait bâtir.

XLIII. Gouvernement d'Irène seule. Theoph. p. 399, 400. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 170. Cedr. t. 2, p. 473. Zon. l. 15, t. 2, p. 120. Manass. p. 92.

Irène, seule maîtresse de l'empire, ne songea plus qu'à effacer l'horreur de ses forfaits. N'ayant plus d'intérêt à faire des crimes, elle se montra ce qu'elle aurait toujours été, si les fureurs de l'ambition n'eussent pas altéré son caractère. Peut-être même fit-elle mieux qu'elle n'aurait fait, si elle n'avait rien eu à réparer. Elle rappela Platon, Théodore et tous ceux que la vengeance de Théodote avait fait exiler. Son premier soin fut de procurer la paix. [Abd-elmélik [1]], général du khalife, ravageait la Cappadoce et la Ga-

[1] Ἀβιμέλεχ, dans Théophane, p. 399. On lit *Abdimelech* dans *l'Histoire mêlée*, ce qui est mieux. Il est question de ce général dans la

Glyc. p. 285. Baronius. Cod. orig. p. 51. Elmacin. hist. Sar. p. 114.

latie[1].—[Il poussa jusqu'à Ancyre[2]. Le khalife prit lui-même part à cette expédition. Il s'était aperçu que la puissance des Musulmans s'affaiblissait sur cette frontière, que leurs entreprises se bornaient à des courses et à de simples pillages, mais qu'ils n'y obtenaient aucun avantage réel, aucun accroissement de territoire. Il résolut de changer l'organisation militaire de cette partie de son empire. Les régions montueuses qui séparent la Syrie et la Mésopotamie de la Cilicie, et les parties de cette province envahies par les Musulmans, dépendaient des gouverneurs de Kinesrin en Syrie et de la Mésopotamie. Haroun leur ôta les cantons dont il s'agit, et en forma une nouvelle province qui fut nommée Awasem [3]. Il avait déja fait remettre en état les places de guerre nombreuses dans ce pays, et renforcé les garnisons. Haroun avait encore donné à l'eunuque Faradj, un de ses officiers turcs, la mission de relever les murs de Tarse, ancienne capitale du pays[4]. Il fit aussi rétablir l'antique Anazarbe [5], et il y plaça une colonie d'hommes du Khorasan [6]. Pour mieux juger de l'état des affaires, il vint lui-même visiter ces con-

chronique syrienne d'Abou'lfaradj, p. 136. On y parle aussi de son fils Abd-errahman. Voyez ci-dev. § 27, p. 357, not. 3.—S.-M.

[1] Τὰ μέρη Καππαδοκίας καὶ Γαλατίας. Theoph. p. 399.—.-M.

[2] C'est ce que nous apprend Ibn-al-athir, Ms. arab. t. 1, f° 59 r°. Il place cette expédition en l'an 181 de l'hégire (4 mars 797 — 21 février 798).—S.-M.

[3] Cette province fut instituée et Tarse restaurée en l'an 170 de l'hégire (2 juillet 786 — 21 juin 787), selon Abou'lféda, *ann. musl.* II, 61. Voyez aussi Freytag, *selecta ex historia Halebi*, p. 46.—S.-M.

[4] Cette ville devint importante à cette époque, et elle fut la résidence des chefs arabes chargés de commander et de défendre le pays.—S.-M.

[5] Les Arabes l'appellent *Aïn-zarbah* et quelquefois par erreur *Aïn-zariah*. Cette ville, nommée à présent *Anavarza*, est située sur les bords du Djihan. Elle contient les ruines d'un grand nombre de beaux édifices.—S.-M.

[6] Ibn-al-athir, Ms. arab. t. 1, f° 57 r°, place la restauration de cette ville en l'an 180 de l'hégire (15 mars 796-4 mars 797.)—S.-M.

trées qu'il connaissait déja [1]; il se mit à la tête de son armée, et s'avança dans l'Asie-Mineure, où] il prit de force la forteresse de [Safsaf [2]]. L'impératrice lui envoya deux députés [3] pour traiter avec lui : [on convint de racheter ou d'échanger les captifs musulmans et chrétiens. Les délégués chargés de cette opération se réunirent en un lieu situé sur les bords du fleuve Lamus en Cilicie, entre Tarse et la mer, à une distance de douze parasanges [4]. Cet endroit fut dans la suite le rendez-vous ordinaire pour ces sortes de négociations. Les habitants des contrées voisines y amenaient leurs captifs; les musulmans y affluaient de toutes les régions pour y reconnaître et y racheter leurs parents prisonniers des Romains, qui les amenaient sur des vaisseaux de transport. Dans ce premier rachat [5], trois mille sept cent musulmans recouvrèrent la liberté;] la négociation n'eut, [du reste,] aucun succès, et les Sarrasins ne se retirèrent qu'après s'être chargés de butin.

La douceur du nouveau gouvernement d'Irène ne

[1] Sous le règne de son père, en 780, il avait déja fait une expédition dans l'Asie-Mineure. Voyez ci-dev. p. 315 et 316, liv. LXV, § 41. — S.-M.

[2] C'est Elmacin, *hist. Sar.* p. 114, qui nous la fait connaître. Il en est aussi question dans Abou'lféda, *ann. musl.* t. 2, p. 77, mais ni l'un ni l'autre ne nous en indiquent la véritable situation. Selon Hadji-khalfah, cette ville porte, chez les modernes, le nom de *Sohoud*. Voyez les notes de Reiske sur Abou'lféda, t. II, p. 649. — S.-M.

[3] Dorothée abbé d'un monastère à Chrysopolis, et Constantin garde des archives de la grande église. — S.-M.

[4] Cette ville nommée *Lamus* par les anciens, dans un district de la Cilicie appelé *Lamotis*, était située à 35 millles arabes de Tarse, vers l'occident. Voyez ci-dev. p. 279, not. 3, liv. LXV, § 12. — S.-M.

[5] Masoudi et d'autres auteurs arabes placent à une époque plus moderne le premier rachat régulier de captifs musulmans fait avec les Grecs. Selon Masoudi, il aurait eu lieu huit ans plus tard, en l'an 189 de l'hégire, (8 décembre 804-27 novembre 805) entre le khalife Haroun et l'empereur

XLIV. Nouveau mouvement et nouvelle punition des fils de Copronyme.

put calmer dans tous les cœurs le ressentiment de ses cruautés. Les fils de Copronyme vivaient, renfermés dans un palais à Constantinople[1]. On avait privé Nicéphore de l'usage de la vue; on avait coupé la langue à ses frères; mais on n'avait pu arracher de leur cœur le désir de régner. Ces princes écoutèrent encore les conseils des mécontents, qui réveillaient leur ambition. On leur facilita les moyens de s'échapper de leur prison. Ils se réfugièrent dans l'église de Sainte-Sophie, où le peuple étant accouru en foule, Nicéphore, le seul d'entre eux qui eût encore l'usage de la parole, s'écria : *Citoyens, regardez les fils de votre empereur; les maux qu'ils ont soufferts les ont-ils assez défigurés, pour n'être pas reconnus? Il ne nous reste que la vie; qu'elle nous soit du moins assurée; que celle qui gouverne se rende devant vous caution de notre sûreté.* Ceux qui les faisaient parler espéraient que le peuple s'attendrirait jusqu'à proclamer Nicéphore empereur, et la compassion excitait déja les murmures et faisait couler les larmes, lorsque l'eunuque Aëtius arriva fort à propos pour arrêter ces premiers mouvements. Dans ce moment de balancement et de crise où il voyait les esprits, il prit les princes par la main, et les adoucissant par ses caresses, sans leur donner d'autre garantie que sa parole, il les conduisit hors de l'église. Personne ne se mit en devoir de les retenir. Rendus au palais, on les fit aussitôt embarquer pour la Grèce; on leur donna

Nicéphore-Staurace. Voyez *Notices et Extraits des manuscrits*, t. VIII, p. 193.— S.-M.

[1] Ou plutôt à Thérapia, ἐν τῷ παλατίῳ τῆς Θεραπείας. Theoph. p. 399. C'est le nom d'un endroit à deux lieues environ au nord de Constantinople sur le Bosphore, où habitaient naguère les princes grecs du Fanar.—S.-M.

pour prison la ville d'Athènes, patrie de l'impératrice, et entièrement dévouée à ses volontés. Leur ambition, qui ne devait mourir qu'avec eux, les suivit dans leur exil; ils y trouvèrent encore des partisans, qui animèrent leurs folles espérances. Quelques Grecs lièrent une intrigue avec un prince esclavon, nommé Acamer[1], qui devait les tirer de la ville, donner à l'un d'eux la couronne impériale, et les ramener à main armée à Constantinople. L'impératrice, instruite de ce complot[2], n'eut besoin que du zèle des Athéniens; dès qu'elle eut envoyé ses ordres[3], le peuple prit les armes, courut à la maison de ces malheureux princes; on leur creva les yeux à tous. On les transféra à Panorme, que je crois être la ville de ce nom dans la Chalcidique, qui faisait partie de la Macédoine.

XLV. Jalousie de Staurace et d'Aëtius. Theoph. p. 399, 400. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 170.

Deux eunuques élevés au rang de patrices partageaient la faveur de l'impératrice. Staurace, plus méchant, plein de vanité et d'audace, voulait dominer même sa maîtresse; ce qu'il avait fait et ce qu'il avait souffert pour elle le rendait insolent. Aëtius, plus couvert et plus adroit, s'était d'abord élevé à l'abri de Staurace; mais son zèle, aussi modeste qu'il était actif, et sa souplesse, l'avaient enfin égalé à son protecteur[4]. Tous deux, pareillement ambitieux, voyant l'im-

[1] Théophane dit, p. 400, qu'il était prince des Slaves du pays de *Velzetia*. Ἀκαμῆρος ὁ τῶν Σκλαβίνων τῆς Βελζητίας ἄρχων. Je pense qu'il s'agit ici de quelque peuplade slave cantonnée ou établie dans quelque partie de la Grèce, et sur laquelle on ne possède pas d'autres notions. — S.-M.

[2] Au mois de mai de l'an 800, 7e indiction, selon Théophane, p. 400. — S.-M.

[3] Elle envoya ses ordres au patrice Constantin *Serantapéchus*, τὸν Σεραντάπηχον, qui était, à ce qu'il paraît, son frère; car Théophylacte rapporte que celui qui fut chargé de ce message, était le fils de Constantin et neveu de l'impératrice, ἀνεψιὸν αὐτῆς. Voyez, pour le surnom donné à Constantin, ci-dev. p. 134. not. 2, liv. LXIII, § 32. — S.-M.

[4] Selon Aboul'faradj, *chron. Syr.*

pératrice sans espérance de laisser des héritiers de son sang, travaillaient sourdement à faire tomber l'empire chacun dans sa famille. Ils se rencontrèrent bientôt dans les souterrains de la politique, et dès qu'ils se furent pénétrés ils devinrent ennemis mortels, et remplirent la cour de divisions et de cabales. Une irruption des Sarrasins, qui porta l'effroi jusque dans Constantinople, suspendit pour quelque temps les effets de leur animosité.

An 798. XLVI. Irruption des Sarrasins.

Trois corps de cavalerie sarrasine traversèrent toute l'Asie-Mineure, et répandirent de toutes parts la désolation et le ravage. [Abd-elmélik [1]], à la tête d'un camp volant, s'avança jusque sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople. Là [2] étaient les écuries de l'impératrice et celles de Staurace; il en enleva tous les chevaux. Un autre corps se jeta en Lydie, et y fit du dégât. Un troisième pénétra dans l'Hellespont [3]. Le patrice Paul [4], commandant de cette province, alla le combattre avec toutes ses troupes. Il fut taillé en pièces, perdit son camp et ses bagages, et laissa sur la place presque tous ses soldats. Les Sarrasins remportèrent de ces trois expéditions une prodigieuse quantité de butin [5].

p. 138, Aétins était le lientenant de l'impératrice et il avait le titre de Patrice des patrices.—S.-M.

[1] Et non *Abimelech*. Voyez ci-dev. § 43, p.373 et 374, not. 1.—S.-M.

[2] Dans le palais de Manganes. — S.-M.

[3] Dans le thème d'*Opsicium*. — S.-M.

[4] Il est nommé Pierre dans le texte de Théophane; c'est la version latine que donne le nom de Paul. Théophane le qualifie comte de l'Opsicinm. Je crois qu'il fant s'en tenir au texte grec. — S.-M.

[5] Les auteurs arabes que j'ai pu consulter donnent pen de détails sur ces guerres. Ibn-al-athir, Ms. arab. t. 1, f° 60 r°, se contente de dire que l'an 182 de l'hégire (21 février 798-11 février 799), Abd-errahman, fils d'Abd-almélik, s'avança jusqu'à Éphèse. Selon Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 138, l'ennuque Aétins vainqnit

L'hiver se passa en intrigues secrètes de la part de Staurace et d'Aëtius, qui cherchaient mutuellement à se détruire. L'impératrice, qui aimait la pompe et la magnificence, voulut effacer dans l'esprit du peuple, par un spectacle imposant, le déshonneur de ses armes. C'était la coutume que, le lundi de Pâques, les empereurs se fissent conduire en cérémonie à l'église des Saints-Apôtres. Après y avoir entendu l'office, ils dînaient dans une salle dépendante de l'église, et retournaient le soir au palais. Il vint dans l'esprit à Irène de donner à ce retour tout l'éclat de la majesté impériale. Au sortir de l'office du soir, elle monta dans un char enrichi d'or et attelé de quatre chevaux blancs. Quatre patrices des plus distingués tenaient les guides[1]. L'impératrice, superbement vêtue, la couronne en tête, le sceptre et le globe à la main, traversait les flots de la multitude, au milieu des acclamations, et faisait jeter au peuple quantité d'argent. Un mois après ce triomphe, elle était couchée dans son lit, abattue par une dangereuse maladie, et on la croyait près de mourir. Ce fut alors que la jalousie des deux eunuques s'alluma avec plus de force. Aëtius, soutenu du patriarche Nicétas, commandant de la garde, vint à bout de persuader à l'impératrice, que Staurace portait son ambition jusqu'à l'empire. La princesse, hors de danger, commençait à recouvrer la santé. Outrée de colère, elle se fit transporter au palais d'Hérée, au-delà du Bosphore : l'air y était plus

An 799.

XLVII. Brouilleries à la cour de Constantinople.

Theoph. p. 400. Cedr. t. 2, p. 473. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 170.

d'abord les Arabes et fut ensuite battu par eux.— S.-M.

[1] Bardanius ou Bardanès, duc des Thracésiens, probablement arménien, qui quelques années après se fit proclamer empereur ; Sisinnius, duc de Thrace ; Nicétas, commandant de la garde et Constantin Boïlas.— S.-M.

pur qu'à Constantinople, et elle s'éloignait d'un objet odieux. Elle paraissait résolue de tirer une vengeance signalée de Staurace, qu'elle traitait de perfide, et d'auteur de tous les troubles qu'elle avait éprouvés pendant le règne de son fils. Staurace ne s'effraya pas; un long usage lui avait appris à calmer la vivacité de l'impératrice; il obtint audience, se justifia, et tourna toutes ses batteries contre Aëtius.

An 800.

XLVIII. Mort de Staurace.

Theoph. p. 401. Cedr. t. 2, p. 473. Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 170.

Ce courtisan était trop habile pour lui laisser reprendre auprès de l'impératrice la place dont il s'était emparé. Staurace, pour qui c'était une disgrace de ne tenir que le second rang dans la faveur, résolut de périr plutôt que de déchoir. Il gagna les soldats et les officiers de la garde, hors Nicétas, leur commandant général. Maître des graces pendant un ministère de vingt années, il s'était fait grand nombre de créatures, prêtes à le servir tant qu'il aurait encore quelque espérance. Tout se disposait à la sédition, lorsqu'Aëtius, attentif à suivre ses démarches, en instruisit l'impératrice. Elle assemble aussitôt le sénat, et lui expose le péril où de sourdes pratiques allaient précipiter tout l'empire. Elle mande au palais les officiers de la garde, et leur défend sous peine de la vie d'avoir aucune communication avec Staurace. Elle n'osait encore le faire arrêter, n'étant pas assurée de l'obéissance des troupes. Mais la fierté du coupable prévint le châtiment et lui porta le coup de la mort. La rage de voir ses intrigues découvertes lui causa des transports si violents, que ses veines se rompirent. Il vomissait le sang à gros bouillons, et quoique les médecins désespérassent de sa vie, une foule de flatteurs, et même de moines courtisans, environnaient

son lit, et lui promettaient une prompte guérison. Des astrologues, en qui il avait toujours eu une folle confiance, osaient même l'assurer qu'il mourrait empereur. Ces discours insensés, dont il se laissa bercer jusqu'au dernier soupir, l'aveuglèrent tellement sur son état, qu'il fit partir des émissaires secrets pour soulever les troupes de Cappadoce qui lui étaient dévouées, et les engager à venir demander la mort d'Aëtius. Elles prirent en effet les armes; mais Staurace expira le troisième de juin, deux jours avant qu'on reçût à Constantinople la nouvelle de cette révolte. Les auteurs furent punis de mort ou d'exil.

XLIX. Grande révolution dans l'empire.

Cette année, qui termina le huitième siècle, est l'époque d'une révolution célèbre et la plus importante qui fût arrivée dans l'empire depuis que les souverains de Rome en avaient transféré le siége à Constantinople. Le monarque français, le plus grand prince qui fût alors, déja maître d'une grande partie de l'Italie, couronna ses conquêtes par le titre d'empereur, fit disparaître l'ombre de souveraineté que les successeurs de Constantin avaient jusqu'alors conservée dans Rome, et fit perdre aux Grecs le nom romain, dont ils ne retenaient depuis long-temps que l'orgueil. Je n'entrerai point dans le détail des circonstances de cet événement fameux; elles sont développées dans toutes les histoires de France et d'Italie; je me propose seulement de remettre sous les yeux des lecteurs, comment les liens de la souveraineté des empereurs grecs sur Rome et sur l'Italie se relâchèrent jusqu'au moment où le génie de Charlemagne, secondé de la bienveillance intéressée des papes, vint à bout, par un dernier effort, de les rompre tout-à-fait.

L. Premières causes d'aliénation entre les Romains et les Grecs.

La préférence que Constantin avait donnée à sa nouvelle ville sur l'ancienne capitale de l'empire avait eu l'air d'une disgrace. Rome, jalouse de sa rivale, perdit ce zèle qu'animait la présence de ses souverains; et lorsque, dans la suite, la division de l'empire donna des maîtres particuliers à l'Occident, elle s'était vu encore préférer Milan, Trèves, Ravenne. Réduite à un état de langueur et de faiblesse sous les derniers empereurs d'Occident, elle se vit envahie par les Hérules, par les Goths. Elle ne revint à ses premiers maîtres que par de nouvelles calamités. Souvent prise et reprise, désolée tour-à-tour par le fer, par la famine, par l'incendie, elle éprouva toutes les horreurs d'une guerre longue et cruelle. Délivrée du joug des Barbares, elle n'en fut pas plus heureuse. Son peuple accablé d'impôts, son sénat dépouillé de son antique splendeur et réduit à la condition d'un corps municipal, rampaient obscurément à l'extrémité de l'empire; et l'ancienne maîtresse du monde, tant de fois saccagée, n'avait plus d'autre lustre que le nom de Rome et les tombeaux des Césars. La religion seule semblait lui conserver quelque supériorité; Rome était la citadelle de l'Église, le trône de la foi, le siége du successeur de saint Pierre; mais ces augustes prérogatives excitaient la jalousie de Constantinople. Les évêques de cette ville, devenus patriarches, s'élevaient par degrés, et leur ambition prenant l'essor au-dessus d'Antioche et d'Alexandrie, semblait prétendre à l'égalité avec Rome. Ils se paraient déja du titre d'écuméniques[1], et les Orientaux commençaient à dire que la

[1] C'est-à-dire universels.—S.-M.

primauté de l'Église de Rome n'était fondée que sur l'avantage, qu'elle n'avait plus, d'avoir été capitale de l'empire.

LI. Progrès de cette aliénation.

L'invasion des Lombards détacha de l'empire une grande partie de l'Italie, et tint Rome dans des allarmes continuelles. Les Exarques, sans forces suffisantes, et presque tous sans mérite, ne pouvaient assurer la tranquillité des Romains; ils en furent les tyrans plutôt que les défenseurs, et contribuèrent encore à rendre odieuse l'autorité de la cour de Constantinople. Abandonnés des empereurs, les Romains s'attachèrent aux papes; c'étaient leurs pasteurs et leurs pères, ils trouvaient dans leur zèle charitable du soulagement à leurs maux; et comme ces pontifes savaient joindre les bienfaits temporels aux secours spirituels, le peuple de Rome, par un retour naturel, leur donnait aussi une grande autorité dans l'ordre civil. L'erreur des Monothélites dont les monarques grecs se déclarèrent protecteurs, les cruautés exercées sur le pape Martin, la fureur des Iconoclastes allumée par l'empereur Léon et soutenue par son fils, firent abhorrer ces princes comme des tyrans impies et sacrilèges; et tandis que l'état ne recevait de Constantinople que des édits onéreux, la religion n'en attendait que des persécutions et des supplices. Malheureusement pour de tels empereurs, la vertu la plus éminente, jointe à la prudence la plus éclairée, siégeait alors sur la chaire de saint Pierre. On vit pendant quatre-vingt ans une suite de sept papes aussi respectables pour la sainteté de leur vie, que redoutables à leurs souverains par la profondeur de leur politique. Quel contraste de la sagesse de Grégoire III, de Zacharie, d'Étienne II, et surtout

d'Adrien, génie ferme et étendu, vraiment digne du siècle de Charlemagne, avec la légèreté et les emportements de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme! Ces papes surent opposer à l'empire une puissance alors supérieure; ils se servirent des Français pour détruire d'abord les Lombards ennemis de l'empire, et ensuite l'empire même en Italie; et quoiqu'ils eussent ouvert la route aux rois français pour la conquête de la Lombardie, ils leur donnèrent beaucoup moins qu'ils n'en reçurent.

LII. Autorité de Charlemagne dans Rome. Theoph. p. 399, 401. Zon. l. 15, t. 2, p. 120. Paul. Diac. in Epist. dedic. ad Festum. Idem in episc. Metens. Aimoin, l. 4, p. 86. Eginh. ann. Idem. de vit. Caroli. Anast. in Adr. et Leon. III. Hist. Misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 167. Sigeb. chron. Regino, chr. Manass. p. 92. Chron. Moissac.

La dignité de patrice de Rome procurait à Charles une autorité réelle dans cette ville. Ce n'était plus un simple titre d'honneur, comme celui que Pépin et ses enfants avaient reçu du pape Étienne II. Le patriciat conféré à Charlemagne par le sénat et le peuple romain après la destructiou du royaume des Lombards, lui donnait des droits au commandement, puisque Adrien datait ses lettres du patriciat de Charlemagne, que les Romains juraient fidélité à ce prince, que le pape Léon, traité cruellement par des séditieux, eut recours à sa justice, et qu'avant même que d'être empereur, ce prince usa d'un pouvoir souverain dans le jugement des coupables. Le pape Adrien étant mort en 795, Léon III, son successeur, envoya aussitôt après son élection des légats à Charlemagne pour lui porter les clefs de la confession de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome[1]. Il le priait d'envoyer un des seigneurs de sa cour pour recevoir le serment de fidélité des Romains[2]. Le roi chargea de cette commission

[1] *Claves confessionis sancti Petri, et vexillum Romanæ urbis, cum aliis muneribus regi misit.* Eginhard, *ann. Franc.* ann. 796.— S.-M.

[2] *Aliquem de suis optimatibus Romam mitteret, qui populum Roma-*

son gendre Angilbert; et M. de Marca prétend que Léon et Charles changèrent alors de concert le gouvernement de Rome, qu'ils ajoutèrent à la suprême juridiction, déja exercée par eux, le droit de propriété et de domaine, et que leur patriciat devint souveraineté absolue; que c'est pour cette raison que Léon et Charles sont également qualifiés de *Dominus noster* dans la fameuse mosaïque du palais de Latrau et dans les actes qui suivirent l'élection de Léon. Cependant, quelque autorité que le patriciat donnât à Charlemagne, celle des empereurs grecs ne fut totalement anéantie dans Rome, qu'au moment qu'il fut lui-même revêtu de la dignité impériale. La mosaïque même citée par M. de Marca prouve, que dans le temps que les Romains donnaient à Léon et à Charles le titre de *Dominus noster*, ils reconnaissaient encore l'autorité des empereurs grecs. On voit dans cette mosaïque le Sauveur qui met un étendard dans la main d'un prince couronné, dont l'inscription est *Constantino V.* Cette salle du palais de Latran ayant été bâtie par Léon III, qui ne fut élu pape que dans les derniers jours de 795, ce Constantin ne peut être que le fils d'Irène, nommé ici le cinquième du nom, parce qu'on ne comptait pas au nombre des empereurs Constantin III, fils d'Héraclius, qui ne fit que paraître sur le trône qu'il partageait avec Héracléonas. Ce qui jette tant d'obscurité sur ce point d'histoire, c'est que le pouvoir des empereurs de Constantinople sur Rome ne s'éteignit pas tout d'un coup par une révolution soudaine, mais dé-

Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 45, art. 2, 5, 10, 11, 20, 21. Giann. hist. Nap. l. 6, c. 5. Murat. ann. d'Ital. t. 4, p. 423 et 438-443. Abr. de l'hist. d'Ital. p. 434, 436, 438, 442, 450.

num ad suam fidem atque subjectionem per sacramenta firmaret. Missus est ad hoc Engilbertus, abbas monasterii Sancti Richarii. Eginhard, *ann. Franc.* ann. 796. — S.-M.

clina peu à peu par des degrés presque insensibles. C'était un mourant, dont le dernier moment est équivoque, et qui respire encore, lorsque des héritiers avides le croient déja mort.

LIII. Charlemagne élu empereur.

Tout concourut à faire réussir la résolution prise depuis long-temps par les papes de se soustraire entièrement à la domination impériale. Léon, indignement outragé par une conjuration sanguinaire[1] le 25 avril 799, ayant à peine sauvé sa vie, s'adressa d'abord à la cour de Constantinople, selon un historien grec des mieux instruits. Comme il n'en recevait aucune réponse, il alla implorer la protection de Charles, qui était pour lors à Paderborn [*Padrabunna*]. Ce prince fit ce qu'un exarque eût été en droit de faire. Il écouta les plaintes du pape, et le fit escorter par des commissaires chargés de veiller à sa sûreté, et de faire le procès aux coupables. Il passa lui-même les Alpes l'année suivante avec une armée qui devait être employée contre le duc de Bénévent, alors en guerre avec les Français[2]. Il fut reçu à Rome avec joie et magnificence le 24 novembre, et procéda juridiquement à l'examen des accusations que les ennemis du pape avaient intentées contre lui. Les accusateurs n'ayant osé comparaître, le pape se justifia par serment. Charlemagne fut bientôt récompensé de la protection signalée dont son père d'abord et lui-même

[1] Les instigateurs de cette conspiration, selon Théophane, p. 399, étaient les parents du pape Adrien, prédécesseur de Léon, οἱ τῆς Ῥώμης συγγενεῖς τοῦ μακαρίου πάπα Ἀδριανοῦ. — S.-M.

[2] *Cum exercitu, Ravennam venit: ibique septem non ampliùs dies moratus, Pipinum filium suum cum eodem exercitu in terram Beneventanorum ire jussit: movensque de Ravenna, cum filio Anconam usque pervenit: quo ibi dimisso, Romam proficiscitur.* Eginhard, *ann. Franc.*

ensuite avaient donné tant de marques à l'Église romaine. Le jour de Noël, pendant que le roi était en prières devant la confession de saint Pierre, le pape accompagné des évêques, des prêtres et des seigneurs français et romains, vint lui mettre sur la tête une couronne d'or, et tout le peuple s'écria : *A Charles, très-pieux, auguste, grand et pacifique empereur, que Dieu couronne, vie et victoire*[1]. Le pape aussitôt lui rendit l'hommage qu'on avait coutume de rendre aux empereurs, et qu'on nommait *adoration*[2]. Il l'oignit ensuite de l'huile sainte. Charles, de son côté, prêta le serment que ses successeurs firent après lui, et qui est rapporté en ces termes : *Moi, Charles, empereur, je promets au nom de Jésus-Christ, devant Dieu et l'apôtre saint Pierre, que je protégerai et défendrai la sainte Eglise romaine envers et contre tous, autant que Dieu me donnera de force et de puissance.* Pépin, son fils, reçut en même temps l'onction sacrée et fut couronné roi d'Italie. C'est en vain qu'Éginhard, chancelier de Charlemagne, et d'après lui plusieurs historiens, voudraient faire croire que ce prince ignorait absolument le dessein du pape; il était, disent-ils, si éloigné de désirer la couronne impériale, qu'il protesta que s'il eût prévu ce qui devait arriver, il se serait absenté de l'Église ce jour-là, malgré la solennité. Ce que dit Éginhard prouve tout au plus que Charlemagne était bien aise qu'on le crût ainsi. Mais le plus puissant prince ne peut assujettir la postérité à

ann. 800.—S.-M.

[1] *Karolo Augusto a Deo coronato, magno et pacifico imperatori Romanorum, vita et victoria.* Eginhard, *ann. Franc.* ann. 801.— S.-M.

[2] *A pontifice more antiquorum principum adoratus est.* Eginhard, *ann. Franc.* ann. 801.— S.-M.

ces sortes de complaisances. En effet, Charles ne fit pas même ce qu'avait fait autrefois Jules César, lorsque Marc-Antoine avait voulu lui mettre la couronne sur la tête, quoique Jules la désirât bien avec autant d'ardeur que Charlemagne. Aussitôt après cette proclamation, Charles prit le titre de consul, à l'imitation des empereurs, et il commença dès lors à dater ses actes de l'indiction.

LIV. Extinction de l'empire grec en Occident.

Telle est l'époque précise de l'extinction de l'empire grec en Occident [1]. Jusque là les empereurs avaient eu la supériorité d'honneur sur les rois; les rois, leur écrivant, leur donnaient les titres de *pères* et de *seigneurs*. Les premiers rois de France et les rois goths en Italie, pour légitimer leur domaine sur tant de provinces enlevées à l'empire, ne faisaient pas difficulté de se subordonner en quelque sorte aux empereurs, en recherchant la qualité de patrices. Maintenant Charles, par le titre d'empereur, enlève au monarque de Constantinople tous ses droits sur Rome, toutes ses prérogatives d'honneur dans les contrées occidentales. Il commença de donner aux empereurs d'Orient le titre de frères [2]; les actes publics de Rome furent datés des années de son empire; il exerça tout acte de souveraineté, donna des lois, rendit la justice, punit les crimes, accorda des graces, fit battre monnaie à son coin, et approuva l'élection des papes, qu'il établit sei-

[1] C'est depuis cette époque, dit Théophane, p. 399, que les Francs dominent à Rome. Γενομένης τῆς Ῥώμης ἀπ' ἐκείνου καιροῦ ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν τῶν Φράγγων. — S.-M.

[2] *Romanis* (Constantinopolitanis) *tamen imperatoribus super hoc indignantibus, magna tulit patientia, vicitque eorum contumaciam magnanimitate, qua eis procul dubio longè præstantior erat, mittendo ad eos crebras legationes, et in epistolis fratres eos appellando.* Eginhard, *vit. Carol. magn.* — S.-M.

gneurs de la ville et du duché, mais avec subordination à sa haute souveraineté. La conjoncture était favorable; c'était une femme qui tenait les rênes de l'empire, et une femme odieuse par ses forfaits; elle avait usurpé la couronne en faisant aveugler son fils; on l'appelait la nouvelle Athalie. D'ailleurs, les Grecs ne faisaient plus que du mal à l'Italie, et le monarque français les surpassait en puissance. Ce prince, tant à titre de succession qu'à titre de conquête, se voyait maître d'autant de pays qu'aucun empereur d'Occident en eût jamais gouverné. Les Gaules, l'Espagne jusqu'à l'Èbre, la Lombardie, la Rhétie, le Norique, l'Istrie, la Liburnie, la Pannonie jusqu'aux confins de la Bulgarie et de la Thrace, la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie [1], toute cette vaste étendue de pays entre le Rhin, la Vistule [2], le Danube et la mer Baltique, que les Romains n'avaient jamais pu conquérir, obéissaient à ses ordres. Il possédait toutes les villes qui avaient été en différents temps la résidence des empereurs d'Occident : Trèves, Arles, Milan, Ravenne dont Pépin s'était réservé le haut domaine; à Rome même, son

[1] Il y a bien de l'exagération dans ce qui est dit ici de l'étendue de la puissance de Charlemagne. La Pannonie jusqu'aux confins du royaume des Bulgares et de la Thrace, la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie, ne faisaient pas en réalité partie de son empire. Ces pays étaient possédés par les Avares dont la puissance était bien diminuée. Ces Barbares furent souvent vaincus par Charlemagne ou par ses lieutenants. Vers cette époque, ils reconnurent temporairement la suprématie politique des Francs, mais ils ne furent jamais entièrement domptés ou soumis par eux; au contraire ils portèrent souvent leurs ravages dans la Bavière et dans les provinces slaves de l'Adriatique soumises à l'autorité de Charlemagne. — S.-M.

[2] La soumission des nations établies sur la Vistule, entre ce fleuve et l'Oder, fut plutôt nominale que réelle. Les Slaves de ces cantons payèrent quelquefois, reçurent d'autres fois des princes de la main de Charles, mais ils ne furent jamais complètement ses sujets. — S.-M.

pouvoir éclipsait les faibles restes de l'autorité impériale. Le sénat et le peuple Romain se persuadèrent qu'ils étaient rentrés dans leurs anciens droits; et selon la maxime que les papes avaient suivie pour l'élévation de Pépin sur le trône de France, ils crurent devoir réunir le titre à la puissance.

LV. Réclamation des empereurs d'Orient.

Il n'est pas de mon sujet d'examiner par quels moyens et par quels degrés les papes, affranchis par Charlemagne de la domination des empereurs d'Orient, vinrent à bout ensuite de soustraire à la souveraineté de ses successeurs et la ville de Rome et tous les domaines qu'ils n'avaient reçus qu'à cette condition. Je ne dois jeter les yeux que sur l'empire d'Orient. Il ne lui resta, en Italie, que Naples et la Calabre avec la Sicile. Dépouillés d'un si beau domaine, les empereurs grecs ne renoncèrent pas à leurs anciens droits, quoiqu'ils n'eussent pas la force de les faire revivre. Ils disputèrent long-temps à Charlemagne et à ses successeurs le titre d'empereur. Irène, qui se voyait haïe de ses sujets, sacrifia son ressentiment au besoin qu'elle croyait avoir de l'appui de Charlemagne. Il fallut du temps aux souverains de Constantinople pour s'accoutumer à partager un nom qu'une longue prescription leur avait rendu propre.

AN 801.

LVI. Négociation de Charlemagne avec les Grecs. Eginh. ann. Aimoin, l. 4, c. 88. Regino, chr. Baronius. Pagi ad Bar.

Il semble que ce partage leur fût plus sensible que la perte de Rome. Ils conservaient si peu d'autorité dans cette ville, qu'à peine parurent-ils s'apercevoir qu'elle leur eût été enlevée. Cet événement n'interrompit pas même le commerce d'ambassades mutuelles, et l'on ne voit pas qu'Irène se soit jamais plainte de cette usurpation. Cette fière princesse croyait sans doute ne pouvoir se plaindre sans s'avilir, n'étant pas en état

de se venger. Depuis la malheureuse tentative que les Grecs avaient faite sur l'Italie sous la conduite d'Adalgise, ils paraissaient avoir entièrement renoncé au dessein de recouvrer ce qu'ils avaient perdu dans ce pays. Constantin, qui avait ardemment désiré d'avoir Charlemagne pour beau-père, ne voyant dans sa propre cour que des sujets de défiance, ne souhaitait pas avec moins d'ardeur de s'appuyer de l'amitié et de la protection de ce puissant prince. La dernière année de son règne, il lui avait envoyé en ambassade Théophile, fils de Nicétas, gouverneur de Sicile, pour faire un traité de paix et d'alliance [1]. Théophile avait été bien reçu à Aix-la-Chapelle [*Aquas grani*], où était alors Charlemagne. Mais la nouvelle de la déposition du prince grec avait fait rompre la négociation. Irène l'avait renouée l'année suivante; elle avait envoyé Michel Ganglien, auparavant gouverneur de Phrygie, et le prêtre Théophile [2]; et Charles, qui sans doute méditait dès-lors le grand dessein qu'il exécuta deux ans après, était bien aise d'amuser les Grecs. Il parut très-disposé à satisfaire l'impératrice; il lui renvoya même pour marque de sa bienveillance Sisinnius, frère du patriarche Tarasius, qui avait été fait prisonnier dix ans auparavant [3] dans la bataille perdue par Adal-

[1] Eginhard, *annal. Franc.* ann. 797, dit que cet ambassadeur était un certain Théoctiste, envoyé par Nicétas, patrice et gouverneur de Sicile. (*Imperator*) *legatum Nicetæ patricii, qui tunc Siciliam procurabat, nomine Theoctistum, litteras imperatoris de Constantinopoli missas deferentem audisset.* —S.-M.

[2] *Legati fuere Michael cognomento Ganglianos, et Theophilus presbyter de Blachernis.* Eginhard, *annal. Franc.* ann. 798. On apprend d'un autre écrivain de ce temps, que Michel avait été gouverneur de la Phrygie. *Michael patricius quondam Phrygiæ. Annal. Franc.* ann. 798. — S.-M.

[3] *Sisinnium fratrem Tarasii Constantinopolitani episcopi, olim in*

gise [1]. En 799, dans le temps que le pape vint à Paderborn implorer la justice de Charlemagne contre ses assassins, on vit arriver dans la même ville un député de Michel, alors gouverneur de Sicile [2]. On ignore le sujet de cette députation. Comme les Sarrasins avaient pillé les îles Baléares l'année précédente [3], et qu'on craignait une descente en Sicile, quelques auteurs conjecturent que l'envoyé, nommé Daniel, venait demander du secours à Charlemagne, en cas que cette île fût attaquée. Je croirais plutôt que Daniel était chargé de sonder les dispositions de Charles au sujet de la Sicile; cette île était fort à sa bienséance, depuis qu'il se trouvait maître d'une grande partie de l'Italie; et les auteurs Grecs disent qu'il avait dessein de s'en emparer [4]. Mais des soins plus importants l'occupaient alors; il préparait le grand événement qui devait éclore l'année suivante.

XVII. Alliance de Charlemagne avec Irène. Theoph. p. 401, 402. Cedr. t. 2, p.

Ces historiens ajoutent que ce prince avait formé le singulier projet d'épouser Irène [5], pour réunir sur sa tête les deux empires [6]; que ce fut pour traiter de ce mariage qu'il envoya à Constantinople Jessé, évêque d'Amiens, et le comte Hélingand [7]; et que le pape, qui

prælio captum, domum redire permisit. Eginhard, *annal. Franc.* ann. 798. — S.-M.

[1] Voyez ci-dev. § 21, p. 349, 350. — S.-M.

[2] *Legatum Michaelis patricii de Sicilia, nomine Danielem, ad se missum absolvit.* Eginhard, *annal. Franc.* ann. 799. — S.-M.

[3] *Insulæ Baleares, quæ nunc ab incolis earum Majorica et Minorica vocitantur, à Mauris piraticam exercentibus eprædatæ sunt.* Eginhard, *annal. Franc.* ann. 798. — S.-M.

[4] Βουληθεὶς κατὰ Σικελίαν στόλῳ παρατάξασθαι μετεβλήθη. Theoph. p. 401. — S.-M.

[5] Ζευχθῆναι μᾶλλον Εἰρήνῃ βουληθείς. Theoph. p. 401. — S.-M.

[6] Ἑνῶσαι τὰ ἑῷα καὶ τὰ ἑσπέρια. Theoph. p. 402. — S.-M.

[7] *Imperator misit Jesse episcopum Ambianensem et Heingaldum* (alias *Helingaudum*) *comitem Constantinopolim. Annal. Franc.* ann. 802. — S.-M.

souhaitait fort cette alliance, leur joignit ses nonces; mais qu'Aëtius, qui voulait faire son frère empereur, fit échouer la négociation. Il est assez probable qu'Irène aurait consenti à ce mariage, s'il eût été possible. Elle avait déja quelques soupçons des cabales secrètes que Nicéphore formait contre elle dans son palais. C'était un Pisidien né à Séleucie[1], qui s'étant élevé par les moyens propres à réussir dans une cour corrompue[2], était parvenu à la dignité de grand logothète[3], c'est-à-dire grand trésorier de l'empire. L'impératrice, avertie de ses mauvais desseins, lui en avait fait des reproches, et il ne s'était justifié que par des serments, qui ne coûtent rien à un scélérat. Elle le méprisait trop pour le craindre; cependant elle n'était pas sans inquiétude; et Charlemagne était le prince de l'univers le plus capable de la maintenir et de la rendre redoutable. La renommée de ce grand roi remplissait tout

474.
Zon. l. 15, t. 2, p. 120.
Hist. misc. l. 23, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 170 et 171.
Eginh. annal.
Aimoin. l. 4, c. 51.
Ann. tillian.
Regino, chr.
Baronius.
Pagi ad Bar.
Murat. ann. Ital. t. IV, p. 448.
Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 395.

[1] Selon Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 138, il était Cappadocien de naissance, ce qui est plus vraisemblable, comme on pourra le déduire de la note suivante.—S.-M.

[2] Selon Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 139, ce personnage descendait de Djabalah ou Gabalas, le dernier roi des Arabes de Ghassan, dont il a été question, t. 11, p. 243, liv. LVIII, § 44. On trouve la même chose dans Ibn-al-atbir, Ms. arab. t. 1, f° 68 v°, et dans Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 151. Masoudi nous apprend qu'il était fils d'un certain *Istibrak*. Ce nom est sans doute le même que celui de Staurace, le principal ministre et le favori d'Irène. On ne doit pas en conclure, comme M. Silv. de Sacy, (*Not. des Mss.* t. VIII, 1re part., p. 193, not. 4), que Nicéphore était fils de ce personnage, puisque le favori d'Irène était eunuque. Il pouvait être de la même famille; ce qui le ferait croire, c'est que le fils de Nicéphore s'appelait aussi Staurace, comme on le verra bientôt. Le chef des Arabes de Syrie, dont Nicéphore tirait son origine, s'était d'abord fait musulman vers l'an 636, mais mécontent du khalife Omar, qui n'avait pas eu assez de respect pour son titre de roi, il avait quitté ensuite le parti des Arabes, et il était passé avec les siens chez les Romains. Il y avait embrassé le christianisme et il avait obtenu de l'empereur des établissements dans la Cappadoce.—S.-M.

[3] Πατρίκιος καὶ γενικὸς λογοθέτης. Theoph. p. 402.—S.-M.

l'Orient. Le khalife Haroun, le héros de l'Asie et le fléau de l'empire, distinguait Charlemagne entre tous les souverains; il lui avait envoyé les clefs du saint Sépulcre, et entretenait avec lui un commerce d'amitié [1]. Mais quoi qu'en disent les historiens grecs, l'idée bizarre d'un tel mariage ne pouvait entrer dans l'esprit d'un prince aussi sensé que Charlemagne. En effet, aucun de ses historiens ne parle de ce projet. C'est un fait hasardé sur la foi de Théophane, copié par Cédrénus et par Zonare; et Muratori soupçonne avec beaucoup de raison que cette fable n'a d'autre fondement qu'un faux bruit répandu par les ennemis d'Irène, pour la rendre plus odieuse aux Grecs. Il faut donc s'en tenir au récit d'Éginhard, de Réginon et des autres annalistes de ce siècle et du siècle suivant. Selon tous ces auteurs, ces négociations n'avaient pour objet qu'un traité de paix et d'alliance avec Charlemagne; ce fut pour en arrêter les conditions que l'évêque et le comte firent le voyage de Constantinople avec Léon, écuyer d'Irène, qui était venu le premier
An 802. en France en faire la proposition.

LVIII. Conjuration contre Irène. Theoph. p. 401 et seq. Cedr. t. 2, p. 474, 475. Hist. Misc.

Ces députés furent témoins de la révolution qui arracha la couronne à Irène [2]. Cette ambitieuse princesse avait obtenu tout ce qu'elle désirait, hors la tranquillité de l'ame et l'amour de ses sujets. Elle résolut de calmer ses remords, et de vaincre la haine publique

[1] Éginhard et les écrivains français de cette époque donnent à ce khalife le titre d'*Amiralmoumminin*, qui est réellement le titre officiel qu'il portait: *amir-al-mouminin*, c'est-à-dire *prince* ou *chef des croyants*. Ils l'appellent encore roi des Perses. Le khalife envoya alors à Charlemagne un éléphant qui s'appelait Abou'l-Abbas. Les historiens français donnent des détails sur les autres présents envoyés en cette occasion par Haroun-alraschid. — S.-M.

[2] Ὄντων ἀποκρισιαρίων Καρούλλου ἐν τῇ πόλει, καὶ ὁρώντων τὰ πραττόμενα. Theoph. p. 404. — S.-M.

à force d'actions vertueuses. Elle se flattait d'avoir, ainsi que tous les souverains, un moyen assuré de se faire pardonner ses crimes, en faisant du bien à son peuple, juge naturellement sévère, mais qui se laisse corrompre par les bienfaits. Elle ouvrit donc ses trésors et les répandit à pleines mains dans le sein des malheureux. Elle fonda des hôpitaux pour les vieillards, pour les étrangers, pour les pauvres; et comme il est encore plus généreux et plus glorieux à un prince de préserver ses sujets de la misère que de les soulager lorsqu'ils sont misérables, elle fit une remise générale des dettes du fisc, et diminua les charges publiques. C'était une nécessité autant qu'une justice. Tout l'empire gémissait sous le poids des taxes, devenues si excessives, que la plupart des sujets s'en affranchissaient, en prêtant le serment qu'on exigeait d'eux pour les en dispenser: c'était de jurer qu'ils étaient réduits à la mendicité. Ainsi l'avidité des financiers se dévorait elle-même; et pour accroître les contributions, dont ils savaient détourner de larges ruisseaux, ils en tarissaient la source. On renonçait aux voyages, à la navigation, au commerce, à cause des droits énormes qu'il fallait payer à chaque passage, dans chaque port. Les chasseurs, les pêcheurs étaient obligés de donner le tiers de leur chasse et de leur pêche; l'industrie des artisans était taxée selon le caprice des fermiers et de leurs commis; la mort même n'exemptait pas; les veuves payaient pour leurs maris morts. Toutes ces exactions s'étaient tellement accumulées, que les trois quarts de l'empire se trouvaient sur les rôles de la mendicité. Le soulagement accordé par Irène causa une joie universelle; elle regagna le cœur du peuple; mais elle ne

Theoph. p. 401. — l. 23 et 24. ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 171 et 172. Zon. l. 15, t. 2, p. 121, 122. Manass. p. 92, 93. Glyc. p. 285.

put éteindre l'ardeur de l'ambition que son exemple même avait allumée dans sa cour. L'eunuque Aëtius, délivré d'un rival dangereux par la mort de Staurace, travaillait de toutes ses forces à mettre son frère Léon sur le trône. Ils gouvernaient tous deux les plus importantes provinces de l'empire, Aëtius l'Hellespont et la Phrygie [1], Léon la Thrace et la Macédoine. Aëtius, fier de son pouvoir, méprisant les grands, foulant aux pieds les petits, attira la haine de toute la cour plus encore sur l'impératrice que sur lui-même. Sept eunuques, tous patrices, conspirèrent ensemble; Nicétas, commandant de la garde, qui s'était uni auparavant avec Aëtius pour détruire Staurace; ses deux frères [2] Sisinnius et Léon Clocas [3], Théoctiste, questeur; un autre Léon de Sinope, surnommé le géant, garde du trésor; Grégoire [4] et Pierre. Ils convinrent entre eux de faire Nicéphore empereur. S'il en était le plus digne, il fallait que l'empire fût alors bien dépourvu de tout genre de mérite; mais sa dignité lui donnait une haute considération [5]. Plusieurs commandants des troupes entrèrent dans le complot. La conspiration de ces eunuques rendit cette espèce d'hommes plus odieuse dans la suite, et rappela la mémoire d'un mot déja ancien chez les Grecs, et qui ne fait pas honneur à la nation, *Si vous avez un eunuque, tuez-le; si vous n'en avez pas, achetez-en un pour le tuer.*

LIX. Nicéphore empereur.

Irène, alors retenue au lit par une maladie et retirée

[1] Le thème anatolique et celui d'*Opsicium*. Theoph. p. 401. — S.-M.

[2] Ils étaient d'une famille appelée les Triphylliens, οἱ Τριφύλλιοι. Theoph. p. 402 et 405. — S.-M.

[3] Il était surnommé *Serantapéchus*. Theoph. p. 402. Voyez, pour le sens de ce surnom, ci-dev. p. 134, not. 2, liv. LXIII, § 32. — S.-M.

[4] Grégoire fils de Mousoulacius. Theoph. p. 402. — S.-M.

[5] Voyez ce qui a été dit ci-devant de l'origine de ce personnage, § 57, p. 393, not. 2. — S.-M.

dans le palais d'Éleuthère, ignorait ce qui se passait au-dehors. Le 31 octobre, à dix heures du soir, les conjurés se présentent à la porte d'airain du grand palais; ils persuadent aux gardes, que l'impératrice, pour se délivrer des poursuites d'Aëtius, qui voulait la contraindre à couronner son frère, a choisi Nicéphore pour successeur. Les gardes, n'osant se défier de tant de patrices réunis, leur ouvrent l'entrée et saluent eux-mêmes Nicéphore comme empereur. Les conjurés font en même temps courir par la ville des émissaires, qui crient de toutes parts: *Nicéphore Auguste, longue vie à Nicéphore.* Ils postent des gardes aux portes du palais d'Éleuthère, et au point du jour ils en transportent l'impératrice dans le grand palais, où ils l'enferment. Aussitôt ils conduisent Nicéphore à la grande église pour le faire couronner par le patriarche. Tarasius, saisi de crainte, environné d'épées nues, ne sachant ce qu'on avait fait d'Irène, ne montra pas la même intrépidité qu'il avait témoignée seize ans auparavant à l'occasion du concile; il eut la faiblesse de prêter son ministère. Les habitants accoururent à Sainte-Sophie; un sombre étonnement avait saisi tous les esprits; au lieu d'acclamations de joie, on n'entendait que malédictions et contre celui qui recevait la couronne dont il était indigne, et contre le patriarche assez lâche pour le couronner. Mais les épées qui brillaient à leurs yeux, et les troupes qui environnaient l'église, effrayèrent bientôt cette multitude désarmée, et la forcèrent à contenir son indignation. Ce n'était plus qu'un murmure confus; les uns plaignaient le sort d'Irène, détrônée par un homme sans mérite; les autres maudissaient ces perfides eunuques, qu'elle avait

enrichis, comblés de faveurs, admis à sa table, et qui lui avaient si souvent juré un dévouement sans réserve; d'autres interdits, consternés, se regardaient les uns les autres dans un morne silence, et doutaient encore si ce qu'ils voyaient n'était pas un songe; quelques-uns pleuraient d'avance les maux de la tyrannie dont ils allaient être accablés. Tels furent les sinistres auspices sous lesquels fut élevé à l'empire un monstre d'avarice, sans foi, sans loi, sans religion et sans aucun des talents qui peuvent voiler la difformité des vices. La prévention était si forte contre le nouvel empereur, que l'obscurité qui couvrit l'air, et le froid excessif qui se fit sentir ce jour-là, quoiqu'on ne fût encore qu'au milieu de l'automne, furent regardés comme les présages d'un règne malheureux.

LX. Nicéphore trompe Irène.

Le lendemain, Nicéphore, suivi de plusieurs patrices, alla rendre visite à Irène, qu'il tenait prisonnière. Comme c'était un fourbe insigne, prenant le masque de la bienveillance, il lui protesta qu'il n'avait jamais désiré la souveraine puissance, et qu'il ne l'avait acceptée que par force; il en prenait à témoins ces hommes faux et menteurs dont il était accompagné; et montrant ce qu'il avait encore conservé de l'habillement des particuliers : *Voilà*, disait-il, *les vêtements qui me plaisent; je déteste le faste de la majesté impériale.* Il exhortait Irène à prendre confiance; il lui assurait avec les plus horribles serments qu'elle trouverait dans son zèle tous les égards, tous les services qu'elle pourrait attendre du plus fidèle de ses esclaves. Invectivant ensuite contre l'avarice, qui dénature les richesses en les dérobant aux besoins de l'humanité, il la suppliait de ne lui rien céler des tré-

sors de l'empire. Irène, terrassée par un coup si imprévu, et obligée malgré sa fierté naturelle de plier devant un homme, hier son esclave, aujourd'hui son tyran, lui parla en ces termes :

« Je n'ai pas oublié ma première fortune. Devenue « orpheline dès mon enfance, Dieu m'a prise entre ses « bras et m'a élevée sur un trône dont j'étais indigne. « Je n'impute ma chute qu'à moi-même; mes crimes « sont la cause de mes malheurs. Que le nom du Sei- « gneur soit béni; je me soumets à sa main puissante; « c'est elle qui m'enlève la couronne pour la placer « sur votre tête. Vous savez qu'on m'a plusieurs fois « donné avis des desseins que vous formiez contre moi; « et l'événement fait voir que ces accusations n'étaient « que trop bien fondées. Si j'y avais ajouté foi, rien « ne pouvait m'empêcher de vous perdre. J'ai mieux « aimé en croire vos serments; je désirais vous trou- « ver innocent, pour m'épargner la triste nécessité de « punir. Je me suis abandonnée entre les bras du maître « souverain des empires; il a disposé de mes états; il « disposera de ma vie. S'il me la conserve, je ne vous « demande qu'une grace : jouissez en paix de tous « mes domaines; laissez-moi seulement le palais d'É- « leuthère, que j'ai bâti, pour y terminer mes jours « dans la retraite et dans les larmes. » LXI. Discours d'Irène à Nicéphore.

Nicéphore lui répondit, qu'il lui accorderait tout, si elle s'engageait à lui mettre entre les mains ses trésors, sans en cacher la moindre partie. Elle lui en fit le serment sur la croix, et lui tint parole. Mais dès que le tyran se vit maître de l'objet de ses désirs il la relégua dans une des îles du Prince, où elle avait fondé un monastère. Le mois de novembre n'était pas LXII. Fin d'Irène.

encore écoulé, que s'étant déja rendu par ses rapines l'objet de la haine générale, et craignant qu'on ne remît Irène sur le trône, il la fit embarquer par un temps orageux et conduire à Mitylène dans l'île de Lesbos, avec ordre de la tenir étroitement resserrée, et de ne la laisser voir à personne. Là, cette princesse, autrefois si impérieuse et si magnifique, fut traitée avec tant de mépris qu'on la laissait manquer du nécessaire, et qu'elle fut réduite à filer pour gagner sa vie. Trop accoutumée à la haute fortune pour résister long-temps à des chagrins si cruels, elle mourut le 9 août de l'année suivante, et fut transférée après sa mort et enterrée dans le monastère qu'elle avait fondé. Elle était âgée d'environ cinquante ans, et en avait régné cinq depuis qu'elle avait détrôné son fils. Il faut que les Grecs ayent eu beaucoup de foi à sa pénitence, pour l'avoir mise au rang des saintes. Ils en célèbrent la fête le 15 août.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

LIVRE LXVII.

I. Caractère de Nicéphore. II. Bardane proclamé empereur. III. Succès de la révolte. IV. Bardane se fait moine. V. Traitement que lui fait Nicéphore. VI. Traité de Nicéphore avec Charlemagne. VII. Les Grecs et les Français se disputent la souveraineté de Venise. VIII. Conclusion de la paix entre l'empire grec et les Français. IX. Fierté ridicule de Nicéphore. X. Staurace fils de Nicéphore couronné. XI. Nicéphore battu par les Sarrasins. XII. Nicéphore succède au patriarche Tarasius. XIII. Opposition de Platon et de Théodore Studite. XIV. Guerre contre les Sarrasins. XV. Paix honteuse faite et rompue par Nicéphore. XVI. Conjuration découverte. XVII. Les Sarrasins ravagent l'île de Rhodes. XVIII. Mariage de Staurace. XIX. Nouvelle conjuration. XX. Mort de Harounalraschid. XXI. Crumnus roi des Bulgares. XXII. Guerre des Bulgares. XXIII. Nicéphore établit une garde perpétuelle sur la frontière d'Esclavonie. XXIV. Exactions de Nicéphore. XXV. Assassin arrêté. XXVI. Déréglement d'esprit de Nicéphore. XXVII. Les Sarrasins s'emparent de la caisse militaire de Léon. XXVIII. Nicéphore se prépare à marcher contre les Bulgares. XXIX. Guerre contre les Bulgares. XXX. Mort de Nicéphore. XXXI. Staurace empereur. XXXII. Michel refuse la couronne. XXXIII. Gouvernement de Staurace. XXXIV. Michel empereur. XXXV. Gouvernement de Michel. XXXVI. Sourdes intrigues de Léon. XXXVII. Paix rétablie. XXXVIII. Mort de Staurace. XXXIX. Consultation sur les Pauliciens. XL. Marche inutile de Michel. XLI. Succès des Bulgares. XLII. Les Iconoclastes réprimés à Constantinople. XLIII. Guerre contre les Sarrasins. XLIV. Propositions du roi des Bulgares. XLV. Prise de Mésembrie. XLVI. L'empereur marche contre les Bulgares. XLVII. Il se met une seconde fois en campagne. XLVIII. Imposture des Iconoclastes. XLIX. Michel veut en vain éviter le

combat. L. Bataille d'Andrinople. LI. Léon proclamé empereur. LII. Michel abdique l'empire. LIII. Entrée de Léon à Constantinople. LIV. Traitement fait à Michel et à sa famille.

NICÉPHORE, STAURACE, MICHEL RHANGABÉ, LÉON L'ARMÉNIEN.

An 802.

I. Caractère de Nicéphore.

Theoph. p. 404, 405. Cedr. t. 2, p. 476. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 172. Zon. l. 15, t. 2, p. 121, 122. Manass. p. 93. Glyc. p. 285, 286. Orient. Synod. ap. Combefis.

Plusieurs auteurs ecclésiastiques ont donné des éloges à Nicéphore; ils en font un prince humain, religieux, ami de la vérité. Des moines pieux et de bons évêques, n'ayant les yeux ouverts que sur l'intérêt de la religion, ont vanté Nicéphore qui les avait laissés tranquilles, pour l'opposer à ses successeurs qui les persécutaient. Ils n'ont voulu voir aucun de ses vices, parce qu'il ne fut pas iconoclaste[1]. Mais les historiens de l'empire, plus attentifs à sa conduite générale, l'ont représenté comme un des plus méchants princes qui soient montés sur le trône : hypocrite, sans foi, sans mœurs, ne respirant qu'après l'argent. L'argent seul réveillait sa pesanteur naturelle, adoucissait la rudesse de son humeur, et dissipait le nuage sombre dont son front était couvert. L'argent tenait lieu de noblesse, de mérite, de services; c'était le prix des dignités civiles et militaires. Aussi avare qu'il était avide, tout venait s'abîmer dans son trésor; rien n'en sortait. Non content des richesses de l'empire, qu'il avait tirées des mains d'Irène, il envahissait la fortune des particuliers. La première opération de son règne, fut l'établissement d'un tribunal, qu'il érigea dans le palais de Magnaure, sous prétexte de faire rendre

[1] L'historien syrien Abou'lfaradj, *Chron. syr.*, p. 138 et 139, en parle comme d'un prince brave, prudent, pieux et redouté des Arabes.—S.-M.

compte à ceux qui avaient manié les deniers publics, de punir les concussionnaires, et de rendre aux provinces ce qui leur avait été extorqué par des exactions injustes. Cette chambre de justice ne fut qu'un tribunal d'iniquité; tout homme riche y fut cité, déshonoré, dépouillé, sans autre crime que ses richesses; toutes les fortunes, bien ou mal acquises, vinrent se perdre dans le trésor de l'empereur, qui dévora seul toutes les rapines et les concussions de l'empire. Constantin, fils d'Irène, vivait encore malgré ses infortunes; il possédait de grandes sommes d'or et d'argent, que sa mère lui avait laissées en lui faisant perdre l'usage de la vue. Plein d'une juste défiance, il les tenait tellement cachées, que le nouvel empereur, malgré les plus curieuses recherches, n'avait pu les découvrir. Nicéphore, quoique grossier, possédait l'art de se contrefaire. Il attire Constantin dans son palais, le caresse, le traite comme son frère, et s'insinue tellement dans sa confiance, qu'il vient à bout de lui tirer son secret. Dès qu'il est instruit du lieu du dépôt, il fait tout enlever, renvoie Constantin, et le laisse dans une indigence qui met le comble à ses malheurs. Nicéphore ne régnait que depuis peu de jours, et il était déja odieux à tout l'empire. On avait appris son insatiable avarice presque aussitôt que son élévation; et ceux mêmes qui l'avaient porté sur le trône, le détestaient et gémissaient de leur imprudence. Il s'en vengea sur leur chef : c'était l'eunuque Nicétas[1], qu'il fit empoisonner.

[1] Nicétas Triphyllius, celui même qui avait élevé Nicéphore à l'empire. Voyez ci-dev. p. 396, not. 2, liv. LXVI, § 58. Il mourut le 30 avril de cette année. — S.-M.

An 803.

11. Bardane proclamé empereur.

Theoph. p. 405, 406. Cedr. t. 2, p. 476, 477. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 172. Zon. l. 15, t. 2, p. 122. Contin. Theoph. p. 4 et seq. Manass. p. 93. Glyc. p. 286. Genesius, l. 1. p. 3, 4.

L'année suivante, le 4 mai, Nicéphore, dans une promenade qu'il faisait aux portes de Chalcédoine, tomba de cheval et se rompit le pied droit. Guéri de sa blessure, il reçut[1] une nouvelle bien plus capable de lui donner de l'inquiétude. Le patrice Bardane[2], surnommé le Turc[3], gouverneur de cinq provinces de l'Orient[4], passait pour le meilleur guerrier qui fût alors dans l'empire. C'était d'ailleurs un homme vertueux et chéri des troupes. Après plusieurs avantages remportés sur les Sarrasins, il s'était toujours montré aussi désintéressé qu'équitable dans le partage du butin, n'ayant égard qu'à la valeur et au mérite des services. Sa justice, sa douceur, sa générosité faisaient un contraste frappant avec l'avarice, la dureté, la rapacité de l'empereur, qui, non content de soustraire une partie de la paie des soldats, avait imaginé des vexations odieuses pour leur enlever le reste. Les troupes de Bardane résolurent de le faire empereur, à l'exception de celles du Pont et de la Cappadoce[5], qui refusèrent d'entrer dans ce complot. Bardane se défendit d'abord d'accepter la couronne; mais comme on le menaçait de la mort, il y consentit enfin, et

[1] Le mercredi 19 juillet 803.— S.-M.

[2] Le continuateur de Théophane, p. 4, l'appelle généralissime, μονοςράτηγον.—S.-M.

[3] Βαρδάνης ὁ πατρίκιος καὶ ςρατηγὸς τῶν ἀνατολικῶν, ὁ ἐπίκλην Τοῦρκος. Theoph. p. 405. On ignore la raison qui fit donner le surnom de Turc à ce général. Son nom fait voir qu'il était Arménien de naissance ou d'origine. Il appartenait peut-être à la célèbre famille des Mamigoniens dans laquelle ce nom était commun. Les Arméniens, comme on a déja pu le remarquer plusieurs fois, écrivent et prononcent ce nom *Vartan* ou *Vardan*. — S.-M.

[4] C'est le continuateur de Théophane, p. 4, qui donne cette indication. Τῶν πέντε θεμάτων τῶν κατὰ τὴν Ἀνατολὴν τὴν ἐφορείαν καὶ πρόνοιαν διοικούμενον.— S.-M.

[5] C'est-à-dire du thême des Arméniaques, τῶν Ἀρμενιακῶν χωρίς. Cont. Theoph. p. 6. Voyez ci-dev. p. 350, not. 7, liv. LXVI, § 22.—S.-M.

bientôt même il se laissa éblouir par l'éclat de la puissance souveraine. Il était pour lors à Philomélium en Phrygie[1]. Avant que de commencer la guerre, il voulut consulter un reclus qui passait pour prophète. Si l'on en croit les Grecs, fort crédules et fort superstitieux en ces temps-là, le reclus lui prédit tout ce qui lui arriva dans la suite. Il lui annonça même que Léon l'Arménien et Michel le Bègue, pour lors ses écuyers, parviendraient un jour à l'empire, et que Thomas, un de ses officiers, échouerait dans l'entreprise qu'il formerait pour y parvenir. Ces trois officiers étaient nés dans l'obscurité, Michel[2] à Amorium en Phrygie, Thomas sur les bords du marais de Gaziura en Cappadoce[3]. Léon sortait à la vérité d'une famille plus distinguée[4]; Bardas, son père, avait été patrice et général des troupes d'Arménie. Mais ayant trempé dans la conjuration qui se forma contre Constantin Porphyrogénète, la première année du règne

[1] Ἐν τῷ Φιλομηλίῳ. Cedren., t. 2, p. 476. Cette ville de la Phrygie était voisine de la Lycaonie.—S.-M.

[2] On apprend de l'historien arabe Elmacin, *hist. sar.*, p. 152, que ce Michel, qui fut ensuite empereur, était fils d'un certain Théophile. C'est pour cela sans doute qu'il donna le même nom à son fils qui lui succéda.—S.-M.

[3] Ἀπὸ λίμνης Γαζούρου. Contin. Theoph. p. 5. On apprend de Strabon, l. XII, p. 547, et de Pline, VI, c. 2, qu'on trouvait autrefois dans le Pont, sur la frontière de Cappadoce, une ville nommée Gaziura, ruinée déjà au temps de Strabon, et qui avait été une résidence royale. Il est probable que le marais dont il est question ici, était dans son voisinage.—S.-M.

[4] Selon le continuateur de Théophane, p. 4, la patrie de cet officier, qui devint empereur, était l'Arménie. Πατρὶς μὲν οὖν τοῦ Λέοντος, Ἀρμενία. Ses ancêtres, ajoute-t-il, étaient les uns Assyriens, les autres Arméniens. Γένος δὲ, τὸ μὲν ἐξ Ἀσσυρίων, τὸ δὲ, καὶ αὐτῶν Ἀρμένιων. Coupables du meurtre de leurs parents, ils avaient été obligés de s'expatrier. Οἱ καὶ τοὺς ἰδίους ἐξ ἀνοσίου γνώμης σφαγῇ μιαιφόνῳ παραδόντες γεννήτορας, ὑπερορίας κατεδικάσθησαν. Les auteurs arméniens (Tchamtchian, *hist. d'Armen. en Arm.*, t. 2, p. 432.) prétendent que Léon l'Arménien appartenait à la

de ce prince, il avait été dépouillé de ses charges, battu de verges et banni; son fils Léon, né dans les montagnes d'Arménie [1], s'engagea de bonne heure dans le service, et se signala par sa valeur [2]. L'anachorète fit tout ce qu'il put pour détourner Bardane de son dessein, et c'est probablement tout ce qu'il y a de vrai dans ce récit. Bardane l'avait consulté comme un prophète; après un conseil qui flattait si peu son ambition naissante, il le méprisa comme un rêveur.

III. Succès de la révolte.

Le 19 juillet il se mit en marche vers Nicomédie, et s'avança jusqu'à Chrysopolis. Il s'arrêta pendant huit jours aux environs de cette ville, espérant toujours qu'elle lui ouvrirait ses portes, et ne voulant pas l'assiéger, pour ne pas commencer son règne, disait-il, par une guerre civile. Léon et Michel, prévoyant les

célèbre famille des Ardzrouniens, dont il a été souvent question dans mes additions à l'histoire du Bas-Empire. S'il en était ainsi, on comprend comment les auteurs grecs ont pu dire que les ancêtres de Léon étaient Syriens et Arméniens. On peut voir, t. 2, p. 236 et suiv., liv. x, § 19, que les Ardzrouniens, qui tenaient un rang très-distingué entre les dynastes arméniens, prétendaient tirer leur origine des fils de Sennachérib, roi d'Assyrie. Leurs vastes possessions comprenaient une très-grande partie de l'Arménie méridionale, vers les montagnes des Curdes et l'Assyrie. Ils s'y maintinrent, jusqu'au commencement du XI[e] siècle, et plusieurs de leurs branches s'y sont perpétuées jusqu'à des époques bien plus modernes. Les Ardzrouniens obtinrent la dignité royale au X[e] siècle. L'historien George le moine, p. 503, dit que Léon l'Arménien tirait réellement son origine des Assyriens, et qu'il était de la race de Sennachérib ou Sénachérim, qui avait régné autrefois sur l'Assyrie. Κατήχθη γὰρ ἐκ τῶν Σεναχηρεὶμ, ὃς δὴ τῶν Ἀσσυρίων ἦρξε ποτέ. Cette indication suffit pour faire voir que ce prince en effet appartenait réellement à la race des Ardzrouniens. —S.-M.

[1] Selon le continuateur de Théophane, p. 4, il était venu habiter dans sa jeunesse à Pidra, endroit du thème anatolique, lorsqu'il fut obligé d'abandonner sa patrie. Κώμην Πίδραν κατονομαζομένην, ὑπὸ τὸ θέμα τελοῦσαν τῶν Ἀνατολικῶν, τῆς πατρίδος ἀλλάσσεται. —S.-M.

[2] Ἔνθα δὴ καὶ ἀνδρὸς ἡλικίαν δεξάμενος, τοῖς μαχιμωτάτοις καὶ φονικωτάτοις καταριθμούμενος, δόξης εὐμοίρησεν ἐπὶ γενναιότητι. Cont. Theoph. p. 4. —S.-M.

mauvaises suites de ces ménagements timides, le quittèrent alors, et allèrent offrir leurs services à Nicéphore, qui les récompensa sur-le-champ, faisant l'un commandant des troupes confédérées [1], et l'autre comte de la tente impériale [2] : c'était une dignité à la cour de Constantinople. Thomas seul demeura fidèle, mais Bardane ne mit pas son zèle à l'épreuve. Il s'était flatté que tout l'empire suivrait l'exemple de son armée, et que Nicéphore, universellement haï, serait abandonné de tous. Il apprit que l'empereur trouvait des soldats, et qu'il allait marcher à lui avec une nombreuse armée. Il se retira vers Malagines, ville de Bithynie, au pied du mont Olympe; et, frappé de la crainte de Dieu, frémissant d'horreur à la vue des maux que son ambition allait causer, il résolut de renoncer à une entreprise dans laquelle on l'avait précipité malgré lui. Mais il fallait cacher ce dessein à ses soldats, qui brûlaient du désir de combattre. Il fit donc secrètement savoir à Nicéphore, que, s'il voulait lui accorder pleine et entière amnistie à lui et à ses soldats, il mettrait bas les armes et rentrerait dans son devoir. Nicéphore lui envoya par écrit une promesse authentique, signée de lui, du patriarche Tarasius et de tous les patrices [3]; il y joignit, comme un gage sacré et inviolable, une petite croix qu'il avait coutume de porter au cou.

[1] Léon eut en outre, selon le continuateur de Théophane, p. 6, le palais impérial de Zénon et celui de Dagisthée, βασιλικὸν οἶκον τοῦ Ζήνωνος καὶ τὸν Δαγισθέα.—S.-M.

[2] Ὁ μὲν τῆς τῶν φοιδεράτων, ὁ δὲ τῆς τοῦ κόμητος κοόρτης τὴν ἀρχὴν ἐγχειρίζονται. Cedren. t. 2, p. 476. Michel eut aussi un domaine impérial, celui de Carianus, τὸν τοῦ Καριανοῦ οἶκον. Cont. Theoph. p. 6.—S.-M.

[3] Πάντας τῶν θεμάτων τοὺς ἄρχοντας καὶ κτήτορας. Theoph. p. 405. —S.-M.

IV. Bardane se fait moine.

Après avoir reçu cette assurance, Bardane sortit secrètement de son camp, au milieu de la nuit du 8 septembre, accompagné seulement de Thomas, et gagna le monastère d'Héraclius, dans la ville de Cius, près du golfe de Nicomédie [1]. L'abbé refusant de lui donner l'habit monastique qu'il demandait, Bardane se coupa lui-même les cheveux avec son épée, et s'étant revêtu d'un méchant habit, il se rendit au port, où il trouva une barque envoyée par l'empereur pour le transporter dans l'île de Proté. Bardane y avait autrefois bâti un monastère, et il y possédait une petite terre qu'il prenait plaisir à cultiver, lorsqu'il n'était pas employé au service de l'empire. Il y prit l'habit de moine; il changea son nom en celui de Sabbas [2], et, résolu de consacrer à Dieu le reste de sa vie, il ne s'occupait que de la prière et de la culture de son champ.

V. Traitement que lui fait Nicéphore.

Il comptait sur la parole de Nicéphore : mais ce monstre de perfidie commença par le dépouiller de tous ses biens; et, malgré l'amnistie qu'il avait donnée, il fit mettre en prison grand nombre de seigneurs tant des provinces que de sa capitale, et confisqua leurs terres sous prétexte d'avoir entretenu intelligence avec Bardane. L'armée rebelle s'était dissipée après la retraite de son chef : Nicéphore n'en fit aucune poursuite, parce qu'il n'aurait rien gagné à dépouiller de misérables soldats. Bardane n'en fut pas quitte pour la perte de ses biens. Peu de jours après une

[1] Il y a ici une erreur. La ville de Cius, appelée actuellement *Kemlik*, n'était pas voisine du golfe de Nicomédie, le *Sinus Astacenus* des anciens; elle était située plus au midi, dans l'enfoncement d'un autre golfe moins grand qui reçut d'elle le nom de *Sinus Cianus*, et qui est à présent le golfe de Mondania.—S.-M.

[2] Μετωνομάσθη Σάββας. Cont. Theoph. p. 7. — S.-M.

troupe de Lycaoniens, gens féroces[1] dont Nicéphore se servait pour de cruelles exécutions, arrivent de nuit à l'île de Proté, se jettent dans le monastère, se saisissent de Bardane et lui crèvent les yeux. Ils se sauvent ensuite à Constantinople dans l'Église de Sainte-Sophie, comme pour se mettre à couvert de la punition. C'était une ruse de Nicéphore pour faire croire qu'il ne leur avait pas commandé cette violence. Tous les gens de bien de Constantinople en furent indignés: le patriarche surtout et les patrices se plaignaient amèrement qu'on eût violé une promesse dont on les avait obligés d'être garants. Nicéphore, habile à se contrefaire, parut encore plus irrité que personne. Comme le parjure ne lui coûtait rien, il jura en plein sénat qu'il n'avait aucune part au traitement fait à Bardane, et qu'il en punirait les auteurs. Mais au lieu de tenir parole, il les fit évader secrètement, et ordonna d'informer contre quelques Lycaoniens qu'il savait être innocents. Pour mieux jouer la douleur et l'affliction, il se tint sept jours enfermé dans son palais, sans se laisser voir à personne qu'à ses domestiques, poussant des sanglots et versant des larmes, qu'un long exercice de déguisement tenait toujours prêtes à couler. Cependant tous ces artifices n'en imposèrent à personne, et ne firent qu'accroître la haine et le mépris. Bardane fut le seul qui lui pardonna sa perfidie; il lui sut même gré d'avoir coopéré à sa pénitence. Il ne cessa le reste de sa vie de se traiter en coupable, avec plus de rigueur que n'aurait pu faire

[1] Théophane, p. 406, les appelle des loups sous forme humaine, λύκους τινας, ἢ λυκανθρώπους. — S.-M.

Nicéphore; s'abstenant de vin et d'huile, couvert d'une simple tunique, de peau en été, de poil de chèvre en hiver; la tête et les pieds nuds au milieu des plus grands froids; ne vivant que de pain d'orge, qu'il faisait lui-même cuire sous la cendre. Malgré taut d'austérités, il vécut assez pour voir sur le trône ce même Léon qu'il avait tiré de l'obscurité. Il engagea sa femme Dominique [1], qu'il nomma Athanasie, avec une fille et plusieurs fils qu'il avait, à se consacrer à Dieu dans l'état monastique, et à donner aux pauvres tout ce qui leur restait de biens. Sa mémoire fut en vénération après sa mort, et la voix des peuples le mit au nombre des saints.

VI. Traité de Nicéphore avec Charlemagne.

Eginh. ann. Ado, chron. Regin. chr. Herm. Contr. Sigeb. chron. Lucius, de reg. Dalm. l. 1, c. 15, 16. Ducange, fam. Byz. p. 296. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 452 et suiv.

La révolution qui avait ôté la couronne à Irène, et la révolte de Bardane, avaient suspendu la négociation des envoyés de Charlemagne. Il s'agissait d'un partage entre les deux empires. Nicéphore congédia enfin Jessé et Hélingand, et les fit accompagner de trois députés [2], qui allèrent porter à Charlemagne les propositions de leur empereur. Ils le trouvèrent à Saltz, sur la rivière de Sala en Thuringe [3], et le traité de partage fut arrêté entre les deux princes. L'Istrie, la Liburnie, la Dalmatie, l'Esclavonie (c'était l'ancienne Pannonie, entre la Drave et la Save), la Croatie, qui contenait alors ce qu'on nomma ensuite la Bosnie [4], demeurèrent à Charlemagne qui s'en était rendu maître. Mais il laissait à l'empereur d'Orient les îles qui bordaient la

[1] Ou *Domnica*. Cont. Theoph. p. 7.— S.-M.

[2] L'évêque Michel, l'abbé Pierre et Callistus, qui portait le titre de *Candidatus*. *Ann. franc.* ann. 803. — S.-M.

[3] *Qui venerunt ad imperatorem in Germania super fluvium Sala, in loco qui dicitur Saltus* (Saltz). *Annal. Franc.* ann. 803.—S.-M.

[4] Voyez t. 11, p. 29, not. 4, liv. LVI, § 19.— S.-M.

Dalmatie[1], ainsi que les villes maritimes de cette province, telles que Zara [*Jadera*], Trau [*Tragurium*], Spalatro [*Spalatus*[2]]; ce qui conservait aux Grecs le domaine de la mer Adriatique, que les Vénitiens n'étaient pas encore en état de leur disputer. Cette nouvelle république croissait à l'abri de l'empire[3], dont elle reconnaissait la souveraineté; elle se bornait à ce qu'on appelle le Dogado, qui contenait Venise[4], Chiozza [*Clugia*], Malamoco [*Malamaucus*], Héraclée [*Heraclia*] et Équilie [*Equilium*]. Ces deux dernières villes se détruisirent mutuellement dans ce temps-là par une guerre sanglante[5]. Les Grecs possédaient encore le reste de la Vénétie, comme aussi dans l'Istrie Justinopolis, qu'on nomme aujourd'hui Capo d'Istria[6]. Quant à la Servie, entre les auteurs,

[1] *Utramque Pannoniam et appositam in altera Danubii ripa Daciam, Istriam quoque, et Liburniam atque Dalmatiam, exceptis maritimis civitatibus, quas ob amicitiam, et junctum cum eo fœdus, Constantinopolitanum imperatorem habere permisit.* Eginhard, *Vit. Carol. magni.*—S.-M.

[2] Voyez ce que j'ai dit des villes et des îles de l'Adriatique possédées par les Grecs, t. 11. p. 30-32, liv. LVI, § 19 et ailleurs.—S.-M.

[3] C'est ce qui résulte évidemment des détails intéressants que l'empereur Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 27 et 28, donne sur l'origine et l'histoire de Venise.—S.-M.

[4] Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 27, donne le nom de toutes les îles et de toutes les places qui formaient de son temps, c'est-à-dire environ cent cinquante ans après Charlemagne, le territoire de Venise. Il est probable qu'il était à peu près le même aux deux époques.—S.-M.

[5] On ignore les motifs de cette guerre. Héraclée fut détruite un peu plus tard par les Vénitiens, ou plutôt les habitants des autres petites îles voisines du lieu où Venise fut bâtie ensuite, en haine de leur duc Obélérius, dont il sera bientôt question, et qui était né dans cette ville. *Heraclianu civitas, de qua fugati duces originem duxerant, in eorum odium et contemtum, à Venetis in solitudinem redacta est.* Andr. Dand. l. 7, c. 15, § 10.— S.-M.

[6] On apprend de la chronique d'André Dandolo, l. 7, c. 15, que ce fut à cette époque que l'Istrie cessa d'appartenir aux empereurs de Constantinople. Les habitants, fatigués de la tyrannie de leur duc Jean, s'adressèrent à Charlemagne, qui chargea quelques-uns de ses officiers, et Fortunatus, patriarche de Grado, avec plusieurs évêques, de prendre des

les uns prétendent que par ce traité elle fut attachée à l'empire d'Orient; les autres, qu'elle entra dans le partage de Charlemagne. Je croirais plutôt que ce pays, qu'occupaient des princes particuliers depuis quatre-vingts ans par concession de l'empire [1], demeura dans le même état, jouissant d'une sorte d'indépendance. Les guerres continuelles des Sarrasins, celles des Bulgares, et les fréquentes révolutions civiles depuis le règne d'Héraclius, donnaient aux sujets éloignés du centre la facilité de s'en détacher; et ces peuples ne faisaient partie de l'empire grec, que dans les registres de la chambre impériale. Les courses des Français, qui possédaient le bord septentrional de la Save, et les conquêtes que firent dans ces contrées les armes de Charlemagne, ont fait croire à quelques-uns que la Servie devint une province de son empire. On en peut dire autant de la Dalmatie et de la Croatie. Ces peuples soumis à Charlemagne en étaient plutôt vassaux que sujets [2].

VII. Les Grecs et les Français se disputent la souveraineté de Venise.

Nicéphore ne consentit qu'à regret à ces dispositions. Il regardait l'Occident comme l'ancien patrimoine de l'empire; et le partage de la dignité impériale lui paraissait une usurpation. Pour profiter des conjonctures, il envoya une flotte dans la mer Adriatique. Les villes maritimes de la Dalmatie préféraient la domination de Charles à celle de l'empereur grec, et l'évêque de Zara joint au doge [3] de Venise était allé

informations et de remettre le pays dans la situation où il était sous la domination des Grecs. Toute la province payait à la chambre impériale 354 marcs, partagés entre toutes les villes et les châteaux.—S.-M.

[1] Voyez t. 11, p. 37-51, liv. LVI, § 20.— S.-M.

[2] Voyez t. 11, p. 36 et 37, liv. LVI, § 19.—S.-M.

[3] Le titre de *duc* conviendrait pour cette époque avec son sens pri-

trouver Charles à Thionville [*Theodonis villa*] pour lui offrir obéissance[1]. A cette nouvelle, le patrice Nicétas, à la tête d'une armée navale[2], s'avança jusqu'à Venise[3]. Mais cette expédition n'eut pas de suite. Il reprit la route de Constantinople[4], après avoir fait une trève de quelques mois avec Pépin, fils de Charlemagne et roi d'Italie[5]. Cependant le parti français prévalait dans Venise[6]. Paul, nouvel amiral de l'empire grec, s'y rend avec sa flotte[7]. Son dessein était d'y passer l'hiver et de faire quelque entreprise contre les Français. Il envoie une partie de ses troupes s'emparer de Comacchio[8], dont Pépin était maître. La gar-

mitif de *général* ou *commandant*. —S.-M.

1 Les annales attribuées à Éginhard disent qu'à la fête de Noël de l'an 806 (805), Willeric et Béatus, qualifiés de ducs de Venise, *duces Venetiæ*, et Paul, duc de Iadéra ou Zara, avec Donatus, évêque de la même ville, vinrent trouver Charlemagne, qui régla ce qui concernait la Vénétie et la Dalmatie.—S.-M.

2 *Classis à Niciforo imperatore, cui Niceta Patricius præerat, ad recuperandam Dalmatiam mittitur. Ann. franc.* ann. 806. Cette flotte ramena les ambassadeurs que Charlemagne avait envoyés quatre ans avant auprès du khalife. Cette flotte les débarqua dans un port du territoire de Trévise, sur le golfe de Venise, *ad Tarvisiani portûs receptaculum.* —S.-M.

3 Ou plutôt de Rialto, car Venise en réalité n'existait pas encore à cette époque. Voyez ci-après p.415, not. 1 et 2.—S.-M.

4 Le patrice Nicétas avait conféré de la part de l'empereur le titre de *spatharius* au doge ou duc Obélérius (le *Willeric* des annales françaises) et celui d'*hypatus* à son frère Béatus, et il avait emmené sur sa flotte Christophe, évêque d'Olivola, et le tribun Félix, parce qu'ils étaient réputés partisans des Français, *quia Francorum genti adhærere videbantur.* Andr. Dand. l. 7, c. 15, § 17 et 18.—S.-M.

5 *Niceta patricius, qui cum classe Constantinopolitana sedebat in Venetia, pace facta cum Pipino rege, et induciis usque ad mensem Augustum constitutis, statione soluta, Constantinopolim regressus est. Ann. Franc.*, ann. 807.—S.-M.

6 Le doge Obélérius et son frère, dont il sera encore question ci-après, p. 417, not. 4, étaient les chefs de ce parti ; c'est ce qui les fit ensuite dépouiller de l'autorité et exiler. — S.-M.

7 *Classis de Constantinopoli missa primò Dalmatiam, deinde Venetiam appulit. Ann. Franc.* ann. 809.—S.-M.

8 *Cumque ibi hiemaret, pars ejus Comiaclum insulam accessit. Ann. Franc.* ann. 809.—S.-M.

nison les taille en pièces dans une sortie[1]. En vain Paul veut ménager un traité de paix entre les Français et les Grecs; sa négociation est traversée par les Vénitiens mêmes, et il retourne à Constantinople[2]. La présence de Pépin, qui campait près de Venise avec une armée nombreuse, donnait l'avantage au parti français. Les Vénitiens firent avec ce prince un traité de paix, dont une des conditions était, qu'ils n'auraient aucun commerce avec les Grecs, qu'ils ne leur donneraient ni n'en recevraient aucun secours. Mais bientôt ils se repentirent de cet engagement. Établis sur la mer, ils ne pouvaient subsister par l'agriculture; le commerce faisait toute leur ressource, et c'était s'en interdire les moyens que de se déclarer ennemis des Grecs, maîtres de la mer. Ils prennent donc le parti de se réconcilier avec la cour de Constantinople[3]. Pépin ayant découvert leurs démarches, les traite comme des perfides; il s'empare des villes de leur dépendance, attaque leurs îles[4], porte le ravage et l'incendie dans tous les lieux où il peut descendre[5]; il

1 *Commissoque prælio contra præsidium, quod in eo dispositum erat, victu atque fugata Venetiam recessit Ann. Franc.* ann. 809.—S.-M.

2 *Dux autem, qui classi præerat, nomine Paulus, cum de pace inter Francos et Græcos constituenda, quasi sibi hoc esset injunctum, apud domnum Pipinum Italiæ regem, ægre moliretur, Wilhareno et Beato, Venetiæ ducibus, omnes inchoatus ejus impedientibus, atque ipsi etiam insidias parantibus, cognita illorum fraude, discessit. Ann. franc.* ann. 809.—S.-M.

3 *Nous voulons*, disent-ils au roi Pépin, dans Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 28, *être les serviteurs de l'empereur des Romains et non de vous:* Ἡμεῖς δοῦλοι θέλομεν εἶναι τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων, καὶ οὐχὶ σοῦ.—S.-M.

4 *Fugatis Brondulensibus, Clugensibus et Palæstrinensibus.* Andr. Dand. l. 7, c. 15, § 23.—S.-M.

5 Pépin était campé en un lieu que Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 28, appelle *Aïbolas*, εἰς τόπον λεγόμενον Ἀειβόλας, et qui est nommé *Albiola* dans la chronique de Dandolo, l. 7, c. 15, § 23. Cette lecture me paraît meilleure. Ce lieu était dans l'île de Malamocco, *in ripa Malemaucensis portus situatum*, dit André Dandolo dans sa chronique, l. 7, c. 15, § 23.—S.-M.

force les habitants de se retirer[1] tous dans Rialto [*Rivoaltus*[2]], qu'il assiége, [et d'y transporter d'un commun accord le siége du gouvernement[3] qui avait été jusqu'alors dans la ville d'Héraclée[4] qu'on appelait à cette époque la ville Nouvelle[5]]. — Mais la flotte [de Pépin] devient le jouet des vents et des barques légères des Vénitiens, qui rendent inutiles tous ses efforts[6]. Il envoie quelques vaisseaux pour ravager la côte de Dalmatie[7] Mais Paul, gouverneur de Céphalonie, leur donne la chasse avec des forces supérieures[8].

1 On trouve dans la chronique d'André Dandolo, l. 7, c. 15, § 11 et 12, les noms de toutes les familles qui vinrent alors se fixer à Rialto, et qui formèrent le base et la portion la plus considérable de la noblesse vénitienne.—S.-M.

2 Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* c. 27, donne à cette île le nom de Ῥίβαντον, ce qui signifie, dit-il, *lieu très-élevé*, κάστρον Ῥίβαντον, ὃ ἑρμηνεύεται τόπος ὑψηλότατος. Il dit encore que c'est-là qu'habitait le duc de Venise, ἐν ᾧ καθέζεται ὁ δοὺξ Βενετίας. C'est-là, en effet, que fut transporté le siége du gouvernement. C'est ce Rialto ou *Rivoaltus* qui est devenu la ville de Venise. *Tota civitas à populo Rivoaltus appellatur;... vulgariter verò Venetia nuncupatur, urbi nomen totius provinciæ attribuentes, cujus termini sunt à Grado usque ad Caput ageris.* Andr. Dand. l. 8, c. 1, § 2.—S-M.

3 Κοινῇ βουλῇ μετέθηκαν τὸ δουκάτον εἰς ἕτερον νησίον, ἐν ᾧ καὶ νῦν ἐστὶ σεμήρον Const. Porph. *De adm. imp.* c. 28.—S.-M.

4 Voyez ci-dev. § 6, p. 411, not. 5.—S.-M.

5 Τζιβιτὰ νόβα, *Tchivita nova.* Cette forme purement Italienne est très-remarquable à cette époque. Il y a cependant un peu de confusion dans ce récit emprunté à Constantin Porphyrogénète: la ville d'Héraclée ne portait pas le nom de *Civita nova*, lorsqu'elle était la résidence des ducs des Vénitiens; elle ne prit réellement ce nom que lorsqu'elle fut rétablie en 809 sous le doge Ange Particiacus, ou Participatio qui en était originaire et qui la fit rebâtir. Andr. Dand. *chron.* l. 8, c. 1, § 13.—S.-M.

6 Cette guerre eut lieu en la huitième année de l'empire de Charlemagne, en l'an 809.—S.-M.

7 *Pipinus rex perfidia ducum Veneticorum incitatus, Venetiam bello terraque marique jussit appetere: subjectaque Venetia, ac ducibus ejus in deditionem acceptis, eandem classem ad Dalmatiæ littora vastanda misit.* Ann. Franc. an. 810.—S.-M.

8 *Cum Paulus Celafaniæ* (leg. *Cephaloniæ*) *præfectus cum orientali classe ad auxilium Dalmatis ferendum adventaret, regia classis ad propria regreditur.* Ann. Franc. ann. 810.—S.-M.

En même temps une troupe de Grecs, cantonnés dans les montagnes de l'Apennin, où ils s'étaient maintenus malgré la puissance des Lombards et celle des Français, entre en Toscane, et ruine de fond en comble la ville de Populonie[1].

VIII. Conclusion de la paix entre les Français et l'empire grec.

Charlemagne, pour sauver l'honneur de son fils, engage secrètement le pape à lui demander grace pour les Vénitiens, et il ne se rend pas difficile à l'accorder. On leur permet le commerce avec les Grecs; les Vénitiens s'engagent à payer tous les ans un tribut au roi d'Italie[2], et les Français se retirent. Dans ces conjonctures arrive à Aix-la-Chapelle [*Aquægrani*] un ambassadeur grec[3]. Pépin venait de mourir[4] sans enfants mâles, et Charlemagne, qui se réservait le titre de roi d'Italie, et qui ne le donna que deux ans après à Bernard, fils naturel de Pépin, écoute les plaintes de Nicéphore. Tous les historiens du temps s'accordent à dire qu'il rendit Venise à l'empereur grec[5]; ce qui prouve la dépendance de cette république, alors soumise à l'empire d'Orient[6]. La suite en fournit encore

[1] Les annales attribuées à Éginhard donnent à ces Grecs le nom d'*Orobiotæ*, terme qui semble désigner des montagnards. *In Tuscia Populonium civitas maritima à Græcis, qui Orobiotæ vocantur, deprædata est.* Ann. Franc. ann. 809. —S.-M.

[2] Ἐποιήσαντο εἰρηνικὰς σπονδὰς πρὸς τὸν ῥῆγα Πιπῖνον, τοῦ παρέχειν αὐτῷ πλεῖϛα πάκτα. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 28. Constantin remarque que de son temps les Vénitiens étaient encore obligés de payer un tribut annuel au royaume d'Italie, ou au régent de Pavie, comme il l'appelle, τὸ ῥηγάτον Ἰταλίας, ἤτοι Παπίας. Ils ne furent affranchis de ce tribut que vers l'an 1000 par Othon III.—S.-M.

[3] Il se nommait Arsaphius.—S.-M.

[4] A Milan, le 8 juillet 810.—S.-M.

[5] *Niciforo Venetiam reddidit.* Ann. Franc. ann. 810. *Provinciam Venetiarum Nicephoro Constantinopolitano imperatori juxta fœdus censuit (Pipinus) relinquendam.* Andr. Dandol. l. 7, c. 15, § 23.—S.-M.

[6] Je rapporte un passage très-curieux de la chronique d'André Dandolo, l. 7, c. 14, § 21, relatif à la clause de ce traité qui concernait les Vénitiens. *In hoc fœdere, seu decreto*

une nouvelle preuve. Charles, en renvoyant Arsaphius, ambassadeur de Nicéphore [1], le fit accompagner de trois députés [2] pour recevoir la ratification du traité; il les chargea en même temps de remettre entre les mains de Nicéphore deux de ses sujets [3]; l'un était Léon, écuyer de l'empereur grec, qui s'étant échappé des prisons de Sicile, s'était réfugié à Rome; Nicéphore le redemandait. L'autre était Obélério [4], doge de Venise [5], que les Vénitiens venaient de déposer [6], et

nominatim firmatum est, quod Venetiæ urbes, et maritimæ civitates Dalmatiæ, quæ in devotione imperii illibatæ perstiterant, ab imperio occidentali nequaquam debeant molestari, invadi vel minorari; et quod Veneti possessionibus, libertatibus et immunitatibus, quas soliti sunt habere in Italico regno pacificè perfruantur.— S.-M.

[1] *Absoluto atque dimisso Arsafio Spathario (hoc erat nomen legato Nicifori imperatoris) ejusdem pacis confirmandæ gratiâ legati Constantinopolim ab imperatore mittuntur, etc., etc.* Ann. Franc. ann. 811.— S.-M.

[2] Haido, évêque de Bâle, Hugues comte de Tours, et Aio, lombard du Frioul.— S.-M.

[3] *Et cum eis Leo quidam Spatharius, natione Siculus, et Willeri dux Veneticorum.* Ann. Franc. ann. 811. — S.-M.

[4] Le duc ou le doge Obélérins, d'une famille originaire de la ville d'Héraclée, fut élevé à cette dignité en l'an 804, par les Vénitiens ennemis des ducs Jean et Maurice alliés des Grecs. Ces Vénitiens étaient alors exilés, et ils se tenaient dans le territoire de Trévise sous la protection des Français. Ils rentrèrent bientôt après dans les lagunes, d'où ils chassèrent leurs adversaires, et établirent leur doge. On lui associa peu après son frère Béatus, et plus tard un autre frère appelé Valentin. Obélérius fut exilé à cause de son attachement pour les Français, qui eux-mêmes le livrèrent plus tard aux Grecs. Son gouvernement fut très-orageux aussi bien que celui de ses frères. Il dura cinq ans. En l'an 809, Ange Particiacus ou Participacio fut nommé duc. La chronique d'André Dandolo, l. 7, c. 14, § 26 et c. 15, contient des détails curieux sur l'histoire de Venise à cette époque. Il est à regretter que M. Daru ne s'y soit pas conformé dans son ouvrage, et qu'il se soit trop souvent attaché à suivre des compilateurs modernes et sans autorité.

[5] Les auteurs grecs donnent aussi aux chefs de la république de Venise le titre de duc. Ὁ δοὺξ Βενετίας. Const. Porph. *de adm. imp.* c. 27. — S.-M.

[6] Les Vénitiens procédèrent à cette déposition de concert avec un envoyé de l'empereur Nicéphore que Dandolo, l. 7, c. 15, § 24, appelle *Hebersapius*. Obélérius fut envoyé à

qu'on envoyait à son seigneur comme un sujet perfide; ce sont les termes de Reginon [1]. Ces députés n'allèrent à Constantinople qu'en 811; l'un deux était Hatton, évêque de Bâle, qui fit la relation de ce voyage [2].

IX. Fierté ridicule de Nicéphore. Abulfarage. chr. arab. p. 151. Elmacin. hist. sarac. p. 118.

C'était un malheur pour Nicéphore de se trouver placé entre les deux plus grands monarques qu'eussent produits depuis long-temps l'Europe et l'Asie. Charlemagne du côté de l'Occident resserrait les bornes de l'empire; Haroun-alraschid, le Charlemagne de l'Orient, lui portait de rudes atteintes, et ravageait impunément les provinces voisines de la Syrie. Irène avait acheté la paix de ce prince; Nicéphore, dont l'incapacité n'était remplacée que par une présomption grossière, écrivit au khalife en ces termes: *Nicéphore, empereur des Romains, à Haroun, roi des Arabes. Irène vous a payé une somme dont vous auriez dû payer le double. C'est un effet de la faiblesse et de la sottise d'une femme. Aussitôt après la lecture de cette lettre, ayez soin de me renvoyer ce que vous avez reçu. Autrement l'épée décidera notre querelle* [3]. Cette

Constantinople. Son frère Béatus à Zara ou Iadéra. Pour Valentin son autre frère, on le laissa à cause de sa jeunesse dans sa patrie; *juvenilem habens ætatem in patria remansit.* — S.-M.

[1] *Propter perfidiam honore spoliatus, Constantinopolim ad dominum suum duci jubetur.* Ann. Fr. ann. 811. Les historiens de Venise l'accusent, d'avoir voulu livrer sa patrie aux Français. *Promissionibus allectus ad regem perrexit, offerens Venetiæ dominium sibi contradere: nec perfecit, ut præmissum est, judicatusque indignus ducatu, et patria, à Venetis exulatus permansit.* Andr. Dand. l. 7, c. 15, § 24. — S.-M.

[2] C'est ce que nous apprend Herman Contract, dans sa chronique, ann. 811. *Heyto, abbas Augiæ et episcopus Basileæ, cum Hugone et Haione comitibus Constantinopolim missus, hodœporicum suum scripsit.* Il est fâcheux que cette relation ne soit pas parvenue jusqu'à nous. — S.-M.

[3] Cette lettre se trouve un peu différemment conçue dans Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. 1, f° 69 r°, et un peu plus abrégée dans Abou'lféda, *ann. musl.* II, 87. — S.-M.

sommation ridicule inspirant au khalife plus de mépris [1] que de colère, il lui renvoya sa lettre avec cette apostille : *Je vais moi-même vous porter ma réponse* [2]. Il part en même temps, passe comme un éclair au travers de l'Asie [3], et pénètre jusqu'à Héraclée en Bithynie [4], mettant tout à feu et à sang. Nicéphore, aussi prompt à prendre l'épouvante que Haroun à la donner, demande la paix, et plus faible qu'Irène, il s'offre à payer un tribut annuel. Haroun l'accepte et se retire [5]. C'était la fin de l'automne. L'hiver qui survint étant fort rude, Nicéphore refusa de payer au terme convenu. Il se flattait que les Sarrasins n'osant se mettre en campagne au milieu des glaces et des neiges, il aurait le temps d'assembler des forces suffisantes pour s'affranchir d'une servitude si déshonorante. Haroun part malgré la rigueur de la saison et traverse de nouveau l'Asie. Il approchait du Bosphore lorsque Nicéphore, encore effrayé, lui envoie le tribut [6]. Haroun, plus curieux de ménager ses troupes que de se venger d'un prince si méprisable, reprit le chemin de Syrie [7].

[1] Au lieu de lui donner le titre de roi des Romains, il l'appelle dans la suscription de sa lettre, le chien des Romains. Abou'lféda, *ann.musl.* II, 87.— S.-M.

[2] Selon Abou'lfaradj, *chron. Syr.*, p. 138, Haroun était alors occupé à faire relever les murailles de Zoubatrah, ville de la petite Arménie, voisine de Mélitène—S.-M.

[3] Selon Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. I, f° 68 v° et 71 r°, il avait été précédé par son fils Kasem, qui entra dans l'Asie-Mineure au mois de schaaban 187 (24 juillet — 22 août 803). Il donne quelques détails sur cette expédition préliminaire.—S.-M.

[4] En arabe *Heraklah*. Je doute fort qu'il soit ici question de la célèbre Héraclée de Bithynie, je crois plutôt qu'il s'agit de la ville du même nom dont il est parlé ci-après, § 14, p. 426, not. 4.—S.-M.

[5] Selon Elmacin, *hist. Sarac.* p. 123, cette paix fut conclue pour trois ans.— S.-M.

[6] Les auteurs grecs que nous possédons, ne donnent aucun détail sur cette guerre.— S.-M.

[7] Abou'lfaradj bar Hébræus dit,

X. Staurace fils de Nicéphore couronné. Theoph. p. 405. Cedr. t. 2, p. 477. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 172. Zon. l. 15, t. 2, p. 122. Joël. p. 178.

Il ne tint pas à Nicéphore, qu'il ne laissât après lui sur le trône sa stupidité, son avarice et tous ses vices. Au mois de décembre de cette année, il fit couronner solennellement dans Sainte-Sophie, par le patriarche Tarasius, son fils Staurace [1], aussi faible et aussi mal fait d'esprit que de corps. Cette association menaçait l'empire d'un long avilissement. Mais les Bulgares, comme nous le verrons, délivrèrent les Grecs des maux qu'ils éprouvaient de la tyrannie du père, et qu'ils craignaient du mauvais naturel du fils.

An 804, 805.

XI. Nicéphore battu par les Sarrasins. Theoph. p. 406. Abulfarage, chr. arab. p. 151. Elmacin, hist. sarac. p. 118 et 119.

Le tribut qu'il fallait payer au khalife coûtait beaucoup plus à l'avarice de Nicéphore qu'à son honneur [2]. Ce motif lui inspira du courage. Ayant réuni toutes les forces de l'empire, il voulut les commander en personne. Il passa en Asie et marcha vers la Syrie [3]. Haroun lui épargna la moitié du chemin [4] et vint à sa rencontre à la tête de cent trente-cinq mille hom-

chron. Syr. p. 140, qu'à cette époque un personnage nommé Thomas, fils de Mousmar, se faisait passer pour un fils de l'empereur Constantin, fils d'Irène. Il se réfugia auprès de Haroun, qui le reçut en cette qualité, quoiqu'il le méprisât et qu'il sût qui il était. Ce personnage est sans doute l'officier du même nom attaché au service de Bardane, dont il a été question ci-dev. § 2, p. 404, et qui, soutenu par les Arabes, disputa, comme on le verra plus tard, l'empire à Michel-le-Bègue.—S.-M.

[1] Voyez sur le nom du fils de Nicéphore, ci-dev. p. 393, not. 2, liv. LXVI, § 57.—S.-M.

[2] L'historien Abou'lfaradj, *Chron. Syr.* p. 139, parle de Nicéphore comme d'un prince très-courageux et en des termes bien différents de ceux qu'on trouve ici, et qui ne sont au reste que la reproduction des allégations de Théophane, auteur contemporain, qui paraît ne pas avoir aimé beaucoup Nicéphore.—S.-M.

[3] Le même Abou'lfaradj, *chron. Syr.* p. 140, place en cette année une irruption des Romains dans les environs de Mopsueste et d'Anazarbe en Cilicie; il veut parler, je crois, de l'invasion faite par Nicéphore.—S.-M.

[4] Il entra, selon Elmacin, *Hist. Sar.* p. 118, par le défilé de Safsaf, *darb-alsafsaf*, qui était, je pense, dans la Cilicie. Voyez ci-dev. p. 375, not. 2, liv. LXVI, § 43. Selon Ibn-alathir, Ms. Ar. t. 1, f° 71, r°, cette expédition ne fut pas conduite par Haroun en personne, mais par le général Ibrahim fils de Djébraïl, un des

mes [1]. Les deux armées se trouvèrent en présence au mois d'août, près de Crasus en Phrygie [2]. La bataille fut très-sanglante. Selon les auteurs arabes, les Grecs y perdirent quarante mille hommes [3]. Nicéphore y reçut trois blessures et serait resté prisonnier sans les efforts de ses plus braves officiers qui l'arrachèrent des mains des Sarrasins. Après cette victoire, Haroun ayant partagé son armée en plusieurs corps, porta le ravage dans toute l'étendue de l'Asie-mineure. Il prit des villes [4], détruisit des forteresses qui faisaient la défense du pays. La plus grande perte que firent les Grecs, fut celle d'Héraclée en Bithynie [5]; le khalife la prit [6], y mit le feu, et enleva seize mille prisonniers. Nicéphore, qui n'apercevait le péril que lorsqu'il était proche, demanda la paix et paya le tribut [7]. Le prince

lieutenants de Kasem fils d'Haroun, qui campait alors dans la plaine de Dabik en Syrie.—S.-M.

[1] Sans compter les volontaires, dit Elmacin, *Hist. Sarac.* p. 119, et Abou'lféda, *ann. musl.* II, 91.—S.-M.

[2] Εἰς Κρασὸν τῆς Φρυγίας. Theoph. p. 406. Cette ville était dans la Phrygie Pacatiane.—S.-M.

[3] Selon Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. 1, f° 72 r°, quarante mille sept cents hommes. — S.-M.

[4] Elmacin, *Hist. Sarac.* p. 119, dit dans son texte arabe, qu'il conquit la forteresse de Saklabah (ou des Slaves établis dans l'Asie-Mineure), celle de *Raïusiah*, de *Safsaf* et de *Kolouniah*. Il est fort difficile, faute de renseignements et de détails, de rien dire de plausible sur la position de ces divers lieux. Le dernier est nommé *Malkouniah* par Abou'lféda, *Ann. mus.* t. II, 91. Voyez au reste ci-après, § 14, p. 426, not. 5. Je crois que les détails rassemblés ici et tirés d'Elmacin se rapportent à la guerre que l'empire soutint contre les Arabes en l'an 806, ce qui s'accorde d'ailleurs avec la date donnée par Elmacin, *Hist. Sarac.* p. 119, qui met ces événements en l'an 190 de l'hég. (26 nov. 805 — 16 nov. 806). Il est d'accord avec Abou'lféda, *Ann. musl.* II, 91.— S.-M.

[5] Cette ville ne peut être Héraclée de Bithynie. Voyez ci-dev. § 9, p. 419, not. 4, et ci-après, § 14, p. 426, not. 4.—S.-M.

[6] Selon Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. 1, p. 73 r° et Abou'lféda, *Ann. musl.* II, 91, le siège dura trente jours, et elle fut prise au mois de schewal 190, répondant au mois d'août 806, ce qui confirme ce que j'ai dit ci-des. not. 4.—S.-M.

[7] Selon les auteurs arabes, Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. 1, f° 72 v°, et Masoudi, *Not. et extr. des Mss.* t. 8,

sarrasin s'engagea à rétablir Héraclée [1]. Les traités ne gênaient jamais Nicéphore. L'année suivante les troubles survenus en Perse [2] ayant appelé le khalife au-delà du Tigre, l'empereur profita de son éloignement pour réparer Ancyre, presque ruinée dans les guerres précédentes, et pour relever les forteresses d'Andrasus et de Thébase en Lycaonie, au pied du mont Taurus [3]. S'imaginant que l'absence du khalife laissait la Syrie sans défense, il y envoya un corps de troupes légères pour la ravager; elles y furent si mal reçues, qu'il n'en échappa qu'un très-petit nombre.

An 806.

XII. Nicéphore succède au patriarche Tarasius.

Theoph. p. 407. Cedr. t. 2, p. 477, 478. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 172. Zon. l. 15, t. 2, p. 122, 126. Joël, p. 178. Glycas, p. 286. Theodorus, in vit. Plat.

Constantinople perdit l'année suivante le patriarche Tarasius. Il mourut le 25 février, après vingt-un ans d'épiscopat. Tout l'empire le pleura comme un vrai successeur des apôtres. Nicéphore, grand comédien, qui n'avait guères consulté ce saint prélat pendant sa vie, fit parade d'une extrême douleur à sa mort. Dans la cérémonie des obsèques, il se prosternait sur le corps du défunt, il l'embrassait, il le couvrait de sa pourpre; il l'appelait son maître, son père, son appui, son étoile, l'ange de ses armées, le fléau des ennemis par ses prières. L'Église grecque a honoré la mémoire de Tarasius par des éloges plus solides en le mettant

part. 1, p. 193 et 194, il y eut en l'an 189 de l'hég. (7 décembre 804—27 novembre 805), un rachat de captifs musulmans. Voyez ci-dev. p. 375, not. 5, liv. LXVI, § 33.—S.-M.

[1] Elmacin, *hist. Sarac.* p. 119, dit positivement le contraire. Nicéphore s'engagea à ne pas relever les murs d'Héraclée.—S.-M.

[2] Στάσεως γενομένης κατὰ τὴν Περσικήν. Theoph. p. 406. Il s'agit ici des guerres que Haroun fit dans le Dilem et le Tabaristan et contre les rebelles du Khorasan. Il revint à Bagdad à la fin de dsou'lhidjah 189 (novembre 805). C'est après son retour que les Arabes placent l'expédition de Haroun dans l'Asie-Mineure contre Héraclée. Voyez ci-dev. p. 421, not. 4 et 6.—S.M.

[3] Ἔκτισεν τὴν Ἄγκυραν τῆς Γαλατίας, καὶ τὴν Θήβασαν, καὶ τὴν Ἀνδρασόν. Theoph. p. 406. Voyez ci-dev. p. 362, not. 3, liv. LXVI, § 32.—S.-M.

au nombre des saints. L'empereur, qui prenait assez volontiers le bon parti, lorsque son avarice n'était pas intéressée, consulta les évêques, les sénateurs et les plus distingués d'entre les moines sur le choix du successeur. Enfin il jeta les yeux sur un laïque renommé pour sa vertu, et qui portait le même nom que lui. Le père de ce Nicéphore avait été secrétaire de Constantin Copronyme, et son attachement aux saintes pratiques de l'église lui avait attiré l'indignation de son maître. Copronyme le fit fouetter, lui ôta sa charge et l'envoya en exil. Quelque temps après, le croyant changé par le châtiment, il le rappela, et le trouvant aussi ferme qu'auparavant, il lui fit souffrir plusieurs tourments, et le bannit une seconde fois à Nicée, où il mourut. Sa veuve, qui avait partagé avec lui toutes ses peines, éleva son fils avec soin et le fit instruire de la religion et des sciences humaines. Elle se retira dans un monastère, lorsqu'elle le vit revêtu de la même charge que son père. Nicéphore était éloquent, et faisait usage de ses talents pour ramener au sein de l'Église ceux qui s'en étaient écartés. Il assista au concile de Nicée, où il fit la fonction de secrétaire. Quelque temps après il quitta la cour et se retira dans une solitude au bord du Bosphore. Il y bâtit un monastère, où, sans prendre l'habit de moine, il s'exerçait à la pratique de toutes les vertus monastiques. Irène l'en fit sortir pour le charger de l'administration du grand hôpital de Constantinople. L'empereur l'ayant proposé pour successeur de Tarasius, il fut élu par le suffrage du clergé et du peuple. Il fallut lui faire violence pour le déterminer à consentir à l'élection. Il prit d'abord l'habit monastique, selon la coutume de ce temps-là. Ce fut

ap. Sur. 16 dec. Ignat. in vit. Taras. c. 11 et 12, ap. Boland. 25 feb. Oriens Chris. t. 1, p. 240, 241. Fleury, hist. eccles. l. 45, art. 33, 41 et suiv.

Staurace, fils de l'empereur, qui lui coupa les cheveux. Après avoir passé en peu de jours par tous les degrés du sacerdoce, il fut sacré évêque le jour de pâques dans l'église de Sainte-Sophie.

XIII. Opposition de Platon et de Théodore Studite.

Il se trouva deux hommes de grand mérite, qui s'opposèrent au vœu universel; c'étaient le moine Platon et son neveu Théodore, abbé du monastère de Stude, le plus célèbre de Constantinople, et peuplé de sept cents moines. Tous deux respectables par leur vertu, ils étaient tous deux d'une fermeté inflexible, ennemis de toute condescendance, aussi sévères pour les autres que pour eux-mêmes. Ils protestèrent contre l'élection, alléguant les canons qui défendent d'élever un laïque à l'épiscopat. On crut à la cour que le motif qui les animait, était le dépit d'avoir manqué cette place éminente, qu'ils désiraient pour eux-mêmes; mais la vertu de ces deux saints personnages ne permet pas d'adopter ce soupçon. L'empereur fit enlever Platon, et le tint en prison près d'un mois; il traita de même Théodore et plusieurs de ses moines; il voulait même les bannir tous de Constantinople; on lui représenta que la destruction d'un monastère si illustre et si nombreux, rendrait odieux le patriarchat de Nicéphore; il les mit donc en liberté. Mais bientôt l'ardeur de leur zèle leur attira un nouvel orage. Sous le règne de Constantin, ils s'étaient séparés de Tarasius, parce que ce patriarche ne s'était pas opposé avec assez de vigueur au divorce de l'empereur, et ils ne s'étaient réconciliés avec lui qu'après qu'il eut excommunié l'abbé Joseph, qui avait donné au prince adultère la bénédiction nuptiale. Cet abbé avait gagné les bonnes graces de l'empereur Nicéphore dans la révolte de Bardane; c'était

lui qui, par ses remontrances, avait désarmé ce rebelle, et s'était rendu médiateur de la paix. En récompense de ce service, l'empereur engagea le nouveau patriarche à lever dans un concile la censure lancée par Tarasius contre Joseph. Le même motif qui avait retenu Tarasius dans le divorce de Constantin, porta Nicéphore à condescendre au désir de l'empereur. Il était à craindre que ce prince violent, et peu religieux, ne se vengeât sur l'Église du refus qu'aurait fait le prélat. Mais ce ménagement parut à Platon et à Théodore une prévarication criminelle. Ils protestèrent contre le décret du concile, et se séparèrent de communion d'avec le patriarche. Les moines de Stude se joignirent à leur abbé; et leur exemple attira dans le schisme une grande partie de Constantinople. L'empereur employa inutilement les sollicitations, les menaces, les mauvais traitements. Enfin il fit assembler un concile nombreux, dans lequel Platon et Théodore furent excommuniés. Joseph, frère de Théodore et archevêque de Thessalonique, fut enveloppé dans la même condamnation; il fut chassé de son siége, mis en prison avec les deux autres, et peu de temps après ils furent relégués séparément dans les îles de la Propontide, où ils demeurèrent jusqu'à la fin du règne de Nicéphore. Leurs moines, plusieurs abbés avec leur communauté, plusieurs évêques attachés aux mêmes sentiments, éprouvèrent la même persécution.

XIV. Guerre contre les Sarrasins. Theoph. p.

Haroun ayant pacifié les troubles de la Perse [1], ne songea plus qu'à se venger de l'infidélité ordinaire de Nicéphore, qui avait, l'année précédente, violé le traité en attaquant la Syrie. Il entra sur les terres de l'em-

[1] Voyez ci-dev. § 11, p. 422, not. 2. —S.-M.

407, 408. Cedr. t. 2, p. 477, 478. Hist. misc. l 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 172. Elmacin, hist. sarr. p. 119.

pire avec une armée de trois cent mille hommes [1]. Étant arrivé à Tyanes [2], il y bâtit une mosquée [3]. Rien ne résistait à ce torrent. Grand nombre de forteresses, celle qui portait le nom d'Hercule [4] et qui passait pour imprenable, Malécopée [5], Sidéropale, Thébase et Andrasus [6], nouvellement réparées, furent emportées en peu de jours. Soixante mille hommes s'avancèrent jusqu'aux portes d'Ancyre et portèrent le ravage dans tous les environs [7]. Nicéphore, hors d'état d'opposer des forces égales, tremblait au milieu de

[1] Ἀπὸ Μαυροφόρων, καὶ Συρίας, καὶ Παλαιστίνης, καὶ Λιβύης χιλιάδων τριακοσίων. Theoph. p. 407. C'est cette armée que les Arabes évaluent à 135,000 hommes. Voyez ci-dev. § 11, p. 420 et 421.—S.-M.

[2] Ville de la Cappadoce, sur la route qui conduisait en Cilicie, et près des montagnes de cette province, du côté du nord. — S.-M.

[3] Οἶκον τῆς βλασφημίας. Theoph. p. 407.—S.-M.

[4] Παρέλαβεν τὸ Ἡρακλέως κάστρον. Theoph. p. 407. Cette forteresse est, je n'en doute pas, la ville d'Héraclée mentionnée si souvent par les Arabes et dont il a été question ci-dessus, § 9, p. 426, not. 4, et § 11, p. 431, not. 5. Cette Héraclée est, je n'en doute pas, la ville nommée par les modernes *Eregli*, située au milieu des montagnes du Taurus, à environ trente lieues à l'est de Kôniah, l'antique Iconium, sur la route qui conduit de cette ville en Cilicie. —S.-M.

[5] Je crois que cette ville est celle dont il a été question, ci-dev. § 11, p. 421, not. 4, sous le nom de *Koloniah* ou plutôt *Malcouniah*, noms évidemment altérés par les auteurs arabes, dans lesquels on doit lire *Malakoubiah*. Cette remarque a déjà été faite par Reiske dans ses notes sur Abou'lféda, II, p. 655. — S.-M.

[6] Τὴν Θήβασαν, καὶ τὴν Μαλακοπαίαν, καὶ τὴν Σιδηρόπαλον, καὶ τὴν Ἄνδρασόν. Theoph. p. 407. La position de toutes ces places est inconnue.— S.-M.

[7] Les faits militaires dont il s'agit ici, sont, je pense, ceux qui ont déjà été mentionnés d'après Elmacin, ci-dev. § 11, p. 421, not. 4. Ibn-al-athir en parle plus en détail, Ms. Ar. t. 1, f° 73 v°. Selon lui, après la prise d'Héraclée, le khalife poussa en avant plusieurs corps d'armée. Abd-aallah, fils de Malek, s'empara de beaucoup de châteaux, tandis que Daoud, fils d'Isa, ravageait le pays avec 70,000 hommes. Schourhabil, fils de Maan, se rendit maître de *Sakalebah* ou de la forteresse des Slaves (voyez ci-dev. § 11, p. 421, not. 4) et de *Debasah*, qui est la Thébase des Byzantins. Iézid, fils de Mokhalled, conquit *Safsaf* et *Malkouniah*, c'est-à-dire *Malakoubiah*. Voyez ci-dev. p. 362, not. 3, liv. LXVI, § 32, et p. 421, not. 3.—S.-M.

Constantinople. L'extrémité où il craignait d'être réduit, le rendit éloquent, et comme il ne manquait pas de belles et sages maximes, dont son hypocrisie savait faire usage pour tromper les hommes, il écrivit au khalife en ces termes : « Prince, à quoi bon verser tant « de sang et franchir tant de fois les bornes de l'em- « pire que vos pères ont établi? Votre Prophète ne « vous a-t-il pas recommandé de regarder les chrétiens « comme vos frères? Nous sommes vous et moi les « maîtres de nos peuples; mais Dieu est leur père : « vous voit-il avec plaisir égorger ses enfants? Est-ce « la nécessité qui vous fait sortir de vos états? Ne « sont-ils pas assez étendus? Manquez-vous d'or et « d'argent? Vous possédez en abondance tout ce qui « peut faire l'objet de la plus insatiable ambition et « de l'avarice la plus avide. Si vos désirs ne sont pas « satisfaits, demandez; nous ajouterons encore à vos « immenses richesses. Ne nous fatiguons pas par des « guerres éternelles, comme si nous étions immortels; « n'abrégeons pas par le fer les jours que Dieu nous « donne. Laissons aux génies infernaux le soin de tour- « menter les hommes. Pensons que nous devons mou- « rir et comparaître devant un juge incorruptible, qui « nous demandera compte de la vie du moindre de nos « sujets. Une guerre injuste rend le prince coupable « d'autant d'homicides, qu'il y perd de ses sujets et « qu'il y fait périr d'ennemis. »

XV. Paix honteuse faite et rompue par Nicéphore.

Ces réflexions, appuyées de présents considérables, apaisèrent Haroun[1]. Il témoigua qu'il était prêt d'entrer en négociation. On convint que les Grecs paie-

[1] Les ambassadeurs de Nicéphore, étaient l'évêque de Synnada en Pisidie, Pierre, évêque d'un monastère nommé Gulæus, τὸν ἡγούμενον τοῦ Γουλαίου, et Grégoire intendant d'Amastris. Theoph. p. 407.—S.-M.

raient tous les ans trente mille pièces d'or. Mais ce qu'il y eut de plus humiliant, c'est que Haroun exigea par-dessus cette somme trois pièces d'or pour la tête de l'empereur et trois pour celle de son fils[1]. C'était reconnaître la souveraineté du khalife par une sorte de capitation et d'hommage. Aussi Haroun se faisait-il plus d'honneur de cette faible redevance, que d'un tribut de dix mille talents; il se vantait d'avoir asservi l'empire[2]. On convint encore que les forteresses prises et détruites par les Sarrasins, ne seraient pas rétablies. Mais à peine le khalife fut-il éloigné, que Nicéphore, qui ne donnait jamais sa parole que pour la violer, se hâta de les relever[3]. Haroun, indigné de cette mauvaise foi, déclara qu'il allait recommencer la guerre pour ne jamais faire de paix avec un prince si perfide[4]. Il reprit Thébase, et fit partir une flotte chargée de troupes pour s'emparer de l'île de Cypre[5]. Il

[1] Τρία νομίσματα κεφαλιτιῶν αὐτοῦ τοῦ βασιλέως καὶ τρία τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ. Theoph. p. 407. Selon Ibn-al-athir, Mss. Ar. t. 1, f° 73 v°, l'empereur donna quatre dinars pour sa tête, deux pour son fils, et autant pour chacun des patrices de son empire.— S.-M.

[2] Ἃ δεξάμενος Ἀαρὼν ἥσθη καὶ ἠγαλλιάσατο ὑπὲρ μυρίων ταλάντων ταῦτα δεξάμενος, ὡς ὑποτάξας τὴν τῶν Ῥωμαίων βασιλείαν. Theoph. p. 407.— S.-M.

[3] Abou'l-faradj, *Chron. Syr.* p. 140, qui rapporte les principaux faits de cette guerre, parle de l'empereur avec plus de modération, et, je crois, avec plus de justice, que les écrivains grecs ou plutôt que Théophane, seul auteur original pour cette époque, et qui semble avoir été animé d'une grande haine contre Nicéphore. Voyez ci-dev. § 11, p. 420, not. 2.—S.-M.

[4] Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. 1, f° 77 v° et 78 r°, donne des détails assez étendus sur cette nouvelle guerre, pendant laquelle les Arabes éprouvèrent quelques revers. Haroun envoya d'autres généraux dans l'Asie-Mineure avec des soldats du Khorasan, pour y renforcer les colonies musulmanes.—S.-M.

[5] Abou'lféda rapporte, *Ann. musl.* II, 91, que les habitants de l'île de Cypre tentèrent de secouer le joug des Musulmans, ce qui semble faire croire que l'île leur était encore soumise. Je crois cependant qu'il s'agit plutôt d'un tribut qu'elle payait. Elle fut ravagée et une partie de ses habitants emmenés en captivité par Maatouk fils d'Iahia, qui commandait toutes les côtes de la Syrie et de l'Égypte. — S.-M.

y détruisit les églises et emmena en esclavage la plupart des habitants [1].

An 807.

XVI. Conjuration découverte.

Theoph. p. 408. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 172.

Nicéphore, toujours malheureux contre les Sarrasins, tourna ses armes contre les Bulgares. Il se mit en marche avec son armée, mais il ne passa pas Andrinople. Arrivé dans cette ville, il découvrit une conjuration formée contre lui par plusieurs de ses courtisans et de ses officiers. Les coupables furent interrogés, jugés, condamnés sur le lieu même. Il se contenta de les faire battre de verges et de les punir de l'exil avec confiscation de leurs biens. Nicéphore n'était pas gratuitement cruel; il laissait volontiers la vie aux criminels, pourvu qu'il s'emparât de leur fortune. Après ce jugement, il reprit le chemin de Constantinople. Mais il voulut se dédommager aux dépens de ses sujets du butin qu'il avait espéré faire sur les Bulgares. L'avarice le rendait inventif; il imagina une vexation qui avoit échappé à tous ses prédécesseurs. La Thrace, pays fertile, mais souvent ravagé et désolé par les guerres, attirait sans cesse de nouveaux habitants : il chargea un de ses écuyers, nommé Bardane Anémas [2], d'enregistrer tous ceux qui, n'étant pas nés en Thrace, étaient venus s'y établir, et de les réduire à la condition de serfs de l'empereur, en sorte que, tirant de leurs terres une subsistance modique, ils rapporteraient au fisc tout le reste du revenu. C'était se mettre à la place des propriétaires, dans une grande partie de la Thrace.

[1] On y fit sept mille captifs, selon Ibn-al-athir, Ma.Ar. t. 1, f° 73 v°, et l'évêque de l'ile paya mille dinars pour sa rançon.—S.-M.

[2] Βαρδάνιον τὸν σπαθάριον, τὸν ἐπίκλην Ἀνεμᾶν. Theoph. p. 408. Cet officier, si on en juge par son nom, était, comme beaucoup d'autres, arménien de naissance ou d'origine. —S.-M.

XVII. Les Sarrasins ravagent l'île de Rhodes. Theoph. p. 408. Cedr. t. 2, p. 478. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 173.

A peine Nicéphore fut-il de retour à Constantinople, qu'il apprit le ravage de l'île de Rhodes. Une flotte sarrasine ayant abordé à cette île au mois de septembre, avait massacré les habitants et saccagé tout le pays. La capitale, défendue par une bonne garnison, avait seule échappé à leur fureur. S'étant ensuite rembarqués, ils prirent et pillèrent la ville de Myre en Lycie. Ils voulurent briser le tombeau de saint Nicolas, autrefois évêque de cette ville, et dont la mémoire était en vénération dans tout l'Orient, croyant y trouver de grands trésors. Dieu ne permit pas que les cendres de ce saint évêque fussent profanées par ces infidèles. Ils se trompèrent de sépulture, et portèrent leurs coups sur un autre tombeau. Une horrible tempête, dont ils furent battus à leur retour, fut regardée comme un effet de la vengeance divine : presque tous leurs vaisseaux furent embrasés de la foudre, ou engloutis dans les flots. Chumid[1] leur chef eut beaucoup de peine à se sauver avec les débris de sa flotte.

XVIII. Mariage de Staurace. Theoph. p. 408. Zon. l. 15, t. 2, p. 122. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 173.

L'empereur songeait depuis long-temps à marier son fils Staurace. Ce jeune prince était d'une laideur difforme, et ce fut apparemment pour corriger ce défaut dans sa race, que Nicéphore fit chercher dans tout l'empire une beauté accomplie. Elle se trouva dans Athènes; c'était Théophano, parente d'Irène. L'empê-

[1] Ou plutôt *Choumeid*, Χουμεὶδ. Il existait à cette époque un général nommé *Houmaïd*, fils de Kahthabah; c'est probablement de lui qu'il est question ici. Selon Ibn-alathir, Ms. Ar. t. 1, f° 73 v°, le général Maatouk, qu'il nomme, mais sans doute par erreur, *Maayouf*, mentionné ci-dev. § 15, p. 428, not. 5, et qui avait ravagé l'île de Cypre, était fils de Houmaïd, sans doute celui dont il s'agit ici. Il est vrai qu'un peu plus loin le même auteur le dit fils d'Iahia, comme Aboul'féda, *Ann. musl.* II, 91. Il est probable, au reste, que l'entreprise sur l'île de Rhodes et l'invasion de l'île de Cypre appartiennent à la même expédition.— S.-M.

chement le plus invincible de tous, ne parut pas une difficulté à Nicéphore. Théophano était mariée depuis quelque temps et habitait avec son mari. Elle fut enlevée et transportée à Constantinople, où le nouveau mariage fut aussitôt célébré le 20 décembre. Le patriarche Nicéphore, aussi vertueux que Tarasius, eut-il plus de faiblesse et donna-t-il à cette union adultère la forme de sacrement? C'est sur quoi l'histoire garde le silence. Mais elle relève un fait encore plus scandaleux que ce mariage. Nicéphore avait fait enlever avec Théophano deux autres filles qui l'égalaient en beauté: elles étaient destinées aux plaisirs du père; et pendant les fêtes qui suivirent la célébration, les amours effrontées du vieillard, qui se faisait honneur de rajeunir pour la débauche, furent la fable de toute la ville.

An 808.

XIX. Nouvelle conjuration. Theoph. p. 409. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 173.

Le mépris qu'il s'attirait, faisait fréquemment oublier à ceux qui l'approchaient de plus près, ce qu'ils devaient à leur souverain. Au mois de février de l'année suivante [1], il se forma une nouvelle conjuration. Plusieurs des principaux seigneurs résolurent de mettre sur le trône le patrice Arsaber [2], alors questeur, ce qu'on pourrait appeler, selon nos usages, le chancelier de l'empire. C'était un personnage savant, expérimenté dans la conduite des affaires, et religieux, dit Théophane: mais comment une ambition poussée

[1] En cette année les Arabes commirent quelques hostilités dont on ne connaît pas le détail, et il y eut à *Bodandoun* ou Podandus en Cilicie, un rachat de captifs. Voyez Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. 1, f° 78 v°, et *Notices et extr. des Man.*, t. 8, 1re part. p. 194.

[2] Ἀρσαβήρ. Ce nom est arménien, sous la forme *Arschavir*. Ceci donne lieu de croire que ce personnage était arménien de naissance ou d'origine. Peut-être appartenait-il à la famille de Camsar, branche de la race des Arsacides, dans laquelle ce nom était commun.—S.-M.

jusqu'à la révolte peut-elle se concilier avec la religion? Nicéphore, qui s'était lui-même élevé par une conjuration, était d'une merveilleuse sagacité pour pressentir ces sortes d'intrigues. Il éventa le complot, fit fouetter Arsaber, ordonna de lui couper les cheveux et le confina dans un monastère de Bithynie comme dans une prison perpétuelle. C'était le traiter avec douceur; mais, ainsi que je l'ai déja dit, il se contentait de saisir les biens. La joie qu'il recevait de l'accroissement de son trésor, effaçait le ressentiment du crime. Il condamna les complices à la même peine; et pour grossir la confiscation, il enveloppa dans le châtiment tous ceux sur qui tombèrent ses soupçons : c'étaient ceux qui paraissaient les plus choqués de ses désordres, des seigneurs distingués, des moines vertueux, de saints évêques, de pieux ecclésiastiques, et entre autres, le syncelle, le sacellaire, le garde des archives de la grande église, personnages respectés de toute la ville; ils étaient riches, c'en était assez aux yeux de Nicéphore pour être traités en criminels.

An 809.

XX. Mort de Harounalraschid.

Theoph. p. 409. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part.

L'empire se vit délivré l'année suivante 809, d'un ennemi redoutable, qui avait autant d'avantage sur Nicéphore par la générosité et la grandeur d'ame, que par les talents militaires. Haroun-alraschid [1] mourut au mois de mars dans le Khorasan [2]. Ce fut le plus accompli des khalifes qui résidèrent à Bagdad. Nourri

[1] Le surnom de *Raschid* signifie *le juste.*— S.-M.

[2] Ἀαρὼν ὁ Ἀράβων ἀρχηγὸς τέθνηκεν εἰς τὴν ἐνδοτέραν Περσίδα, τὴν καλουμένην Χωρασὰν, μηνὶ Μαρτίῳ. Theoph. p. 409. Il mourut à Thous dans le Khorasan, le samedi 3 de djoumadi, 2ᵉ de l'an 193 de l'hégire, qui répond en effet au 24 mars 809. — S.-M.

dans les combats dès sa jeunesse, il porta sur le trône une valeur héroïque, tempérée par l'humanité et par son amour pour ses sujets. Aussi dévot que guerrier, pendant les vingt-trois ans de son règne [1], il fit huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque, et les autres années il y envoyait à sa place trois cents pélerins, qu'il habillait et auxquels il fournissait les frais du voyage. Il livra en personne huit batailles, dont il sortit toujours vainqueur. On lisait sur son casque cette inscription, *le pélerin de la Mecque ne peut manquer de courage*. Sévère dans le maintien du bon ordre, mais charitable et compatissant, il distribuait tous les jours mille statères aux pauvres: le statère [2] était une pièce d'or pesant une drachme. Il aimait les savants, et dans ses pélerinages il en menait toujours cent avec lui. Jamais khalife n'eut à sa cour tant de conseillers, de juges, d'astronomes, de poètes. Son sceau portait cette sentence, *la grandeur et la puissance sont à Dieu*. Il avait entre ses femmes une jeune Égyptienne parfaitement belle et qu'il aimait tendrement : elle tomba malade, et les médecins de Bagdad ne pouvant la guérir, il en envoya chercher en Égypte. Le patriarche orthodoxe d'Alexandrie était expert en cet art; il fit le voyage de Bagdad, guérit l'Égyptienne, et pour le récompenser, Haroun fit rendre aux catholiques d'Alexandrie toutes les églises dont les jacobites s'étaient emparés [3]. Haroun ne vécut que quarante-sept ans, et ses deux fils aînés [4]

l. p. 173. Elmacin, hist. Sar. p. 119-123. Deguignes, hist. des Huns, t. 1, p. 328.

[1] Vingt-trois ans, un mois et dix-neuf jours. —S.-M.

[2] Le nom de statère désignant une monnaie antique est abusif; il s'agit ici de *dinars*.—S.-M.

[3] Voyez Elmacin, *hist. Sarac.* p. 123.—S.-M.

[4] Abou-Mousa Mohammed surnommé *Al-amin*, et Abou-Djaafar Abd-allah surnommé *Almamoun*.

se disputèrent la couronne par des guerres sanglantes[1]. Pendant son règne Hamid fit des conquêtes dans l'île de Crète[2].

XXI. Crumnus roi des Bulgares. Theoph. p. 410, 411. Cedr. t. 2, p. 478. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 173. Zon. l. 15, t. 2, p. 124. Suidas voce Βούλγαροι.

Un autre ennemi moins puissant, mais plus formidable encore par sa proximité, était le roi des Bulgares. Crumnus[3], qui régnait depuis deux ans, avait d'abord exercé ses forces contre les Avares. Il acheva de détruire cette nation. Ce prince, aussi politique que guerrier, faisant réflexion sur la grande puissance qu'avaient possédée les Avares[4], auxquels les Bulgares eux-mêmes avaient été soumis, voulut profiter de leurs fautes, pour assurer les fondements de sa domination. Il fit venir devant lui leurs prisonniers les plus avancés en âge, et leur demanda quelles étaient les causes de la ruine de leur nation. Alors un d'entre eux, dont les autres semblaient respecter la sagesse, élevant la voix avec modestie, lui répondit : « Prince, les causes « de nos malheurs sont celles qui renverseront tou« jours les plus florissants états. Les voici : les hommes « puissants en intrigues et en calomnies ont écarté du « ministère les plus sages et les plus capables ; l'in-

Ils se succédèrent dans la dignité de khalife. Mohammed-al-amin succéda à Haroun, dont il était le fils aîné. Μουαμὲδ ὁ πρῶτος υἱὸς Ἀαρὼν κρατῶν τὴν ἀρχὴν τοῦ ἔθνους. Theoph. p. 421. —S.-M.

[1] Théophane, p. 409, donne en gros quelques détails sur ces guerres civiles. Je ne m'y arrête pas, parce que le récit en appartient à l'histoire des Arabes.— S.-M.

[2] C'est sur l'autorité seule de Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 1, p. 328, qu'il est question de cette expédition. Le général *Hamid* est probablement le même qu'*Houmaïd*, dont il a été parlé, ci-dev. § 17, p. 430, not. 1, et qui ravagea l'île de Rhodes.—S.-M.

[3] Ὁ Κροῦμμος τῶν Βουλγάρων ἀρχηγός. Theoph. p. 410. D'autres auteurs l'appellent Κροῦμνος, *Crumnus*. —S.-M.

[4] Les Avares, dépouillés à cette époque de la plus grande partie des pays qu'ils avaient possédés, réduits à une partie de la Hongrie, avaient été souvent vaincus par les Français, et les restes de leur nation reconnaissaient à cette époque la suprématie de Charlemagne. Voyez ci-dev. p.

« justice et la corruption se sont insinuées dans les « tribunaux ; le vin et la bonne chère ont appesanti « les corps et abruti les esprits ; la justice, les em- « plois, les dignités, la faveur, tout a été vénal ; nous « nous sommes nous-mêmes mis en commerce, et « nous sommes devenus de vil prix. Nous étions déja « détruits, avant que de l'être par nos ennemis ». D'après cette réponse, Crumnus convoqua une assemblée générale de ses États, et publia ces lois : *Si quelqu'un en accuse un autre, je m'assurerai d'abord de sa personne, et, après un mûr examen, s'il est convaincu de calomnie, il sera mis à mort. Personne ne recevra à sa table un juge taxé d'injustice et de rapine, sous peine de confiscation de biens. On arrachera toutes les vignes. Si un homme est réduit à l'indigence, et qu'il soit convaincu de vol, il aura les jambes rompues ; il ne lui sera pas même permis de mendier ; mais, pour la première fois, ceux du même état que lui se cotiseront pour rétablir sa fortune ; quiconque refusera de contribuer à cette œuvre d'humanité, sera privé de ses biens.* C'est là ce que je puis tirer de [Suidas [1]], auteur confus et qui souvent ne s'exprime qu'à demi. Je crois qu'il faut ajouter, que *si celui qui a été secouru dans son infortune, tombe une seconde fois dans l'indigence par sa faute, il faut le laisser mourir.*

Ce guerrier législateur fut un voisin fort incom-

389, not. 1, liv. LXVI, § 54.—S.M.

[1] Lebeau avait dit de Théophane, mais il se trompait. Tous les détails qui précèdent sur les institutions données par le roi des Bulgares, sont réellement tirés du lexique de Suidas, *sub voc.* Βούλγαροι. On ne lit rien de pareil dans Théophane. —S.-M.

XXII. Guerre des Bulgares.

mode pour Nicéphore qui n'était ni l'un ni l'autre. L'empereur, averti de quelques mouvements des Bulgares, avait fait passer en Thrace des troupes d'Asie, qui s'étaient cantonnées sur les bords du Strymon. Il envoyait à cette armée onze cents livres d'or pour la paye des soldats. Crumnus, l'ayant appris, intercepta la caisse, et tombant ensuite sur le camp des Grecs, y fit un grand massacre, tua le commandant et la plupart des officiers, et enleva tous les bagages. C'était au commencement de mars. Peu de jours après il était devant Sardique, qu'il surprit dans le temps qu'on traitait de capitulation. Il ruina la ville, et y tailla en pièces un corps de six mille hommes, sans compter un grand nombre d'habitants qui furent passés au fil de l'épée. La fête de Pâques tombait cette année au 8 avril; Nicéphore partit de Constantinople le mardi de la semaine de la Passion pour aller combattre les Bulgares, qui de leur côté s'avancèrent à sa rencontre. A leur approche son armée se débanda, plusieurs officiers même prirent la fuite. S'étant ralliés ensuite auprès de l'empereur, comme il paraissait résolu de punir leur lâcheté, rejetant avec colère leurs prières et leurs excuses, ils l'abandonnèrent pour aller se donner aux Bulgares. On regretta surtout un Arabe nommé Euthymius, très-versé dans toutes les opérations de la mécanique. Cet Arabe s'étant fait chrétien, l'empereur, pour profiter de ses talents, l'éleva d'abord à un grade honorable dans ses armées, et lui donna un établissement à Andrinople. Mais comme, loin de lui payer la pension qu'il lui avait promise, il lui retranchait encore une partie de sa paye militaire, l'Arabe irrité s'emporta en plaintes amères,

qui lui attirèrent un traitement rigoureux. Il fut cruellement battu de verges. Désespéré et plein de vengeance, il se donna aux Bulgares, et leur enseigna l'art de construire des machines, qu'ils avaient jusqu'alors ignoré. Nicéphore crut couvrir sa honte par un mensonge impudent, qui ne pouvait que le déshonorer encore plus que sa déroute; il manda à Constantinople, qu'après avoir défait les Bulgares, il avait célébré la fête de Pâques dans le palais de Crumnus, et qu'il aurait rétabli Sardique, abandonnée des ennemis, si les troupes n'eussent refusé de lui obéir. Les soldats, informés de cette imposture, qui devait les rendre odieux à tout l'empire, se révoltent contre leurs capitaines, abattent les tentes qu'ils mettent en pièces, courent en foule à celle de l'empereur, l'accablent d'injures et de malédictions, lui reprochant son horrible avarice, et jurant qu'ils n'obéiront plus à un tyran calomniateur de sa propre armée. Nicéphore était à table; tremblant pour sa vie, il se présente à eux et s'abaisse aux plus humbles prières; ses courtisans se mêlant parmi les soldats les caressent, les adoucissent par de belles paroles[1]. Cette émeute devait coûter la vie à Nicéphore; cependant la fureur des soldats s'étant ralentie, ils se retirent sur un coteau voisin, et passent toute la nuit à implorer à grands cris le secours du ciel, comme s'ils eussent été battus de quelque tempête. Nicéphore fait distribuer pendant la nuit de l'argent aux officiers; et dès le point du jour, ayant rassemblé auprès de sa personne ceux en qui il avait le plus de confiance, il va au milieu d'eux

[1] Theophane rapporte, p. 410, que les patrices Nicéphore et Pierre s'efforcèrent d'apaiser les révoltés. —S.-M.

trouver les soldats; il leur proteste avec les serments les plus terribles qu'il les chérit comme ses enfants, qu'il les porte tous dans son cœur, qu'il leur pardonne leur faute, et qu'il n'en fera jamais aucune recherche. Il part ensuite pour Constantinople, laissant le patrice Théodose, surnommé Salibaras[1], son premier secrétaire, pour découvrir par leurs accusations mutuelles les auteurs de la sédition. Dès qu'ils furent de retour, il les assemble hors de la ville dans la plaine de Saint-Mamas, sous prétexte de leur payer les montres qui leur sont dues; il les fait environner de troupes plus nombreuses; et, sans avoir égard à ses serments, il condamne les coupables au fouet et au bannissement perpétuel, et les fait sur-le-champ transporter à Chrysopolis.

XXIII. Nicéphore établit une garde perpétuelle sur la frontière d'Esclavonie. Theoph. p. 411. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 173.

Les Esclavons, sujets des Bulgares, faisaient sans cesse des courses en Macédoine, en Grèce et dans toute l'Illyrie. Nicéphore résolut d'établir à demeure sur cette frontière[2] un corps de soldats qui n'en sortiraient jamais, et dont la postérité formerait une garde perpétuelle. Ils furent choisis de toutes les provinces et eurent ordre de vendre leurs immeubles et de se transporter avec leurs familles aux environs du Danube[3]. Ce fut pour eux une extrême douleur de se voir arrachés de leur patrie, d'abandonner les sépulcres de leurs ancêtres et les biens que leurs pères leur avaient acquis par leurs travaux. Ils se séparaient avec larmes de leurs

[1] Θεοδόσιον πατρίκιον καὶ πρωτοασηκρῆτις, τὸν ἐπίκλην Σαλιβαρᾶν. Theoph. p. 411. — S.-M.

[2] Ἐπὶ τὴν Σκλαβινίαν. Theoph. p. 411. — S.-M.

[3] C'était plutôt dans les montagnes de la Thrace et de la Macédoine, alors frontière des Bulgares. A cette époque l'empire ne possédait plus rien sur les bords du Danube. — S.-M.

parents, de leurs amis, comme s'ils eussent été traînés en esclavage. Toutes les villes, toutes les campagnes retentissaient d'imprécations contre l'empereur. On appelait les Sarrasins et les Bulgares; on les invitait à venir se rendre maîtres d'un empire qui n'était plus pour les habitants qu'un lieu d'exil et une vaste prison; on enviait le sort de ceux qui étaient morts dans les batailles. Il y en eut qui se pendirent de désespoir.

An 810.
XXIV.
Exactions de Nicéphore,
Theoph. p. 411, 412, 413.
Cedr. t. 2, p. 479, 480.
Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 173 et 174.
Zon. l. 15, t. 2, p. 123.

L'année suivante aurait été paisible, si l'avarice de Nicéphore n'eût pas fait la guerre à ses sujets. Une armée d'exacteurs, plus impitoyables que les Bulgares et les Sarrasins, chargée de recueillir les nouveaux impôts, infestait les provinces, désolait les familles et partageait avec le prince la dépouille de la veuve et de l'orphelin. Les financiers avaient imaginé quantité de nouvelles manières de tirer le sang des peuples. L'histoire en rapporte quelques-unes et avertit que ce n'est qu'une partie des vexations qui furent alors mises en usage. On enrôla dans la milice tous les pauvres de chaque ville, et on força les autres habitants de payer pour eux les impositions et de fournir pour l'équipement de chaque soldat dix-huit pièces d'or; c'était à peu près deux cent cinquante livres de notre monnaie. On augmenta tous les impôts, et on exigea en sus un dixième pour les frais du recouvrement. On fit payer les sommes remises par le fisc du temps d'Irène. On aurait pardonné au prince d'exiger des sommes considérables des intendants qui s'étaient enrichis dans les provinces; c'était une peine trop légère de la concussion; mais on ne lui pardonna pas de piller lui-même les provinces plus que tous les intendants. Les hôpitaux, les églises, les monastères, qui étaient sous

la protection spéciale du prince, et qui avaient été fondés par ses prédécesseurs, furent les plus maltraités. Outre une taxe annuelle qu'il exigea pour chaque cheminée, et qu'il fit remonter jusqu'à la première année de son règne, il mit en ses mains les plus belles terres de ces communautés sans les dispenser de la taille, en sorte qu'elles payaient pour ce qu'elles n'avaient plus. On força les navigateurs des côtes d'Asie, qui ne vivaient que du commerce de mer, d'acheter ces terres au prix que l'empereur voulut. Tous ceux qui depuis vingt ans avaient déterré par hasard quelque urne sépulcrale, quelque vase enfoui dans la terre, furent taxés comme ayant trouvé un trésor. Ceux qui depuis vingt ans avaient hérité de quelques biens, furent obligés d'en faire la déclaration, pour être taxés à proportion de ce qu'ils avaient reçu, encore qu'il ne leur en restât plus rien. On fit payer deux pièces d'or pour chaque esclave[1]. L'empereur avait défendu l'usure par une loi; c'était pour en avoir le privilége exclusif; il fit assembler les plus riches négociants de Constantinople, et leur mit à chacun entre les mains douze livres d'or, avec ordre de lui en payer l'intérêt à vingt pour cent. Des espions, répandus dans Constantinople comme dans une ville ennemie, tenaient registre de la dépense qui se faisait dans chaque maison; on excitait les esclaves à trahir leurs maîtres; on encourageait, on récompensait les délateurs, et la fortune, le repos des plus illustres familles étaient à la merci des derniers des hommes, qui forgeaient con-

[1] Ce droit était imposé seulement sur les esclaves domestiques que l'on achetait au-delà d'Abydos, τοὺς ὠνησαμένους ἔξω τῆς Ἀβύδου σώματα οἰκετικά. Theoph. p. 412.— S.-M.

tre elles des calomnies, toujours favorablement écoutées du prince. Personne ne jouissait en assurance de son patrimoine; l'empereur semblait s'établir propriétaire de tous les biens de l'empire. On rapporte un trait singulier de sa rapacité. Il y avait à Constantinople un marchand de cire, d'une probité reconnue, qui s'était enrichi par son commerce. Nicéphore le manda et lui dit : *Mets la main sur ma tête, et déclare-moi avec serment combien tu as amassé d'or.* Le marchand n'osait d'abord lever la main sur la tête de son prince; mais sur un ordre réitéré il obéit, et jura qu'il avait cent livres d'or. Nicéphore lui commanda de les faire apporter et le fit dîner avec lui. Au sortir de table il lui donna cent pièces d'or, qui faisaient treize à quatorze cents livres de notre monnaie: *Va*, lui dit-il, *je te décharge du reste; c'est autant d'inquiétudes dont je te délivre. L'honneur d'avoir mangé avec ton maître vaut bien ce que tu me laisses.*

Tant de vexations et de rapines faisaient désirer la mort du prince, et portaient le désespoir dans tous les cœurs. Le premier d'octobre un inconnu, vêtu d'un habit de moine, arracha l'épée d'un garde de la porte, et se jeta dans le palais pour aller tuer l'empereur. Deux officiers, qui voulurent le saisir, furent dangereusement blessés. Il fut cependant arrêté et mis à la question. On ne put tirer de sa bouche l'aveu d'aucun complice; il feignit d'être possédé du démon, qui le jetait dans des accès de fureur. Nicéphore se contenta de le faire enfermer avec les furieux qu'on tenait enchaînés.

XXV. Assassin arrêté.

Il y avait en Arménie un nombreux essaim de Manichéens, qui se multipliaient de plus en plus, quoique Constant eût fait lapider leur chef, et que Justinien II

XXVI. Dérèglement d'esprit de Nicéphore. Theoph. p.

413, 414. Cedr. t. 2, p. 480. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 174. Zon. l. 15, t. 2, p. 123, 124.

en eût fait brûler un grand nombre [1]. Ils avaient pris depuis quelque temps le nom de Pauliciens, d'un certain Paul, qui s'était signalé entre eux et qui avait introduit quelque changement dans la secte de Manès. A ces hérétiques s'en étaient joints d'autres nommés Athingans, sortis des montagnes de Pisidie et de Lycaonie [2], dont la doctrine était un mélange de l'impiété judaïque et des blasphèmes de Basilide et de Valentin. On croit que ces malheureux vagabonds, connus aujourd'hui sous le nom de Bohémiens, sont un reste des Athingans [3]. Nicéphore, né en Pisidie, ayant eu dès son enfance commerce avec eux, s'était entêté de leurs visions; il les regardait comme de grands prophètes; il les avait consultés dans la révolte de Bardane, et avait pratiqué par leur conseil certaines cérémonies magiques. On dit qu'il renouvela en cette occasion ce bizarre sacrifice, dans lequel le sacrificateur recevait sur toute sa personne le sang du taureau immolé; ce que les païens avaient nommé *taurobole* [4]. Cette superstition née en Perse avait passé dans tous les pays idolâtres, et

[1] Voyez ci-dev. p. 10, liv. LXII, § 3.—S.-M.

[2] Τῶν δὲ Μανιχαίων, τῶν νῦν Παυλικιανῶν λεγομένων, καὶ Ἀθιγγάνων τῶν κατὰ Φρυγίαν, καὶ Λυκαονίαν, ἀγχιγειτόνων αὐτοῦ, φίλος ἦν διάπυρος. Theoph. p. 413. —S.-M.

[3] Ces vagabonds se trouvent en très-grand nombre dans toute l'Europe orientale, et particulièrement dans les pays voisins du Danube et en Turquie. Il y en a une très-grande quantité dans la Moldavie et la Valachie. Les Turcs les appellent *Tchinganis* et les allemands *Zigeuner*. C'est cette ressemblance de nom qui a fait croire qu'ils avaient quelque chose de commun avec les Athingans, et qu'ils pouvaient en descendre. Beaucoup de savants les regardent actuellement comme originaires de l'Inde, d'où ils seraient venus à une époque qui nous est inconnue, mais que quelques-uns cependant rapportent à des temps assez modernes. Le jargon dont ils se servent présente beaucoup d'analogie avec les idiômes vulgaires de l'Inde.—S.-M.

[4] On sait que ce sacrifice était en usage dans les mystères de Mithra. Il reste un assez grand nombre de monuments et d'inscriptions, qui attestent que ce sacrifice fut souvent pratiqué chez les Romains. —S.-M.

Manès, Perse de nation, l'avait transmise à ses sectateurs. C'était à ces pratiques extravagantes et à d'autres semblables que Nicéphore attribuait son succès. En récompense il accordait aux Pauliciens toute faveur, et ces fanatiques formaient en Arménie un petit état, qui se gouvernait selon les lois de leur religion. La liberté dont ils jouissaient attirait dans leur secte un grand nombre d'ignorants et de visionnaires. Les évêques, les moines, les personnages vertueux étaient suspects à Nicéphore; il les regardait comme autant de censeurs de sa conduite; il suffisait de se déclarer contre eux, pour être assuré de sa protection. C'est ce qui procura ses bonnes graces à un faux ermite, nommé Nicolas, qui, s'étant bâti une cellule aux portes de Constantinople, ne cessait de prêcher une doctrine erronée et d'invectiver contre le culte des images. Quoique Nicéphore ne fût pas iconoclaste, il soutenait cet hypocrite contre le patriarche, que Nicolas attaquait avec impudence. Il ne pouvait souffrir la paix et la concorde entre les chrétiens; il s'étudiait à semer entre eux des sujets de querelles, dont il se faisait juge et qu'il décidait toujours en faveur du mauvais parti. Politique ténébreux et pervers, il croyait dérober la vue de ses débauches, et détourner de dessus lui l'attention de ses sujets, en les occupant à se déchirer les uns les autres. Sous son règne les gens de guerre, qui prennent ordinairement le ton du prince sur le fait de la religion, traitaient en esclaves les évêques et les moines; ils se logeaient dans les maisons épiscopales et dans les monastères, vivaient aux dépens de l'Église et s'emparaient de ses biens. L'empereur blâmait hautement les présents faits pour la dé-

coration du culte divin; c'était, selon lui, perdre l'or et l'argent, dont l'unique usage devait être d'entrer dans son trésor. Il prétendait que tous ses prédécesseurs n'avaient rien entendu au gouvernement de l'État; les Constantin, les Théodose, n'avaient été que des imbéciles; lui seul savait régner. Athée dans le cœur, il niait la providence, et répétait souvent qu'elle était dans la tête du prince, dont la prudence et la sagesse étaient l'unique ressort des événements; présomption impie et insensée, dont cette même providence qu'il outrageait, ne tarda pas de tirer une vengeance éclatante.

An 811.

XXVII. Les Sarrasins s'emparent de la caisse militaire de Léon.

Theoph. p. 414. Cedr. t. 2, p. 481. Zon. l. 15, t. 2, p. 124. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 174. Autor incert. post. Theoph. p. 428. Cont. Theoph. p. 7, 8.

Un si méchant prince était mal servi par ceux mêmes dont les talents auraient pu lui faire honneur, s'il eût su s'en faire aimer. Léon, qui commandait en orient [1] depuis qu'il avait abandonné Bardane, s'était signalé en plusieurs combats contre les Sarrasins. Il était alors dans la province d'Hélénopont, qui comprenait une partie de la Paphlagonie et de la Cappadoce. Découragé par l'insensibilité d'un prince qui, tout occupé d'entasser des trésors, ne savait ni connaître ni récompenser le mérite, il se livrait aux plaisirs et négligeait le soin de sa province. Jeune et voluptueux, se voyant oublié de l'empereur, il oubliait lui-même tous ses devoirs. Les Sarrasins, dont les courses infestaient ces contrées, ayant appris qu'il avait reçu treize cent livres pesant d'argent pour payer les troupes, et que cette somme était dans Euchaïtes, où Léon faisait sa résidence, viennent tout-à-coup attaquer la ville. Léon, hors d'état de se défendre, prend la fuite, abandonne la ville et la caisse mi-

[1] Dans le thême arméniaque. Theoph. p. 414. — S.-M.

litaire; les Sarrasins s'emparent de l'une et de l'autre, et font prisonniers ce qui était resté de soldats[1]. Une pareille lâcheté méritait la mort. Nicéphore fit amener Léon à Constantinople : mais ne considérant que la perte de l'argent, sans tenir aucun compte du reste, il se contenta de le faire battre de verges et de l'envoyer, en exil.

XXVII. Nicéphore se prépare à marcher contre les Bulgares. Theoph. p. 414, 415, 416. Cedr. t. 2. p. 481. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 175. Zon. l. 15, t. 2, p. 124. Vita Nicolai Studitæ, c. 2 et 3, ap. Boll. 4 feb.

L'affront qu'il avait reçu deux ans auparavant dans son expédition contre les Bulgares, lui tenait au cœur. Il résolut de le réparer cette année, et sortit de Constantinople au mois de mai avec son fils Staurace. Pour fournir aux frais de cette guerre sans ouvrir son trésor, il donna ordre au patrice Nicétas, grand logothète, d'augmenter les taxes imposées sur les églises et les monastères, et de faire payer à la rigueur les arrérages dus au fisc depuis huit ans, ce qui causa une consternation générale. Comme Théodose Salibaras, son plus fidèle ministre, lui représentait que le mécontentement était universel, et que, s'il lui arrivait quelque malheur, ce serait pour tout l'empire un sujet de joie; *Que veux-tu?* lui dit-il, *Dieu m'a endurci le cœur, comme à Pharaon; quel bien mes sujets peuvent-ils espérer? Pour toi, n'attends rien de moi que ce que tu vois.* Si cette réponse n'est pas celle d'un insensé, ce ne peut être qu'une dérision impie de la parole de Dieu même. L'historien Théophane jure qu'il tient ce fait de la propre bouche de Théodose[2]. L'armée était nombreuse; mais ce n'était qu'un amas confus de misérables, enrôlés de force, dont la plupart n'avaient pour armes que des bâtons et des frondes. Car, quoique

[1] Cet événement arriva au mois de février de l'an 811. — S.-M.

[2] Ταῦτα ζώσῃ φωνῇ ἀκήκοα παρὰ Θεοδοσίου. Theoph. p. 414. — S.-M.

Nicéphore retirât de ses sujets des sommes considérables pour l'armement et l'équipement des troupes, il obligeait les soldats de s'équiper et de s'armer à leurs dépens. Aussi au lieu de cette allégresse qui accompagne ordinairement le départ d'une armée, on n'entendait dans celle-ci que murmures et malédictions. Quoiqu'il persécutât Théodore Studite, il le considérait néanmoins autant que les Pauliciens et les astrologues : il l'envoya consulter sur le succès de la guerre; le saint abbé adressant la parole à l'empereur, comme s'il eût été présent, répondit : *Vous deviez vous repentir de vos fautes passées, au lieu d'en ajouter de nouvelles. Mais puisque, non content de vous perdre, vous entraînez les autres dans le précipice, voici ce que vous annonce par ma bouche celui qui voit l'avenir comme le passé: vous ne reviendrez pas de ce voyage.* Cette prédiction ne fit qu'irriter Nicéphore, qui remit la punition de ce prophète insolent à son retour de la guerre.

XXIX. Guerre contre les Bulgares.

L'armée étant arrivée au château de Marcelles[1] sur la frontière de Bulgarie, le roi, qui ne s'attendait pas à cette irruption soudaine, demanda la paix. Nicéphore, fier de cette humble démarche de l'ennemi, et enorgueilli par les flatteries de son conseil, rejeta cette proposition avec hauteur. Il n'avait pas encore quitté le château de Marcelles, qu'un de ses plus affidés domestiques[2] emporta sa garde-robe avec cent livres d'or et passa chez les ennemis; ce qui fut regardé comme un événement de mauvais augure. Après de

[1] Ἐν Μαρκέλλαις. Theoph. p. 415. Voyez ci-dev. p. 359, not. 1, liv. LXVI, § 29.—S.-M.

[2] Ὁ τούτου ἐπιτήδειος οἰκέτης. Theoph. p. 415.—S.-M.

longs détours par des chemins difficiles qui fatiguaient beaucoup l'armée, l'empereur entra le 20 juillet sur les terres des Bulgares, répétant presque à chaque pas : *Je ne sais si c'est Dieu ou le diable qui m'entraîne, mais je me sens poussé par une force irrésistible.* Les trois premières journées furent assez heureuses. Les Bulgares, se sentant beaucoup plus faibles, se contentaient de harceler l'ennemi par des courses, et étaient toujours repoussés. Ces faibles avantages paraissaient à Nicéphore des succès éclatants; il les attribuait à sa fortune et à celle de son fils Staurace, qui, aussi stupide que son père, se croyait un héros dès sa première campagne. Il insultait ceux qui n'avaient pas été d'avis de s'engager dans la Bulgarie, et menaçait de les châtier comme des traîtres. L'ordre était donné de ne laisser la vie à rien de ce qui respirait sur les terres des Bulgares, pas même aux animaux; mais de ménager avec grand soin le butin, et de le réserver à l'empereur. On brûla un des palais de Crumnus [1], après en avoir enlevé les meubles, qui furent déposés dans des magasins scellés du sceau de Nicéphore. De malheureux soldats, pour en avoir détourné quelques pièces de peu de valeur, eurent les mains et les oreilles coupées. Crumnus, hors d'état de résister, envoya dire qu'il était prêt à se soumettre à telles conditions qu'on voudrait lui imposer, pourvu que l'empereur sortît du pays : il ne fût pas écouté.



Alors ce prince, animé par le désespoir, résolut de faire périr Nicéphore et toute son armée, ou de périr lui-même avec sa nation. Les Grecs étaient campés

[1] Τὴν λεγομένην αὐλὴν τοῦ Κρούμμου. Theoph. p. 415.— S.-M.

dans une plaine environnée de montagnes inaccessibles. Crumnus fait fermer toutes les gorges, tous les passages par de grands abatis de bois. Les Bulgares travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'en deux jours et deux nuits les Grecs furent environnés d'un mur impénétrable; et Nicéphore était si négligent et si peu entendu dans les opérations de la guerre, qu'il ne s'aperçut de cet ouvrage que lorsqu'il fut achevé. La surprise et la terreur rendent toute l'armée immobile; l'empereur, le plus effrayé de tous, courant de toutes parts sans donner aucun ordre, s'écriait, à la vue des barrières qui fermaient chaque défilé : *Nous sommes perdus; il nous faudrait des ailes pour sortir d'ici.* La nuit suivante (c'était celle du 25 juillet), les Bulgares mettent le feu à tout ce vaste contour, et entrant eux-mêmes par une des gorges, la seule qu'ils avaient laissée libre, ils fondent comme des furieux sur le camp des Grecs; ils laissent dans la plaine quelques troupes de cavalerie, pour couper aux fuyards le chemin des montagnes, dont l'accès était d'ailleurs presque impraticable. C'était une confusion et un carnage horrible. Au milieu des ténèbres d'une nuit épaisse, qui n'était éclairée que par les flammes, les Grecs, saisis d'épouvante et fuyant de toutes parts, tombaient sous le cimeterre des Bulgares, ou, s'ils échappaient au fer ennemi, ils périssaient dans les feux qui leur fermaient le passage. Nicéphore y perdit la vie, et avec lui toute la cour de Constantinople : patrices, seigneurs, ministres, officiers de l'armée et du palais[1], un nombre

[1] Parmi eux on distinguait les patrices Aétius, Pierre, Sisinnius Triphylès, Théodore Salibaras, le préfet (ἔπαρχος) de Constantinople, qui était aussi patrice, Romain, duc du thème anatolique et patrice, le duc de

infini de soldats. La fleur de la jeunesse, les forces de l'empire furent ensevelies dans cette nuit funeste; les armes, les équipages, la caisse militaire, les richesses des officiers furent la proie des Barbares. Crumnus ayant fait couper la tête à Nicéphore, la fit planter au bout d'une pique et la donna en spectacle pendant plusieurs jours. Le crâne fut ensuite enchassé en argent et servit de vase à boire[1] dans un grand festin, où se trouvèrent les seigneurs de la cour et plusieurs princes étrangers[2] qu'avait attirés la renommée de sa victoire[3]. Pendant que les Bulgares triomphaient, tout l'empire était en deuil; il était peu de maisons à Constantinople qui n'eût une veuve ou un orphelin. Au milieu de tant de pertes, il ne restait qu'une consolation; c'était d'être délivré d'un monstre d'avarice et de dissolution, plus détesté encore que les plus odieux de ses prédécesseurs. Personne ne put dire avec certitude de quelle manière Nicéphore avait perdu la vie. Quelques-uns disaient que ses propres soldats, pleins de rage, le voyant abattu par l'épée d'un Bulgare, l'avaient achevé à coups de pierres. Les mieux instruits des circonstances de sa mort, auraient été ces infâmes libertins, dont il se faisait accompagner jusque dans les alarmes de la guerre; mais tous avaient péri ou par le fer des Bulgares, ou dans les flammes, juste punition de leurs horreurs.

Nicéphore avait régné huit ans et près de neuf mois. Son fils Staurace fut du petit nombre de ceux qui se — XXXI. Staurace empereur

Thrace, etc.—S.-M.

[1] Selon un usage commun à toutes les anciennes tribus barbares qui occupaient le nord de l'Europe et de l'Asie.—S.-M.

[2] Ils étaient Slaves.—S.-M.

[3] Μετὰ δὲ ταῦτα λαβὼν αὐτὴν, καὶ γυμνώσας ὀστοῦν, ἄργυρόν τε ἐνδύσας ἔξωθεν, πίνειν εἰς αὐτὴν τοὺς τῶν Σκλαβίνων ἄρχοντας ἐποίησεν ἐγκαυχώμενος. Theoph. p. 416.—S.-M.

Theoph. p. 416, 417. Cedr. t. 2, p. 482. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 174. Zon. l. 15, t. 2, p. 125. Manass. p. 94. Ant. incert. post Theoph. p. 431. Cont. Theoph. p. 8. Anon. Band. Imp. or. t. 1, p. 28. Combefis ad Theoph. p. 664. Ducange, fam. byz. p. 128.

sauvèrent du carnage. Quoiqu'il fût blessé à mort, il eut cependant assez de force pour gagner Andrinople, où se rassemblèrent les tristes débris de l'armée. Le patrice Étienne, commandant de la garde impériale[1], et Théoctiste, maître des offices, y étaient arrivés avant lui. Étienne, fidèle à ses maîtres, assembla ses soldats, et ayant fait porter au milieu d'eux ce malheureux prince, à qui sa blessure mortelle n'ôtait pas la passion de régner, il le fit reconnaître empereur. Staurace harangue les troupes, et, pour gagner leur estime, il invective contre le gouvernement de son père, et promet de réparer les maux qu'il a faits. La haine que l'on portait à Nicéphore, couvrit l'indécence de cette censure; on applaudit à ce discours; on espéra contre toute raison qu'un mauvais fils pourrait être un prince estimable. Mais ceux qui jugeaient mieux de Staurace, à la tête desquels était Théoctiste, offraient secrètement la couronne à Michel, surnommé Rhangabé, grand maître du palais[2].

XXXII. Michel refuse la couronne.

Il était fils de Théophylacte, l'un des quatre grands officiers, qui avaient conjuré contre Constantin Porphyrogénète la première année de son règne. Michel avait pris de son aïeul le surnom de Rhangabé[3]. On n'aurait pu faire un meilleur choix, si les qualités qui font chérir un particulier, suffisaient pour faire un grand prince. Il était bienfaisant, généreux, sans ambition; toujours égal à lui-même, on pouvait l'élever sans lui faire rien perdre de sa modestie et de son affabilité naturelle à l'égard de ses inférieurs. La piété

[1] Στέφανος πατρίκιος καὶ δομέστικος τῶν σχολῶν. Theoph. p. 416. — S.-M.

[2] Ou Curopalate. — S.-M.

[3] Ἐκ γονέως δὲ καταγομένου τοῦ Ῥαγαβέ. Cont. Theoph. p. 8. — S.-M.

et la régularité de ses mœurs relevaient encore le prix des vertus humaines. Il se faisait un devoir d'assister aux offices de l'Église, et remplissait même dans une église de Constantinople les fonctions de lecteur; espèce de dévotion, qui n'avait en ce temps-là rien de singulier ni de bizarre. Aux agréments de l'esprit se joignaient les grâces de l'extérieur; il était d'une taille avantageuse, bien fait et dans la force de l'âge. Quoique Nicéphore fût peu sensible au mérite, Michel s'en était fait aimer; ce prince l'avait pris pour gendre et l'avait revêtu de la dignité de maître du palais. C'était lui donner le premier rang dans l'empire après son fils qu'il avait nommé Auguste. Procopia, fille de Nicéphore, ne ressemblait ni à son mari ni à son père. On voyait en elle les vertus contraires aux vices de son père; mais on y retrouvait aussi plusieurs vices opposés aux vertus de son mari. Elle était vraie, chaste, généreuse, ne faisant usage de ses biens que pour le soulagement des pauvres et pour de pieuses fondations; mais elle était hautaine, opiniâtre, ambitieuse; elle voulait gouverner son mari et tout l'empire. Elle se joignit à Théoctiste pour solliciter son mari à prendre la couronne; et Michel eut à combattre l'ambition de sa femme dans le refus qu'il fit de l'accepter. Il avait servi fidèlement son beau-père, et ne s'était sauvé des mains des Bulgares qu'après avoir fait tous ses efforts pour le défendre. Il répondit à Théoctiste et à ses amis, qu'il avait juré fidélité à Nicéphore et à Staurace, et qu'il devait au fils la même obéissance qu'il avait rendue au père.

XXXIII. Gouvernement de Staurace.

Étienne, opposé à Théoctiste, soutenait fortement Staurace; il espérait que ce prince guérirait de sa bles-

sure. Il le fit porter en litière à Constantinople. Le patriarche, qui n'avait pas les mêmes espérances, vint visiter Staurace; et croyant devoir lui donner les avis les plus salutaires dans l'extrémité où il le voyait, il lui conseilla de se réconcilier avec Dieu en réparant les injustices de son père, qu'il reconnaissait lui-même, et en restituant aux possesseurs légitimes les biens dont ils avaient été dépouillés. Staurace, plus disposé à imiter la rapacité de son père, qu'à en perdre le fruit, répondit qu'il connaissait l'état de ses finances, et qu'il ne pouvait rendre au plus que trois talents : c'était alors à peu près la somme de trente mille livres d'aujourd'hui, portion infiniment petite et des trésors et des rapines de Nicéphore. Il n'est pas étonnant qu'il eût conçu une aversion mortelle contre Théoctiste et Michel; il pouvait haïr l'un comme son ennemi, l'autre comme son rival; mais, aussi ingrat que vindicatif, il ne haïssait pas moins Étienne, auquel il devait la couronne, et le patriarche, dont il n'avait reçu que de bons offices. Il trouva moyen de les unir ensemble par les affronts dont il les accablait également. Il n'aimait pas davantage sa sœur Procopia; sa femme Théophano, aussi méchante qu'elle était belle, lui avait persuadé que sa sœur ne cherchait qu'à le perdre. Théophano n'avait point d'enfants; Michel seul lui faisait ombrage; en le faisant périr elle se flattait de pouvoir, à l'exemple d'Irène, devenir maîtresse de l'empire après la mort de son mari. Comme les douleurs de Staurace augmentaient de jour en jour, il en vint enfin à douter lui-même qu'il pût recouvrer la santé. Dans cette incertitude, il désirait de laisser la couronne à sa femme; ou, s'il ne pouvait y réus-

sir, d'abolir le gouvernement impérial et de le changer en démocratie : c'eût été porter un coup mortel à l'empire, dans l'état où il se trouvait alors.

Pour exécuter un projet si bizarre, il fallait se défaire de Michel, sur lequel tout l'empire jetait les yeux, ou du moins le mettre hors d'état de profiter de la bienveillance universelle. Staurace crut qu'Étienne le servirait volontiers en cette occasion. Il le fit donc venir le soir du 1er octobre, et lui ordonna d'aller se saisir de Michel et de lui crever les yeux. Étienne lui représenta l'impossibilité de l'exécution; que Michel était l'idole du sénat et du peuple; sa maison toujours remplie d'amis, et si avantageusement située qu'il pouvait s'y défendre contre toute violence. Staurace, convaincu par ces raisons, se réduisit à demander le secret sur la proposition qu'il venait de faire. Étienne le lui promit, et se hâta d'aller avertir Michel qu'il fallait régner ou périr. Il court pendant toute la nuit chez le patriarche, chez les sénateurs, chez les officiers revenus de la défaite; il leur expose la barbarie de ce malheureux prince, qui, prêt à rendre l'ame, est encore altéré du sang de ses meilleurs sujets et ne respire que pour donner des ordres cruels. Il les invite à se rendre dans l'hippodrome pour proclamer Michel empereur. Pendant ce temps-là le patriarche va trouver Michel; il lui fait donner par écrit une promesse de soutenir la foi, de protéger les personnes consacrées à Dieu; et de ne point répandre le sang des orthodoxes. Au point du jour, Michel se rend à l'hippodrome, où le sénat et les principaux seigneurs l'attendaient; à son arrivée, on le salue empereur; le patriarche le couduit à Sainte-Sophie, et l'ayant fait

XXXIV. Michel empereur.

Theoph. p. 417, 418, 419. Cedr. t. 2, p. 482. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 176. Zon. l. 15, t. 2, p. 125, 126. Manass. p. 94. Aut. incert. post Theoph. p. 428. Contin. Theoph. p. 8. Glycas, p. 286. Joël. p. 178.

monter dans la tribune, il lui met la couronne sur la tête au milieu des applaudissements de tout le peuple. Dès que Staurace apprend cette nouvelle, il se fait couper les cheveux et prend l'habit monastique des mains du moine Siméon, son parent. Tremblant pour sa vie, il implore la protection du patriarche Nicéphore. Procopia et le nouvel empereur vont le rassurer; ils lui protestent qu'on aura pour lui tous les égards dus à sa naissance, et que l'état où le met sa blessure, est la seule cause qui ait déterminé le sénat à le décharger du fardeau de l'empire. A quoi Staurace ne répondit que par un soupir que le dépit arrachait de son cœur. Dix jours après, Procopia fut couronnée et reçut le titre d'Auguste.

XXXV. Gouvernement de Michel.

Cette heureuse révolution changea la face de l'état. L'avarice de Nicéphore, semblable à un vent brûlant, avait desséché toutes les sources de la félicité publique. Michel ouvrit ses immenses trésors pour les répandre sur la ville et sur les provinces. Tout semblait se ranimer, tout retentissait des louanges du prince. Au moment de son couronnement, il fit de grandes largesses au patriarche, au clergé, au sénat et aux gens de guerre. Il rendit les biens usurpés, et fit une exacte recherche des injustices de son prédécesseur, pour en effacer toutes les traces. Procopia partageait les soins de sa générosité, et mesurant ses libéralités sur les besoins, elle s'empressa de pourvoir à la subsistance des veuves et des orphelins, qui venaient de perdre leurs maris et leurs pères dans la guerre des Bulgares. Théophano, femme de Staurace, qui avait fait de vains efforts pour la faire périr, voyant ses desseins renversés, s'était à regret jetée dans un

monastère : Procopia, loin de se venger, la combla de biens; elle étendit même ses bienfaits sur les parents de cette princesse, que Nicéphore avait laissés ramper dans l'indigence; elle leur donna pour demeure une des plus magnifiques maisons de la ville, dont ils firent un monastère, où Staurace fut enterré après sa mort.

XXXVI. Sourdes intrigues de Léon.

C'était la coutume des empereurs de signaler par quelque grace le commencement de leur règne. Léon l'Arménien était exilé, et quoiqu'il eût mérité une peine encore plus sévère, cependant ce fut en sa faveur que Michel voulut donner des marques de clémence. Il aimait Léon, en qui il avait reconnu des talents supérieurs; il le rappela donc d'exil, le combla de bienfaits, le fit patrice, commandant général des troupes d'Orient, et il l'honora de toute sa confiance. Mais Léon était un ingrat, dévoré d'ambition, qui ne se servit de la bienveillance de son maître que pour s'ouvrir une voie à le supplanter. Il trouva même des scélérats qui l'y excitèrent et lui offrirent leurs services. L'ignorance de ces temps-là donnait un grand crédit à cette espèce de charlatans, qui, après avoir trompé le peuple, parviennent à se tromper eux-mêmes et à se croire inspirés. Il y avait à Constantinople une femme qui passait pour être possédée de l'esprit de Python; on en racontait des prodiges. Toutes les fois qu'elle voyait passer l'empereur Michel, elle lui criait : *Descendez, prince, descendez; cédez la place à un autre*. Un prince moins patient que Michel aurait fait jeter dans la mer cette prophétesse; il se contenta de la faire enfermer. Un moine, nommé Jean le grammairien, homme corrompu et grand ennemi du culte des images, connaissant le désir de Léon, se mit en tête de se servir de cette insensée pour faire

[Theoph. p. 419.] Cedr. t. 2, p. 485, 486. Aut. inc. post Theoph. p. 428 Contin. Theoph. p. 5, 8, 14, 15. [Theod. in vit. Plat.] Genesius, p. 4 et 5. [Eginh. ann. Regin. chr. Ado, chron. Herm. Contr. chron. Fleury, Hist. ecclés. l. 45, art. 53, 54.]

Léon tout à-la-fois empereur et iconoclaste. Il suborne cette femme et lui fait prédire que le successeur du prince régnant sera un puissant empereur, qui régnera trente ans avec gloire, et qui remportera de grandes victoires, pourvu seulement qu'il abolisse à jamais le culte idolâtre des images. Jean vient annoncer à Léon cette prédiction, dont était témoin avec lui un certain Nicéphore; il lui amène encore un anachorète, aussi renommé pour son esprit prophétique, et qui s'accordait parfaitement avec la pythonisse. Léon, facile à persuader de ce qu'il désirait avec passion, promet à Jean une haute fortune; il lui jure qu'il remplira avec zèle la condition à laquelle le ciel attache sa prospérité et sa gloire, et qu'il ne laissera subsister aucune image dans toute l'étendue de l'empire. Ces sourdes pratiques ne purent être si secrètes que Michel n'en eût quelque avis; il chargea Théodote, surnommé Cassitéras [1], un de ses écuyers, d'aller interroger la devineresse et de lui en rendre compte. Théodote, aussi fourbe que Jean le grammairien, après avoir entendu cette femme, rapporte à l'empereur, que ce n'est qu'une malheureuse visionnaire, dont les discours ne sont qu'un tissu d'extravagances, et qui ne mérite que du mépris. Mais aussitôt il va trouver Léon, lui promet de le seconder dans ses vues, et tire de lui une promesse réciproque pour son avancement. Cependant Léon, attendant une occasion favorable, redouble à l'égard de l'empereur les apparences de zèle, et Michel prend plus de confiance que jamais dans sa fidélité.

[1] Le continuateur de Théophane, p. 14, dit qu'il était de la famille Mélissène, l'une des plus illustres de Constantinople. Θεοδότῳ τινὶ τῷ κατὰ τὸν Μελισσηνὸν γνησίῳ δοκοῦντι, ᾧ ἐπώνυμον ὁ Κασσιτεράς.—S.-M.

XXXVII. Paix rétablie.

Affligé de la division qui troublait l'Église de Constantinople, Michel s'empressa de réconcilier Théodore, Platon, l'archevêque de Thessalonique et les autres exilés, avec le patriarche Nicéphore. L'économe Joseph fut encore sacrifié à l'intérêt de la réunion; il fut une seconde fois chassé de l'Église. Le patriarche eut la liberté, que le précédent empereur lui avait toujours refusée, d'écrire au pape sa lettre synodique, et de donner cette marque de communion au chef du corps épiscopal. Michel renvoya en même temps les trois ambassadeurs, venus de la part de Charlemagne, du vivant de Nicéphore [1]. Il les fit accompagner d'un évêque et de deux grands officiers [2], qui allèrent trouver Charles à Aix-la-Chapelle [*Aquægrani*], conclurent avec lui le traité de paix, et le reconnurent pour empereur, lui donnant le même titre qu'ils donnaient à leur maître [3]. A leur retour, ils passèrent à Rome, où le pape, qui souhaitait que cette paix fût solide et durable, leur mit solennellement entre les mains une copie du même traité dans l'église de Saint-Pierre. Ces ambassadeurs avaient aussi été chargés de demander à Charlemagne une de ses filles pour Théophylacte, fils aîné de Michel [4]; mais cette affaire n'eut aucune suite.

[1] *Michael, gener ejus (Nicifori), imperator factus, legatos Domni imperatoris Karoli, qui ad Niciforum missi fuerunt, in Constantinopoli suscepit et absolvit.* Annal. Franc. ann. 812. Voyez ci-dev. § 6, p. 410, not. 2.—S.-M.

[2] *Suos legatos direxit, Michaelem scilicet episcopum, et Arsaphium atque Theognostum protospatharios; et per eos pacem à Niciforo inceptam confirmavit.* Ann. Franc. ann. 812. Arsaphius avait déja été employé dans les négociations d'Occident. Voyez ci-dev. § 8, p. 417.—S.-M.

[3] *Ad imperatorem venerunt, more suo, id est græcâ linguâ, laudes ei dixerunt; imperatorem eum et basilenm appellantes.* Ann. Franc. ann. 812.—S.-M.

[4] Ἀπέστειλεν δὲ καὶ πρὸς τὸν Κάρουλλον βασιλέα τῶν Φράγγων περὶ εἰρήνης καὶ συναλλαγῆς εἰς Θεοφύλακτον τὸν υἱὸν αὐτοῦ. Theoph. p. 419.—S.-M.

Théophylacte reçut, le jour de Noël, la couronne impériale des mains du patriarche, et à cette occasion Michel fit de riches présents tant à l'église qu'au clergé de Sainte-Sophie. Peu de temps après, il décora du même honneur son second fils, qui portait le nom de Stauracе; mais ce jeune prince mourut l'année suivante.

An 812.

XXXVIII. Mort de Staurace.

Theoph. p. 419, 420. Cedr. t. 2, p. 482. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 176. Contin. Theoph. p. 8.

L'autre Staurace, fils de Nicéphore, se voyant près de mourir, s'était retiré dans le monastère, où sa femme pleurait la perte du diadème, plus que celle de son mari. Sa plaie, que nul remède ne put guérir, s'aigrissait de jour en jour, et rendait une odeur si infecte que ses plus zélés domestiques n'osaient approcher de son lit. Enfin, consumé par les douleurs, il rendit l'âme le 11 janvier de l'année suivante, 812, ayant survécu à son père cinq mois et demi, dont il en avait régné deux et sept jours.

XXXIX. Consultation sur les Pauliciens.

La piété de l'empereur était alarmée du progrès que faisait en Arménie et dans le reste de l'Asie la secte monstrueuse des Pauliciens. Il tint conseil sur les moyens de les réprimer. Les uns voulaient qu'on employât les voies d'une douce correction; qu'on travaillât à les éclairer plutôt qu'à les perdre; qu'on leur laissât le temps de revenir de leurs erreurs, et d'expier leurs désordres par la pénitence; que le clergé préservât les peuples du venin de l'hérésie par de solides instructions et par l'exemple d'une vie sainte et régulière. Ils ajoutaient que l'Église n'a que des armes spirituelles, et qu'elle ne peut infliger de peine capitale; qu'il ne lui est pas même permis de demander la mort de ceux qu'elle ne peut convertir, parce qu'elle ne doit pas fixer de bornes à la miséricorde divine, qui peut toujours amollir les cœurs les plus endurcis. Les autres opinaient

à la mort; on ne pouvait, à leur avis, trop sévèrement punir des hommes infâmes et opiniâtres, dont les discours séducteurs, quoique grossiers, corrompaient des provinces entières. On savait par expérience, disaient-ils, que ces détestables hérétiques ne se convertissaient jamais; les laisser vivre c'était exposer le salut des autres. Ils s'appuyaient sur l'exemple d'Ananie et de Saphire, et sur un passage de saint Paul, mal interprété, pour conclure que l'Église peut armer les princes contre les hérétiques. Le patriarche était à la tête de cet avis, comme le dit expressément Théophane; ce grave historien censure lui-même avec aigreur le sentiment contraire; il le traite de doctrine nouvelle, opposée à celle des apôtres : ce qui prouve seulement qu'un zèle amer méconnaît la douceur de l'Évangile, et qu'il voudrait s'autoriser de l'exemple des apôtres, dont les paroles et la conduite ne respirent qu'indulgence et humanité. L'empereur, aussi irrésolu qu'auparavant, flottant entre ces deux avis, fit trancher la tête aux plus hardis des Pauliciens et épargna le reste [1].

XL. Marche inutile de Michel.

Theoph. p. 420, 421. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 176. Zon. l. 15, t. 2, p. 126.

La défaite de Nicéphore avait relevé le courage des Bulgares. Crumnus conçut l'espérance de s'étendre en Thrace, et vint assiéger Dévelt [2], ville ancienne, autrefois colonie romaine, qui se rendit au bout de quelques jours. La ville fut ruinée, et les habitants transportés dans l'intérieur de la Bulgarie. Pour arrêter les progrès de ces Barbares, Michel se mit en marche le 17 juin. Procopia l'accompagna jusqu'à Tzurule, à

[1] Pour de plus amples détails sur ces sectaires, voyez ci-après, t. 13, liv. LXX, § 16.—S.-M.

[2] Ou plutôt *Debeltus*. Cette ville nommée à présent *Develto*, est dans la partie méridionale de la Bulgarie, formée avec la portion de l'ancienne Thrace qui s'étendait au-delà du mont Balkan. Voyez ci-dev. t. 4, p. 117, not. 2, liv. XX, § 14.—S.-M.

moitié chemin entre Constantinople et Andrinople; c'est aujourd'hui Ciorlo ou Zorli[1]. Peut-être même ne l'aurait-elle pas quitté alors, si les murmures des soldats[2] ne lui eussent pas fait appréhender des suites plus fâcheuses. *C'est donc d'une femme*, disaient-ils, *que nous prendrons l'ordre; c'est une femme qui nous rangera en bataille et qui nous donnera le signal; les aigles romaines vont se courber devant la nouvelle Sémiramis; elle a droit sans doute de nous commander, puisqu'elle commande à notre maître.* Ces railleries insolentes couraient de bouche en bouche, et les ennemis secrets de Michel aigrissaient de plus en plus la mauvaise humeur des soldats. On peut soupçonner que Léon était, par ses émissaires, l'auteur caché de ces murmures. Le départ de Procopia ne les apaisa pas, et Michel comprit bien qu'il ne pouvait attendre d'une telle armée que mutinerie et désobéissance. Il prit donc le parti de retourner à Constantinople.

XIX. Succès des Bulgares.

Cette retraite attira les Bulgares. Assurés de ne point trouver de résistance, ils s'étendirent hardiment dans la Thrace et dans la Macédoine. Les garnisons et les habitants des villes n'étaient pas mieux disposés que les soldats de l'armée. Deux raisons produisaient ce mécontentement général en ces provinces : elles étaient peuplées de ces malheureuses familles que Nicéphore avait arrachées du sein de leur patrie pour les transplanter en ces contrées. Aussi à l'approche des Bulgares, Anchiale, Bérhée, Nicée[3], Philippopolis, Phi-

1 Ou plutôt *Tchourlou*. — S.-M.

2 C'étaient principalement les soldats du thème *Opsicium* et de celui des Thracésiens. — S.-M.

3 Théophane, p. 420, ajoute ici le fort de *Provati*, τοῦ Προβάτου κά-

lippes, Strymon (c'était l'ancienne Amphipolis qui avait pris le nom du fleuve) demeurèrent désertes[1]. Tous les nouveaux habitants prirent la fuite pour retourner dans les pays de leur naissance. D'ailleurs la Thrace et la Macédoine étaient remplies d'iconoclastes, qui regrettaient le règne de Constantin Copronyme; ils honoraient la mémoire de ce prince, qu'ils appelaient le fléau des Bulgares, quoiqu'il eût été aussi souvent vaincu que vainqueur. Ils portaient même le fanatisme jusqu'à le mettre au nombre des saints; et comme plusieurs de ses fils vivaient encore à Panorme dans la Chalcidique[2], où ils traînaient une malheureuse vieillesse, on formait le dessein de les proclamer empereurs tout aveugles qu'ils étaient. Michel, averti de ces mouvements secrets, fit transporter ces princes dans une île de la Propontide[3], sans vouloir faire des recherches qui l'auraient obligé à répandre du sang contre son inclination.

XLII. Les iconoclastes réprimés à Constantinople.

Comme les iconoclastes de Constantinople entraient dans ces complots, il en fit arrêter un grand nombre, qu'il se contenta de châtier légèrement. Il fit couper la langue à un faux ermite, qui avait abattu publiquement une image de la sainte Vierge, en prononçant d'horribles blasphêmes. Le chef de ces furieux était cet imposteur nommé Nicolas, dont j'ai déjà fait mention; il fut arrêté par ordre de Michel; et comme ce misérable témoignait du repentir et promettait de faire

ςρον, qui est la ville moderne de Pravadi, au nord du mont Balkan, entre Varna et Schoumla. Voyez ci-dev. p. 357, not. 2, liv. LXVI, § 27. — S.-M.

[1] Τὴν Φιλιππούπολιν, καὶ Φιλίππους, καὶ τὸν Στρυμῶνα οἰκοῦντες μέτοικοι προφάσεως δραξάμενοι. Theoph. p. 420. — S.-M.

[2] Région de la Macédoine, voisine de la moderne Salonique. — S.-M.

[3] Elle se nommait *Aphysia*. Theoph. p. 421.

pénitence, il obtint grace de la vie; on le promena par toute la ville confessant hautement ses crimes, et il fut enfermé dans un monastère. Grand nombre de Pauliciens et d'Athingans s'étaient rendus à Constantinople et commençaient à infecter le peuple de leurs erreurs; Michel chargea Léon d'en purger la ville. Léon s'acquitta avec succès de cette commission; ils furent proscrits et chassés par édit. Le prince fit ensuite assembler les soldats dans le palais de Magnaure; il leur reprocha leur mutinerie et leur ingratitude à l'égard d'un prince qui les chérissait, et qui ne leur avait donné aucun légitime sujet de plainte; il leur représenta le mépris qu'ils s'attiraient de la part des Bulgares et la honte dont ils couvraient l'empire; et comme il savait que plusieurs d'entre eux étaient encore attachés à l'hérésie, il justifia le culte des images en leur exposant la doctrine de l'Église, et leur dit à ce sujet tout ce qu'un prince doit savoir et que des soldats peuvent entendre. Ce discours, que la tendresse pour ses sujets rendait pathétique, fit sur leurs cœurs une telle impression, que, fondant en larmes, ils demandèrent pardon de leur faute, et protestèrent qu'ils étaient prêts de la réparer au prix de tout leur sang.

XLIII. Guerre contre les Sarrasins. Theoph. p. 421, 423. Zon. l. 15, t. 2, p. 126. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part.

Cependant l'empereur, n'osant encore se fier à cette ardeur passagère, remit à l'année suivante à éprouver la sincérité de leur repentir. D'ailleurs il avait une autre guerre à soutenir en Orient. Il y envoya Léon, qu'il savait être le plus habile de ses généraux, et qu'il croyait le plus fidèle. Thébith [1], à la tête d'une armée

[1] Θεβὶθ κατὰ Χριστιανῶν ἐπιστρατεύσειν. Theoph. p. 421. Ce général est mentionné aussi dans la chronique syriaque d'Abou'lfaradj, p. 145. Son vrai nom était *Thebat* ou *Thabit*, fils de Nasr fils de Malek; il avait

de Sarrasins, ravageait l'Asie : Léon lui livra bataille, lui tua deux mille hommes, mit le reste en fuite, et demeura maître des chevaux et d'un grand butin[1]. Ce succès augmenta sa réputation : on comparait sa victoire avec l'expédition infructueuse de l'empereur. Les Sarrasins ne purent alors prendre leur revanche. Pendant que les deux fils d'Haroun-alraschid se disputaient la dignité de khalife, quatre tyrans, profitant de leur querelle, déchiraient leur empire et s'étaient emparés de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte et de l'Afrique[2]. Ces provinces, désolées par les armes de tant de concurrents, étaient devenues le théâtre des plus affreux désordres : massacres, incendies, viols, rapines ; chaque ville, chaque village éprouvait toutes les horreurs d'une place prise de force par des Barbares. Les églises profanées, les monastères détruits n'étaient plus que les tombeaux des chrétiens, qui furent les premières victimes de ces fureurs. Ceux qui échappèrent, prêtres, moines, laïques, se réfugièrent dans l'île de Cypre, d'où la plupart passèrent à Constantinople. L'empereur et le patriarche les reçurent avec bonté ; ils leur donnèrent pour habitation un grand monastère, et leur fournirent de quoi satisfaire à tous les besoins de la vie ; ils envoyèrent des secours d'argent à ceux qui étaient demeurés en Cypre.

L. p. 177.
Genes. p. 4.

XLIV.
Propositions du roi des Bulgares.
Theoph. p.

Le roi des Bulgares, maître d'une partie de la Thrace et de la Macédoine, alla dans le mois d'octobre mettre le siége devant Mésembrie ; cependant, comme

été créé gouverneur de la frontière des Grecs, par Haroun-al-raschid, en l'an 192 de l'hégire (5 novembre 807—24 octobre 808), Ibn-al-athir, Ms. Ar. t. 1, f° 78 v°. — S.-M.

[1] Au mois d'août de cette année, selon Théophane, p. 421. — S.-M.

[2] Le récit de ces guerres civiles qui agitèrent long-temps l'Orient, appartient à l'histoire des Arabes ; je m'abstiens donc de donner aucun détail à leur sujet. — S.-M.

421 et seq. et ibi Combefis. Hist. misc. l. 24. ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 177. Contin. Theoph. p. p. 8, 9. Cedr. t. 2, p. 486, 487. Zon. l. 15, t. 2, p. 126, 127.

il aurait bien voulu jouir tranquillement de ses nouvelles possessions, il envoya proposer la paix à l'empereur aux mêmes conditions [1], auxquelles elle avait été conclue sous le règne de Théodose III [2]. Il y ajoutait deux articles: premièrement qu'on lui rendît les transfuges, et il comprenait sous ce nom les sujets de l'empire qui, ayant été pris dans la guerre, avaient trouvé moyen de s'échapper et de revenir dans leur patrie; à cette condition, il consentait à rendre les prisonniers qu'il avait entre les mains. Secondement, il voulait que les marchands grecs, qui venaient commercer en Bulgarie, fissent en entrant dans le pays la déclaration de leurs marchandises, pour payer la taxe qui leur serait imposée, sous peine de confiscation de tous leurs effets. Il faisait dire en même temps à l'empereur que, s'il différait d'accepter ces conditions, les Bulgares allaient saccager Mésembrie [3]. L'article des transfuges était le seul qui fît difficulté. Il arrêta long-temps le conseil et causa de grands débats. Le gouvernement étant chez les Bulgares sévère jusqu'à la cruauté, ceux qui craignaient quelque châtiment, se réfugiaient à Constantinople et s'y faisaient baptiser; ils y attiraient plusieurs de leurs compatriotes, en sorte que le roi bulgare craignait de voir dépeupler ses états. On avait reçu un assez grand nombre de ces transfuges; mais les Bulgares avaient encore un beaucoup plus grand nombre de prisonniers grecs; et cette raison, jointe à la crainte d'une guerre sanglante, déterminait l'empe-

1 Son ambassadeur se nommait Dargamère. Theoph. p. 421.—S.-M.

2 Voyez ci-dev. p. 104, not. 1, liv. LXIII, § 11. Cette paix avait été conclue entre le roi des Bulgares Cormésins d'une part, et l'empereur Théodose l'Adramyttênien et le patriarche Germain de l'autre, en l'an 716.—S.-M.

3 Actuellement *Misivria* sur le golfe de Bourgbas.—S.-M.

reur et une partie du conseil à opiner en faveur de l'échange. Ils considéraient *qu'étant obligés d'opter entre le salut des Grecs prisonniers et celui des Bulgares transfuges, ils ne devaient pas balancer; qu'à la vérité les transfuges rendus aux Bulgares ne devaient s'attendre qu'à la mort; mais que les Grecs abandonnés à leur merci ne seraient pas traités moins cruellement; et que dans cette égalité de péril, il fallait, comme dans un naufrage, sauver préférablement ceux qui devaient être les plus chers. Quant à ce petit nombre de Grecs échappés des prisons, en même temps qu'on les rendrait à Crumnus, on pourrait les racheter à prix d'argent; et que le roi, satisfait sur tout le reste, ne se rendrait pas difficile sur cet article. De plus, en perdant quelques transfuges on acquérait la paix; au lieu que dans l'autre parti, outre la perte de tant de compatriotes, on s'attirait une guerre très-fâcheuse dans l'état où se trouvait l'empire.* Telles étaient les raisons de ceux qui voulaient que les propositions de Crumnus fussent acceptées. Mais Théodore Studite et Théoctiste, l'ame de tous les conseils, et que le faible empereur n'osait jamais contredire, s'élevèrent avec force contre cet avis : « Ne « serait-ce pas, disaient-ils, une insigne lâcheté que « de trahir des malheureux qui sont venus chercher « un asile? ils y ont embrassé la foi; ils ne sont plus « transfuges : renouvelés par les eaux du baptême, « Constantinople est devenue leur patrie; cette ville « est encore plus pour eux, c'est un sanctuaire; ils se « sont jetés entre les bras de Jésus-Christ même; les « en arracherons-nous, pour les livrer à la cruauté « d'un roi infidèle et barbare? Et nos compatriotes nos

« frères, qui ont eu le bonheur de recouvrer la liberté, « les punirons-nous d'une évasion légitime? Deviendrons-nous leurs bourreaux pour les traîner sous le « glaive, dont la Providence divine les a sauvés? Ne « nous flattons pas de les racheter; le prince inhumain « ne les demande que pour se désaltérer de leur sang. « Comment ce roi cruel ose-t-il exiger de nous un pareil sacrifice? Quel est le droit des nations qui autorise cette barbarie? En est-il un exemple chez les « peuples les plus sauvages? Mais, dira-t-on, nous allons donc abandonner nos frères prisonniers? Eh « quoi! devons-nous donc les délivrer par un double « crime? Ces réfugiés devenus chrétiens, ces sujets de « l'empire échappés des cachots et rendus à leur patrie, sont-ils moins nos frères? C'est avec le fer qu'il « faut affranchir d'esclavage nos compatriotes. Mais, « si nos armes ne peuvent les délivrer, ils mourront: « mourons nous-mêmes, si nous ne savons plus vaincre, plutôt que de nous déshonorer par une lâcheté « aussi honteuse qu'elle serait criminelle. » Tous les sénateurs se rangèrent à cet avis.

XLV. Prise de Mésembrie.

Pendant ces délibérations Crumnus pressait le siége de Mésembrie. La place était forte, mais la garnison manquait de courage et était mal secondée par les habitants. Le déserteur arabe[1], dont j'ai parlé, servait les Bulgares avec zèle, leur enseignant la construction et l'usage des machines propres à battre des murailles. La ville ne tint que quinze jours. Le lendemain du dernier conseil, 2 de novembre, on apprit que les Bulgares étaient dans Mésembrie. Cette place impor-

[1] Euthymius. Voyez ci-dev. § 22, p. 436.—S.-M.

tante par sa situation, par ses richesses, par les munitions de guerre qu'on y avait amassées comme dans un dépôt assuré, était un des boulevards de Constantinople. Les Bulgares y trouvèrent beaucoup d'or, beaucoup d'argent, et, ce qui n'était pas moins estimable, trente-six tubes d'airain pour lancer le feu Grégeois, avec la quantité de matières toutes préparées.

XLVI. L'empereur marche contre les Bulgares.

Théoph. p. 424 et seq. Aut. incert. postTheoph. p.428 et seq. Cont. Theoph. p. 9 et seq. Cedr. t. 2, p. 483 et seq. Zon. l. 15, t. 2, p. 127, 128, 130. Hist. misc. l. 24, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 177, 178. Leo gramm. p. 445. Symeon. p. 402. Manass. p. 94, 95. Joël, p. 178 Glyc. p. 287. Genesius, l. 1, p. 2, 3, 4, 6, 7. Ducange, gloss. græc. voce Ἰκανάτοι.

Après la prise de Mésembrie, Crumnus, irrité d'apprendre que ses propositions étaient rejetées, envoya dire à l'empereur, que, puisqu'il ne voulait point de paix, il devait s'attendre à toutes les horreurs d'une guerre où l'on n'épargnerait ni les hommes, ni les animaux, ni les fruits de la terre, et que l'épée des Bulgares allait faire de la Thrace un vaste désert. Sa colère ne lui permit pas d'attendre le printemps. Il part dès les premiers jours de février, portant partout le feu et le ravage. Quoique Michel n'eût pas été d'avis de continuer la guerre, il ne se laissa pas effrayer des bravades du roi bulgare, il se mit en marche le quinze de février, et s'avança jusqu'à Andrinople avec ce qu'il avait de troupes. Il n'eut pas besoin d'aller plus loin; un événement imprévu arrêta la fureur de Crumnus, et lui fit plus de mal qu'une sanglante bataille. La maladie se mit dans ses troupes et le força de regagner ses états après avoir perdu les deux tiers de son armée. Michel revint à Constantinople, et, attribuant ce succès inespéré à l'intercession de Tarasus, pour lequel il avait une singulière vénération, il alla rendre graces à Dieu près de la sépulture de ce saint patriarche, dont il fit couvrir le tombeau de lames d'argent du poids de quatre-vingt-dix livres.

An 813.

XLVII. Il se met une seconde fois en campagne.

L'empereur résolut de profiter de la faiblesse à laquelle la maladie avait réduit les Bulgares, et de faire un dernier effort pour accabler de si opiniâtres ennemis. En attendant la saison propre à tenir la campagne, il travailla à réunir toutes les forces de l'empire. Il connaissait si peu Léon, qu'il lui manda de se rendre à Constantinople pour l'aider de sa valeur et de ses conseils. Ses ordres envoyés dans l'Asie rassemblèrent toutes les troupes depuis l'Euphrate jusqu'au Bosphore[1]. Cette nombreuse jeunesse paraissait pleine d'ardeur, à l'exception des Cappadociens et des Arméniens que Léon commandait. Ce perfide leur avait inspiré les sentiments de mépris qu'il avait lui-même pour l'empereur. Michel partit au commencement de mai. On n'avait vu depuis long-temps une si belle armée : tous les chemins retentissaient de vœux. Le peuple de Constantinople, qui suivit l'empereur l'espace de plusieurs lieues, était rempli des plus heureuses espérances. Mais Procopia, qui seule voulait ignorer le mauvais effet que produisait sa présence, se croyant toujours nécessaire, accompagna encore l'armée jusqu'à Héraclée. Cette princesse, plus hardie qu'adroite, ne cachait pas assez l'ascendant qu'elle avait sur son mari; on lui attribuait toutes les fautes du prince; en se rendant odieuse, elle le rendait méprisable. Ce fut donc à contre-temps qu'elle s'avisa de haranguer les troupes et de leur recommander l'honneur de l'empire et la conservation de la personne de l'empereur. Cet encouragement, loin d'animer les sol-

[1] Τοὺς φυλάσσοντας τὰς κλεισούρας τῆς Συρίας συναθροίσας, Λυκάονας, καὶ Κίλικας, καὶ Ἰσαύρους, καὶ Καππάδοκας, καὶ Γαλάτας, καὶ πάντας παραλαβὼν ἐξῆλθεν. Ant. incert. post Theoph. p. 429.—S.-M.

dats, renouvela les railleries et les murmures. Lorsqu'elle se fut retirée, la conduite de Michel n'effaça pas ces préventions peu avantageuses. Au lieu de travailler à reprendre Mésembrie, et de faire les dispositions nécessaires pour s'assurer du succès de la campagne, il demeura campé aux portes d'Andrinople. Peu instruit des moyens de faire subsister une armée, et trop faible pour maintenir la discipline, ses soldats, qui manquaient de vivres, pillaient les provinces et causaient plus de dommage que n'auraient fait les ennemis. Il ne savait pas même choisir ceux dont il devait prendre conseil. Des courtisans, nourris à l'ombre du palais, et qui n'entendaient rien aux opérations militaires, lui persuadaient que l'ennemi ne paraîtrait pas de toute la campagne et n'oserait se présenter devant lui. Crumnus leur donna bientôt le démenti : il avait employé ce temps à recruter ses troupes ; mais, malgré ses efforts, il n'avait pu mettre sur pied qu'une armée fort inférieure en nombre à celle de l'empereur. Il vint les premiers jours de juin camper à Bersinicie[1], éloignée de dix lieues du camp des Grecs.

XLVIII. Imposture des Iconoclastes.

Cependant la ville de Constantinople adressait au ciel les plus ardentes prières pour la prospérité des armes de l'empereur. Le patriarche, à la tête d'un peuple nombreux, faisait tous les jours des processions aux principales églises. La cabale des Iconoclastes, jointe à celle des Pauliciens, forma secrètement le complot de relever leur secte par quelque prestige éclatant, qui pût en imposer à la simplicité du peuple,

[1] Εἰς Βερσινικίαν. Theoph. p. 424. Je pense que cette ville est la même que celle de Berzétie, Βερζητίας, dont il a déja été question ci-dev. p. 301, not. 6, l. LXV, § 30. Voy. aussi ci-dev. p. 369, not. 2, l. LXVI, § 39. — S.-M.

toujours prêt à crier au miracle. La procession s'étant rendue à l'église des Apôtres, où Constantin Copronyme était enterré, tout à coup son tombeau s'ouvre avec grand bruit, et ceux du complot s'écrient de concert: *Lève-toi, grand prince, cours secourir l'État prêt à périr.* En même-temps mille voix s'élèvent; *Le voici*, disaient-ils; *ouvrez-lui le passage: le voyez-vous monté sur son cheval de bataille; il va fondre sur les Bulgares: fuyez, barbares, devant le sauveur de l'empire.* Le peuple effrayé croit voir ce qu'il ne voit pas: chacun se vante de l'avoir vu, chacun va raconter ce prodige à sa famille, et jure à ceux qui étaient absents la vérité de cette étrange apparition. On décrit le cavalier, le cheval, l'habillement et les armes. Le préfet de la ville, moins crédule, fait arrêter ceux qui avaient crié les premiers; on les interroge; ils protestent que le tombeau s'est ouvert de lui-même par un pur effet de la puissance divine. On prépare à leurs yeux les instruments des tortures. A cette vue ils se troublent, ils balancent dans leurs réponses, et enfin ils avouent l'artifice. On leur attache au cou les leviers dont ils s'étaient servis pour détacher la pierre du sépulcre; ils sont promenés ainsi par toute la ville, faisant eux-mêmes à haute voix l'aveu de leur imposture; et le peuple eut le chagrin d'être détrompé.

XLIX. Michel veut en vain éviter le combat.

Crumnus ne demeura pas long-temps à Bersinicie; il vint camper près d'Andrinople à l'entrée d'une plaine bordée par des hauteurs où s'étendait le camp des Grecs. Les deux armées restèrent en présence pendant quinze jours et ne cessèrent d'essayer leurs forces par de petits combats, où les Grecs avaient toujours l'a-

vantage. Les chaleurs de l'été, qui furent excessives cette année, faisaient périr grand nombre d'hommes et de chevaux; et quoique la perte fût à peu près égale de part et d'autre, elle était plus sensible dans le camp des Bulgares à cause de leur petit nombre. Le dessein de Michel était de laisser les Bulgares se consumer peu à peu, sans en venir à une action générale. *Qu'est-il besoin*, disait-il, *de livrer une bataille, dont l'événement est toujours incertain, puisque nous sommes assurés de détruire l'ennemi sans coup férir?* Mais plus il témoiguait d'éloignement pour le hasard d'un combat, plus les soldats et les officiers mêmes montraient d'empressement et d'ardeur. Léon, résolu de faire perdre la bataille, et de sacrifier et l'empereur et l'armée à son ambition, excitait sourdement les murmures des soldats; il taxait de timidité les délais de l'empereur; il le pressait, il l'assurait de la victoire: c'était, disait-il, déshonorer l'empire; c'était avouer hautement la supériorité des ennemis. Aplacès [1], commandant des troupes de Macédoine, guerrier fougueux, mais fidèle et mieux intentionné que Léon, se joignait à lui pour demander le combat : « Jusqu'à « quand, disait-il, demeurerons-nous à rien faire? Atten- « dons-nous que les ardeurs de la saison aient fait « périr jusqu'au dernier de nos soldats? Permettez- « nous de faire usage de nos armes et de notre cou- « rage : les forêts, les défilés, les lieux impraticables « ont quelquefois favorisé les Bulgares; ce champ de ba- « taille est une plaine découverte et unie, qui ne promet « l'avantage qu'à la vraie valeur. Je marcherai le pre-

[1] Ἰωάννης ὁ Ἀπλάκης. Theoph. p. 425.—S.-M.

« mier, et cette épée ouvrira le chemin de la victoire. « Pouvons-nous craindre un ennemi qui ne fait pas « la dixième partie de notre armée? » Les soldats, animés par l'exemple de leurs commandants, menaçaient de se jetter hors du camp et d'aller sans ordre fondre sur l'ennemi.

1. Bataille d'Andrinople. Michel, forcé de combattre, range en bataille son armée. Crumnus en fait autant de son côté; inférieur dans tout le reste, il avait l'avantage d'être craint et estimé de ses soldats; et il mettait sa confiance dans le mépris que les Grecs faisaient de leur chef. Les deux princes, courant de rang en rang, encouragent leurs troupes, l'empereur par la honte de céder à un faible ennemi; le roi des Bulgares, par la gloire de vaincre une armée plus nombreuse, mais qui comptait plus d'hommes que de soldats. Ils demeurèrent en présence une grande partie du jour, les Grecs postés à l'avantage sur le penchant des collines, les Bulgares dans la plaine. C'était le 22 juin, et un soleil ardent couvrait de sueur les hommes et les chevaux. Enfin Michel donne le signal. Aplacès, qui commandait une des ailes, à la tête des Thraces et des Macédoniens, s'élance avec fureur sur les Bulgares: tout plie devant lui. En vain Crumnus, le plus brave de son armée, volant de toutes parts, rallie les fuyards, les ramène à la charge, les anime de paroles et d'exemple; il allait succomber sous les efforts d'Aplacès, lorsque Léon, voyant contre son gré, la victoire se déclarer pour l'empereur, prend la fuite et entraîne après lui les troupes orientales qu'il commandait. Le courage revient aux Bulgares; les Grecs abandonnés prennent l'épouvante; tout fuit à la suite de Léon, dont on connaît la valeur, et qu'on ne

croit pas effrayé en vain. Aplacès s'efforce inutilement de les retenir; il meurt en combattant. Les Bulgares, étonnés de cette fuite imprévue, dont ils ne peuvent deviner la cause, demeurent d'abord immobiles; ils s'imaginent que c'est un stratagême pour les attirer, et revenir sur eux : mais bientôt, voyant les Grecs dispersés se sauver en désordre au travers des rochers et des vallons, ils se mettent à la poursuite. Les fuyards n'osant tourner visage, démontés pour la plupart, prennent pour ennemis leurs propres escadrons, dont ils entendent le bruit derrière eux; ils se pressent, ils se renversent et s'écrasent les uns les autres dans les gorges des montagnes. Tous les chemins sont jonchés de casques, de cuirasses, d'hommes et de chevaux expirants. Ceux qui échappent au vainqueur, se sauvent dans Andrinople, où Michel, qui lui-même ignorait la trahison de Léon, s'était retiré, n'imputant son malheur qu'à la lâcheté des troupes, et accablant de reproches les officiers et les soldats. Les Bulgares, chargés des armes des vaincus comme d'autant de trophées, traînant après eux une multitude de prisonniers, retournent à leur camp, épuisés eux-mêmes de chaleur et de fatigue.

LI. Léon proclamé empereur.

L'empereur, plongé dans la plus amère douleur, reprit le chemin de Constantinople, laissant Léon dans Andrinople avec le débris de l'armée, pour arrêter les Bulgares. Prévenu en faveur de ce perfide, qu'il avait comblé de bienfaits, il ne le soupçonnait pas d'être cause de la déroute, et personne n'osait l'en instruire. Cependant, comme il rentrait dans Constantinople, le 24 juin, Jean Héxabule[1], qu'il avait chargé du gou-

[1] Ὁ Ἑξαβούλιος. — S.-M.

vernement de la ville en son absence, homme sage et plus hardi que les autres, lui demanda à qui il avait laissé le commandement des troupes; et sur la réponse de Michel, *Prince*, lui dit-il, *vous ne pouviez plus mal choisir; si vous m'en croyez, rappelez ce traître; il n'est capable que d'abuser de votre confiance.* Michel justifiait Léon et faisait l'éloge de sa fidélité, lorsqu'il apprit que le perfide avait soulevé l'armée. A peine Michel était-il sorti d'Andrinople, que Léon, profitant de ce moment critique pour exécuter ce qu'il méditait depuis long-temps, fit courir ses émissaires, qui trouvèrent les soldats disposés à écouter tout ce qu'on leur dirait contre Michel. *C'en est fait de l'empire*, disaient-ils, *si vous n'avez que Michel pour le soutenir. Que peut faire une troupe de lions commandés par un cerf timide? Il fuit, il va cacher sa honte entre les bras de sa femme, qui le gouverne, et dont nous sommes les esclaves. Il nous laisse en proie aux Bulgares vainqueurs, qui vont bientôt nous arracher ce qui nous reste de vie, si vous ne choisissez un chef plus capable de vous défendre.* Ces discours séditieux soulevèrent tous les esprits; on s'assemble, on proclame Léon empereur. Le rusé politique, auquel on donna dans la suite le surnom de Caméléon, feint de refuser la couronne; encore incertain du succès, il se ménage une excuse. Alors Michel le Bègue, mettant la main sur la garde de son épée, *Cette épée*, lui dit-il, *va vous ouvrir les portes de Constantinople et vous conduire au trône, si vous vous rendez au vœu de l'armée; ou se plonger dans votre sein, si vous vous obstinez à une folle résistance.* Léon n'eut pas de peine à se laisser vain-

cre; il se met à la tête des troupes et marche vers Constantinople.

LII. Michel abdique l'empire.

Son approche jette l'épouvante; on tremble dans l'attente d'une guerre civile. L'empereur, étonné sans être abattu, délivre de crainte ses sujets; il avait porté la couronne avec faiblesse, il devint fort et généreux pour la déposer, et jamais il ne parut plus digne du trône que lorsqu'il voulut en descendre. Après quelques mouvements d'indignation, qu'il ne put retenir contre la perfidie de Léon, *Je ne veux pas*, dit-il, *qu'il en coûte à mes sujets une goutte de sang pour me conserver l'empire.* Les seigneurs de sa cour, les magistrats de Constantinople se jettent à ses pieds, et le conjurent de faire usage de leur zèle; ils lui protestent qu'ils le défendront jusqu'au dernier soupir; ils le prient seulement de ne pas s'abandonner lui-même. Procopia surtout met en œuvre tout le pouvoir qu'elle a sur son esprit; elle presse, elle se lamente, elle fond en larmes; elle lui représente qu'un souverain ne peut sans lâcheté quitter son rang qu'avec la vie, et, par un mouvement de jalousie qui trahissait son sexe, *Je verrai donc ma couronne*, s'écrie-t-elle, *sur la tête de la Barque*[1]*!* c'était un nom injurieux qu'elle avait coutume de donner à Théodosie, femme de Léon et fille du patrice Arsaber[2], qui, ayant conjuré contre Nicéphore, était depuis cinq ans confiné dans un monastère. Ce mot que les historiens rapportent sans l'expliquer et qui embarrasse les critiques, me paraît signifier que Procopia n'était pas persuadée de la chas-

[1] Δεινὸν λέγεται ἀνακραγεῖν, εἰ Βάρκα τῇ κεφαλῇ ἐπίθοιτο τὸ μοδίολον. Cont. Theoph. p. 12. — S.-M.

[2] Ou *Arschavir*. Ἡ βασιλὶς Θεοδοσία, τὸ τοῦ Ἀρσαβὴρ θυγάτριον. Cedr. t. 2, p. 492. V. § 19, p. 431, n. 2. - S.-M.

tesle de Théodosie. Les cris et les larmes de l'impératrice ne peuvent ébranler Michel; il résiste pour la première fois aux volontés de sa femme; il appelle le plus fidèle de ses domestiques et lui met entre les mains son diadême, sa pourpre et sa chaussure d'écarlate; c'étaient les marques de la dignité impériale: *Allez*, lui dit-il, *porter à Léon ces ornements, et dites-lui de ma part qu'il peut venir sans crainte se loger dans le palais*. En même temps il se fait couper les cheveux; et ce bon prince, plus capable d'obéir que de commander, après avoir paru sur le trône impérial un an, neuf mois et neuf jours, prend l'habit de moine qu'il aurait dû porter toute sa vie. Il se retira avec sa femme et sa famille dans l'église de Notre-Dame du Phare.

LIII. Entrée de Léon à Constantinople.

Cependant Léon s'avançait, suivi de l'armée et accompagné d'une foule d'habitants, qui, ayant appris la résolution de Michel, accouraient au-devant de lui. Il trouva un tribunal dressé devant la porte dorée; il y monta et fut proclamé empereur par un concert unanime du sénat et du peuple. Le patriarche Nicéphore lui présenta, selon l'usage, une formule de serment, par laquelle il s'engageait à protéger l'Église, à maintenir la doctrine catholique et en particulier le culte des images. Il la signa sans balancer, quoiqu'il n'eût pas dessein d'accomplir ce qu'il promettait. Il entra dans la ville le lendemain, 11 de juillet, au milieu des acclamations du peuple; il se transporta d'abord à Sainte-Sophie, où il reçut la couronne des mains du patriarche. On rapporte que les cheveux de Léon étaient si rudes, que Nicéphore, lui posant la couronne sur la tête, se sentit piquer comme par des épines; ce

qui est relevé par les plus graves historiens de ce temps-là, comme un symbole de son caractère dur et impitoyable. Léon marcha ensuite au palais; et, s'arrêtant dans le vestibule devant une image de Jésus-Christ pour y faire sa prière, selon la coutume des empereurs à leur première entrée, il quitta son habit de guerre, qui était une casaque rouge, courte et sans ceinture, et le mit entre les mains de Michel le Bègue. Michel s'en revêtit lui-même, et dans la suite, lorsqu'il prit la pourpre après en avoir dépouillé Léon, on se rappela cette frivole circonstance comme un présage. On se ressouvint encore que Léon, montant alors les degrés du palais, Michel avait marché sur le bord de sa robe, et l'avait fait pencher en arrière : tant il est facile de trouver après coup de petits pronostics des grands événements.

LIV. Traitement fait à Michel et à sa famille.

Michel Rhangabé, incertain de son sort, se tenait renfermé avec sa famille dans l'église de la Sainte-Vierge. Léon, n'osant le faire périr, le relégua dans un monastère d'une île de la Propontide, où il lui assigna une pension, qui fut mal payée; en sorte que cet empereur, détrôné et dépouillé même de son patrimoine, manquait souvent du nécessaire ; ce qui ne l'empêcha pas de vivre encore trente-deux ans sous le nom d'Athanase, dans une austère pénitence, oublié de tout l'empire, mais n'ayant pas régné assez longtemps pour s'être oublié lui-même [1]. Léon, sans le vouloir, lui rendit sa disgrace moins amère, en le séparant de sa femme. C'était l'affranchir des reproches éternels d'une épouse hautaine et ambitieuse. Mais

[1] Michel mourut le 11 janvier de l'an du monde 6352, selon le calcul des Grecs, 845 de J.-C.—S.-M.

Michel, loin de sentir ce bon service, parut regretter encore ce surcroît de pénitence. Elle fut enfermée dans un monastère qui portait son nom, et qu'elle avait elle-même fondé dans Constantinople. Michel avait eu trois fils et deux filles. Staurace, son second fils, couronné en même temps que son aîné Théophylacte, était mort avant que son père fût détrôné. Théophylacte et Nicétas, le dernier des trois, furent faits eunuques, et eurent la liberté de vivre avec leur père sous l'habit monastique. Le premier prit le nom d'Eustatius[1]; il était alors dans sa vingtième année, et survéquit son père de cinq ans[2]. L'autre, âgé de quatorze ans, prit le nom d'Ignace et devint dans la suite patriarche de Constantinople. Il se rendit célèbre par la sainteté de sa vie et par sa fermeté dans une injuste persécution. Il n'avait encore que dix ans lorsque l'empereur Nicéphore, son aïeul maternel, lui donna le commandement d'une troupe de la garde nouvellement établie, qu'on nommait les *Icanates*. C'étaient des soldats choisis, qui campaient jour et nuit sous des tentes autour du palais. Nicétas, presque enfant, s'en était fait chérir par son beau naturel, et respecter même par des talents au-dessus de son âge. Les deux filles de Michel, nommées Gorgon et Théophano, vécurent dans le cloître avec leur mère.

[1] Ou Eustratius, selon le continuateur de Théophane, p. 13. — S.-M.

[2] Il mourut le 15 janvier de l'an du monde 6357, de J.-C. 850. — S.-M.



FIN DU LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DOUZIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.



